

ESSAYS

DE MESSIRE

MICHEL, SEIGNEVR

DE MONTAIGNE,

CHEVALIER DE L'ORDRE

du Roy, & Gentil-homme or-

dinaire de sa Chambre,

Maire & Gouverneur

de Bourdeaus.

PZ1408

*Ex libris cassonicorum regularium
lauej joannis du bôlâ*
EDITION SECONDE,
reueuë & augmentée.

Bussiere docteur en theologie Et
grand — Gouverneur de Segur me-
possede —



BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

A BOVRDEAVS.

Par S. Millanges Imprimeur ordinaire du Roy.

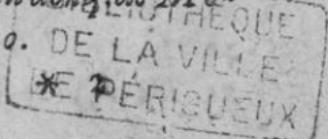
M. D. LXXXII.

Avec Privilege du Roy.

~~4~~
for person living or dying
~~PEACE~~ ~~of~~
~~of~~

Au Lecteur.

C'EST icy vn liure de bonne foy,lecteur. Il t'auertit des l'ètrée que ie ne m'y suis propose nulle fin que domestique & priuée:ie n'y ay eu nulle consideratiō de ton seruice,ny de ma gloire:mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Ie l'ay voué a la commodité particuliere de mes parēs & amis:a ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont a faire bien tost)ils y puissent retrouuer aucuns traiz de mes conditions & humeurs , & que par ce moyen ils nourrissent plus entiere & plus vifue la cōnoissance qu'ils ont eu de moy.Si c'eust esté pour rechercher la faueur du monde :ie me fusse paré de beautes empruntées, ou me fusse tendu & bandé en ma meilleure demarche. Je veus qu'on m'y voye en ma façon simple , naturelle & ordinaire , sans estude & artifice:car c'est moy que ie peins. Mes defauts s'y liront au vif,mes imperfections & ma forme naifue, autat que la reuerence publique me l'a permis. Que si i'eusse esté parmy ces natiōs qu'on diet viure encore sous la douce liberté des premières lois de nature,ie t'affeure que ie m'y fusse tres-volontiers peint tout entier, & tout nud. Ainsi, lecteur, ie suis moy-mesmes la matière de mon liure: ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en vn subiect si frivole & si vain. A Dieu donc, de Ma taigne ce premier de Mars. 1580.



LES CHAPITRES DU
PREMIER LIVRE.

1 Chapitre , Par diuers moyens on arriue a par- reille fin.	page 1.
2 De la tristesse	4
3 Nos affections s'emportent au dela de nous	8
4 Comme l'ame descharge les passions sur des ob- jets faux, quand les vrays luy deffaillēt	10.
5 Si le chef d'une place assiegee doit sortir pour parlementer	12
6 L'heure des parlemens dangereuse	15
7 Que l'intention iuge nos actions	17
8 De l'oysueté	18
9 Desmenteurs	20
10 Du parler prompt ou tardif	24
11 Des prognostications	27
12 De la constance	29
13 Cerimonie de l'entreueuë des Roys	31
14 Que le goust des biens & des maux depend en bōne partie de l'opiniō que nous en auons	32
15 On est puny pour s'opiniaster avne place sans raison	46
16 De la punition de la couardise	47
17 Vn trait de quelques ambassadeurs	51
18 De la peur	53
19 Qu'il ne faut iuger de nostr'heur qu'apres la mort	55
20 Que philosopher c'est apprendre a mourir	58
21 De la force de l'imagination	72

22	<i>Le profit de l'vn est dommage de l'autre</i>	79
23	<i>De la constume , & de ne changer aysement une loy receue.</i>	80
24	<i>Diuers euuenemens de mesme conseil</i>	89
25	<i>Du pedantisme</i>	99
26	<i>De l'institution des enfans</i>	111
27	<i>C'est folie de rapporter le vray & le faux a nostre suffisance</i>	145
28	<i>De l'amitie</i>	150
29	<i>Vint neuf sonnets d'Estiene de la Boetie</i>	164
30	<i>De la moderation</i>	182
31	<i>Des Cannibales</i>	185
32	<i>Qu'il faut sobrement se mesler de iuger des ordonnances diuines</i>	204
33	<i>Defuir les voluptes au pris de la vie</i>	206
34	<i>La fortune se rencontre souuent au train de la raison</i>	209
35	<i>D'vn defaut de nos polices</i>	212
36	<i>De l'usage de se vestir</i>	214
37	<i>Du ieune Caton</i>	216
38	<i>Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.</i>	219
39	<i>De la solitude</i>	222
40	<i>Consideration sur Ciceron</i>	236
41	<i>De ne communquer sa gloire</i>	240
42	<i>De l'inegalite qui est entre nous</i>	242
43	<i>Des lois somptuaires</i>	252
44	<i>Du dormir</i>	254
45	<i>De la bataille de Dreux</i>	257
46	<i>Des noms</i>	259
47	<i>De l'incertitude de nostre iugement</i>	264

48 Des destriers	373
49 Des coutumes anciennes	277
50 De Democritus & Heraclitus	283
51 De la vanité des parolles	285
52 De la parsimonie des anciens	289
53 D'un mot de Cæsar	291
54 Des vaines subtilités	292
55 Des senteurs	295
56 Des prières	296
57 De l'aage	302

LES CHAPITRES DU LIVRE SECONDE.

1 De l'inconstance de nos actions	307
2 De l'furognerie	314
3 Conjurme de l'isle de Cea	321
4 A demain les affaires	332
5 De la conscience	336
6 De l'exercitation	340
7 Des recompences d'honneur	351
8 De l'affection des peres aux enfans	357
9 Des armes des Parthes	377
10 Des liures	381
11 De la cruauté	402
12 Apologie de Raimond Sebond	42L
13 De iuger de la mort d'autrui	611
14 Comme nostre esprit s'épesche soy mesme	617
16 Que nostre desir s'accroît par la malaysance	
	619

16	<i>De la gloire</i>	624
17	<i>De la presomption</i>	638
18	<i>Du dementir</i>	672
19	<i>De la liberté de conscience</i>	675
20	<i>Nous ne gouftons rien de pur</i>	682
21	<i>Contre la faineantise</i>	683
22	<i>Des postes</i>	684
23	<i>Des mauuais moyēs employes a bōne fin</i>	685
24	<i>De la grandeur Romaine</i>	689
25	<i>De ne contrefaire le malade</i>	691
26	<i>Des pouces</i>	694
27	<i>Couardise mere de cruautē</i>	696
28	<i>Toutes choses ont leur saison</i>	699
29	<i>De la vertu</i>	701
30	<i>D'un enfant monstreux</i>	707
31	<i>De la colere</i>	709
32	<i>Deffence de Seneque & de Plutarque</i>	715
33	<i>L'Histoirre de Spurina</i>	724
34	<i>Observuations sur les moyēs de faire la guerre de Iulius Cesar,</i>	734
35	<i>De trois bonnes femmes</i>	747
36	<i>Des plus excellens hommes</i>	758
37	<i>De la ressemblāce des enfans aux peres</i>	765

Fin de la Table.

Fautes en L'impression,

- Pag. 1. ligne. 2. pour amoillir, lisez amollir.
Pag. 20. lig. 2. pour prend, lisez prenoient.
Pag. 24 pour Onques, lisez onq
Pag. 31. 1. 1. pour brisa, lisez fa-
uorisfa
Pag. 61. lig. 17. pour manasse, lisez menace.
Pag. 64. lig. 13 pour diluxieffe, lisez diluxiffe.
Pag. 85. lig. 28. oſtez l'intero-āt
Pag. 111. lig. 7. apres pourtant, mettez vne virgule.
Lig. 14. apres tout, mettez virg,
P. 148. 1. 29 pour qu. mettres qui.
Pag. 155. lig. 5. pour comme, lisez, come.
Pag. 168. lig. 10 pour laisse, lisez laſſa
Pag. 169. lign. 4. ains le. lisez, ains a le. lig. 19. pour n'atent, lisez n'areint lig. 21. pour n'o-
vant. lisez n'avant.
Pag. 172. li. 11. oſtez, moy. apres d'elle. mettez m°.
Pag. 175. lig. 5. oſtez le point.li. 19. mettez virgule auant & a-
pres, vainqueur. lign. 21. pour prie, lisez pry.
Pag. 176. lig. 16. pour il. lisez s'il.
Pag. 214. lig. 8. l'origine, lisez l'o-
riginele.
Pag. 241. lig. 15. en fin, lisez a fin.
Pag. 223. lig. 19. apertos, lisez, a-
pertos.
Pag. 256. lig. 22. Angustus, lisez Augustus. P. 294. 1. 10 oſtez, il.
Pag. 210. lig. 18. Toutesfois, lisez toutesfois
Lig. 19. elle. lisez Elle.
Pag. 327. 1. 9 esparables, lisez esper.
Lig. 10. s'apiniater, lisez s'op.
Lig. fin. apres retenne, mettez :
Pag. 335. lig. 27. qui seroit, lisez qui y seroit.
P. 364. 1. 13 effetti, lisez effecti.
P. 395. 1. 6 courrit, lisez courir,
lig. 28 pour biens lisez bien
Pag. 400. lig. 21. enuyeus, lisez, eunuyeus.
Pag. 416. lig. 6. sans, lisez Sans
pour Il, lisez il.
Pag. 425. lig. 1. pour A, lisez En.
Pag. 434. lig. 2 pour Yapéay
lisez Yap éay.
Pag. 447. lig. 10. deſreglement,
lisez reglement.
Pag. 524. lig. 3. vniuerselle, lisez
l'vniverselle.
Pag. 528. lig. 26. apres, retro, lisez, est effi,
Pag. 539. lig. 10. pour le loger,
lisez la loger.
Pag. 560. lig. 25. pour auoient,
lisez auouoint.
Pag. 563. lig. 10. Et, lisez et. & li.
22. outre, lisez Outre.
Lig. 13. apres in finie, mettez vir-
gule. lig. 16. oſtez vn peu.
Pag. 564. lig. 12. lises l'honneur
lig. 27. oſtez elles.
Pag. 567. lig. antep. pour contre
lisez chez.
Pag. 588. lig. 1. luy, lisez l'on.
Pag. 596. lig. 6. pour le sens a, lisez les sens ont
Pa. 609. li. 19. lalises le.
Pag. 662. li. 21. pour vn, lisez Vn.
Pag. 709. lig. 22. au lieu de for-
ce, lisez farce.
Pag. 720. lig. 2. ce propos, lisez a
ce propos.
Pag. 726. lig. fi. ne le, lisez ne se
Pag. 745. lig. 4. iamais lises Ia-
mias, & apres soldat mettes
vne virgule, & vn petit r.
Pag. 789. lig. 26 lises empesche
pour empestre.



ESSAIS DE MICHEL DE MON- TAIGNE.

Liure Premier.

*Par diuers moyens on arriue à
pareille fin. Chap. I.*



A plus commune façon d'amoillir les cœurs de ceux qu'o a offendez, lors qu'ayant la vengeance en main, ils nous tiennent a leur mercy , c'est de les émouuoir a commisera-
tiō & a pitié:toutes-fois la brauerie, la constan-
ce, & la resolution, moyens tous contraires ont
quelque fois serui a ce mesme effet. Edouart
Prince de Gales, celuy qui regenta si long tēps
nostre Guienne, personnage, duquel les condi-
tiōs & la fortune ont beaucoup de notables par-
ties de grandeur , ayant esté bien fort offendé
par les Limosins, & prenant leur ville par for-
ce, ne peut estre arresté par les cris du peuple

A

2 ESSAIS DE M. DE MONTA.

& des femmes & enfans abandonnez a la boucherie, luy criâts mercy & se iettâts a ses pieds, jusques a ce que passant tousiours outre dans la ville, il aperceut trois gentils-hommes François, qui d'vn hardiesse incroyable soutenoient seuls l'effort de son armée victorieuse. La consideratiō & le respect d'vn si notable vertu reboucha premierelement la pointe de sa cholere, & commença par ces trois a faire misericorde a tous les autres habitans de la ville. Scanderbech, Prince de l'Epire suivant vn soldat des siens pour le tuer, & ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilité & de supplication de l'apaiser, se résolut a toute extremité de l'atandre l'espée au poing : ceste sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy auoir veu prâdre vn si honorable parti le recent en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux, qui n'auront leu la monstrueuse force & vaillance de ce Prince la. L'Empereur Conrad troisième ayant assiége Guelphe Duc de Bauieres, ne voulut condescendre a nulles plus douces conditions, quelques viles & lasches satisfactions qu'on luy offrit, que de permettre seulement aux gentils-femmes, qui estoient assiegées avec le Duc, de sortir leur honneur sauve a pied, avec ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Elles d'vn cœur magnanime s'auiserent de charger sur leurs espiales leurs maris, leurs enfans & le

Duc

Duc mesme. l'Empereur print si grand plaisir
a voir la gentilesse de leur courage , qu'il en
pleura d'aise , & amortit toute ceste aigreur
d'inimitié mortelle & capitale, qu'il auoit por-
tée contre ce Duc. Et des lors en auant le tra-
ta humainement luy & les siens. Or ces exem-
ples me semblent plus a propos , d'autant
qu'on voit ces ames assaillies & essayées par
ces deux moyens , en soustenir lvn ians s'es-
branler & flechir sous l'autre . Il se peut dire
que de se laisser aller a la compassion & a la pi-
tié c'est l'effect de la facilité , de bonaireté , &
molesse (d'où il aduient que les natures plus
foibles , comme celle des femmes , des enfans
& du vulguaire y sont plus subiettes) mais a-
yant eu a desdeing les larmes & les pleurs , de
se rendre a la seule reuerence & respect de la
sainte image de la vertu , que c'est l'effect d'u-
n'ame forte & employable , ayant en affection
& en honneur vne vertu viue , masle , & obsti-
née . Toutesfois es ames moins genereuses
l'estonnement & l'admiration peuuent fai-
re naistre vn pareil effect : tesmoin le peuple
Thebein , lequel ayant mis en iustice d'accu-
sation capitale ses capitaines , pour auoir con-
tinué leur charge outre le temps , qui leur auoit
esté prescript & preordonné , absolut a toutes
peines Pelopidas , qui plioit sous le faix de tel-
les obiections & n'employoit a se garantir que
requestes & supplications , Et au contraire

Epaminondas , qui vint a raconter magnifiquement les choses par luy faites , & a les reprocher au peuple d'vne façon fiere & assurée , il n'eust pas le cœur de prendre seulement les balotes en main : & se despartit l'assemblée louant grandement la hautesse du courage de ce personnage. Certes c'est vn subiect merueilleusement vain, diuers, & ondoyant que l'homme. Il est malaiseé d'y fonder & establir nul iugement constant & vniiforme. Voila Pöpeius qui perdonna a toute la ville des Mamer tins , contre laquelle il estoit fort animé, en considération de la vertu & magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faute publique , & ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine: Et l'hoste de Sylla ayant vité en la ville de Peruse de semblable vertu n'y gaigna rien, ni pour soy ni pour autrui.

Chap. II.

De la tristesse.

LE Conte dit que Psammenitus Roy d'Egypte ayant esté deffait & pris par Cambyses Roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillée en seruante , qu'on envoioit puiser de l'eau , tous ses amis pleurans & lamentans autour de luy , se tint coy sans mot dire , les yeux fichez en terre: & voyant encore tantost

tatost qu'on menoit son fils a la mort, se maintint en ceste mesme contenance : mais qu'ayat aperceu vn de ses domestiques conduit entre les captifs il se mit a battre sa teste & mener vn deuil extreme. Cecy se pourroit apparier a ce qu'on vid dernierement d'un Prince des nôtres, qui ayant ouy a Trante, ou il estoit, nouvelles de la mort de son frere ainé, mais vn frere en qui consistoit l'appuy & l'honneur de toute sa maison, & bien tost apres d'un puisné , sa seconde esperance, & ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire , comme quelques iours apres vn de ses gens vint a mourir, il se laissa emporter a ce dernier accident, & quittant sa resolution s'abandonna au deuil & aux regrets, en maniere qu'aucuns en prindret argument , quil n'auoit esté touché au vif que de ceste dernière secoufse . Mais a la verité ce fut, qu'estant d'ailleurs plein & comble de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrières de la patience . Il s'en pourroit (di ie) autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adouste, que Cambisés s'enquerant a Psammenitus, pourquoi ne s'estant esmeu au malheur de son fils & de sa fille il portoit si impatiemment celui d'un de ses amis , c'est, respondit il, que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien loin tout moyen de se pouuoir exprimer. A l'aventure reuendroit a ce propos l'inuention de cet

6 ESSAIS DE M. DE MONTA.

ancien peintre, lequel ayant a representer au sacrifice de Iphigenia le deuil des assistans selon les degrez de l'interest que chacun apportoit a la mort de ceste belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand se vant au pere de la fille, il le peignit le visage couvert, cōme si nulle contenance ne pouuoit representer ce degré de deuil. Voyla pourquoy les Poëtes feignent ceste miserable mere Niobé ayant perdu premierement sept fils & puis de suite autant de filles, surchargee de pertes auoir esté en fin transmuée en rochier,

comme il diriguise malis,

pour exprimer ceste morne, muete & sourde stupidité, qui nous transit, lors que les accidentis nous accablent surpassans nostre portee. De vray l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doit estonner toute l'ame, & luy empêcher la liberté de ses actions, comme il nous aduient à la chaude alarme d'une bien mauuaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, & comme perclus de tous mouuemens, de façon que l'ame se relaschât apres aux larmés & aux plaintes, semble se desprédre, se desmeler & se mettre plus au large, & a son aise.

Che puo dir, com' egli arde é in picciol fuoco,
disent les amoureus, qui veulent reprenter une passion insupportable. Ce qu'exprime naïfement le diuin poeme.

miserere

miserò quod omnes

*Eripit sensus mihi. Nam simul te
Lesbia aspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens.*

*Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma dimanat, sonitu suopte
Tinniunt aures, gemina teguntur
Lumina nocte.*

Et de la se peut engendrer par fois la deffail lance fortuite, qui surprêt les amoureus si hors de saison, & ceste glace qui les faisit par la force d'un' ardeur extreme. Toutes passions qui se laissent gouster & digerer, ne sont que mediocres, *Cura leues loquuntur, ingentes stupent.* Outre la femme Romaine, qui mourut surprinse d'aise de voir son fils reuenu de la route de Cannes, Sophocles & Denis le Tyran, qui trespasserent d'aise, & Talua qui mourut en Corse gue lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy auoit decernés, nous tenons en nostre siecle que Pape Leon dixiesme ayant esté aduerti de la prinse de Milan, qu'il auoit extremement souhaitée, entra en tel exez de joye, que la fieure l'en print & en mourut. Et pour vn plusnotable tesmoignage de l'imbecilité naturelle, il a esté remarqué par les anciens, que Diodorus le dialecticien mourut sur le chāp espris d'une extreme passiō de honte, pour en son escole & en public ne se pouuoit defuelper d'un argumēt qu'on luy auoit faict.

Nos affections s'emportent au de
la de nous.

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Ranccon pres du Puy en Auvergne. Les assiegés s'estant rendus apres, furent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé. Berthelemy d'Aluiane, general de l'armée des Venitiens, estant mort au seruice de leurs guerres en la Bresie , & son corps ayant a estre rapporté a Venise par le Verronois , terre ennemie , la pluspart de ceux de l'armée estoient d'aduis qu'on demandat saufcôduit pour le passage , a ceux de Verone: mais Theodore Triuolce y contredit:& choisit plutost de le passer par viue force au hazard du combat , n'estant conuenable , disoit il , que celiuy , qui en sa vie n'auoit iamais eu peur de ses ennemis , estant mort fit demonstration de les craindre . Ces traits se pourroient trouuer estranges , s'il n'estoit receu de tout temps , non seulement d'estendre le soing que nous auons de nous au de la ceste vie , mais encore de croire que bien souuent les faueurs celestes nous accompagnent au tombeau , & continuent a nos reliques. De quoy il y a tant d'exemples anciens , laissant a part les nostres , qu'il n'est besoing que i'en fournisse . Edouard premier Roy d'Angleterre : ayant essayé aux longues guerres

L I V R E P R E M I E R .

guerres d'entre luy & Robert Roy d'Escoſſe,
combien la preſence donnoit d'aduantage a ſes
aſfaires, rapportant touſiours la victoire de ce
qu'il entreprenoit en perſonne, mourant obligea
ſon filz par ſolennel ferment a ce qu'estant
trespaſte, il fit bouillir ſon corps pour desprādre
ſa chair d'aucel les os, laquelle il fit enterrer, &
Quant aux os qu'il les reſeruaſt pour les porter
avec luy & en ſon armée, toutes les fois qu'il
luy aduiendroit d'auoir guerre contre les Es-
coſſois, comme ſi la deſtinée auoit fatallement
attaché la victoire a ſes mēbres. Les premiers
ne reſeruent au tombeau, que la reputation ac-
quiſe par leurs actions paſſées : mais cetuy cy y
veut encore traîner la puissance d'agir. Le fait
du Capitaine Bayard eſt de meilleure compo-
ſition, lequel fe ſentant blesſé a mort d'vn har-
que buſade dans le corps, conſeillé de fe retirer
de la meſlée répondit qu'il ne commence-
roit point ſur la fin a tourner le dos a lennemy:
& ayant combatu autant qu'il eut de force fe
ſentant defaillir & eſchaper du cheual, com-
manda a ſon maître d'hostel de le coucher au
pied d'vn arbre : mais que ce fut en faſon qu'il
mourut le viſage tourné vers l'ennemy, comme
il fit. Il me faut adiouſter c'eſt autre exemplé
auſſi remarquable pour c'eſte conſideration,
que nul des precedens. L'empereur Maximi-
lian bifayeul du Roy Philippeſſe, qui eſt a pre-
ſent, eſtoit prince garny de tout plein de gran-
des

des qualitez, & entre autres d'une beauté de corps singuliere. Mais parmy ces humeurs, il auoit ceste cy bien contraire a celle des princes, qui pour despecher les plus importants astaires font leur throsne de leur chaire perçee. C'est qu'il n'eust iamais valet de chambre, si priué, a qui il permit de le voir en sa garderoobe. Il se desroboit & cachoit pour tumber de l'eau, aussi religieux qu'une fille a ne descourir ny a medecin ny a qui que ce fut les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées: & iusques a telle superstition, qu'il ordonna par parolles expresses de son testament, qu'on luy attachat des calessions, quand il seroit mort. Il deuoit adiouster par codicille, que celuy qui les luy monteroit eut les yeux bandez.

CHAP. IIII.

Comme l'ame descharge ses passions sur des obiectz faux, quand les vrais luy defaillent.

V N gentil-homme des nostres merueilleusement subiect a la goutte, estant preslé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, auoit accoustumé de respondre fort plaisamment, que sur les effors & tourmens du mal, il vouloit auoir a qui s'en prendre, & que s'escriant & maudissant tantost le ceruelat, tantost la langue de beuf & le jambon

bon, il s'en sentoit d'autant allegé. Mais en bon esciant comme le bras estant haussé pour frapper, il nous deult, si le coup ne rencoûtre, & qu'il aille au vent : aussi que pour rendre vne veüe plaisante il ne faut pas qu'elle soit perdue & escartée dans le vague de l'air, ains qu'elle aye bute pour la soustenir a raisonnable distance. De mesme il semble que l'ame esbranlée & esmeüe se perde en soy mesme, si on ne luy donne prinses: & faut tousiours luy fournir d'obieet ou elle s'abutte & agisse. Plutarque dit a propos de ceux, qui s'affectionnent aux guenons & petis chiens, que la partie amoureuse, qui est en nous, a faute de prise legitime, plustost que de demeurer en vain, s'en forge ainsi vne faulce & friuole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant vn faux subiect & fantastique , voire contre sa propre creance , que de n'agir contre quelque chose. Quelles causes n'inuentons nous des malheurs, qui nous aduiénent ? a quoy ne nous prenōs nous a tort ou droit, pour auoir ou nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes, que tu deschires, ny la blancheur de ceste poitrine, que despite tu bas si cruellement, qui ont perdu dvn mal'heureux plomb ce frère bien aymé: prens t'en ailleurs. Qui n'a veu macher & engloutir les cartes , se gorger d'vne bale de dets pour auoir ou se venger de la perte de son argent? Xerxes foita la mer & escriuit vn cartel
de deffî

de défi au mont Athos : & Cyrus amusa toute vne armée plusieurs iours a se venger de la riuiere de Gyndus, pour la peur qu'il auoit eu en la passant : & Caligula ruina vne tresbelle maison, pour le plaisir que sa mere y auoit receu. Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer se print a dessier le dieu Neptunus, & en la pompe des ieux Circenses fit oster son image du reng, ou elle estoit parmy les autres dieux, pour se venger de luy. En quoy il est encore moins excusable que les precedens , & moins qu'il ne fut depuis , lors qu'ayant perdu vne bataille sous Quintilius Varus en Allemaigne, il alloit de colere & de defespoir choquât sa teste contre la muraille , en s'escriant, Varus tens moy mes soldats : car ceux la surpassent toute follie, d'autant que l'impieté y est ioincte, qui s'en adressent a Dieu mèmes a belles iniuries, ou a la fortune , comme si elle auoit des oreilles subiectes a nostre batterie. Or, comme dit cest ancien poëte ches Plutarque ,
Point ne se faut courroucer aux affaires.
Il ne leur chant de toutes nos colères.

C H A P. V.

Sile chef d'une place assiegée doit sortir pour parlementer.

LVcius Marcius legat des Romainz en la guerre contre Perseus Roy de Macedoine
 you-

voulant gaigner le temps, qu'il luy falloit encore a mettre en point son armée, sema des entre-gets d'accord, desquels le Roy endormi accorda tresue pour quelques iours , fournissant par ce moyen son ennemy d'oportunité & loisir pour s'armer: d'ou le Roy encourut sa derniere ruine. Si est ce, que le Senat Romain , a qui le seul aduantage de la vertu tembloit moyen iuste pour acquerir la victoire , trouua ceste pratique laide & des-honneste , n'ayant encores ouy sonner a ses oreilles ceste belle sentence,

dolus an virtus quis in hoste requirat?

Quand a nous moings superstitieux, qui tenons celuy auoir l'honneur de la guerre , qui en a le profit, & qui apres Lysander , disons que ou la peau du Lyon ne peut suffire, qu'il y faut coudre vn lopin de celle du renard, les plus ordinaires occasions de surprisne se tirent de ceste pratique: & n'est heure, disons nous, ou vn chef doiuue auoir plus l'œil au guet, que celle des parlemens & traités d'accord. Et pour ceste cause c'est vne reigle en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps , qu'il ne faut iamais que le gouuerneur en vne place assiegée sorte luy mesmes pour parlementer. Du temps de nos peres cela fut reproché aux seigneurs de Montmord & de l'Assigny deffandans Mouson contre le Conte de Nansaut. Mais aussi à ce côte celuy la seroit excusable, qui sortiroit en tel-

le facon, que la serté & l'aduantaige demeuraſt de ton costé, comme fit en la ville de Regge, le Conte Guy de Rangon (ſ'il en faut croire Monsieur du Bellay, car Guichardin dit que ce fut luy mesmeſ) lors que le ſeigneur de l'Escut ſ'en approcha, pour parlementer: car il abandonna de ſi peu ton fort, que v'n trouble ſ'eftant eſmeu pendant ce parlement, non ſeulement Monsieur de l'Escut & fa troupe, qui eſtoit approchée avec luy ſe trouua la plus foible, de facon que Alexandre Triuulce y fut tué, mais luy mesmeſ fuit contrainct, pour le plus feur, de ſuivre le Conte, & ſe ietter ſur fa foy a l'abri des coups, dans la ville: Si eſt ce que encores en y a il, qui ſe font tresbien trouuez de ſortir ſur la parolle de l'affeillant: tesmoing Henry de Vaux, Cheualier Champenois, lequel eſtant affiege dans le chasteau de Commercy par les Anglois, & Barthelemy de Bonnes, qui cōmandoit au ſiege ayant par dehors fait ſapper la plus part du chasteau, ſi qu'il ne reſtoit que le feu pour acabler les affiegez ſous les rui-nes, ſomma ledict Henry de fortir a parlementer pour ſon profit, comme il fit luy quatriesme, & ſon euidante ruyne luy ayant eſté montrée a l'œil il ſ'en ſentit ſingulierement oblige a l'ennemy, a la diſcretion duquel apres qu'il ſe fut rendu & fa troupe, le feu eſtāt mis a la mine les eſtansons de bois venant a faillir le chasteau fut emporté de fons en comble.

C H A P.

CHAP. VI.

L'heure des parlemens dangereuse.

Toutes-fois ie vis dernierelement en mon voisinage de Muffidan , que ceux , qui en furent delogés a force par nostre armée , & autres de leur part cryoient comme de trahison , de ce que pendant les entremises d'accord , & le parlement se continuant encores , on les auoit surpris & mis en pieces , chose , qui eust heu à l'auanture apparence en vn autre siecle , mais , comme ie viens de dire , nos façons sont entierement eslognées de ces reigles . Et ne se doit attandre fiance des vns aux autres , que le dernier seu d'obligation n'y soit passé : encore y a il lors assés affaire . Cleomenes disoit , que quelque mal qu'on peut faire aux ennemis en guerre , cela estoit par dessus la iustice , & non subiect a icelle , tant enuers les dieux , que enuers les hommes , & ayant faict treue avec les Argiens , pour sept iours , la troisieme nuit apres il les alla charger tous endormis & les déficit , alleguant qu'en sa treue il n'auoit pas esté parlé des nuits : mais les dieux vengerent ceste perfide subtilité . Monsieur d'Aubigny assiegeant Cappoüe , & apres y auoir faict vne furieuse baterie , le seigneur Fabrice Colonpe , Capitaine dela Ville ayant commencé a parle-

a parlementer de dessus vn bastion, & ses gens
faictant plus molle garde, les nostres s'en ampa-
rerent & mirent tout en pieces. Et de plus
fresche memoire a Yuoi le seigneur Iullian
Rommero ayant fait ce pas de clerc de sortir
pour parlementer avec monsieur le Consta-
ble, trouua au retour sa place saisié. Mais afin
que nous ne nous en aillions pas sans reuanche
le Marquis de Pesquaire assiegeant Genes, ou
le duc Octauian Fregose commandoit soubs
nostre protection, & l'accord entre eux ayant
esté pousté si auant, qu'on le tenoit pour fait,
sur le point de la conclusiō, les Espaignols s'e-
stant coullés dedans, en vſarent comme en vne
victoire planiere : & depuis en Ligny en Bar-
rois, ou le Conte de Brienne commandoit,
l'Empereur l'ayant assiége en personne, & Ber-
theuille lieutenant dudit Conte estant sorty
pour parlementer, pandard le parlement la vil-
le se trouua saisié.

Fui vincere semper mai laudabil cosa.

Vincasio o per fortuna o per ingegno,
disent ils: Mais le philosophe Chrisippus n'eust
pas esté de c'est aduis: car il disoit que ceux, qui
courrent a lenuy, doivent bien employer toutes
leurs forces a la vitesse , mais il ne leur est
pourtant aucunemēt loisible de mettre la main
sur leur aduersaire pour l'arrester, ny de luy tē-
dre la iambe, pour le faire cheoir.

CHAP. VII.

Que l'intention iuge nos actions.

LA mort,dict on,nous aquitte de toutes nos obligations,i'en scay qui l'ont prins en diuerse facon.Henry septiesme Roy d'Angleterre fist composition avec don Philippe fils de l'Empereur Maximilian , ou pour le confronter plus honnablement, pere de l'Empereur Charles cinquiesme , que ledict Philippe luy remettoit entre ses mains le Duc de Suffolc de la Rose blanche,son ennemy,lequel s'en estoit enfuy & retire au pais bas , moyennant qu'il promettoit de n'atemter rien sur la vie dudit Duc:toutes-fois venant a mourir il commanda par son testament expreflement a son fils de le faire mourir soudain apres qu'il seroit decede. Dernieremēt en ceste tragedie,que le Duc d'Albe nous fit voir a Bruxelles es Contes de Horne & d'Aiguemond,ausquels il fit trancher la teste , il y eust tout plein de chofes remarquables,& entre autres,que ledit Conte d'Aiguemond , soubs la foy & assurance duquel le Conte d'Horne s'estoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande instance , qu'on le fit mourir le premier : affin que sa mort le garantit de l'obligation, qu'il auoit audict Conte d'Horne. Il semble que la mort n'ait point

deschargé le premier de sa foy donnée ; & que le second en estoit quite, mesmes sans mourir. Nous ne pouuōs estre tenus au dela de nos forces & de nos moyens. A ceste cause, par ce que les effaiez & executions ne sont aucunement en nostre puissance, & qu'il n'y a rien en bon essiant en nostre puissance, que la volonté : en celle la se fondent par nécessité, & s'establissent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par ainsi le Conte d'Aiguemond tenant son ame & volonté endebtée a sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fut pas en ses mains, estoit sans doute absous de so devoir, quand il eust furuescu le Conte d'Horne. Mais le Roy d'Angleterre faillant a sa parole par son intention ne se peut excuser pour auoir retardé iusques apres sa mort l'execution de sa desloyauté, non plus que le masson de Herodote, lequel ayant loyallement conserué durant sa vie le secret des tresors du Roy d'Egypte son maistre, mourant les descouurit a ses entans.

C H A P. VIII.

De l'oysueté.

Comme nous voyons des terres oysfues, si elles sont grassettes & fertilles, que elles ne cessent de foisonner en cent mille sortes d'herbes

bes sauuaiges & inutiles , & que pour les tenir en office il les faut asubiectir & employer a certaines semences pour nostre seruice. Et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas & pieces de chair informes, mais que pour faire vne generation bonne & naturelle, il les faut enbesoigner d'yne autre semance : ainsin est il des espris si on ne les occupe a certain subiet , qui les bride & contraigne, ils se iettent desreiglez par cy par la dans le vague champ des immaginations : & n'est folie ny reuerie, qu'ils ne produisent en ceste agitation,

Velut agri somnia vanæ

Finguntur species.

L'ame qui n'a point de but estably elle se perd. Car comme on diet, c'est n'estre en nul lieu, que d'estre partout. Dernierement que ie me retiray chez moy, deliberé autant que ie pourroy de ne me mesler d'autre chose , que de passer en repos & a part ce peu qui me reste de vie , il me sembloit ne pouuoir faire plus grande faueur a mon esprit , que de le laisser en pleine oyssueté, s'entretenir soy mesmes & s'arrester & rasseoir en soy. Ce que i'e sperois qu'il peut meshuy faire plus aisément deuenu avec le temps plus poisant & plus meur, mais ie trouue comme

variam semper dant otia mentem,
que au rebours faisst le cheual eschapé il se dō-

ne cent fois plus d'affaire a soy mesme, qu'il n'en prent pour autruy, & m'enfante tant de chimeres & monstres fantasques les vns sur les autres, sans ordre, & sans propos, que pour en contempler a mon aise l'ineptie & l'estrageté i'ay commancé de les mettre en rolle, esperant avec le temps luy en faire honte a luy mesmes.

C H A P. IX.

Des menteurs.

Il n'est homme a qui il siese si mal de se mesler de parler de la memoire qu'a moy. Car ie n'en reconnoy quasi nulle trasse chez moy : & ne pense qu'il y en aye au monde vne si monstrueuse en defaillance. I'ay toutes mes autres parties viles & communes : mais en ceste la ie pense estre singulier & tres-rare , & digne de gaigner par la nom & reputation. I'en pourrois faire des contes merueilleux , mais pour ceste heure il vaut mieux suuire mon theme. Ce n'est pas sans raison qu'o dit, que qui ne se sent point assez ferme de memoire , ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je scay biē que les Grammaticiens font difference entre dire mensonge & mentir : & disent que dire mensonge c'est dire chose faulce , mais qu'on a pris pour vraye , & que la definition du mot de mentir en Latin, d'ou nostre François est party , porte autant

con-

comme aller contre sa conscience , & que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils scauent, desquels ie parle. Or ceux cy, ou ils inuentent marc & tout, ou ils deguisent & alterent vn fons veritable. Lors qu'ils deguisent & changent, a les remettre souuent en ce mesme conte, il est malaise qu'ils ne se desferrent: par ce que la chose, comme elle est, s'estant logee la premiere dans la memoire, & s'y estant empreinte par la voie de la connoissance, & de la science, il est malaise qu'elle ne se represente a l'imagination delogeant la faucete, qui n'y peut auoir le pied si ferme , ny si rassis : & que les circonstances du premier apprentissage se coulant a tous les coups dans l'esprit , ne facent perdre le souuenir des pieces rapportees faulses ou abastardies. En ce qu'ils inuentent tout a fait, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire , qui choque leur faucete, ils semblent auoir d'autant moins a craindre de se mesconter. Toutesfois encore cecy , par ce que c'est vn corps vain & sans prise , il eschape volontiers a la memoire, si elle n'est bien assleeree. Le Roy François premier, se vantoit d'auoir mis au rouet par ce moyen Francisque Taverna, Ambassadeur de François Sforce Duc de Milan , homme tresfameux en science de parlerie. C'estuy-cy auoit este depesché pour excuser son maistre enuers sa majesté , d'un fait de grande consequance, qui estoit tel. Le Roy

pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie , d'ou il auoit esté dernierement chassé , mesme au Duché de Milan , auoit auisé d'y tenir pres du Duc vn gentil'homme de sa part , Ambassadeur , par effect , mais par apparence homme priué , qui fit la mine d'y estre pour ses affaires particulières : d'autant que le Duc , qui dépendoit beaucoup plus de l'Empereur , lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce , fille du Roy de Dá-nemarc , qui est a present douairiere de Lorraine , ne pouuoit descourir auoir aucune pratique & conference auecques nous , sans son grād interest . A ceste commission se trouua propre vn gentil'homme Milanois , escuier d'escurie chez le Roy nommé Merueilles . Cetuy-cy despeché auecques lettres secrètes de creance , & instructions d'Ambassadeur , & auecques d'autres lettres de recommandation enuers le Duc , en faueur de ses affaires particuliers , pour le masque & la monstre , fut si long temps aupres du Duc , qu'il en vint quelque resentiment a l'Empereur , qui donna cause a ce , qui s'ensuivit apres , comme nous pensons : qui fut , que sous couleur de quelque meurtre , voila le Duc qui luy fait trancher la teste de belle nuict , & son procez faict en deux iours . Messire Francisque etant venu prest d'une longue deduction contrefaict de ceste hystoire , car le Roy s'estoit adressé , pour demander raison a tous les prin-

ées de Chrestienté & au Duc mesmes, fut ouy aux affaires du matin, & ayant estably pour le fondemēt de sa cause, & dressé a ceste fin plusieurs belles apparences du faiet, que son maistre n'auoit iamais pris nostre hōme, que pour gentil-homme priué & sien suiect, qui estoit venu faire ses affaires a Milan, & qui n'auoit iamais vescu la soubs autre visage, desaduouant mesme auoir sceu qu'il fut en estat de la maison du Roy, ny connu de luy, tant s'en faut qu'il le prit pour ambassadeur. Le Roy a son tour le pressant de diuerses obiections & demandes, & le chargeant de toutes pars, l'accila en fin sur le point de l'execution faite de nuit, & comme a la desrobée. À quoy le pauure homme ambarassé respondit, pour faire l'hōnesté, que pour le respect de sa majesté le Duc eust été bien marry que telle execusion se fut faictē de iour. Chacun peut penser, comme il fut releué, s'estant si lourdement couppé & a l'endroit d'un tel nez, que celuy du Roy François. Le Pape Iule second ayant enuoyé vn Ambassadeur vers le Roy d'Angleterre pour l'animer contre le Roy François, l'Ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, & le Roy d'Angleterre s'estant arresté en sa responce aus difficultés qu'il trouuoit, a dresser les preparatifs, qu'il faudroit pour combattre vn roy si puissant: & en alleguant quelques raisons, l'Ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les auoit aussi considerées de sa

part, & les auoit bien dites au Pape. De ceste parolle si elongnée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent a la guerre , le Roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouua depuis par effect, que cest Ambassadeur de son intention particulière pendoit du costé de France , & en ayant aduerty son maistre , ses biens furent confisquez , & ne tint a guiere qu'il n'en perdit la vie.

CHAP. X.

Du parler prompt ou tardif.

ONques ne furent a tous toutes graces donnéees.

Aussi voyons nous qu'au don d'eloquence, les vns ont la facilité & la promptitude , & ce qu'on diet , le boute-hors si aisément, qu'a chaque bout de champ ils sont prests : les autres plus tardifz ne parlent iamais rien qu'élabouré & premedité. Comme on donne des regles aux dames de prendre les ieux & les exercices du corps, selon l'aduantage de ce , qu'elles ont le plus beau : si i'auoys a conseiller de mesmes en ces deux diuers aduantages de l'eloquence , de laquelle il semble en nostre siecle, que es Prescheurs & les Aduocatz facent principale

cipale profession , le tardif seroit mieus pres-
cheur , ce me semble , & l'autre mieus ad-
uocat . Par ce que la charge de celuya luy
donne autant qu'il luy plait de loisir pour se
preparer : & puis sa carriere se passe d vn fil
& d vne suite fans interruption : la ou les com-
moditez de l'aduocat le pressent a toute heurte
de se mettre en lice . Et puis les responces im-
prouueues de sa partie aduerse le reiettet hors
de son branle, ou il luy faut sur le champ pren-
dre nouveau parti . Si est-ce qu'a l'entreueüe
du Pape Clement & du Roy Fran^{çois} a Mar-
seille , il aduint tout au rebours , que monsieur
Poyet , homme toute sa vie nourry au barreau
en grande reputation , ayant charge de faire la
harangue au Pape , & l'ayant de longue main
pourpensee , voire , a ce qu'on dit , apportee de
Paris toute prestre , le iour mesme qu'elle de-
uoit estre pronocée , le Pape se craignant qu'on
luy teint propos , qui peut offendre les Ambas-
fadeurs d'autres Princes , qui estoient autour
de luy , manda au Roy l'arguiment qui luy sem-
bloit estre le plus propre au temps & au lieu ,
mais de fortune tout autre que celuy , sur lequel
monsieur Poyet s'estoit trauaille : de facon que
sa harangue demeuroit inutile , & luy en falloit
promptement refaire vn'autre . Mais s'en sen-
tant incapable , il fallut que monsieur le Cardi-
nal du Bellay en print la charge . Il semble que
ce soit plus le rolle de l'esprit d'auoir son ope-

ration prompte & soudaine, & plus celuy du iugement , de l'auoir lente & posée . Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se préparer, & celuy aussi a qui le loisir ne donne nul aduantage de mieus dire, ils sont en pareil degré d'estrāgeté . On recite de Seuerus Cassius, qu'il disoit mieus sans y auoir pésé, qu'il deuoit plus a la fortune qu'a sa diligence, qu'il luy venoit à profit d'estre troublé en parlant, & que ses aduersaires craignoient de le piquer, de peur que la colere ne luy fit redoubler son eloquēce . Je cognois bien priuelement & par ordinaire expērience , ceste condition de nature, qui ne peut soustenir yne vehemente premeditation , tant pour defaut de la memoire & difficulté du chois des choses & de leur dispositiō, que pour le trouble qu'vne attention vehemente luy apporte d'ailleurs . Nous disons d'aucuns ouuages qu'ilz puent a l'huyle & a la lampe, pour certaine aspreté & rudesſe, que le trauail imprime es ouurages, ou il a grande part. Mais outre cela la solicitude de bien faire, & ceste cōtention de l'ame trop bandée & trop tendue a son entreprise la rompt , & la trouble . En ceste condition de nature , de quoy ie parle , il y a quant & quant aussi cela , qu'elle demande a estre nō pas esbranlée & piquée par ses passions fortes comme la colere de Cassius (car ce mouuemēt seroit trop aspre) elleveut estre nō pas secouée, mais solicitée : elle veut estre echaufée & reueillée

ueillée par les occasions estrangères présentes & fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trayner & languir l'agitation, c'est la vie & la grace de son langage : ses escrits le monstrēt au pris de ses paroles: au moins s'il y peut auoir du chois, ou il n'y a point de valeur.

CHAP. XI.

Des Prognostications.

Q Vand aux oracles, il est certain, q bōne pie ce auāt la venue de Iesus Christ, ils auoiēt commence a perdre leur credit: car nous voyōs que Cicero se met en peine de trouuer la cause de leur defaillāce: mais quant aux autres prognosticques, qui se tiroyent de l'anathomie des bestes aux sacrifices, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux & autres, sur lesquels l'ancieneté appuioit la plus part des entrepris-ses, tant publiques que priueés: nostre religion les a abolies. Et encores qu'il reste entre nous, quelques moyens de diuination es astres, es e-spirits, es figures du corps, es songes, & ailleurs, notable exemple de la forcenée curiosité de nostre nature s'amusant a preoccupet les choses futures, comme si elle n'auoit pas assez af-faire a digerer les presentes : si est-ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voy-la pourquoy l'exemple de François Marquis de Sal-

de Sallusse m'a semblé remarquable : car Lieutenant du Roy François en son armée de la les monts , infiniment fauorisé de nostre court, & obligé au Roy du Marquisat mesmes, qui auoit este cōfisqué de son frere, au reste ne se presentant occasion de le faire, son affection mesmes y contredisant , se laissa si fort espou-uanter (comme il a esté adueré) aux belles pro-gnosticatiōs qu'on faisoit lors courir de tous costez a l'aduātage de l'Empereur Charles cin-quietisme & a nostre des-aduantage, mesmes en l'Italie, ou ces folles propheties auoient trou-ué tant de place, qu'a Rome fut baillé grandes sommes d'argent au change, pour ceste opiniō de nostre ruine, que apres s'estre souuant con-dolu a ses priuez , des maux qu'il voioit ineui-tablement preparez a la couronne de France, & aux amis qu'il y auoit, se reuulta, & changea de parti a son grand dommage pourtant, quel-que constellation qu'il y eut. Mais il s'y condui-sit en homme combatu de diuerses passions.

Car ayant & villes & forces ensa main, l'armée ennemye soubz Antoine de Leue a trois pas de luy , & nous sans soubson de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne fist . Car pour sa trahison nous ne perdîmes ny homme , ny ville que Fossan: encore apres l'auoir lōg temps contestée.

Prudens futuri temporis exitum

Caliginosa nocte premit Deus,

Ridet

*Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat.*

Ille potens sui

Lætusque deget, cui licet in diem

Dixisse, vixi, cras vel atra

Nube polum pater occupato

Vel sole puro.

Lætus in præsens animus, quod ultra est,

Oderit curare.

CHAP. XII.

De la constance.

LA LOY de la resolution & de la constance ne porte pas que nous ne nous deuiōs courrir autant qu'il est en nostre puissance, des maux & inconueniens, qui nous menassent, ny par consequant d'auoir peur qu'ils nous surpreignent. Au rebours tous moyens honestes de se garentir des maux, sont non seulement permis, mais louables. Et le ieu de la constance se iouë principalement à porter patiemment & de pié ferme les inconueniens, ou il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a soupplesse de corps ni mouvement aux armes de main, que nous trouuions mauuais, s'il fert à nous garantir du coup qu'on nous rue. Toutes-fois aux canonades, despuis qu'on leur est planté en bute, comme les occasions de la guerre portent souuant,

uant, il est mesmeant de s'esbranler pour la me-
nasse du coup : d'autant que pour sa violence &
vitesse nous le tenons ineitable. & en y a meint
vn, qui pour auoir ou haussé la main, ou baissé
la teste, en a pour le moins appresté a rire a ses
cōpaignons. Si est-ce que au voyage que l'Em-
pereur Charles cinquiesme fit contre nous en
Prouence, le Marquis de Guast estant allé re-
cognostre la ville d'Arle, & s'estant ietté hors
du couvert d'un molin a vent, a la faueur duquel
il s'estoit approché, fut apperceu par les Sei-
gneurs de Bonneual & Seneschal d'Agenois,
qui se promenoient sus le theatre des arenes.
Lesquels l'ayant mōstre au Seigneur de Villier
Commissaire de l'artillerie, il braqua si a pro-
pos vne colluurine, que sans ce que ledict Mar-
quis voyant mettre le feu se lansa a quartier, il
fut tenu qu'il en auoit dans le corps. Et de mes-
mes quelques années au parauant, Laurens de
Medicis Duc d'Urbino, pere de la Royne, mere
du Roy assiegeant Mondolphe, place d'Italie
aux terres, qu'on nomme du Vicariat, voyant
mettre le feu a vne piece, qui le regardoit, bien
luy seruit de faire la cane, car autremēt le coup,
qui ne luy rasa que le desius de la teste, luy don-
noit sans doute dans l'estomac. Pour en dire le
yray, ie ne croy pas que ces mouuemēts se fissent
aucques discours. Car quel iugement pouués
vous faire de la mire haute ou basse en chose si
soudaine : & est bien plus aisē a croire, que la
fortu-

fortune brisa leur fraieur , & que ce seroit moyé vn'autre fois aussi bien pour se ietter das le coup, que pour l'esiuter.

CHAP. XIII.

Cerimonie de l'entreueüe des Roys.

Il n'est subiect si vain , qui ne merite vn rang en ceste rapsodie. A nos reigles communes ce seroit vne notable discourtoisie & a l'endroit dvn pareil & plus a l'endroict dvn grâd, de faillir a vous trouuer ches vous , quand il vous auroit aduerty d'y deuoir venir: voire adioustoit la Royne de Nauatré, Marguerite, a ce propos , que c'estoit inciuilité a vn gentilhomme de partir de sa maison , comme il se fait le plus souuant, pour aller au deuant de ce-luy qui le vient trouuer, pour grand qu'il soit: & qu'il est plus respectueux & ciuil de l'attandre pour le receuoir, ne fust que de peur de fail-
lir sa route: & qu'il suffit de l'accompagner a son partement. C'est aussi vne reigle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moins dres de se trouuer les premiers a l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparans de se faire attandre. Toutes-fois a l'entreueüe qui se dressa du Pape Clement , & du Roy François a Marseille , le Roy y ayant ordonné les apprets necessaires, s'esloigna de la ville

& donna

& donna loisir au Pape de deux ou trois iours pour son entrée & refreshissement, auant qu'il le vint trouuer. Et de mesmes a l'entrée aussi du Pape & de l'Empereur a Bouloigne, l'Empereur donna moyen au Pape d'y estre le premier, & y suruint apres luy. C'est, disent ils, vne ceremonie ordinaire aux abouchemens de tels Princes, que le plus grand soit auant les autres au ieu assigné, voyre auant celuy, ches qui se faict l'assemblée: & le prenent de ce biais, que c'est, affin que ceste apparence tesmoygne, que c'est le plus grand que les moindres vont trouuer, & le recherchent, non pas luy eux.

C H A P. X I I I .

Que le gouſt des biens & des maux depēd en bonne partie de l'opinion, que nous en auons.

Les hommes (dit vne sentence grecque ancienne) sont tourmentez par les opinions, qu'ilz ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit vn grand point gaigné pour le soulagement de nostre miserable conditiō humaine, qui pourroit establir ceste proposition vraye tout par tout. Car si les maux n'ôt entrée en nous, q̄ par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouuoir de les mespriser ou contourner a bien. Si les choses se rendent a nostre mercy

mercy & deuotion, pourquoy n'en cheuirons nous , ou ne les accommoderons nous a nostre aduantage ? Si ce que nous appellons mal & tourment,n'est ny mal ny tourment de soy,ains feulement que nostre fantasie luy donne ceste qualité:il est en nous de la changer,& en ayant le chois,si nul ne nous force , nous sommes e-
strangement fous de nous bander pour le party,qui nous est le plus ennuyeux , & de donner aux maladies, a l'indigence & au mespris vn ai-
gre & mauuais goust , si nous le leur pouuons donner bon, & si, la fortune fournissant simple
ment de matiere, c'est a nous de luy donner la forme . Or que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy,ou au moins tel qu'il soit,
qu'il despende de nous de luy donner autre fa-
ueur, & autre visage,car tout reuiēt a vn,voyōs
s'il se peut maintenir. Si l'estre originel de ces
choses , que nous craignons , auoit credit de se
loger en nous de son authorité , il logeroit pa-
reil & semblable en tous. Car les hommes sont
tous d'une façon , & sauf le plus & le moins, se
trouuēt garnis de pareils outils & instrumens
pour conceuoir & iuger:mais la diuersité des
opinions,que nous auons de ces choses là, mō-
stre clerement qu'elles n'entrent en nous que
par composition. tel , a l'aduenture , les loge-
ches soy, en leur vray estre , mais mille autres
leur donnent vn estre nouveau & cōtraire ches
eux.Nous tenons la mort, la pauureté & la dou-

leur pour nos principales parties. Or cete mort que les vns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'vnique port des tourmens de ceste vie? le souuerain bien de nature? seul appuy de nostre liberté? & commune & prompte recepte a tous maus? Et comme les vns l'attendent tramblans & effraiez, dautres ne la reçoivent ils pas de tout autre visage? Combien voit on de personnes populaires & communes, conduictes a la mort, & non a vne mort simple, mais meslée de honte & quelque fois de griefs tourmens, y apporter vne telle assurance, qui par opiniatreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y aperçoit rien de changé de leur estat ordinaire: establissans leurs affaires domesti ques, se recommandans a leurs amis, chantans, preschans & entretenans le peuple:voire y meslans quelque-fois des mots pour rire, & beuuans a leurs cognoissans aussi bien que Socrates. Vn qu'on menoit au gibet, disoit que ce ne fut pas par telle rue, car il y auoit danger qu'un marchant luy fist mettre la main sur le collet, a cause d'un vieux debte. Vn autre disoit au bourreau qu'il ne le touchat pas a la gorge, de peur de le faire treslaillir de rire, tant il estoit chatouilleux: lautre respondit a son confesseur, qui luy promettoit qu'il souperoit ce iour la avec nostre Seigneur, allez vous y en vous, car de ma part ie ieusne. Vn autr

autre ayant demandé a boire , & le bourreau ayant beu le premier , dict ne vouloir boire a- pres luy , de peur de prendre la verolle . Chacun a ouy faire le conte du Picard , auquel e- stant a l'eschelle on presenta vne garse , & que (comme nostre iustice permet quelque fois) s'il la vouloit espouser on luy saueroit la vie , luy l'ayant vn peu contemplée & aperceu que elle boitoit , Attache , Attache , dit il , elle clo- che . Et on côte de mesines qu'en Damnemarc vn homme condamné a auoir la teste tran- chée , estant sur l'eschafaut , comme on luy pre- senta vne pareille condition , la refusa , par ce que la fille , qu'on luy offrit , auoit les ioues a- uallées , & le nez trop pointu . Vn valet a Thou- louse accusé d' heresie , pour toute raison de sa creance se rapportoit a celle de son maistre , ieune escolier prisonnier avec luy , & ayma mieux mourir que se départir de ses opinions quelles qu'elles fussent . Nous lissons de ceux dela ville d'Arras , lors que la Roy Loys vnzies- me la print , qu'il s'en trouua bon nombre par mi le peuple qui se laissarent pendre plustost que de dire viue le Roy . Et de ces viles ames de bouffons il s'en est trouué qui n'ont voulu abandonner leur mestier a la mort mesme , tes- moing celuy qui comme le bourreau luy don- noit le branle , sécria Vogue la gallée , qui e- stoit son refrain ordinaire . Et celuy qu'o auoit couché sur le point de rendre sa vie le long du

foier sur vne paillasse, a qui le medecin demandant ou le mal le tenoit , entre le banc & le feu respondit-il. Et le prestre, pour luy donner l'extreme onction , cherchant ses pieds, qu'il auoit reserrez & contrains par la maladie , vous les trouuerez dit-il, au bout de mes iambes. A ce luy qui l'exhortoit de se recommander a Dieu, Qui y va? demanda il: & l'autre respondant, ce sera tantost vous mesmes , s'il luy plait,y fusse ie bien demain au soir, replica il: recommandez vous seulement a luy, suiuoit l'autre, vous y seres bien tost , il vaut donc mieux, adiousta il , que ie luy porte mes recommandations moy mesmes. Pendant nos dernieres guerres de Milan & tant de prises & rescoufles , le peuple impatient de si diuers changemens de fortune, print telle resolution a la mort , que i'ay oy dire a mon pere qu'il y veist tenir conte de bienvingt & cinq maistres de maison , qui s'estoient defaits eux mesmes en vne sepmaine : accident a prochât a celuy de la ville des Xanties, lesquelz assiegés par Brutus se precipitarent pesle, mesle, hommes, femmes, & enfans a vn si furieux appetit de mourir , qu'on ne fait rien pour fuir la mort , que ceux-cy ne fissent pour fuir la vie , en maniere qu'a peine peut Brutus en sauver vn bien petit nombre . Nous auons plusieurs exemples en nostre temps de ceux , iusques aux enfans , qui de crainte de quelque legiere incommodité , se sont donnez la mort . Fr

à ce propos , que ne fuyrons nous , dict vn ancien , si nous fuyons ce que la couardise même a choisi pour sa retraite ? D'enfiler icy vn grand rolle de ceux de tous sexes & conditions & de toutes sectes es siecles plus heureux , qui ont ou attendu la mort constamment , ou recherchée volontairement , & recherchée non seulement pour finir les maus de ceste vie , mais aucun pour fuir simplement la satieté de viure , & d'autres pour l'esperance d'vne meilleure condition ailleurs , ie n'aurois iamais fait . Et en est le nombre si infini , qu'à la verité i'auroy meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte . cecy seulement . Pyrrho le Philosophe se trouuant vn iour de grande tourmente dans vn batteau , monstroit a ceux , qu'il voyoit les plus effraiez autour de luy , & les encourageoit par l'exemple d'un pourceau , qui y estoit nullement effraie ny soucieux de cest orage . Oserons nous donc dire que cet auantage de la raison , de quoy nous faisons tant de feste , & pour le respect duquel nous nous tenons maîtres & empereurs du reste des creatures , ait été mis en nous , pour nostre tourment ? A quoy faire la cognissance des choses si nous en perdons le repos & la tranquillité , ou nous serions sans cela , & si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho ? L'intelligence qui nous a été donnée pour nostre plus

grand bien , l'employerons nous a nostre ruyne combatans le dessein de nature , & l'vniversel ordre des choses , qui porte que chacun vse de ses vtils & moyens pour sa commodité & aduantage ? Bien me dira lon , vostre regle serue a la mort , mais que dires vous de l'indigence ? que dires vous encor de la douleur , que la pluspart des sages ont estimé le souuerain mal , & ceux qui le nioient de parolle , le confesoient par effect ? Possidonius estant extremement tourmenté d'vne maladie aigue & douloureuse , Pompeius le fut veoir , & s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouyr deuiser de la Philosophie . Ia a Dieu ne plaise , Iuy dit Possidonius , que la douleur gaigne tant sur moy , qu'elle m'empêche d'en discourir & d'en parler : & se ietta sur ce mesme propos du mespris de la douleur , mais cependant elle iouoit son rolle & le pressloit incessammt . A quoy il s'escrioit , tu as beau faire douleur , si ne diray-ie pas , que tu sois mal . Ce conte qu'ils font tant valoir , que porte il pour le mespris de la douleur ? il ne debat que du mot , & cependant si ces pointures ne l'esmeuuent , pourquoy en rompt il son propos ? pourquoy pense il faire beaucoup de ne l'appeller pas mal ? Icy tout ne confiste pas en l'imagination . Nous opinons du reste , c'est icy la certaine science , qui iouë son rolle , nos sens mesmes en sont juges .

*Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit
omnis.*

Ferons nous a croire a nostre peau , que les coups d'estriuiere la chatouillent? & a nostre goust que de l'aloé soit du vin de Graues ? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostr' escot, il est bien sans effroy a la mort , mais si on le bat, il crie & se tourmente: fourcerons nous la gene-rale habitude de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trambler sous la douleur? Les arbres mesmes semblent gemir aux offences , qu'on leur fait. La mort ne se sent que par le discours , d'autant que c'est le mouvement d'un instant.

*Aut fuit, aut veniet, nihil est presentis in illa,
Morsque minus pena, quam mora mortis
habet.*

Mille bestes, mille hommes sont plutost mors, que menasés. Et a la verité ce que les sages craignent principalement en la mort, c'est la douleur son auant- courueuse coustumiere . Comme aussi la pauureté n'a rien a craindre que cela qu'elle nous iette entre les bras de la douleur par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir. Ainsi n'ayons affaire qu'a la douleur. Je leur done que ce soit le pire accident de nostre estre, & volontiers. Car ie suis l'homme du monde qui luy veux autant

de mal, & qui la craints autant , pour iusques a present n'auoir pas eu , Dieu mercy , grand commerce avec elle , mais qu'il ne soit pourtant en nous , si non de l'aneantir , au moins de l'amoindrir par la patience, qu'il ne soit en nous, quand bien le corps s'en émouuroit , de maintenir ce neantmoins l'ame & la raison en bonne trampe, ie ne le croy pas : & s'il ne l'estoit , qui auroit mis en credit par mi nous , la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité & la resolution? Ou ioueroient elles leur rolle, s'il n'y a plus de douleur a deffier?

Auida est periculi virtus.

S'il ne faut coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy , se paistre d'un cheual , & d'un asne , se voir detailler en pieces , & arrachervne balle d'entre les os , se souffrir recondre, cauterizer & sonder, par ou s'acquerra l'aduantage, que nous voulons auoir sur le vulgaire ? C'est bien loing de fuir le mal & la douleur , ce que disent les sages , que des actions également bonnes celle la est plus souhaitable a faire , ou il y a plus de peine. Et a ceste cause il a esté impossible de persuader a nos peres , que les conquestes faites par viue force , au hazard de la guerre , ne fussent plus aduantageuses que celles qu'on fait en toute seurté par pratiques & menées.

Latius est, quoties magno sibi constat honestum.

D'aduantage cela nous doit consoler que naturelle-

turelement , si la douleur est violente , elle est courte, si elle est longue, elle est legiere. Tu ne la sentiras guiere long temps, si tu la sens trop, elle mettra fin a soy, ou a toy: lvn & l'autre reuient avn. Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre contentement en l'ame, c'est d'auoir eu trop de commerce avec le corps. Tout ainsi que l'enneemy se rend plus aspre a nostre fuite, aussi s'en orgueillit la douleur a nous voir trambler soubs elle. Elle se rendra de bien meilleure composition , a qui luy ferat teste: il se faut opposer & bander contre. En nous acculant & tirant arriere nous appelons a nous & attirons la ruine, qui nous menasse. Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gens foibles des reins, comme moy, ou nous trouuerons qu'il va de la douleur, comme des pierres qui prennent couleur , ou plus haute , ou plus morne , selon la feuille ou l'on les couche, & qu'elle ne predq[ue] autat de place en nous, que nous luy en faisons. *Tantum doluerunt, dict sainct Augustin, quantum doloribus se inseruerunt.* Nous sentons plus vn coup de rasoir du chirurgien, que dix coups d'espée en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantemēt par les Medecins, & par Dieu mesme estimées grandes , & que nous passons avec tant de ceremonies , il y a des nations entieres , qui n'en font nul conte. Je laisse a part

les femmes Lacedemonieres : mais aux Souffres parmy nos gens de pied , quel changement y trouuez vous ? sinon que trottant apres leurs maris vous leur voyez aujourd'huy porter au col l'enfant qu'elles auoient hier au vêtre , & ces Egyptiennes contrefaictes ramaflées d'entre nous vont elles mesmes lauer leurs enfans , qui viennent de naistre : & prenent leur being en la plus prochaine riuiere . Vn simple garçonnet de Lacedemone ayant desrobé vn renard (car le larrecin y estoit action de vertu , mais par tel si qu'il estoit plus vilain qu'entre nous d'y estre surpris) & l'ayant mis sous sa cape , endura plustost qu'il luy eut rongé le ventre que de se décourir . Et vn autre donnant de l'encens a vn sacrifice , le charbon luy étant tombé dans la manche , se laissa brusler iusques a l'os pour ne troubler le mystere . Et s'en est veu vn grand nombre pour le seul essay de vertu suiuant leur institution , qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre foetes iusques a la mort sans alterer leur visage . Chacun scait l'histoire de Sceuola qui s'estant coulé dans le camp ennemy , pour entuer le chef , & ayant failly d'atteinte , pour reprendre son effait d'vne plus estrange inuention , & descharger sa patrie , confessa a Porsena , qui estoit le Roy qu'il vouloit tuer , non seulement son desfleing , mais adiousta qu'il y auoit en son camp vn grand nombre de Romains cōplices de son entreprise tels que luy . Et pour monstret

monstrer quel il estoit, s'estant faict apporter vn brasier veit & souffrit griller & rostir son bras, jusques a ce que l'ennemy mesme en ayant horreur luy osta le brasier. Quoy celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son liure pendant qu'on l'incisoit? Et celuy, qui s'obstina a se mocquer & a rire a l'enuy des maux, qu'oluy fai soit, de facon que la cruaute irritee des bourreaux, qui le tenoient en main, & toutes les inuentions des tourmens redoublez lesvns sur les autres luy donnarent gaigne. Mais c'estoit vn philosophe. Quoy? vn gladiateur de Cesar endura tousiours riant qu'on luy sondat & detaillat ses playes. Meslons y les femmes. Qui n'a ouy parler a Paris de celle, qui se fit escorcher pour seulement en acquetir le teint plus frais d'vne nouvelle peau? & l'en surnommoit on Madame l'escorchée. Il y en a qui se sont faict arracher des dents viues & faines, pour en acquerir la voix plus molle, & plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur auions nous en ce genre.? Que ne peuuent elles? Que craignent elles? pour peu qu'il y ait d'agencement a esperer en leur beaute. I'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, & se trauillera point nomé de ruiner leur estomac, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire vn corps bien espagnolé qu'elle geine ne souffrent elles guindées & saglées a tout de grosses coches sur les costez jusques

43 ESSAIS DE M. DE MONTAIGNE

iusques a la chair viue? ouy quelques fois a en mourir. Je suis bien ayse que les tesmoins nous sont plus a main, ou nous en auons plus affaire. Car la Chrestienté nous en fournit plus qu'a suffisance. Et apres l'exemple de nostre sainte guide, il y en a eu force, qui par deuotion ont voulu porter la croix. Nous aprenons par tesmoing tres-digne de foy, que le Roy saint Loys porta la hère iusques a ce, que sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa, & que tous les vendredis, il se faisoit battre les espaules par son prestre a tout cinq chainettes de fer, que pour cest effet il portoit tousiours dans vne boite. Guillaume nostre dernier Duc de Guienne pere de ceste Alienor, qui transmit ce Duché aux maisons de France & d'Angleterre, porta les dix ou douze derniers ans de sa vie continuelement vn corps de cuirasse, soubs vn habit de religieux par penitence. Foulques Conte d'Anjou alla iusques en Ierusalem pour la se faire foiter a deux de ses valets, la corde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne voit on encore tous les iours le Vendredi saint en diuers lieux vn grand nombre d'hômes & femmes se battre iusques a se déchirer la chair & perser iusques aux os? Cela ay-je veu souuant & sans enchantement. & disoit-on (car ils vont masquez) qu'il y en auoit, qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la religion d'autruy, par vn meſpris de la douleur,

leur , d'autant plus grand que plus peuuent les éguillons de la deuotion, que de l'auarice. Certes tout ainsi qu'a vn faineant l'estude sert de tourment, a vn yurogne l'abstinance du vin , la frugalité est supplice aux luxurieux, & l'exercice geine a vn homme delicat & oisif: ainsi est il du reste. Les chosesne sont ny douloreuses, ny difficiles d'elles mesmes: mais nostre foibleſte & lacheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes & haultes , il faut vn' ame de mesme, autrement nous leur attribuons le vice, qui est le nostre. Vn auiron droit semble toutes-fois courbe dans l'eau. Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, mais comment on la voye. Or sus , pourquoy de tant de discours, qui nous persuadent de mespriser la mort, & de ne nous tourmenter point de la douleur, n'en empoingnons nous quelcun pour nous ? Et de tant d'espèces d'imaginactions, qui l'ont persuadé a au-truy , que chacun n'en prend il celle qui est le plus selon son humeur ? si ce n'est vne drogue forte & abstersiue pour defraciner le mal , au moins qu'il la preigne lenitue pour le soula-ger. Au demeurant on n'eschape pas a la philo-sophie, pour faire valoir outre mesure l'aspreté des douleurs. Car on la constraint de nous don-ner en payement cecy. S'il est mauuais de viure en necessité, au moins de viure en necessité il n'est nulle nécessité.

CHAP. XV.

*On est puny pour s'opiniastrer a vne place
sans raison.*

LA vaillance a ses limites, comme les autres vertus, lesquels franchis & outre passez , on se trouue dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peut rendre a la temerite, obstination & folie , qui n'en scait bien les bornes, malaisez a la verite a choisir en l'edroit de leurs confins. De ceste consideration est née la coustume, que nous auons aux guerres, de punir, voire de mort ceux, qui s'opiniastryent a defendre vne place , qui par les regles militaires ne peut estre soustenue. Autremēt soubs l'esperance de l'impunité il n'y auroit poullailler , qui n'arrestat vn'armée. Monsieur le Connestable de Monmorency au siege de Pauié aiant esté commis pour passer le Tefin & se loger aux fauxbours sainct Antōine , estant empesché d'vne tour au bout du pont , qui s'opiniastra iusques a se faire battre , feist pendre tout ce qui estoit dedans: & encore depuis accompagnant Monsieur le Daulphin au voyage de la les monts, ayant pris par force le chasteau de Villane , & tout ce qui estoit dedans aiant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le Capitaine & l'enseigne, il les fit pendre

dre & estrangler, pour ceste mesme raison: comme fit aussi le Capitaine Martin du Bellay lors gouuerneur de Turin en ceste mesme contrée, le Capitaine de S. Bony , le reste de ses gens ayant esté massacré a la prinse de la place. Mais d'autant que le iugement de la valeur & foyblesse du lieu se prend par l'estimation & contrepois des forces qui l'assaillett, car tel s'opiniatreroit iustement contre deux couleuurines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons: ou se met encore en conte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on Iuy doit , il y a danger qu'on presse vn peu la balance de ce costé la. Et en aduient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux & de leurs moyens , que ne leur semblant point raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste passent le cousteau partout , ou ils trouuent resistance, autant que fortune leur dure : comm'il se voit par les formes de sommation & deffis, que les princes d'Orient, les Tá-burlans , Mahumets , & leurs successeurs, qui font encores, ont en vsage, fiere , hautaine & pleine d'un commandement barbaresque.

CHAP. XVI.

De la punition de la coüardise.

I' Ouy autrefois tenir a vn prince & tres-grand Capitaine, que pour lacheté de cœur

vn soldat ne pouuoit estre condamné a mort, luy estant a table fait recit du proces du Seigneur de Veruins, qui fut condamné a mort pour auoir rendu Boulogne. A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nostre foibleſſe, & celles qui viennent de nostre malice. Car en celles icy nous nous sommes bandez a nostre eſcienſe contre les regles de la raiso, que nature a empreintes en nous: & en celles là, il semble que nous puissions appeller a garant ceste mesme nature, pour nous auoir laiſſé en telle imperfection & deſſaillance: de maniere que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouuoit prendre a nous, que de ce que nous faisons contre nostre conſcience: & ſur ceste regle eſt en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques & mescreans: & celle qui eſtablit qu'un aduocat & un iuge ne puissent eſtre tenus de ce que par ignorance, ils ont failly en leur charge. Mais quant à la coūardise il eſt certain, que la plus commune façon eſt de la chafquier par honte & ignomnie. Et tient on que ceste regle a eſté premièrement mise en uſage par le legiſlateur Charrondas: & qu'auant luy les loix de Grece puniffoient de mort ceux qui s'en estoient fuis d'une bataille, la ou il ordonna ſeulement qu'ils fulfent par trois iours assis emmy la place publicque vetus de robe de femme, esperant encores

en polle

s'en pouuoir seruir , leur ayant fait reuenir le courage par ceste honte. Il semble aussi que les loix Romaines condamnoient anciennement a mort ceux , qui auoient fuy. Car Ammianus Marcellinus raconte , que l'Empereur Iulien condamna dix de ses soldats, qui auoient tourné le dos a vne charge contre les Parthes , a estre dégradés , & apres a souffrir mort , suiuāt , dict il , les loix anciennes. Toutes-fois ailleurs pour vne pareille faute il en condemne d'autres seulement a se tenir parmy les prisonniers soubs l'enseigne du bagage. Du temps de nos peres le seigneur de Franget iadis Lieutenant de la compagnie de Monsieur le Mareschal de Chastillon , ayant esté mis par Monsieur le Mareschal de Chabanes , Gouverneur de Fontarabie au lieu de Monsieur de Lude , & l'ayant rendue aux Espaignols fut condamné a estre degradé de noblesse & tant luy que sa posterité declaré roiturier , taillable , & incapable de porter armes : & fut ceste rude sensence executée a Lyon. Depuis souffrissent pareille punitiō tous les gentilshommes qui se trouuerent dans Guyse,lors que le Conte de Nansau y entra , & autres encore depuis. Toutes-fois quand il y auroit yne si grossiere & apparente, ou ignorance ou couardise , qu'elle surpassat toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prēdre pour suffisante preuve de meschanceté & de malice , & de la chastier pour telle,

CHAP. XVII.

Vn trait de quelques Ambassadeurs.

I'Obserue en mes voyages ceste pratique,
pour apprendre tousiours quelque chose, par
la communication d'autruy (qui est vne des plus
belles escoies qui puisse estre) de ramener tou-
siours ceux, avec qui ie confere, aux propos des
chooses, qu'ils sçauent le mieux.

Basti al nocchiero ragionar de' venti,

Al bifolco dei tori, & le sue piaghe

Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti.

Car il aduient le plus souuent au rebours, que
chacun choisit plustost a discourir du mestier
d'autruy que du sien, estimant que c'est autant
de nouvelle reputation acquise: tenuoing le re-
proche qu' Archidamus feit a Periander, qu'il
quitoit la gloire de bon medecin pour acque-
rir celle de mauuais poete, & par ce train vous
ne faictes iamais rien qui vaille.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

Par qinsi il faut trauiller de reitter tousiours
l'architecte, le peintre, le cordonnier, & ainsi du
reste, chacun a son gibier. Et a ce propos a la
lecture des histoires, qui est le subiet de toutes
gens, i'ay accoustume de considerer, qui en sont
les escriuains. Si ce sont personnes, qui ne fa-
cent autre profession que de lettres, i'en apren-
princi-

principalement le stile & le langage. Si ce sont medecins , ie les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé & complexiō des princes, des blessures & maladies : si iurisconsultes il en faut prendre les controuerses des droictz, les loix, l'établissement des polices & choses pareilles: si Theologiens les astaires de l'Eglise , censures ecclesiasticques, dispenses & mariages: si courtisans, les meurs & les ceremonies : si gens de guerre, ce qui est de leur charge , & principalement les deductionz des exploits, ou ils se sont trouuez en personne: si Ambassadeurs , les menées, intelligences , & pratiques,& maniere de les conduire. A ceste cause ce que i'eusse passé à vn autre , sans m'y arrester , ie l'ay poisé & remarqué en l'histoire du Seigneur de Langey tres-entendu en telles choses, C'est qu'apres auoir conté ces belles remonstrances de l'Empereur Charles cinquiesme faites au confistoire a Rome, present l'Evesque de Macon & le Seigneur du Velly nos Ambassadeurs , ou il auoit meslé plusieurs parolles outrageuses contre nous , & entre autres que si ses Capitaines, soldats , & subiects n'estoient d'autre fidelité & suffisance en l'art militaire , que ceux du Roy , tout sur l'heure il s'attacheroit la corde au col,pour luy aller demander misericorde. Et de cecy il semble qu'il en creut quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie depuis

il luy aduint de redire ces mesmes mots : aussi qu'il défia le Roy de le combattre en chemise avec l'espée & le poignard dans vn bateau. Ledit seigneur de Langey suiuant son histoire adiouste que lesdits Ambassadeurs faisant vne despeche au Roy de ces choses luy en dissimularent la plus grande partie , mesmes luy celerent les deux articles precedens. Or i'ay trouué bien estrange, qu'il fut en la puissance d'un Ambassadeur de dispenser sur les adauertissemens, qu'il doit faire a son maistre , mesme de telle consequence, venant de telle personne, & dites en si grand' assemblée. Et m'eut semblé l'ofifice du seruiteur estre de fidelement representer les choses en leur entier , comme elles sont aduenues: assin que la liberté d'ordonner,iuger & choisir demeurast au maistre. Car de luy alterer ou cacher la verité , de peur qu'il ne la preigne autrement qu'il ne doit, & que cela ne le pousse a quelque mauuaise party , & ce pendant le laisser ignorant de ses affaires , cela m'eut semblé apartenir à celuy , qui donne la loy, non a celuy qui la reçoit , au curateur & maistre d'escole,non a celuy qui se doit penser inferieur , non en authorité seulement , mais aussi en prudence & bon conseil. Quoy qu'il en soit , ie ne voudrois pas estre seruy de ceste facon en mon petit faict.

CHAP. XVIII.

De la peur.

OBstupui, steteruntque coma, & vox fauci-
bus habet.

Le ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) & ne sçay guiere par quels resors la peur agit en nous , mais tant y a que c'est vne estrange passion: & disent les medecins qu'il n'en est nulle, qui emporte plustost nostre iugement hors de sa deüe assiete. De vray i'ay veu beaucoup de gens deuenus insensez de peur, & au plus rassis il est certain pendant que son acces dure qu'elle engendre de terribles ébloyssemens. Je laisse a part le vulgaire , a qui elle represente tantoft les bisayeux sortis du tombeau enuelopés en leur suere,tantoft des Loups-garous,des Lutins,& des chimères. Mais parmy les guerriers mesme,ou elle deuroit trouuer moins de place, combien de fois a elle changé vn troupeau de brebis en esquadron de corfeletz ? des roseaus & des cannes en gend'armes & lanciers? nos amis en nos ennemis ? & la croix blanche a la rouge ? Lors que Monsieur de Bourbon print Roine , vn port'enseigne, qui estoit a la garde du bourg saint Pierre print tel effroy a la premiere a l'arme, que par le trou d'une ruine il se ietta,l'enseigne au poing,hors la ville droit aux

ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville, & a peine en fin voyant la troupe de Monsieur de Bourbon se ranger pour le soutenir, estimant que ce fut vne sortie, que ceux de la ville fissent, il se recogneust, & tournant teste rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty, plus de trois cens pas auant en la campagne. Il n'en aduint pas du tout si heureusement a l'enseigne du Capitaine Iuille, lors que sainct Pol fut pris sur nous par le Conte de Bures & Monsieur du Reu. Car estant si fort esperdu de la fraieur, que de se ietter a tout son enseigne hors de la Ville par vne canonniere, il fut mis en pieces, par les assaillans. & au mesme siege fut memorable la peur, qui serra, faisit & glaça si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tomba roide mort par terre a la bresche sans aucune blessure. Tantost elle nous donne des aïsles aux talons, comme aux deux premiers. Tantost elle nous cloüe les pieds & les entraue, cōme on lit de l'Empereur Theophile, lequel en vne bataille, qu'il perdit contre les Agarenes, deuint si estonné & si transi, qu'il ne pouuoit prendre party de s'ensuyr: iusques a ce que Manuel lvn des principaux chefs de son armée l'ayât tirassé & secoué, commé pour l'esveiller d'un profond somne, luy dit, si vous ne me suiez ie vous tueray. Car il vaut mieux que vous perdez la vie, que si estant prisonnier vous veniez a ruiner l'Empire.

CHAP. XIX.

*Qu'il ne faut iuger de nostre heur, qu'apres
la mort.*

Scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.
Les enfans içaurent le conte du Roy Crœsus a
ce propos : lequel ayant esté pris par Cyrus , &
condamné a la mort, sur le point de l'execution
il s'escria O Solon , Solon : cela rapporté a Cy-
rus, & s'estant enquis que c'estoit a dire , il luy
fist entendre , qu'il verifioit lors a ses despens
l'aduertissement qu'autrefois luy auoit donné
Solon , que les hommes , quelque beau visage
que fortune leur face , quelques richesfles,
Royautez & Empires qu'ils se voyent entre
mains, ne se peuuent appeller heureux, jusques
a ce qu'on leur aye veu passer le dernier iour
de leur vie : pour l'incertitude & varieté des
choses humaines, qui dvn bien legier mouue-
ment se changent dvn estat en autre tout di-
uers. Et pourtant Agesilaus , a quelcun qui di-
soit heureux le Roy de Perse , de ce qu'il estoit
venu fort ieune a vn si puissant estat, voire mais,
dit-il, Priam en tel aage ne fut pas malheureux.
Tantost des Roys de Macedoine, successeurs

de ce grand Alexandre , il s'en fait des menfiers & grefliers a Rome : des tirans de Cicile, des pedantes a Corinthe: dvn conquerant de la moitié du monde & Empereur de tant d'armées il s'en fait vn miserable suppliant des belitres officiers dvn Roy d'Egypte, tant cousta a ce grand Pompeius l'alongement de cinq ou six mois de vie. Et du temps de nos peres ce Ludouic Sforce dixiesme Duc de Milan, soubs qui auoit si long temps branslé toute l'Italie , on l'aveu mourir prisonnier a Loches, mais apres y auoir vescu dix ans , qui est le pis de son marché. Et mille tels exemples. Car il semble que comme les oraiges & tempestes se piquent contre l'orgueil & hautaineté de nos bastimens , il y ait aussi la haut des espritz envieux des grandeurs de ça bas.

*Vsqne adeo res humanas vis abdita quadam
Obterit, & pulchros fasces senuaque secures
Proculcare a cludibrio sibi habere videtur.*

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nomé le dernier iour de nôstre vie, pour montrer sa puissance de renuerter en vn moment ce, qu'elle auoit basty en longues années, & nous fait crier après Laberius, *Nimirum hac die una plus vixi, mihi quam vinendum fuit.* Ainsi se peut prendre avec raison , ce bon aduis de Solon: mais d'autant que c'est vn philosoph, à l'endroit desquels les faueurs & disgraces de la fortune ne tiennent rang , ny d'heur ny de

de mal'heur: & sont les grandeurs, richesses & puissances accidens de qualité à peu pres indiferente, ie trouue vray, semblable, qu'il aye regardé plus auant, & voulu dire que ce mesme bon-heur de nostre vie, qui dépend de la tranquillité & contentement d'un esprit bien né & de la resolution & assurance d'un'ame reglée & bien assenée , ne se doiue iamais attribuer a l'homme, qu'on ne luy aye veu iouér le dernier acte de sa comedie, & sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut auoir du masque, ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidens ne nous essayant pas iusques au vif, nous donnent loysir de maintenir tousiours nostre visage rassis. Mais a ce dernier rolle de la mort & de nous il n'y a plus que faindre, il faut parler bō François , il faut monsttrer ce qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot.

*Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejciuntur, & eripitur persona, manet res.*

Voila pourquoy se doiuent a ce dernier traict toucher & esprouver toutes les autres actions de nostre vie. C'est le maistre iour,c'est le iour iuge de tous les autres : c'est le iour,dict vn ancien , qui doit iuger de toutes mes années passées . Je remets a la mort l'essay du fruct de mes estudes. Nous verrons la si mes discours me partent de la bouche, ou du cœur.

CHAP. XX.

*Que philosopher, c'est apprendre
à mourir.*

Ciceron dit que philosopher ce n'est autre chose que s'aprester à la mort. C'est d'autant que l'estude & la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, & l'embesongnent a part du corps, qui est quelque apprenissage & ressemblance de la mort: ou bien c'est que toute la sagesse & discours du monde se resoult en fin a ce point, de nous apprendre a ne craindre a mourir. De vray ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'a nostre contentement, & tout son trauail tendre en somme a nous faire bien viure, & a nostre aisne, comme dict la sainte parolle. Toutes les opinions du monde en font la, quoy qu'elles en prennent divers moyens, autrement on les chasseroit d'arruée. Car qui escouteroit celuy , qui pour sa fin estableiroit nostre tourment? Or il est hors de moyé d'arriuer a ce point, de nous formervns lide contétement, qui ne frâchira la crainte de la mort. Voila pourquoy toutes les sectes des philosophes se rencontrent & conuiennēt a celi article de nous instruire a la mespriser. Et bien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord a mespriser la douleur , la pauvre-
té, &

té, & autres accidens, a quoy la vie humaine est subiecte, ce n'est pas d'vn pareil soing: tant par ce que ces accidens ne sont pas de telle necessité, la pluspart des hommes passant leur vie sans goustier de la pauureté , & tels encore sans sentiment de douleur & de maladie, comme Xenophilus le musicien , qui vescut cent & six ans d'une entiere santé : qu'aussi d'autant qu'au pis aller , la mort peut mettre fin , quand il nous plaira , & coupper broche a tous autres inconuenients. Mais quant a la mort , elle est ineuitable,& par consequent, si elle nous fait peur,c'est vn subiect continual de tourment, & qui ne se peut aucunement soulager. Nos parlemens renvoient souuent executer les criminels au lieu ou le crime est commis . Durant le chemin , promenez les par toutes les belles maisons de France : faictes leur tant de bonne chere , qu'il vous plaira : pensez vous qu'il s'en puissent resiouir , & que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeux, ne leur ait alteré & affadi le goust a toutes ces commodites? Le but de nostre carriere c'est la mort , c'est l'obiect necessaire de nostre visée. Si elle nous effraye , comme est il possible d'aller vn pas auant sans siebure ? Le remede du vulgaire c'est de n'y pêser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir vn si grossier aueuglement ? Il luy faut faire brider l'asne par la queue,

Qui

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.
Ce n'est pas de merueille s'il est si souuent pris au piege. On fait peur a nos gens seulement de nommer la mort, & la plus part s'en seignent, comme du nom du diable. Et par ce qu'il s'en fait mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ait donne l'extreme sentence. Et Dieu fait lors entre la douleur & la frayeur de quel bon iugement ilz vous le pâtissent. A l'aduenture est-ce que, comme on dict, le terme vaut l'ar- gét. Je nasquis le dernier iour de Fevrier. 1532. Il n'y a iustement que quinze iours que j'ay frichi. 39. ans, il m'en faut pour le moins encore autant. Cependant s'empescher du pensement de chose si esloignée, ce seroit folie. Mais quoy les ieunes & les vieux y pensent aussi peu les vns que les autres. Et n'est homme si décrepit tant qu'il voit Mathusalem deuant, qui ne pense auoir encore vn an dans le corps. Dauantage, pauure fol que tu es, qui t'a estable les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des Medecins. Regarde plutost l'effect & l'experience. Par le commun train des choses, tu vis desja pieça par faueur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumés de viure: & qu'il soit ainsi, côte de tes cognoisans, combien il en est mort auat tō age, plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint: & de ceux mesme qui ont annoblis leur vie par renomniée fais en registre, & i'étreray

eu gageure d'en trouuer plus , qui sont mors,
auant, qu'apres trente cinq ans . Il est plein de
raison, & de pieté, de prendre exemple de l'hu-
manité mesme de Iesus Christ , or il finit sa vie
a trente & trois ans . Le plus grand hōme, sim-
plement homme, Alexandre mourut aussi a ce
terme, & ce fameux Mahumet aussi . Combien
a la mort de façons de surprise?

*Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est in horas.*

Ie laisse a part les siebures & les pleuresis . Qui
eut iamais pensé qu'un Duc de Bretaigne deut
estre estouffé de la pressle, comme fut celuy la a
l'entrée du Pape Clement mon voisin, a Lyon?
N'as tu pas veu tuer vn de nos roys en se iouāt,
Et vn de ses ancestres mourut il pas choqué par
vn pourceau . AEschilus manassé de la cheute
d'une maison a beau se tenir a l'airte , le voila
assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des
pates d'un Aigle en l'air . L'autre mourut d'un
grein de raisin:vn Empereur de l'esgrafeineure
d'un peigne en se testonnant : AEmilius Lepi-
dus pour auoir hurté du pied contre le seuil de
son huis : & Aufidius pour auoir choqué en en-
trant contre la porte de la chambre du conseil.
Et entre les cuisses des femmes Cornelius Gal-
lus preteur, Tigillinus capitaine du guet a Ro-
me, Ludouic fils de Guy de Gonsague, Marquis
de Mantoüie. Et d'un encore pire exéple Speu-
sippus philosophe Platonicien , & l'un de nos
Papes.

Papes: le pauure Bebius, Iuge, cependant qu'il donne delay de huištaine a vne partie, le voy. la faisi, le sien de viure estant expiré. Et Caius Iulius medecin gressant les yeux d'un patient, voila la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut mesler vn mien frere, aage de vint & trois ans, qui auoit desia faict assez bonne preuve de sa valeur, iouât à la paume, receutvn coup d'estent qui l'assena vn peu au dessus de l'oreille droite, sans aucune apparéce de cōtusion, ni de blesse, & qui l'estōna si peu, qu'il ne s'en assit, ny reposa, iusqu'à ce que le voyla perdu cinq ou six heures apres d'une Apoplexie. Ces exemples si frequens & si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est il possible qu'on se puisse defaire du pensement de la mort, & qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tiët au collet? Qu'import'il, me direz vous, comme que ce soit, pourueu qu'on ne s'en donne point de peine? Je suis de cest aduis, & en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fut ce soubz la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculasse : car il me suffit de passer a mon aise. & le meilleur ieu que ie me puisse donner ie le prens, si peu glorieus au reste & exemplaire que vous voudrez.

*Prætulerim delirus inérsque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique
fallant,
Quam sapere & ringi.*

Mais

Mais c'est vne folie d'y penser arriuer par la.
 Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent,
 de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau:
 mais aussi quand elle arriue, ou a eux mesmes,
 ou a leurs femmes, enfans & amis, les surprenat
 a l'improueu & au decouvert, quels tourmens?
 quels cris? quelle rage? & quel desespoir les
 acable? Vites vous iamais rien si rabaissé, si
 chagé, si confus? Il y faut prouuoir de meilleur
 heure: & ceste nonchalance bestiale, quand
 elle pourroit loger en la teste d'un hōme d'en-
 tendement, ce que ie trouue entierement im-
 possible, nous vend trop cher ses dentrees: si c'e
 stoit ennemi qui se peut eviter, ie conseillerois
 d'éprunter les armes de la coüardise: mais puis
 qu'il ne se peut,

Nempe & fugacem persequitur virum,

Nec parcit imbellis iuuentæ

Poplitibus, timidoque tergo,

aprenons a le soutenir de pied ferme, & a le cō
 battre: & pour commencer a luy oster son plus
 grand aduantage contre nous, prenons voye
 toute contraire a la commune. Ostons luy l'e-
 strangeté, pratiquons le, accoustumons le, n'a-
 yons riē si souuet en la teste que la mort: a tous
 instans representons la a nostre imagination &
 en tous visages, au broncher d'un cheual, a la
 cheute d'une tuille, a la moindre piqueure d'es-
 pleigne remachons soudain, & bien quand ce
 seroit la mort mesme? & la dessus roidissons

nous,

nous, & efforçons nous. Parmi les festes & la
joye ayons tousiours ce refrein de la souuenan-
ce de nostre condition, & ne nous laissons pas
si fort emporter au plaisir, que par fois il ne
nous repasse en la memoire en combien de so-
tes ceste nostre allegresse est en bute a la mort,
& de combien de prises elle la menasse. Ainsi
faisoient les Egyptiens, qui au milieu de leurs
festins & par mi leur meilleure chere faisoient
aporter l'Anatomie seche d'un corps d'homme
mort, pour seruir d'aduertissement aux con-
uiés.

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.

Grata superueniet, quæ non sperabitur hora.

Il est incertain ou la mort nous attende, atten-
dons la par tout. La premeditation de la mort
est premeditation de la liberté. Qui a apris a
mourir, il a desapris a seruir. Le sçauoir mourir
nous afrochit de toute subiection & contrain-
te. Paulus A Emilius respondit a celuy, que ce
miserable Roy de Macedoine son prisonnier
luy enuoioit, pour le prier de ne le mener pas
en son triomphe, qu'il en face la requeste a soy
mesme. A la verité en toutes choses si nature
ne prestes vn peu, il est malaisé que l'art & l'in-
dustre aillent guiere auant. Je suis de moy-mes-
me nō melancholique, mais songecreus : il n'est
rien de quoy ie me soye des tousiours plus en-
tretenu que des imaginations de la mort, voire
mi
en la saison la plus licétieuse de mon aage, par-

mi les dames & les ieus: tel me pensoit empes-
ché a digerer a par moy quelque ialousie, ou
l'incertitude de quelque esperance, cependant
que ie m'entretenois de ie ne scay qui surpris
les iours precedens d'vne sieure chaude & de
la mort, au partir d'vne feste pareille, & la te-
ste pleine d'oisiueté, d'amour & de bon téps,
comme moy, & qu'autant m'en pendoit a l'o-
reille. Je ne ridois non plus le front de ce pen-
fement la, que dvn autre. Il est impossible que
d'arriuée nous ne sentiōs des piqueures de tel-
les imaginations. Mais en les maniant & prati-
quant au long aller on les apriuoise sans doub-
te, autrement de ma part ie fusse en continuelle
frayeur & frenesie. Car iamais homme ne se
défia tāt de sa vie, iamais homme ne feit moins
d'estat de sa durée. Ny la santé , que i'ay ioüy
iusques a present heureuse, ne m'en alonge l'e-
sperance , ni les maladies ne me l'acourcissent.
A chaque minute il me semble que ie m'escha-
pe. De vray les hazards & dangiers nous apro-
chent peu ou rien de nostre fin. Et si nous pen-
sons cōbien il reste, sans c'est accident, qui sem-
ble nous menasser le plus, de millions d'autres
sur nos testes , nous trouuerons que gaillars &
sieureus, en la mer & en nos maisons, en la ba-
taille & en repos elle nous est également pres.
Ce que i'ay affaire auant mourir , pour l'ache-
uer, tout loisir me semble court , fut ce dvn'
heure. Quelcun feuilletant l'autre iour mes ta-

blettes trouua vn memoire de quelque chose,
que ie vouloy estre faite apres ma mort, ie luy
di, comme il estoit vray, que n'estant qu'a vne
lieue de ma maisō & sain & gaillard ie m'estoy
hasté de l'escrire la , pour ne m'asseurer point
d'arriuer iusques chez moy . Il faut estre tous-
iours boté& prest a parti en tāt qu'en nous est,
& sur tout se garder qu'o n'aye lors affaire qu'a
soy. Car nous y aurōs assez de besongne,sans au
tre surcrois. Lvn se plaint plus que de la mort,
dequoy elle luy rompt le train d'vne belle vi-
ctoire,l'autre qu'il luy faut desloger auant qu'a
uoir marié sa fille , ou contrerollé l'institution
de ses enfans : lvn pleint la compagnie de sa
femme , l'autre de son fils, comme commodi-
tez principales de son estre.& le bastisseur,
*Manent (dict il) opera interrupta,mineque
Murorum ingentes.*

Il ne faut rien desseigner de si longue haleine,
ou aumoins avec telle intention de se passion-
ner pour en voir la fin. Nous sommes nés pour
agir. Et ie suis d'aduis que non seulement vn Em-
pereur, comme disoit Vespasien, mais que tout
gallant homme doit mourir debout.

Cum moriar, medium soluar & inter opus.

Je veux qu'on agisse sans cesse, que la mort me
trewue plantant mes chous , mais nonchalant
d'elle,& encore plus de mon iardin imparfait.
I'en vis mourir vn, qui estant a l'extremité se
pleignoit incessamment , de quoy sa destinée

coupoit le fil de l'histoire, qu'il auoit en main
sur le quinziesme ou 16. de nos roys . Il faut
se descharger de ces humeurs vulgaires & nui-
sibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres
ioignant les Eglises & aux lieus les plus frequē
tez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycur-
gus, le bas populaire, les femmes & les enfans
a ne s'effaroucher point devoir vn hōme mort:
& affin que ce continual spectacle d'ossemēs, de
tombeaus, & de conuois nous aduertisse de no
stre condition. Aussi ay-ie pris en coustume
d'auoir non seulement en l'imagination, mais
continuellement la mort en la bouche. Et n'est
rien de quoy ie m'informe si volontiers, que de
la mort des hommes , quelle parolle, quel visa-
ge , quelle contenance ilz y ont eu: ni endroit
des histoires, que ie remarque si attantifuemēt.
On me dira que l'effect surmonte de si loing
l'imagination, qu'il n'y a si belle escrime , qui
ne s'y perde, quand on en vient la; laissēs les di-
re, le premediter donne sans doute grād auan-
tage: & puis n'est ce rien d'aller au moins ius-
ques la sans alteration & sans fieuire. Il y a plus.
Je reconnoy par experiance que nature mesme
nous prestre la main & nous donne courage. Si
c'est vne mort courte & violente , nous n'a-
urons pas loisir de la craindre . Si elle est au-
tre ie m'aperçois qu'a mesure que ie m'enga-
ge dans ses auenues , & dans la maladie , i'en-
tre naturellement & de moymesme en quel-

que dessein de la vie . Ie trouue que i'ay bien plus affaire a digerer ceste resolution de mourir , quand ie suis en vigueur & en pleine santé , que ie n'ay , quand ie suis malade: d'autant que ie ne tiens plus si fort aux cōmoditez de la vie : a raison que ie commanda en perdre l'v sage & le plaisir . I'en voy la mort , d'vne veue beaucoup moins effrayée . Cela me fait esperer que plus ie m'elongneray de celle la , & aprocheray de ceste cy , plus aisement i'entreray en composition de leur eschange . Tout ainsi que i'ay essayé en plusieurs autres occurréces , ce que dit Cesar , que les choses nous paroissent souuent plus grandes de loing que de pres , i'ay trouvé que sain i'auois eu les maladies beaucoup plus en horreur , que lors que ie les ay senties . L'alegresse ou ie suis , le plaisir & la force me font paroistre l'autre estat si disproportionné a celuy la , que par imagination ie grossis ces incômoditez de la moitié , & les conçoy plus pesantes , que ie ne les trouue , quād ie les ay sur les espau les . i'espere qu'il m'ē aduiédra ainsi de la mort . Le corps courbé , & plié a moins de force a soustenir vn fais , aussi a nostre ame . Il la faut dresser & esleuer contre l'effort de c'est aduersaire . Car cōme il est impossible , qu'elle se mette en repos & a son aise pendant qu'elle craint ; si elle s'en affeure aussi , elle se peut venter , qui est chose comme surpassant l'humaine condition , qu'il est impossible que l'inquietude , le tourmēt , &

la peur

la peur, nō le moindre desplaisir loge chez elle. Elle est rendue maistresse de ses passions & cōcupiscences , maistresse de l'indigence , de la hôte, de la pauureté,& de toutes autres iniures de fortune. Gaignons cest aduātage qui pourra , c'est icy la vraye & souueraine liberté, qui nous donne de quoy faire la figue a la force, & a l'iniustice,& nous mocquer des prisons & des fers.

In manicis,

Compedibus, saeuo te sub custode tenebo.

*Ipse Deus simul atque volam, me soluet: opinor,
Hoc sentit, moriar. Mors ultima linea rerū est.*
Nostre religiō n'a point eu de plus assuré fon demēt humain, que le mespris dela vie. Nō seulement le discours de la raison nous y appelle, car pourquoi craindrions nous de perdre vne chose,laquelle perdue ne peut estre regrettée, & puis que nous sommes menassés de tant de façons de mort,ne voyōs nous pas qu'il y a plus de mal a les craindre toutes , qu'a en soustenir vne? mais nature nous y force. Sortez,dit elle, de ce monde,cōme vous yestes entrez. Le mefme passage que vous fites de la mort a la vie, sans passion & sans frayeur , refaites le de la vie a la mort . Vostre mort est vne des pieces de l'ordre de l'vnivers,c'est vne piece de la vie du monde. Changeray-ie pas par vous ceste belle cōtexture des choses,c'est la cōdition de vostre creation , c'est vne partie de vous que la mort: vous vous fuyez vous mesmes . C'estuy vostre

70 ESSAIS DE M. DE MONTA.
estre, que vous iouissez, est également parti
la mort & a la vie. Le premier iour de vostre
naissâce vous achemine a mourir côme a viure.
Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit.

Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.
Et ne mourez iamais trop tost. Si vous avez
vescu vn iour , vous avez tout veu : vn iour
est égal a tous iours . Il n'y a point d'autre lu-
miere, ni d'autre nuit. Ce soleil, ceste lune, ces
estoiles, ceste dispositiō, c'est celle mesme, que
vos ayeuls ont iouie , & qui entretiendra vos
arriere-nepueux, & au pis aller la distribution
& varieté de tous les actes de ma comedie, se
parfournit en vn an. Si vous avez pris garde au
beau brâle de mes quatre saisons, elles embras-
sent l'entance, l'adolescēce, la virilité, & la vie-
llesse du monde . Il a ioué son tolle. Il n'y scâit
autre finesse que de recommencer, ce sera tou-
jours cela mesme . Je ne suis pas deliberée de
vous forger autres nouueaus passetemps.

Nam tibi praterea quod machiner, inueniamque
Quod placeat, nihil est, eadem sunt omnia semper.
faites place aux autres, côme d'autres vous l'ot
faite . Aussi avez vous beau viure, vous n'en re-
battrez rien du temps que vous avez a estre mort.
C'est pour neant , aussi long temps ferez vous
en c'est estat la , que vous creignez , comme
vous estiez mort en nourrisse.

Licet, quod vis, vinendo vincere secla,
Mors æterna tamen, nihilominus illa manebit.

Dauan

Dauantage nul ne meurt auāt son heure, ce que vous laislez de temps, n'estoit non plus vostre, que celuy qui s'est passé auant vostre naissance. Ou que vostre vie finisse, elle y est toute. Pensiez vous iamais n'arriuer la, ou vous alliez sans cesse. Et si la compagnie vous peut soulager: le monde ne va il pas mesme train que vous allez? Tout ne branle il pas vostre branle? y a il rien qui ne viellisse quāt & vous? mille hōmes, mille animaus & mille autres creatures meurēt en ceste mesme heure, que vous mourez. Voila les bons aduertissemens de nostre mere nature. Or i'ay pensé souuent d'ou venoit cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'ē nos maisons: autrement ce seroit vn'armée de medecins & de pleurars: & elle estant tousiours vne, qu'il y ait toutes-fois beaucoup plus d'asseurāce parmi les gēs de village & de basse cōditiō qu'es autres. Iecroi a la verité q ce sōt ces mines & appareils effrayables, de quoy nous l'ētournōs, qui nous font pl^o de peur qu'elle: vne toute nouvelle forme de viure: les cris des meres, des femmes, & des enfās la visitatiō de personnes estōnées, & trāfies: l'assistance d'un nōbre de valets pasles & éplorés: vne chābre sās iour: des cierges alumez: nostre cheuet assiegé de medecins & de prescheurs: somme tout horreur & tout effroy au tour de no^o. Nous voyla des-ia enseuelis & enterrez. Les

enfans ont peur de leurs amis mesmes , quand ils les voyent masquez,aussi auons nous. Il faut oster le masque aussi biē des choses, que des personnes . Osté qu'il sera,nous ne trouuerons au dessoubs, que ceste mesme mort,qu'un valet ou simple chambrière passarēt dernierelement sans peur. Heureuse la mort & heureuse trois fois, qui oste le loisir aux apprets de tel equipage.

CHAP. XXI.

De la force de l'imagination.

*F*ortis imaginatio generat casum,
disent les clercs. Je suis de ceux, qui sentent
tres-grand effort de l'aprehention, chacun en est
feru,mais aucuns en sont transformez. Gallus
Vibius bâda si bien son ame,& la tendit a com
prendre & imaginer l'essence & les mouuemēs
de la folie,qu'il emporta son iugement mesme
hors de son siege,si qu'ōques puis il n'e l'y peut
remettre : & se potuoit vanter d'estre deuenu
fol par discours. Il y en a,qui de frayeur antici
pent la main du bourreau,& celuy qu'on debâ
doit pour luy lire sa grace,se trouua roide mort
sur l'eschafaut du seul coup de son imaginatiō.
Nous tressions,nous tréblons,nous pallissons,
& rougissons aux secousses de nos imaginatiōs,
& renuersés dans la plume nous sentons nostre
corps agité a leur brâsse,quelque fois iusques a
la mort.

la mort. Et la ieunesse bouillante s'eschauffe si auat en son harnois tout' endormie , qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs.

*Vt quasi trāsattis sepe omnibus rebus profundāt
Fluminis ingentes fluctus, vestēmque cruentent.*

Et encore qu'il ne soit pas nouueau de voir croistre la nuiet des cornes a tel, qui ne les auoit pas en se couchant : toutesfois l'euement de Cypus Roy d'Italie est memorable , lequel pour auoir assisté le iour avec grande affection au combat des taureaux , & auoir eu en songe toute la nuiet des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au filz de Crœsus la voix, que nature luy auoit refusée. Et Antigonus print la fieur de la beauté de Stratonice trop viuement empreinte en son ame. Pline dict auoir veu Lucius Cossitus de femme changé en homme le iour de ses noces. Pontanus & d'autres racontēt pareilles metamorphoses aduenues en Italie ces siecles passéz: & par vêtement desir de luy & de sa mere,

Vota puer soluit, quæ famina voverat Iphis.

Les vns attribuent a la force de l'imagination les cicatrices du Roy Dagobert & de saint François. On dict que les corps s'enleuent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un prestre, qui rauisloit son ame en telle extase, que le corps en demeuroit longue espace sans respiration & sans sentiment. Il est vray sem-

blable, que le principal credit des miracles, des visions, des enchantemens, & de tels effects extraordinaire vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, ou il y a moins de resistance. On leur a si fort faisi la creance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voient pas. Je suis encore de ceste opinion, que ces plaisantes liaisons des mariages, de quoy le mode se voit si plein, qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont des impressions de l'aprehention & de la crainte. Car je scay par experiance, que tel, en qui il ne pouuoit eschoir nul soupçon de foiblesse, & aussi peu d'enchantment ayant oy faire vn conte vn sien compaignon d'une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tombé sur le point, qu'il en auoit le moins de besoin, se trouuant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint si rudement frapper l'imaginatio, qu'il en eut vne fortune pareille. Cela n'est a craindre qu'aux entreprisnes, ou nostre ame se treuue autre mesure tandue de desir & de respect, & notamment ou les commoditez se rencontrent improueues & preslantes. A qui a assez de loisir pour se rauoir & remettre de ce trouble, mon conseil est qu'il diuertisse ailleurs son penser, s'il peut, car il est difficile, qu'il se destrobe de ceste ardeur & cōtention de so imaginatio. L'en scay, a qui il a seruy, a y apporter le corps mesme amolli & affoibli d'ailleurs. Et a celuy qui sera

en alarme, des liaisōs, qu'ō luy persuade hors de la, qu'ō luy fournira des cōtrenchantemēs dvn effect merueilleux & certain. Mais il faut aussi que celles, a qui legitiment on le peut demander, ostent ces façons ceremonieuses & affectées de rigueur & de refus, & qu'elles se cōtreignent vn peu, pour s'accommoder a la necessité de ce siecle malheureux. Car l'ame troublée de plusieurs diuerſes al'armes elle se perd aisement : & ce n'est pas tout, car celuy a qui l'imagination a faict vne fois souffrir ceste honte (& elle ne les faict guiere souffrir qu'aux premières acointances , d'autant qu'elles sont plus ardantes & aspres , & aussi qu'en ceste première connoissance qu'ō dōne de soy, on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commandé il entre en si grande fieur & despit de cest accident, que ceste frayeur s'en augmente & redouble a toutes les occasions fuiuantes: & sans quelque contremine on n'en vient pas aisément à bout. Tel a l'aduenture par cest effect de l'imagination laisse icy les esruelles, que son cōpaignon rapporte en Espaigne. Voila pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander vne ame préparée. Pourquoy praticquent les medecins auant main la creance de leur patient avec tāt de faulces promesses de sa gueriso: si ce n'est affin que l'effect de l'imaginatio supplisse l'imposture de leur aposime ? Ils sçauent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit qu'il

qu'il s'est trouué des hōmes a qui la seule veüe
de la Medecine faisoit l'operatiō, & tout ce ca-
price m'est tombé presentement en main sur le
côte que me faisoit vn apotiquaire de feu mon
pere, hōme simple & Souyssle, natiō peu vaine &
mēsongiere, d'auoir cogneu long tēps vn mar-
chād a Toulouse maladif & subiect a la pierre,
qui auoit souuent besoing de clistères & se les
faisoit diuersement ordonner aux medecins,
selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ilz
estoient, il n'y auoit rien obmis des formes ac-
coustumées, souuent il tastoit s'ils estoient trop
chauds, le voila couché , renuersé & toutes les
approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit nulle
iniection. L'apotiquaire retiré apres ceste ce-
remone, le patient accommodé, comme s'il a-
uoit véritablement pris le clystere, il en sentoit
pareil effect a ceux qui les prennent. Et si le
medecin n'en trouuoit l'operation suffisante, il
luy en redonnoit deux ou trois autres de mes-
me forme. Montesmoi iute, que pour espar-
gner la despence (car il les payoit comme s'il
les eut receus) la femme de ce malade ayant
quelquefois essayé d'y faire seulement mettre
de l'eau tiede , l'effect en descourit la fourbe,
& pour auoir trouué ceux la inutiles , qu'il fau-
fit reuenir a la premiere façōn. Ces iours pa-
sez vne fame pensant auoir aualé vn' esplingue
auec son pain , crioit & se tourmentoit comme
ayant vne douleur insuportable au gosier , ou
elle

elle pensoit la sentir arrestée. Mais par ce qu'il n'y auoit ny enfleure ny alteration par le dehors , vn habil'homme ayant iugé que ce n'estoit que fantasie & opinion prise de quelque morceau de pain, qui l'auoit piquée en passant, la fit vomir & ietta a la desrobée dans ce qu'elle rendit vne esplingue tortue. Ceste femme cùidant l'auoir rédue se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je scay qu'vn gentil'homme ayant traicté chez luy vne bonne compagnie se vanta trois ou quatre iours apres par maniere de ieu (car il n'en estoit rien) de leur auoir faict menger vn chat en paste : dequoy vne damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tombée en vn grand déuoilement d'estomac & fieure il fut impossible de la sauuer. Les bestes mesmes sevoient, comme nous, subiectes a la force de l'imagination, tesmoing les chiens, qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres , nous les voyons aussi iapper & tremousser en songe, hannir les cheuaux & se debatré: mais tout cecy se peut rapporter a l'estroite cousture de l'esprit & du corps s'entre-communiquants leurs fortunes. Mais c'est bien autre chose que l'imagination agisse quelque fois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autrui : & tout ainsi qu'vn corps reiette son mal a son voisin , comme il se voit en la peste, en la verolle, & au mal des yeux qui se chargent de lvn a l'autre:

Dum

Dum spectant oculi lassos, l'aduntur & ipsi:

Multaque corporibus transitione nocent.

Pareillement l'imagination esbranlée avecques vehemence, eslance des traitz, qui puissent offencer l'object estrangier. Lancieneté a tenu de certaines femmes en Scythie, que animées & courroussées contre quelqu'un elles le tuoient du seul regard. Les tortues, & les autruches couuerent leurs œufs de la seule veue, c'est signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux sourciers on les dit auoir des yeux offensifs & nuisans.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Mais ce sont pour moy mauuaise respondans que magiciens. Tant y a que nous voions par experiance les fēmes enuoyer aux corps des enfans, qu'elles portēt au ventre, des marques de leurs fantasies, tesmoing celle qui engendra le more. Et il fut presenté a Charles Roy de Boheme & Empereur vne fille d'aupres de Pise toute velue & herissée, que sa mēre disoit auoir esté ainsi conceüe, a cause d'un'image de saint Jean Baptiste pendue en son lit. Des animaux il en est de mesmes, tesmoing les brebis de Jacob, & les perdris & les lieures, que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernierelement chez moy un chat guestant un oyseau au haut d'un arbre, & s'estans fichez la veue ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates

du

du chat, ou ennyuré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui ayment la volerie ont ouy faire le côte du fauconnier ; qui arrestant obstinément sa veüe contre vn milan, qui estoit amont, gageoit de la seule force de sa veüe de le ramener contre bas : & le faisoit, a ce qu'on dit. Car les histoires que ie recite, ie les renuoie sur la conscience de ceux, de qui ie les tiens.

CHAP. XXII.

Le profit de l'un est dommage de l'autre.

DEmades Athenien condamna vn homme de sa ville , qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterremens, soubz tiltre de ce qu'il en demandoit trop de profit, & que ce profit ne luy pouuoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce iugement semble estre mal pris , d'autant qu'il ne se fait nul profit qu'au dommage d'autrui, & qu'a ce côte il faudroit condamner toute sorte de guein. Le marchand ne fait bien ses affaires , qu'a la débauche de la ieunesse : le laboureur a la cherte des bleds: l'architecte a la ruine des maisons: les officiers de la iustice aux proces & querelles des hommes ; l'honneur mesmes & pratique des ministres de la religion se tire de nostre mort & de nos vices. Nul medecin ne prent plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'antien Comique

que Grec, ny soldat a la paix de sa ville: ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se sonde au dedás, il trouuera que nos souhais interieurs pour la plus part naissent & se nourrissent aux despés d'autruy. Ce que considerant , il m'est venu en fantaisie , comme nature ne se dément point en cela de sa generale police. Car les Physiciens tiennent , que la naissance, nourrissement, & augmentation de chaque chose est l'alteration & corruption d'un'autre.

*Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.*

CHAP. XXIII.

*De la coustume & de ne changer aisément
vne loy receüe.*

CEluy me semble auoir tres-bien conceu la force de la coustume , qui premier forgea ce conte , qu'une femme de village ayant apres de caresser & porter entre ses bras un veau des l'heure de sa naissance, & continuant tousiours a ce faire, gaigna cela par l'accoustumance que tout grand beuf qu'il estoit , elle le portoit encore. Car c'est a la verité une violente & tristes maistresse d'escole, que la coustume. Elle establit en nous peu a peu a la desfrobée le pied de son autorité :mais par ce doux & hûble

ble commencement, l'ayant rassis & planté avec l'ayde du temps, elle nous découvre tantost vn furieux & tirannique visage, contre lequel nous n'auons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous luy voyons forcer tous les coups les reigles de nature : i'en croy les medecins, qui quittent si souuent a son autorité les raisons de leur art : & ce Roy qui par son moyen rengea son estomac a se nourrir de poison : & la fille qu'Albert recite s'estre accoustumée a viure d'araignes. Je viēs de voir chez moy vn petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au seruice, que luy deuoitē les mains, qu'ils en ont a la verité a demy oublié leur office naturel. Au demourant il les nomme ses mains, il trenche, il charge vn pistolet & le lâche, il enfille son equille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il iouë aux cartes, & aux dez, & les remue avec autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'autre. L'argent que ie luy ay donné (car il gaigne sa vie a se faire voir) il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. Pen vy vn autre eſtant enfant, qui manioit vn'espée a deux mains & vn'hallebarde du pli du col a faute de mains, les iettoit en l'air & les repronoit, lancoit vne dague & faisoit craqueter vn foët aussi bien que charretier de France. Mais on decouvre bien mieux ses effets aux estrâges impressiōs, qu'elle fait en nos ames, ou elle ne trouue pas tāt de

resistance. Que ne peut elle en nos iugemens & en nos créaces? y a il nulle opiniō si fantasque (je laisse a part la grossiere imposture des religions , dequoy tant de grandes nations & tant de suffisans personnages se sont veus enyures: car ceste partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, a qui n'y est extraordinairement esclaire par vne faueur diuine) mais d'autres opiniōs y en a il de si estrāges, qu'elle n'aye planté & estably par loix es regions que bon luy a semblé : icy on vit de chair humaine: la c'est office de pieté de tuer so pere en certainaage: ailleurs les peres ordōnent des enfās encore au vētre des meres, ceux qu'ils veulent estre nourris & cōseruez, & ceux qu'ils veulent estre abandonnés & tués: ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la ieunesse pour s'en seruir : & ailleurs elles font cōmunes sans peché: voire en tel païs portent pour merque d'honneur autāt de belles houpes frangées au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de masles. N'a elle pas fait̄ encore vne chose publique de femmes a part? leur a elle pas mis les armes à la main ? fait̄ dresser des armées, & liurer des batailles? Et ce que la raison & toute la philosophie ne peut planter en la teste des plus fâches, ne l'appréfēd elle pas de sa seule ordōnance au plus grossier vulgaire? Car nous sc̄auons des natiōs entieres, ou non seulement l'horreur de la mort estoit mesprisée, mais l'heure de sa venue

a l'en-

a l'endroit des plus cheres personnes, qu'on eut festoiee avec grāde alegresse. Et quāt a la douleur, nous en lçauons d'autres ou les enfans de sept ans souffroient pour l'essay de leur constāce a estre foitez iusques a la mort sas chāger de démarche ny de visage: & ou la richesse estoit en tel mespris , que le plus chetif citoyen de la ville n'eust daigné bailler le bras pour releuer vne bource d'escus. Et sçauos des regions tres-fertiles en toutes façons de viures, ou toute fois les plus ordinaires mez & les plus sauoureux c'e stoiēt du pain du nasitort & de l'eau. Et somme a ma fantasie il n'estriē qu'elle ne face, ou qu'el-le ne puisse: & avec raison l'appelle Pindarus, à ce qu'ō m'a dict, la Royne & Emperiere du móde. Mais le principal effect de sa puissance c'est de nous faisir & empieter de telle sorte qu'a pei ne soit il en nous de nous r'auoir de sa prinſe, & de retrer en nous, pour discourir & raisonner de ses ordonances. De vray, par ce que nous leshumons avec le laict de nostre naissance, & que le visage du monde se presente en cest estat a nostre premiere veüe , il semble que nous soions nais a la condition de suivre ce train. Et les cōmunes imaginations, que nous trouuons en credit autour de nous, & infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soiēt les generalles & naturelles. Darius demandoit a quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la couſtume des Indes de manger

84 ESSAIS DE M. DE MONTAIGNE
leurs peres trespassiez (car c'estoit leur forme,
estimans ne leur pouuoit donner plus fauorable
sepulture, que dans eux mesmes) ils luy re-
spondirent que pour chose du monde ils ne le
feroient: mais s'estant aussi essayé de persuader
aux Indiens de laisser leur façon & prédre celle
de Grece , qui estoit de brusler les corps de
leurs peres , il leur fit encore plus d'horreur.
Chacun en fait ainsi, d'autant que l'ysage nous
dérobe le vray visage des choses.

*Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim.*

Autrefois ayant afaire valoir quelqu'une de nos
obseruations, & receüie avec resolute autorité
bien loing autour de nous, & ne voulant point,
cōme il se fait, l'establir seulement par la force
des loix & des exemples, mais questant tou-
jours iusques a son origine , i'y trouuay le fon-
dement si chetif & si foible , qu'a peine que je
ne m'en dégoutasse moy , qui auois a la confir-
mer en autruy. Et qui se voudra essayer de mes-
me, & se desfaire de ce violent prejudeice de la
coustume, il trouuera plusieurs choses receües
d'une resolution indubitable , qui n'ont appuy
qu'en la barbe chenue & rides de l'ysage , qui
les accompagne : mais ce masque arraché rap-
portat les choses a la verité & a la raison, il sen-
tira son iugement, comme tout bouleversé, &
remis pourtant en bien plus seur estat. Pour e-
exemple

xemple, ie luy demanderay lors, qu'il peut estre de plus estrange, que de voir vn peuple obligé a suiture des loix, qu'il n'entendit onques, attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testamens, ventes, & achapts a des regles, qu'il ne peut sçauoir, n'estat escriptes ny publiées en sa langue , & desquelles par nécessité il luy faille acheter l'interpretatio & l'ysage. Je sçay bon gré a la fortune, dequoy cōme disent nos historiens, ce fut vn Gentil'homme Gascō & de mō païs, qui le premier s'opposa a Charlemaigne nous voulant donner les loix Latines & Imperiales. Qui'est-il de plus farouche, que de voir vne nation, ou par legitime coustume la charge de iuger se vendre, & les iugemens soient payez a purs deniers contans , & où legitiment la iustice soit refusée a qui n'a dequoy la paier, & aye ceste marchandise si grand credit, qu'il se face en vne police vn quatriesme estat des gēs maniāts les proces, pour le ioindre aux trois antiēs de l'Eglise, de la Noblesse & du Peuple, lequel estat ayant la charge des loix & touveraine autorité des biens & des vies face vn corps a part de celuy de la noblesse, d'ou il auie-ne qu'il y ait doubles loix, celles de l'hōneur, & celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires? Aussi rigoreusement condamnēt celles la vn démantati souffert, comme celles icy vn démantati reuâché: par le deuoir des armes celuy la soit degradé d'honneur & de noblesse qui souf-

fre vn'iniure, & par le deuoir cuiil celuy qui s'e
vêge il encoure vne peine capitale? Qui s'adres-
se aux loix pour auoir raison d'vne offence faite
a son honneur, il se deshonneure: & qui ne s'y a-
dresser il en est puny & chastié par les loix? Et de
ces deux pieces si diuerses se rapportat toutefois
avn seul chef, ceux la ayent la paix, ceux cyla
guerre en charge; ceux la ayent le gaing, ceux
cy l'honneur: ceux la le scauoir: ceux cy la vertu:
ceux la la parole, ceux cy l'action: ceux la la iu-
stice, ceux cy la vaillance: ceux la la raison, ceux
cy la force: ceux la la robbe longue, ceux cyla
courte en partaige? Quât aux choses indifferê-
tes, comme vestemens, qui les voudra ramener
a leur vraye fin, qui est le seruice & commodité
du corps, d'ou depend leur grace & bien feance
originelle, pour les plus monstrueux a mon gré
qui se puissent imaginer, ie luy dôray entre au-
tres nos bonnets carrez, ceste longue queüe de
veloux plissé, qui pend aux testes de nos fames,
avec son attirail bigarré, & ce vain modelle &
inutile d'vn mëbre, que nous ne pouuons seule-
ment honnestement nômer, duquel toutesfois
nous faisons monstre & parade en public. Ces
considerations ne destournent pourtant pas vn
hôme d'entendemënt de suiure le stille commû,
ains au rebours il me semble, que toutes façons
éscartées & particulières partet plustost de fo-
lie ou d'affection ambitieuse, que de vraye rai-
son: & que le sage doit au dedâs retirer son ame
de la presse, & la tenir en liberté & puissance de

Iuger libremēt des choses: mais quāt au dehors qu'il doit suiure entierement les façons & formes receües. La societé publique n'a que faire de nos pensées: mais le demeurant, comme nōs actiōs, nostre trauail, nos fortunes & nostre vie propre, il la faut prēter & abādōner a son seruice & aux opiniōs cōmunes. Cōme ce bō & grād Socrates refusa de sauuer sa vie par la desobeisfance du magistrat voire tres-iniuste & tres-inique. Car c'est la regle des regles & generale loy des loix, q̄ chacū obserue celles du lieu ou il est.

vōmois ἐπεσθαι τοῦτον εγχώριος νέλαον.

En voicy dvn'autre cuuée. Il y a grand doute, s'il se peut trouuer si euident profit au changement d'vne loy receüe telle qu'elle soit, qu'il y a de mal a la remuer: d'autāt qu'vne police biē instituée c'est comme vn bastiment de diuerses pieces iointes ensemble d'vne telle liaiso, qu'il est impossible d'en esbranler la moindre, que tout le corps ne s'ē sente. Le legislateur des Thu riēs ordonna, que quicō que voudroit ou abolir vne des vieilles loix, ou en establir vne nouuelle, se presenteroit au peuple la corde au col: afin que si la nouvelleté n'estoit aproutiée d'un chācū il fut incōtinēt estraglé. Et celuy de Lacedemone employa sa vie pour tirer de ses citoyens vne promesse assurée de n'enfaindre aucune de ses ordonnāces. L'ephore qui coupa si rudelement les deux cordes que Phrinys auoit adiousté a la musique, ne s'ēsmaie pas, si elle en vaut

mieux, ou si les accords en sont mieux remplis: il luy suffit pour les condamner, que ce soit vne alteration de la vieille facon: c'est ce que signifioit ceste vieille espée rouillée de la iustice de Marseille. Si est-ce que la fortune reseruât touflours son authorité au dessus de nos discours, nous presente aucunefois la nécessité si urgente, qu'il est besoing que les loix luy facent place. On scait qu'il est encore reproché a ces deux grādz personnages Octauius & Catō aux guerres ciuiles l'vn de Sylla, l'autre de Cesar d'auoir plustost laissé encourir toutes extremitez a leur patrie, que de la secourir aux despés de ses loix, & que de rien remuer. Car a la verité en ces dernieres nécessitez, ou il n'y a plus que tenir, il seroit a l'avanture plus sagemēt fait de baisser la teste & prester vn peu au coup, que s'a hurytant outre la possibilité a ne riē relascher, d'ōner occasion a la violence de fouler tout aux piedz: & vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuuent, puis qu'elles ne peuēt ce qu'elles veulent. Ainsi feit celuy qui ordonna qu'elles dormissent pour vint & quatre heures: & celuy qui remua pour ceste fois vn iour du calēdrier. Les Lacedemoniens mesmes tant religieux obseruateurs des ordonāces de leurs païs, estās preslez de leur loy, qui defendoit d'eslire par deux fois Admiralvn mesme personnage, & de l'autre part leurs affaires requerās de toute nécessité, q Lyfander print de rechef ceste charge, il firēt biē

vn Aracus admiral, mais Lysander sur intendant de la marine. Et de mesme subtilité vn de leurs ambassadeurs estant enuoyé vers les Atheniēs, pour obtenir le changemēt de quelqu'ordōnāce, & Pericles luy allegāt qu'il estoit defēdu d'oster le tableau, ou vne loy estoit vne fois posée, luy conseilla de le tourner seulement, d'autanr que cela n'estoit pas defendu. C'est ce de quoy Plutarque louë Flaminius qu'estant né pour cōmander, il sçauoit non seulement commander selon les loix, mais aus loix mesme, quād la necessité publique le requeroit.

C H A P. XXIIII.

Divers euenemens de mesme conseil.

IAques Amiot grand aumosnier de Frāce me recita vn iour ceste histoire a l'honneur d'un Prince des nostres (& nostre estoit-il a tres-bonnes enseignes encore que son origine fut estrangere) que durant nos premiers troubles au siege de Rouan, ce Prince ayant esté aduerti par la Roynē mere du Roy d'une entreprinse, qu'on faisoit sur sa vie, & instruit particulièremēt par ses lettres de celuy, qui la deuoit conduire a chef, qui estoit vn gentil'homme Anguin ou Mauseau : frequentant lors ordinairement , pour cest effect la maison de ce Prince, il ne communiqua a personne c'est aduertissement : mais se promenant l'endemain

au mont saincte Chaterine, d'ou se faisoit no-
stre baterie a Roüan (car c'estoit au tēps que
nous la tenions assiegée) ayant a ses costez le-
dict seigneur grād Aumosnier & vn autre Eues-
que, il aperceut ce gentil'homme, qui luy auoit
esté remarqué, & le fit appeller. Comme il fut
en sa presence, il luy dict ainsi, le voyant desia
pallir & tremir des alarmes de sa conscience,
Mōsieur de tel lieu, vous vous doutez biē de ce
que ie vous veus, & vostre visage le mōstre, vous
n'auez rien a me cacher, car ie suis instruict de
vostre affaire si auant que vous ne feriez qu'em-
pirer vostre marché d'essayer a le couurir. Vous
ſçauiez bien telle chose & telle (qui estoïent les
tenans & aboutissans des plus secrètes pieces
de cestē menée) ne faillez sur vostre viē a me
confesser la verité de tout ce dessein. Quand ce
pauure homme fe trouua pris & conueincu (car
le tout auoit esté descouvert a la Royne par lvn
des complisſes) il n'eust qu'a ioindre les mains
& requerir la grace & misericorde de ce Prince , aux piedz duquel il fe voulut ietter, mais il
l'en garda , ſuiuant ainsi ſon propos: venez ça,
vous ay ie autres-fois fait desplaisir? ay ie of-
fencé quelqu'vn des voftres par haine particu-
liere? Il n'y a pas trois ſemaines que ie vous co-
gnouis, qu'elle raison vous a peu mouuoir a en-
treprendre ma mort. Le gentil'homme respon-
dit a cela d'yne vois tremblante, que ce n'eftoit
nulle occaſion particuliere qu'il en eust , mais

Pinte-

l'interest de la cause generale de son party : & qu'aucuns luy auoient persuadé que ce seroit vne executiō pleine de pieté d'extirper en quelque maniere que ce fut vn si puissāt ennemy de leur religion. Or suyuit ce Prince, ie vous veux montrer, combien la religion que ie tiens est plus douce, que celle de quoys vous faictes professiō. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouir, n'ayāt receu de moy aucune offence, & la mie ne me commande , que ie vous pardonne tout conueincu que vous estez de m'auoir voulu homicider sans raison, allez vous en, retirez vous, que ie ne vous voye plus icy, & si vous estes sage prenez dores nauant en voz entreprisnes des conseillers plus gēs de bien que ceus la. l'Empereur Auguste estant en la Gaule receut certain aduertissement d'vne coniuration que luy brassoit Lucius Cinna , il delibera de s'en venger, & manda pour c'est effect a lendemain le conseil de ses amis: mais la nuit d'entredeux il la passa avec grande inquietude , considerant qu'il auoit a faire mourir vn ieune homme de bonne maison, & nepueu du grand Pompeius: & produisoit en se pleignant plusieurs diuers discours. Quoy dōq,faisoit il, sera il dict que ie demeureray en crainte & en alarme, & que ie lairray mō meurtier se promener cepēdāt a son ayse? S'ē ira il quitte ayāt assaily ma teste, que i'ay sauée de tāt de guerres ciuiles? de tāt de batailles par mer & par terre? & apres auoir esta-

bly

bly la pais vniuerselle du monde, sera il absouz
ayât delibéré nō de me meurtrir seulemēt, mais
de me sacrifier? Car la coniuration estoit faicte
de le tuer, cōme il feroit qlque sacrifice. Apres
cela s'estât tenu coy quelque espace de temps,
il recommençoit d'vne vois plus forte, & s'en
prenoit a soy mesme. Pourquoy vis tu, s'il im-
porte a tant de gens que tu meures? n'y aura-il
nuile fin a tes vengeances & a tes cruautez? Ta
vie vaut elle que tant de dommage se face pour
la conseruer? Liuia sa femme le sentant en ces
angoisses: & les conseils des femmes y seront
ils receus, luy fit elle? fais ce que font les me-
decins, quād les réceptes accoustumées ne peu-
uent seruir, ils en essayent de contraires. Par se-
uerité tu n'as insques a ceste heure rien profité:
Lepidus a suiui Saluidienus, Murena Lepi-
dus, Cæpio Murena, Egnatius Cæpio. Comme
ce a experimenter comment te succederont la
douceur & la clemence. Cinna est conueincu,
pardonne le. de te nuire mes-huy il ne pourra,
& profitera a ta gloire. Auguste fut bien aysé
d'auoir trouué vn aduocat de son humeur, & a-
yant remercié sa femme & contremandé ses a-
mis, qu'il auoit assignez au conseil, commenda
qu'on fit venir a luy Cinna tout seul: & ayant
fait sortir tout le monde de sa chambre & fait
donner vn siege a Cinna, il luy parla en ceste
maniere. En premier lieu ie te demande Cin-
na paisible audience. N'interrons pas mō par-
ler,

ler, ie te donray temps & loisir d'y respondre.
Tu fçais Cinna que t'ayât pris au camp de mes
ennemis, non feulement t'estant faict mon en-
nemy, mais estant né tel, ie te sauuay , ie te mis
entre les mains tous tes biens, & t'ay en fin ré-
du si accommodé & si aysé que les victorieus
font enuieus de la condition du vaincu. L'office
du sacerdoce q tu me demandas ie te l'ottroiaay
Payant refusé a d'autres, desquels les peres auo-
ient tousiours combatu avec moy . T'ayant si
fort obligé tu as entrepris de me tuer. A quoy
Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné
d'vne si meschante pensée. Tu ne me tiens pas
Cinna ce que tu m'auois promis, suyuit Augu-
ste. Tu m'auois assuré que ie ne serois pas in-
terrompu . Ouy tu as entrepris de me tuer, en
tel lieu,tel iour, en telle compagnie,& de telle
façon.& le voyant transi de ces nouuelles & en
silence,nō plus pour tenir le marché de se tai-
re,mais de la presse de sa conscience, Pourquoy
adiouta il, le fais tu? Est-ce pour estre Empe-
reur? Vrayement il va bien mal a la chose publi-
que,s'il n'y a que moy,qui t'empesche d'arriuer
a l'Empire. Tu ne peus pas seulemēt deffendre
ta maison, & perdis dernieremēt vn proces en
la faueur d'vn simple libertin. Quoy n'as tu
moyen ni pouuoir en autre chose que a entre-
prendre Cæsar? Ie le quitte, s'il n'y a que moy
qui empesche tes esperâces. Penses tu,que Pau-
lus,que Fabius Maximus,que les Cosses,& Ser-
uiliens

94 ESSATS DE M. DE MONTA.
uiliens te souffrent? & vne si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse? Apres plusieurs autres propos (car il parla a luy plus de deux heures entieres) or va, luy dit-il, iete dōne, Cinna, la vie a traistre & a parricide, que ie te donnay autres-fois a ennemy. Que l'amitié commēce des ce iourd'huy entre nous. Esseyōs qui de no^o deus de meilleure foy, moy t'ais donné ta vie, ou tu l'ayes receuë. Et se despartit d'aucel luy en ceste maniere. Quelque temps apres il luy donna le consulat, se pleignant de quoy il ne le luy auoit osé demāder. Il l'eut depuis pour fort ami, & fut seul fait par luy heritier de ses biens. Or depuis cest accidat, qui aduint a Auguste au quarantiesme an de son age, il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprise contre luy, & receut vne iuste recōpenſe de ceste sienne clemēce. Mais il n'en aduint pas de mesmes au nostre: car sa douceur ne le sceut garentir, qu'il ne cheut depuis aus lacs de pareille trahison. Tant c'est chose vaine & frivole que l'humaine prudence: & au trauers de tous nos projets, de nos conseils & precautiōs la fortune maintient tousiours la possession des euenemens. Nous appellons les medecins heureux, quād ils arrivent a quelque bonne fin: comme s'il n'y auoit q̄ leur art, qui ne se peut maintenir d'elle mesme, & qui eust les fondemens trop frailes pour s'appuyer de sa propre force,

& comme

& comme s'il n'y auoit qu'elle, qui aye besoin que le hazart & la fortune prestes la main a ses operatiōs. Je croy d'elle tout le pis ou le mieus qu'on voudra. Car nous n'auons, Dieu merci, nul cōmerce ensemble. Je suis au rebours des autres, car ie la mesprise biē tousiours, mais quād ie suis malade au lieu d'entrer en cōpositiō ie cōmence encore a la haïr & a la craindre, & respons a ceux, qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que ie sois rédu a mes forces & a ma santé, pour auoir plus de moyen de soust enir l'effort & le hazart de leur breuuage. Je laisse faire nature, & presupose que elle se soit garnie de dentz & de griffes pour se deffendre des affaux qui luy viennēt, & pour maintenir ceste cōtexture, de quoy elle fuit la dissolution. Je crain au lieu de l'aller secourir ainsi cōme elle est aus prises bien estroites & biē iointes avec la maladie, qu'on secoure son aduersaire au lieu d'elle: & qu'ō la recharge de nouveaux affaires. Or ie dy que non en la medecine, seulement, mais en plusieurs arts plus certaines la fortune y a bōne part. Les saillies poétiques, qui emportēt leur autheur mesme & le rauissent hors de soy, pourquoy ne les attribue ḥos nous a son bon heur? puis qu'il confesse luy mesmes ḥilles surpassēt sa suffisāce & ses forces, & les reconnoit venir d'alleurs q̄ de soy, & ne les auoir nullemēt en sa puissāce: nō plus q̄ les orateurs ne disent auoir en la leur ces mouuemēs &

agi-

96 ESSAIS DE M. DE MONTA.
agitations extraordinaires, qui les poussent au
dela de leur dessein. Il en est de mesmes en la
peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la
main du peintre surpassans sa conception & sa
science, qui le tirent luy mesmes en admiratio,
& qui l'estonnent. Mais la fortune monstre bien
encores plus euidentement la part, qu'elle a en
tous ces ouurages par les graces & beautez qui
s'y trouuent, non seulement sans l'inuention,
mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier.
Vn suffisant lector descouvre souuant es escrits
d'autruy des perfections autres, que celles que
l'autheur y a mises & aperceues, & y preste des
sens & des visages plus riches. Quat aux entre-
prisnes militaires, chacun void comment la for-
tune y a bône part. En nos conseils mesmes &
en nos deliberations, il faut certes qu'il y ait du
fort & du bôheur mesme par mi: car tout ce que
nostre sagesse peut, ce n'est pas grâd chose: plus
elle est aigue & viue, plus elle trouue en soy de
foiblesse: & se dessie d'autât plus d'elle mesme.
Je suis de l'aduis de Sylla: & quâd ie me prens
garde de prez aus plus glorieus exploicts de la
guerre, ie voy, ce me semble, que ceux qui les co-
duisent n'y emploiêt la deliberatio & le cōseil,
que par acquit, & que la pluspart de l'entreprin-
se ils l'abandonnent a la fortune, & sur la fian-
ce qu'ils ont a son secours, passent tous les coups
au dela des bornes de tout discours de raison.
Il suruiet des alegresses fortuites & des fureurs
estrangieres.

estrangères par mi leurs deliberations, qui les poussent le plus souuent a prendre le parti le moins fondé en discours & apparence , & qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'ou il est aduenu a plusieurs grands capitaines anciens, pour dōner credit a ces conseils temeraires, d'aleguer a leurs gens qu'ils y estoient connus par quelque inspiration, par quelque signe & prognostique. Voila pourquoy en ceste incertitude & perplexité que nous aporte l'impuissance de voir & choisir ce qui est le plus cōmode , pour les difficultez que les diuers accidēs & circōstances de chaque chose tirent quat & elle, le plus seur, quand autre consideratiō ne nous y conujeroit, est a mon aduis de se reietter au parti, ou il y a plus d'honesteté & de iustice, & puis qu'o est en doute du plus court chemin, tenir tousiours le droit. Cōme en ces deux exemples, que ie vien de proposer, il n'y a point de doute, qu'il ne fut plus beau & pl^e genereus a celuy qui auoit receu l'offence de la pardōner que s'il eust fait autremēt. S'il en est mes-adue-nu au premier, il ne s'en faut pas prēdre a ce siē bon dessein, & ne scāit on, quand il eust pris le parti cōtraire, s'il eust eschapé la fin, a laquelle son destein l'appeloit, & si eust perdu la gloire d'vn si notable bonté. Il se voit dans les histoires force gens en ceste crainte, d'ou la plus part ont suyti le chemin de courir au devant des coniurations, qu'on faisoit contre eux , par

vengeance & par supplices : mais i'en voy fort
peu ausquels ce remede ait serui, tesmoing tant
d'Empereurs Romains. Celuy, qui se trouue en
ce dangier , il ne doit pas beaucoup esperer
ni de sa force, ni de sa vigilance . Car combien
est il mal aisé de se gar tir d'un enneemy, qui est
couvert du visage du plus officieux amy que
nous ayons? & de c noistre les volontez & p -
semens interieurs de ceux, qui nous assistent? Il
a beau employer des nati s estr gieres pour sa
garde, & estre tousiours ceint d'une haye d'h -
omes arm z . Quic que aura sa vie a mespris se
rendra tousiours maistre de celle d'autruy . Et
puis ce continu l soupçon, ceste deffiance, qui
met le Prince en doute de tout le monde , luy
doit seruir d'un merueilleus tourment. La voye
qu'y tint Iulius C sar, ie trouue que c'est la plus
belle, qu'on y puiss  prendre. Premierement il
assaya par clemence & douceur a se faire ay-
mer de ses ennemis mesmes, se contentant aus
coniurations, qui luy estoient descouvertes, de
declarer simplement qu'il en estoit aduerty . Cela fait, il print vne tres-noble resolution d'at-
tendre sans effroy & sans solicitude ce qui luy
en pourroit aduenir, s'abandonnât & se remet-
tant a la garde des dieux & de la fortune . Car
certainement c'est l'estat, ou il estoit, quand il
fut tué . Il me souuient d'auoir leu autresfois
cesto histoire de quelque Romain, personnage
de dignité, lequel fuyant la tyrannie du Trium-
virat

uirat de Rome , auoit eschappé mille fois les mains de ceux, qui le poursuiuoient, par la subtilité de ses inuétions. Il aduint vn iour qu'vne troupe de gés de cheual , qui auoit charge de le prendre, passa tout ioignant vn halier, ou il s'estoit tapy , & faillit de le descouurir : mais luy sur ce point la considerant la peine & les difficultez , ausquelles il auoit des-ia si long temps duré, pour le sauuer des continualles & curieuses recherches, qu'on faisoit de luy par tout le monde, le peu de plaisir qu'il pouuoit esperer d'vne telle vie, & combien il luy valoit mieux de passer vne fois le pas , que de demeurer tousiours en ceste trampe , luy mesme les rappella & leur trahit sa cachete, s'abandonnat volontairement a leur cruauté , pour oster eux & luy d'vne plus lógue peine.D'appeler les mains ennemis, c'est vn cõseil vn peu gaillart & hardi. Si croy ie qu'encore vaudroit il mieus le pre dre, q de demeurer en la sieure cõtinuelle d'un accidat, qui n'a point de remede:& puisque les prouisiōs qu'o y peut aporter sont pleines d'inquietude, de tourment & d'incertitude, il vaut mieus d'vne belle asseurâce se preparer a tout ce qui en pourra aduenir, & tirer quelque cõsolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il auïene.

CHAP. XXV. *Du pedantisme.*

IE me suis souuent despité en mon enfance de voires comedies Italiennes tousiours vn pe-

dâte pour badin, & le surnom de mon magister n'auoit guiere plus honorable significatiō parmi nous. Car leur estant donné en gouuernement & en garde , que pouuois iē moins faire que d'estre jalous de leur reputation? Je cherchois bien de les excuser par la disconuenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire & les personnes rares & excellentes en iugement & en sçauoir: d'autant qu'ils vont vn train entieremēt cōtraire lesvns des autres. Mais en cecy perdois iē mon Latin, que les plus galans hommes c'eſtoient ceux qui les auoient le plus a mespris, tēſmoing nostre bon du Bellay.

Mais ie hay par ſur tout vn sçauoir pedantesque.
 Despuis avec l'eage i'ay trouué qu'ō auoit vne grandissime raison, & que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'oū il puiſſe aduenir qu'vneame garnie de la connoiſſance de tant de choses n'en deuiene pas plus vnuie & plus efueillée, & qu'un esprit groiffier & vulgaire puiſſe loger en soy, sans s'amender, les diſcours & les iugemens des plus excellens eſprits, que le monde ait porté , i'en suis encore en doute . Je dirois volontiers que comme les plâtes s'estouffent de trop d'humeur , aussi l'a-ction de l'esprit par trop d'estude, & que l'ame ſaisie & embarrassée de tāt de diuersité de cho-ſes perde le moyen de fe desmeller , & que ce-ſte grande charge la tienne comme courbe & croüpie. Mais il en va autremēt, car nostre ame ſ'elargir,

s'ellargit d'autat plus qu'elle se remplit, & aux
 exemples des vieux temps il se voit tout au re-
 bours que les plus suffisans homes au maniemens
 des choses publiques, les plus grāds capitaines,
 & les meilleurs conseillers aux affaires d'estat
 ont esté ensemble les plus fçauans. Et quāt aux
 philosophes retirez de toute occupation publi-
 que , ils ont esté aussi quelque fois a la verité
 mesprisés par la liberté Comique de leur téps:
 mais au rebours des nostres . Car on enuioit
 ceux la, comme estans au dessus de la commu-
 ne facon, comme mesprisans les actions publi-
 ques, cōme ayans dressé vne vie particuliere &
 inimitable, reglée a certains discours hautains
 & hors d'vsage: ceux cy on les desdeigne cōme
 estans au dessoubs de la cōmune facon , cōme
 incapables des charges publiques, cōme trainās
 vne vie & des meurs basses & viles apres le vul-
 gaire. Quant a ces philosophes, dis-ie, cōme ils
 estoient grāds en sciēce, ils estoïent encore plus
 grands en tout autre perfection & excellance.
 Et tout ainsi qu'on dict de ce Geometrié de Si-
 racuse, lequel ayant esté destourné de sa conté-
 platiō pour en mettre quelque chose en practi-
 que, a la deffense de sa patrie, qu'il mit soudain
 en train des engins espouuātables, & des effets
 surpassants toute creance humaine, desdaignant
 toutefois luy mesme toute cette siene manufa-
 cture, & pensant en cela auoir corrōpu & gasté
 la dignité de son art , de laquelle ses ouurages

G 3

n'estoient que l'aprentissage & le iouet. Aussi eux, si quelque fois on les a mis a la preue de l'action, on les a veu voler dvn'aisle si haute, qu'il paroifsoit bien leur cœur & leur ame s'estre merueilleusement grossie & enrichie par l'intelligence des choses. Mais leurs imaginations logées au dessus de la fortune & du mode leur faisoit trouuer les sieges de la iustice & les thrones mesmes des roys, bas & viles. Vn d'entre eux Thales accusant quelque fois le soing du mesnage & de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit a la mode du renard, pour n'y pouuoit aduenir. Il luy print enuie par passetemps d'en montrer l'experiéce, & ayant pour ce coup rualé son sçauoir au seruice du proffit & du gain, dressa vne trafique, qui dans vn an rapportat telles richesses, qu'a peine en toute leur vie les plus experimenteres de ce mestier la en pouuoient faire de pareilles. Par ainsi ie quitte ceste raison, & croy qu'il vaut mieux dire que cela vienne a nos maistres d'escole de leur mauuaise façon de se prendre aux sciences: & qu'a la mode de quoy nous sommes instruictz, il n'est pas merueille si ni les escoliers ni les maistres n'en deuient pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus sçauans. De vray le soing & la despence de nos peres ne vise qu'a nous garnir la teste de science: du iugement & de la vertu nulles nouvelles. Nous nous enqueron voluntiers, sçait il du Grec ou du Latin? eſcrit il envers ou en professe? mais

se? mais s'il est deuenu meilleur ou plus aduisé,
c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure
derriere. Il falloit s'équerir qui est mieux sçau-
tant, nō qui est plus sçauant. Nous ne trauaillōs
qu'a réplir la memoire, & laissons l'entendemēt
vuide. Tout ainsi q̄ les oyseaus vōt quelquefois
a la queste du grein, & le portent au bec sans le
taster, pour en faire bechée a leur petitz; ainsi
nos pedâtes vont pillotât la sciēce dās les liures
& ne la logent qu'au bout de leurs leures, pour
la dégorger seulement, & mettre au vent. Mais
qui pis est leurs escoliers & leurs petits ne s'en
nourrissēt & alimentēt non plus, ains elle passe
de main en main, pour ceste seule fin d'en faire
parade, d'en entretenir autruy, & d'en faire des
contes, cōme vne vaine mōnoie inutile a tout
autre vsage & emploite, qu'a conter & ietter.
Nous sçauōs dire, Cicero dit ainsi, voila l'opi-
niō de Platō, ce sont les mots mesimes d'Aristo-
te: mais nous q̄ disons nous nous mesimes? qu'o-
pinons nous? que iugeons nous? Autāten feroit
biē vn perroquet: celle façon me fait iustemēt
souuenir de ce riche Romain, qui auoit esté soi-
gneux a fort grande despence de reçouurer des
hommes suffisans en tout genre de sciences,
qu'il tenoit continuallemēt autour de luy, affin
que quād il escheroit entre ses amis quelque oc-
cation de parler d'vne chose ou d'autre, ils sup-
plissent sa place, & fussent tous prêts à luy four-
nir, qui d'vn discours, qui d'vn vers d'Homere,

chacun selon son gibier : & pensoit ce sçauoir estre sien, par ce qu'il estoit en la teste de ses gés : & comme font aussi ceux , de squels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies. Nous de mesmes, nous prenons en garde les opiniōs & le sçauoir d'autruy , & puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy, qui ayant befoing de feu en iroit querir chez son voisin, & y en ayant trouué vn beau & grand s'arresteroit la a fe chauffer sans plus se souuenir d'en rapporter chez soy. Que nous fera il d'auoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se trans-forme en nous? si elle ne nous augmēte & fortifie? Pensons nous que Lucullus , que les lettres rendirent & formarēt si grād capitaine & si aduisé , sans l'essay & sans l'experiēce, les eut prisez a nostre mode? Quād bien nous pourrions estre sçauans du sçauoir d'autruy, au moins sages ne pouuons nous estre que de nostre propre sagelle.

μισῶ σοφίαν, δοκεῖ εὖτε σόφος
 Je hāi, dict-il, le sage qui n'est pas sage pour soy mesmes. Si nostre ame n'en va yn meilleur brasle , si nous n'en auons le iugement plus fain, i'aymeroy aussi cher que mon escolier eut passé le tēps a iotier a la paume, au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez le reuenir dela apres quinze ou seze ans employez , il n'est rien si mal propre a mettre en besongne . tout ce que vous y recognoissez d'avantage , c'est que,

Que son Latin & son Grec l'ont rendu plus fier
& plus outrecuidé , qu'il n'estoit party de la
maison. Mon vulgaire Perigordin les appelle
fort plaisamment *Lettreferits*, comme si vous
disiez lettre-ferus, ausquels les lettres ont don-
né vn coup de marteau, comme on dicit. Devray
le plus souuent ils semblent estre reualez mes-
mes du sens commun. Car le paisant & le cor-
donnier vous leur voyez aller simplement &
naifvement leur train parlants de ce qu'ilz sça-
uent: ceux cy pour se vouloir esleuer & iandar-
mer de ce sçauoir, qui nage en la superficie de
leur ceruelle, vont s'ambarrassant , & enpétrat
sans cesse. Il leur eschappe de belles parolles,
mais qu'un autre les accommode : ilz cognois-
sent bien Galien, mais nullement le malade: ilz
vous ont des-ia rempli la teste de loix, & si n'ot
encore conceu le neud de la cause: ilz sçaument la
theorique de toutes choses , cherchez qui la
mette en pratique. J'ay veu chez moy un mien
amy par maniere de passe-temps ayant affaire a
vn de ceux cy, contrefaire vn iargon de propos
sans suite, & tissu de toutes pieces rapportées,
sauf qu'il estoit souuet entrelardé de mots pro-
pres a leur dispute, amuser ainsi tout vn iour ce
soit a debatre , pensant tousiours respondre aux
objections, qu'on luy faisoit, & si estoit homme
de lettres & de reputation. Qui regardera de
bien pres a ce genre de gens, qui s'estand bien
loing, il trouuera comme moy, que le plus sou-

uent ils ne s'entendent, ny autruy, & qu'ils ont la souuenance assez pleine, mais le iugement entierement creux: sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait autrement façonné. Comme i'ay veu Adrianus Turnebus, qui n'ayant fait autre profession que des lettres, en laquelle c'estoit a mon opinion le plus grand homme, qui fut il y a mil' ans, n'auoir toutesfois rien de pendantesque que le port de sa robe, & quelque facon externe, qui pouuoit n'estre pas ciuilisée a la courtisane, qui sont choses de neant. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souuent a mon esciant ietté en propos eslongnez de son gibier & de son usage, il y voioit si cler, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eut iamais fait autre mestier que la guerre & affaires d'estat. Ce sont natures belles & fortes, qui se maintiennent au trauers d'une mauuaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux, & qu'elle nous amende, ou elle est vaine & inutile. Il y a aucuns de nos Parlemens, quâd ils ont a receuoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science: les autres y adioutent encores l'essay du sens, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceux cy me semblent auoir un beaucoup meilleur stile, & encore que ces deux pieces soient necessaires; & qu'il faille qu'elles s'y trouuent toutes,

toutes deux: si est ce qu'a la verité celle du sçauoir est moins prisable, que celle du iugement. ceste icy se peut passer de l'autre, & non l'autre de ceste icy. Car comme dict ce vers Grec,

ως οὐδέν ἡ μάθησις ἢν μὴ νέει ταρπῖ.

A quoy faire la science, si l'entendemēt n'y est? Pleut a Dieu que pour le bien de nostre iustice ces compagnies la se trouuassent aussi biē fournies d'entendement & de conscience , comme elles sont encore de science. Or il ne faut pas attacher le sçauoir a l'ame , il l'y faut incorporer, il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre, & s'il ne la change & amende son premier estat imparfait, certainemēt il vaut beaucoup mieux le laisser la.c'est vn dangereux glaive, & qui empesche & offence son maistre mesme, s'il est en main foible , & qui n'en sçache l'vsage. A l'aduenture est cela cause que & nous & la Theologie ne requerons pas beaucoup de sciēce aux fames,& que Frāçois Duc de Bretaigne filz de Iean cinqiesme , cōme on lui parla de son mariage avec Isabeau fille d'Escoisse , & qu'o luy adiousta qu'elle auoit esté nourrie sim- plement & sans aucune instructiō de lettres, re- spōdit qu'il l'en aymoit mieux, & qu'yne fame estoit assez sçauante, quand elle sçauoit mettre difference entre la chemise & le pourpoint de son mary. Aussi ce n'est pas si grande merueille, cōme on crie, que nos ancêtres n'ayēt pas fait grand

grāde stat des lettres, & qu'encore aujourdhuy elles ne se trouuent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : & si ceste fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourdhuy en bute, par le moiē de la Jurisprudēce, de la Medecine, du pedantisme, & de la Theologie encore, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel domage, puis qu'elles ne nous apprenent ny a bien peler, ny a bien faire ? En ceste belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouuions qu'ilz aprenoient la vertu a leurs enfans, comme les autres nations font les lettres. Et m'a semblé chose digne de tres grande consideration, que en ceste excellente police de Licurgus & a la vérité monstrueuse par sa perfection, si sougneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gitte mesmes des Muses, il s'y face si peu de mention de l'apprentissage des lettres, comme si ceste genereulē ieueneſie desdaignant tout autre ioug que de la vertu mesmes, on lui aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudēce, & iustice. La faço de leur discipline c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes, & de leurs actions : & s'ils condamnoient & loūoient ou ce personnage, ou ce faict, il failloit raisonner leur dire, & par ce moyen ils aigisoient ensemble leur entendement, & apprenoint,

noint la iustice. Astiages en Xenophon demande a Cyrus conte de sa derniere leçō, c'est diēt-il , qu'en nostre escole vn grand garson ayant vn petit saye le donna a vn de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grād. Nostre precepteur m'ayāt faict iuge de ce different, ie iugeay qu'il falloit laisler les choses en cest estat, & que lvn & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point. Sur quoy il me remonstra que i'auois mal fait. Car ie m'estoys arresté a considerer la bien seance , & il falloit premierement auoir proueu a la iustice , qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy apartenoit. Et diēt qu'il en fut foité tout ainsi que nous sommes en nos villages pour auoir oublié le premier Aoriste de τύπτω. Mon regent me feroit vne belle harēgue *in genere demonstratio*, auant qu'il me persuadat que son escole vaut ceste la. Ils ont voulu couper chemin : & puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesmes qu'on les prent de droit fil , ne peuuent que nous apprendre la prudence, la prud'hommie & la resolution, ils ont voulu d'arriuée mettre leurs enfans au propre des effectz: & les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay mesmes de l'action : en les formant & moult visulement non seulement de preceptes & parolles, mais principalement d'exemples & d'œuures: affin que ce ne fut pas vne sciēce en leur ame , mais sa complexion & habitude:

110 ESSAIS DE M. DE MONTAIGNE
de : que ce ne fut pas vn acquest, mais vne naturelle possession. A ce propos on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'aduis, que les enfans aprinsent : Ce qu'ils doiuent faire encore estoient hommes, respondit il. Ce n'est pas merueille, si vne telle institution a produit des effects si admirables. On aloit, dict on, aux autres villes de Grece chercher des Rhetoriciens , des peintres, & des musiciens : mais en Lacedemone des legificateurs, des magistrats, & empereurs d'armée. A Athenes on aprenoit a bien dire, & icy a bien faire : la a se desmeler d'un argument sophistique , & a rabattre l'imposture des mots captieusement entrelassez , icy a se desmeler des appats de la volupté , & a rabatre d'un courage inuincible les menasses de la fortune & de la mort : ceux la s'embe songnoient apres les parolles, ceux cy apres les choses : la c'estoit vne continuelle exercitation de la langue , icy vne continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrâge, si Antipater leur demâdant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions , qu'ilz aymeroient mieux donner deux fois autant d'hommes faictes, tant ils estimoient la perte de l'education de leur païs. Quand Agesilaus conue Xenophon d'enuoyer nourrir ses enfans à Sparte , ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique , ou Dialectique , mais pour apprendre (ce dict-il) la plus belle science qui soit,

soit , asçauoir la science d'obeir & de commander.

CHAP. XXVI.

De l'institution des enfans, à madame Diane de Foix Contesse de Gurson.

JE ne vis iamais pere, pour boſſé ou boiteux que fut son fils, qui laiſſast de l'auouer , non Pourtants il n'est du tout enyuré de cet' affectio qu'il ne s'aperçoive de sa defaillance , mais tāt ya qu'il est sien. Aussi moy, ie voy mieux que tout autre, que ce ne sont icy que resueries d'hōme qui n'a gouſté des sciences que la crouſte premiere en son enfance, & n'en a retenu qu'un general & informe visage , vn peu de chasque chose & rien du tout à la Frāçoise. Car en ſomme ie ſçay qu'il y a vne Medecine,vne Iurisprudence,quatre parties en la Mathematicque , & en gros ce a quoy elles viſent:mais de y enfoncer plus auant, de m'estre rōgé les ongles a l'eſtude de Platon,ou d'Aristote, ou opiniatrē a-pres quelque ſcience ſolide , ie ne l'ay iamais faict : ce n'est pas mon occupation. L'hiſtoire c'est mon gibier en matiere de liures, ou la poëſie, que i'ayme d'vne particuliere inclination. Car , comme diroit Cleantes , tout ainsi que la voix contrainte dans l'étroit ca-nal d'vne trompette ſort plus aigue & plus forte:ainsi me ſembla il que la ſentence preſſée

aux

aux pieds nombreus de la poësie s'eflance bien
 plus brusquement , & me fiert d'vne plus vi-
 ue secouſſe. Quant aux facultez naturelles qui
 ſont en moy, dequoy c'eſt icy l'effay, ie les ſens
 flechir ſous la charge: mes conceptions & mon
 iugement ne marche qu'a tatons , chancelant,
 bronchant & chopant : & quand ie ſuis allé le
 plus auant que ie puis , ſi ne me ſuis ie aucune-
 ment ſatisfait. Je voy encore du paſſ au dela:
 mais d'vne veuē trouble , & en nuage, que ie ne
 puis desmeler, & puis me meſtant de parler in-
 differemment de tout ce qui ſe preſente a ma
 fantasie , & n'y emploiant que mes propres &
 naturelz moiens, ſ'il m'aduiet, comme il fait
 tous coups , de rencontrer de fortune dans les
 bons autheurs ces meſmes lieux, que i'ay entre-
 pris de traiter, comme ie viē de faire chez Plu-
 tarque tout preſentemēt ſon diſcours de la for-
 ce de l'imagination. A me reconnoiſtre au prix
 de ces gens la ſi foible & ſi chetif, ſi poifant &
 ſi endormy, ie me fay pitié ou desdain a moy
 meſmes. Si me gratifie- ie de cecy, que mes opi-
 nions ont c'eſt honneur de rencontrer aux leurs,
 & dequoy auſſi i'ay au moins cela, qu'un chacun
 n'a pas, de connoiſtre l'extreme diſſerence d'e-
 tre eux & moy: & laisse ce neantmoins courir
 mes inuentions ainsi foibles & basses comme
 ie les ay produites , ſans en replaſtrer & reçou-
 dre les defaux que c'eſte cōparaſion m'y a de-
 couuers. Car autrement i'engendrerois des

mon-

ftres, comme font les escriuains indiscretz de nostre siecle, qui parmy leurs ouurages de neāt vont semant des lieux entiers des antiens auteurs, pour se faire honneur de ce larrecin. Et c'est au contraire, car cest' infinie dissemblance de lustres rēd vn visage si pasle, si terni, & si laid a ce qui est du leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ilz n'y gaignēt. Il m'aduint l'autre iour de tomber sur vn tel passage: i'auois trainé languissant apres des parolles Françaises, si exangues, si descharnées, & si vuides de matiere & de sens, que ce n'estoient voirement que parollles Françaises. Au bout dvn long & ennuieux chemin ie vins a renconter vne piece haute, riche & esleuée iusques aux nuës: si i'eusse trouué la pente douce & la montée vn peu alongée, cela eust esté excusable: c'estoit vn precipice si droit & si coupé que des six premières parolles ie conneus que ie m'enuolois en l'autre mōde. De la ie descouuris la fōdrie-re d'ou ie venoïs, si basse & si profonde, que ie n'eus onques plus le cœur de m'y raualer. Si ie fardois l'vn de mes discours de ces riches peintures, il esclaireroit par trop la bestise des autres. Quoy qu'il en soit, veux-ie dire, & quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un miē pourtraict chauue & grisonnant, ou le peintre auroit mis non vn visage parfaict, mais le miē. Car aussi ce sont icy mes humeurs & opinions: ie les dōne, pour

ce qui est en ma creance , non pour ce qui est à croire: ie ne vise icy qu'a décourir moy mes- mes, qui seray par aduenture autre demain , si nouveau aprentissage me change. Je n'ay point l'autorité d'estre creu, ny ne le desire, me ten- tant trop mal instruit pour instruire autrui. Quelcun donq'ayant veu l'article precedant me disoit ches moy l'autre iour , que ie me deuoy estre vn peu estendu sur le discours de l'institu- tion des enfans. Or Madame, si i auoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieux employer que d'ē faire vn present a ce petit hō- me qui vous menasse de faire tantost vne belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse Madame pour cōmencer autrement que par vn masle) Car ayant eu tant de part a la cōduite de vostre mariage, r'ay quelque droit & interest a la grandeur & prosperité de tout ce qui en vié- dra:outre ce que l'ancienne possession que vous auez de tout temps sur ma seruitude, m'obligé atez a desirer hōneur, bien & aduantage a tout ce qui vous touche : mais a la verité ie n'y entés finon cela, que la plus grāde difficulté & impor- tante de l'humaine science semble estre en cest endroit, ou il se traite de la nourriture & insti- tution des enfans. La mōtre de leurs inclinatiōs est si tendre en ce bas aage & si obscure , & les promesses si incertaines & fauces, qu'il est mal- aisē d'y establir nul solide iugemēt. Si est il dif- ficle de forcer les propensions natureles : d'où

il aduient que par faute d'auoir bien choisi leur route, pour neant se traillaile on souuet & emploie l'ō beaucoup d'aage a dresser des enfans aux choses, ausquelles ils ne peuuent prēdre nul goust. Toutesfois en ceste difficulté, mon opinion est de les acheminer tousiours atix meilleures choses & plus profitables , & qu'on ne doit s'appliquer aucunement a ces legieres diuinations & prognostiques , que nous prenons des mouuemens de leur enfance. Madame c'est vn grand ornement que la science, & vn vtil de merueilleux seruice, & notamment aux personnes eleuées en tel degré de fortune cōme vous estes. A la verité elle n'a point son vray visage en mains viles & basses. Elle est bien plus fiere de préter ses moyens a conduire vne guerre, a cōmāder vn peuple, a pratiquer l'amitie d'un prince, ou d'une nation estrangiere , qu'a dresser vn argument dialectique, ou a plaider yn appel, ou ordonner vne masse de pillules. Ainsi Madame, par ce que ie croy que vous n'oblierez pas ceste partie en l'institution des votres, vous qui enavez bien auant sauouré la douceur, & qui estes d'une race lettrée : car nous auons encore en main les escrits de ces antiens Contes de Foix, d'ou monsieur le Conte vostre mary & vous eſtez descendus: & François monsieur de Candale vostre oncle en faict naître tous les iours d'autres , qui estendront la connoissance de ceste qualité de vostre famille a plusieurs siecles : 10

vous veux dire la dessus vne seule fantasie, que
i'ay contraire au communysage. C'est tout ce
que ie puis conferer a vostre seruice en cela.
La charge du gouuerneur, que vous luy donrez,
du chois duquel depend tout l'effect de son in-
stitution, ell' a plusieurs autres grandes parties,
mais ie n'y touche point, pour n'y scauoir rien
apporter qui vaille. Et de cest article, sur lequel
ie me mesle de luy donner aduis, il m'en croira
autant qu'il y verra d'apparence. A vn enfant de
maison qui recherche les lettres & la discipli-
ne, nô pour le gaing (car vne si vile fin & si ab-
iecte est indigne de la grace & faueur des Mu-
ses, & puis elle regarde & depend d'autrui) ny
tant pour les commoditez externes, que pour
les siennes propres, & pour s'en enrichir & pa-
rer au dedans, ayant plustost envie d'entirer vn
habil'homme, qu'un homme scauant, ie voudrois
aussi qu'on fut soigneux de luy choisir vn
conducteur, qui eust plustost la teste bié faicte,
que bien pleine, & qu'on y requit tous les deux,
mais plus les meurs & l'entendement que la
science. Et qu'il se conduisit en sa charge d'une
nouuelle maniere. On ne cesse de crier a
nos oreilles, comme qui verseroit dans un an-
tonoir, & nostre charge ce n'est que de redire
ce qu'o nous a diet. Je voudrois qu'il corrigeast
un peu ceste partie, & que de belle arriuée, se-
lon la portée de l'ame, qu'il a en main, il com-
mençast a la mettre sur le trottoer, luy faisant
gouster

gouster les choses, les choisir, & discerner d'el-
le mesme. Quelquefois luy monstrant chemin,
quelquefois luy laissant prédre le deuant. Je ne
veux pas qu'il inuete, & parle seul, ie veux qu'il
escoute son disciple parler a son tour, qu'il ne
luy demande pas seulement compte des mots
de sa leçon, mais du sens & de la substance, &
qu'il iuge du profit qu'il aura fait, non par le
tesmoignage de sa memoire, mais de son iuge-
ment. Que ce qu'il viendra d'apprendre il le
luy face mettre en cent visages, & accommo-
der a autant de diuers subietz, pour voir s'il l'a
encore bien pris & biē faict sien. C'est tesmoi-
gnage de crudité & d'indigestion que de regor-
ger la viande comme on l'a aualée. L'estomac
n'a pas faict son operation, s'il n'a faict châger
la façon & la forme a ce qu'on luy auoit donné
a cuire. Qu'il luy face tout passer par l'estamine
& ne loge rien en sa teste par authorité & a cre-
dit. Les principes d'Aristote ne luy soiēt prin-
cipes non plus que ceux des Stoiciens ou Epi-
curiens: qu'on luy propose ceste diuersité de iu-
gemens, il choisira, s'il peut: sinon il en deineu-
rera en double.

Che non men che saper dubbiar m' agrada.

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon &
de Platon par son propre discours, ce ne feront
plus les leurs, ce feront les siennes. Il faut qu'il
emboiue leurs humeurs, nō qu'il apprēne leurs
preceptes: & qu'il oblie hardimēt s'il veut d'ou

il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La vérité & la raison sont cōmunes a vn chacū: & ne sont nō plus a qui les a dites premieremēt qu'a qui les dict apres. Les abeilles pilloêt de ça de la les fleurs , mais elles en font apres le miel, qui est tout leur: ce n'est plus thin, ny mariolaine: ainsi les pieces empruntées d'autrui il les transformera & confondra, pour en faire vn ouurage tout sien, asçauoir son iugement. Sō institutiō, son trauail & estude ne vise-qu'a le former. C'est disoit Epicharmus l'entendement qui voit & qui oyt:c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit , qui domine & qui regne : toutes autres choses sont aueugles, sourdes & sans ame. Certes nous le redons seruile & coüard, pour ne luy laisser la liberté de riē faire de soy. Qui demāda iamais a son disciple ce qu'il luy semble de telle ou telle sentēce de Cicerō? On no^o les placque en la memoire toutes empennées, cōme des oracles, ou les lettres & les syllabes sont de la substance de la chose. Le voudrois que le Paluël ou Pôpée ces beaux danseurs apprisent des caprioles a les voir seulement faire , sans nous bouger de nos places,cōme ceux cy veulēt instruire nostre entendement, sans l'esbranler & mettre en besongne. Or a cest apprentissage tout ce qui se présente a nos yeux fert de liure suffisant. La malice d'un page, la sottise d'un valet, vn propos de table ce sont autāt de nouvelles matieres. Ace-

ste cause le commerce des hommes y est mer-ueilleusement propre, & la visite des païs estrâ-ges, non pour en rapporter seulement a la mode de nostre noblesse Françoise, combien de pas a *Santa rotonda*, ou la richesse des calessons de la Signora Liuia, ou comme d'autres, combien le vilage de Neron de quelque vieille ruine de la, est plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille. Mais pour en ra-porter principalement les humeurs de ces na-tions & leurs façons, & pour frotter & limer nostre ceruelle contre celle d'autrui, ie vou-drois qu'on commençast a le promener des sa-tèdre enfance: & premierement pour faire d'v-ne pierre deux coups, par les nations voisines qui ont le lâgage plus esloigné du nostre, & auquel si vous ne la formez de bon'heure la lan-gue ne se peut façonner. Aussi bien est ce vne opinion receüe d'vn chacû, que ce n'est pas rai-son de nourrir vn enfant au gyron de ses parés. Cest'amour naturelle les attédrift trop, & relas-che, voire les plus sages. Ils ne sont capables ny de chatier ses fautes, ny de le voir norri gros-fierement cõm'il faut, & sans delicatesse. Ils ne le scauroient souffrir reuenir suât & pouldreux de son exercice, ny le voir hazarder tantost sur vn cheual farouche, tantost vn floret au poing, tantost vn'harquebouse : car il n'y a remede. Qui en veut faire vn homme de bié, sans doub-te il le faut hazarder vn peu en ceste ieunesse, &

fouuent choquer les regles de la medecine. Et puis l'autorité du gouuerneur, qui doit estre souueraine sur luy, s'interrompt & s'empesche par la presence des parens. Ioint que ce respect que la famille luy porte , la connoissance des moyens & grandeurs de sa maison, ce ne sont a mon opinion pas legieres incōmoditez en cest aage. En ceste escole du commerce des hōmes i'ay fouuent remarqué ce vice , qu'au lieu de prendre connoissance d'autruy nous ne traualions qu'a la donner de nous:& sommes plus en peine d'emploiter nostre marchandise, que d'en acqueter de nouvelle. Le silence & la modestie sont qualitez tres-commodes a la conuersation des hommes. On dressera cest enfant a estre es-pignant & mesnagier de sa suffisance, quand il l'ara acquise:a ne se formalizer point des sottises & fables qui se dirōt en sa presence, car c'est vne inciuile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre goust. On luy apprēdra a n'étrer en discours & contestatiō, que ou ilverra vn chāpion digne de sa luite:& la mesmes à n'employer pas tous les tours qui luy peuuent seruir, mais ceux la seulement qui luy peuuent le plus seruir. Quō le réde delicat au chois & triage de ses raisons, & aymant la pertinēce & par cōsequēt la briefueté. Qu'on l'instruise sur tout a se rédre,& a quitter les armes a la veritē,tout aussi tost qu'il l'aperceura, soit qu'elle naisse es mains de son aduersaire, soit qu'elle naisse en luy mes-

mes

mesmes par quelque rauisement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire vn rolle prescript, il n'est engagé a nulle cause, que parce qu'il l'ap-preue, ny ne sera du mestier, ou se vent a purs deniers contans la liberté de se pouuoir rauiser & recônoistre. Que sa conscience & sa vertu reluisent iusques a son parler. Qu'on luy face entendre que de confesser la faute qu'il descouurira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperceuë que par luy, c'est vn effect de iugement & de sincérité, qui sont les principales qualitez qu'il cherche. On l'aduiseera estant en compagnie d'auoir les yeux par tout. Car je trouue que les premiers sieges sont communemēt faisis par les hōmes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouuent guieres meslées a la suffisance. I'ay veu cependant qu'o s'êtretenoit au haut bout d'une table de la beauté d'une tapissérie, ou du goust de la maluoisié, se perdre beaucoup de beaus traitz a l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun, un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besongne , & emprunter chacun selon sa marchandise. Car tout fert a mesnage, la sottise mesmes , & foibleesse d'autruy luy sera instruction. A contreroller les graces & façons d'un chacun, il s'engēdrera enuie des bōnes, & mespris des mauuaises. Qu'on luy mette en fantaisie vne honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses. Tout ce qu'il y aura de singulier au-

tour

tour de luy, il le verra vn bastimēt, vne fontaine, vn homme, le lieu d'vne bataille ancienne, le passage de Cæsar ou de Charlemagne . Il s'enquerra des meurs, des moyens & des alliances de ce Prince, & de celuy la. Ce sont choses tres-plaisantes a apprendre & tres-utiles a scauoir. En ceste pratique des hommes i'entends y comprendre & principalement ceux qui ne viuent qu'en la memoire des liures. Il pratiquera par le moyen des histoires ces grandes ames des meilleurs siecles , c'est vn vain estude qui veut, & qui ne se propose autre fin, que le plaisir : mais qui veut aussi c'est vn estude de fruit inestimable. Quel profit ne fera il en ceste partie a la lecture des vies de nostre Plutarque? Mais que mō guide se souuiene ou vise sa charge, & qu'il n'imprime pas tant a son disciple, ou mourut Marcellus , que pourquoy il fut indigne de son devoir, qu'il mourut la. Qu'il ne luy apprène pas tant les histoires qu'a en iuger. Il y a dans cest auteur beaucoup de discours estandus tres-dignes d'estre sceuz , car a mon gré c'est le maistre ouvrier de telle besongne. Mais il y en a mille & mille qu'il n'a que touché simplement : il guigne seulement au doigt par ou nous irons, s'il nous plait: & se contente quelquefois de ne donner qu'vne attainte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de la, & mettre en place marchande. Cela mesme de voir Plutarque trier vne legiere action en la vie

vie d'un hōme, ou vn mot, qui semble ne porter pas, cela c'est vn discours. C'est dommage que les gēs d'entendement aymēt tant la briefueté: sans doute leur reputation en vaut mieux , mais nous en valons moins . Plutarque aime mieux que nous le vantons de son iugemēt que de son sçauoir, il ayme mieux nous laisser desir de soy que facieté. Il sçauoit qu'es choses bonnes mesmes on peut trop dire, & que Alexandridas reprocha iustement a celuy qui tenoit aux Ephores de bons propos, mais trop longs, O estranger, tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut. Il se tire vne merueilleuse clarté pour le iugemēt humain de ce cōmerce des hommes. Nous sommes tous cōtraints & amoncellez en nous mesmes, & auōs la veüe racourcie a la lōgueur de nostre néz. On demādoit a Socrates d'ou il estoit, il ne respōdit pas d'Athenes, mais du mō de Luy qui auoit son imaginatiō plus plaine & plus estādue, embrassoit l'vnuers, cōme sa ville iettoit ses connoissances, sa societé & ses affe-ctiōs a tout le gére humain: non pas cōme no^o, qui ne regardons qu'a nos piedz. Quand les vignes gelent en son village mō prestre en argu-mēte l'ire de Dieu sur la race huinaine, & iuge que la pepie en tienne des-ia les Cannibales. A voir nos guerres ciuiles, qui ne crie q̄ ceste ma-chine se bouleuerse, & que le iour du iugement nous tiēt au colet, sans s'auiser q̄ plusieurs pires choses se font veuës, & q̄ les dix mille parts du monde

monde ne laissent pas de galler le bon temps
cepédat. Aqui il gresle sur la teste,tout l'he-
misphère semble estre en tempeste & orage;
& disoit le Sauoïart que si ce sot de Roy de Fra-
ce eut sceu bien conduire sa fortune , il estoit
homme pour deuenir maistre d'hostel de son
Duc. Son imagination ne conceuoit nulle plus
esleueée grādeur, que celle de son maistre. Mais
qui se presente comme dans vn tableau ceste
grand'image de nostre mere nature en son en-
tiere magesté: qui lit en son visage yne si gene-
rale & constante varieté, qui se remarque la de-
dans,& non soy,mais tout yn royaume,comme
vn traict d'vne pointe tres delicate,celuy la seul
estime les choses selon leur iuste grandeur.Ce
grand monde que les vns multiplient encore
comme especes soubs vn gēre,c'est le mirouer,
ou il nous faut regarder pour nous connoistre
de bon biaiz. Somme ie veux que ce soit le liure
de mon escolier.Tant d'humeurs, de sectes, de
iugemens , d'opinions, de loix & de coustumes
nous apprennent a iuger sainemēt des nostres,
& apprenent nostre iugement a reconnoistre
son imperfection & sa naturelle foibleesse : qui
n'est pas vn legier apprentisage . Tant de re-
muements d'estat & changements de fortune,
nous instruisent a ne faire pas grande recepte
de la nostre. Tant de noms,tant de victoires &
conquestes enseuelies soubz l'obliance, rendēt
ridicule l'esperāce d'éterniser nostre nom par

la pri-

la prise de dix Argotetz, & d'un poullailler, qui n'est connue que de sa cheute. L'orgueil & la fierete de tant de pompes estragieres, la magnificence si enflée de tant de cours & de grandeurs nous sermit & assure la veüe a soustenir l'esclat des nostres sans ffiller les yeux. Tant de milliaffes d'homines enterrez auant nous, nous encoragent a ne craindre d'aller trouuer si bonne compagnie en l'autre monde: ainsi du reste. Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, a laquelle se doiuent toucher les actions humaines, comme a leur reigle. On luy dira, que c'est que sçauoir & ignorer, qui doit estre le but de l'estude, que c'est que vaillance, temperance, & iustice : ce qu'il y a dire entre l'ambition & l'auarice, la seruitude & la subiection, la licence & la liberté: a quelles marques on connoit le vray & solide contentement: iusques ou il faut craindre la mort, la douleur & la honte: quels ressorts nous meuuent, & le moyen de tant de diuers branles en nous: car il me semble que les premiers discours, de quoy on luy doit abreuuer l'entendement, ce doiuent estre ceux, qui reglent ses meurs & son sens, qui luy apprendrót a se connoistre, & a sçauoir biē mourir & bien viure.

sapere aude,

Incipe, V iuendi qui recte prorogat horam,

R uisticus expectat dum defluat amnis, at ille

Labi-

Labitur, & labetur in omne volubilis ænum:

C'est vne grande simpleſſe d'apprendre a nos enfans le mouvement de la huitieme ſphère, auant que les leurs propres.

Tί πλειάδεσσι καίροι

Tί δ' ασπάσι Βοώτεω.

Apres qu'on luy aura apriſ ce qui ſert a le faire plus sage & meilleur, on l'entretiēdra que c'eſt que Logique, Musique, Geometrie, Rhetorique: & la ſcience qu'il choiſira ayāt deſ-ia gouſt & iugement formé , il en viendra bien tōſt a bout. Sa leçon ſe fera tantoſt par deuis,tantoſt par liure : tantoſt ſon gouuerneūt luy fournira de l'autheur mesme propre a cete fin de ſon inſtitution : tantoſt il luy en donnera la moelle, & la ſuſtance toute maschée. Et ſi de ſoy meſme il n'eſt aſſez familier des liures, pour y trouuer tant de beaus diſcourſ qui y ſont, pour l'eſſeſt de ſon deſlein, on luy pourra ioindre quelque hōme de lettres, de qui a chasque beſoing il retire les intuitions qu'il luy faudra, pour apres a ſa mode les diſtribuer & diſpēſer a ſon nourriſ ſon. Et que cete leçon qui eſt la philoſophie, ne ſoit plus aifée , & naturelle que celle de Ga-za, qui y peut faire doute? Ce ſont la preceptes eſpineux & mal plaiſans , & des motz vains & deſcharnés, ou il n'y a nulle priſe, rien qui vous eſueille l'eſprit, rien qui vous chatouille. Enceſte cy l'ame trouue ou mordre, ou fe paiftre,&

ouſe

ou se gendarmer. Ce fruit est plus grand sans cōparaison,& si sera plutoſt meury. C'est grād cas que les choses en foient la en nostre siecle, que la philosophie ce soit iusques aux gēs d'entendement vn nom vain & fantastique , de nul vſage,& de nul pris. Je croy que ces ergotismes en font cause , qui ont failli toutes ses auenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage refroigné, sourcilleux & horrible:qui me l'a masquée de ce faux visage pasle & hideux . Il n'est rien plus gay , plus gaillard,plus enioué,& a peu que ie ne die follaſtre. Elle ne presche que feste & bon tēps. Vne mine triste & transie monſtre,que ce n'est pas la ſon giste.Demetrius le Grāmairien rencontrant dās le temple de Delphes vne troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit,Oui eſt trompe , ou a vous voir la cōtenance ſi paſſible & ſi gaye vous n'estes pas en grand discours entre vous. A quoy lvn d'eux Heracleon le Megarien répondit:c'eſt a faire a ceux qui cherchēt ſi le futur du verbe $\epsilon\alpha\lambda\omega$ a double λ : ou qui cherchent la deriuation des cōparatifs $\chi\varepsilon\iota\mu\sigma\tau$ & $\chi\varepsilon\lambda\tau\sigma\tau$, & des ſuperlatifs $\chi\varepsilon\iota\mu\sigma\tau\sigma\tau$ & $\chi\varepsilon\lambda\tau\sigma\tau\sigma\tau$, qu'il faut rider le front ſ'entretenant de leur ſcience: mais quant aux discours de la philoſophie ils ont accouſtumé d'eſgayer & refiouir ceux qui les traictent, non les refroigner & contriſter . L'ame qui loge la philoſophie, doit par ſa ſanté rendre ſain encores le corps.

Elle

Elle doit faire luyre iusques au dehors son contentement, son repos, & son aise: doit former son mole le port exterieur, & le garnir par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintien aétif, & allegre, & d'une contenance rassise & debônaire. C'est Baroco & Baralipton, qui redet leurs suppostz ainsi marmiteus & enfumés. Ce n'est pas elle , ils ne la conuoiscent que par ouïr dire? Comment? elle fait estat de serainer les têpestes dela fortune , & d'aprendre la fain & les siebures a rire , & non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raisons grossieres, maniables & palpables. Puis que c'est elle qui nous instruict a viure, & que l'ensfance ya sa leçon,côme les autres eages,pourquoy ne la luy communique l'on? On nous aprent a viure, quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris la verolle auant que d'estre arriués a leur leçon d'Aristote dela temperâce. Ce sont abus,oftez toutes ces subtilitez espineuses de la Dialectique, de quoy nostre vie ne se peut amender, prenes les simples discours de la philosophie, scâches les choisir & traitter a point , ils sont plus aisez a conceuoir qu'un conte de Boccace. Vn enfant en est capable au partit dela nourrisse beaucoup mieusque d'aprendre a lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hômes , côme pour la decrepitude. Je suis de l'aduis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple a l'artifice
de com-

de composer syllogismes , ou aux Principes de Geometrie, comme a l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, proüesse, la magnanimité & temperance, & l'asseurance de ne riē craindre:& avec ceste munitiō, il l'enuoya encores enfant subiuguer l'Empire du mōde avec seulement 30000.hommes de pied, 4000.cheuaux, & quarante deux mille escuz . Les autres arts & sciences,dict il, Alexandre les honoroit bien,& loüoit leur excellente & gētilesse,mais pour plaisir qu'il y prit il n'estoit pas facile a se laisser surprendre a l'affection de les vouloir exercer.Pour tout cecy ie ne veux pas qu'o emprisonne cest enfant dās vn colliege,ie ne veux pas qu'on l'abandōne a la colere & humeur melancholique dvn furieux maistre d'escole:ie ne veux pas corrōpre son esprit a le tenir ala geheue & au trauail, a la mode des autres,quatorze ou quinze heures par iour,cōme vn portefaitz, ni ne veux gaster ses meurs genereuses par l'inciuilité & barbarie d'autruy. La sagesse Françoise a esté anciennemēt en prouerbe pour vne sagesse qui prenoit de bon'heure & n'auoit guies de tenue . A la verité nous voyons encores qu'il n'est rien si gētil que les petitz enfans en France, mais ordinairement ils trōpent l'espérance qu'on en a conceüe,& hommes faictz on n'y voit nulle excellente. I'ay oyen tenir a gens d'entendement que ces colleges , ou on les enuoye,dequoy ils ont foison,les abrutissēt ainsi.

Au nostre, vn cabinet, vn iardrin, la table, & le lit, la solitude, la cōpagnie, le matin & le vespre, toutes heures luy feront vnes: toutes places luy feront estude: car la philosophie, qui, cōme formatrice des iugemens & des meurs, sera sa principale leçon, a ce priuilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en vn festin de parler de son art, chacun trouue qu'il eut raison de respondre: Il n'est pas maintenāt téps de ce que ie sçay faire, & ce dequoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire. Car de presenter des harangues ou des disputes de Rhetorique a vne compaignie assemblée pour rire & faire bonne chere, ce seroit vn meslange de trop mauuais accord: & autant en pourroit on quasi dire de toutes les autres sciences: mais quant a la philosophie, en la partie, ou elle traictē de l'homme & de ses deuoirs & offices, ça esté le iugement commū de tous les sages, que pour la douceur de sa conuersation, elle ne deuoit estre refusée ni aux festins ni aux ieux: & Platon l'ayant conuiée a son conuiue, nous voyons comme elle entretient l'assistence d'une façon molle & accommodée au temps & au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours & plus salutaires.

*Aequa pauperibus prodest, locupletibus eque.
Et neglecta eque pueris senib[us]que nocebit,
Ainsi sâs doubtes il chomera moins, que les autres. Mais comme les pas que nous employons
a nous*

à nous promener dans vne galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons a quelque chemin desseigné: aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps & de lieu, & se meslant a toutes nos actions se coulera sans se faire sentir. Les ieuz mesmes & les exercices serōt vne partie de l'estude, la course, la luite, la danse, la chasse, le maniemēt des cheuaux & des armes. Je veux que la biē-seance exteriere, & l'entre-gens se façonneint quant & quant l'ame. Ce n'est pas vne ame, ce n'est pas vn corps qu'on dresse, c'est vn homme, il n'en faut pas faire a deux. Et cōme diēt Platon, il ne faut pas les excercer lvn sans l'autre, mais les conduire égalemēt, comme vne couple de cheuaux attelez a mesme timon. Au demeurant toute ceste institution se doit conduire par vne feuere douceur, non comme aux collèges, ou au lieu de conuier les enfans aux lettres & leur en donner gouſt, on ne leur présente a la verité qu'horreur & cruauté. Ostés moy la violence & la force, il n'est rien a mon aduis qui abastardisse & estourdisse si fort vne nature bien née. Si vous avez enuie qu'il craigne la honte & le chastiment ne l'y endurcissez pas. Endurcissés le à la sueur & au froid, au vēt & au soleil & aux hazards qu'il luy faut mespriser. Ostez lui toute mollesſe & delicateſſe au vestir & coucher, au manger & au boire. Accoustumés le a tout.

Que ce ne soit pas vn beau garson & dameret,
mais vn garson vert & vigoureux. Toute estrage-
té & particularité en nos meurs & conditiōs
est euitable, comme ennemie de communica-
tion & de societé. I'en ay veu fuir la senteur des
pômes plus que les harquebusades, d'autres s'ef-
frayer pour vne souris, d'autres rendre la gor-
ge a voir de la creme. Il y peut auoir a l'aduē-
ture a cela quelque propriété occulte : mais on
l'esteindroit a mon aduis, qui s'y prendroit de
bon'heure. L'institution a gaigné cela sur moy,
il est vray q̄ ce n'a point esté sans quelque soing,
que sauf la biere mon gouſt est accommodable
a toutes choses, de quoy on se paist . Le corps
encore souple on le doit a ceste cause plier a
toutes façons & couſtumes . Et pourueu qu'on
puisse tenir l'appetit & la volonté soubz bou-
cle , qu'on rende hardiment vn ieune homme
commode a toutes nations & compagnies, voi-
re au desrèglement & aux exces, si besoing est.
Qu'il puissé faire toutes choses & n'ayme a fai-
re que les bonnes. Les philosophes mesmies ne
trouuent pas louable en Calisthenes d'auoir
perdu la bonne grace du grand Alexandre son
maître, pour n'auoir voulu boire d'autāt a luy.
Il rira, il follaſtrera, il fe desbauchera avec ſon
Prince. Je veux qu'en la desbauche mesme il
furpasse en vigueur & en fermeté ſes compai-
gnons, & qu'il ne laisse a faire le mal, ny a faute
de force ni de ſcience, mais a faute de volonté.

Le pen-

Je pensois faire hōneur avn seigneur aussi eslóngé de ces débordemens , qu'il en soit en Frāce, de m'enquerir a luy en bonne compagnie cō- bien de fois en sa vie il s'estoit enyuré pour la nécessité des affaires du Roy en Allemaigne:il le print de ceste mesme façon, & me respondit que c'estoit trois fois,lesquelles il recita . Pen scay qui a faute de ceste faculté se sont mis en grand peine ayantz a practiquer ceste nation. I'ay souuent remarqué avec grand'admiration ceste merueilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si aysémēt a façons si diuerses,sans interest de sa santé , surpassant tantost la somptuosité & pompe Persienne, tantost l'austérité & frugalité Lacedemoniene , autant refor- mé en Sparte, comme voluptueux en Ionië.

*Omnis Aristippum decuit color, & status, & res.
Tel voudrois-je former mon disciple,*

Quem duplici panno patientia velat

Mirabor,vite via si conuerfa decebit,

Personamque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons , ou le faire va avec le dire. Car a quoy sert il qu'o presche l'esprit,si les ef- feitz ne vont quant & quant? On verra a ses entrepris es, s'il y a de la prudēce:s'il y a dela bō té en ses actions,de l'indifference en son goust, soit chair,poisson,vin,ou eau. Il ne faut pas seulement qu'il die sa leçō,mais qu'il la face. Zeuxidamus respondit a vn,qui luy demanda pour- quoys les Lacedemoniēs ne redigeoyent par es-

234 ESSAIS DE M. DE MONT.
crit les ordonnâces dela prouesse, & ne les dônoient a lire a leurs ieunes gés, que c'estoit parce qu'ils les vouloient accoustumer aus faictz, nô pas aux escriptures. Cöparés au bout de 15, ou 16, ans, a cestuy cy vn de ces Latineurs de college, qui aura mis autant de temps a n'aprédre simplement qu'a parler. Le monde n'est que babil, & ne vis iamais hôme, qui nedie plus tost plus que moins qu'il ne doit. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va la. On nous tiët quatre ou cinq ans a entêdre les mots & les cou dre en clauses, encores autant a en proportio ner vn grand corps estâdu en quatre ou cinq par ties, & autres cinq pour le moins a les sçauoir brefeulement mesler & entrelasser de quelque subtile facon. Laissons cela a ceux, qui en font profession expresse. Allant vn iour a Orleâs ie trouuay dans céte plaine au deça de Clery deux regens qui venoient a Bourdeaux, enuirô a cinquante pas lvn de l'autre : plus loing derriere eux, ie descouuris vne troupe & vn maistre en teste, qui estoit feu monsieur le Conte delaRochefoucaut. Vn de mes gés s'enquit au premier de ces regens, qui estoit ce gentil'homme qui venoit apres luy : luy quin'auoit pas veu ce trein, qui le suiuoit, & qui pensoit qu'on luy parlait de son cöpagnon, respôdit plaisamment, il n'est pas gentil'homme, c'est vn grammairien, & ie suis logicien. Or nous qui cherchons icy au rebours de former non vn grammairien ou logicien,

ciē, mais vn gentil'hōme, laissons les abuser de leur loisir. Nous auōs affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit biē garny de choses, les parolles ne suiurōt que trop. Il les trainera, si elles ne veulent suuire. I'en oy qui s'excusent de ne se pouuoir exprimer, & font cōtenance d'auoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais a faute d'eloquence nē les pouuoir mettre en euidence:c'est vne baye. Sçavez vous a mō aduis que c'est que cela ? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques cōceptions informes, qu'ils ne peuuent desmeler & esclarcir au dedans, ni par consequant produire au dehors. Il ne s'entendent pas encores eux mesmes : & voyez les vn peu begayer sur le point de l'enfanter, vous iuges que leur trauail n'est nullement a l'acouchemet, mais qu'ilz ne font que lecher encores ceste matiere imparfaicte . De ma part ie tiens que qui a en l'esprit vne viue imagination & claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mines, s'il est muet.

Verbaque pruisam rem non inuita sequentur.

Et cōme disoit cest autre aussi poëtiquemēt en sa prose, *Cum res animum occupauere, verba ambiunt.* Il ne scāit pas ablātif, coniūctif, substantif, ni la grammaire:ne faict pas son laquais, ou vne harangiere du petit pont, & si vous entrez tiédront tout vostre soul, si vous en auez enuie, & se desferreront aussi peu a l'aduenture aux regles de leur langage, que le meilleur maistre

es arts de France. Il ne sçait pas la Rhetorique, ni pour auant-ieu capter la beniuolace du cadi-delecteur, ni ne luy chaut de le sçauoir. De vray toute ceste belle peincture s'efface aisement par le lustre d'vne verité simple & naifue . Ces gentilesses ne seruent que pour amuser le vulgaire incapable de gouster la viâde plus massiue & plus ferme , comme Afer monstre bien clairement ches Tacitus. Les ambassadeurs de Samos estoient venus a Cleomenes Roy de Sparte preparez d'vne belle & longue oraison, pour l'esmouvoir a la guerre contre le tyran Poly-crates. Apres qu'il les eust bien laissés dire, il leur respondit. Quant a vostre commencemēt, & exorde il ne m'en souuient plus, ni par consequent du milieu:& quant a vostre conclusion Je n'en veux rien faire. Voila vne belle respōce, ce me semble,& des harangueurs bien cameus. Au fort de l'eloquence de Cicero plusieurs en estoient tirés en admiration , mais Caton n'en faisant que rire, Nous auōs, disoit il, vn plaisir consul. Aille deuant ou apres vn vif argument, vn beau traict est tousiours de saison. Le ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bō poeme : laissez luy allonger vne courte syllabe s'il veut , peur cela non force . si les inuentions y riēt, si l'esprit & le iugemēt y ont bien ioué leur rolle, voila vn bō poëte, diray ie, mais vn mauuais versificateur , qu'on face dict Horace perdre a son ouurage toutes ces cou-

stures

stures & mesures, il ne se démétira point pour cela:les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le ten-
sat approchant le iour, auquel il auoit promis vne comedie,dequoy il n'y auoit encore mis la main:elle est cōposée & prestes,il ne reste qu'a y adiouster les vers. Ayant les choses & la ma-
tiere en l'ame disposée & rangée,il mettoit en peu de compte les mots, les pieds , & les cesu-
res,qui sont a la verité de fort peu au pris du re-
ste. Et qu'il soit ainsi,despuis que Ronsard& du Bellay ont mis en honneur nostre poësie Fran-
çoise , ie ne vois si petit apprentis , qui n'enfle
des motz,qui ne renge les cadences a plus pres
comme eux mesmes.Pour le vulgaire il ne fut
iamais tant de poëtes:mais comme il leur a esté
bié aisē de representer leurs rithmes,ilsdemeu-
rent bien aussi court a imiter les riches descrip-
tions de l'vn , & les delicates inuentions de
l'autre. Voire mais que fera il si on le presse de
la subtilité sophistique de quelque syllogisme?
Le iambon fait boire , le boire desaltere , par-
quoy le iambon desaltere. Si ces sottes finisses
luy doiuent persuader vne mensonge , cela est
dangereux:mais si elles demeurent sans effect,
& ne l'esmeuuent qu'a rire, ie ne voy pas pour-
quoy il s'en doiue donner garde. Il en est de si
sots,qui se destournent de leur voie vn quart de
lieuë, pour courir apres vn beau mot. Au re-
bours c'est aus parolles a seruir & a suiure , &

138 ESSAIS DE M. DE MONT.
que le Gascon y arriue , si le François n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent , & qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute , qu'il n'aie nulle souuenance des mots. Le parler que i'aime c'est vn parler simple & naif, tel sur le papier qu'a la bouche. Vn parler succulent & nerueux, court & ferré, plustost difficile que enuieux , esloingné d'affection & d'artifice, desreglé, descousu & hardy : chaque lopin y face son corps: non pendantesque , non fratreſque , non pleideresque, mais plustost soldatesque, cōme Suetone appelle celuy de Iulius Cæſar. Qu'on luy reproche hardiment cequ'on reprochoit a Senecque, Que son lāgage estoit de chaux viue, mais que le ſable en estoit a dire. Je n'aime point de tiffure, ou les liaisons & les coutures paroiffent : tout ainsi qu'en vn corps il ne faut qu'on y puisse coter les os & les veines. Les Atheniens (dict Platon) ont pour leur part le foing de l'abôdace & elegance du parler , les Lacedemoniens de la briefueté , & ceux de Crete de la fecundité des conceptions, plus que du langage. Ceux cy font les miens. Zenō diroit qu'il auoit deux sortes de disciples: les vns qu'il nōmoit φιλολόγες, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mi-
gnōs: les autres λογοφίλες qui n'auoient foing que du lāgage. Ce n'est pas a dire que ce ne soit vne belle & bonne chose que le bien dire: mais non pas ſi bōne qu'on la fait, & ſuis despit de
quon

quoy nostre vie s'embesongne tout'a cela. Je voudrois premierement bien sçauoir ma lâgue, & celle de mes voisins , ou i'ay plus ordinaire commerce : c'est vn bel & grand agencement sans doubté, que le Grec & Latin , mais on l'achepte trop cher. Je diray icy vne façon d'en auoir meilleur marché que de coustume , qui a esté essayée en moy mesmés: s'ē seruira qui voudra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches, qu'hôme peut faire parmy les gens sçauas & d'entendement d'vne forme d'institutio exquise, fut aduisé de cest inconuenient, qui estoit en vsage:& luy disoit on que ceste longueur que nous mettions a apprendre les langues estoit la seule cause, pourquoy nous ne pouuions arriuer a la perfection de sciance des anciens Greecs & Romains , d'autant que le langage ne leur coutoit rien. Je ne les encroy pas , que ce en soit la seule cause. Tant y a quel l'expedient que mo pere y trouua, ce fut que iustement au partir de la nourrice il me donna en charge a yn Alleman , qui depuis est mort fameux medecin en Frâce, du tout ignorant de nostre lâgue & tres-bien versé en la Latine. Cetuy-cy, qu'il auoit faict venir expres,& qui estoit bien cherement gagé,m'auoit continuallement entre les bras. Il en eust aussi avec luy deux autres moindres en sçauoir pour m'accompagner & seruir , & soulager le premier : ceux cy ne m'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au reste

reste de sa maison , c'estoit vne reigle inuiolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere ne parloient en ma compaignie, qu'autant de mots de Latin , que chacun auoit apres pour iargonner avec moy. C'est merueille du fruct que chacun y fit : mon pere & ma mere y apprindrent assez de Latin pour l'entendre , & en acquirent à suffisance pour s'en servir a la necessité , comme firent aussi les autres domestiques , qui estoient plus attachés a mon seruice. Somme nous nous Latinizâmes tant , qu'il en regorgea iusques a nos villages tout autour , ou il y a encores , & ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans & d'utiles. Quant a moy i'auois plus de six ans auant que i'entendisse non plus de François ou de Perigordin, que d'Arabesque: & sans art, sans liure , sans grammaire ou precepte, sans fouët, & sans contrainte , i'auois appris du Latin tout aussi pur que mon maistre d'escole le scauoit. Car ie ne le pouuois auoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner vn theme, a la mode des collèges, on le donne aux autres en François , mais a moy il me le falloit döner en mauuais Latin, pour le tourner en bo. Et Nicolas Grouchi qui a escrit *de comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a comméte Aristote, George Bucanan , ce grand poëte Escossois , Marc Antoine Muret , qui m'ont esté precepteurs, m'ot dict souuent depuis, que i'auois

i'auois ce langage en mon enfance si prest & si
a main qu'ils craignoient eux mesme a m'a-
cointer. Bucanan que ie vis depuis a la suite de
feu monsieur le Mareschal de Brissac, me diet,
qu'il estoit apres a escrire de l'institution des
enfans, & qu'il prenoit le patron de la mienne.
Car il auoit lors en charge ce Conte de Brissac,
que nous auons veu depuis si valeureux & si bra-
ue. Quant au Grec, duquel ie n'ay quasi du tout
point d'intelligence, mon pere desseignoit me
le faire apprendre par art, mais d'vne voie nou-
uelle, par forme d'ébat & d'exercice. Nous pe-
lotions nos declinaisons a la maniere de ceux,
qui par certains ieux de tablier apprennent l'A-
ritmetique & la Geometrie. Car entre autres
choses il auoit esté conseillé sur tout de me fa-
ire gouster la science & le devoir par vne vo-
lonté non forcée & de mo propre desir, & d'es-
leuer mon ame en toute douceur & liberté, sans
rigueur & contrainte , ie dis iusques a telle su-
perstition, que par ce que aucuns tiennent que
cela trouble la ceruele tandre des enfans, de les
esueiller le matin en effroy & en sursaut, de les
arracher du sommeil (ausquel ils sont plongez
beaucoup plus que nous ne sommes) tout a
coup & par violence, il me faisoit esueiller par
le son de quelque instrument. Cest exemple
suffira pour en iuger le reste, & pour recom-
mander aussi & le iugement & l'affection d'un
si bon pere: auquel il ne se faut nullement pren-
dre,

142 ESSAIS DE M. DE MONTA.
dre, s'il n'a recueilli nuls fruitz respondas a vre
si exquise culture. Deux choses en furent cause
le champ sterile & incommodo : car quoy que
i'eusse la santé ferme & entiere, & quāt & quā
vn naturel doux & traitable, i'estois parmy cela
si poissant, mol & endormi, qu'o ne me pouuoit
arracher de l'oisiveté, non pas mesme pour me
mener ioüer. Ce que ie voiois, ie le voiois d'un
jugement bien seur & ouvert, & sous ceste com-
plexion endormie nourrissois des imaginatio-
n bien hardies, & des opinions esleuées au dessus
de mon aage. L'esprit ie l'auois moussé, & qui
n'aloit qu'autant qu'on le guidoit : l'apprehen-
sion tardive: l'invention stupide, & apres tou-
vn incroyable defaut de memoire. De tout cela
il n'est pas merueille, s'il ne sceut rien tirer qu'
vaille. Secondemēt, comme ceux que presen-
furieux desir de guerison, se laissent aller a tou-
te sorte de conseil, le bon homme ayant extre-
me peur de faillir en chose, qu'il auoit tant
cœur, le laissa en fin emporter a l'opinion com-
mune, qui suit tousiours ceux , qui vont devant
comme les gruës , & se rengea a l'usage & a la
coutume, n'ayant plus autour de luy ceux , qui
luy auoient donné ces premières institutions
qu'il auoit aportées d'Italie: & m'enuoia envoia
mes six ans au collège de Guienne tres-flori-
fiant pour lors, & le meilleur de France. Et la il
n'est possible de rien adiouster au foing qu'il
eut & a me choisir des precepteurs tres-suffisans,

& a toutes les autres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserua plusieurs façons particulières, contre l'usage des collèges: mais tant y a que c'estoit touſiours college. Mon Latin s'abastardit incontinēt, duquel depuis par desacoustumance i'ay perdu tout l'usage, & ne me seruit ceste mienne nouuelle institution, que de me faire eniāber d'arriuée aux premières classes: car a treize ans, que ie sortis du collège, i'auoyacheuē mō cours (qu'ils appellēt) & a la vérité sans nul fruct, que ie peusse a present mettre en conte. Le premier goust que i'eux aux liures, il me vint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ouide. Car enuiron l'aage de sept ou huiet ans ie me desrobois de tout autre plaisir pour les lire: d'autant que ceste langue estoit la miène maternelle, & que c'estoit le plus aisē liure, que ie cogneusse, & le plus accommodé a la foibleſte de mon aage, a cause de la matiere: car des Lancelotz du Lac, des Huons de Bourdeaus & tels fatras de liures, a quoy la ieunesſe s'amuse, ie n'en connoisſois pas feulēt le nō, ny ne fais encore le corps, tant exacte estoit le ſoing qu'o auoit a mon institution. Je m'en redois plus lâche a l'estude de mes autres leçons contraintes. La il me vint ſingulieremēt a propos d'auoir affaire a vn hōme d'entendemēt de prece pteur, qui ſçeut dextremēt coniuer a ceste miène desbauche, & autres pareilles. Car par lai c'filay tout d'vn train Vergile en l'Aeneide
& puis

144 ESSAIS DE M. DE MONTAIGNE
& puis Terence , & puis Plaute , & des comedies Italiennes, l'uré tousiours par la douceur de subiect. S'il eut esté si fol de me rô pre ce train, i'estime que ie n'eusse rapporté du college que la haine des liures, comme fait quasi toute nostre noblesse . Il s'y porta bien dextrement , car faisant semblant de n'en voir rien, il aiguifoit ma faim, ne me laissant que a la desfrobée gourmander ces liures, & me tenant doucement en office pour les autres estudes plus necessaires. Cest les principales parties que mon pere cherchoit a ceux a qui il donnoit charge de moy, c'estoit la douceur & facilité des meurs : aussi n'auoim les miennes autre vice que la pesanteur & mollesse. Le dangier n'estoit pas que ie fissee mal, mais que ie ne fissee rien. Nul ne prognostiquoit que ie deusse deuenir mauuaise, mais inutile. On y preuoyoit de la stupidité, non pas de la malice. Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'auoir a part soy des remuemens fermes , qu'elle digeroit seule & sans aucune communication. Et entre autres ie croy a la verite qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre a la force & a la violence. Il n'y a tel que d'alecher l'appetit & l'affection, autrement on ne faict que des afnes chargez de liures : on leur donne a coups de fouët en garde leur pochette pleine de science , laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

CHAP.

CHAP. XXVII.

*C'est folie de rapporter le vray & le faux à
nostre suffisance.*

CE n'est pas a l'aduenture sans raison , que nous attribuons a simplesse & a ignorance la facilité de croire & de se laisser persuader. Car il me semble auoir apres autrefois , que la creance c'estoit comm'vn' impression qui se faisoit en nostre ame : & a mesure qu'elle se trouuoit plus molle & de moindre resistance , il estoit plus ayse a y empreindre quelque chose. Voila pourquoy les enfas , le vulgaire , les fames & les malades estoient plus subiectz a estre menez par les oreilles : mais aussi de l'autre part , c'est vne folle presumption d'aller desdeignant & condamnat pour faux , ce qui ne nous semble pas vray - semblable , qui est vn vice ordinaire de ceux , qui pansent auoir quelque suffisance outre la commune. Pen faisoy ainsi autrefois , & si i'oyois parler ou des espritz qui reuennent , ou du prognostique des choses futures , des enchâtemens , des forceleries , ou faire quelque autre compte , ou ie ne peusse pas mordre ,

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,

Nocturnos lemures, portentaque thessala,

Il me venoit compassion du pauvre peuple abuse de ces folies. Et a present ie treuue que i'e-

146 ESSAIS DE M. DE MONTAIGNE
stoy pour le moins autant a plaindre moy mesme, non que l'experience m'aye depuis rien fait voir au dessus de mes premieres creances , & si n'a pas tenu a ma curiosité. mais la raison m'a instruit, que de condamner ainsi resolument une chose pour faulce, & impossible, c'est se donner l'aduantage d'auoir dans la teste les bornes & limités de la volonté de Dieu & de la puissance de nostre mere nature. Et qu'il n'y a point de plus notable follie au monde, que de les ramener a la mesure de nostre capacité & suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles ce, ou nostre raison ne peut aller, combien s'en presente il continuellement a nostre veue? Considerons au trauers de combien de nuages & comment a tastons on nous meine a la connoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains , certes nous trouuerons que c'est plustost accoustumance que la science, qui nous en oste l'estrangeté: & que ces choses la, si elles nous estoient presentées de nouveau, nous les trouuerions autant ou plus incroyables que nulles autres.

*Si nunc primum mortalibus adsint
Ex improniso, ceu sint obiecta repente,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere getes.
Celuy qui n'auoit iamais veu de riuiere, a la premiere qu'il t'encontra il pensa que ce fut l'Ocean, & les choses qui sont a nostre connoissance*

ce les plus grandes , nous les iugeons estre les extremes que nature face en ce genre.

Et omnia de genere omni

Maxima quæ vidi quisque, hæc ingentia fingit.
Il faut iuger des choses avec plus de reuerence de ceste infinie puissance de Dieu , & plus de reconnoissance de nostre ignorance & foibleſſe. Combien y a il de choses peu vray-semblables tesmoignées par gens dignes de foy , desquelles ſi nous ne pouuons estre persuadez, au moins les faut il laiſſer en ſuspens. Car de les condamner impossibles, c'eſt ſe faire fort par vne temeraire presumption de ſçauoir iusques ou va la poſſibilité. Quant on trouue d'as Froiffard que le conte de Foix ſceut en Bearn la deſtaſte du Roy Iean de Caſtille a Iuberoth le lēdemain qu'elle fut aduenue, & les moyēs qu'il en allegue, on ſ'ẽ peut moquer, & de ce meſme que nos annales diſent que le Pape Honorius le propre iour que le Roy Philippe Auguſte mourut , fit faire ſes funerailles publiques , & les manda faire par toute l'Italie. Car l'authorité de ces tesmoins n'a pas a l'aduenture aſſez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy? ſi Plutarque outre plusieurs exemples, qu'il allegue de l'antiquité , diſt ſçauoir de certaine ſcience que du temps de Domitian la nouuelle de la bataille perdue par Antonius en Allemaigne a plusieurs iournées de la , fut publiée a Rome & ſemée par tout le monde le meſme

jour qu'elle auoit été perdue : & si Cæsar tiem
qu'il est souuent aduenu que la nouuelle a de-
uancé l'accident: dirôs nous pas que ces simples
gens la se sont laissez piper après le vulgaire,
pour n'estre pas clair-uoians comme nous? Est-
il rien plus delicat , plus net, & plus vif que le
ingement de Pline , quand il luy plaist de le
mettre en ieu, rien plus esloingné de vanité, ie
laisse a port l'excellence de son sçauoir, duquel
ie fay moins de conte , en quelle partie de ces
deux la le surpassons nous? Toutefois il n'est si
petit escolier, qui ne le conuainque de menson-
ge, & qui ne luy face sa leçon sur le progres des
ouurages de nature. Quand nous lissons dans
Bouchet les miracles des reliques de saint Hi-
laire: passe: son credit n'est pas assez grand pour
nous oster la licence d'y contredire : mais de
condamner d'vn train toutes pareilles histoires
me semble singuliere impudence. Ce grand
saint Augustin tesmoigne auoir veu sur les re-
liques saint Geruais & Protase a Milan , vn
enfant aveugle recouurer la veüe , vne fem-
me a Carthage estre guerie d'vn cancer par le
signe de croix, qu'vne femme nouvellement ba-
ptisée luy fit dessus : Hesperius vn sien familier
auoir chassé les espritz qu'infestoient sa maison
avec vn peu de terre du sepulchre de nostre Sei-
gneur, & ceste terre depuis transportée a l'Egli-
te, vn paralitique y estât apporté auoir esté sou-
dain gueri : vne femme en vne procession ayant
touché

touché a la chasse sainte Estiène d'vn bouquet,
& de ce bouquet s'estant frottée les yeux auoir
recouuré la veue qu'elle auoit pieça perdue , &
plusieurs autres miracles, ou il dict luy mesmes
auoir assisté. Dequoy accuserons nous & luy &
deux saints Euesques Aurelius & Maximinus,
qu'il appelle pour ses recors: sera ce d'ignorance,
simpleſſe, facilité, ou de malice & imposture? Eſt-il homme en nostre ſiecle ſi impudēnt,
qui pense leur eſtre comparable, soit en vertu &
pieté, soit en ſçauoir, iugemēt & ſuffisāce? C'eſt
vne hardieſſe dangereufe & de conſequēce, ou-
tre l'absurde temerité qu'elle traïne quāt & foyn,
de mespriser ce que nous n'entendons pas. Car
apres que ſelon vostre beau entendement vous auez
eſtably les limites de la veritē & de la mē-
ſonge, & qu'il fe treue que vous auez neceſſai-
remēt a croire des choſes ou il y a encores plus
d'eſtrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous eſ-
tés deſ-ia obligé de les abandonner. Or ce qui
me ſembla aporter autant de deſordre en nos
conſciēces en ces troubles, ou nous ſommes, de
la religion, c'eſt cefe dispensation que les ca-
tholiques font de leur creance : il leur ſembla
qu'ils font bien les moderez & les entendus,
quand ils quittent & cedēt aux aduersaires au-
cūs articles de ceux, qui font en debat. Mais ou-
tre ce qu'ils ne voient pas quel auantage c'eſt a
celuy qui vous charge, de cōmancer a luy ceder
& vous tirer arrière, & combien cela l'anime a

150 ESSAIS DE M. DE MONT.
poursuivre sa victoire:ces articles la qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aucunefois tres-importans.Ou il faut se submettre du tout a l'authorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser: ce n'est pas a nous a establir la part que nous luy debuons d'obeissance. Et davantage ie le puis dire pour l'auoir essayé, ayant autrefois usé de ceste liberté de mō chois & triage particulier , en mettant a nonchaloir certains points de l'obseruāce de nostre Eglise, qui semblēt auoir vn visage ou plus vain,ou plus estrange, venant a en communiquer aux hōmes sçauans & bien fondez,i'ay trouué que ces choses la ont vn fondement massif & tressolidé, & que ce n'est que betise & ignorance , qui nous faict les receuoir avecq moindre reueréce que le reste. Que ne nous souuient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesmēs? Cōbien de choses nous seruoient hier d'articles de foy,qui nous sont aujourd'huy vaines mensonges? La gloire & la curiosité ce sont les deux fleaux de nostre ame. Ceste cy nous conduit a mettre le nez par tout,& celle la nous defant de rien laisser irresolu & indecis.

CHAP. XXVIII.

De l'amitié.

Considerant la conduictē de la besongne d'yn peintre,que i'ay,il m'a pris enuie de l'en-

l'ësuire. Il choisit le plus noble endroit & milieu de chasque paroy , pour y loger vn tableau élabouré de toute sa suffisance , & le vuide tout au tour: il le réplit de crotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté & estrangeté. Que sont-ce icy aussi a la verité que crotosques & corps monstrueux , rappie-
cez de diuers membres , sans certaine figure,
n'ayants ordre,suite , ny proportion que for-
tuité?

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Je vay bien iusques a ce segond point avec mon peintre, mais ie demeure court en l'autre,& meil leure partie. Car ma suffisance ne va pas si auât que d'oser entreprédre vn tableau riche poly & formé selon l'art: ie me suis aduisé d'en emprûter vn d'Estiène de la Boitie qui honorera tout le reste de ceste besongne. C'est vn discours auquel il donna nom *De la Servitude volontaire*, mais ceux qui l'ont ignoré,l'ont biē propremēt depuis rebaptisé, Le contre vn. Il l'escriuit par maniere d'essay en sa premiere ieunesse , n'a-
yant pas attaint le dixhuitiesme an de son aage,
a l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça es mains des gens d'entendement,
non sans bien grande & meritede recommandation . Car il est gentil , & plein tout ce qu'il est possible. Si y a il bien a dire , que ce ne soit le mieux qu'il peut faire , & si en l'aage que ie l'ay conneu plus auâce, il eut pris vn tel dessleing

que le mien , de mettre par escrit ses fantasies ,
nous verrions plusieurs choses rares , & qui nous
approcheroient bien pres de l'honneur de l'a-
tiquité. Car notamment en ceste partie des dos
de nature , ie n'en connois nul qui luy soit com-
parable. Mais il n'est demeuré de luy que ce
discours , encore par rancontre , & croy qu'il ne
le veit onques puis qu'il luy eschapa , & quel-
ques memoires sur cest edit de Ianvier fameus
par nos guerres ciuiles , qui trouueront encors
ailleurs leur place. C'est tout ce que i'ay peure-
couurer de ses reliques , outre le liuret de ses
œuures que i'ay faict mettre en lumiere : & si
suis obligé particulieremēt a ceste piece , d'aut-
tant qu'elle a serui de moyen a nostre premiere
accointance. Car elle me fut monstrée auant
que ie l'eusse veu , & me donna la premiere co-
noissance de son nom , acheminant ainsi ceste a-
mitié que nous auons nourrie , tant que Dieu a
voulu , entre nous , si entiere & si parfaite , que
certainement il ne s'en lit gueres de pareilles.
Entre nos hommes il ne s'en voit nulle trace
en vsage. Il faut que tant de choses se rencon-
trēt pour la bastir , que c'est beaucoup si la for-
tune y arriue vne fois en trois siecles. Il n'est
rien a quoy il semble que nature nous aye plus
acheminé qu'a la societé. Or le dernier point
de sa perfection c'est cetuy-cy. Car des enfans
aux peres c'est plustost respect qu'amitie : l'a-
mitié se nourrit de cōmunicatiō , qui ne peut se

trou-

trouuer entre eux , pour la trop grande disparité , & offenderoita l'aduenture les deuoirs de nature . Car ni toutes les secrètes penfées des peres ne se peuuent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer vne mesmeante priuauté: ny les aduertissemens & corrections qui est vn des premiers offices d'amitié, ne se pourroïent exercer des enfans aux peres. Il s'est trouué des natiōs, ou par vſage les enfās tuoient leurs peres, & d'autres ou les peres tuoient leurs enfans ; pour euiter l'empeschement qu'ils se peuuent quelquefois entreporter, & naturellement l'vn depend de la ruine de l'autre. L'amitié n'en vient iamais la. Il s'est trouué iusques a des philosophes desdaignās ceste coustume naturelle, tesmoing celuy qui quād on le pressoit de l'affection qu'il deuoit a ses enfans pour estre fortis de luy, se mit a cracher, Et cela, dict il, en est aussi bien forty. Et cest autre que Plutarque vouloit induire a s'accorder avec son frere, Je n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorti de mesme trou . C'est a la verité vn beau nom, & plein de dilection que le nom de frere, & a ceste cause en fismes nous luy & moy nostre alliance. Mais ce mesflange de biens, ces partages, & que la richesse de l'vn soit la pauureté de l'autre, cela detrampe merueilleusement & relasche ceste soudure fraternelle: les freres ayātz a conduire le progrez de leur auancemēt en mesme sentier & mesme train , il est force

qu'ils se hurtent & choquent souuent. Dauantage la correspondance & relation qui engendre ces vrayes & parfaictes amitiez, pourquoy se trouuera elle en ceux ci? Le pere & le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnée, & les freres aussi. C'est mon fils, c'est mon paré, mais c'estyn hōme farouche, vn meschât, ou vn sot. Et puis a mesure que ce sont amitiez que la loy & l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre chois & liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de productiō qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection & amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé la tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques & le plus indulgent, iusques a son extreme vieillesse, & estant d'une famille fameule de pere en fils, & exemplaire en ceste partie de la concorde fraternelle. D'y comparer l'affection enuers les femmes, quoy qu'elle naissa la vérité de nostre choix, on ne peut, ni la loger en ce rolle. Son feu, ie le confesse,

(Neque enim est dea nescia nostri

Quę dulcem curis miscet amaritiem)

est plus actif, plus cuisant, & plus aspre. Mais c'est vn feu temeraire & voulage, ondoyant & diuers, feu de fiebure, subiect a accez & remises, & qui ne nous tient qu'à vn coing. En l'amitié, c'est vne chaleur generale & vniuerselle, temperée au demeurant & égale, vne chaleur constante

constante & rassise , toute douceur & polissure , qui n'a rien d'aspre & de poignât . Qui plus est en l'amour ce n'est qu'un desir force[n]é apres ce qui nous fuit .

Comme segue la lepre il cacciatore

Al freddo, al caldo, allamontagna, al lito,

Ne pin l'estima poi, che presa vede

Et sol dietro a chi fugge affretta il piede.

Aussi tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est a dire en la conuenance des volontez , il s'esuanouist & s'alâguist: la iouissance le perd, comme ayant la fin corporelle & subiecte a sa-cieté . L'amitié au rebours, est iouié a mesure qu'elle est desirée, ne s'esleue, se nourrit, ni ne prend accroissance qu'en la iouissance, comme estant spirituelle, & l'ame s'affinant par l'vsage. Sous ceste parfaict amitié ces affectiōs vola-ges ont autrefois trouué place ches moy: affin que ie ne parle de luy, qui n'en cōfesse que trop par ses vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en cōnoissance l'vne de l'autre, mais en cōparaison iamais: la premiere maintenāt sa route d'un vol hautain & superbe , & regardant desdaigneusemēt ceste cy passer ses pointes biē loing au dessouz d'elle. Quāt aux mariages, ou-tre ce que c'est vn marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estât contrainte & forcée, depē-dāt d'ailleurs que de nostre vouloir, & marché qui ordinairemēt se faiçt a autres fins: cōme de la generation, alliances, richesses, il y suruient mille

mille fusées estrangères a desmeler parmi, suffisantes a rôpre le fil & troubler le cours d'une viue affection: la ou en l'amitié, il n'y a affaires ni commerce que d'elle mesme: ioint qu'a dire le vray la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre a ceste conference & communication nourrisse de ceste sainte couture , ni leur ame ne semble estre assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé & si durable. Et certes sans cela s'il se pouuoit dresser une telle accointance libre & volontaire, ou non seulement les ames eussent ceste entiere iouyssance: mais encore ou les corps eussent part a l'alliance , il est vray semblable que l'amitié en seroit plus peine & plus comble . Mais ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arriuer, & cest autre licéce Grecque est iustement abhorree par nos meurs . Au demeurant ce que nous appellons ordinairement amis & amitié ce ne sont qu'accointances & familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennēt. En l'amitié, de quoy ie parle, elles se meslent & se confondent lvn'en l'autre d'un melange si vniuersel, qu'elles effacent, & ne retrouuet plus la couture qui les a iointes. Si on me presse de dire pourquoi ie l'aymois , ie sens que cela ne se peut exprimer, il y a ce semble au dela de tout mon discours , & de ce que i'en puis dire, ne scay qu'elle force diuine & fatale mediatri-

ce de

ce de ceste vnion. Ce n'est pas vne particuliere consideratiō, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille. C'est ie ne scay quelle quint'essence de tout ce mēlange, qui ayant saisi toute ma volōté, l'amena se plonger & se perdre dans la sienne. Je dis perdre a la verité , ne luy reseruant rien qui luy fut propre , ne qui fut sien. Quand Lælius en presence des Consuls Romains, lesquels apres la condamnation de Tiberius Gracchus poursuuoient tous ceux, qui auoient esté de son intelligence , vint a s'enquerir de Caius Blofius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eut voulu faire pour luy, & qu'il eut respondu, Toutes choses. Comme toutes choses, suivit il, & quoy s'il t'eut commandé de mettre le feu en nos temples? Il ne me l'eut iamais commandé , replica Blofius: mais s'il l'eut fait? adiouta Lælius: I'y eusse obey, respondit il. S'il estoit si perfaictement ami de Gracchus, comme disent les histoires, il n'auoit que faire d'offenser les consulz par ceste dernière & hardie confession : & ne se deuoit départir de l'asseurance qu'il auoit de la volonté de Gracchus, de laquelle il se pouuoit respondre, comme de la sienne: mais toutesfois ceux, qui accusent ceste responce comme seditieuse , n'entendent pas biē ce mystere, & ne presupposent pas comme il est , qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche & par puissance & par connoissance. Et qu'ainsi sa responce ne sonne non plus que

que feroit la mienne a qui s'enquerroit a moy de ceste facon, Si vostre volonte vous commandoit de tuer vostre fille, la tueries vous? & que ie l'accordasse: car cela ne porte nul tesmoignage de consentement a ce faire, par ce que ie ne suis en nul doute de ma volonte, & tout aussi peu de celle dvn tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde , de me desfloger de la certitude que i'ay des intentions & iugemens du mien: nulle de ses actions ne me fçaroit estre presentee quelque visage qu'elle eut, que ie n'en trouuasse incontinent le vray ressort. Nos ames ont charrié si long temps ensemble: elles se sont considerées d'une si ardante affection, & de pareille affection descouvertes iusques au fin fond les entrailles l'une a l'autre: que non feullemēt ie connoissoy la sienne comme la mienne , mais ie me fusse certainement plus volontiers fié a luy de moy qu'a moy mesme. Qu'on ne me mette pas en ce reng ces autres amitiés communes : car i'en ay autant de connoissance qu'un autre, & des plus parfaites de leur genre . En ce noble commerce les offices & les bienfaits nourrissiers des autres amitiés ne meritent pas seulement d'estre mis en conte. Ceste confusion si pleine de nos volontez en est cause: car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit nulle augmentation, pour le secours que ie me döne au besoin, quoy que dient les Stoiciens, & comme ie ne me fçay nul gré .

gré du seruice que ie me fay : aussi l'vnion de tels amis estant véritablement parfaicté , elle leur faict prendre le sentiment de tels deuoirs , & haïr & chasser d'entre eux ces motz de diuision & de difference, comme bien-faict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement , & leurs pareils, tout estant par effect commun entre eux, volontez, pensemens, iugemens, biés, femmes, enfans, honneur, & vie. Ils ne se peuvent ni prester ni donner rien. Voila pourquoy les faiseurs de loix pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de ceste diuine liaison, defendant les donations entre le mary & la femme, voulant inferer par la, que tout doit estre a chacun d'eux, & qu'il n'ont riē a diuiser & partir ensemble. Si en l'amitié , de quoy ie parle, l'vn pouuoit donner a l'autre , ce se roit celuy qui receuroit le bien-faict qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'vn & l'autre plus que toute autre chose de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere & l'occasion, c'est celuy la qui faict l'honeste & le courtois , donnant ce contentement a son ami d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Et pour montrer comment cela se pratique par effect , i'en recitay vn ancien exemple qu'i est singulierement propre . Eudamidas Corinthien, auoit deux amis , Charixenes Sycionien , & Aretheus Corinthien : venant a mourir estant pauure, & ses deux amis riches, il fit

il fit ainsi son testament: ie legue a Aretheus de nourrir ma mere, & l'entretenir en sa vieillesse: a Charixenus de marier ma fille & luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra. Et au cas que lvn d'eux vienne a defaillir ie substitue en sa part celuy , qui suruiura. Ceux qui premiers virent ce testament s'en mocquerent: mais ses heretiers en ayant esté aduertis,l'accepterent avec vn singulier contentemēt. Et lvn d'entre eux Charixenus estant trespassé cinq iours apres, la substitution estat ouverte en fauer d'Aretheus, il nourrit curieusement ceste mere,& de cinq talens qu'il auoit en ses biens il en donna les deux & demi en mariage a vne siéne fille vniue, & deux & demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas , desquelles il fit les nopus en mesme iour. Cest exemple est bien plein, si vne condition en estoit a dire, qui est la multitude d'amis: car ceste parfaicte amitié, de quoy ie parle, est indiuisible: chacun se donne si entier a son ami , qu'il ne luy reste rien a departir ailleurs. Au rebours il est marii qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait plusieurs ames & plusieurs volontez , pour les conferer toutes a ce subiect. Les amitiez communes on les peut départir, on peut aimer en cestuy cy la beauté , en cest autre la facilité de ses meurs , en l'autre la liberalité , en celuy-la la paternité, en cest autre la fraternité, ainsi du reste:mais ceste amitié , qui possede l'ame &

la re-

la regente en toute souueraineté, il est impossible qu'elle soit double. Le demeurant de ceste histoire conuient tres-bien a ce que ie disois: car Eudamidas donne pour grace & pour faueur a ses amis de les employer a son besoin: il les laisse heritiers de ceste siéne liberalité, qui consiste a leur mettre en main les moyens de luy biē-faire. Et sans doute la force de l'amitié se monstre bien plus richemēt en son faict, qu'en celuy d'Aretheus. Somme ce sont effectz inimaginables, a qui n'en a gousté. Et tout ainsi que celuy qui fut rencontré a cheuauchons sur vn batō se ioüant avec ses enfans, pri a celuy qui l'y surprint , de n'en rien dire iusques a ce qu'il fut pere luy mesme, estimant que la passiō qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit iuge equitable d'vne telle actiō: ie souhaiterois aussi parler a des gens qui eussent essayé ce que ie dis . Mais sçachant combien c'est chose eslongnée du commun vsage qu'vne telle amitié, & combien elle est rare , ie ne m'attens pas d'en trouuer nul bon iuge. Car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subiect me semblent lâches au pris du goust que l'en ay, Et en ce seul point les effectz surpassent les preceptes mesmes dela philosophie.

Nil ego contulerim iucundo sanus amico.

L'antien Menâder disoit celuy-la heureux, qui auoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un ami: il auoit certes raison de le dire, mesme s'il

en auoit tasté: car a la verité si ie compare tout le reste de ma vie, quoy q̄ par la grace de Dieu ie l'aye passée douce, aisee, & sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction poissante, pleine de contentement & de tranquillité d'esprit, ayant prins en payemāt mes commodités naturelles & origineles sans en rechercher d'autres : si ie la compare, dis-je, toute aux quatre ou cinq années qu'il m'a esté donné de iouir de la douce compagnie & société de ce personage, ce n'est que fumée , ce n'est qu'une nuit obscure & ennuyeuse, depuis le iour que ie le perdi,

quem semper acerbum

Semper honoratum (sic dij voluistis) habeo,
ie ne fay que trainer languissant, & les plaisirs mesmes qui s'offrent a moy, au lieu de me consoler me redoublēt le regret de sa perte. Nous estoions a moitié de tout. Il me semble que ie luy desrobe sa part,

Nec fas esse ullam voluptate hic frui
Decreui, tantisper dum ille abest meus particeps.
I'estoia des-ia si faict & accoustumé a estre deuxiesme par tout , qu'il me semble n'estre plus qu'a demi: il n'est action ou imagination, ou ie ne le trouue a dire , comme si eut il bien faict a moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance & vertu, aussi faisoit il au devoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam chari capitii?

O mi-

O misero frater ademte mihi!

Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,

Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.

Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater

Tecum una tota est nostra sepulta anima.

Cuius ego interitu tota de mente fugaui

Hæc studia, atque omnes delicias animi

Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?

Nunquam ego te vita frater amabilior

Aspiciam posthac? at certe semper amabo.

Mais oyons vn peu parler ce garson de dixhuit
ans. * * * *

Parce que i'ay trouué que cest ouurage a este
depuis mis en lumiere & a mauuaise fin , par
ceux qui cherchent a troubler & châger l'estat
de nostre police, sans se soucier s'ils l'amende-
ront , qu'ils ont meslé a d'autres escris de leur
farine, ie me suis dedit de le loger icy. Et affin
que la memoire de l'auteur n'en soit intereslée
en l'endroit de ceux, qui n'ont peu connoistre
de pres ses opinions & ses actions : ie les adui-
se que ce subiect fut traisté par luy en son en-
fance par maniere d'exercitation seulement,
comme subiect vulgaire & tracassé en mille
endroicts des liures . Le ne fay nul doute
qu'il ne creut ce qu'il escriuoit : car il estoit af-
fes conscientieux, pour ne mentir pas mesmes
en se ioüant , & scay d'auantage que s'il eut
eu a choisir , il eut mieux aimé estre nay à Ve-
nise qu'à Sarlac , & auoit raison; mais il auoit

vn'autre maxime souuerainemēt empreinte en son ame , d'obeir & de se soubmettre tres-religieusement aux loix, sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut iamais vn meilleur citoyē, ni plus affectionné au repos de sa patrie, ni plus enemi des remuemēs & nouuelletez de son temps: il eut bien plutost employé sa suffisance a les esteindre que a leur fournir de quoy les émouvoir: d'autant il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux cy. Or en eschange de cest ouurage serieux i'en sustitueray vn autre produit en ceste mesme faiso de son aage plus gaillard & plus eniouë, ce sont 29. Sonets que le sieur de Poiferré hōme d'affaires & d'entendement, qui le connoissoit long temps auat moy a retrouué par fortune ches luy par-mi quelques autres papiers , & me les vient d'envoyer, de quoy ie luy suis tres-obligé, & souhaiterois que d'autres qui detiennent plusieurs lopins de ses escris par cy, par la, en fissent de mesmes.

CHAP. XXVIII.

Vingt neuf-sonnetz d'Estienne de la Boëtie a Madame de Grammont contesse de Guisen.

MAdame ie ne vous offre rien du mien, ou par ce qu'il est des-ia vostre, ou par ce que ie n'y trouue rien digne de vous. Mais i'ay voulu que ces vers en quelque lieu qu'ils se vissent, pour-

pourtaſſent vostre nom en teste, pour l'honneur
que ce leur ſera d'auoir pour guide cete gran-
de Corifande d'Andoins. Ce preſent m'a ſem-
blé vous eſtre propre, d'autant qu'il eſt peu de
dames en France, qui iugent mieus & fe ſeruēt
plus a propos que vous de la poëſie: & puis qu'il
n'en eſt point qui la puiffent rendre viue & ani-
mée, cōme vous faites par ces beaus & riches
accords, dequoy parmi vn miliō d'autres beau-
tés, nature vo⁹ a eſtrenée, Madame, ces vers me
ritent que vous les cheriſſez: car vous ſerez de
mon aduis, qu'il n'en eſt point ſorti de Gascoi-
gne qui euffent plus d'inuention & de gentileſſe,
& qui teſmoignent eſtre sortis d'vne plus ri-
che main. Et n'entrez pas en ialousie, dequoy
vous n'auez que le reſte de ce que pieça i'en ay
faict imprimer ſous le nom de monſieur de
Foix vostre bon parent: car certes ceux-cy ont
ie ne ſçay quoy de plus vif & de plus bouillant:
comme il les fit en fa plus verte ieunefſe, & eſ-
chauffé d'vne belle & noble ardeur que ie vous
diray, Madame, vn'autrefois. Les autres fu-
rent faicts depuis, comme il eſtoit a la pour-
ſuite de ſon mariage, en faueur de ſa femme, &
ſentent defia ie ne ſçay quelle froideur mari-
tale. Et moy ie ſuis de ceux qui tiennent que la
poëſie ne rid point ailleurs, comme elle faict
en yn ſubiect folatre & def-reglé.

SONNET.

I.

PARDON AMOUR, pardon, ô sei-
gneur ie te voiue

Le reste de mes ans, ma voix & mes escris,
Mes saglots, mes soupirs, mes larmes & mes cris:
Rien, rien tenir d'aucun, que de toy ie n'aduoüe.
Helas comment de moy, ma fortune se ioüe.

De toy n'a pas long temps, amour, ie me suis ris.
I'ay failly, ie le voy, ie me rends, ie suis pris.
I'ay trop gardé mon cœur, or ie le desaduoüe.
Si i'ay pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traritte plus mal, plus grande en est ta
gloire.

Et si du premier coup tu ne m'as abbatu,
Pense qu'un bon vainqueur & nai pour estre
grand,
Son nouueau prisonnier, quād un coup il se red,
Il prise & l'ayme mieux, s'il a bien combatu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, ie le sens:
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
Aqui onq pauure cœur ait ouuerte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses tratiz perçans,
Mais arc, traits & carquois, & luy tout das mes
sens.

Encor un mois n'a pas, que ma frāchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines ie porte,
Et des-ia i'ay perdu & le cœur & le sens.
Et quoy? si c'est amour a mesure croissoit,

Qui en si

Qui en si grand tourmēt dedans moy se conçoit?
O croistz, si tu peuz croistre, & amande en crois-
sant.

Tu te nourris de pleurs; des pleurs ie te prometz,
Et pour te refreschir, des soupirs pour iamais.
Mais que le plus grand mal soit au moins en
naissant.

III.

C'est faict mon cœur, quitons la liberté.

Dequoy meshuy seruiroit la deffence,
Que d'agrandir & la peine & l'offence?
Plus ne suis fort, ainsi que l'ay este.

La raison fust vn temps de mon costé,
Or reuoltée elle veut que ie pense
Qu'il faut seruir, & prendre en recompence
Qu'onceq d'un tel neud nul ne fust arresté.

S'il se faut rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus deuers soy la raison.

Ie voy qu'amour, sans que ie le deserue,
Sans aucun droit, se vient saisir de moy?
Et voy qu'encor il faut a ce grand Roy
Quand il a tort, que la raison luy serue.

III.

C'estoit alors, quand les chaleurs passées,
Le sale automne aus cuues va foulant
Le raisin gras dessoubz le pied coulant,
Que mes douleurs furent encommencées.

Le païsan bat ses gerbes amassées,
Et aux caueaux ses bouillans muis roulant,
Et des fruitiers son autonne croulant,

Se vange lors des peines aduancées.

Seroit ce point un presage donné

Que mon espoir est des-ia moissonné?

Non certes, non. Mais pour certain ie pense,

I'auray, si bien a deuiner i'entends,

Si lon peut rien prognostiquer du temps,

Quelque grand fruct de ma longue esperance.

V.

I'ay veus ses yeux perçans, i'ay veu sa face claire:

(Nul iamais sans son dā ne regarde les dieux)

Froit, sans cœur me laisse son œil victorieux,

Tout estourdy du coup de sa forte lumiere.

Come vn surpris de nuit aux champs quād il es-

Estonné, se pallist si la fleche des cieux (claire

Sifflant luy passe contre, & luy ferre les yeux,

Il tremble, & veoit, transi, Iupiter en colere.

Dy moy Madame, au vray, dy moy, si tes yeux
vertz.

Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient
couvert?

Tu les auois, ie croy, la fois que ie t'ay venē,

Au moins il me souuient, qu'il me fust lors
aduis

Qu'amour, tout a vn coup, quand premier ie
te vis,

Desbanda dessus moy, & son arc, & sa venē.

VI.

Ce diet maint vn de moy, dequoy se plaint il tant,

Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere?

Qu'a il tant a crier, si encore il espere?

Et s'il

*Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est il content?
Quand i'estoys libre et sain i'en disois bien autat:
Mais certes celuy la n'a la raison entiere,
Ains le coeur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plaint de ma plainte, et mo mal il n'etend
Amou rtout a vn coup de cest douleurs me point.*

*Et puis lon m'aduertit que ie ne crie point.
Si vain ie ne suis pas que mon mal i agrandisse
A force de parler: son m'en peut exempter,
Ie quitte les sonnetz, ie quitte le chanter.
Qui me deffend le deuil, celuy la me guerisse.*

VII.

*Quant a chanter ton los, par fois ie m'aduenture,
Sans ozer ton grand nom, dans mes vers exprimer,
Sondant le moins profond de ceste large mer,
Ie treble de m'y perdre, & aux riues m'assure.
Ie crains en louant mal, que ie te face iniure.*

*Mais le peuple estonné d'oir tant i'estimer,
Ardant de te connoistre, essaie a te nommer,
Et cherchât ton sainct nom ainsi a l'aduëture,
Esbloui n'attant pas a veoir chose si claire,
Et ne te trouue point ce grossier populaire,
Qui n'oyant qu'un moyen, ne voit pas celuy la:
C'est que s'il peut trier, la comparaison faict
Des parfaictes du mode, vne la plus parfaicte,
L'ors, s'il a voix, qu'il crie hardiment lavoya.*

VIII.

*Quand viendra ce iour la, que ton nom au vray
passe*

Par France, dans mes vers? combien & quan-
tesfois

S'en emprese mon cœur, s'en demangent mes
doits?

Souuent dans mes escrits de soy mesme il prend
place.

Maugré moy ie t'escris, maugré moy ie t'efface.

Quand astrée viendroit & la foy & le droit,
Alors ioyeux ton nom au monde se rendroit.

Ores c'est a ce temps, que cacher il te face,

C'est a ce temps maling une grande vergoigne

Donc Madame tādis tu seras ma Dourdoni-
gne.

Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre,

Ayez pitié du temps, si au iour ie te metz,

Si le temps te cognoiſt, lors ie te le prometz,

Lors il sera doré, s'il le doit iamais estre.

I X.

O entre tes beautez, que ta constance est belle.

C'est ce cœur assuré, ce courage constant,

C'est parmy tes vertus, ce que l'on prisē tant:

Aussi qu'est il plus beau, qu'une amitié fidelle?

Or ne charge donc rien de ta sœur infidele,

De Vesere ta sœur: elle va s'escartant

Tousiours flotant mal seure en son cours in-
constant.

Voy tu cōme a leur gré les vēs se iouent d'elle?
Et ne te repens point pour droict de ton aſnage

D'auoir des ia choisi la constance en partage.

Mesme race porta l'amitié souueraine

Des

Des bons iumeaux, desquelz lvn a l'autre de-
ſpart

Du ciel & de l'enfer la moitié de ſa part,
Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X.

Je voy bien, ma Dourdouigne, encor huble tu vas:
De te monſtrer Gasconne en France, tu as
honte.

Si du ruisseau de Sorgue, on fait ores grād côte,
Si a il bien eſtē quelquefois auſſi bas.

V oys tu le petit Loir comme il haste le pas?
Comme des ia parmy les plus grands il fe côte?
Comme il marche hautain d'une course plus
prompte

Tout a coſté du Mince, & il ne s'en plaint pas?
V n ſeul Olinier d'Arne ente au bord de Loire,
Le fait courir plus braue & lui donne ſa
gloire.

Laisſe, laisse moy faire, Et vniourma Dourdouin-
gne,

Si ie deuine bien, on te cognoistra mieux:
Et Garonne, & le Rhone, & ces autres grands
dieux

En auront quelque envie, & poſſible vergoigne.

X I.

T oy qui oys mes ſouſpirs, ne me ſois rigoureuſx
Si mes lar mes apart toutes miennes ie verſe,
Si mon amour ne ſuit en ſa douleur dinerſe
Du Florentin transi les regretz languoreux,
Ny de Catulle auſſi, le foul aſtre amoureux,

Qui

*Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy
perce,*

*N y le sçauant amour du migregeois Properce,
Ils n'ayment pas pour moy, ie n'ayme pas pour
eux.*

*Qui pourra sur autruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'autruy les plaintes imiter:*

*Chacun sent son tourment, & scāit ce qu'il endure
Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.*

*Ie dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme a la mesure.*

XII.

Quoy? qu'est-ce? ô vens, ô nues, ô l'orage!

*A point nommé, quand moy d'elle aprochant
Les bois, les monts, les baïses vois tranchant
Sur moy d'aguest vous pousser vostre rage.*

Ores mon cœur s'embrasé d'anantage.

Allez, allez faire peur au marchant,

Qui dans la mer les thresors va cherchant:

Ce n'est ainsi, qu'on mabbat le courage.

*Quand i'oy les ventz, leur tempeste, & leurs cri;
De leurs malice, en mon cœur ie me ris.*

Me pensent ils pour cela faire rendre?

Face le ciel du pire, & l'air aussi.

Ie veux, ie veux, & le declaire ainsi

S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

XIII.

Vous qui aimer encore ne sçauez,

Ores m'oyant parler de mon Leandre,

Oui jamais non, vous y debuez apprendre,

Si rien de bon dans le cœur vous auez.
 Il oz a bien branlant ses bras lauez,
Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frere, & le mouton sauvez.
 Un soir vaincu par les flos rigoureux,
 Voyant des ia, ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse a son plaisir le tourne:
 Parlant aux flos, leur iecta ceste voix:
 Pardonnez moy maintenant que i'y veois,
 Et gardez moy la mort, quand ie retourne.

XIII.

O cœur leger, ô courage mal seur,
 Penses-tu plus que souffrir ie te puisse?
 O bonté creuze, ô couverte malice,
 Traître beaute, venimeuse douceur.
 Tu estois donc tousiours seur de ta sœur?
 Et moy trop simple il failloit que i'en fisse
 L'essay sur moy? & que tard i'entendisse
 Ton parler double & tes chantz de chasseur?
 Despuis le iour que i'ay prins a t'aimer,
 I'eusse vaincu les vagues de la mer.
 Qu'est-ce meshuy que ie pourrois attendre?
 Comment de toy pourrois i'estre content?
 Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
 Puis que le mien ne le luy peut apprendre?

XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuze ainsi:
 Qu'a quelque enfant ses ruzes on emploie,
 Qui n'a nul goust, qui n'entend rien, qu'il oye:

Je scay aymer, ie scay hayr aussi.
 Contente toy de m'auoir iusqu'icy
 Fermé les yeux, il est temps que i'y vodie:
 Et que mes-huy, las & honteux ie soye +
 D'auoir mal mis mon temps & mon soucy,
 Oserois tu m'ayant ainsi traicté
 Parler a moy iamais de fermeté?
 Tu prens plaisir a ma douleur extreme:
 Tu me deffends de sentir mon tourment:
 Et si veux bien que ie meure en t'aimant.
 Si ie ne sens, comment veux tu que i'aime?

XV I.

O l'ay ie dict? helas l'ay ie songé?
 Ou si pour vray i'ay dict blasphemie telle?
 ça faulce langue, il faut que l'honneur d'elle
 De moy, par moy, desus moy, soit vangé.
 Mon cœur chez toy, ô madame, est logé:
 Lá donne luy quelque geéne nouvelle:
 Fais luy souffrir quelque peine cruelle:
 Fais, fais luy tout, fors luy donner congé.
 Or seras tu (ie le scay) trop humaine,
 Et ne pourras longuement voir ma peine.
 Mais un tel faict, faut il qu'il se pardonne?
 A tout le moins haut ie me desdiray
 De mes sonnetz, & me desmentiray,
 Pour ces deux faux, cinq cens vrais ie t'ẽ dōne.

XV II.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
 Si reconurer astheure ie me puis,
 Sii ay du sens, si plus homme ie suis,

Je t'en mercie, ô bien hereuse lettre.

Qui m'eust (helas) qui m'eust sceu recognoistre

Lors qu'enrage vaincu de mes ennuys,

En blasphemant madame ie poursuis?

De loing, honteux, ie te vis lors paroistre.

O sainct papier, alors ie me reuins,

Et deuers toy deuotement ie vins.

Ie te donrois vn autel pour ce fait,

Qu'on vist les traicts de ceste main diuine.

Mais de les voir aucun homme n'est digne,

Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust fait.

XVIII.

I'estois prest d'encourir pour iamais quelque
blasme.

De colere eschaufé mon courage brusloit,

Ma fole voix au gré de ma fureur branloit,

Ie despitois les dieux, & encore madame.

Lors qu'elle de loing iecte vn brefuet däs ma flâme

Ie le sentis soudain comme il me rabilloit,

Qu'aussi tost deuant luy ma fureur s'en alloit,

Qu'il me redoit vainqueur a sa place mō ame.

Entre vous, qui de moy, ces merueilles oyés,

Que me dites vous d'elle? & ie vous prie voyez,

S'ainsi comme ie fais, adorer ie la dois?

Quels miracles en moy, pensez vous qu'elle fasse

Deson œil tout puissant, ou d'un ray de sa face.

Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doiz?

XIX.

Je tremblois deuant elle, & attendois, transi,

Pour venger mon forfaict quelque iuste sentece,

A moy.

A moy mesme consent du poids de mon offence,
 Lors qu'elle me dict, va, je te prens a merci.
Que mon loz de formais par tout soit esclarcy:
 Employe la tes ans: & sans plus, mes-buy pense
 D'enrichir de mon nom par tes vers nostre
 France,

Couure de vers ta faute, & paie moy ainsi.
 Sus donc ma plume, il faut, pour iouir de ma peine
 Courir par sa grādeur, d'une plus large veine.
 Mais regarde a son oeil, qu'il ne nous abandonne.
 Sans ses yeux, nos espritz se mourroient lan-
 guissans.

Il nous dōtent le cœur, il nous donnēt le sens.
 Pour se paier de moy, il faut qu'elle me donne.

XX.

O vous mauditz sonnetz, vo^o qui printes l'audace
 De toucher a madame: ô malings & peruers,
 Des muses le reproche, & honte de mes vers:
 Si ie vous feis iamais, il faut que ie me fasse
 Ce tort de confesser vous tenir de marace,
 Lors pour vous, les ruisseaux ne furent pas
 ouuerts
 D'Appollō le dore', des muses aux yeux vertz:
 Mais vous receut naissants Tisiphone en leur
 place
 Si i'ay oncq quelque part a la posterite'
 Je veux que l'un & l'autre en soit desherite'.
 Et si au feu vangeur des or i'ene vous donne,
 C'est pour vous diffamer, vinez chetifz, vi-
 uez,

Si

Vuez aux yeux de tous, de tout honneur priuez:
Car c'est pour vous punir, qu'ores ie vous par-
donne.

XXXI.

N'ayeZ plus mes amis, n'ayeZ plus ceste enuie
Que ie cesse d'aimer, laisseZ moy obstiné,
Viure & mourir ainsi, puis qu'il est ordonné:
Mon amour c'est le fil, auquel se tient ma vie.
Ainsi me dict la fée: ainsi en AEagrie
Elle feit Meleagre a l'amour destiné:
Et alluma sa souche a l'heure qu'il fust né,
Et dict, toy, & ce feu, teneZ vous compagnie.
Elle le dict ainsi: & la fin ordonnée
Suyuit apres le fil de ceste destinée.

La souche (ce dict lon) au feu fut consommée.
Et deslors (grād miracle) en un mesme momēt
On veid tout a un coup, du miserable amant
Lavie & le tison, s'en aller en fumée?

XXXII.

Quand tes yeux conquerans estonné ie regarde,
I'y veoy dedans a clair tout mon espoir escript:
I'y veoy dedans amour, luy mesme qui me rit,
Et m'y monstre mignard le bon heur qu'il me
garde.
Mais quand de te parler par fois ie me hazarde,
C'est lors que mon espoir desséché se tarit.
Et d'adoucier iamais ton oeil, qui me nourrit,
D'un seul mot de fauer, cruelle tu n'as garde.
Si tes yeux sont pour moy, or voy ce que ie dis,
Ce so nt ceux la, sans plus, a qui ie me rendis.

Mon Dieu quelle querelle en toy mesme se dress,
 Si ta bouche & tes yeux se veulent desmentir?
 Mieux vaut, mon doux tourment, mieux vau-
 les despartir:

Et quei e prenne au mot de tes yeux la promesse.

XXXIII.

Ce sont tes yeux tranchans qui me font le courage,
 Le veoy saulter dedans la gaye liberté,
 Et mon petit archer, qui mene a son costé
 Labelle gaillardise & plaisir le volage.

Mais apres, la rigueur de ton triste langage
 Me monstre dans ton cœur la fiere honesteté,
 Et condamné ie veoy la dure chasteté,
 Lá grauement assise & la vertu sauage,
 Ainsi mon temps diuers par ces vagues se passe.
 Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.
 Helas, en c'est estrif, combien ay i' enduré.

Et puis qu'on pense auoir d'amour quelque af-
 feurance,
 Sans cesse nuict & iour a la seruir ie pense:
 Ny encor de mon mal, ne puis estre assuré.

XXXIV.

Or dis ie bien, mon esperance est morte.

Orest ce fait de mon aise & mon bien.
 Mon mal est clair: maintenant ie veoy bien,
 I'ay esponsé la douleur que ie porte.
 Tout me court sus, rien ne me reconforte,
 Tout m'abandonne & d'elle ie n'ay rien,
 Sinon tousiours quelque nouveau soustien,
 Qui rend ma peine & ma douleur plus forte.

Ce

Ce que i'attends, c'est vn iour d'obtenir
Quelques souſpirs des gens de l'aduenir:
Quelqu'un dira deſſus moy par pitié:
Sa dame & luy naſquirent destinez,
Egalement de mourir obſtinez,
L'un en rigueur, & l'autre en amitie.

XXV.

I'ay tant vescu, chetif, en ma langueur,
Qu'or i'ay veu rompre, & suis encor en vie,
Mon eſperance auant mes yeux rauye,
Contre leſqueulh de ſa fiere rigueur.

Que m'a feru de tant d'ans la longueur?
 Elle n'est pas de ma peine affouie:
 Elle s'en rit, & n'a point d'autre enuie,
Que de tenir mon mal en ſa vigueur.

Donques i'auray, mal'heureux en aimant
 Touſiours un cœur, touſiours nouueau tourmēt.
 Je me ſens bien que i'en ſuis hors d'halaine,
 Prest a laiſſer la vie ſoubz le faix:
Qu'y ferroit on ſinon ce que ie fais?
Pique du mal, ie m'obſtine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi ſont mes dures destinées,
 I'en ſauuleray, ſi ie puis, mon ſoucy.
 Si i'ay du mal, elle le veut aussi.
 I'accompliray mes peines ordonnées.
 Nympheſ des bois qui auez eſtonnées,
 De mes douleurs, ie croy quelque mercy,
Qu'en pensez vous? puis ie durer ainsι,
Si a mes maux tresues ne ſont données?

Or si quelqu' une ame scouter s'encline,
 Oyez pour Dieu ce qu'ores ie deuine.
 Le iour est pres que mes forces ia vaines
 Ne pourront plus fournir a mon tourment.
 C'est mon espoir, si ie meurs en aimant,
 A donc, ie croy failliray ie ames peines.

XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,
 Amour d'un bien mon mal refreshissant,
 Flate au cœur mort ma playe languissant,
 Nourrit mon mal, & luy fait prendre alaint.
 Lors ie conçoy quelque esperance vainc:
 Mais aussi tost, ce dur tiran, s'il sent
 Que mon espoir se renforce en croissant,
 Pour l'estoufer, cent tourmans il m'ameine,
 Encontous frez; lors ie me veois blasmant
 D'auoir esté rebelle a mon tourmant.
 Vine le mal, ô dieux, qui me deuore,
 Vine a son gré mon tourmant rigoureux.
 O bien heureux, & bien heurenx encore
 Qui sans relasche est touſours mal'heureux.

XXVIII.

Si contre amour ie n'ay autre deffence
 Je m'en plaindray, mes vers le maudiront,
 Et apres moy les roches rediront
 Le tort qu'il fait a ma dure constance.
 Puis que de luy i'endure ceste offence,
 Au moings tout haut, mes rithmes le diront.
 Et nos neveus, alors qu'ilz me liront,
 En l'outrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant

ne,
ine.
ines Ayant perdu tout l'aise que i' auois,

Ce sera peu que de perdre ma voix.

tourm S'on fçait l'aigreur de mon triste soucy,
vant, Et fut celuy qui m'a faict ceste playe,
peim Il en aura pour sifur cœur qu'il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

X X I X.

7 a reluisoit la benoîste iournée
Que la nature au monde te denoit,
Quand des thresors qu'elle te reseruoit
Sagrande clef, te fust abandonnée.

Tu prins la grace a toy seule ordonnée,
Tupillas tant de beautez qu'elle auoit:
Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit
En est par fois, elle mesme estonnée.

T a main de prendre en fin se contenta:
Mais la nature encor te presenta,
Pour t'enrichir, ceste terre ou nous sommes.
Tu n'en prins rien: mais en toy tu t'en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour estre icy royne du cœur des hommes.



CHAP. XXX.

De la moderation.

Comme si nous auions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre manierement les choses, qui d'elles mesmes sont belles & bonnes. Nous pouuons faisir la vertu de facon qu'elle en deuiendra vicieuse. Comme il aduient quād nous l'embrassons dvn desir trop aspre & trop violent. Ceux qui disent qu'il n'y a iamais d'exces en la vertu, d'autāt que ce n'est plus vertu, si l'exces y est, ils se iouent de la subtilité des parolles.

*Insani sapiens nomen ferat, et equus iniqui,
Vltra quam satis est, virtutem si petat ipsam.*

C'est vne subtile consideration de la philosophie. On peut & trop aimer la vertu, & se porter immoderement en vne action iuste & vertueuse. A ce biaiz se peut accōmoder la parole diuine , Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut: mais soyez sobrement sages. L'amitié que nous portons a nos femmes, elle est tres-legitime, la theologie ne laisse pas de la brider pourtant, & de la restringre. Il me semble auoir leu autresfois ches saint Thomas, en vn'endroit ou il cōdemne les mariages des parâtes es degrés defâdus, ceste raison parmy les autres: Qu'il y a danger que l'amitié qu'on porre a vne telle femme soit

soit immoderée. Car si l'affection maritale s'y trouue entiere & perfaicte, comme elle doit, & qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit a la parantelle : il n'y a point de double, que ce surcroist n'éporte vn tel mary hors les barrières de la raison, soit en l'amitié, soit aux effectz de la iouissance. Les sciéces qui reglēt les meurs des hommes, comme la religion & la philosophie, elles se meslent de tout. Il n'est null'actiō si priuée & si secrete, qui se desrobe de leur connoissance & iurisdiction. Je veux donc de leur part apprendre encore cecy aux maris (car il y a grand dangier qu'ils ne se perdent en ce debordement) c'est que les plaisirs mesmes qu'ilz ont a l'acointāce de leurs femmes, ils sont merueillement reprouez, si la moderation n'y est obseruée: & qu'il y a dequoy faillir en licēce & desbordement en ce subiet la, comme en vn sujet estrāgier & illegitime. C'est vne religieuse liaison & deuote que le mariage, voila pourquoy le plaisir qu'o en tire, ce doit estre vn plaisir retenu, serieux & meslé a quelque peu de seuerité. Ce doit estre vne volupté aucunement cōsciētieuse. Et par ce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doute, si lors que nous sommes sans l'esperance de cest usage, comme lors que les femmes sont hors d'aage, ou enceinte, il est permis d'en recercher ceste accointāce. Cela tiēs ie pour certain qu'il est beaucoup plus faint de s'en abstenir. Les

Roys de Perse appelloint leurs fēmes a la compagnie de leurs festins : mais quand le vin ve noit a les eschafer en bon escient, & qu'il falloit tout a fait lascher la bride a la desbauche, ils les renuoioint en leur priué , pour ne les faire participantes des excesses de leurs appetits des reglez & immoderez, & faisoient venir en leur lieu des femmes, ausquelles ils n'eussent point ceste obligation & ce respect. A Elius Verus l'Empereur respōdit a sa femme sur ce propos, comme elle se plaignoit, de quoy il se laissoit alera a l'amitié d'autres femmes , qu'il le faisoit par occasion conscientieuse, d'autant que le mariage estoit vn nom d'honneur & dignité, non de folastre & lasciue volupté. Il n'est en somme nulle si iuste volupté, en laquelle l'excès & l'intemperance ne nous soit reprochable. Mais a parler en bō escient, est ce pas vn miserable animal que l'homme ? a peine est-il en son pouuoir par sa condition naturelle, de gouter vn seul plaisir entier & pur, encore se met il en peine de le retrencher par discours. Il n'est pas assez chetif, si par art & par estude il n'augmente sa misere : quoy que nos medecins spirituels & corporels , comme par complot fait entre eux , ne trouuent nulle voye a la guerison , ny remede aux maladies du corps & de l'ame, que par le torment, la douleur & la peine. Les veilles , les ieusnes , les haires , les exils lointains & solitaires, les prisons perpetuelles,

les

les verges & autres afflictions ont esté introduites pour cela : mais en telle condition que ce soient véritablement afflictions, & qu'il y ait de l'aigreur poignante. Car a qui le ieusne aiguiseroit la santé & l'alegresse, a qui le poisson seroit plus appetissat que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire, non plus qu'en l'autre medicine les drogues n'ōtpoint d'effect a l'endroit dece-luy, qui les prend avec goust & plaisir. L'amer-tume & la difficulté sont circonstances seruants a leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir. Et icy faut la regle cō-mune, Que les choses se guerissent par leurs cō-traires: car le mal y guerit le mal.

C H A P. XXXI.

Des Cannibales.

Quād le Roy Pyrrhus passa en Italie, apres qu'il eut recōneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy enuoioiēt au deuant, i e ne scay, dit il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelloient toutes les nations barbares) mais la disposition de ceste armée, que ie voy, n'est aucunement barbare. Autant en dirēt les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur païs. Voila cōment il se faut garder de s'atacher

aux opinions vulgaires, & faut iuger les choses par la voye de la raison, non de la voix commune. I'ay eu lo g temps avec moy vn homme qui auoit demeuré dix ou douze ans en c'est autre monde, qui a esté descouert en nostre siecle en l'endroit ou Vilegaino print terre, qu'il surnomma la France Antartique. Ceste descouerte d'vn païs infini de terre ferme, semble de grande consideration. Je ne scay si ie me puis respondre que il ne s'en face a l'aduenir quelqu'autre, tant de grands personnages ayans esté trompez en ceste-ci. I'ay peur que nous auons les yeus plus grands que le ventre, comme on dict, & le dit on de ceus, ausquels l'appetit & la faim font plus desirer de viande, qu'ils n'en peuuet empocher. Je crains aussi que nous auons beaucoup plus de curiosité, que nous n'aurons de capacité. Nous embrasssons tout: mais ie crains que nous n'étreignons rien que du vent. Platon introduit Solon racontant auoir apres des prestres de la ville de Saïs en AEgypte, que iadis & auant le deluge, il y auoit vne grande Isle nommée Athlantide, droict a la bouche du destroit de Gibaltar, qui tenoit plus de païs que l'Afrique & l'Asie toutes deux ensemble: & que les Roys de ceste contrée la, qui ne possedoint pas seulement ceste isle, mais s'estoient esté des dans la terre ferme si auât, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique, iusques en AEgypte, & de la longueur de l'Europe, iusques en la

en la Toscane entreprindrēt d'eniāber iusques sur l'Asie, & subiuguer toutes les natiōs qui bor dent la mer Mediterranée iusques au golfe de la mer Maiour, & pour cest effect trauerserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie iusques en la Grece, ou les Atheniens les soustindrent: mais que quelque temps apres & les Atheniens & eux & leur ille furent engloutis par le deluge. Il est bien vray-semblable que cest extreme rauage d'eaux ait faict des changemens estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranche la Sycile d'avec l'Italie, Chi pre d'avec la Surie, l'isle de Negrepont de la terre ferme de la Beoce:& ioint ailleurs les ter res qui estoit diuisées, comblant de limon & de sable les fossiez d'entre-deux.

*Sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit, & graue sentit aratrum.*

Mais il n'y a pas grande apparece que ceste Isle soit ce monde nouveau , que nous venons de descouvrir, car elle touchoit quasi l'Espaigne:& ce seroit vn effect incroyable d'inundation , de l'en auoir reculée , comme elle est, de plus de douze cēs lieuēs, outre ce q̄ les nauigations des modernes ont des-ia presque descouvert , que ce n'est point vne ille, ains terre ferme & continēte avec l'Inde oriētale dvn costé,& avec les terres qui sont sous les deux poles d'autre part: ou si elle en est separée , que c'est dvn si petit destroit

destroit & interualle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée isle pour cela. L'autre tesmoignage de l'antiquité, auquel on veut rapporter ceste descouverte, est dás Aristote, au moins si ce petit liuret des merueilles inouies est a luy. Il raconte la que certains Carthaginois s'estât iettez au trauers de la mer Athlétique hors le destroit de Gibaltar, & nauigué l'og temps, auoint descouvert en fin vne grande isle fertile, toute revestue de bois, & arrouisée de grandes & profondes riuieres fort esloignée de toutes terres fermes: & qu'eus & autres depuis atirez par la bonté & fertilité du terroir s'i en allerent avec leurs femmes & enfans, & comencerent a s'y habituer. Les seigneurs de Carthage voiás que leur pays se dépeuploit peu a peu, firent deffense expresse sur peine de mort que nul n'eut plus a aller la, & en chasserét ces nouveaux habitás, craignants, a ce que l'on dit, que par succession de temps ils ne vinsent a multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux mesmes & ruinasfent leur estat. Ceste narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neuftues. Cest homme que i'auoy, estoit homme simple & grossier, qui est vne condition propre a rendre véritable tesmoignage. Car les fines gens remerquent bien plus curieusement & plus de choses, mais ils les glosent: & pour faire valoir leur interpretatio & la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire. Ils ne vous

vous representēt iamais les choses pures, ils les inclinent & masquent selon le visage qu'ils les ont goustées: & pout dōner credit a leur iugement & vous y attirer, prestent volontiers de ce costé la a la matiere , l'alongent & l'amplifient . Ou il faut vn homme tres-fidelle, ou si simple qu'il n'ait pas dequoy bastir & donner de la vray-semblance a des inuentions fauces: & qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel: & outre cela il m'a fait voir a diuerses fois pluseurs matelotz & marchās, qu'il auoit cogneus en ce voyage. Ainsi ie me contēte de ceste informaciō, sansm'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous faudroit des topographes qui nous fissent des narratiōs particulières des endroitz , ou ils ont esté. Mais pour auoir cest auantage sur nous , d'auoir veu la Palestine , ils veulent auoir ce priuilege de nous cōter nouuelles de tout le demeurant du monde . Je voudroy que chacū escriuit ce qu'il sçait, & autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subiectz. Car tel peut auoit quelque particuliere science ou experiance de la nature d'vne riuiere ou d'vne fontaine, qui ne sçait au reste , que ce que chacun sçait. Il entreprendra toutes-fois, pour faire courir ce petitlopin, d'efcrire toute la physique. De ce vice sourdēt pluseurs grandes incommoditez . Or ie trouue, pour reuenir a mon propos , qu'il n'y a rien de barbare & de sauage en ceste natiō a ce qu'on

m'ea

m'en a rapporté: finon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son vsage, comme de vray il semble, que nous n'auons autre touche de la verité, & dela raison, que l'exemple & idée des opiniōs & vsances du païs ou nous sommes. La est touſiours la perfaictē religion, la perfaictē police , perfect & accomply vsage de toutes chofes. Ils font sauuages de mesmes que nous appellons sauuages les fruits, que nature de soy & de son progrez ordinaire a produitz. La ou a la verité ce sont ceux que nous auons alterez par nostre artifice, & detournez de l'ordre commun, que nous deurions appeller plutoſt sauuages. En ceux la font viues & vigourees les vrayes & plus vtiles, & naturelles vertus & proprietés, lesquelles nous auōs abastardies en ceux-cy , & les auons feulement accommodeées au plaisir de nostre gouſt corrompu . Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur fur nostre grāde & puiffante mere nature. Nous auons tant rechargé la beauté & richesse de ses ouurages par noz inuentions , que nous l'auons du tout eſtoufée. Si eſt-ce que par tout ou fa pureté reluyt , elle fait vne merueilleuse hôte a nos vaines & friuoles entreprimes. Tous nos efforts ne peuvent feulement arriuer a reprefenter le nid du moindre oyſelet, fa contexſture, fa beauté, & l'vtilité de fon vsage: non pas la tiffure de la chetue & vile araignée. Ces nations me ſemblent donc ainsi barbares, pour auoir

auoir receu fort peu de faço de l'esprit humain,
& estre encore fort voisines de leur naifueté o-
riginelle. Les loix naturelles leur commandēt
encores, fort peu abastardies par les nostres,
mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quel-
que fois desplaisir, dequoy la cognoissance n'en
soit venue plutoſt, du temps qu'il y auoit des
hommes, qui en eussent ſceu mieux iuger que
nous. Il me desplait que Licurgus & Platon ne
l'ayent euë. Car il me semble que ce que nous
voyons par experiee en ces nations la, ſurpaſ-
ſe non feulemēt toutes les peintures, dequoy la
poëſie a embely l'age doré, & toutes ſes inuen-
tions a feindre vne heureufe cōdition d'hōmes:
mais encore la conception & le desir mesme
de la philosophie. Ils n'ont peu imaginer vne
naifueté ſi pure & ſi simple, comme nous la vo-
yons par experiance : ni n'ont peu croire que
nostre ſociété ſe peut maintenir avec ſi peu d'ar-
tifice & de ſoudeure humaine. C'eſt vne nation,
diroy ie a Platon, en laquelle il n'y a nulle eſpe-
ce de trafique, nulle cognoiſſance de lettres,
nulle ſcience de nōbres, nul nom de magiſtrat
ni de ſuperiorité politiqve, nul gouſt de ſeruice,
de richeſſe, ou de pauureté, nuls cōtrats, nulles
ſuccelliōs, nuls partages, nulles occupatiōs qu'oï
ſiues, nuls reſpect de paréte que cōmun, nuls ve-
ſtemēs, nulle agriculture, nul metal, nul ſlage de
vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui ſigni-
fiēt la mensonge, la trahison, la diſſimulation,

l'aua.

l'auarice, l'enuie, la detraction, le pardō, inouies. Combien troueroit il la republique qu'il a imaginée esloignée de ceste perfection? Au demeurant, ils viuent en vne contrée de païs tres-plaisante & tres-bien temperée: de façon qu'a ce que m'ot dit mes tesmoings, il est rare d'y voir vn hōme malade: & m'ont assuré n'en y auoir veu nul tremblant, chassieux, edenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, & fermez du costé de la terre de grādes & hautes mótaignes, ayant entre deux, cent lieuës ou enuiron d'estendue en large. Ils ont grande abondāce de poisson & de chairs, qui n'ot nulle ressemblance aux nostres, & les mangent sans aucun autre artifice, que de les cuyre. Le pre-mier qui y mena vn cheual, qui les auoit pratiquez a plusieurs autres voyages, il leur fit tant d'horreur en ceste assiete, qu'ils le mirent en pieces a coups de traict, auant que le pouuoir recognoistre. Leurs bastimēs sont fort lōgs & capables de deux ou trois cēts ames, estoës d'escorse de grands arbres, tenans a terre par vn bout & se sostenans & appuyans lvn contre l'autre par le feste, a la mode d'aucunes de nos granges, desquelles la couverture pend iusques a terre, & fert de flanq & de paroy. Ils ont du bois si dur & si ferme, qu'ils en coupent & en font leurs espées, & des grilles a cuyre leur vian de. Leurs litz sont dvn tissu de couton, suspen-duz contre le toict, comme ceux de nos nauis,

res,

res , à chacun le sien . Car les femmes couchent a part des maris . Ils se leuent avec le soleil , & mangent soudain apres s'estre leuez , pour toute la iournée : car ils ne font autre repas que celuy-la . Ils ne boyuent pas lors , mais ils boiuent a plusieurs fois sur iour , & d'autant . Leur breuuage est faict de quelque racine , & est de la couleur de nos vins clairets . Ils ne le boyuent pas autrement que tiede . Ce breuuage ne se conserue que deux ou trois iours . Il a le gouſt vn peu piquant , nullement fumeus , saluaſtare a l'estomac , & laxatif a ceux qui ne l'ont guiere accoustumé . C'est vne boiffō tresagreable a ceux qui y font duits . Au lieu du pain ils mangēt d'vne certaine matiere blanche , cōme du coriandre confit . I'en ay tasté : il a le gouſt dous & vn peu fade . Toute la iournée se passe a dancer . Les plus ieunes vont a la chaffe des bestes , a tout des arcs . Vne partie des femmes s'amusent cependant a chaufer leur breuuage , qui est le principal office qu'ils reçoiuent d'elles . Il y a quelqu'vn des vieillars , qui le matin auāt qu'ils se mettent a manger , les presche en commun toute vne grangée , en se promenant d'un bout a autre , & redisant vne mesme clause a plusieurs fois , iusques a ce qu'il aytacheué le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longueur) il ne leur recommande que deux choses , la vaillāce contre les ennemis , & l'amiſtie a leurs femmes . Et ne faillett iamais de re-

merquer ceste obligation pour leur refrein, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede & assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux, & entre autres chez moy, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs espées, & bracelets de bois, de quoy ils couurent leurs poignets aux combats, & des grandes cannes ouvertes par vn bout, par le son desquelles ils soustienent la cadance de leur dance. Ils sont ras par tout, & se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans rasouer. Ils croient les ames éternelles, & celles qui ont bien mérité des dieus estre logées a l'endroit du ciel ou le soleil se leue: les maudites, du costé de l'Occident. Ils ont ie ne sçay quels prestres & prophètes qui se presentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aus montaignes. A leur arriuée il se fait vne grāde feste & assemblée solenne de plusieurs villages (chaque grande comme ie l'ay descripte, fait vn village, & sont enuiron a vne lieuë Françoise l'vne de l'autre.) Ce prophete parle a eus en public, les exhortant a la vertu & a leur devoir: mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles de la resolution a la guerre, & affection a leurs femmes. Cetuy-cy leur prognostique les choses a venir, & les euenemens qu'ils doivent esperer de leurs entreprisnes: les achémine ou destourne de la guerre. Mais c'est en telle con-

telle condition, que s'il faut a bien deuiner, & s'il leur aduient autrement qu'il ne leur a pre-dit, il est haché en mille pieces, s'ils l'atrapét, & condamné pour faux prophete. A ceste cau-se celuy qui s'est vne fois mesconté on ne le void plus. Ils ont leurs guerres contre les na-tions qui sont au-delà de leurs montaignes, plus auant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayant autres armes que des arcs ou des espées apointées par vn bout a la mode des langues de noz espieuz. C'est chose esmer-ueillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent iamais que par meurtre & effu-sion de sang, car de routes & d'effroy ils ne sçauen que c'est. Chacun rapporte pour son tro-phée la teste de l'ennemy qu'il a tué, & la plan-te a l'entrée de son logis. Apres auoir long temps bien traité leurs prisoniers, & de toutes les commoditez, dont ils se peuuent aduiser, celuy qui en est le maistre, fait vne grāde assé-blée de ses cognoisans. Il attache vne corde a lvn des bras du prisonnier, & donne au plus fidelle de ses amis l'autre bras a tenir de me-sme, & eux deux en présence de toute l'assem-blée l'assomment a coups d'espée. Apres cela ils le rostissent & en mangent en commun, & en enuoyé des lopins a ceux de leurs amis qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense pour s'en nourrir, ainsi que faisoint anciennemēt les Scy-tes, c'est pour repreſenter vne extrême végean-

ce, Et qu'il soit ainsi, ayat apperceu que les Portugois, qui s'estoient ralliez a leurs aduersaires, estoient d'vn autre sorte de mort cōtre eux, quād ils les prenoient, qui estoit de les enterrer iusques a la ceinture, & tirer au demeurāt du corps force coups de traict, & les pendre apres: ils penserent que ces gens icy de l'autre monde, comme ceux qui auoient semé la cōnoissance de beaucoup de vices par mi leur voisinage, & qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenoient pas sans occasion ceste sorte de vengeance, & qu'elle deuoit estre plus aigre que la leur, commencerēt de quitter leur facon ancienne, pour fuiure ceste cy. Je ne suis pas marri que nous remerquōs Phorreur barbaresque, qu'il y a en vne telle action: mais ouy bien de quoy iugeans bien de leurs fautes nous soyōs si aueuglez aus nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie a manger vn homme viuant, qu'a le manger mort, a deschirer par tourmens & par geénes vn corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre & meurtrir aux chiens & aus pourceaux: comme nous l'auons, non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins & concitoyens, & qui pis est, sous pretexte de pieté & de religion, que de le rostir & manger apres qu'il est trespassé. Chrysippus & Zenon chefs de la secte Stoicque, ont bien

bien pensé qu'il n'y auoit nul mal de se seruir de nostre charoigne a quoy que ce fut, pour nostre besoin, & d'en tirer de la nourriture: comme nos ancetres estans assiegez par Cæsar en la ville de Alexia se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes & toutes autres personnes inutiles au combat. Et les medecins ne creignent pas de s'en seruir a toute sorte d'usage, pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors. Mais il ne s'y trouua iamais nulle opiniō si desfreglée, qui excusat la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruaute, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouuons donc bien appeller barbares eu esgard aux regles de la raison: mais non pas eu esgard a nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble & genereuse, & a autant d'excuse & de beauté que ceste maladie humaine en peut recevoir. Elle n'a autre fondemēt par mi eux, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres : car ils iouissent encore de ceste vberté naturelle, qui les fournit sans traueil & sans peine de toutes choses nécessaires en telle abōdance, qu'ils n'ot que faire d'agrādir leurs limites. Ils sōt en core en cest heureux point de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent: tout ce qui est dela, est superflu pour eus. Ils s'entrapellent generalemēt ceux de mesme

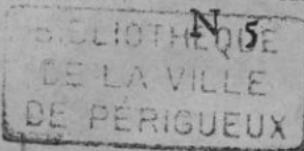
aage freres, enfans: ceux qui sont au dessous, & & les veillarts sont peres a tous les autres. Ceux-cy laissent a leurs sruans & enfans en commun ceste pleine possession de biens par iindiuis, sans autre titre que celuy tout pur que nature donne a ses creatures les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, & qu'ils emportent la victoire sur eux, l'aquest du victorieux c'est la gloire, & l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur & en vertu. Car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, & s'en retournent a leur païs, ou ils n'ont faute de nulle chose necessaire: ni faute encore de ceste grande partie de sçauoir heureusement iouir de leur condition, & s'en contenter. Autant en font ceux-cy a leur tour. Ils ne demandent a leurs prisonniers autre rançō que la confession & recognoissance d'estre vaincus. Mais il ne s'en trouue pas vn en toutvn siecle, qui n'aime mieus la mort, que de relascher, ni par contenance, ni de parole, vn seul point d'vne grandeur de courage inuincible. Il ne s'en void nul qui n'aime mieux estre tué & mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictēt en toute liberté, & leur fournissent de toutes les commoditez, dequoy ils se peuuent aduiser, affin que la vie leur soit d'autant plus chere: & les entretiennent communement des menasses de leur mort future, des tourmēs qu'ils y auront a souffrir

frir, des apprests qu'on dresse pour cest effect, du detranchement de leurs membres, & du festin qui se fera a leurs despans. Tout cela se fait pour ceste seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner enuie de s'en fuyr, pour gaigner cest auantage de les auoir espouuantez, & d'auoir fait force a leur vertu & leur constâce: car aussi a le bien prendre, c'est en ce seul point que cōsiste la vraye & solide victoire. Tous les autres auantages que nous gaignons sur nos ennemis, ce sont auantages emprûtez, ils ne sont pas nostres. C'est la qualité d'un portefaix nō de la vertu, d'auoir les bras & les iâbes pl^o roides. C'est vne qualité morte & corporelle que la dispositiō: c'est un coup de la fortune de faire broncher nostre ennemy & de luy faire filler les yeux par la lumiere du Soleil: c'est un tour d'art & de sciēce, & qui peut tüber en vne personne lâche & de neant d'estre suffisant a l'escrime. L'estimation & le pris d'un homme cōsiste au cœur & en la volonté. C'est la ou gist son vray honneur. La vaillance c'est la fermeté, non pas des iambes & des bras, mais du courage & de l'ame. Elle ne cōsiste pas en la valeur de nostre cheual, ni de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, qui pour quelque dangier dela mort voisine ne relasche nul point de sa constance & assurance, qui regarde encores en rendant l'ame son ennemy

d'vne veue ferme & desdaigneuse , il est batu non pas de nous,mais de la fortune:il est vaincu par effect,& nō pas par raison:c'est son malheur qu'on peut accuser, non sa lacheté. Pour reuenir a nostre histoire , il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent,pour tout ce qu'on leur fait , qu'au rebours pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde,ils portent vne contenance gaye , ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en ceste espreeue , ils les deffient, les iniurient, leur reprochent leur lacheté & le nōbre des batailles perdues contre les leurs . I'ay vne chanson faicté par vn prisonnier , ou il y a ce traict : qu'ils viennent hardiment trétoys & s'assemblēt pour disner de luy, car ils mangeront quant & quant leurs peres & leurs ayeux , qui ont serui d'aliment & de nourriture a son corps : ces muscles,dict il,ceste cher & ces veines,ce sōt les vostres,pauures fols que vous estes , vous ne recognoissez pas que la substance des membres de voz ancestres s'y tient encore.Sauourez les bien, vous y trouuerez le goust de vostre propre chair . Qui est vne inuention, qui ne sent nullement la barbarie . Ceux qui les peignent mourans,& qui representent ceste action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachāt au visage de ceux qui les tuent , & leur faisant la mouë.De vray ils ne cessent iusques au dernier soupir de les brauer & deffier de parole & de cōtenance.

Sans

Sans mentir, au pris de nous, voila des hommes bien sauvages; car ou il faut qu'ilz le soint bien a bon escient, ou que nous le soions : il y avne merueilleuse distance entre leur constance & la nostre. Les hommes y ont plusieurs femmes; & en ont d'autant plus grand nombre, qu'ilz sont en meilleure reputation de vaillance. C'est vne beauté remercable en leurs mariages, que la mesme jalouzie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié & bien-veuillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir. Estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris, que de toute autre chose, elles cerchent & mettent toute leur sollicitude a auoir le plus de cōpagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est vn tesmoignage de la valeur du mary. Et afin qu'on ne panse point que tout cecy se face par vne simple & seruile obligation a leur vsance, & par l'impression de l'autorité de leur ancienne coustume, sans discours & sans iugement, & pour auoir l'ame si stupide que de ne pouuoir prendre autre parti: il faut alleguer quelques traitz de leur suffisance. Outre celuy que ie vien de reciter de l'vne de leurs chansons guerrieres, i'en ay vn'autre amoureuse qui commance en ce sens : Couleure arreste toy, arreste toy coleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture, la façō & l'ouurage d'un riche cordon, que ie puisse donner a m'amie: ainsi soit en tout temps ta



beauté & ta disposition préférée à tous les autres serpés. Ce premier couplet c'est le refrain de la chanson. Or i'ay assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait Anacreontique. Leur langage au demeurant, c'est le plus doux langage du monde, & qui a le son le plus agréable à l'oreille. Il retire fort aux terminaisons grecques. Trois d'entre eux, ignorans combien coutera un iour à leur repos & à leur bonheur, la connaissance des corruptions de deça, & que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je suppose qu'elle soit dès-ia auancée, bien misérables de s'estre laissé piper au désir de la nouvelleté, & auoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nôtre, furêt à Roüan du temps que le feu Roy Charles neufiesme y estoit. Le Roy parla à eux long temps, on leur fit voir nôstre façon, nôstre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur en demanda leur avis, & voulut sçauoir d'eux, ce qu'ils y auoient trouué de plus admirable: ils répondirent trois choses, d'où i'ay perdu la troisième, & en suis biē marry, mais i'en ay encore deux en mémoire. Ilz dirent qu'ilz trouuoient en premier lieu fort estrange, que tant de grandz hommes portâs barbe, roides, fortz & armes, qui estoient au tour du Roy (il est vray semblable que ilz parlent des Souffles de sa garde) se soubs-missent à obeir.

z obeir a vn enfant , & qu'on ne choisiffoit plus
tost quelqu'vn d'entre eux pour commader:Se-
condement (ilz ont vne façon de leur langage
telle qu'ils nomment les hōmes moitié les vns
des autres) qu'ilz auoient aperceu qu'ilz y auoit
parmy nous des hommes pleins & gorgez de
toute sorte de commoditez, & biē soulz, & que
leurs moitiez estoient mendians a leurs portes,
décharnez de faim & de pauureté, & trouuoint
estrange comme ces moitiez icy necessiteuses
pouuoient touffrir vne telle iniustice , qu'ilz ne
prinsent les autres a la gorge, ou missent le feu
a leurs maisons. Je parlay a lvn d'eux fort long
temps: mais i'auois vn truchement qui me suy-
uoit si mal, & qui estoit si empesché a receuoir
mes imaginactions par sa bestiile, que ie n'ē peus
tirer guiere de plaisir. Sur ce que ie luy deman-
day quel fruit il receuoit de la superiorité qu'il
auoit parmy les siens (car c'estoit vn Capitaine,
& nos matelots le nommoient Roy) il me dict
que c'estoit marcher le premier a la guerre : de
combien d'hommes il estoit suiui : il me mon-
tra vne espace de lieu, pour signifier que c'e-
stoit autāt qu'il en pourroit en vne telle espace:
ce pouuoit estre quatre ou cinq mille hom-
mes. si hors la guerre toute son authorité estoit
expirée : il dict qu'il luy en restoit cela , que
quand il visitoit les vilages qui dépendoient de
luy , on luy dressoit des sentiers au trauers des
hayes de leurs bois, par ou il peut passer bien a
l'aife.

laïsse. Tout cela ne va pas trop mal. Mais quoy,
ils ne portent point de haut de chausses.

CHAP. XXXII.

*Qu'il faut sobrement se mesler de inger des
ordonnances diuines.*

Evray champ & subiect de l'imposture
sont les choses inconnuës, d'autant qu'en
premier lieu l'estrangeté mesme donne credit,
& puis n'estant point subiectes a nos discours
ordinaires elles nous ostent le moyen de les
combattre, d'ou il aduient qu'il n'est rien creu
si fermement que ce qu'on fçait le moins, ny
gens si asseurez que ceux qui nous content des
fables, comme Alchimistes, Prognostiqueurs,
Iudiciaires, Chiromantiens, Medecins, *id genus
omne*. Ausquelz ie 10indrois volontiers, si i'o-
sois, vn tas de gens, interpretes & cõtrerolleurs
ordinaires des dessains de Dieu, faisans estat de
trouuer les causes de chasque accident, & de
veoir dans les secretz de la volonté diuine, les
motifs incomprehensibles de ses operations.
Et quoy que la varieté & discordance cõtinuelle
des euenemens les reiette de coin en coin, &
d'orient en occident, ils ne laissent de suiuere
pourtant leur esteuf, & de mesme creon pein-
dre le blanc & le noir. Suffit avn Chrestien
croire toutes choses venir de Dieu, les rece-
uoir

uoir avec reconnoissance de sa diuine & inscrutable sapience, pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage & gouft qu'elles luy soient enuoyées. Mais ie trouue mauuais ce que ie voy en visage de chercher afermir & appuyer nostre religion par le bon-heur & prosperité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens sans l'autoriser par les eueneimens. Car le peuple accoustumé a ces argumēs plausibles & proprement de son gouft , il est dangier, quand les euenemens viennent a leur tour contraires & des-avantageux , qu'il en es-branle sa foy: comme aux guerres ou nous sommes pour la religion , ceux qui eurent l'aduantage au rencontra de la Rochelabeille faisans grand feste de cest accident, & se seruans de ceste fortune pour certaine approbation de leur party: quand ils viennent apres a excuser leurs defortunes de Montcontour & de Iarnac, sur ce que ce sont verges & chastiemens paternelz, s'ilz n'ont vn peuple du tout a leur mercy, ilz luy font assez aisément sentir que c'est prendre dvn sac deux mouldures , & de mesme bouché souffler le chaud & le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrays fondemens de la verité.

C'est vne belle bataille nauale qui s'est gaignée ces mois passez contre les Turcs sous la conduite de don Ioan d'Austria, mais il a bien pleu a Dieu en faire autres-fois voir d'autres telles a nos despens. Somme il est mal aysé de

ramener

ramener les choses diuines a nostre suffisance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius & Leō son Pape, chefs principaux de ceste heresie moururent en diuers temps de mors si pareilles & si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre a la garderobe tous deux y rendirent subitemment l'ame) & exagerer ceste vengeance diuine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adiouster la mort de Heliogabalus, qui fut aussi tué en vn retraiet. Mais quoy? le martyr Irenée se trouue engagé en mesme fortune. Somme il se faut contenter de la lumiere qu'il plait au Soleil nous communiquer par ses rayons : & qui esleueria ses yeux pour en prendre vne plus grande dans son corps mesme, qu'il ne trouue pas estrange si pour la peine de son outrecuidance il y perd la veüe.

CHAP. XXXIII.

Defuir les voluptez au pris de la vie.

I'Auois bien veu cōuenir en cecy la pluspart des anciennes opinions , Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de biens viure : & que de conseruer nostre vie a nostre tourment & incommodite c'est choquer les reigles mesmes de nature , comme d'illent ces vieilles regles.

ἢ ζῆν αλλως,ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως
 Καλὸν θνήσκειν δις ὑβρίν τὸ ζῆν φέρει
 Κρείσσον τὸ μη ζῆν εἶναι οὐ καθλίως.

Mais de pousser le mespris de la mort iusques à tel degré que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs, & autres faueurs & biens que nous appellons de la fortune, comme si la raison n'auoit pas assez affaire à nous persuader de les abandonner, sans y adiouter ceste nouvelle recharge, ie ne l'auois veu ny commander ny pratiquer , iusques lors que ce paſſage de Seneca me tomba entre mains : auquel conseillant a Lucilius personnage puissant & de grande autorité autour de l'Empereur, de changer ceste vie voluptueuse & tumultuaire, & de se retirer de ceste presse du monde , a quelque vie solitaire tranquille & philosophique , surquoy Lucilius alleguoit quelques difficultez, *Je suis d'aduis(dict-il) que tu quites ceste vie la , ou la vie tout a faict.* Bien te conseille-ie de fuiure la plus douce voye , & de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué , pourueu que s'il ne se peut autrement destacher , tu le rompes. Il n'y a homme si coûard qui n'ayme mieux tomber vne fois, que de demeurer tousiours en branle. Jeusse trouué ce conseil sortable a la rudesſe Stoique: mais il est plus eſtrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui eſcrit a ce propos, choses toutes pareil-

pareilles a Idomeneus. Si est-ce que ie pense a-
uoir remarqué quelque traict semblable parmi
nos gens , mais avec la moderation Chrestien-
ne. S. Hilaire euesque de Poitiers , ce fameux
ennemy de l'heresie Arriene estat en Syrie fut
aduerti qu'Abra sa fille vniue , qu'il auoit lais-
see pardeça auiecques sa mere, estoit poursuiuie
en mariage par les plus apparens seigneurs du
païs, comme fille tres-bien nourrie , belle , ri-
che , & en la fleur de son aage. Il luy escriuit
(comme nous voyons) qu'elle ostat son affe-
ction de tous ces plaisirs & aduantages, qu'on
luy presentoit: qu'il luy auoit trouué en so voya-
ge vn party bien plus grand & plus digne, d'un
mary de bien autre pouuoir & magnificence,
qui luy feroit presens de robes & de ioyaux de
pris inestimable. Son dessein estoit de luy faire
perdre le gouſt & l'usage des plaisirs mondains
pour la ioindre toute a Dieu. Mais a cel le
plus court & plus certain moyien luy semblant
estre la mort de sa fille, il ne cessa par veus, prie-
res, & oraisons de faire requeste a Dieu de l'o-
ster de ce monde, & de l'appeller a soy: comme il
aduint. car bien-tost apres son retour elle luy
mourut, dequoy il monstra vne singuliere al-
legresse. Cestuy-cy semble encherir sur les au-
tres, de ce qu'il s'adresſe a ce moyen de prime
face, qu'ilz ne prennent que subsidierement, &
puis que c'est a l'endroit de sa fille vniue.
Mais ie ne veux obmettre le bout de ceste hi-
ſtoire .

stoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de sainct Hilaire ayant entendu par luy , comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein & volonté , & combien elle auoit plus d'heur d'estre deslogée de ce móde, que d'y estre, print vne si viue apprehension de la beatitude eternelle & celeste , qu'elle sollicita son mary avec extreme instance, d'en faire autant pour elle. Et Dieu a leurs prieres cõmunes l'ayant retirée a soy bien tost apres , il ne fut iamais mort embrassée avec si grand contentement.

C H A P . XXX IIII.

*La fortune se rencontre souuent au train
de la raison.*

L'Inconstance du branfle diuers de la fortune fait qu'elle nous doive presenter toute espece de visages: y a il nulle action de iustice plus expresse que celle icy ? Le Duc de Valentinois ayant enuie d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete , ches qui le Pape Alexandre sixiesime son pere & luy alloient souper au Vatican , enuoya deuant quelque bouteille de vin empoisonné , & commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement. Le pape y estant arriué auant le fils , & ayant demandé a boire , ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy

O

auoir esté recommandé que pour sa bonté, en seruit au Pape, & le Duc mesme y arriuant sur le point de la collation & se fiant qu'on n'auroit pas touché a sa bouteille, en prit à son tour, en maniere que le pere en mourut soudain, & le fils apres auoir esté longuement tourmenté de maladie, fut reserué a vn autre pire fortune. Quelquefois il semble a point nommé qu'elle se ioüe a nous. Le seigneur d'Estrée, lors guidon de monsieur de Vandome, & le seigneur de Liques Lieutenant de la compagnie du Duc d'Ascot estans tous deux scruiteurs de la sœur du sieur de Foungueselles , quoy que de diuers partis (comme il aduient aux voisins de la frôtierre) le sieur de Licques l'éporta: mais le mesme iour des nopces, & qui pis est, auant le coucher, le marié ayant enuie de rompre vn boys en faueur de sa nouvelle espouse , sortit a l'es-carmouche pres de saint Omer , ou le sieur d'Estrée se trouuant le plus fort le feit son prisonnier, & pour faire valoir son aduantage encore fausit il que la damoiselle,

Coniugis ante coacta noui dimittere collum,

*Quam veniens una atque altera rursus
hyems*

Noctibus in longis anidum saturasset amorem,

*Posset ut abrupto vinere coniugio,
luy fit elle mesme requeste par courtoisie de
luy rendre son prisonnier, comme il feist, la no-
bleffe Françoife ne refusant iamais rien aux*

Dames

Dames. Quelque fois il luy plait enuier sur nos
miracles. Nous tenons que le Roy Clouis af-
siegeant Angoulesme , les murailles cheurent
d'elles mesmes par faueur diuine. Et Bouchet
emprunte de quelqu'autheur que le Roy Ro-
bert assiegeant vne ville, & s'estant desfrobé du
siege pour aller a Orleans solemnizer la feste
de Sainct Aignan , comme il estoit en deuo-
tion sur certain point de la messe, les murailles
de la ville assiegée s'en allerēt sans aucun effort
en ruine. Elle fit tout a contrepoil en nos guer-
res de Milan. Car le Capitaine Rense assiegeāt
pour nous la ville d'Eronne , & ayant fait met-
tre la mine soubz vn grand pan de muraille, &
le mur en estant brusquement enleué hors de
terre , recheut toutes-fois tout empāné si droit
dans son fondement, que les assiegez n'en vau-
sirent pas moins. Quelquefois elle faiet la me-
decine. Iason Phereus estant abandonné des
medecins, pour vne apostume , qu'il auoit dans
la poitrine , ayant enuie de s'en défaire au
moins par la mort , se ietta en vne bataille a
corps perdu dans la pressle des ennemis , ou
il fut bleslé a trauers le corps si a point que
son apostume en creua & guerit. Surpassa el-
le pas Protogenes en la science de son art? Ce-
stuy-cy estoit peintre , & ayant parfaict l'ima-
ge d'vn chien las & recreu a son contentemēt
en toutes les autres parties , mais ne pou-
uant representer a son gré l'escume & la baue,

212 ESSAIS DE M. DE MONTAIGNE
despité contre sa besongne prit son esponge, & cōme elle estoit abreuuée de diuerses peintures, la ietta cōtre, pour tout effacer. La fortune porta tout a point le coup a l'endroit de la bouche du chien , & y parfournit ce a quoy l'art n'auoit peu attaintre. N'adresse elle pas quelquefois nos cōseils & les corrige ? Isabel Royne d'Angleterre ayant a repasser de Zelande en son Royaume avec vne armée en faueur de son fils contre son mary, estoit perdue , si elle fut arriuée au port qu'elle auoit proieté,y'estat attendue par ses ennemis. Mais la fortune la print en mer , & la ietta contre son vouloir ailleurs, ou elle print terre en toute seurté. Et cest ancien qui ruant la pierre a vn chien en assena & tua sa marastre, eust il pas raison de prononcer cevers,

Tautómatov ίμων καλλίω βγλένεται
la fortune a meilleur aduis que nous.

C H A P. X X X V.

Dvn defaut de nos polices.

F Eu mon pere,homme pour n'estre aydé que de l'experience & du naturel,dvn iugement bien net,m'a dict autrefois , qu'es commandemens qui luy estoient tombez en main,il auoit désiré de mettre en train, qu'il y eust certain lieu designé , auquel ceux qui eussent besoin de quelque chose, se peussent rendre,& faire enrégistrer

gistrer leur affaire a vn officier estably pour cest effect: comme, tel cherche cōpagnie pour aller a Paris , tel cherche vn seruiteur de telle qualité, tel cherche vn maistre , tel demande vn ouurier, qui cecy, qui cela, chacun selon son befoing. Et semble que ce moyen de nous entraduerter apporteroit non legiere commodité au commerce publique. Car a tous les coups il y a des conditions, quis entrecherchent : & pour ne se pouuoir rencontrer laissent les hommes en extreme nécessité. I'entens, avec vne grand' honte de nostre siecle , qu'a nostre veüe , deux tres-excellēs personnages en sçauoir sont morts en estat de n'auoir pas leur soul a manger : Lilius Gregorius Giraldus en Italie, & Sebastianus Castalio en Allemagne. Et croy qu'il y a mil'hommes qui les eussent appellez avec tres-aduantageuses conditions, s'ilz l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que ie ne sçache tel homme , qui souhaiteroit de bien grande affection , que les moiens que les siens luy oint mis en main , se peussent employer tant qu'il plaira a la fortune, qu'il en ioüisse, a mettre a l'abry de la nécessité les personnages rares & remarquables en quelque sorte de valeur , que le mal'heur combat quelquefois iusques a l'extremité: & qui les mettroit pour le moins en tel estat , qu'il ne tiendroit qu'a faute de bon discours, s'ilz n'estoient contents.

CHAP. XXXVI.

De l'usage de se vestir.

OV que ie vueille donner, il me faut forcer quelque barriere de la coustume, tant elle a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je deuisoy en ceste saison frileuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernierement trouvées est vne façon forcée par la chaude température de l'air, comme nous disons des Indiens, & des Mores, ou si c'est l'origine des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est soubz le ciel, comme dit la sainte parole, est subiect a mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations a celles icy, ou il faut distinguer les loix naturelles des controuées, de recourir a la generalle police du monde, ou il n'y peut auoir rien de contrefaict. Or tout estant exactemēt fourny ailleurs de filet & d'éguille pour maintenir son estre, il est a la vérité mécreable, que nous soions seuls produits en estat deffectueus & indigent, & en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que comme les plantes, arbres, animaux & tout ce qui vit, se treuuue naturelement equipé de suffisante couverture, pour se deffendre de l'iniure du temps. *Propterea que ferē res omnes aut corio sunt
Aut seta, aut conchis, au callo, aut cōrtice tētae:*

aussi

aussi estions nous: mais comme ceux, qui esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous auôs esteint & estouffé nos propres moycs par les moyens empruntez & estrangiers. Et est aysé a voir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas. Car de ces nations, qui n'ont aucune connoissance de vêtemens, il s'en trouue d'affises enuiron soubz mesme ciel, que le nostre : & puis la plus delicate partie de nous est celle, qui se tient toufiours descouverte. Si nous fussions nez avec condition de cotillons & de greguesques , il ne faut faire doute que nature n'eust armé d'vne peau plus espoisse ce qu'elle eust abandonné a la baterie des saisons , comm' ell' a garny le bout des doigts & plante des pieds. Je ne scay qui demandoit a vn de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plain hieu, aussi scarbillat que tel qui se tient ammitoné dans les martes iusques aux oreilles , comme il pouuoit auoir patience. Et vous monsieur , respondit-il , vous avez bien la face descouverte , or moy ie suis tout face. Les Italiens content du fol du Duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouuoit porter le froid, a quoy il estoit bien empesché luy mesme: suuez diet-il , ma recepte de charger sur vous tous vos accoustremés, comme ie fay les miens , vous n'en souffrirez non plus que moy. Le Roy Massinissa iusques à

L'extreme viellessie ne peut estre induit a aller la teste couverte par froid, orage, & pluye qu'il fit, & le Roy Agesilaus obserua iusques a sa decrepitude de porter pareille vesture en hieuier qu'en esté. Cæsar, dict Suetone, marchoit toufiours deuât sa troupe, & le plus souuent a-pied la teste descouverte, soit qu'il fit Soleil, ou qu'il pleut: & autant en diet on d'Hannibal.

Tum vertice nudo

Excipere insanos imbres cælique ruinam.

Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur Roy apres le nostre, qui est a la verité vn des plus grans Princes de nostre siecle, ne porte iamais gans, ny ne change pour l'hiuer & temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Et puis que nous sômes sur le froid & Frâcois accoustumez a nous biguarrer, adioustons d'yne autre piece, que le Capitaine Martin du Bellay dict au voyage de Luxembourg auoir veu les gelées siâpres, que levin de la munitiô se coupoit a coups de hache & de coignée, se debitoit aux soldats par poix, & qu'ilz l'éportoiêt dans des paniers. & Ouide a deux doigts prez.

*Nudaque consistunt formam seruantia testæ
Vina, nec haustameri, sed data frusta bibunt.*

CHAP. XXXVII.

Du ieune Caton.

IEn'ay point ceste erreur commune de iuger d'autruy selon moy, & de rapporter la condi-

condition des autres hommes à la mienne. Je croy aysement d'autruy beaucoup de choses , ou mes forces ne peuuent attaindre . La foibleſſe que ie ſens en moy, n'altere aucunement les o- pinions que ie dois auoir de la vertu & valeur de ceux qui le meritent. Rampant au limon de la terre ie ne laiſſe pas de remerquer iusques dans les nuës la hauteur d'aucunes ames heroi- ques. C'est beaucoup pour moy d'auoir le iugement reglé, ſi les eſſects ne le peuuent eſtre, & maintenir au moins cete maistresse partie exempte de la corruption & débauche . C'est quelque chose d'auoir la volonté bonne, quand les iambes me faillettent. Ce ſiecle, auquel nous viuons, au moins pour nostre climat, eſt ſi plô- bé, que le gouſt meſme de la vertu en eſt adire, & ſembla que ce ne ſoit autre chose qu'un iar- gon de colliege. *Virtutem verba putant ut lucū ligna:* il ne fe recognoit plus d'action puremēt vertueufe. Celles qui en portent le viſage, elles n'en ont pas pourtant l'eſſence . Car le profit, la gloire , la crainte , l'accoutumance , & autres telles causes eſtrangeres nous acheminent a les produire. La iuſtice, la vaillance, la debonnaï- reté, que nous exerçons lors, elles peuuent eſtre dictes telles pour la conſideration d'autruy, & du viſage qu'elles portēt en publicq , mais ches l'ouurier ce n'eſt nullement vertu. Il y a vne au- tre fin proposée. Elle n'adououē riē que ce qui fe faict en ſa conſideration & pour elle ſeule. Qui

plus est, nos iugemens sont encors malades & suivent la corruption de nos meurs. Je voy la pluspart des esprits de mō temps faire les ingenieus a obscurcir la gloire des belles & gene-reuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, & leur controuuans des oc-casions & des causes vaines, soit par malice, ou par ce vice de ramener leur creance a leur por-tée , dequoy ie viens de parler: soit , comme ie pense plutoist , pour n'auoir pas la veue assez forte & assez nette pour imaginer & cōceuoir la splendeur de la vertu en sa pureté naifue: comme Plutarque dict , que de son temps il y en auoit qui attribuoient la cause de la mort du ieune Caton a la crainte qu'il auoit eu de César, dequoy il se picque avecques raison. Et peut on iuger par la, combien il se fut encore plus offendé de ceux qui l'ont attribuée a l'am-bition : & de ceux qui font l'honneur la fin de toutes actions vertueuses. Ce personnage la fut veritablement vn patron , que nature choisit pour montrer iusques ou l'humaine fermeté & constance pouuoir atteindre. Mais ie ne suis pas icy a mesmes pour traicter ce riche argu-ment . Je veux seulement faire luitre ensem-ble les traitz de cinq poëtes Latins sur la louâge de Caton.

Sit Cato dum viuit sane vel Cesare maior,
dict vn , Et iniuctum deuicta morte Catonem
dict l'autre : & l'autre parlant des guerres ciui-les

les d'entre Cæsar & Pompeius,

Victrix causa dijs placuit, sed victa Catoni.

Et le quatriesme sur les louanges de Cæsar.

Et cuncta terrarum subacta

Præter atrocem animum Catonis.

Et le maistre du cœur apres auoir étalé les nōs
des plus grands Romains en sa peinture finit
en ceste maniere:

bis dantem iura Catonem.

C H A P. XXXVIII.

*Comme nous pleurons & rions d'une mef-
me chose.*

Q Vand nous rencontrons dans les histoires qu'Antigonus sceut tres-mauuais gré a son fils de luy auoir présenté la teste du Roy Pyrrhus son ennemi, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combatant contre luy: & que l'ayat veüe il se print bien fort a pleurer : & que le Duc René de Lorraine pleura aussi la mort du Duc Charles de Bourgoigne, qu'il venoit de deffaire, & en porta le deüil en son enterrement: & que en la bataille d'Auroy , que le Conte de Montfort gaigna contre Charles de Blois sa partie pour le Duché de Bretagne, le victorieux rencontrant le corps de son ennemi tres-passé en mena grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain,

Et così

*Et così auen che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre, con la vista hor' chiara hor bruna.*

Quand on presenta a Cæsar la teste de Pompeius, Les histoires disent qu'il en destourna sa veue comme d'un vilain & mal plaisant spectacle. Il y auoit eu entre eux vne si longue intelligence & societé au manimât des affaires publiques, tant de comunità de fortunes, tant d'offices reciproques & d'alliance, qu'il ne faut pas croire que ceste contenance fut toute fauce & contrefaicté, comme estime cest autre

*Tutumque putauit
Iam bonus esse sacer, lachrimas non sponte ca-
dentes*

Effudit, gemitusque expressit pectore leto.

Car bien que a la verité la pluspart de nos actiôns ne soient que masque & fard, & qu'il puisse quelque fois estre vray,

Heredis fletus sub persona risus est:

Si est-ce qu'au iugement de ces accidens il faut considerer comme nos ames se trouuent souuent agitées de diuerses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a vn'asssemblée de diuerses humeurs, desquelles celle la est maistresse , qui commande le plus ordinairement en nous , selon nos complexions: aussi en nos ames, bien qu'il y ait diuers mouuemens, qui l'agitent, si faut il qu'il y en ait vn a qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier auan-

tage

tage que pour la volubilité & souplesse de nostre ame les plus foibles, par occasion ne regaignent encor la place, & ne facent vne courte charge a leur tour. D'ou nous voyons non seulement aux enfans, qui vont tout naifement apres la nature, pleurer & tire souuent de mesme chose: mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il face a son souhait, que encore au départir de sa famille & de ses amis il ne se sente frissonner le courage: & si les larmes ne luy en eschappent tout a fait, au moins met il le pied a l'estrieu d'un visage morne & cōtristé. Et quelque gentille flâme qui eschaufe le cœur des filles bien nées, encore les desprend on a force du col de leurs meres, pour les rendre a leur espous, quoy que die ce bon compaignon.

Est ne nouis nuptis odio venus, anne parentum

Frustrantur falsis gaudia lachrimulis,

Vberum thalami quas intra limina fundunt?

Non, ita me diui, vera gemunt, iuuerint.

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celuy-la mort, qu'on ne voudroit nullement estre en vie. On dict que la lumiere du Soleil n'est pas d'une piece continue: mais qu'il nous elance si drus sans cesse nouveaux rayons les vns sur les autres que nous n'en pouuons appercevoir l'entredeux. Nous auons poursuui avec resolute volonté la vengeance d'une iniure, & resenti un singulier contētemēt de la victoire, nous en pleurons

222 ESSAIS DE M. DE MONTA.
rons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons. Il n'y a rien de changé, mais nostre ame regarde la chose dvn autre œil, & se la represente par vn autre visage. Car chaque chose a plusieuts biais & plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances & amities saisissent son imagination, & la passionnent pour l'heure, selon leur condition, mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe: & a ceste cause voulans de toute ceste suite continuervn corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il auoit commis d'vne si meure & genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue a sa patrie, il ne pleure pas le Tyran, mais il pleure son frere. L'vne partie de son deuoir est iouée, laissions luy en iouer l'autre.

CHAP. XXXIX.

De la solitude.

LAISSENS a part ceste longue comparaison de la vie solitaire a l'actiue: & quant a ce beau mot, dequoy se couvre l'ambition & l'auarice, Que nous ne sommes pas nés pour nostre particulier, ains pour le publicq: rapportons en hardimēt a ceux qui sont en la dāse, & qu'ils se battent sur la cōsciēce, si au rebours les estats, les charges & ceste tracasserie du mōde ne se recher-

cherche plustost, pour tirer du publicq son profit particulier. Les mauuais moyens par ou on s'y pousse en nostre siecle, monstrent bien que la fin n'en vaut gueres . Respondons a l'ambition que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car que fuit elle tant que la societe , que cherche elle tant que ses coudées frâches & point de compaignon? Il y a dequoy bien & mal faire partout. Toutefois si le mot de Bias est vray , Que la pire part c'est la plus grande , cu ce que dit l'Ecclesiastique , Que de mille il n'en est pas vn bon , la contagion est tresdangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vitieus, ou les haïr . Tous les deux sont dangereus , & de leur ressembler, par ce qu'ils sont beaucoup, & d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout viure content, voire & seul en la foule dvn palais. Mais s'il est a choisir, il en fura, dit il, mesmes la veüe . Il portera s'il est befoing cela, mais s'il est en luy il esflira ce-cy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre defait des vices , s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autry. Or la fin, ce crois-ie, en est tout vne: d'eviure plus a loisir & a son aysé. Mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin.

on pense auoir quitté les affaires, on ne que châgés. Il n'y a guiere moins de tourment au gouernement d'une famille qu'en un estat entier . Ou que l'ame soit empêchée, elle

224 ESSAIS DE M. DE MONTA.
elle y est toute: & pour estre les occupatiōs domestiques moins importantes , elles n'en sont pas moins importunes pourtant. Dauantage, pour nous estre deffaicts de la Cour & du marché, nous ne sommes pas deffaicts des principaux tourmens de nostre vie.

*Ratio & prudentia curas,
Non locus effusi latē maris arbiter aufert.
L'ambition, l'auarice, l'irresolution, la peur &
les concupiscences ne nous abandonnent point
pour changer de contrée.*

*Et post equidem sedet atracura.
Elles nous suiuent souuent iusques dās les cloîtres, & dans les escoles de philosophie. Ni les désers , ni les rochers creusés, ni la here, niles ieunes ne nous en démeilent.*

*Hæret lateri lœtalis arundo.
On disoit a Socrates que quelqu'vn ne s'estoit nullement amendé a son voyage. Je croy bien, dit il, il s'estoit emporté avecques soy.*

*Quid terras alio calentes
Sole mutamus? patria quis exul
Se quoque fugit?
Si on ne se descharge premierement & son ame du fais qui la presse , le remuement la fera fouler dauantage : comme en vn nauire les charges empeschent moins, quand elles rassises . Vous faites plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place, vous ensachés le mal en le remuāt. Comme les pals s'enfoncent*

s'enfoncent plus auant, & s'affermissent en les branlant & secouant. Parquoy ce n'est pas assés de s'estre escarté du peuple, ce n'est pas assés de changer de place, il se faut escarter des conditiōs populaires, qui sont en no^o: il se faut sequestrer & r'auoir de soy. Nostre mal nous tiēt en l'ame. Or elle ne se peut échaper a elle mesme.

In culpa est animus, qui se non effugit inquam.

Ainsi il la faut ramener & retirer en soy: c'est la vraye solitude & qui se peut iouir au milieu des villes & des cours des Roys, mais elle se iouyt plus commodement a part . Or puis que nous entreprenōs deviure seulz, & de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous. Desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent a autruy. Gaignons sur nous de pouuoir a bon escient viure seuls & y viure a nostr'aife. Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, ou il auoit perdu femme , enfans & cheuances , Démetrius Poliorcetes, le voiant en vne si grande ruine de sa patrie le visage non effrayé, luy demanda,s'il n'auoit pas eu du dōmage, il respondit que non, & qu'il n'y auoit Dieu mercy rien perdu du sien. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu,s'il a soy mesme. Quand la ville
Aole fut ruinée par les Barbares , Paulinus qui en estoit Euesque y ayant tout perdu, & leur prisonnier , prioit ainsi Dieu , Seigneur garde moy de sentir ceste perte, car tu sc̄ais qu'ils n'ôt

encore rien touché de ce qui est à moy. Les ri-
chesse qui le faisoët riche, & les biës qui le fa-
soët bon, estoët encore en leur entier. Voila q
c'est de bien choisir les thresors qui se puissent
garantir de l'iniure, & de les cacher en lieu, ou
personne n'aille, & qui ne puisse estre trahi que
par nous mesmes. Il faut auoir femmes, enfans,
biens & sur tout de la santé, qui peut, mais non
pas s'y attacher en maniere que nostre bô heur
en despende. Il se faut reseruer vne arrierebou-
tique toute nostre, toute franche , en laquelle
nous establissons nostre vraye liberté & prin-
cipale retraiete & solitude. En ceste-cy faut il
prendre nostre ordinaire entretien de nous à
nous mesmes , & si priué , que nulle acointan-
ce ou communication estrangiere n'y trouue
place: discourir & y rire , comme sans femme,
sans enfans, & sans biens, sans train , & sans va-
Ietz: assin que quâd l'occasion aduiendra de leur
perte , il ne nous soit pas nouueau de nous en
passer. Nous auons vne ame còtournable en soy
mesme, elle se peut faire compagnie, elle a de-
quoy affaillir & dequoy defendre , dequoy re-
ceuoir, & dequoy döner. Ne craignôs pas en ce-
ste solitude nous croupir d'oisiueté ennuyeuse.
En nos actions accoustumées, de mille , il n'en
est pas vne qui nous regarde. Celuy que
grimpant contremont les ruines de ce mur,-
rieux & hors de soy , en bute de tant de har-
quebuzades: & c'est autre tout cicatricé, transi
& pasle

& pasle de faim, deliberé de creuer plutoſt que de luy ouurir la porte , pense tu qu'ils y foient pour eux?pour tel a l'aduenture qu'ils ne virent onques, & qui ne fe donne nulle peine, de leur faict, plongé cependant en l'oſiueté & aux delices . Cestuy-cy tout pituiteux , chaffieux & crasseux, que tu vois fortir apres minuit d'un eſtude, penses tu qu'il cherche parmi les liures, comme il fe rendra plus homme de bien, plus content & plus sage ? nulles nouuelles . Il y mourra,ou il apprendra a la posterité la meſure des vers de Plaute , & la vraye orthographe d'un mot Latin. Qui ne contre-change volontiers la santé , le repos , & la vie a la reputation & a la gloire , la plus inutile , vaine & fauce monnoye , qui soit en nostre vſage ? Nostre mort ne nous faisoit pas aſſez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes,de nos enfans , & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoient pas aſſez de peine , prenons encores a nous tourmenter, & rompre la teste de ceux de nos voisins & amis.

Vah quemquamne hominem in animum institueret, aut

Parare quod sit charius, quam ipſe est ſibi?

C'eſt aſſez vefcu pour autruy , viuons pour nous au moins ce bout de vie. Ramenōs a nous & a nostre vray profit nos cogitations & nos intentions . Ce n'eſt pas vne legiere partie

228 ESSAIS DE M. DE MONT.
partie que de faire seurement sa retraiete, elle nous empesche assez sans y mesler d'autres entreprisnes. Puis que Dieu nous donne loysir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y, plions bagage, prenons de bon'heure congé de la compagnie, despetrons nous de ces violentes prises, qui nous engagent ailleurs, & estoignent de nous. Il faut defnouer ces obligatiōs si fortes : & meshuy aymer ce-cy & cela, mais n'espouser riē que soy. C'est a dire, le reste soit a nous, mais nō pas ioint & colé en façō qu'on ne le puisse despren dre sans nous escorcher & arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde c'est de sçauoir estre a soy. Il y a des complexions plus propres a ce precepte les vnes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle & lâche, & vn'affection & volonté difficile, & qui ne se prend pas aisément, desquelz ie suis, & par naturelle cōdition & par discours, ils se plieront plus aisément a ce conseil, que les ames actives & tendues, qui embrassent tout, & s'engagēt par tout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrēt, qui se presentent, & qui se donnent a toutes occasions. Il se faut seruir de ces commodités accidentales & hors de nous, en tant qu'elles nous font plaisantes, mais sans en faire nostre cipal fondement: ce ne l'est pas, ni la raison, ni la nature ne le veulēt. Pourquoy contre ses loix assurerons nous nostre contentemēt a la puissance

sance d'autruy? D'anticiper aussi les accidēs de fortune, se priuer des cōmoditez qui nous sont en main, cōme plusieurs ont fait par deuotion, & quelques philosophes par discours, se seruir soy mesmēs, coucher sur la dure, se creuer les yeux, iettee ses richesses emmy la riuiere, rechercer la douleur, ceux la pour par le tourment de ceste vie en acquerir la beatitude dvn autre:ceux-cy pour s'estāt logez en la plus basse marche se mettre en seurté de nouvelle cheute, c'est l'actiō d'vne vertu excessiue.les natures plus roides & plus fortes facēt leur cachete mesmēs glorieuse & exemplaire.

*Tuta & paruula laudo,
Cum res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verum ubi quid melius contingit & vncius, idem
Hos sapere, & solos aio bene viuere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.*

Ily a pour moy assez affaire sans aller si auant. Il me suffit sous la faueur de la fortune me preparer a sa défaueur, & me representer estant a mon aise, le mal aduenir autant que l'imagina-tion y peut atteindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux ioutes & tournois & contre-faisons la guerre en pleine paix. Je voy iusques a quels limités va la nécessité naturelle:& considerant le pauure mendiant a ma porte souēt plus enioué & plus sain que moy , ie me plante en sa place : i'essaye de chauffer mon ame a son

biaiz. Et courrant ainsi par les autres exemples, quoy que ie pense la mort, la pauureté, le mespris, & la maladie a mes talons, ie me resous aisément de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience, & ne puis croire que la bassesse de l'entêdemēt puisse plus que la vigueur, ny que les effects du discours ne puissent arriuer aux effects de l'accoustumance. Et connoissant combiē ces commodités accessoires tiennent a peu, ie ne laisse pas en pleine iouissance de supplier Dieu pour ma souueraine requeste qu'il me rende content de moy-mesme, & des biens qui naissent de moy. Ievoy des ieunes hommes gaillards, qui ne laissent pas de porter dans leurs coffres vne masse de pillules pour s'en seruir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent auoir le remede plus a main. Ainsi faut il faire, & encore si on se sent subiect a quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assopissent & endorment la partie. L'occupatiō qu'il faut choisir a vne telle vie, ce doit estre vne occupation non penible ni ennuyeuse, autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le seiour. Cela depend du gouft particulier d'un chacun le mien ne s'accomode nullement au mien. Ceux qui l'aiment ils s'y doiuent adonner avec moderation.

Concentur sibi res, non se submittere rebus.

C'est

C'est autrement vn office seruile que la mesnagerie, comme le nomme Saluste:ell'a des parties plus nobles & excusables , comme le soing des iardinages que Xenophon attribue a Cyrus. Et se peut trouuer vn moyen entre ce bas & vile soing tandu & plein de solicitude qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout, & ceste profonde & extreme nonchalance laissant tout aller a l'abandon, qu'on voit en d'autres .

Democriti pecus edit agellos

*Cultaque , dum peregre est animus sine corpore
velox.*

Mais oyons le conseil que donne le ieune Plinie a Cornelius Rufus son amy sur ce propos. Je te conseille en ceste pleine & grasse retraicté, ou tu es , de quiter a tes gens ce bas & abiect soing du mesnage , & t'adonner a l'estude des lettres,pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne:il entend la reputation d'une pareille humeur a celle de Cicero,qui dict vouloir employer sa solitude & sejour des affaires publiques a s'ē acquerir par ses escris vne vie immortelle. Ni la fin ni le moyen de ce conseil ne me contante.Nous retombons tous-iours de la fieur en chaud mal . Premierement,ceste occupation des liures si elle a faute de regle & de mesure,elle est aussi penible que nulle autre,& aussi ennemie de la santé, qui doit estre principalement considerée.Et ne se faut point laisser

endormir au plaisir qu'on y prend:c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnagier , l'auaricieux, le voluptueux, & l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez a nous garder de la trahison de nos appetis, & a discerner les vrays plaisirs & entiers , des plaisirs meslez & bigarrez de plus de peine. Car la pluspart des plaisirs, disent ils,nous chatouillent & embrasfent pour nous estrangler,comme faisoient les larrons que les AEgyptiens appelloient Philistas. Et si la douleur de teste nousvenoit auāt l'yureffe,no^o nous garderions de trop boire:mais la volupté,pour nous tromper,marche deuant & nous cache sa suite . Les liures sont plaisans , mais si de leur frequentation nous en perdons en fin la gayeté & la fante nos meilleures pieces , quittons les. Je suis de ceux qui pensent que leur fruct ne sçauroit contrepoiser ceste perte. Comme les hommes qui se sentent de long temps affoblis par quelque indisposition , se rendent a la fin a la mercy de la medecine, & se font desseigner par art certaines regles de viure, pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuié & dégousté de la vie commune, doit former ceste-cy aux regles de la raison, l'ordonner & renger par premeditation & disc^o Il doit auoir pris congé de toute espec tourment , quelque visage qu'il porte , & fuir en general les passions, qui empeschent la tranquillité du corps & de l'ame. Au menage , a l'estude,

L'estude , a la chasse , & tout autre exercice , il faut donner iusques aux limites du plaisir , & garder de s'engager plus auant , ou la peine commence a se mesler parmy . Il faut reseruer d'enbesoignement & d'occupation , auant seulement qu'il en est besoing , pour nous tenir en haleine , & pour nous garantir des incommodeitez que tire apres soy l'autre extremité d'yne molle oysueté & assopie . Il y a des sciences seches & épineuses & la plus part forgees pour le seruice de la presse . Il les faut laisser a ceux qui sont au seruice du móde . Je n'ayme pour moy que des liures ou plaisans & faciles , qui me chatouillent , ou ceux qui me consolent , & conseillent a regler ma vie & ma mort .

Tacitum sylvas inter reptare salubres

Curantem quidquid dignum sapiete bonoque est .
Les gens plus sages peuvent se forger vn repos tout spirituel ayant l'ame forte & vigoreuse .
Moy qui l'ay molle & commune , il faut que 'ayde a me soutenir par les commodeitez cororelles : & l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus selon mon goust , i'instruis & aiguise mon appetit a celles qui restent plus

à ceste autre faison . Il faut retenir à dents & nos griffes l'vsage des plaisirs de la vie que nos ans nous arrachet des poingtz les vns apres les autres : & les alonger de toute nostre puissance .

*Quamcumque Deus tibi fortunauerit horam,
Grata sume manu, nec dulcia differ in annum.*

Or quant a la fin que Pline & Cicero nous proposent, de la gloire , c'est bien loing de mon conte. La plus contraire humeur a la retraite c'est l'ambition. La gloire & le repos sont choses, qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que ie voy ceux cy n'ont que les bras & les iambes hors de la presse: leur ame, leur intention y demeure engagée plus que iamais. Ils se sont seulement reculez pour mieux sauter , & pour dvn plus fort mouvement faire vne plus viue fauée dans la troupe. Vous plaiet il voir comme ilz tirent court dvn grain: mettons aucoûtre pois l'aduis de deux philosophes, & de deux sœurs tresdifferentes, escriuas lvn a Idomeneus, l'autre a Lucilius leurs amis, pour du maniemēt des affaires & des grandeurs les retirer a la solitude. Vous auez (disent ilz) vescu nageant & flotant iusques a present, venez vous en mourir au port. Vous auez dōné le reste de vostre vie a la lumiere, donnez cecy a l'ombre. Il est impossible de quitter les occupatiōs, si vous n'en quitez le fruiet. A ceste cause défaites vous de tout soing de nom & de gloire. Il est dangier que la luēur de voz actiōs passées ne vous esclaire que trop , & vous suive iusques dans vostre tancre. Quitez avecq les autres voluptez celle qui viēt de l'approbation d'autruy: & quant a vostre science & suffisance, ne vous chaille, elle ne perdra

dra pas son effect, si vous en vales mieux vous mesme. Souuienne vous de celuy, a qui comme on demandast a quoy faire il se penoit si fort en vn art, qui ne pouuoit venir a la cognoissance de guiere de gens : i'en ay assez de peu , respondit il,i'en ay assez dvn , i'en ay assez de pas vn. Il disoit vray: vous & vn compaignon estez assez suffisant theatre lvn a l'autre , ou vous a vous mesmes. Que le peuple vous soit vn , & vn vous soit tout le peuple, C'est vne lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oyfiueté & de son repos. Il faut faire comme les animaux, qui effacent la trace a la porte de leur tanieres. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le móde parle de vous, mais cōme il faut q vo^oparliés a vous mesmes. Retirez vous en vous, mais preparez vous premierement de vous y receuoir. Ce seroit folie de vous fier a vous mesmes, si vous ne vous sçauez gouerner. Il y a moyen de faillir en la solitude comme en la compagnie. Iusques a ce que vous vous soiez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher: & iusques a ce que vous ayez honte & respect de vous mesmes, presantez vous tousiours en l'imagination Caton, Phocion & Aristides, en la presance des es folz mesmes cacheroient leurs fautes stablissez les contrerolleurs de toutes voz intentions , si elles se detraquent ,leur reuerence les remettra en train. Il vous contiendront en ceste voie de vous contenter de vous mes-

mesmes , de n'emprunter rien que de vous, d'arrester & fermir vostre ame en certaines & limitées cogitations, ou elle se puissé plaire , & ayant entendu les vrays biens, desquelz on iouit a mesure qu'on les entend, s'en contenter , sans desir de prolongement de vie ny de nom. Voila le conseil de la vraye & naifue philosophie, non d'une philosophie ostentatrice & parliere, comme est celle des deux premiers.

CHAP. XL.

Consideration sur Ciceron.

EN cor'vn traict a la comparaison de ces couples: Il se tire des escris de Cicero & de ce Pline(nullement retirant a mon aduis aux humeurs de son oncle) infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse. entre autres qu'ilz sollicitent au sceu de tout le monde les historiens de leur temps de ne les oblier en leurs registres: & la fortune comme par despit a faict durer iusques a nous la vanité de ces requêtes, & pieça fait perdre ces histoires. Mais cecy surpassé toute basseſſe de cœur en personnes de tel rang , d'auoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet & de la parlerie, iusques a y employer les lettres priuées écriptes a leurs amis:en maniere, que aucunes ayat failly leur faſion pour estre enuoyées , ils les font

font ce neantmoins publier avec ceste digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur trauail & veillées. Sied il pas bien a deux consuls Romains, souuerains magistras de la chose publique emperiere du monde, d'employer leur loisir a ordonner & fagoter gentiment vne belle missiue, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse? Que feroit pis vn simple maistre d'école qui en gaignat sa vie ? Si les gestes de Xenophon & de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, ie ne croy pas qu'ils les eussent iamais escrits. Ils ont cherché a recommander non leur dire, mais leur faire, & si la perfection du bien parler pouuoit apporter quelque gloire sortable a a vn grand personnage, certainement Scipion & Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies & toutes les mignardises & delices du langage Latin a vn serf Afriquain : car que cest ouvrage soit leur , sa beauté & son excellence le maintient assez , & Terence l'aduoüe luy mesme. C'est vne espece de moquerie & d'iniure de vouloir faire valoir vn homme par des qualitez mes aduenâtes a son râg, quoy qu'elles soient autrement louïables , & par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les sien-
cipales. Comme qui loueroit vn Roy a etre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebouzier, ou bon coureur de bague : ces louanges ne font honneur , si elles ne
font

sont présentées en foule , & a la suite de celles qui luy sont plus propres : a sçauoir de la iustice , & de la science de conduire son peuple en paix & en guerre . De ceste façon fait honneur a Cyrus l'agriculture , & a Charlemaigne l'eloquence , & connoissance des bonnes lettres . Plutarque dict d'avantage que de paroistre si excellent en ses parties moins necessaires , c'est produire contre soy le tesmoignage d'auoir mal dispencé son loisir , & l'estude qui deuoit estre employé a choses plus necessaires & utiles . De façon que Philippus Roy de Macedoine ayant ouy ce grand Alexandre son filz chanter en vn festin a l'enuy des meilleurs musiciens , N'as tu pas honte , luy dict-il , de chanter si bien ? Et a ce mesme Philippus vn musicien avecques qui il debatoit de son art , Iaa Dieu ne plaise Sire , luy dit-il , qu'il t'aduienne iamais tant de mal que tu entedes ces choses la mieux que moy . Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias dequoy on le vantoit d'estre excellent ioueur de flutes : & disent les sages que pour le regard du sçauoir il n'est que la philosophie , & pour le regard des effetz , que la vertu , qui generalement soit propre a tous degrez & a tous ordres . Il y a quelque chose de pareil entre deux philosophes : car ilz promettent aussi eternité aux lettres qu'ilz escriuent a leurs amis , mais c'est d'autre façon , & s'accommodeant

pour

pour vne bonne fin a la vanité d'autruy. Car ilz leur mandent que si le soing de se faire connoistre aux siecles aduenir & de la renommée les arreste encore au maniemēt des affaires, & leur fait craindre la solitude & la retrainte , ou ilz les veulent appeller, qu'ilz ne s'en donnent plus de peine. Car ilz ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre, que ne fut que par les lettres qu'ils leur escriuent, ils rendront leur nom aussi connu & fameus que pourroient faire leurs actions publiques. Et outre ceste difference encore ne sont ce pas lettres vuides & descharnées , qui ne se soutiennent que par vn delicat chois de motz entassez & rangez a vne iuste cadence , ains farcies & pleines de beaux discours de sapience , par lesquelles on se rend non plus eloquent, mais plus sage , & qui nous aprenent non a bien dire mais a bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse enuie de soy, non des choses . Si ce n'est qu'on die que celle de Cicero estant en si extreme perfection se donne corps elle mesme. L'adiousteray enore vn conte que nous lissons de luy a ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il auoit a orer en public , & estoit vn peu rassé du temps pour se preparer a son ayse.

de ses serfs le vint aduertir que l'auoit remise au l'endemain : il en fut si ayse qu'il luy donna liberté pour ceste bonne nouuelle.

CHAP. XLI.

De ne communiquer sa gloire.

DE toutes les resueries du monde la plus receue & plus vniuerselle est le soing de la reputation & de la gloire , que nous espousons iusques a quitter les richesses , le repos, la vie & la santé , qui sont biens effectuelz & substantiaux , pour fuiure ceste vaine image , & ceste simple voix, qui n'a ny corps ny prise:

Lafama ch'innaghisce a vn dolce sonno

Gli superbi mortali, & par si bella,

E un echo, vn sogno, anzi d'un sogno vn ombra

Ch'ad ogni vento si dilegua & sgombra.

Et des humeurs des-raisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se défaient plus tard & plus enuis de ceste cy, que de nulle autre. Car comme dit Cicero , ceux mesmes qui la combatent, encores veulent ilz, que les liures , qu'ilz en escriuent, portent au front leur nom : & se veulent rendre glorieux de ce qu'ilz ont mesprisé la gloire. Toutes autres choses tōbent en cōmerce. Nous prestons nos biens & nos vies au besoing de nos amis. Mais de communiquer son honneur & d'estre...
truy de sa gloire, il ne se voit guieres. Catulus Luctatius en la guerre contre les Cymbres, ayat fait tous ses effortz d'arrester les soldatz qui

qui fuyoiēt deuant les ennemis, sejmit luy mesmes entre les fuīardz, & contrefit le coūard: assin qu'ils semblasſent plustost fuiure leur capitaine que fuyr l'ennemy. C'estoit abandonner sa reputation, pour courrir la honte d'autruy. Quand l'Empereur Charles cinquiesme passa en Prouence lan 1537. on tient que Anthoine de Leue voyant son maistre resolu de ce voyage, & l'estimant luy estre merueilleusēmēt glorieux, opinoit toutefois le contraire, & le desconſeilloit: a ceste fin que toute la gloire & honneur de ce cōſeil en fut attribué a ſon maistre, & qu'il fut dict ſon bō aduis & ſa preuoiaſce auoir été telle, que contre l'opinion de tous il eufit mis en fin vne ſi belle entreprinſe, qui estoit l'honnorer a ſes despens. Les Ambaſſadeurs Thraciens conſolans Achileonide mere de Brasidas, de la mort de ſon filz, & le haut-louāns iuſques a dire qu'il n'auoit pas laiffé ſon pareil, elle refuſa ceste louānge priuée & parti-culiere pour la rendre au public: Ne me dités pas cela, fit elle, ie ſçay que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grandz & plus vaillans qu'il n'estoit. En la bataille de Crecy le prince de Gales encores fort ieune auoit l'auant-garde a conduire, le principal effort du rencontra

.. a cest endroit : les ſeigneurs qui l'accompagnoient ſe trouuās en dur party d'armes, mādarent au Roy Edouārd de ſ'approcher, pour les fecourir. Il s'enquit de l'estat de ſon filz , &



luy ayant esté respondu qu'il estoit viuant & à cheual: Je luy ferois , dit-il , tort de luy aller maintenant desfrobbér l'honneur de la victoire de ce combat,qu'il a si lōg tēps soustenu:quelque hazard qu'il y ait, elle sera toute sienne , & n'y voulut allet ny enuoier , sçachant s'il y fust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours,& qu'on luy eut attribué l'aduantage de tout cest exploit.

CHAP. XLII.

De l'inequalité qui est entre nous.

Plutarque dit en quelque lieu qu'il ne trouve point si grande distance de beste a beste , comme il trouue d'homme a homme. Il parle de la suffisance de l'ame & qualitez internes. A la verité ie trouue si loing d'Epaminundas , comme ie l'imagine , iusques a tel que ie connois, ie dy capable de sens cōmun, que i'encherirois volontiers sur Plutarque : & pense qu'il y a plus de distance de tel a tel homme, qu'il n'y a de tel homme a telle beste. C'est a dire , que le plus excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche que n'est cest homime d'un autre homme & excellent. Mais a propos de l'estimation des hommes : c'est merueille que sauf nous, nulle chose s'estime que par ses propres qualitez.

Nous

Nous loüons vn cheual de ce qu'il est vigoureux & adroit, non de son harnois:vn leurier de sa vitesse, non de son colier : vn oyseau de son aile , non de ses longes & sonettes. Pourquoy de mesmes n'estimons nous vn homme par ce qui est sien? Il a vn grand train , vn beau palaſt, tant de credit , tant de rente : tout cela eſt au- tour de luy,non en luy. Vous n'achetez pas vn chat en poche . Si vous marchandez vn cheual,vous luy oſtez ſes bardes,vous le voyez nud & a descouert : ou ſ'il eſt couuert , comme on les prefantoit antienement aux princes avan- dre , c'eſt par les parties moins neceſſaires, af- fin que vous ne vous amusez pas a la beauté de ſon poil , ou largeur de ſa croupe , & que vous vous arreſtez principalement a conſiderer les iambes , les yeux & le pied , qui ſont les mem- bres les plus nobles,& les plus utiles,

*Regibus hic mos eſt, ubi equos mercantur, apertos
Inspiciunt, ne ſi facies ut ſape decora
Mollis fulta pede eſt, emptore inducat hiantem,
Quod pulchrae clunes, breue quod caput, ardua
ceruix.*

Pourquoy eſtimant yn homme l'eſtimez vous tout enueloppé & empacqueté? Il ne nous fait monſtre que des parties,qui ne ſont nullement ſequelles : & nous cache celles, par lesquelles ſeules on peut vrayement iuger de ſon eſti- mation. C'eſt le pris de l'espée que vous cherches non de la guaine. Vous n'en donnerez a l'ad-

244 ESSAIS DE M. DE MONT.
uenture pas vn quatrain , si vous l'avez des-
pouillé: il le faut iuger par luy mesme, non par
ses atours. Et comme dit tres-plaisamment vn
ancien , Sçavez vous pourquoy vous l'estimez
grand? vous y comptez la hauteur de ses patins;
la base n'est pas de la stâtuë . Mesurés le sans
ses eschaces: qu'il mette a part ses richesses &
honneurs : qu'il se presante en chemise: A il
le corps propre a ses functions, sain & allegre?
qu'elle ame a il? Est elle belle, capable, & heu-
reusement garnie de toutes ses pieces? Est elle
riche du sien , ou de l'autrui ? La fortune n'y a
elle que voir? si les yeux ouuertz elle attend les
espées traitez , S'il ne luy chaut par ou luy for-
te la vie, par la bouche, ou par le gosier, Si elle
est rassise, equable & cōtente:c'est ce qu'il faut
veoir, & iuger par la les extremes differences
qui sont entre nous. Est-il

*sapicns, sibique imperiosus,
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincu-
cula terrent,*

Responsare cupidinibus, contemnere honores

Fortis, & in seipso totus teres atque rotundus,

Externi nequid valeat per laue morari:

In quem manca ruit semper fortuna.

Vn tel homme est cinq cens brasses au
des royaumes & des duchez. Il est luy
a soy son empire & ses richesses. Il vit satis-fait,
content & allegre. Et a qui a cela, que reste-il?

Non ne videmus

Nil

*Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut quo
Corpore seiuscun^t dolor ab sit, mente fruatur,
Iucundo sensu cura semotus metuque?*

Comparez a celuy la la tourbe de nos hōmes ignorante, stupide & endormie, basse, seruile, pleine de siebure & de frayeur, instable & continuellement flotante en l'orage des passions diuerses, qui la poussent & tempestant, pendant toute d'autruy. Il y a plus d'esloignement que du ciel a la terre: & toutefois l'augeuglement de nostre vsage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat. La ou si nous considerons vn pafan & vn Roy, il se presente soudain a noz yeux vn'extreme disparité, qui ne sont differentz par maniere de dire qu'en leurs chausses. Car comme les ioueurs de comedies vous les voyez sur l'eschaffaut faire vne mine de Duc & d'Empereur: mais tantost apres les voila deuenus valetz & crocheteurs miserables , qui est leur naifue & originelle condition : aussi l'Empereur, duquel la pompe vous esblouit en public, voyez le derriere le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, & a l'aduenture plus vil que le moindre de ses subiectz. La coûardise, l'irresolution, l'ambition, le despit & l'envie l'agitent comme vn autre.

*... enim gaZæ neque consularis
Summoet lictor miseros tumultus
Mentis & curas laqueata circu.a
Teita volantes.*

La fiebure, la migraine & la goutte l'espagnēt elles non plus que nous? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archiers de sa garde l'en deschargeront ils? Quand la frayeur de la mort le transira, se r'asseurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre? Quand il sera en ialousie & caprice, nos bonnettades le remettront elles? Ce ciel de liet de velours tout enflé d'or & de perles n'a nulle vertu a rappaiser les tranchées d'une verte colique.

*Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostróque rubenti.*

Iaſteris, quam si plebeia in veste cubandum est.

Les flateurs du grand Alexandre luy faisoient a croire qu'il estoit fils de Iupiter. Vn iour estant blessé, regardant escouler le sang de sa plaie, Et bien qu'en dites vous ? fit-il, est-ce pas icy vn sang vermeil & puremēt humain? Il n'est pas de la façō de celuy que Homere fait escouler de la plaie des dieux. Hermodorus le poëte auoit fait des vers en l'honneur d'Antigonus, ou il l'appelloit filz du Soleil: & luy au contraire, celuy, dit-il, qui vuide ma chaize percée, sc̄ait bien qu'il n'en est rien. C'est vn hōme pour tous portages. Et si de soy mesmes c'est vn homme mal né, l'empire de l'vnivers ne le sçauroit ral." Les biēs de la fortune tous tels qu'ilz sōt, res faut il auoir du gouſt pour les sauourer:c'en le iouir non le posſeder, qui nous rend heureux. *Non domus & fundus, non aris aceruus & auri,*

A Egrotō

*A Egroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas, valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus bene cogitat uti.*

*Qui cupid, aut metuit, iuuat illū sic domus aut res,
Vt lippum picta tabula, fomenta podagram.*

Sincerū est nisi vas, quodcunque infundis acescit.

Il est vn sot, son goust est mousse & hebeté , il n'en iouit non plus qu'un morfondu de la douceur du vin Grec, ou qu'un cheual de la richesse du harnois , duquel on l'a paré . Et puis , ou le corps & l'esprit sont en mauuais estat , a quoys faire ces cōmoditez externes: veu que la moindre picqueure d'espingle , veu que la moindre passion de l'ame est suffisante a nous oster le plaisir de la monarchie du monde? A la moindre strette que luy donne la goutte perd il pas le souuenir de ses palais & de ses grandeurs? S'il est en colere sa principauté le garde elle de rougir, de paslir, de grincer les dēts comme un fol? Or si c'est un habile homme & bien né, la royaute n'adioute rien a son bon'heur.

*Si ventribene, si lateri est pedibusque tuis, nil
Dinitiæ poterunt regales addere maius.*

Il voit que ce n'est que biffe & piperie. Voire a l'aduenture il sera de l'aduis du Roy Seleucus, Que qui sçauroit le poix d'un sceptre ne daigneroit l'amasser quand il le trouueroit a terre. Il le disoit pour les grādes & penibles charges, qui touchent un bon Roy. Certes ce n'est pas peu de chose que d'auoir a regler autrui,

puis qu'a regler nous mesmes il se presante tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doux , considerant l'imbecillité du iugement humain , & la difficulté du choies choses nouvelles & doubtueuses , ie suis fort de cest aduis , qu'il est bien plus aisé & plus plai-sant de suiure que de guider,& que c'est vn grād seiour d'esprit de n'auoir a tenir qu'vne voye tracée , & a respondre que de soy. Mais le Roy Hieron en Xenophon dict dauantage , qu'a la iouyssance des voluptez meilnes, ilz sont de pire condition , que les priuez: d'autant quel l'ay-fance & la facilité leur oſte l'aigre-douce pointe que nous y trouuons. Penſons nous que les enfans de cœur prennent grand plaisir a la muſique. La facieté la leur rend pluſtost ennuyeuse. Les festins, les danſes, les masquarades, les tournois reiouiffent ceux qui ne les voyent pas ſouuent,& qui ont desiré de les voir,mais a qui en faict ordinaire , le gouſt en deuient fade & mal plaiſant: ny les dames ne chatouillent ce-luy qui en iouyt a cœur faoul. Qui ne fe donne loifir d'auoir foif, ne ſçauroit prendre plaiſir a boire. Les farces des bâteleurs nous refiouifſent:mais aux iouëurs elles ſeruent de coruée. Et qu'il ſoit ainsi , ce ſont delices aux pr' & c'est leur feste de fe pouuoir quelque trauestir & démettre a la façon de viure batte & populaire.

Plerumque gratæ principibus vices

Mundaque

Munda que paruo sub lare pauperum

Cæg sine anleis & ostro

Sollicitam explicuere frontem.

Et outre cela, ie croy a dire la verité que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez a la iouissance des principales voluptez. Ils sont trop esclairés & trop en butte. Voila pourquoy les poëtes feignent les amours de Iupiter conduites sous autre visage que le sien, & de tant de pratiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'vne seule, ce me semble, ou il se trouue en sa grandeur & maiesté. Mais reuenons a Hieron. Il recite aussi combiē il sent d'incommoditez en sa royaute pour ne pouuoir aller & voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs : & qu'en toutes ses actions il se trouue enueloppé d'vne facheuse presse. De vray a voir les nostres tous seuls a table assiegez de tant de regardans inconus, i'en ay eu souuet plus de pitié que d'éuie: & ne m'est iamais tombé en fantasie que ce fut quelque notable commodité a la vie d'un homme d'entêdemēt, d'auoir vne vingteine de contrerolleurs a sa chaise percée: ni que les seruices d'un homme qui a dix mille liures de réte ou qui a pris Casal, ou defendu Siene, luy lus commodes & acceptables que d'un bon valet & bien experimenté. Mais sur tout Hieron faict cas, de quoy il se voit priué de toute amitié & societé mutuelle. En laquelle ami-

tié consiste le plus parfaict & doux fruit de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection & de bonne volonté puis-je tirer de celuy, qui me doit, veuille il ou nō, tout ce qu'il peut? Puis je faire estat de son humble parler & courtoise reuerence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous receuons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas hōneur: ces respects se doiuent a la royaute non a moy. Voilie pas que le meschant, le bon Roy, celuy qu'on haït, celuy qu'o ayme, autant en a lvn que l'autre. Demesmes aparées, de mesme ceremonie, estoit serui mon predecesseur, & le sera mō successeur. Si mes subiectz ne m'offencent pas, ce n'est pas tesmoignage d'aucune bōne affectiō. Pourquoy le prendray-je en ceste part là, puis qu'ils ne pourroient quād ils voudroiēt? Nul ne me suit pour l'amitié, qui soit entre luy & moy: car il ne s'y scauroit coudre amitié, ou il y a si peu de relation & de correspondance. Ma hauuteur m'a mis hors du commerce des hommes: il y a trop de disparité & de disproportion. Ils me suiuent par contenance & par coustume, ou pour entirer leurs aggrandissemens & commoditez particulières. Tout ce qu'ilz me diēt, tout ce qu'ils me font ce n'est que fard & pipeirie: leur liberté estant toute bridée par la de puissance que i'ay sur eux: ie ne voy rien autour de moy que couvert & masqué. Ses courtisans louoient vn iour Iulien l'Empereur de faire

faire bonne justice: Je m'en orguillerois volontiers, diët-il, de ces loüanges , si elles venoient de personnes qui ozassent accuser ou mesloüer mes actions contraires, quand elles y seroient. Quand le Roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cyneas son sage conseiller luy voulât faire sentir la vanité de son ambition , & bien Sire , luy demanda il, a qu'elle fin dressez vous ceste grande entreprinse ? Pour me faire maistre de l'Italie , respondit il soudain . Et puis, suiuut Cyneas, cela faict? Je passeray diët l'autre, en Gaule & en Espaigne. Et apres? ie m'en iray subiuguer l'Afrique. Et en fin ? Quand i'auray mis le monde en ma subiection , ie me reposeray & viuray content & a mon aise. Pour Dieu Sire , fit lors Cyneas, dictes moy, a quoy il tient que vous ne soyez des a present, si vous voulez, en cest estat? Pourquoy ne vous logez vous des ceste heure, ou vous dites aspirer, & vous espargnes tant de trauail & de hazard que vous iettez entre deux?

*Nimirum quia non bene norat quæ esset habendi
Finis, & omnino quoad crescat vera voluptas.*

Je m'en vais cloorre ce pas par vn verset ancien, que ie trouue singulierement beau a ce propos:

cuique sui fingunt fortunam.

C H A P .

CHAP. XLIII.

Des loix somptuaires.

LA façon, de quoy nos loix essaient à régler les foles & vaines despences des tables & vestemens, semble estre contraire à la fin. Le vray moyé, ce seroit d'engédrer aux hommes le mespris de l'or & de la soye, comme de choses vaines & inutiles: & nous leur augmentons l'honneur & le pris, qui est vne bien inepte façon pour en dégouster les hommes. Car dire ainsi, Qu'il n'y aura que les Princes qui puissent porter du velours & de la tresse d'or, & l'interdire au peuple, qu'est ce autre chose que mettre en credit ces vanitez-la, & faire croistre l'envie à chacun d'en user? Que les Roys quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres: & par l'exemple de plusieurs nations nous poumons apprê dre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, & nos degréz (ce que l'estime à la vérité estre bien requis en vn estat) sans nourrir pour cest effect ceste corruption & incommodité si apparente. C'est merueille comme la coutume en ces choses indifférentes plante aisément & dain le pied de son autorité. A peine fusmes nous vn an pour le dueil du Roy Henry second à porter du drap à la cour, il est certain que des-

ia a l'opinion d'vn chacun les soyes estoient venues a telle vilité, que si vous en voyez quelqu'ū vestu, vous en faisiez soudain argumēt, que c'e-
stoit quelque homme de neant . Elles estoient demeurées en partage aux medecins & aux chirurgiens. Et quoy qu'vn chacun fut a peu pres vestu de mesme , si y auoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hom-
mes. Que les Rois & les Princes commencent a quitter ces despêces, ce sera faict: en vn mois sans edit & sans ordonance nous ironis tres-
to⁹ apres. La Loy deuroit dire tout au rebours.
Que le cramoisi & l'orfeuerie est defendue a toute espece de gés, sauf aux basteleurs & aux courtisanes. De pareille inuention corrigea ce grād Zeleucus les meurs corrópues des Locriēs.
Ses ordonnāces estoient telles , Que la femme de condition libre ne puisse mener apres elle plus d'vne chambrière , sinon lors qu'elle sera yure:ni ne puisse sortir hors dela ville de nuict,
ni porter ioyaux d'or a l'entour de sa personne,
ni robbe enrichie de broderie , si elle n'est pu-
blique & putain: Que sauf les ruffiens,a l'hom-
me ne loise porter en son doigt aneau d'or,ni
robbe delicate , cōme sont celles des draps tis-
sus en la ville de Milet. Et ainsi par ces excep-
honteuses il diuertissoit ingenueusement
les personnes des superfluitez & delices perni-
cieuses.

CHAP. XLIII.

Du dormir.

LA raison nous ordonne bien d'aller tous iours mesme chemin , mais non toutesfois mesme train . Et ores que le sage ne doiué pas d'ôner aux passiôns humaines , de se fouruoier de la droicte carriere , il peut bien sans interest de son deuoir , leur quitter aussi d'ê haster ou retarder son pas , & ne se planter pas comme vn Colosse immobile & impassible . Quâd la vertu mesme seroit incarnée , ie croy que le poux luy battroit plut fort allât a l'affaut , qu'allât disner . Voire il est nécessaire qu'elle s'eschauffe & s'esmeue . A ceste cause i'ay remarqué pour chose rare de voir quelquefois les grâds personnages , aux plus hautes entreprisnes & importans affaires , se tenir si entiers en leur assiette , que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil . Alexandre le grâd , le iour assigné a ceste furieuse bataille côte Darius , dormit si profondemēt , & si haute matinée , que Parmenion fut contraint d'entrer en sa châbre , & approchant de son lit l'appeller deux ou trois fois par son nom , pour l'esveiller , le téps d'aller au cōbat le pre... l'Empereur Othon ayât resolu de se tuer , & ceste mesme nuit , apres auoir mis ordre a ses afaires domestiques , party son argêt a ses seruiteurs ,

teurs, & affilé le tranchant d'vne espée, de quoy il se vouloit dōner, n'attēdant plus qu'a scauoir si chacun de ses amis s'estoit retiré en feurté, se print si profondement a dormir, que ses valetz de chambre l'entēdoient ronfler. La mort de c'est Empereur a beaucoup de choses pereilles a celle du grand Caton, & mesmes cecy: car Caton estant pret a se deffaire, cependant qu'il attēdoit qu'on lui rapportat nouvelles si les sénateurs qu'il faisoit retirer, s'estoiet elargis du port d'Utrique, se mit si fort a dormir qu'on l'o-yoit souffler de la châbre voisine: & celuy qu'il auoit enuoyé vers le port l'ayant esueillé pour lui dire que la tourmente empeschoit les sénateurs de faire voile a leur aise, il y en renouoya encore vn autre, & se r'enfonsant dans le lit se remit encore a sommeiller, iusques a ce q ce dernier l'asseura de leur partement. Encore auons nous de quoy le comparer au fait d'Alexandre en ce grand & dangereux orage , qui le menassoit par la sédition du Tribun Metellus voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville, avecques son armée lors de l'émotion de Catilina : auquel decret Caton seul insistoit, & en auoient eu Metellus, & lui de grosses parolles & grands menasses au

Mais c'estoit au lendemain en la place qu'il failloit venir a l'execution , ou Metellus outre la faueur du peuple & de Cæsar conspirant lors aux aduantages de Pompeius se deuoit trouuer

trouuer accompagné de force esclaves estrangers & escrimeurs à outrance, & Caton fortifié de sa seule constance: de sorte que ses parens, ses domestiques, & beaucoup de gens en estoient en grand soucy. Et en y eut qui passerent la nuit ensemble, sans vouloir reposer, ni boire, ni mäger, pour le dangier qu'ils luyvoioient paré, mesme sa femme & ses sœurs ne faisoient que pleurer & se tourmenter en sa maison: la ou luy au contraire reconfortoit tout le monde, & apres auoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher & dormir de fort profond sommeil, iusques au matin que lvn de ses compagnons au Tribunat, le vint esveiller pour aller a l'escarmouche. La connoissance, que nous avions de la grandeur de courage de ces trois hommes par le reste de leur vie, nous peut faire juger en toute seurté, que cecy leur partoit d'une ame si loing enleuée au dessus de telz accidens, qu'ilz n'en daignoient entrer en nulle emotiō, non plus que d'accidens ordinaires. En bataille nauale que Angustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se trouua pressé d'un si profond sommeil, qu'il fausit que ses amis l'esveillassent, pour donner le signe de la bataille. Cela donna occasion a M. Antonius de luy reprocher depuis qu'il n'auoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeux ouverts l'ordonnance de son armée, & de n'auoir osé se presenter aux soldats,

datz, iusques a ce qu'Agrippa luy vint annōcer la nouuelle de la victoire qu'il auoit eu sur ses ennemis . Mais quant au ieune Marius, qui fit encore pis (car le iour de sa derniere iournée contre Sylla, apres auoir ordonné son armée & donné le mot & signe de la bataille, il se coucha dessous vn arbre a l'ombre pour se reposer, & s'édormit si serré, qu'a peine se peut il esueiller dela route & fuite de ses gens, n'ayant rien veu du combat) ils disent que ce fut pour estre si extremement aggraué de trauail & de faute de dormir, que nature n'en pouuoit plus . Et a ce propos les medecins aduiserôt si le dormir est si nécessaire, que nostre vie en dépende . Car nous trouuons bié qu'on fit mourir le Roy Perseus de Macedoine prisonnier a Rome luy empêchant le sommeil . Mais Pline en allegue, qui ont vescu lôg temps sans dormir vne feule goute .

CHAP. XLV.

De la bataille de Dreux.

ILy eut tout plein de rares accidens en nostre bataille de Dreux: mais ceux qui ne favorisent pas fort a la reputation de mōsieur de Guise, mettent volontiers en auant qu'il ne se peut excuser d'auoir fait alte & téporisé avec les forces qu'il commandoit, cependant qu'on

R

enfonçoit monsieur le Connestable chef de l'armée , auecques l'artillerie : & qu'il valoit mieux se hazarder prenant l'ennemy par flanc, qu'attendât l'aduantage de le voir en queuë souffrir vne si lourde perte. Mais outre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion , me confessera aisément, a mon aduis, que le but & la visée non seulement d'un capitaine , mais de chasque soldat doit regarder seulement la victoire en gros , & que nulles occurrences particulières , quelque interest qu'il y ait, ne le doiuent diuertir de ce point la. Philopœmen en vne rencontre contre Machanidas ayant enuoyé deuant pour attaquer l'escarmouche bonne troupe d'archiers & gens de traict , & l'ennemy apres les auoir renuersez s'amusant a les poursuiure a toute bride , & coulant apres sa victoire le long de la bataille, ou estoit Philopœmen , quoy que ses soldats s'en émeussent, il ne fut d'aduis de bouger de sa place , ni de se presenter a l'ennemy pour secourir ses gens; ains les ayant laissé chasser & mettre en pieces a sa veüe , commença la charge sur les enemis au bataillon de leurs gens de pied, lors qu'il les vit tout a fait abandonnés de leur gens de cheual: & bien que ce fussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les prit a heure, que tenir tout gaigné ils commençoient a se desordonner , il en vint aisément a bout , & cela fait, se mit a poursuiure Machanidas . Ce fait

fait est germain a celuy de Monsieur de Guise.

C H A P. XLVI.

Des noms.

Quelque diuersité d'herbes qu'il y ait, tout s'enueleope sous le nom de salade . De mesme sous la consideration des noms, ie m'en voy faire icy vne galimafrée de diuers articles . Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne scay comment, en mauuaise part : & a nous Iehan , Guillaume, Benoit. Item il semble y auoir en la genealogie des Princes certains noms fatalement affectez: comme des Ptolomées a ceux d'AEgypte , de Henris en Angleterre , Charles en France, Baudoins en Flandres , & en nostre ancienne Aquitaine des Guillaumes , d'ou l'on dict que le nom de Guienne est venu par vn froid rencontre , s'il n'en y auoit d'aussi crus dans Platon mesme . Item c'est vne chose legiere, mais toutefois digne de memoire pour son estrangeté , & escripte par tesinoing oculaire, que Henry Duc de Normandie , fils de Henry second Roy d'Angleterre , faisant vn festin en France , l'assemblée de la noblesse y fut si grande que pour pasté-temps s'estant diuisée en bandes par la ressemblance des noms, en la premiere troupe qui fut des Guillaumes,

il se trouua cēt dix cheualiers assis a table portans ce nom , sans mettre en conte les simples gentils-hō mes & seruiteurs . Item il se dit qu'il faiet bon auoir bon nom , c'est a dire credit & reputation , mais encore a la verité est-il commode d'auoir vn nom beau & qui aisément se puisse comprendre & mettre en memoire : car les Roys & les grands nous en connoissent plus aisément & oublient plus mal volontiers : outre ce qu'a la verité de ceux mesmes qui nous servent , nous commandons plus ordinairement & employōs ceux, desquels les noms se presentent le plus facilement en la bouche . I'ay veu le Roy Henry second ne pouuoir iamais nommer a droit vn gentil-homme de ce quartier de Gascogne , & a vne fille de la Royne il fut luy mesme d'aduis de donner le nom general de la race , par ce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop diuers . Item on dit que la fondation de nostre Dame la grand a Poitiers , prit origine de ce que vn ieune homme debauché logé en cest endroit , ayant recouuré vne garce , & luy ayant d'arriuée e demādé son nom , qui estoit Marie , se sentit si viuement espris de religion & de respect de ce nom Sacrosaint de la vierge mere de nostre Sauveur que non seulement il la chassa soudain , mais e amanda tout le reste de sa vie , & qu'en cōsideration de ce miracle il fut basti en la place , ou estoit la maison de ce ieune homme vne ch-

elle

pelle au nom de nostre Dame, & depuis l'Egli-
se que nous y voyons. Item dira pas la posterité
que nostre réformation d'aujourd'huy ait esté
delicate & exacte, de n'auoir pas seulement cō-
batu les erreurs, & les vices, & rempli le mōde
de deuotion, d'humilité, d'obeissance, de paix
& de toute espece de vertu? mais d'auoir pas-
sé iusque a combattre ces anciens noms de nos
baptêmes, Charles, Loys, François, pour peu-
pler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Ma-
lachie, beaucoup mieux sentans de la foy? Vn
gentil'homme mien voisin estimant les com-
moditez du vieux temps au pris du nostre, n'o-
blioit pas de mettre en conte la fierté & ma-
gnificē des noms de la noblesse de ce temps,
Don Grumedan, Quedragan, Agesilan, &
qu'a les ouïr seulement sonner il se sentoit qu'ils
auoient esté bien autres gens, que Pierre, Gui-
lot, & Michel. Item ie scay bon gré a Iacques
Amiot d'auoir laissé dans le cours d'vn'orai-
son Françoise les noms Latins tous entiers,
sans les bigarrer & changer, pour leur donner
vne cadence Françoise. Cela sembloit vn peu
rude au commencement: mais des-ia l'vfage
par le credit de son Plutarque nous en a osté
toute l'estrangeté. I'ai souhaité souuēt que ceux
qui escriuēt les histoires en Latin no^o laissassent
nos noms tous tels qu'ils sont. Car en faisant de
Vaudemont, Vallemontanus & les Metamor-
phosant pour les garber à la Grecque ou à la

Romaine, nous ne scauons ou nous en sommes,& en perdons la cōnoissance. Pour clorre nostre conte, c'est vn vilain vſage & de tres-mauuaise conſequēce en nostre Frāce d'appeller chācun par le nom de ſa terre & ſeigneurie,& la chose du monde, qui fait plus mesler & mesconnoiſtre les races. Vn cabdet de bōne maison ayāt eu pour ſon apanage vne terre, ſous le nom de laquelle il a eſtē connu & honoré, ne peut honnētement l'abādonner: dix ans apres ſa mort la terre s'en va a vn eſtrangier, qui en fait de meſmes: deuinés ou nous ſommes de la connoiſſance de ces hōmes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples que de nostre maſon royalle, ou autant de partages, autant de ſurnoms, cependant l'originel de la tige nous eſchappé. Mais ceste conſideration me tire par force a vn autre champ. Sōdons vn peu de près, & pour Dieu regardons, a quel fondemēt nous attachons ceste gloire & reputaſion, pour laquelle ſe bouleuerſe le monde. Ou aſſeoſ nous ceste renommée que nous allons queſtant avec ſi grād peine? C'eſt en ſomme Pieſtre ou Guillaume, qui la porte, prend en garde, & a qui elle touche. Et ce Pierre ou Guillaume qu'eſt-ce qu'vne voix pour tous potages? ou trois ou quatre traict̄s de plume, premierement ſaiſez a varier, que ie demanderois volontiers a qui touche l'honneur de tant de victoires, a Guesquin, a Glesquin, ou Gueaquin? Il y auoit

roit bien plus d'apparence icy qu'en Lucié que
Σ .mit T. en procez:car

Non leuia aut ludicra petuntur

Premia.

Il y va de bon, il est questio laquelle de ces lettres doit estre payée de tant de sieges, batailles, blessures, prisons & seruices faictz a la couronne de Frace par ce sien fameux cōnestable. Nicolas Denisot n'a eu soing que des lettres de son nom, & en a châgé toute la cōtexture, pour en bastir le Conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poësie & peinture. Et l'historien Suetone n'a aymé que ie sens du sien, & en ayat priué Lenis, qui estoit le surnom de son pere, à laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escrits. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eut honneur, que celuy qu'il a emprunté des faictz de Pierre Terrail? & qu'Antoine Escalin se laisse voler a sa veuē tant de nauigations & charges par mer & par terre au capitaine Poulin, & au Baron de la Garde? Secondement ce sont traictz de plume cōmuns a mill'hommes. Combien y a il en toutes les races de personnes de mesme nom & surnom? Et puis qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompee le grand? mais apres tout, quels moyens, quels reffors y a il qui attachēt a mon palefrenier trespassé, ou a cest autre homine qui eut la teste trâchée en A Egypte, & qui ioignent a eux ceste voix glorifiée, & ces traictz de plume ainsi

honorez, pour qu'ils s'en aduentagent.

Id cinerem & manes credis curare sepultos?

Toutefois

ad hac se

Romanus Graiusque & barbarus induperator

Erexit, causas discriminis atque laboris

Inde habuit, tanto maior fama suis est, quam virtutis.

CHAP. XLVII.

De l'incertitude de nostre ingement.

C'est bien ce que diet ce vers,

Ἐπέων δὲ πολὺς ρόμος ἐνθα καὶ ἐνθα,

il y a prou loy de patler par tout, & pour, & contre. Pour exemple

Vinse Hannibal & non seppe usar' poi

Ben la vittoriosa sua ventura,

Qui voudra estre de ce party, & faire valoir avecques nos gens la faute de n'auoir derniere-
ment poursuiui nostre pointe a Montcontour,
ou qui voudra accuser le Roy d'Espagne, de n'a-
uoir sceu se seruir de l'aduantage qu'il eut con-
tre nous a fainct Quintin , il pourra dire ceste
faute partir d'vne ame enyurée de sa bonne
fortune , & d'vn courage , lequel plein & gor-
gé de ce commencement de bon heur, perd
le goust de l'accroistre , des-ia par trop em-
pesché a digerer ce qu'il en a : il en a sa brasfée
toute

toute comble, il n'en peut saisir d'autant que indigne que la fortune luy aye mis vn tel bien entre mains: car quel profit en sent-il, si ce neantmoins il donne a son ennemy moyen de se remettre sus? Qu'ell'esperance peut on auoir qu'il ose vn autrefois attaquer ceux cy ralliez & remis, & de nouveau armez de despit & de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuivre tous rompus & effrayez?

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror.

Mais en fin que peut il attendre de mieux , que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme a l'escrime ou le nombre de touches donne gain. Tant que l'ennemy est en pieds, c'est a recommencer de plus belle : ce n'est pas victoire , si elle ne met fin a la guerre. En ceste escarmouche ou Cæsar eut du pire pres la ville d'Oricū, il reprochoit aux soldatz de Pompeius , qu'il eust esté perdu, si leur Capitaine eust sceu vaincre:& luy chauffa bien autrement les esperons, quand ce fut a son tour. Mais pourquoy ne dira lon aussi au contraire? que c'est l'effect d'un esprit precipitant & insatiable de ne sçauoir mettre fin a sa cōuoitise: que c'est abuser des faueurs de Dieu , que de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescripte:& que de se reitter au dangier apres la victoire, c'est la remettre encore vn coup a la mercy de la fortune: que l'vne des plus grandes sagesses en l'art militaire c'est de ne pousser pas son ennemy au

desespoir. Sylla & Marius en la guerre sociale ayant défaict les Marses, en voyant encore vne troupe de reste qui par d'eespoir se reuenoit ietter a eux comme bestes furieuses, ne feurent pas d'aduis de les attandre. Si l'ardeur de Monsieur de Foix ne l'eut emporté a poursuite trop asprement les restes de la victoire de Rauenne, il ne peut pas souillée de sa mort. Tou-tefois encore seruit la recente memoire de son exemple, a conseruer monsieur d'Anguien de pareil inconuenient, a Serisoles. Il faict dangereux assaillir vn homme, a qui vous auiez ostené tout autre moyen deschapper que par les armes: car c'est vne violente maistresse d'escole que la nécessité. Clodomire Roy d'Aquitaine apres sa victoire poursuivant Gondemar Roy de Bourgogne vaincu & fuiant, le força de tourner teste, mais son opiniatreté luy osta le fruct de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement qui auroit a choisir ou de tenir ses soldatz richement & somptueusement armez, ou armez seulement pour la nécessité: il se presenteroit en faueur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar & autres, que c'est tousiours vn éguillon d'honneur & de gloire au soldat de se voir paré, & vn'occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant a sauuer ses armes, comme ses biens & heritages. Mais il s'offriroit aussi de l'autre part, qu'on doit plustost oster au soldat

le soing de se cōseruer, que de le luy accroistre: qu'il craindra par ce moyen doublement a se hazarder: ioint que c'est augmenter a l'ennemy l'enuie de la victoire, par ces riches despouilles. Et a l'on remarqué que d'autre fois cela encouragea merueilleusement les Romains a l'encōtre des Samnites. Licurgus deffendoit aux siés non seulement la sumptuosité en leur equipage mais encore de despouiller leurs ennemis vaincus, voulant, disoit-il , que la pauureté & frugalité reluisit avec le reste de sa bataille.

Aux sieges & ailleurs ou l'occasion nous approche de l'ennemy , nous donnons volontiers licence aux soldatz de le brauer, desdeigner, & iniurier de toutes façons de reproches : & non sans apparence de raison. Car ce n'est pas faire peu que de leur oster toute esperance de grace & de composition, en leur representat qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ilz ont si fort outragé, & qu'il ne reste remede que de la victoire. Si est-ce qu'il en mesprit a Vitellius, car ayāt affaire a Othō plus foible en valeur de soldatz des-accoustumez de longue main du fait de la guerre , & amollis par les delices de la ville , il les agassa tant en fin par ses parolles piquantes, leur reprochāt leur pusillanimité, & le regret des Dames & festes qu'ilz venoient de laisser a Rome, qu'il leur remit par ce moien le cœur au ventre. ce que nuls enhortemens n'avoient sceu faire: & les attira luy mesme sur ses bras,

bras, ou l'on ne les pouuoit pousser. Et de vray quand ce sont iniures qui touchent au vif , elles peuvent faire ayséement que celuy qui alloit lâchement a la besogne pour la querelle de son Roy , y aille dvn autre affection pour la sien-ne propre.

A considerer de combien d'importance est la conseruation dvn chef en vn'armée , & que la visée de l'ennemy regarde principalement ceste teste, a laquelle tiennent toutes les autres & en dependēt: il semble qu'on ne puisse mettre en doute ce conseil, que nous voions auoir esté pris par plusieurs grands chefs, de se traueftir & desguiser sur le point de la meslée. Tou-tefois l'inconuenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuir. Car le capitaine venant a estre mescomu des siens , le courage qu'ils prennent de son exéple & de sa presence, vient aussi quant & quāt a leur faillir, & perdant la veüe de ses merques & enseignes accoustumées , ils le iugent ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant a l'experience nous luy voyons fauoriser tantost lvn tantost l'autre party. L'accident de Pyrrhus en la bataille qu'il eut contre le consul Leuinus en Italie nous fert a lvn & a l'autre visage. car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Demogacles & luy auoir donné les siennes , il sauua bien sans doute sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'autre inconuenient

uenient de perdre la bataille.

A la bataille de Pharsale entre autres reproches qu'on donne a Pompeius, c'est d'auoir arresté son armée pied coy attendant l'ennemy. Pour autant que cela (ie des-roberay icy les motz mesmes de nostre Plutarque qui valent mieux que les miens) affoiblit la violence que le courir donne aux premiers coups, & quant & quant oſte l'eflacement des combatans les vns contre les autres, qui a accoustumé de les remplir d'impetuosité & de fureur plus que nulle autre chose, quād ils viennent a s'entrechoquer de roideur, leur augmentant le courage par le cry & la course: & rend la chaleur des foulzats en maniere de dire refroidie & figée. Voila ce qu'il diet pour ce rolle. Mais si Cæsar eut perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, qu'au contraire la plus forte & roide assiete c'est celle en laquelle on se tient planté sans bouger, & que qui est en sa démarche arresté referrant & espargnant pour le besoing fa force en soy mesmes, a grand auantage contre celuy qui est esbranlé, & qui a des-ia employé a la course la moitié de ſo haleine. Outre ce que l'armée eſt à vn coprs de tant de diuerses pieces , il eſt impossible qu'elle s'esmeue en celiſte furie , d'vn mouvement ſi iuste qu'elle n'en altere ou rompe ſon ordonnance : & que le plus diſpoſt ne ſoit aux prises auat que ſon cōpagnon le ſecoure. D'autres ont réglé ce doublé en leur armée de celiſte
manie-

270 ESSAIS DE M. DE MONTA.
maniere. Si les ennemis vous courért sus, attendez les de pied coy : s'ils vous attendent de pied coy, courez leur sus.

Au passage que l'Empereur Charles cinquiesme fit en Prouence, le Roy François fust au propre d'eslire ou de luy aller au deuant en Italie, ou de l'attendre en ses terres. Et bien qu'il considerast combien c'est d'aduantage de conseruer sa maison pure & nette de troubles de la guerre, afin qu'entiere en ses forces elle puisse continuallement fournir deniers & secours au besoing: Que la necessité des guerres porte a tous les coups, de faire le degast, ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres, & si le paisant ne porte pas si doucement ce rauage de ceux de son party, que de l'enemy: en maniere qu'il s'en peut aysément allumer des seditions & des troubles parmy nous: Que la licéce de desrober & de piller, qui ne peut estre permise en son païs, est vn grād support eux ennuis de la guerre: Et qui n'a autre esperéce de gaing que sa solde, il est mal aisē qu'il soit tenu en office estant a deux pas de sa femme & de sa retraictre; Que celuy qui met la nappe tombe toufiours des despens: Qu'il y a plus d'allegresse a assaillir qu'a deffendre: Et que la secousse de la perte d'vne bataille dans nos entrailles est si violente, qu'il est malaisé qu'elle ne crolle tout le corps, attandu qu'il n'est passion contagieuse, comme celle de la peur, ny qui se preigne si
ayfée-

aysement a credit , & qui s'espande plus brusquement : & que les villes qui auront oy l'esclat de ceste tempeste a leurs portes, qui auront recueilli leurs Capitaines & soldatz tremblans encore & hors d'haleine , il est dangereux sur la chaude qu'ils ne se iettent a quelque mauuais party. Si est-ce qu'il choisit de r'appeller les forces qu'il auoit de la les mons & de voir venir l'ennemy. Car il peut imaginer au contraire, qu'estat ches luy & entre ses amis il ne pouuoit faillir d'auoir plante de toutes comoditez. Les riuieres , les passages a sa deuotion luy conduiroient sans cesse & viures & deniers en toute seurté & sans besoing d'escorte: Qu'il auroit ses subietz d'autant plus affectiōnez, qu'ilz auroient le dangier plus pres: Qu'ayant tant de villes & de barrières pour sa seurté, ce seroit a luy de donner loy au combat selon son oportunité & aduantage:& s'il luy plaisoit de temporizer : Qu'a labri & a son aise il pourroit voir morfondre son ennemy & se défaire soy mesmes, par les difficultez qui le combattroient engagé en vne terre estrangiere, ou il n'auroit devant ny derriere luy, ny a costé, riē qui ne luy fit guerre : nul moien de refrechir ou eslargir son armée si les maladies s'y mettoient, ny de loger a couvert ses blessés , nuls deniers , nulz viures, qu'a pointe de lance , nul loisir de se reposer & prēdre haleine, null e sciēce de lieux & du païs, qui le sceut deffendre d'embuches & surprises:

& s'il

& s'il venoit a la perte d'vne bataille, nul moye
d'en sauuer les reliques. Et n'auoit pas faute
d'exemples pour lvn & pour l'autre parti. Sci-
pion trouua bien meilleur d'aller assaillir les
terres de son ennemy en Afrique, que de deffē-
dre les siennes & le combatre en Italie , ou il
estoit, dou bien luy en prit. Mais au contraire,
Hannibal en ceste mesme guerre se ruina d'a-
uoir abandonné la conquête d'un païs estran-
ger pour aller deffendre le sien. Les Atheniens
ayant laissé l'ennemy en leurs terres pour pas-
ser en la Sicile eurent la fortune contraire. mais
Agathocles Roy de Siracuse l'eust fauorable
ayant passé en Afrique & laissé la guerre chez
soy. Ainsi nous auons bien accoustumé de dire
avec raison que les euenements & issues depé-
dent mesme en la guerre pour la pluspart de la
fortune. Laquelle ne se veut pas renger & assu-
ietir a nostre discours & prudence, comme di-
sent ces vers

*Et male consultis pretium est prudentia fallax,
Nec fortuna probat causas sequiturque merentur
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.*

*Scilicet est aliud quod nos cogātque regātque
Maius, & in proprias ducat mortalia leges.*

Mais a le bien prendre, il semble que nos con-
seils & deliberations en dépendent bien autant,
& que la fortune n'est pas plus incertaine & te-
méraire que nos discours.

CHAP. XLVIII.

Des destries.

ME voicy deuenu grammairien, moy qui n'appriſſis iamais nulle lāgue que par routine, & qui ne ſçay encore que c'eft d'adiectif, coniunctif, & d'ablatif. Il me ſembla auoir ouy dire que les Romains auoient des cheuaux qu'ils appelloient *funales* ou *dextrarios*, qui fe menoient a dextre ou a relais pour les prendre tous frez au beſoin: & de la vient que nous appellons destriers les cheuaux de ſeruice. Et nos Romans diſent ordinairement adeſtrer pour accompagner. Ils appelloient auſſi *desultorios* *equos* des cheuaux qui eſtoient drefſez de facon que courans de toute leur roideur acouplez coté a coté lvn de l'autre, ſans bride, ſans ſelle, les gentils-hommes Romains, voire tous armés au milieu de la course ſe iettoient & reiettoient de lvn a l'autre. On diſt de Cæſar & auſſi du grand Pompeius que parmy leurs autres excellentes qualitez ils eſtoient fort bien a cheual: & de Cæſar, qu'en ſa ieunesſe monté a dos ſur vn cheual & ſans bride il luy faifoit prendre carriere les mains tournées derrière le dos. Comme nature a voulu faire de ce perſonnage la & d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle ſ'eft auſſi ef-

forcée à les armer extraordinairement. Car chacun scait du cheual d'Alexandre Bucefal, qu'il auoit la teste retirant a celle d'un toreau, qu'il ne se souffroit monter a personne qui a son maistre, ne peut estredressé que par luy mesme, fut honoré apres sa mort, & vne ville bastie en son nom. Cæsar en auoit aussi un autre qui auoit les piedz de deuant comme un homme, ayant l'ongle coupée en forme de doigts, qui ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, lequel dedia son image apres sa mort a la déesse Venus. Je ne démonte pas volontiers quand ie suis a cheual. Car c'est l'assiete, en laquelle ie me trouue le mieux & sain & malade. Aussi dict Pline qu'elle est tres-salutaire a l'estomac & aux iointures. Poursuiuons donc, puis que nous y sommes. On lit en Xenophon la loy de Cyrus deffendant de voyager a pied a homme, qui eust cheual. Trogus & Iustinus disent que les Parthes auoient accoustumé de faire a cheual non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publiques & priuez, marchander, parlementer, s'entretenir, & se promener : & que la plus notable differēce des libres & des serfs parmy eux c'est que les vns vont a cheual & les autres a pié. Il y a plusieurs exemples en l'histoire Romaine (& Suetone le remarque plus particulierement de Cæsar) des Capitaines qui commandoient a leurs gens de cheual de mettre pied a terre, quand ilz se trouuoient pres

sez

sez de l'occasion, pour oster aux soldatz toute esperance de fuite. Mais nos ancetres & notamment du temps de la guerre des Anglois en tous les combatz solemnelz & iournées assi-gnées ils se mettoient tous a pié, pour ne se fier a nulle autre chose, qu'a leur force propre & vigueur de leur courage & de leurs membres, de chose si chere que l'honneur & la vie. Vous engagez vostre valeur & vostre fortune a celle de vostre cheual. Ses playes & sa mort tirent la vostre en consequence, son effray ou sa fureur vous rendent ou temeraire ou lâche. S'il a faute de bouche ou d'esperon c'est a vostre honneur a en respondre. A ceste cause ie ne trouue pas estrange, que ces combatz la fussent plus fermes & plus furieux que ceux qui se font a cheual. Et chose que nous appellons a la societé d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peut. Comme ie conseilleroy de choisir les armes les plus courtes, & celles dequoy nous nous pouuons le mieux respondre. Il est bien plus seur de s'asseurer d'une espée que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la poudre, la pierre, le rouët, desquelles la moindre qui viendra a faillir vous fera faillir vostre fortune. Mais quât a cest'arme la i'en parleray plus largement ou ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres, & sauf l'estonnement des oreilles,

a quoy meshuy chacun est appriuoisé, ie croy que c'est vn'arme de fort peu d'effect,& espere que nous en quitterons bien tost l'vsage. Encore ne faut il pas oblier la plaisante assiete qu'auoit a cheual vn maistre Pierre Pol Docteur en Theologie, que Monstrelet recite auoir accoustumé se promener par la ville de Paris & ailleurs assis de costé comme les femmes. Il dit aussi ailleurs que les Gascons auoient des cheuaux terribles accoustumez de vriter en courant, de quoy les François, Piccars, Flamens & Brabançons faisoient grand miracle pour n'auoir accoustumé de le voir. Ce sont ses mots Je ne scay quel maniement ce pouuoit estre, si ce n'est celuy de nos passades. Cæsar parlant de ceux de Suede, Aux récontres qui se font a cheual, dict-il, ils se iettent souuent a terre pour combattre a pié , ayant accoustumé leurs cheuaus de ne bouger ce pendant de la place, auxquels ils recourent promptemēt, s'il en est besoing. Et selon leur coustume, il n'est rien si vilain & si lâche que d'vser de selles & bardelles, & mesprisēt ceux qui en ysent: de maniere que fort peu en nôbre ilz ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. Le Roy Alphonse , celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des cheualliers de la Bande ou de L'escharpe, leur dôna entre autres regles de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende, cōme ie viens d'apprendre dans les lettres de Gueuara , des quelles

quelles ceux qui les ont appellées dorées , faisoient iugement bien autre que celuy que i'en fay.

CHAP. XLVIII.

Des coutumes anciennes.

I'Excuserois volontiers en nostre peuple de n'auoir autre patron & regle de perfection que ses propres meurs & vsances : car c'est vn commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de tous hommes, d'auoir leur visée & leur arrest sur le train auquel ils sont nais. Je suis content quand il verra Fabritius ou Scipion , qu'il leur trouue la contenance & le port barbare, puis qu'ilz ne sont ny vestus ny façonnez a nostre mode. Mais ie me plains de sa particuliere indiscretion , de se laisser si fort piper & aeuugler a l'autorité de l'vsage present , qu'il soit capable de changer d'opinion & d'aduis tous les mois, s'il plait a la coutume, & qu'il iuge si diuersement de soy mesmes. Quand il portoit le busc de son pourpoin entre les mamelles , il maintenoit par viues raisons qu'il estoit tres bien. Quelques années apres le voila aualé iusques entre les cuisses , il se moque de son autre visage , le trouue inepte & insuportable. La façon de se vestir presente luy fait incontinent con damner & mespriser l'ancienne , d'vne re-

278 ESSAIS DE M. DE MONTAIGNE
solution si grande, & d'un consentement si universel que vous diriez que c'est une vraie manie qui luy roule ainsi son entendement. Parce que nostre changement est si subit & si prompt en cela que l'invention de tous les tailleur du monde ne s'eauroit fournir assez de nouvelez : il est force que bien souuent les formes mesprisées reuennent en credit, & celles la mesmes tombent en mespris tantost apres, & qu'un mesme iugement preigne en l'espace de quinze ou vingt ans deux ou trois , non divers seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance & legereté incroyable. Je veux icy entasser aucunes coutumes anciennes, que j'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les autres differentes : afin qu'ayant en l'imagination ceste continue variation des choses humaines nous en ayons le iugement plus esclaircy & plus ferme. Ce que nous disons de combattre l'espée & la cape , il s'usoit encors entre les Romains , ce dict Cæsar, *Sinistris sagos inuoluunt gladiosque distringunt*: & remarque des lors en nostre nation ce vice , qui est encore, d'arrester les passans que nous rencontrons en chemin , & de les forcer de nous dire qui ils sont , & de prendre a iniure & occasion de querelle , s'ilz refusent de nous respondre. Aux bains que les anciens prenoient tous les jours auant le repas , & les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau a laver les mains

mains, ils ne se lauoint du commencement que les bras & les iambes : mais depuis & d'vn coustume qui a duré plusieurs siecles & en la plus part des nations du monde , ilz se lauoint tous nudz d'eau mixtionnée & parfumée: de maniere qu'ils prenoient pour tesmoignage de grāde simplicité de se lauer d'eau simple. Les plus affetez & delicatz se parfumoint bien trois ou quatrefois par iour tout le corps. Ilz se faisoient souuant pinceter le poil par tout , comme les femmes Françaises ont pris en vſage depuis quelque temps de faire leur front,

*Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis,
Quoy qu'ilz euffent des oignemens, qui ser-
uoint a cela de faire tomber le poil qu'ilz ap-
pelloint Psilotrum*

Psilotro nitet, aut arida latet abdita creta.

Ilz aimoient a se coucher mollement , & alleguent pour preuve de patience de coucher sur des materas. Ilz māgeoient couchez sur des lits , a peu prez en mesme affete que les Turcs de nostre temps. *Inde thoro pater A Eneas sic orsus
ab alto.* Et dit on du ieune Caton que deſpuis la bataille de Pharsale , eſtant entré en deuil du mauuais eſtat des affaires publiques il mangea touſiours assis, prenat vn traſ de vie plus austere. Ilz baſoient les mains aux grāds pour les honorer & caſſer. Et entre les amis ilz s'ētrebaſoient en ſe ſaluant comme font les Venitiens.

Gratatisque darem cum dulcibus oscula verbis.

Ilz mengeoint comme nous le fruct a l'issye de table. Ilz se torchoint le cul (il faut iaisler aux femmes cesté vaine superstition des parolles) avec vne esponge. Voila pourquoys *spongia* est vn mot obscene en Latin: & estoit ceste esponge attachée au bout d'un baston , comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre presenté aux bestes deuāt le peuple, qui demanda congé d'aller a ses affaires , & la n'ayant autre moyen de se tuer , il se fourra ce baston & esponge dans le gosier,& s'en estoufa. Ilz s'essuyoint le catze de laine perfumée, quand ilz en auoient faict,

At tibi nil faciam, sed lot a mentula lana.

Il y auoit aux carrefours a Rome des vaisseaux & demy -cuues pour y aprester a pisser aux passans.

*Pusi s̄epe lacum propter se ac dolia curta
Somno deuinēti credunt extollere vestem.*

Ilz faisoient collation entre les repas. & y auoit en esté des vendeurs de nege pour refrechir le vin:& en y auoit qui se seruoient mesme de ceste nege en hyuer,ne trouuās pas le vin encore lors assez froid:les grands auoient leurs eschançons & trenchans, & leurs folz pour leur donner du plaisir:on leur seruoit en hyuer la viāde sur des fouyers qui se portoient sur la table : & auoient des cuisines portatives,dans lesquelles tout leur seruice se trainoit apres eux.

Has vobis epulas habete lauti,

Nos offendimur ambulante cœna.

& en esté ils faisoient souuent en leurs sales basses couler de l'eau fresche & claire dans des canaus au dessous d'eux, ou il y auoit force poisson en vie, que les assistans choissoient & prenoient en la main pour le faire aprester chacun a son goust. Car le poissō a tousiours eu ce privilege, cōme il a encores, que les grans se meslent de le sçauoir aprester. Car aussi en est le goust beaucoup plus exquis , que de la chair, aumoins pour moy. Mais en toute sorte de magniscence , de desbauche & d'inuentions voluptueuses, de moleſſe & de sumptuosité , nous faisons a la verité ce que nous pouuōs pour les égaler : car nostre volonté est bien aussi gastée que la leur:mais nostre suffisance n'y peut arruuer:nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties la vitieuses , qu'aux vertueuses. Car les vnes & les autres partent d'vn'e vigueur d'esprit , qui estoit sans comparaison plus grāde en eux qu'en nous:& les ames a mesure qu'ellēs sont moins fortes,elles ont d'autāt moins de moyen de faire ni fort bien,ni fort mal. Le haut bout d'être eux c'estoit le milieu. Le deuant & derriere n'auoint en escriuant & parlant aucune signification de grandeur,comme il se voit euidemmēt par leurs escris:ils diront Oppius & Cæsar,aussi volōtiers, que Cæsar & Oppius;& dirōt moy & toy indifferemment comme toy & moy. Voila pourquoy i'ay

antrefois remerqué en la vie de Flaminius de Plutarque Frâçois vn endroit, ou il semble que l'autheur parlant de la ialousie de gloire, qui estoit entre les AEtoliens & les Romains, pour le gain d'vne bataille qu'ils auoient obtenu en commun, face quelque pois de ce qu'aux chansons Grecques, on nommoit les AEtholiens auant les Romains, s'il n'y a de l'Amphibologie aux motz Frâgeois. Les Dames estans aux estuues y receuoient quant & quant des hommes, & se seruoient la mesme de leurs valetz à les frotter & oindre

*Inguina succinctus nigra tibi seruus aluta
Stat, quoties calidis nudafoueris aquis.*

Elles se saupoudroient de quelque poudre pour reprimer les sueurs. Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoient le poil long par le deuant, & le derriere de la teste tondu, qui est ceste façon qui vient estre renouuellée par l'vsage effeminé & lâche de ce siecle. Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers pour leur voiture des l'entrée du bateau, ce que nous faisons apres estre rendus a port.

*Dum as exigitur, dum mula ligatur
Tota abit hora.*

Les femmes couchoient au liet du costé de la ruelle. Voyla pourquoy on appelloit Cæsar *spondæ Regis Nicomedis*: mais il y a des liures entiers faictz sur c'est argument.

CHAP. L.

De Democritus & Heraclitus.

LE iugement est vn vtil a tous subiects, & se
 mesle partout. A ceste cause aux essais, que
 ie fay icy, i'y emploie toute sorte d'occasion.
 Si c'est vn subiect que ie n'entende point, a cela
 mesme ie l'essaye, sondant le gué de biē loing,
 & puis le trouuāt trop profond pour ma taille,
 ie me tiens a la rive, & ceste reconnoissance de
 ne pouuoir passer outre , c'est vn traict de son
 effect, voire de ceux, de quoy il se vante le plus.
 Tantost a vn subiect vain & de néāt i'essaye voir
 s'il trouuera de quoy luy donner corps , & de
 quoy l'appuyer & estançonner. Tantost ie le
 promene a vn subiect noble & fort tracassé, au-
 quel il n'a rien a trouuer de soy mesme, le che-
 min en estant si frayé & si batu qu'il ne peut
 marcher que sur la piste d'autruy. La il fait son
 ieu a trier la route qui luy semble la meilleure:
 & de mille sentiers , il diet que cestuy-cy ou
 celuy la a esté le mieus choisi. Au demeurant
 ie laisse la fortune me fournir elle mesme les
 subiectz : d'autant qu'ils me sont également
 bons. Et si n'entreprans pas de les traicter en-
 tiers & a fons de cuue. De mille visages qu'ils
 ont chacū,i'ē près celuy qu'il me plait. Ie les fai-
 sis volētiers par quelque lustre extraordinaire
 & fan-

& fantasque. I'en trieroy biē de plus riches & pleins, si i'auoy quelque autre fin proposée que celle que i'ay. Toute action est propre a nous faire connoistre. Ceste mesme ame de Cæsar, qui se faict voir a ordonner & dresser la bataille de Pharsale, elle se faict aussi voir a dresser des parties oyfues & amoureuses. On iuge vn cheual, non seulement a le voir manier sur yne carriere, mais encore a luy voir aller le pas, voire & a le voir en repos a l'estable. Democritus & Heraclytus ont esté deus philosophes, desquels le premier trouuant vaine & redicule l'humaine condition ne sortoit guiere en public qu'avec vn visage moqueur & riant. Heraclitus, aiāt pitié & compassion de ceste mesme condition nostre, en portoit le visage continuallement atristé & les yeux chargez de larmes. I'aymē mieux la premiere humeur: non par ce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer: mais par ce qu'elle est plus desdaigneufe, & qu'elle nous accuse plus que l'autre. Et il me semble que nous ne pouuons iamais estre assez mesprisē selon nostre merite. La plainte & la commiseration elles sont meslées a quelque estimation de la chose qu'on plaint. Les choses dequoy on se moque, on les estime vaines & sans pris. Je ne pese point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité, ni tant de malice comme de sotise. Nous ne sommes pas tant pleins de mal, comme d'inanité. Nous ne sommes pas tant

tant miserables, comme nous sommes viles. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit apar soy, roulant son tonneau, & hochant du nez le grād Alexandre, nous estimant trestous des mouches, ou des vessies pleines de vent, il estoit biē iuge plus aigre & plus piquant, & par consequent, plus iuste a mon humeur que Timon, ce-luy qui fut surnomimé le haisseur des hommes. Car ce qu'on hait on le prend a cœur. Cetuy-cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuoit nostre conuersation comme dangereuse, de meschans & de nature deprauée. L'autre nous estimoit si peu que nous ne pourrions, ni le troubler, ni l'alterer par nostre contagion. Nous laissoit de cōpagnie, non pour la crainte, mais pour le desdain de nostre commerce. Il ne nous estimoit capables, ni de bien, ni de mal faire. De mesme marque fut la responce de Statilius, auquel Brutus parla pour le ioindre a la conspiratiō contre Cæsar: il trouua l'entreprise iuste, mais il ne trouua pas les hommes dignes, pour lesquels on se mit aucunement en peine.

CHAP. LI.

De la vanité des parolles.

VN Rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit de choses petites les faire pa-

re paroistre & trouuer grâdes. On luy eut faict donner le fouët en Sparte, de faire profession d'vn'art piperesse & mésongere. Ceux qui masquêt & fardêt les femmes, font moins de mal. Car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel: la ou ceux-cy font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre iugement: & d'abastardir & corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenues en vn estat reglé & bien policé, comme la Cretense ou la Lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand conte d'orateurs. C'est vn vtil inuté pour manier & agiter vne tourbe, & vne cōmune desfreiglée, & vtil qui ne s'eploye qu'aux estatz malades, cōme la medecine. En ceux ou le peuple, ou les ignorâs, ou tous ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes & de Rome, & ou les choses ont esté en perpetuelle té-pest, la ont foisonné les orateurs. Et a la verité il se void peu de personnages en ces republiques la, qui se soiêt poussez en grand credit sans le secours de l'eloquence. Pompeius, César, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus ont pris de la leur plus grand appui a se monter a ceste grandeur d'autorité, ou ils font en fin arriuez, & s'ē sont aydez plus que des armes. On remarque aussi que l'art d'eloquence a fleuri le plus, lors que les affaires ont esté en plus mauvais estat, & que l'orage des guerres ciuiles les a agitez: comme vn champ libre & indôté porte les herbes

herbes plus gaillardes. Il semble par la que les estats qui dépendent d'un monarque en ont moins de besoin que les autres. Car la bestise & facilité, qui se trouve en la commune, & qui la rend subiecte a estre maniée & contournée par les oreilles au doux son de ceste harmonie, sans venir a poiser & connoistre la vérité des choses par la force de la raison, ceste défaillance ne se trouve pas si aisément en un seul, & est plus aisè de le garer par bon conseil de l'impressio de ceste poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine ni de Perse nul orateur de renom. I'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italié, que ie vien d'etretenir, qui a seruy le feu Cardinal Carraffe de maistre d'hostel iusques a sa mort. Je luy faisoy cōter de sa charge: il m'a fait yn discours de ceste science de gueule, avec vne grauité & contenance magistrale , cōme s'il m'eust parlé de quelque grād point de theologie. Il m'a decifré vne difference de gouftz: celuy qu'o a a ieun, qu'o a apres le segond & tiers seruice : les moyens tātost de luy plaire simplemēt, tantost de l'ueiller & piquer: la police de ses sautes, premieremēt en general, & puis particularisant les qualitez des ingrediens & leurs effectz: les differences des salades selon leur faison, celle qui doit estre reschaufée , celle qui veut estre seruie froide , la façō de les orner & embeillir pour les redre encores plaisantes a la veüe. Apres cela il est entré sur l'ordre du seruice plein de
mille

millebelles & importâtes cōsideratiōs. Et tout cela enflé de riches & magnifiques parolles, & celles mesmes qu'on emploie a traiter du gouernement d'vn Empire. Il m'est souuenu de mon homme

*Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc laustum est
parum,*

Illud recte, iterum sic memento, sedulo

Moneo quæ possum pro mea sapientia.

*Postremo tanquam in speculum, in patinas, De-
mea,*

Inspicere inbeo, & moneo quid facto vsus sit.

Si est-ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre & la dispositiō que Paulus AEmilius obserua au festin qu'il leur fit au retour de Macedoine , mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des motz. Ie ne sçay s'il en aduient aus autres comme a moy : mais ie ne me puis garder quand i'oy nos architectes s'enfler de ces gros motz de pilastres, architraues, cornices d'ouurage Corinthien & Dorique & semblables de leur iargon , que mon imagination ne se faisisse incontinent du palais d'Apolidon. Et par effect ie trouve que ce sont les chetieres pieces de la porte de ma cuisine . C'est vne piperie voisine a ceste-cy, d'appeller les offices de nostre estat par les titres superbes des romains, encore qu'ils n'ayent nulle ressemblance de charge, & encores moins d'autorité & de puissance. Et ceste cy aussi (qui seruira a mon aduis

vn iour

vn iour de tesmoignage d'vne singuliere vanité de nostre siecle) d'employer vainement & sans aucune consideration les surnoms les plus glorieus , dequoy l'ancienneté ait honoré vn ou deux personnages en plusieurs siecles, a qui bō nous semble. Platon a emporté ce surnom de diuin par vn consentement vniuersel , que nul n'a essayé de luy enuier : & les Italiens qui se vantent,& aueques raison, d'auoir communément l'esprit plus esueillé & le discours plus fain que les autres natiōs de leur temps, en viennēt d'estrener l'Aretin. Auquel sauf vne façon de parler bouffie & bouillonnée de pointes, ingenieuses a la verité, mais recherchées de loing, & fantasques,& outre l'eloquence en fin, telle qu'elle puisse estre, ie ne voy pas qu'il y ait rien au dessus des communs autheurs de son siecle: tant s'en faut qu'il approche de ceste diuinité ancienne. Et le surnom de grād nous l'attachōs a des Princes, qui n'ont eu rien au dessus de la grandeur commune.

C H A P. LII.

De la parsimonie des anciens.

ATtilius Regulus general de l'armée Romaine en Afrique, au milieu de sa gloire & de ses victoires cōtre les Carthaginois, escriuit a la chose publique qu'vn valet de labourage qu'il

T

290 ESSAIS DE M. DE MONTA.
auoit laissé seul au gouuernement de son bien,
qui estoit en tout sept arpâs de terre, s'en estoit
enfuy ayant desrobé ses vtilz de labourage, &
demâdoit congé pour s'en retourner & y pour-
uoir, de peur que sa femme & ses enfans n'en
eussent a souffrir. Le Senat pourueut a com-
mettre vn autre a la conduite de ses biens , &
luy fist restablir, ce qui luy auoit esté desrobé,
& ordonna que sa femme & enfans seroient
nourris aus despens du public. Le vieus Ca-
ton reuenant d'Espaigne Consul vendit son
cheual de seruice pour espargner l'argent qu'il
eut cousté a le ramener par mer en Italie . Et
estant au gouernemêt de Sardaigne faisoit ses
visitations a pied , n'ayant avec luy nulle autre
suite que d'vn officier de la chose publiq, qui le
suiuoit, luy portât sa robe & vn vase a faire des
sacrifices: & le plus souuent il pourtoit sa male
luy mesme. Il se vâtoit de n'auoir iamais porté
robe qui eust cousté plus de dix escuz, ni auoir
enuoyé au marché pl⁹ de dix solz pour vn iour,
& des maisons qu'il auoit aux champs, qu'il n'eût
auoit nulle qui fut crepie & enduite par de-
hors. Scipion AEmilianus apres deux triom-
phes & deux Consulatz , ala en legation avec
sept seruiteurs seulement . On tient qu'Home-
re n'en eust iamais qu'un, Platon trois, Zenon ,
le chef de la secte Stoique pas un.

CHAP.

CHAP. LIII.

D'un mot de Cæsar.

Si nous nous amusions par fois a nous considerer , & le temps que nous mettons a contreroller autruy & a connoistre les choses , qui sont hors de nous, que nous l'amploissions a nous sonder nous mesmes,nous sentirions aisement combien toute ceste nostre contexture est bastie de pieces foibles & defaillantes . N'est ce pas vn singulier tesmoignage d'imperfection de ne pouuoir rassoir nostre contentement en nulle chose , & que par desir mesme & imagination il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut? Dequoy porte bon tesmoignage ceste grande & noble dispute qui a touliours esté entre les Philosophes , pour trouuer le souuerain bien de l'homme,& qui dure encore & durera eternellement sans resolutiō & sans accord. Quoy que ce soit qui tōbe en nostre cōnoissance & iouissance,nous sentons qu'il ne nous satisfait pas , & allons beāt apres les choses aduenir & inconnues,d'autant que les presentes ne nous soulent pas. Non pas a mon aduis qu'elles n'ayent assez dequoy nous sonler: mais cest que nous les faissons d'yne prise malade & defreglée: nostre

goust est irresolu & incertain : il ne sc̄ait rien tenir, ni riē iouir de bōne facon. L'hoīne estimant que ce soit le vice des choses, il se remplit & se pait d'autres choses qu'il ne sc̄ait point, & qu'il ne cognoit point, ou il applique ses desirs & ses esperances , les prend en honneur & reuerence: comme diet Cæsar, *Communi fit vitiis natura, ut inuisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur.* Il se fait par vn vice ordinaire de nature, que nous ayons & plus de fiāce, & plus de crainte des choses que nous n'auons pas veu & qui sont cachées & inconnues.

CHAP. LIIII.

Des vaines subtilitez.

IL est de ces subtilitez friuoles & vaines , par le moyen desquelles les hommes cherchent quelque fois de la recommandation : comme les poëtes, qui font des ourages entiers de vers commençans par vne même lettre. Nous voyons des œufz, des boules , des aisles , des haches façonnées anciennement par les Grecs, avec la mesure de leurs vers en les alongeant ou accourfissant: en maniere qu'ils viennent à representer telle ou telle figure. Telle estoit la science

science de celuy, qui s'amula a conter en combien de sortes se pouuoient renger les lettres de l'alphabet , & y en trouua ce nombre incroyable, qui se void dans Plutarque. Je trouve bonne l'opinion de celuy, a qui on presenta vn homme apris a ietter de la main vn grain de mil avec telle industrie, que sans faillir il le paſ soit tousiours dans le trou d'vne esguille, & lui demanda lon apres quelque present pour loyer d'vne ſi rare ſuffifance: ſurquoy il ordonna bien plafamant & iuftement a mon aduis, qu'on fit dōner a cest ouurier deux ou trois minotz de mil, affin qu'vne ſi belle art ne demeuraſt sans exercice. C'est vn tesmoignage de la foibleſſe de nostre iugement de recommander les choses par la rareté ou nouuelleté , ou encore par la difficulté, ſi la bonté & vtilité n'y font ioinctes. Nous venons présentement de nous iouer ches moy , a qui pourroit trouuer plus de choses qui fe tiēnent par les deux bouts extremes , comme , Sire , c'est vn titre qui fe donne a la plus eſleuée personne de nostre eſtat, qui eſt le Roy, & fe donne auſſi au vulgaire , comme aux marchans , & ne touche point ceux d'entre deux . Les femmes de qualité on les nōme Dames, les moyēnes Damoiselles, & Dames encore celles de la plus basse marche. Democritus diroit, que les dieux & les bestes auoient les ſentimens plus aiguz que les hommes, qui ſont au moyen eſtage. Les Romains

portoient meisme accoutrement les iours de deuil & les iours de feste. Il est certain que la peur extreme , & l'extreme ardeur de courage troublent également le ventre & le laschent. La foibleſſe qui nous vient de froideur & desgoutement aux exercices de Venus , elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement,& d'une chaleur desreglée . L'extreme froideur & l'extreme chaleur cuisent & rotissent . Aristote dict que les cueus de plôb se fondent & coulent de froid & de la rigueur de l'hyuer , comme d'une chaleur vehement . La bestise & la sagesſe se rencontrent en meſme point de gouſt & de resolution a la ſouffrance des accidēs humains . Les sages gourmandent & commandent le mal , & les autres l'ignorent . Ceux-cy font , par maniere de dire , au deça des accidēs les autres au dela . Lesquels apres en auoir bien poſé & conſideré les qualitez , les auoir meſurez & iugez tels qu'ils font , il s'eſlancent au deſſus par force d'un vigoureux courage : Ils les desdaignent & foulent aux pieds , ayant une ame forte & ſolide , contre laquelle les traict̄s de la fortune venant a donner , il eſt force qu'ils reialifſent & s'émouffent trouuant un corps , dans lequel ils ne peuvent faire impreſſion . L'ordinaire & moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez , qui eſt de ceux qui aperçoivent les maux , les

gou-

goustant , & ne les peuuent supporter. L'en-fance & la decrepitude se rencontrent en im-becilite de cereveau . L'auarice & la profusion en pareil desir d'attirer & d'acquerir . Mais parce que apres que le pas a esté ouuert a l'e-sprit, i'ay trouué comme il aduient ordinaire-ment , que nous auions pris pour vn exercice malaisé & d'vn rare subiect, ce qui ne l'est au-cunement , & qu'apres que nostre inuention a esté eschaufée, elle descouure vn nombre infi-ni de pareils exemples , ie n'en adiouteray que cestuy-cy: que si ces essays estoient dignes qu'on en iugeat, il en pourroit aduenir a mon aduis, qu'ils ne plairoient guiere aus espritz commūs & vulgaires , ni guiere aux singuliers & excel-lens. Ceux-la n'y entendroient pas assez, ceux-cy y entedroient trop . Ils pouroient viuoter en la moyenne region.

CHAP. LV.

Des Senteurs.

IL se dict d'aucuns , comme d'Alexandre le grand, que leur sueur espādoit vn odeur soef-ue par quelque rare & extra-ordinaire com-plexion : dequoy Plutarque & autres recher-chēt la cause. Mais la commune façō des corps est au contraire : & la meilleure condition qui

soit en cela, cest de ne sentir a rien de mauuais.
Et la douceur mesme des halaines les plus pu-
res elle n'a rien de plus excellent que d'estre
simple & sans aucune odeur, qui nous offence,
comme sont celles des enfans biens sains. Voi-
la pourquoi dict Plaute.

Mulier tum bene olet, ubi nihil olet.

La plus perfaitte senteur d'vne femme, c'est ne
fentir a rien. Et les bonnes senteurs estrangie-
res, on a raison de les tenir pour suspectes a ceux
qui s'en seruēt, & d'estimer qu'elles soient em-
ployées pour couvrir quelque defaut naturel de
ce costé-la. D'où naissent ces rencontres des
Poëtes anciens, C'est puir que de fantir a bon.
Rides nos Coracine nil olentes.

Malo quam bene olere nil olere. Et ailleurs.

*Posthume non bene olet, qui bene semper
olet.*

CHAP. LVI.

Des Prieres.

IE propose icy des fantasies informes & ir-
resolues, comme font ceux qui publiēt des
questions doubtueuses a debattre aus escoles,
non pour establir la verite, mais pour la cher-
cher: & les soubmetz au iugement de ceux, a qui
il touche de regler non seulement mes actions
& mes

& mes escris, mais encore mes pensées. Esgalement m'en sera acceptable & utile la condénation, comme l'approbation. Et pourtant me remettant tousiours a l'autorité de leur censure, qui peut tout sur moy, ie me mesle ainsin temerairement a toute sorte de propos, comme icy: Le ne sçay si ie me trompe: mais puis que par vne faueur particulière de la bonté diuine, certaine façon de priere nous a esté prescripte & dictée mot a mot par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en deuions auoir l'usage plus ordinaire, que nous n'auons: & si i'en estoys creu a l'entrée & a l'issye de nos tables, a nostre leuer & coucher, & a toutes actions particulières, ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, ie voudroy que ce fut le seul patenostre que les Chrestiens y employassent. L'Eglise peut estendre & diuersifier les prieres selon le besoing de nostre instruction: car ie sçay bien, que c'est tousiours mesme substâce & mesme chose, mais on deuoit donner a celle la ce priuilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche: car il est certain qu'elle dit tout ce qui nous sert, & qu'elle est trespropre a toutes occasions. I'auoy presentement en la pensée, d'ou nous venoit cest'erreur de recourir a Dieu en tous nos desseins & entrepris. Il est bien nostre seul & vniue protéteur, mais encore qu'il daigne nous honorer de ceste douce aliâce paternelle, il est pour-

tant autant iuste, comme il est bon: & nous fauorise felon la raison de sa iustice , non felon nos inclinations & volontez. Sa iustice & sa puissance sont inseparables. Pour neant implorons nous sa force en vne mauuaise cause, il faut auoir l'ame nette au moins en ce temps la, auquel nous le prions, & deschargée des passions vitieuses : autrement nous luy presentons nous mesmes les verges, dequoy nous chastier. Au lieu de rabiller nostre faute nous la redoublons presentans a celuy , a qui nous auons a demander pardon, vne affection pleine d'irreuerance & de haine. Voila pourquoy ie ne louë pas volontiers ceux , que ie voy prier Dieu plus souuent & plus ordinairement , si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement & reformation. Nous prions par vsage & par coustume : ou pour mieux dire, nous lissons ou prononçons nos prieres: ce n'est en fin, que contenance. Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble , que l'Eglise Catholique defend l'vsage promiscue , temeraire & indiscret des sainctes & diuines chansons , que le sainct Esprit a dicté en Dauid. Il ne faut mesler Dieu en nos actions qu'avecque reuerence & attention pleine d'honneur & de respect. Ceste vois est trop diuine , pour n'auoir autre vsage que d'exercer les poulmens & plaire a nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit eſtre produitt, & non pas de la langue. Ce n'est pas

pas raison qu'õ permette qu'vn garson de boutique parmy ces vains & friuoles pensemens s'en entretienne & s'en iouë. On m'a dict que ceux mesmes, qui ne sont pas de nostre aduis en cela, defendant pourtant entre eux l'vsage du nom de Dieu, en leurs propos communs. Ilz ne veulent pas qu'on s'en serue par vne maniere d'interiection, ou d'exclamation , ny pour tesmoignage , ny pour comparaison. en quoy ie trouue qu'ilz ont raison. Et en quelque maniere que ce soit , que nous appellons Dieu a nostre commerce & societe , il faut que ce soit serieusement & religieusement. Il y a , ce semble, en Xenophon vn tel discours, ou il montre que nous deuons plus rarement prier Dieu: d'autant qu'il n'est pas aisé, que nous puissions si souuant remettre nostre ame en ceste assiete reglée, reformée, & deuotieuse, ou il faut qu'elle soit pour ce faire: autrement nos prières ne font pas seulement vaines & inutiles , mais vitiueuses & detestables. Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons a ceux qui nous ont offenceez. Que disons nous par la, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance & de rancune ? Toutesfois ie voy qu'en nos vices mesmes nous appellons Dieu a nostre aide & au complot de nos fautes. L'auaricieux le prie pour la conseruation vaine & superflue de ses tresors: l'ambitieux pour ses victoires & conduite de sa fortune, le voleur l'employe a son ayde

ayde pour franchir le hazart & les difficultez, qui s'oposent a l'execution de ses meschantes entreprisnes , ou le remercie de l'aisance qu'il a troué a desgosiller vn passant. La Royne de Nauarre Marguerite recite dvn ieune prince,& encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu assez connoissable, qu'alant a vne assignation amoureuse & coucher avec la femme dvn Aduocat de Paris, son chemin s'adonnant au trauers d'une Eglise , il ne passoitia- mais en ce lieu sainct alant ou retournant de son entreprinse , qu'il ne fit ses prieres & oraisons. Je vous laisse a penser l'ame pleine de ce beau desir , a quoy il emploioit la faueur diuine. Toutesfois elle alegue cela pour vn tesmoignage de singuliere deuotion. Mais ce n'est pas par ceste preuuue seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont guieres propres a traiter les mysteres de la Theologie. Vne vraye priere, & vne religieuse reconciliatiō de nous a Dieu , elle ne peut tomber en vne ame impure & submise lors mesmes a la dominatio de Satan. Celuy qui appelle Dieu a son assistāce pendant qu'il est dans le train duvice, il fait comme le coupeur de bourse, qui appelleroit la iustice a son aide , ou comme ceux qui produisent le nō de Dieu en tesmoignage de mensonge. Il est peu d'hommes qui ozaflent mettre en euidance & presenter en public les requestes, & prieres secrètes qu'ilz font a Dieu.

Hand

*Haud cuius promptum est murmurque humiles-
que susurros,*

Tollere de templis & aperto viuere voto.

Voila pourquoy les Pythagoriens vouloint que les prieres qu'on faisoit a Dieu , fussent publiques & ouyes d'un chacun, afin qu'on ne le requit pas de chose indecente & iniuste, comme faisoit celuy la,

Clare cum dixit Apollo,

Labra mouet metuens audiri: pulchra Lauerna

Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri.

Noitem peccatis, & fraudibus obice nubem.

Il semble a la verité, que nous nous seruons de nos prieres, comine ceux qui emploient les paroles sainctes & diuines a des sorcelleries & effectz magiciens , & que nous facions nostre conte que ce soit de la contexture , ou son , ou suite des motz que depende leur effect . Car ayant l'ame pleine de concupiscence, non touchée de repentance , ny d'aucune nouuelle reconciliation enuers Dieu , nous luy alons presenter ces parolles que la memoire prestre a nostre langue : & esperons en tirer vne expiation generale de nos fautes. Il n'est rien si aisē , si doux, & si fauorable que la loy diuine, elle nous appelle a soy, ainsi fautiers & detestables comme nous sommes : Elle nous tend les bras & nous reçoit en son giron, pour vilains , ordz & bourbeus que nous soions, & que nous ayons a estre a l'aduenir. Mais encore en recompense

la faut

la faut il regarder de bon œil : encore faut il receuoir ce pardon avec action de graces : & au moins pour cest instant que nous nous addressons a elle , auoir l'ame desplaisante de ses fautes & ennemie des concupisces , qui nous ont poussiez a l'offencer.

C H A P. L V I I.

De l'aage.

IEn ne puis receuoir la façon,dequoy nous e stablissons la durée de nostre vie. Le voy que les sages l'acourissent bien fort au pris de la commune opinion. Comment , dict le ieune Caton , a ceux qui le vouloint empescher de se tuer,suis i'a ceste heure en aage,ou on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie? Si n'a uoit il que quarante huit ans. Il estimoit cest aage la bien meur & bien auancé , considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceux qui se consolent en ce,que ie ne sçay quel cours qu'ilz nomment naturel,promet quelques années au delà,ilz le pourroint faire,s'ilz auoient priuilege qui les exemptat d'un si grand nombre d'accidens,ausquelz chacun de nous est en bute par vne naturelle subiection , qui peuuent interrompre ce cours qu'ilz se promettent. Quelle resuertie est-ce de s'attendre de mourir d'une

d'vne defaillance de forces, que l'extreme vieillesse apporte, & de se proposer ce but a nostre durée: veu que c'est la façon de mort la plus rare de toutes, & la moins en usage? Nous l'appelons seule naturelle, comme si c'estoit contre nature de voir vn homme se rompre le col d'une cheute , s'estoufer d'un naufrage , se laisser surprendre a la peste ou a vn pleuresi, & comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit point a tous ces inconueniens. Ne nous flattons point de ces beaux motz: on doit a l'aventure appeller plustost naturel ce, qui est general, commun, & vniuersel. Mourir de vieillesse c'est vne mort rare , singuliere & extraordinaire, & d'autant moins naturelle que les autres, c'est la derniere & extreme sorte de mourir: plus elle est eslognée de nous, d'autat est elle moins esperable:c'est biē la borne, au de la de laquelle nous n'yrons pas , & que la loy de nature a prescript pour n'estre point outre-passee: Mais c'est vn sien rare priuilege de nous faire durer iusques la. C'est vne exēptiō qu'elle dōne par faueur particuliere, a vn seul en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des trauerzes & difficultez qu'elle a ietté entre deux en ceste longue carriere. Par ainsi mon opiniō est de regarder que l'aage, auquel nous sommes arriuez, c'est vn aage auquel peu de gés arriuēt. Puis que d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là , c'est [signe, que nous sommes

sommes bien auant. Et puis que nous auōs paſſé les limites accouſtumez, qui est la vraye meſure de nostre vie, nous ne deuons esperer d'aller guiere outre. Ayant eschapé tant d'occasiōs de mourir, où nous voyōs trebucher le monde, nous deuons recognoistre qu'vne fortune extraordinaire cōme celle la qui nous maintient, & hors de l'vſage commun, ne nous doit guiere durer. C'est vn vice des loix mesmēs d'auoir ceste fauce imagination: elles ne veulent pas qu'vn homme soit capable du maniment de ses biens qu'il n'ait vingt cinq ans, & a peine conſeruera il iusques lors le maniment de sa vie. Auguste retrancha cinq ans des anciennes ordonnances Romaines, & declaira qu'il ſuffisroit a ceux qui prenoient charge de iudicature d'auoir trante ans. Seruius Tullius, dispensa les cheualiers qui auoient paſſé quarante ſept ans des couruées de la guerre: Auguste les remift a quarante cinq. De renuoyer les hommes au ſejour auant cinquante cinq ou foixante ans, il me ſemblé n'y auoir pas grande apparence. Je ſerois d'aduis qu'on eſtantit nostre vacation & occupation autant qu'on pourroit, pour la comodité publique. Mais ie trouue la faute en l'autre coſté, de ne nous y embesoigner pas aſſez toſt. Cestuy cy auoit été iuge vniuersel du monde a dixneuf ans, & veut que pour iuger de la place d'vne goutiere on en ait trante. Quant a moy i'estime que nos ames ſont denouées

nouées a vingt ans , ce qu'elles doüient estre ,
& qu'elles peuuent tout ce qu'elles pourrôt ia-
mais. Iamais ame qui n'ait donné en cest aage , la
preue bien euidente & certaine de sa force &
valeur , ne la donna depuis . Les qualitez & ver-
tus naturelles produisent dans ce terme la , ou
iamais , ce qu'elles ont de vigoreux & de beau .
De toutes les belles actions humaines , qui sont
venues a ma cognoissance , de quelque sorte
qu'elles soint , ie penserois en auoir plus grande
part , a nombrer celles qui ont esté produites &
aux siecles antiens & au nostre , auant l'aage de
trante ans , que celles qui l'ont esté apres . Quāt
a moy ie tien pour certain que depuis cest' aage
la , & mon esprit & mon corps ont plus diminué
qu'augmenté , & plus reculé que auansé : il est
possible qu'a ceux qui emploient biē le temps ,
la science & l'experiance croissent avec la vie :
mais la viuacité , la promptitude , la fermeté &
autres parties bien plus nostres , plus importan-
tes & essentielles se faniscent & s'alanguissent .
Ie me pleins donc des lois , non pas de quoy el-
les nous laissent trop long temps a la besoigne ,
mais de quoy elles nous emploient trop tard . Il
me semble que considerant la foibleſſe de no-
ſtre vie , & a combien d'escueilz ordinaires &
naturelz elle est opposée , on n'en deuroit pas
faire ſi grande part a la naissance , a l'oſiueté &
a l'aprentiffage .





ESSAIS DE MICHEL DE MON. TAIGNE.

Liure Second.

De l'inconstance de nos actions.



E v x qui s'exercitent à contreroller les actions humaines , ne se trouuent en nulle partie si empeschez qu'a les rappiesser & mettre a mesme lustre . Car elles se contredisent quelque fois de si estrange façon , qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique . Le ieune Marius se trouue tantost fils de Mars , tantost fils de Venus . Le Pape Boniface huitiesme entra , dit on , en sa charge comme vn renard , s'y porta comme vn lion , & mourut

comme vn chien. Et qui croiroit que ce fust
ceste vraye image de la cruaute Neron, comme
on luy presentast a signier , suiuant le stile , la
sentence dvn criminel condamné, qui eust re-
spondu , Pleust a Dieu que ie n'eusse iamais
sceu escrire , tant le cœur luy serroit de condâ-
ner vn homme a mort. Tout est si plein de telz
exemples, voire chacun s'en peut tant fournir a
foy mesme, que ie trouue estrâge de voir quel-
que fois des gens d'entendement se mettre en
peine d'affortir ces pieces , veu que l'irresolution
me semble le plus commun & apparent
vice de nostre nature , tesmoing ce fameus ver-
set de Publius le farseur,

M alum consilium est, quod mutari non potest.
Et de toute l'ancienneté il est malaise de choi-
sir vne douzaine d'hommes , qui ayent dressé
leur vie a vn certain & assuré train: qui est le
principal but de la sagesse : car pour la com-
prendre tout en vn mot, dict vn ancien, & pour
embrasser en vne toutes les reigles de nostre
vie , c'est vouloir & ne vouloir pas tousiours
mesme chose: ie ne daignerois , dit-il , adiou-
ster , pourueu que la volonté soit iuste : car si
elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tou-
siours vne. De vray i'ay autrefois apris que le
vice ce n'est que des-reglement & faute de me-
sure, & par consequent il est impossible d'y at-
tacher la constance . C'est vn mot de Demos-
thenes, dit-on, que le commencement de toute

vertu

vertu c'est consultation & deliberatio, & la fin perfection , & constance. Si par discours nous entreprendions certaine voie , nous la prendriōs la plus belle, mais nul n'y a pensé.

Quod petiit, spernit, repetit quod nuper omisit:

A Estuat, & vita disconuenit ordine toto:

Nostre façon ordinaire c'est d'aller apres les inclinations de nostre apetit, agauche, a dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte : nous ne pensons , ce que nous voulons, qu'a l'instant que nous le voulons: & changeons comme c'est animal, qui prend la couleur du lieu, ou on le couche. Ce que nous auons a cest' heure proposé nous le changeons tantost , & tantost encore retournons sur nos pas, ce n'est que branle & inconstance.

Ducimur ut neruis alienis mobile lignum.

Nous n'alons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse: chaque iour nouvelle fantasie , & se meuuent nos huimeurs avecques les mouuemens du temps.

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse

Iuppiter auctifero lustrauit lumine terras.

A qui auroit prescrit & establi certaines loix & certaine police en sa teste , nous verrions tout partout en sa vie reliure vn'equalité de meurs, vn ordre , & vne relation infalible des vnes

choses aux autres. Le discours en seroit bien assé à faire, comme il se voit du ieune Caton: qui en a touché vne marche à tout touché: c'est vne harmonie de sons tres-accordans, qui ne se peut démentir: a nous au rebours, autant d'actiōs autāt faut-il de iugemens particuliers: le plus seur à mon opinion c'est de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, & sans en conclure autre consequence. Pendant les débauches de nostre pauure estat, on me rapporta, qu'vne fille bien pres de la où i'estoy, s'estoit precipitée du haut d'vne fenestre pour éuiter la force d'un belitre de soldat son hoste: elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, & pour redoubler son entreprise, s'estoit voulu donner d'un cousteau par la gorge, mais on l'en a tout empeschée. Toutefois apres s'y estre bien fort blessée, elle mesme cōfessoit que le soldat ne l'auoit encore presslée que de requestes, sollicitatiōs, & presens, mais qu'elle auoit eu peur qu'en fin il en vint à la contrainte: & la dessus les parolles, la contenance, & ce sang tesmoing de sa vertu à la vraye façon d'un'autre Lucrece. Or i'ay sceu à la verité qu'auant & depuis ell' auoit esté gars de bonne & amiable composition. Comme diet le conte, tout beau & honnête que vous estez, quād vous aurez failli vostre pointe, n'en concluez pas incontinent vne chasteté inuiolable en vostre maistresse, ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouue son heur.

re. Antigonus ayant pris en affection yn de ses soldatz pour sa vertu & vaillance, commanda a ses medecins de le penser d'vnne maladie longue & interieure qui l'auoit tourmenté long temps. Et s'aperceuant apres sa guerison qu'il alloit beaucoup plus lâchement aux affaires, luy demanda qui l'auoit ainsi changé & encoüardi: Vous mesmes, Sire, luy respôdit-il, m'ayât deschargeé des maux, pour lesquels ie ne tenoïs conte de ma vie. Le soldat de Lucullus ayant esté déualisé par les ennemis fist sur eux pour se reuencher vne belle entreprise. Quand il se fut remplumié de sa perte, Lucullus l'ayant pris en bonne opiniô l'emploioit a quelque exploit hazardeux par toutes les plus belles remonstrâces, dequoy il se pouuoit auiser,

Verbis qua timido quoque possent addere mentem,

Emploiez y, respondit-il, quelque miserable soldat deualisé:

Quantumvis rusticus ibit,

Ibit eo, quo vis, qui Zonam perdidit, inquit.

& refusa resoluement d'y aller. Celuy que vous vitez hier si auantureux, ne trouuez pas estrange de le voir aussi poltron le l'endemain. Ou lacholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'vnne trompette luy auoit mis le cœur au ventre, ce n'est vn cœur ainsi formé par discours. Ces circonstances le luy ont fermy, ce n'est pas merueille si le voy-

la deuenu lâche par autres circonstances contraires. Et encore que ie sois tousiours d'aduis de dire du bien le bien, & d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuuent estre: si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souuent par le vice mesmes pousses a bien faire , si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention. Parquoy vn fait courageux ne doit pas conclure vn hōme vailant: celuy qui le seroit bien a point il le seroit tousiours & a toutes occasions: si c'estoit yne habitude de vertu, & non vne saillie, elle rendroit vn homme pareillement resolu a tous accidens , tel seul , qu'en compagnie : tel en camp clos , qu'en vne bataille : car quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le paué & autre en la guerre. Aussi courageusement porteroit il vne maladie en son liet, qu'vne blessure au cap, & ne craindroit non plus la mort en sa maison qu'en yn assaut. Nous ne verrions pas vn mesme homine donner dans la bresche d'vne brave assurance , & se tourmenter apres comme vne femme de la perte d'vn proces ou d'vn filz. Nostre fajct ce ne sont que pieces rapportées, & voulons acquerir vn honneur a fauces enseignes. La vertu ne veut estre s cuiue que pour elle mesme , & si on emprunte par fois son masque pour autre occasiō, elle nous l'arrache aus si tost des poingts. C'est vne viue & forte teinture, quand l'ame en est yne fois abreuee, & qui ne

ne s'en va qu'elle n'éporte la piece. Voyla pour-
quoy pour iuger d'un homme, il faut suiure lo-
guement & curieusement sa trace, si la constan-
ce ne s'y maintient de son seul fondement, si la
varieté des occurrences luy fai& changer de
pas, (ie dy de voye : car le pas s'en peut ou ha-
ster, ou appesantir)laisses le courir:celuy la s'ē
va auau le vent, comme dict la deuise de nostre
Talebot. Ce n'est pas merueille,dict vn ancien,
que le hazard puisse tāt sur nous,puis que nous
viuōs par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie
avne certaine fin , il est impossible de disposer
les actions particulieres. Il est impossible de ré-
ger les pieces,a qui n'avne forme du tout en sa
teste: a quoy faire la prouision des couleurs,a
qui ne scait ce qu'il a à peindre: nul ne fait cer-
tain deslāin de sa vie:& n'en deliberōs qu'a par-
celles. L'archier doit premieremēt sçauoir ou
il vise, & puis y accommoder la main,l'arc, la
corde,la flesche,& les mouuemēs:nos conseils
fouruoient,par ce qu'ils n'ont pas d'adresse &
de but. Nul vēt ne fait pour celuy qui n'a point
de port destiné. Je ne suis pas d'aduis de ce iu-
gement qu'on fit pour Sophocles, de l'auoir ar-
gumenté suffisant au maniment des choses do-
mestiques contre l'accusation de son fils, pour
auoir veu l'vne de ses tragedies. Nous sommes
tous de lopins,& d'vne contexture si mōstreue-
se & diuerse,que chasque piece fait son ieu. Et
le trouue autant de difference de nous a nous

mesmes, que de nous a autruy. Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes & la vaillance, & la temperance, & la liberalité, voire & la iustice: puis que l'auarice peut plâter au courage d vn garçō de boutique nourri a l'ombre & a l'oysiueté l'asseurance de se ietter si loing du foyer domestique a la mercy des vagues & de Neptune courroucé dans vn fraile bateau, & qu'elle apprend encore la discrectiō & la prudence: & que Venus mesmes fournit de resolution & de hardiesse la ieunesse encore soubs la discipline & la verge, & gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres: ce n'est pas tour de rassis entendemēt de nous iuger simplement par nos actions de dehors, il faut sonder iusqu'au dedans, & voir par quels ressorts se donne le bransle: mais d'autant que c'est vne hazardeuse & haute entreprinse, ie vou drois que moins de gens s'en mesflassent.

CHAP. II.

De l'yurognerie.

LE monde n'est que varieté & dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices, & de ceste façon l'entendent a l'aventure les Stoiciens: mais encore qu'ils soient également vices, ils ne sont pas égaus vices: & que celuy qui a franchi de cent pas les limités,

Quos

Quos ultra citräque nequit consistere rectum,
ne soit de pire condition, que celuy qui n'en est
qu'a dix pas , il n'est pas croyable: & que le fa-
crlige ne soit pire que le larrecin d'vn chou
de nostre iardin:

Nec vincet ratio, tantumdem ut peccet idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus diuum sacra legerit.

Il y a autat en cela de diuersité qu'en nulle au-
tre chose. Or l'yurognerie entre les autres me-
semblevn vice grossier & brutal. L'esprit a plus
de part ailleurs. Et il y a des vices, qui ont ie ne
fçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il
y en a ou la science se mesle, la diligéce, la vail-
lance, la prudence, l'adresse & la finesse: cestuy-
cy est tout corporel & terrestre. Aussi la plus
grossiere nation de celles qui sont aujoud'huy,
c'est celle la seule qui le tient en credit. Les au-
tres vices alterent l'entendement, cestuy-cy le
renuerse : & en dict on entre autres choses que
côme le moult bouillant dâs vn vaisseau poussé
a mont tout ce qu'il y a dans le fond, que aussi le
vîn faiet desbonder les plus intimes secretz a
ceux qui en ont pris outre mesure. Iosephe cô-
te qu'il tira les vers du nez a vn certain ambassa-
deur que les ennemis luy auoient enuoyé l'ayant
fait boire d'autant. Toutefois Auguste s'estant
fié a Lucius Piso, qui côquit la Trace, des plus
priuez affaires qu'il eut , ne s'en trouua iamais
mesconté , ny Tyberius de Coslus, a qui il se
deschar-

deschargeoit de tous ses cōseils: quoy que nous les scachons auoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter & l'un & l'autre du senat yure,

Externo inflatum venas de more lygo.

Nous voyons nos Allemans noyés dans le vin se souuenir encore de leur quartier, du mot, & de leur rāg. Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice. Les escris mesmes de pluseurs Philosophes en parlent bien molleinēt. Et iusques aux Stoysiens il y en a qui cōseillent de se dispenser quelque fois a boire d'autant, & de s'enuyurer pour relâcher l'ame. Et la vraye image de la vertu Stoique Caton a esté reproché de bien boire. Cyrus ce Roy tant renomé, allegue bien entre ses autres louanges pour se preferrer a son frere Artaxerxes qu'il scauoit beaucoup mieux boire que luy. Et es natiōs les mieux reiglées & policées cest essay de boire d'autant estoit fort en usage. I'ay ouy dire a Siluius excellant medecin de Paris, que pour garder que les forces de nostre estomac ne s'aparentent, il est bon vne fois le mois les esueiller par cest exez, & les picquer pour les garder de s'engourdir. Mon gouſt & ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours: car outre ce que ie captiue aysément mes créaces soubs l'authorité des opinions anciennes, ie le trouue bien vn vice lâche & stupide, mais moins malicieux & domageable que les autres,

qui

qui choquent quasi tous de plus droit fil la sōcieté publique. Et si nous ne nous pouuons dōner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennēt, ie trouue que ce vice couste moins a nostre conſciēce que les autres, oultre ce qu'il n'est point de difficile queſte, & aisē a trouuer, qui est vne conſideration qui n'est pas a mespriser. Les incommoditez de la vieillesſe, qui ont besoing de quelque appuy & refrehiſſement, elles pourroient me engendrer avecq raiſō desir de ceste faculté: car c'est quaſi le dernier plaisir naturel que le cours des ans nous dērobe . La chaleur naturelle, diſent les bons compaignons, elle ſe prent premieremēt aux pieds. Celle la touche l'enfance: de-la elle monte a la moyenne region , ou elle ſe plante long temps, & y produiſt, ſelon moy, les ſeuls vrayſ plaſiſrs de la vie corporelle: ſur la fin a la mode d'vne vapeur qui va montant & s'exhalant ell'arriue au goſier, ou elle fait ſa derniere poſe. Mais c'est vne vieille & plaſiante queſtion , Si l'ame du ſage ſeroit pour ſe rendre a la force du vin.

Si munita adhibet vim sapientie.

A combien de vanité nous pouffe ceste bonne opinion, que nous auons de nous: la plus reiglée ame du monde & la plus parfaicte, n'a que trop affaire a ſe tenir en pieds , & a ſe garder de ne ſ'emporter par terre de fa propre foibleſſe. De mille il n'en eſt pas vne qui ſoit debout & rafſiſe

fise vn instant de sa vie : & se pourroit mettre en doute, si selon sa naturelle condition elle y peut iamais estre. Mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection: ie dis qu'ad rien ne la choqueroit, ce que mille accidentis peuuent faire. Lucrece, ce grand poete a beau Philosopher & se bander, le voila rendu insensé par vn breuuage amoureux. Present ils qu'vn Apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates, qu'vn portefaux . Les vns ont oblié leur nom mesme par la force d'vne maladie , & vne legiere blessure a réuersé le iugemēt a d'autres . Tant sage qu'il voudra, mais en fin c'est vn hōme:qu'est il plus caduque,plus miserable, & plus de neant?la sagesse ne force pas nos conditions naturelles, il faut qu'il fille les yeux au coup qui le menasse. Il faut qu'il fremisse planté au bord d'un precipice. Il palit a la peur, il rougit a la hôte, il gemit a la colique, finō d'vne voixvaincue du mal, au moins comme estant en vne aspre mestée.

Humani a se nihil alienum putat.

Les poetes n'osent pas descharger feullement des larmes leurs heros.

Sic fatur lachrymās, classique immittit habenas.
Luy suffise de brider & moderer ses inclinatiōs. Car de les emporter il n'est pas en luy. Cestuy mesme nostre Plutarque si parfaict & excellēt iuge des actiōs humaines,a voir Brutus & Torquatus tuer leurs enfans , est entré en doute si la vertu pouuoit donner iusques la :& si ces per-

personnages n'auoient pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes a sinistre interpretatiō, d'autāt que nostre gouſt n'aduiēt non plus a ce qui est au desſus de luy, qu'a ce qui est au dessous. Quād nous oyons nos martyrs crier au Tirān au milieu de la flāme, C'est assez roſti de ce costé la, hache le, māge le, il est cuit, recommancē de l'autre. Quand nous oyons en Iosephe cest enfant tout deschiré de tenailles mordantes & persé des aleines d'Antiochus, le deffier encore criant d'vne voix ferme & asſeu-rée, Tirān tu pers temps, me voicy tousſours a mō aife. Ou est ceste douleur, ou font ces tour-mens, dequoy tu me menaſſois? n'y ſçais tu que cecy? ma conſtanſe te donne plus de peine, que ie n'en ſens de ta cruauté. O lâche belifſtre tu te rēs, & ie me renforce, fay moy pleindre, fay moy flechir, fay moy rendre ſi tu peus: donne courage a tes ſatellites, & a tes bourreaux: les voila defaillis de cœur, ils n'en peuuent plus, arme les, acharne les. Certes il faut confeſſer qu'en ces ames la il y a quelque alteration, & quelque fureur, tāt sainte soit elle. Quand nous arriuons a ces faillies Stoiques, i'ayme mieux eſtre furieux que voluptueux.

Mareteiv μᾶλλον ί ιθειειν

Quand Sextius nous dit, qu'il ayame mieux eſtre enſerré de la douleur que de la volupté: Quand Epicurus entreprēd de fe faire chatouiller a la goute

goute, & desdaignât le repos & la santé, que de
gayeté de cœur il deffie les maux, & mesprisant
les douleurs moins aspres, dedaignât de les lui-
ter, & de les combattre, qu'il en appelle & de-
sire des fortes & poignantes.

*Spumantēmque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fuluum descendere monte leonē.*
 Qui ne iuge que ce sont boutées d'une ame es-
lancée hors de songiste. Nostre ame ne s'cau-
roit de son siege atteindre si haut: il faut qu'el-
le le quite & s'esleue , & prenant le frein aux
dens qu'ell' emporte, & rauisse son homme si
loing , qu'apres il s'estonne luy mesme de son
faict. Comme aux exploits de la guerre, la cha-
leur du combat pousse les hommes genereux
souuent a franchir des pas si hazardeus, qu'estât
reuenus a eux ils en transissent d'estonnement
les premiers. C' est ce qu'on
appelle aussi en eux ardeur & manie:& comme
Platon diët que pour neant hurte à la porte de
la poësie, vn homme rassis. Aussi diët Aristote
que null'ame excellēte n'est exempte de quel-
que meslange de folie. Et à quelque raison
d'appeler fureur tout eslancement tant louable
soit-il , qui surpasse nostre propre iugement &
discours : d'autant que la sagesse c'est vn mani-
ment réglé de nostre ame , & qu'elle conduit a
uec

uec mesure & proportion.

CHAP. III.

Coustume de L'Isle de Cea.

SI philosopher c'est douter, cōme ils disent, Sa plus forte raison niaiser & fantastiquer, cōme ie fais, doit estre doubter. Car c'est aux apprentis a enquérir & a debatre, & au cathédrāt de resoudre. Mon cathédrāt c'est l'autorité de la Sacro-sainte volonté diuine, qui nous reigle sans contredit, & qui a son rang au dessus de ces humaines & vaines contestations. Philippus estât entré a main armée au Peloponese, quelcun disoit à Damidas que les Lacedemoniens auroient beaucoup a souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : E poltron, respondit il, que peuuent souffrir ceux qui ne craignent point la mort ? On demandoit aussi a Agis comme vn homme pourroit viure vrayement libre, Mesprisant, dict-il, le mourir. Ces propositions & mille pareilles qui se rencontrent a ce propos, sonnent euidément quelque chose au dela d'attendre patiemment la mort, quand elle nous viët. Car il y a en la vie plusieurs choses pires a souffrir que la mort mesme, tesmoing cest enfant Lacedemonié pris par Antigonus & vêdu pour serf, lequel pressé par son maistre a s'employer a quelque seruice abie&t, Tu verras, dit il, que tu as acheté: ce me seroit honte de seruir ayant la liberté si a main , & ce disant se precipita du

haut de la maison. Antipater menassant aspre-
ment les Lacedemoniens pour les réger a cer-
taine siéne demâde: Si tu nous menasses de pis
que la mort , respondirent ils , nous mourrons
plus volontiers. C'est ce que qu'on dit, Que le
sage vit tant qu'il doit , non pas tant qu'il peut,
& que le présent que nature nous ait fait le plus
fauorable,& qui nous oste tout moyen de nous
pleindre de nostre cōdition,c'est de nous auoir
laissé la clef des champs. Elle n'a ordoné qu'v-
ne entrée a la vie,& cēt mille yssues. Pourquoy
te plains tu de ce monde? il ne te tient pas: si tu
vis en peine ta lâcheté en est cause. A mourir il
ne reste que le vouloir.

Vbiq̄ue mors est: optime hoc cauit Deus,

Eripere vitam nemo non homini potest:

At nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.
Et ce n'est pas la recepte a vne seule maladie, la
mort est la recepte a tous maux . C'est vn port
tresasseuré, qui n'est iamais a craindre & souuet
a rechercher. Tout reuient a vn, que l'hôme se
donne sa fin , ou qu'il la souffre , qu'il courre au
deuant de son iour,ou qu'il l'attēde. D'où qu'il
vienne c'est tousiours le sien . en quelque lieu
que le filet se rōpe, il y est tout,c'est le bout de
la fusée. La plus volōtaire mort c'est la plus bel
le,la vie despend de la volōté d'autruy,la mort
de la nostre . En nulle chose nous ne deuois tāt
nous accōmoder a nos humeurs,qu'en celle la.
La reputatiō ne touche pas vne telle entrepri-
se:c'est

se:c'est folie d'en auoir respect. Le viure c'est seruir, si la liberté de mourir en est a dire. Le cōmun train de la guerison se conduit aux des-pens de la vie. On nous incise, on nous cauterise, on nous detranche les mēbres, ou nous sou-strait l'alimēt & le sang:vn pas plus outre nous voila gueris tout a fait. Pourquoy n'est la veine du gosier autant a nostre commandement que la mediane? Aux plus fortes maladies les plus forts remedes. Seruius le grammairien ayāt la goute n'y trouua meilleur remede que de s'ap-pliquer du poison aus iambes, & vescut depuis ayant ceste partie du corps morte. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le viure nous est pire que le mourir. Mais cecy ne s'en va pas sans contrast e. Car ou-trel'authorité, qui en defendāt l'homicide y en-veloppe l'homicide de soy-mesmes , d'autres philosophes tiennent, que nous ne pouuons a-bandonner ceste garnison du monde sans le cō-mandement expres de celuy , qui nous y a mis, & que c'est a Dieu qui nous a icy enuoyés non pour nous seulement, ains pour sa gloire & ser-vice d'autruy, de nous donner congé, quand il luy plaira, non a nous de le prendre. Autrement comme deserteurs de nostre charge nous som-mes punis en l'autre monde,

*Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lœtum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Proiecere animas.*

Il y a bien plus de cōstance a vser la chaine, qui nous tient, qu'a la rōpre, & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton. C'est l'indiscretion & l'impatiéce, qui nous haste le pas. nuls accidēs ne font tourner le dos a la viue vertu: elle cherche les maux & la douleur, comme son alimēt. Les menasses des tyrās, les gehenes & les bourceaux l'animent & la viuifient.

*Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigre feraci frondis in Algido
Per damna, per cedes, ab ipso
Dicit opes animumque ferro:*

Et comme dict l'autre,

*Non est ut putas virtus, pater,
Timere vitam, sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere ac retro dare.
Rebus in aduersis facile est contemnere mortem.*

Fortius ille facit, qui miser esse potest.

C'est le rolle de la couardise, nō de la vertu, de s'aller tapir dans vn creux, soubz vne tombe massiue, pour éuiter les coupz de la fortune. Elle ne rompt son chemin & son train, pour orage qu'il face.

Si fractus illabatur orbis

Impavidam ferient ruine.

Le plus communement la fuyte d'autres incōueniens nous pouffe a cestuy-cy. Voire quelque fois la fuyte de la mort faiet, que nous y courrons, comme ceux qui de peur de precipice s'y lancent eux mesmēs.

Multos

Multos in summa pericula misit

*Venturi timor ipse mali: fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest.*

*Sepe usque adeo mortis formidine, vite
Percipit humanos odium, lucisque vidende,
Ut sibi conscient merenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem.*

Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule en nous. Car en fin c'est nostre estre; c'est nostre tout . Les choses qui ont vn estre plus noble & plus riche, peuuent desdaigner le nostre. Mais c'est contre nature, que nous nous mesprisons & mettons nous mesmes a nonchaloir. C'est vne maladie particuliere, & qui ne se voit en nulle autre creature , de se haïr & de se combattre. C'est de pareille vanité, que nous desirons estre autre chose, que ce que nous sommes. Le fruit d'un tel desir ne nous touche pas; d'autant qu'il se cōtredict & s'ēpesche en foy. Celuy qui desire d'estre fait d'un hōme ange, il ne fait riē pour luy. Car n'estant plus, il n'aura plus dequoy se resiouir & ressentir de cest amēdemēt. La securité, l'indolence, l'impassibilité, la priuatiō des maux de ceste vie, que no^o achetons au pris de la mort, ne nous apporte nulle cōmodité. Pour neant euite la guerre, celuy qui ne peut iouir de la paix, & pour neāt fuit la peine qui n'a dequoy sauourer le repos. Entre ceux du premier aduis il y a eu grād doute sur ce, qu'el-

les occasions sont assez iustes, pour faire entrer vn hōme ē ce party de se tuer: ilz appellēt cela Εὐλογον ἐξαγωγὴν. Car quoy qu'ils diēt, qu'il faut souuent mourir pour cautes legieres, puis que celles qui nous tiennēt en vie, ne sont guiere fortes, si y faut il quelque mesme Il y a des humeurs fantastiques & sans discours, qui ont poussé non des hommes particuliers seulement, mais des peuples a se deffaire. I'en ay allegé par cy deuāt des exemples: & nous lisons en outre, des vierges Milesiennes que par vne conspiration furieuse elles se pēdoient les vnes apres les autres, iusques a ce que le magistrat y pourueut ordonnant que celles qui se trouueroient ainsi pendues fussent trainées par le mesme li-col toutes nues par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer pour le mauuais estat de ses affaires, & ayāt fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cesté autre qui luy est secōde en hōneur, & ne donner point loisir au victorieux de luy faire souffrir, ou vne mort, ou vne vie hôteuse, Cleomenes dvn courage Lacedemonien & Stoique refuse ce cōseil comme lâche & effemine: C'est vne recepte, dit-il, qui ne me peutia mais manquer, & de laquelle il ne se faut seruir tāt qu'il y a vn doigt d'esperāce de reste: que le viure est quelque fois cōstance & vaillāce: qu'il veut que sa mort mesme serue a son païs, & en veut faire yn acte d'honneur & de vertu. Threicion

ciō se creut des lors & se tua. Cleomenes en fit aussi autant despuis, mais ce fut apres auoir es-
sayé le dernier point de la fortune. Tous les in-
cōueniēs ne valēt pas qu'on veuille mourir pour
les euiter. Et puis y ayāt tant de soudains châge-
mēs aux choses humaines, il est malaisé a iuger
a quel point nous sommes iustumēt au bout de
nostre esperance. Toutes choses, disoit vn mot
ancien, sont esparables a vn hōme pēdant qu'il
vit. Ouy mais, respōd Seneca, pourquoy auray-
ie plustost en la teste cela, que la fortune peut
toutes choses pour celuy qui est viuāt, que cecy,
que fortune ne peut riē sur celuy, qui sçait mou-
rir. On voit Iosephe engagé en vn si apparēt dā
gier & si prochain, tout vn peuple s'estāt esleué
cōtre luy, que par discours il n'y pouuoit auoir
nulle resource: toutefois estāt, cōme il dit, con-
seillé sur ce point parvn de ses amis de se deffaire,
biē luy seruit de s'apiniatrer encore en l'espe-
rāce. Car la fortune cōtourna outre toute raisō
humaine cest accidēt de tels biaiz qu'il s'ē veid
deliuré sans aucū incōueniēt. Et Marcus Brutus
au cōtraireacheua de perdre les reliques de la
Romaine liberté, de laqlle il estoit protecteur,
par la precipitatiō & temerité, dequoy il se tua
auāt le tēps & l'ocasiō. Pline dit qu'il n'y a que
trois sortes de maladies, pour lesquelles euiter
on aye accoustumé de se tuer, la plus aspre de
toutes c'est la pierre a la vessie, quand l'vrine en
est retenue la seconde, la doleur d'estomach:

la tierce, la doleur de teste. Pour euyter vne pire mort il y en a, qui sont d'aduis de la prendre a leur poste. Les fēmes Iuifues apres auoir fait circōcir leurs enfans s'allioient precipiter quāt & eux fuyant la cruaute d'Anthiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parents aduertis qu'il seroit certainement condamné, pour éuiter la honte de telle mort, aposteron un prestre pour luy dire, que le souuerain remede de sa deliurance estoit qu'il se recōmandast a tel saint, avec tel & tel veü, & qu'il fut huit iours sans prēdre aucun alimēt, quelque defaillāce & foibleſſe qu'il sentit en soy, il l'e creut, & par ce moyē se defit sans y penser de sa vie & du dāgier. Scribonia conseillant Libo son nepueu de se tuer plutost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'autruy que de conseruer sa vie pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre iours apres, & que c'estoit seruir ses ennemis, de garder sō sāg pour leur en faire curée. Il se liet dās la Bible que Nicanor persecuteur de la Loy de Dieu ayat enuoyé ses satellites pour faisir le bon vieillaïd Rasias, surnomé pour l'hōneur de sa vertu, le pere aux Iuifz, comme ce bon hōme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslée, ses énemis prestz a le faisir, chosisst de mourir genereusement plutost q de venir entre les mains des meschās, & de se laisser mastiner

contre

contre l'honneur de son rang, qu'il se frapa de son espée : mais le coup pour la haste n'ayant pas esté bien assené , il courut se precipiter du haut d vn mur au trauers de la troupe,laquelle s'escartant & luy faisant place,il cheut droictement sur la teste. Ce neantmoins se sentant encore quelque reste de vie il ralluma son courage , & s'esleuant en pieds tout ensanglanté & chargé de coups,& fauçant la presse donna iusques a certain rocher coupé & precipiteux , ou n'en pouuant plus, il print a deux mains ses entrailles les deschirant & froissant , & les ietta a trauers les poursuiuans,appellant & atestant la vengeance diuine. Des violences qui se font a la conscience , la plus a euiter a mon aduis c'est celle qui se fait a la chasteté des feimmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy: & a ceste cause le dissentement n'y peut estre asses entier:& semble que la force soit meslée a quelque volonté? Pelagia & Sophronia toutes deux canonisées , celle la se precipita dans la riuiere avec sa mere & ses seurs,pour euiter la force de quelques soldats:& ceste cy se tua aussi pour euiter la force de Maxentius l'Empereur. Il nous sera a l'aduenture honnorable aux siecles aduenir qu'un bien scauant auteur de ce temps & notammēt Parisien se met en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout autre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'vn tel de-

s-espoir. Je suis marri qu'il n'a sceu, pour mesler
a ses contes le bon mot que i'apprius a Tou-
louse d'vne fême passée par les mains de quel-
ques soldats: Dieu soit louë, disoit elle , qu'au
moins vne fois en ma vie ie m'ē suis soulée sans
peché. A la verité ces cruautez ne sont pas di-
gnes de la douceur Frāçoise. Aussi Dieu mercy
nostre air s'en voir infiniment purgé depuis ce
bon aduertissement. Suffit qu'elles dient nenny
en le faisant suiuant la reigle du bon Marot.
L'histoire est toute pleine de ceux qui en mille
façons ont changé a la mort vne vie peneuse.
Mais on desire aussi quelque fois la mort pour
l'esperance d'vn plus grand bien. Ie desire,dict
saint Paul, estre dissoult, pour estre avec Iesüs
Christ: Et qui me desprendra de ces liens? Cle-
ombrrotus Ambraciota ayant leu le Phædō de
Platon entra en si grand appetit de la vie adue-
nir , que sans autre occasion il s'alla precipiter
en la mer. Jacques du Chastel Euesque de Soif-
son au voyage d'outremer que fist S. Loys voyat
le Roy & toute l'armée en train de reuenir en
France, laissant les affaires de la religion im-
parfaites, print resolution de s'en aller plus tost
en paradis, & ayant dit a Djeu a ses amis donna
seul a la veuë d'vn chacun dans l'armée des en-
emis, ou il fut mis en pieces. Ily a eu des po-
lices qui se sont meslées de reigler ce doute.
En nostre Marseille il se gardoit au temps pa-
ssé du venin préparé a tout de la cigüe,aux des-
pens

pens publics, pour ceux qui voudroient haster leurs iours, ayant premierement approuué aux six cés, qui estoïent leur senat, les raisons de leur entreprise: & n'estoit loisible autremēt que par congé du magistrat & par occasions legitimes de mettre la main sur soy. Ceste loy estoit en- eor' ailleurs. Sextus Pompeius allant en Asie passa par l'Isle de Cea de Negrepont. il aduint de fortune pendant qu'il y estoit, comme nous l'appred lvn de ceux de sa compagnie, qu'une femme de grande autorité ayant rendu côte à ses citoyens pourquoy elle estoit resolute de finir sa vie, pria Pōpeius d'affister a sa mort pour la rendre plus honnable, ce qu'il fit: & ayant long temps essayé pour neant, a force d'eloquēce, qui luy estoit merueilleusement a main, & de persuasion, de la destourner de ce dessein, souffrit en fin qu'elle se contentast. Elle auoit passé quatre vingt dix ans en tres-heureux estat d'esprit & de corps, mais lors couchée sur son lit mieux paré que de coustume, & appuier sur le coude. Les dieux dit elle, ô Sextus Pompeius, & plutost ceux que ie laisse, que ceux que ie vay trouuer, te sçachēt gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre & conseiller de ma vie, & tesmoing de ma mort. De ma part ayant touſiours essayé le fauorable viſage de fortune, de peur que l'en- uie de trop viure ne m'en face voir vn contrai- re, ie m'en vay d'une heureuse fin donner cons- gé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles

filles & vne legion de nepueux. cela faict ayant presché & enhorté les siens a l'vnion & a la paix , leur ayant départy ses biens,& recommandé les dieux domestiques a sa fille ainée, elle print d'vne main assurée la coupe, ou estoit le venin , & ayant fait ses veux a Mercure,& les prieres de la conduire en quelque heureux siege en lautre monde, auala brusquement ce mortel breuuage. Orentretint elle la compagnie du progres de son operation: & comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid lvn'apres l'autre: iusques a ce qu'ayant dit en fin qu'il arriuoit au cœur & aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office & luy clore les yeux. Pline recite de certaine nation hyperborée , qu'en icelle pour la douce temperature de l'air les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitans, mais qu'estans las & sous de viure ilz ont en coustume au bout d'un long page, apres auoir fait bonne chere, se precipiter en la mer du haut d'un certain rochier , destiné a ce seruice.

C H A P. IIII.

A demain les affaires.

IE donne avec grande raison , ce me semble, la palme à Jacques Amiot sur tous nos es-
tuains

uains Fran^cois, non seulement pour la naifueté & pureté du langage , en quoy il surpassé tous autres, ny pour la constance d'^vn si long trauail, ny pour la profondeur de son sçauoir, ayant peu déuelopper si heureusement vn autheur si espi-neux & ferré (car on m'en dira ce qu'on vou-dra : ie n'entens rien au Grec , mais ie voy vn sens si beau , si bien ioint & entretenu par tout en sa traduction, que ou il a certainement enté-du l'imagination vraye de l'auteur, ou ayant par longue conuersation planté viuement dans son áme vne generale Idee de celle de Plutarque, il ne luy a aumoins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) mais sur tout ie luy sçay bon gré d'auoir sceu trier & choisir vn liure si digne & si a propos pour en faire present a son pays. Nous autres ignorans estions perdus si ce li-ure ne nous eust releuez du bourbier: sa mercy nous os ons a cest' heure & parler & escrire : les dames en regentent les maistres d'escole: c'est nostre breuiaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon pour en faire autant. C'est vn'occupation plus aisée & d'autant plus pro-pre a sa vieillesse, & puis ie ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmele biē brusquement & nettement d'^vn mauuais pas , que tou-tefois son style est plus ches soy, quand il n'est pas pressé, & qu'il roulle a son aise. I' estois a cest' heure sur ce passage, ou Plutarque dict de soy mesmes, que Rusticus assistant a yne sienne

decla-

declamation a Rome, l'y receut vn paquet de la part de l'Empereur , & temporisa de l'ouvrir iusques a ce que tout fut faict: en quoy(dict-il) toute l'assistance loua singulierement la grauité de ce personnage. De vray estant sur le propos de la curiosité , & de ceste passion avide & gourmande de nouuelles, qui nous faict avec tant d'indiscretion & d'impatience abandonner toutes choses pour entretenir vn nouveau venu, & perdre tout respect & contenance pour crocheter soudain, ou que nous soions , les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la grauité de Rusticus , & pouuoit encor y ioindre la louange de sa ciuilité & courtoisie , de n'auoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie fay doute qu'on le peut louer de prudence , car receuant a l'improueu lettres & notamment d'un Empereur , il pouuoit bien aduenir que le differer a les lire eust esté d'un grand preuidice. Le vice contraire a la curiosité c'est la nonchalance , en laquelle i'ay veu plusieurs hōmes si extremes, que trois ou quatre iours apres on retrouuoit encores en leur pochettes les lettres toutes closes, qu'on leur auoit enuoyées. Du temps de nos peres monsieur de Boutieres cuida perdre Turin, pour , estant en bonne compagnie a souper, auoir remis a lire vn aduertissement qu'on lui donnoit des trahisons, qui se dressoient contre ceste ville, ou il commandoit: & ce mesme Plutarque

tärque m'a appris que Julius Cæsar se fut sauué, si allant au senat , le iour qu'il y fut tué par les coniurez, il eust leu vn memoire qu'on luy presenta contenant le faiët de l'entreprise. Et fait aussi luy mesmes le conte d'Archias Tyran de Thebes, que le soir auant l'execution de l'entreprise que Pelopidas auoit faiëte de le tuer, pour remettre son païs en liberté , il luy fut escrit par vn autre Archias Athenien de point en point ce qu'on luy preparoit, & que ce pacquet luy ayant esté rendu pendat son souper, il remit a l'ouurir disat ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece, A demain les affaires. Vn sage homme peut a mon opiniō pour l'interest d'autrui comme pour ne rompre indecemment cōpagnie ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer vn autre affaire d'importance, remettre a entendre ce qu'on luy apporte de nouveau. Mais pour son interest ou plaisir particulier mesmes, s'il est homme aïant charge publique pour ne rompre son disner , voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit a Rome la place consulaire, qu'ils appelloient, la plus hoînorabile a table , pour estre plus a deliure , & plus accessible a ceux qui suruiendroient ou pour porter nouvelles a celuy qui seroit assis , ou pour luy donner quelque aduertissement a l'oreille. Tesmoignage que pour estre a table ilz ne se departoient pas de l'entremise d'autres affaires & suruenances.

Mais

Mais quand tout est dit , il est malaisé ès actions humaines de donner reigle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAP. V.

De la conscience.

IE passoys vn iour païs pendant nos guerres ciuiles, avec vn honneste gentil'homme & de bonne façon. Il estoit du party contraire au mien, mais ie n'en sçauois rien: car il se cōtrafaisoit tout autre , & le pis de ces guerres,c'est que les cartes sont si meslées , vostre enneemy n'estant distingué d'avec vous de nulle marque apparente, ny de langage , ny de port, ny de façon, nourry en mesme loix , mesmes meurs & mesme foyer , qu'il est malaisé d'y euiter cōfusion & desordre. Cela me faisoit craindre a moy mesmes de r'encontrer nos troupes en lieu ou ie ne fusse conneu, pour n'estre en peine de decliner mon nom , & de pis a l'aduenture. Mais cestuy-cy en auoit vne fraieur si esperdue, & ie le voyois si mort a chasque rencontro d'hommes , & passage de villes, qui tenoient pour le Roy, que ie deuinay en fin que c'estoient armes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit a ce pauvre hoimme qu'au trauers de son masque & des croiz de sa cazaque on iroit lire iusques

ques dans son cœur ses secrètes intentions. Tāt est merueilleux l'effort de la conscience. Elle nous faict trahir, accuser, & cōbatre nous mesmes, & a faute de tesmoing estrāgier, elle nous produit nous mesmes contre nous.

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Ce conte est en la bouche des enfans. Bessus Pœonien reproché d'auoir de gayeté de cœur abbatu vn nid de moineaux, & les auoir tues, disoit auoir eu raison : par ce que ces oyfillons ne cessoient de l'accuser faulcement du meurtre de son pere. Ce parricide iusques lors auoit esté occulte & inconnu, mais les furies vengeresses de la conscience , le firent mettre hors a celuy mesmes qui en deuoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon , Que la peine suit de bien pres le peché: car il dit qu'elle naist en mesme instant & quant & quant le peché.

Quiconque attent la peine, il la souffre, & qui-conque l'a meritée l'attant. La meschacité d'elle mesme fabrique des tourmens contre soy.

Malum consilium consultori pessimum,
comme la mouche guespe picque & offence autruy , mais plus soy mesme, car elle y perd son éguillon & sa force pour iamais,

Vitásque in vulnere ponunt.

Les Cantarides ont en elles quelque partie qui fert contre leur poison de contrepoison par vne contrariété de nature. Aussi a mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engēdre vn desplai-

sir contraire en la conſcience qui nous tourmentoit de plusieurs imaginations penibles veillâs & dormans. Apollodorus fongeoit qu'il fe voioit escorcher par les Scythes, & puis bouillir dedâs vne marmite, & que ſon cœur murinuroit en diſant, iē te suis cause de tous ces maux. Nulle cachette ne fert aux meschans, diſoit Epicurus, par ce qu'ilz ne fe peuēt aſſeurer d'eftre cachez la conſcience les descourant a eux mesmēs,

*Prima eſt hæc vltio, quod ſe
Indice nemo nocens abſoluitur.*

Comme elle nous remplit de crainte, auſſi fait elle d'aſſurance & de confiance.

*Conſcia mens ut cuique ſua eſt, ita concipit intra
Pectora pro facto ſpēmque metūmque ſuo.*

Il y en a mille exemples, il ſuffira d'en alleguer trois de meſme personnage. Scipion eſtant vn iour accuſé deuāt le peuple Romain d'vne accuſation importante, au lieu de s'excuser ou de flater ſes iuges, Il vous ſiera biē, leur dit-il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy, par le moïe duquel vous auez l'autorité de iuger de tout le mōde. Et vn'autre-fois pour toute reſponce aux imputations que luy mettoit ſus vn Tribun du peuple, au lieu de plaider ſa cauſe, Allons, dit-il mes citoiēs, allons rendre grâces aux Dieux de la victoire qu'ils me donnarēt contre les Carthaginois en pareil iour, que ce tuya cy. Et fe mettant a marcher deuant vers le temple voyla toute l'assemblé, & ſon accuſateur mesmēs

mesmes a sa suite. Et Petilius aiant esté suscité par Caton pour luy demâder conte de l'argent manié en la prouince d'Antioche, Scipiō estant venu au Senat pour cest effect produisit le liure des raisons qu'il auoit dessoubs sa robbe, & dit que ce liure en contenoit au vray la recepte & la mise: mais comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa , disant ne ie vouloir pas faire ceste honte a soy mesme:& de ses mains en la presence du senat le deschira & mit en pieces. Je ne croy pas qu'vne ame cauterizée sceut cōtrefaire vne telle asséurance. C'est vne dangereuse inuention que celle des gehenes, & semble que ce soit plustost vn essay de patience que de verité. Car pourquoi la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est , qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et au rebours si celuy qui n'a pas fait ce, dequoy on l'accuse , est assez patient pour supporter ces tourmentz, pourquoi ne le sera celuy qui l'a fait, vn si beau guerdon que de la vie luy estant proposé? Je pense que le fondement de ceste inuention vient de la consideration de l'effort de la conscience. Car au coupable il semble qu'elle aide a la torture pour luy faire confesser sa faute, & qu'elle l'affoiblisse: & de l'autre part qu'elle fortifie l'innocent , contre la torture pour dire vray.c'est vn moyen plein d'incertitude & de danger. Mais tāt y a que c'est le mieux que l'humaine foiblesse aye peu inuenter.

CHAP. VI.

De l'exercitation.

L'est mal-aisé que le discours & l'instruction,
l'encore que nostre creance s'y applique volo-
tiers, soint assez puissantes pour nous achemi-
ner iusques a l'action: si outre cela nous n'exer-
çons & formons nostre ame par experiance au
train, auquel nous la voulons renger. Autremēt
quād elle sera au propre des effetz, elle s'y trou-
uera sans doute empeschée, quelques bonnes
opinions qu'elle ait. Voyla pourquoy parmy les
philosophes, ceux qui ont voulu ateindre a quel
que plus grande excellencye, ne se sont pas con-
tentés d'attendre a couuert & en repos les ri-
gueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les sur-
print inexpérimentez & nouueaux au combat:
ains ilz luy sont alez au deuant, & se sont iettez
a escient a la preuve des difficultez. Les vns en
ont abandonné les richesses, pour s'exercer a vne
pauureté volontaire : les autres ont recherché le
labeur, & vne austérité de vie penible pour se
durcir au mal & au trauail: d'autres se sont pri-
uez des parties du corps, les plus cheres, cōme
de la veuē & des membres propres a la genera-
tion, de peur que leur seruice trop plaisant &
trop mol ne relaschat & n'atédrift la fermeté de
leur ame. Mais a mourir, qui est la plus grande
besoi-

besoigne que nous ayōs a faire, l'exercitatiō ne nous y peut de riē ayder. On se peut par v sage & par experiance fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, & tels autres accīdents, mais quant a la mort nous ne la pouuons essayer qu'une fois, nous y sommes tous aurentifs, quand nous y venons. Il s'est trouué ancienmēt des hommes si excellens mesnagers du tēps, qui ont essayé en la mort mesme de la gouster & sauver: & ont tendu & bandé leur esprit pour voir que c'estoit de ce passage : mais ils ne sont pas reuenus nous en dire des nouuelles.

Nemo expertus extat

Frigida quem semel est vita pausa sequuta.

Canius Iulius noble homme Romain, de vertu & fermeté singuliere, ayant esté condamné a la mort par ce mōstre de Caligula, outre plusieurs merueilleuses preuues qu'il dōna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du boureau, vn philosophe sō amy luy demanda, & bien Canius, en qu'elle démarche est a ceste heure vostre ame, que fait elle, en quels pensemens estes vous? Je pensois, luy respōdit-il, a me tenir prest & bandé de toute ma force, pour voir, si en cest instāt de la mort, si court & si brief, ie pourray apperceuoit quelque deflagement de l'ame, & si elle ara quelque ressentiment de son yssue, pour, si l'ē aprēs quelque chose, en reuenir donner apres, si ie puis, aduertissement a mes amis. Cetuy cy philosophe nō seu-

lement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce & quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy seruit de leçon ? & auoir loisir de penser ailleurs en vn si grand affere? Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apriuoiser a elle , & de l'essayer aucunement. Nous en pouuons auoir experience, sinon entiere & parfaicte, aumoins telle qu'elle ne soit pas inutile , & qui nous rende plus fortifiés & asseures. Si nous ne la pouuons ioindre, nous la pouuons aprocher, nous la pouuons reconnoistre: Et si nous ne donnōs iusques a son fort, aumoins verrons nous & en pratiquerons les auenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder a nostre sōmeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort. Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur, & qui y ont perdu tous sentimens , ceux la a mon aduis ont esté bien près de voir son vray & naturel visage. Car quāt a l'instant & au point du passage , il n'est pas à craindre qu'il porte avec soy nul trauail ou des plaisir : d'autant que nous ne pouuons auoir ny goust ny sentiment sans loisir. Nos actions & opérations ont besoin de temps, qui est si court & si precipité en la mort , qu'il faut nécessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous auons a craindre : & celles la peuvent tomber en experience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination

tion que par effect. I'ay passé la plus grāde partie de mon aage en vne parfaictē & entiere santé: ie dy non seulement entiere mais encore allegre & bouillante. Cest estat plein de verdeur & de feste me faisoit trouuer si horrible la confideration des maladies, que quand ie suis venu depuis a les essayer, i'ay trouué leurs pointures molles & lâches au pris de ma crainte. Cela seul d'estre tousiours enfermé dans vne chambre me sembloit insupportable. Je fus incontinent dressé a y estre vne semaine, & vn mois, plein d'emotion, d'alteration & de foiblesse: & ay trouué que lors de ma santé ie plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me trouue a plaindre moy mesme, quand i'en suis, & que la force de mon apprehention encherissoit pres de moitié l'essence & verité de la chose. L'espere qu'il m'en aduiendra de mesme de la mort: & qu'elle ne vaut pas la peine que ie prens a tant d'apretz que ie dresse, & tant de secours que i'appelle & assemble pour en soustenir l'effort. Mais a toutes auantures nous ne pouuons nous donner trop d'auātage. Pendāt noz troisiesmes troubles, ou deuisiesmes (il ne me souuient pas bien de cela) m'estant alé vn iour promener a vne lieuē de chez moy, qui suis assis dās le moiau de tout le trouble des guerres ciuiles de Frāce, estimant estre en toute seurté, & si voisin de ma retraictē, que ie n'auoy nul besoin de meilleur equipage, i'auoy pris vn cheual bien aisē, mais

non guiere ferme : a mon retour vn'occasion soudaine s'estat presentee de m'aider de ce cheual avn seruice, qui n'estoit pas bien de son vsa-ge, vn de mes gens grand & fort , monté sur vn puissant roussin , qui auoit vne bouche desespe-rée,frais au demeurant & vigoureux ,pour faire le hardy & deuancer ses compaignons,vint a le pousser a toute bride droit dans ma route , & fondre comme vn colosse sur le petit hóme & petit cheual,& le foudroier de sa roideur & de sa pesanteur , nous enuoyant l'yn & l'autre les piedz contremôt:si que voila le cheual abatu& couché tout étourdi , moy dis ou douze pas au dela mort estendu a la renuerse , le visage tout meurtry & tout escorché,mon espée que i'auoy a la main,a plus de dix pas au dela, ma ceinture en pieces,n'ayant ny mouuemët ny sentimët nô plus qu'vne souche. C'est le seul esuanouissemët que i'aye senti iusques a ceste heure. Ceux qui estoient avec moy , apres auoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent de me faire reuenir, me tenans pour mort,me prindrent entre leurs bras & m'en portoint avec beaucoup de diffi-culté en ma maison , qui estoit loin de-la enui-ron vne demy lieuë Françoise. Sur le chemin & apres auoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, ie commençay a me mou-uoir & respirer: car il estoit tombé si grande a-bôdance de sang dâs mon estomac,que pour l'ê descharger nature eust besoin de resusciter ses forces.

forces. On me mit sur mes pieds, ou ie rendy vn plein seau de bouillons de sang pur: & plusieurs fois depuis par le chemin il m'en falut faire de mesme. Par la ie commençay a reprendre vn peu de vie, mais ce fut par les menus , & par vn si long trait de temps, que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie. Ceste recordation que i'en ay fort empreinte en mon ame me represenant son visage & son idée si prez du naturel, me concilie aucunement a elle. Quand ie commençay a y voir ce fut d'vne veue si trouble , si foible, & si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere.

- come quei ch'or apre or chiude

Gli occhi, mezzo tra'l sonno e l'esser desto.

Quand aus funtions de l'ame , elles naissoient avec mesme progrez, que celles du corps. Je me vi tout sanguin : car mon pourpoint estoit taillé par tout du sang que i'auoy rendu. La première pensée qui me vint, ce fut que i'auoy vne harquebusade en la teste. Et de vray en mesme temps il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit pl^e qu'au bout des leures. Je fermois les yeux pour ayder ce me sembloit a la pousser hors, & prenois plaisir a m'alanguir & a me laisser aller. C'estoit vne imagination qui ne faisoit que nager superficielement en mon ame , aussi tendre & aussi foible que tout le reste. Mais a la verité nō seu-

lement exempt de desplaisir, ains meslée a ceste douceur, que sentent ceux qui se laissent emporter au sommeil. Je croy certainement, que c'est ce mesme estat ou se trouuent ceux qu'on voud défaillans de foiblesse & de la lōgue maladie en l'agonie de la mort: & croy que nous les pleignons sans cause, estimâs qu'ils sont agitez de grieues douleurs, ou auoir l'ame preslee de cogitations penibles. C'a esté tousiours mō aduis contre l'opiniō de plusieurs, & mesme de Estienne de la Boetie, que ceux que nous voyōs ainsi renuersés & assoupis aux aproches de leur fin, ou acablez de la longueur du mal, ou par l'accident d'vne apoplexie , ou mal caduc, ou blessez en la teste , que nous oyons rommeller & rendre par fois des soupirs trenchans , quoy que nous en tironzaucuns signes, par ou il semble qu'il leur reste encore de la cognissance, & quelques mouuemens que nous leur voyons faire du corps: i'ay tousiours pensé, dis-ie, qu'ils auolent & l'ame & le corps enseueli , & endormi , & ne pouuois croire que a vn si grād estonement de membres & si grande défaillance des sens, l'ame peut maintenir aucune force au dedās pour se recōnoistre , & que par ainsi ils n'auoiēt nul discours qui les tourinētaſt, & qui leur peut faire iuger & sentir la misere de leur condition, & que par consequent ils n'estoient pas fort a plaindre. Les Poëtes ont feint quelques dieux fauorables a la deliurance de ceux qui

qui trainoient ainsi vne mort languissante,

hunc ego Diti

Sacrum iussa fero, t'que isto corpore soluo.

Et les vois & responses courtes & descousues,
qu'on leur arrache quelque fois a force de crier
autour de leurs oreilles & de les tampéter , ou
des mouuemens qui semblent auoir quelque
consentement a ce qu'on leur demande , ce ne
sont pas tesmoignages qu'ils viuēt pourtant, au
moins vne vie entiere. Il nous aduient ainsi sur
le beguayemēt du sommeil, auant qu'il nous ait
du tout faisis , de sentir comme en songe ce qui
se faict autour de nous , & suiuire les vois, d'une
ouïe trouble & incertaine, qui semble ne don-
ner qu'aus bords de l'ame: & faisons des respō-
ses a la suite des dernieres paroles, qu'on nous
a dictes, qui ont plus de fortune que de sens. Or
a presant que ie l'ay essayé par effect, ie ne fay
nul doute que ie n'en aye bien iugé iusques a
ceste heure. Car premierement est à tout esua-
nouy ie me trauaillois d'entrouurir mon pour-
point a belles ongles (car i'estoy desarmé) & si
scay que ie ne sentoy en l'imagination riē qui
me blessat. Car il y a plusieurs mouuemens en
nous qui ne partēt pas de nostre discours , ceus
qui tōbent, ils eslancent ainsi les bras au deuāt
de leur cheute par vne naturelle impulsio, qui
fait q nos mēbres se prestent des offices. I'auoy
mō est omac pressé de ce sang caillé, mes mains
y cou-

y courroient d'elles mesmes, comme elles font souuent, ou il nous demange contre l'ordonnance de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux & des hommes mesmes, apres qu'ils font trespasser, ausquels on void reserrer & remuer des muscles. Chacun sçait par experiance qu'il a des parties qui se branlent, & esmeuuent souuent sans son cogé. Or ces passions qui ne nous touchent que l'escorse, ne se peuuët dire nostres. Pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier : & les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons ne sont pas a nous. Comme i'aprochay de chez moy, ou l'alarme de ma cheute auoit desia couru, & que ceux de ma famille m'eurent recontré avec les cris accoustumés en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot a ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que ie m'aduisay de comander qu'on donast un cheual a ma femme, que ie vooy s'empestrer & se tracasser dans le chemin, qui est montueus & malaisé. Il semble que ceste consideration deut partir d'une ame esueillée: si est ce que ie n'y estois aucunement: c'estoïent des pensemens vains en nuë, qui estoïent esmeus par les sens des yeus & des oreilles. Ils ne venoient pas de chés moy. Je ne sçauoy pourtant ni d'ou ie venoy, ni ou i'alloy, ni ne pouuois poiser & considerer ce que on me demandoit. Ce sont des legiers effects, q' les sens produisoient d'eux mesmes, come

me d'vn vsage. Ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchée bien legierement, & comme lechée seulement par la molle impression des sens. Cependant mon assiete estoit a la verité tres-douce & paisible. Je n'auoy nulle affliction pour autruy ny pour moy : c'estoit vne langueur & vne extreme foiblesse sas aucune douleur. Je vy ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eust couché , ie senti vne infinie douceur a ce repos, car i'auoy esté vilainement tirassé par ces pauures gens qui auoient pris la peine de me porter entre leurs bras, par vn log & tresmauuais chemin, & s'i estoiet laissez deus ou trois fois les vns apres les autres. On me presenta force remedes, dequoy ie n'en receus aucun, tenant pour certain, que i'estoy blessé a mort par la teste. C'eust esté sans mentir vne mort bien heurense: car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, & la foiblesse du corps d'en rien sentir. Je me laissoy couler si doucemēt & d'vne façon si molle & si aisēe q ie ne sens guiere nulle action si plaisante, que celle-la estoit. Quand ie vins a reuiure & a reprendre mes forces, qui fut deus ou trois heures apres, ie me senty tout d'vn train régagé aux douleurs, ayat les membres tous moulus & froissés de ma cheute , & en fus si mal deus ou trois nuits apres , que i'en cuiday remourir encore vn coup , mais d'vne mort plus visue , & me sens encore quatre ans apres de la secouf-

secouſſe de ceste froiſſure. Je ne veus pas ou-
blier cecy, que la derniere chose en quoy ie me
peux remettre, ce fut en la ſouuenance de celi
accident, & me fis redire plusieurs fois, ou i'a-
loy, d'ou ie venoy, a quelle heurē cela m'eſtoit
aduenu auant que de le pouuoir conceuoir.
Quant a la facon de ma cheute on me la ca-
choit en faueur de celuy, qui en auoit eſte cau-
ſe, & m'en forgeoit on d'autres. Mais long tēps
apres & le lendemain, quand ma memoire vint
a ſt'etrouurir, & me repreſeter l'estat, ou ie m'e-
ſtroy trouué en l'inſtant, que i'auoy aperceu ce
cheual fondat ſur moy (car ie l'auoy veu a mes
talos & me tins pour mort, mais ce penſement
auoit eſte ſi ſoudain que la peur n'eut pas loyſir
de s'y engendrer) il me ſembla que c'eſtoit un
eſclair qui me frapoit l'ame de ſecouſſe, & que
ie reuenoy de l'autre monde. Ce conte d'un
éuenement ſi legier eſt aſſez vain, n'eſtoit l'in-
ſtructio que i'en ay tirée pour moy: car a la ve-
rité pour s'apriuoifer a la mort, ie trouue qu'il
n'y a que de s'en auoifiner. Or, cōme diſt Pli-
ne, chacun eſt a ſoy-mesme vne tres bonne di-
ſcipline, pourueu qu'il ait la ſuffiſance de s'eſ-
pier de pres. Ce n'eſt pas icy ma doctrine, c'eſt
mon eſtude, & n'eſt pas la leçon d'autruy, c'eſt
la mienne.

CHAP. VII.

Des recompenses d'honneur.

C Eux qui escriuent la vie d'Auguste Cæsar, ils remerquent cecy en sa discipline militaire, que des presens & dons il estoit merueilleusement liberal enuers ceux, qui le meritoient: mais que des pures recompenses d'honneur il en estoit bien autant espargnat. Si est ce qu'il auoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recopenses militaires auant, qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a esté vne belle inuention & receüe en la plus part des polices du mōde, d'establir certaines merques vaines & sans pris, pour en honorer & recompenser la vertu, comme sont les couronnes de l'aurier , de chesne, de meurte , la forme de certain vestement , le priuilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque assiete particulière aux assemblées publiques, la prerogatiue d'aucuns surnoms & titres , certaines merques aux armories,& choses semblables, dequoy l'vsage a esté diuersement receu felo l'opiniō des natiōs, & dure encores iusques a nous . Nous auons pour nostre part, & plusieurs de nos voisins les ordres de Cheualerie, qui ne sont establis qu'à ceste fin . C'est a la verité vne bien bonne & profitable coustume de trouuer moyen de reconoi-

cognoistre la valeur des hommes rares & excellens, & de les contéter & satis-faire par des recompenses , qui ne chargent aucunement le publiq, & qui ne coustent rien a vn Prince. Et ce qui a esté tousiours cōneu par experieeanciéne, & q nous auōs autrefois aussi peu voir entre nous, que les gens d'hōneur auoient plus de jalouzie de telles recompenses, que de celles, ou il y auoit du guein & du profit, cela n'est pas sans raison & grande apparence : si au pris qui doit estre simplement l'honneur on y mesle d'autres commoditez , & de la richesse: ce meslange au lieud'augmenter l'estimation, il la rauale & en retranche. L'ordre saint Michel qui a esté si long temps en honneur par mi nous, n'auoit point de plus grāde commodité que celle-la, de n'auoir communication de nulle autre cōmodité. Cela faisoit que autre-fois, il n'y auoit ne charge ni estat quel qu'il fut, auquel la noblesse pretendit avec tant de desir & d'affection qu'elle faisoit a l'ordre , ni nulle qualité qui apporta plus de respect & de grandeur, la vertu embrassant & aspirant plus volontiers a vne recōpense purement sienne, qu'a nulle autre. Car a la verité les autres dōs & presens n'ont pas leur usage si noble, d'autāt qu'on les employe a toute autre sorte d'occasiōs. C'est vne monnoye a toute espēce de marchandise. Par des richesses on paye le seruice d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler , & les plus viles offices

offices qu'ō reçoiue : voire & le vice mesme s'ē paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison & autres, que nous employons a nostre vsage par l'entreimise d'autrui . Ce n'est pas merueille si la vertu reçoit & desire moins volontiers ceste sorte de monnoie , que celle qui luy est propre & particulière toute noble & genereuse. Mais Auguste auoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier & espargnant de ceste-cy, que de l'autre , d'autant que l'honneur c'est vn priuilege qui tire sa principale essence de la rarité , & la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest?

On ne remerque pas pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soing de la nourriture de ses enfans , d'autant que c'est vne action commune, quelque iuste qu'elle soit. Je ne pēse pas que nul citoyē de Sparte se glorifiat de sa vail-lace, car c'estoit vne vertu populaire & vulgaire en leur nation : & aussi peu de la fidelité & mespris des richesses. Il n'eschoit pas de recō-pense a vne vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coustume:& ne sçay avec, si nous l'appellerions iamais grande éstant commune. Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont autre pris & estimation que ceste la, que peu de gēs en iouissent , il n'est pour les aneantir que d'en faire largesse . Quand il se troueroit plus de gens qu'au temps passé, qui meritassent nostre ordre, il n'en faloit pas pourtāt corrōpre l'esti-

mation. Et peut ay sement aduenir que plus de gens le meritēt, car il n'est nulle des vertus qui s'espende si ay sement que la vaillāce militaire. Il y en a vne autre vraye, perfecte & philo- phique, de quo y ie ne parle point, & me fers de ce mot, selon nostre usage, bien plus grāde que ceste cy & plus pleine, qui est vne force & assu rance de l'ame mesprisant égalemēt toute sorte d'accidens, equable, vniforme & constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple & la coustume peuuent tout ce qu'elles veulent en l'establissemēt de celle, de quo y ie parle, & la redent ay sement vulgaire, commune, & populaire, cōme il est tresayse a voir par l'experiēce que nous en donnent nos guerres ciuiles. Il est vray qu'a la verité la recompēse de l'ordre ne touchoit pas au temps passé seulement ceste consideration, elle regardoit plus loing. Ce n'a iamais esté le payemēt d'un valeureus soldat, mais d'un capi taine fameus & noble. La science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable. On y reque roit anciennement vne suffisance militaire plus vniuerselle, & qui embrassat la plus part & plus grādes parties d'un bon hōme de guerre, qui fut encore, outre cela de cōdition accōmodable a vne telle dignité. Mais ie di, quand plus de gens en seroient dignes qu'il ne s'en trouuoit autrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en redre plus liberal: & eut mieux vallu faillir a n'ē estrener pas

pas tous ceux, a qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'vsage d'vne inuention si propre & si vtile. Nul hōme de cōeur ne daigne s'auantager de ce qu'il a de cōmun avec plusieurs: & ceux d'aujourd'huy qui ont moins merité ceste recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par la au reng de ceux a qui on a faiet tort d'espandre indignement & auilir cest honneur qui leur estoit particulièremēt deu. Or de s'attendre en effaçat & abolissant ceste-cy de pouuoir soudain remettre en credit & renoueller vne semblable coustume, ce n'est pas entreprin se propre a vne saison si licencieuse & malade qu'est celle, ou nous nous trouuons a presant: & en auiedra que la dernière encourra des fa naisance les incommodités, qui viennēt de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouuel ordre auroiēt besoing d'estre extrememēt tendues & contreintes, pour luy donner authorité: & ceste saison tumultuere n'est pas capable d'vne bride courte & reglée, outre ce qu'a uant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, & du mespris auquel il est cheu. Ce lieu pourroit receuoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, & de la difference de ceste vettu aux autres. Mais Plutarque estant souuāt retobé sur ce propos, & nous estant si familier par l'air Frācois qu'o luy a donné si perfect &

si plaisir, ie me meslerois pour neāt de rapporter
icy ce qu'il en dict. Mais cecy est digne d'estre
remerqué, que nostre nation dōne a la vaillace
le premier degré des vertus, comme son nom
mesme mōstre, qui viēt de valeur, & que a no-
stre usage, quand nous disons vn hōme qui vaut
beaucoup, ou vn homme de biē, au stile de no-
stre court, & de nostre noblesse, ce n'est a dire
autre chose qu'vn vaillant homme: d'une facon
pareille a la Romaine. Car la generalle appella-
tion de vertu prend chés eux ethymologie de
la force. La forme propre & seule & essentielle
de la noblesse en France, c'est la vacation mi-
litaire. Il est vray semblable que la premiere
vertu qui se soit faite paroistre entre les hōmes
& qui a donné aduantage aux vns sur les autres,
ça esté ceste cy : par laquelle les plus forts &
courageux se sont rendus maistres des plus foi-
bles, & ont aquis reng & reputation particulié-
re: d'ou luy est demeuré cest honneur & digni-
té de langage : ou bien que ces nations estant
tres-belliqueuses ont donné le pris a celle des
vertus, qui leur estoit la plus familiere, & le
plus digne tiltre. Tout ainsi que nostre passion
& ceste fieureuse solicitude que nous auons de
la chasteté des femmes, fait aussi qu'une bon-
ne femme, une femme de bien & femme d'hō-
neur & de vertu ce ne soit a la verité a dire au-
tre chose pour nous qu'une femme chaste : cō-
me si pour les obligier a ce deuoir nous mettions

a nonchaloir tous les autres,& leur lâchions la bride a tout autre faute,pour entrer en cōposition de leur faire quitter ceste cy.

CHAP. VIII.

DE L'AFFECTION DES PÈ-
res aux enfans.

A Madame d'Estissac.

MAdame si l'estrangeté ne me sauue & la nouuelleté, qui ont accoustumé de dōner pris aux choses , ie ne fors iatmais a mon honneur de ceste folte entreprinse:mais elle est si fantastique , & a vn visage si esloigné de l'ysage commun , que cela luy pourra donner passage. C'est vne humeur melacolique , & vne humeur par consequent tres ennemie de ma complexiō naturelle,produicté par le chagrein de la solitude , en laquelle il y a quelques années que ie m'estoy ietté,qui m'a mis premiereinent en teste ceste resuerie de me mesler d'escrire . Et puis me trouuant entierement desgarny & vuid de toute autre matiere ie me suis presenté moy-mesmes a moy pour argument & pour subiect.C'est vn deslein farouche & mōstreux. Il n'y a rien aussi en ceste besoingne digne d'estre remerqué que cete bizarerie:car a vn sub-

iect si vain & sivile, le meilleur ouurier du mo-
de n'eust sceu d'ôner forme & façon qui merite
qu'on en face conte. Or madame, ayant a m'y
pourtraire au vif i'é eusse oublié vn traict d'in-
portance, si ie n'y eusse representé l'honneur &
reuerence singuliere, que i'ay tousiours porté a
vos merites & a vos vertus. Et l'ay voulu dire
notâment a la teste de ce chapitre: d'autant que
par mi vos autres grandes qualitez celle de l'a-
mitié que vous avez montrée a vos enfans tiët
l'vn des premiers rëgs. Qui scaura l'aage auquel
Monsieur d'Estissac vous laissa vesue , les grâds
& honorables partis , qui vous ont esté offertz
autant qu'a Dame de France de vostre condi-
tion, la cõstance & fermeté de quoy vous avez
soustenu tant d'années & au trauers de tâc d'es-
pineuses difficultez, la charge & conduite de
leurs affaires , qui vous ont agitée par tous les
coins de France, & vous tiennent encores assie-
gée , l'heureus acheminement que vous y avez
donné par vostre seule prudence ou bône for-
tune: il dira aisément avec moy que nous n'auôs
nul exemple d'affection maternelle en nostre
temps plus expres que le vostre. Je louë Dieu,
Madame , qu'elle est si bien emploiee : car les
bonnes esperances que donne de soy Monsieur
d'Estissac assurent assés , que quand il sera en
aage vous en retirerez l'obeissance & reconois-
sance d'un tres-bon filz. Mais d'autant qu'a cau-
se de son enfance, il n'a peu remerquer les ex-
tremes

tremes offices qu'il a receu de vous en si grand
nôbre, ie veus, si ces escris viennêt vn iour a luy
tomber entre mains, lors que ie n'auray plus ni
boucheni parole qui le puisse dire, qu'il reçoiue
de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy
sera encore plus vifement tesmoigné par les
bôs effects, dequoy si Dieu plait il se ressentira,
qu'il n'est gentil'hôme en Frâce qui doiue plus
à sa mere qu'il fait: & qu'il ne peut dôner a l'ad-
uénir plus certaine preuuue de sa valeur & de sa
vertu, qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayemêt naturelle, c'est
a dire quelque instinct, qui se voye vniuerselle-
ment & perpetuellement empreint aux bestes
& en nous (ce qui n'est pas sans controuerse) ie
puis dire a mō aduis, qu'apres le soing que chas-
que animal a de sa conseruatiō & de fuyr ce qui
nuît, l'affection que l'engendant porte a son
engeance tient le second lieu en ce reng. Et par
ce que nature semble nous l'auoir recommandée
regardant a estâdre & faire aller auant les pie-
ces successives de ceste siéne machine: ce n'est
pas de merueille, si a reculons des enfans aux
peres elle n'est pas si grande. Puis qu'il a pleu
a Dieu nous estrener de quelque capacité de
discours, affin que comme les bestes nous ne
fussions pas seruilement assujetis aux loix cō-
munes, ains que nous nous y apliquissions par
iugement & liberté volôtaire, nous deuons biē
prester vn peu a la simple autorité de nature:

mais non pas nous laisser tyranniquement emporter a elle , la seule raison doit auoir la conduite de nos inclinations . I'ay de ma part le goust estrangement mousse a ces propensions, qui sont produites en nous sans l'ordonnance & entremise de nostre iugement. Comme sur ce subiect, dequoy ie parle, ie ne puis goustier ceste passion, dequoy on embrasse les enfans a peine encore nez , n'ayant ni mouueimet en l'ame, ni forme reconoissable au corps, par ou ils se puissent redre aimables. Vne vraye affection & bie reglée deuroit naistre & s'augmēter avec la co noissance qu'ils nous donnēt d'eux , & lors s'ils le valent, l'inclination naturelle marchant quat & quant la raison, les cherir d'une amitié vrayemēt paternelle, & en iuger de mesme s'ils sont autres , nous rendans tousiours a la raison non obstant la force naturelle. Il en va fort souuent au rebours , & le plus cōmunement nous nous sentōs plus esimeus des trepignemēs ieus & mi gnardises pueriles de nos enfans, q nous ne faisons apres de leurs actions toutes formées: cō me si nous les auions aymés pour le plaisir que nous en receuions, non pour eux mesmes. Ettel fournit bien liberalement de iouets a leur enfance, qui se trouue resferré a la moindre dépēce qu'il leur faut estant hommes. Voire il sem ble que la ialousie que nous auons de les voir paroistre & iouir du mōde, quād nous sommes à mesme de le quitter, nous red plus espargnās & re-

& retrains enuers eux. Il nous sēble qu'ils nous marchent sur les talons. & si nous auioſ a craindre cela, puis que l'ordre naturel porte qu'ilz ne peuuent a dire verité, estre, ny viure qu'aux despens de nostre substance, nous ne deuions pas estre peres. Quant a moy ie treuuue que c'est cruauté & iniustice de ne les receuoir au partage & société de nos biēs, & compagnōs en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils sont en aage, & de ne retrancher & reserrer nos commodités pour pouruoir aux leurs, puis que nous les auons engendres a cet effect. C'est iniustice de voir qu'un pere vieil, cassé, radoté, demi-mort iouisse seul a vn coin du fouier des biens qui suffiroint a l'auancement & entretien de plusieurs enfans, & qu'il les laisse cependant par faute de moyen perdre leurs meilleures années sans se pouffer au seruice public & connoissance des hōmes. On les iette au desespoir de chercher par quelque voie, pour iniuste qu'el le soit, a pouruoir a leur besoin. Comme i'ay veu de mon temps plusieurs ieunes hommes de bonne maison ſi adonnez au larcin, que nulle institutiō ne les en pouuoit détourner. I'en co-noy vn tres-bien apparenté, a qui par la priere d'un ſien frere tres-honnête & braue gentil-hōme ie parlay vne fois pour cest effect. Il me respondit & confessa tout rondement, qu'il auoit été acheminé a cest' ordure par la rigueur & auarice de ſon pere, mais qu'a présent il y

estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouuoit garder. Et lors il venoit d'estre surpris en larcin des bagues d'vne dame , au leuer de laquelle il s'estoit trouué avec beaucoup d'autres. Il me fit souuenir du conte que i'auois ouy faire d'un autre gentil'homme si fait & façonné a ce beau mestier du temps de sa ieunesse, que venant apres a estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner ceste trafique , il ne se pouuoit garder pourtant , s'il passoit pres d'une boutique, ou il y eust chose, de quoy il eust besoin , de la dérober en peine de l'enuoier payer apres. Et en ay veu plusieurs si accoustumez & rompus a cela, que parmy leurs compaignons mesmes ils déroboient ordinairemēt des choses qu'ils vouloient rendre. Ce quartier de Gascogne est a la verité vn peu plus descrié de ce vice que les autres de nostre nation. Si est ce que nous avons veu de nostre temps a diueres fois entre les mains de la iustice des hommes de maison d'autres contrées de la France conuaincus de plusieurs horribles volerries. Je crains que de celle débauche il s'en faille aucunement prendre ace vice des peres. Et si on me respôd ce que fit yn iour vn Seigneur de bon entendement, qu'il fairoit espargne des richesses, nō pour en tirer autre fruiet & vlage que pour se faire honnorer & rechercher aux siens, & que l'aage luy ayât osté toutes autres forces c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en autorité en sa famil-

famille, & pour eviter qu'il ne vint a mespris & desdain a tout le monde. Cela est quelque chose: mais c'est la medecine a vn mal, duquel on deuoit eviter la naissance. Vn pere est bien misérable qui ne tient l'affection de ses enfans, que par le besoin qu'ilz ont de son secours, si cela se doit nommer affection: il faut se rendre respectable par sa vertu & par sa suffisance, & aimable par sa bonté & douceur de ses meurs. Les cendres mesmes d'vne riche matiere elles ont leur pris: & les os & reliques des personnes d'honneur nous auons accoustumé de les auoir en respect & reuerence. Nulle vieillesse ne peut estre si caduque & si rance avn personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, & notamment a les enfans, desquels il faut auoir réglé l'ame a leur devoir par raison non par nécessité & par le besoin, ny par rudesse & par force.

Et errat longe mea quidem sententia

*Qui imperium credat esse grauius aut stabilius
Vi quod fit, quam illud quod amicitia adiungitur.*
Voulons nous estre aimez de nos enfans, leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien qu'a la verité nulle occasion d'un si horrible souhait ne peut estre ny iuste ny excusable) accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela il ne nous faudroit pas marier si ieunes que nostre aage viene quasi a se confondre avec le leur:

364 ESSAIS DE M. DE MONT.
leur: car cest inconuenient nous iette a plusieurs
grades difficultez, ie dy specialemēt a la nobles-
se, qui est d'vne cōditiō oysue, & qui ne vit, cō-
me on dit, que de ses rētes: car ailleurs, ou la vie
est questuere, la pluralité & compagnie des en-
fans c'est vn agencement de mesnage, ce sont
autant de nouueaux vtils & instrumens a'senri-
chir. Les anciens Gaulois estimoient a extreme
reproché d'auoir eu accointance de femme a-
uant l'aage de vint ans: & recommandoient sin-
gulierement aux hommes, qui se vouloient dres-
ser pour le seruice de la guerre, de conseruer
bien auant en l'aage leur pucellage, d'autant
que les courages s'en amollissent & diuertis-
sent.

*Mahor congiunto a giouinetta sposa
Lieto homai de'figli era inuilito
Negli effetti di padre & di marito.*

Vn gentil'homme qui a trante cinq ans, il n'est
pas tēps qu'il face place a son fils qui en a vint.
Il est luy mēsme au train de paroistre & aux
voyages des guerres & en la court de sō prince.
Il a besoin de ses pieces. Il lui en doit certaine-
ment faire part, mais telle part , qu'il ne s'ou-
blie pas pour autruy. Et a celuy la peut seruir
iustement ceste responce que les peres ont or-
dinaremēt en la bouche: Je ne me veux pas des-
pouiller devant que de m'aller coucher. Mais
vn pere aterré d'années & de maux, priué par
sa foibleſſe & faute de santé, de la commune ſo-
cieté

cieté des hommes, il se faict tort & a autruy de couuer inutilement vn grand tas de richesses. Il est assez en estat , s'il est sage, pour auoir desir de se dépouiller pour se coucher , non pas iusques a la chemise , mais iusques a vne robbe de nuit bien chaude. Le reste des pompes & de ses riches atours , dequoy il n'a plus que faire , il doit en estrenervolontiers ceux, a qui par ordōnance naturelle cela doit apartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'vsage , puis que nature l'en priue. Autrement sans doute il y a de la malice & de l'enuie. La plus belle des actions de l'Empereur Charles cinquiesme ce fut celle la , d'auoir sceu reconnoistre que la raison nous commande assez de nous dépouiller, quand nos robes nous chargent & empeschent , & de nous coucher quand les iambes nous faillent. Il resigna ses moiens , grandeur & puissance a son fils, lors qu'il sentit defaillir en soy la fermeté & la force pour conduire les affaires avec la gloire qu'il y auoit aquise.

Solue senescentem mature sanus equum, ne

Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.

Ceste faute de ne se sçauoir reconnoistre de bonne heure & sentir l'impuissance & extreme alteration que l'aage apporte naturellement & au corps & a l'ame, qui a mon opinion est esgale(fsi l'ame n'en a plus de la moitié) a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. I'ay veu de montemps & connu famili-

miliermēt des personnages de grande autho-
rité, qu'il estoit bien ayfē a voir estre merueil-
leusement descheus de ceste ancienne suffisan-
ce, que ie connoissois par la reputation qu'ilz
en auoient acquise en leurs meilleurs ans. Ie les
eusse pour leur honneur volontiers souhaitez
retirez en leur maison a leur ayfē & déchargés
des occupations publiques & guerrieres qui
n'estoint plus pour leurs espaules. I'ay autrefois
esté priué en la maison d'un gentil'homme ves-
ue & fort vieil, d'une vieillesse toutefois assez
verte. Cetuy cy auoit plusieurs filles a marier
& vn filz desia en aage de paroistre. cela luy
chargeoit sa maison de plusieurs despences &
visites estrangieres, a quoy il ne prenoit nul
gouſt, non ſeulement pour le ſoin de l'espargne
mais encors plus, pour auoir, a caute de l'aage,
pris vne forme de vie fort esloignée de la noſtre.
Ie luy dy vn iour vn peu hardiment, com-
me i'ay accouſtumé de produire librement ce
qui me viēt en la bouche, qu'il luy fieroit mieux
de nous faire place, & de laiſſer a ſō fils ſa mai-
ſon principale (car il n'auoit que celle la de
bien logée & accommodée) & ſe retirer en vne
ſiēne terre, qu'il auoit fort yoifine, ou nul n'ap-
porteroit incommodité a ſon repos, puis qu'il
ne pouuoit autrement eutier noſtre importuni-
té, veū la condition de ſes enfans. Il m'en creut
depuis & s'en trouua fort bien. Cen'est pas a
dire qu'on leur donne, par telle voie obliga-
tion,

tion, de laquelle on ne se puisse plus desdire, ie leur lairrois, moy qui suis tantost a mesme de iouer ce rolle, la iouissance de ma maison & de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion: ie leur en lerois l'ysage , par ce qu'il ne me seroit plus cōmode: & de l'autorité des affaires en gros ie m'en reseruerois autāt qu'il me plairoit: ayāt tousiours iugé que ce doit estre vn grand contentement a vn pere vieux de mettre luy mesme ses enfās en train du gouuernement de ses affaires,& de pouuoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens:leur fourniſſant d'inſtructiō & d'auis ſuyuant l'experienee qu'il en a, & d'acheminer luy mesme l'ancien honneur & ordre de fa maiſon en la main de ſes enfans,& ſe respondre par la des esperances qu'il peut prendre de la conduite a venir. Et pour cet effect ie ne voudrois pas fuir leur compagnie: ie voudroy les esclai-rer de près & iouir moy mesme ſelon le gouſt de mon aage , de leur allegreſſe, & de leurs feſtes. Si ie ne viuoy parmy eux(cōme ie ne pourroy ſans offendre leur asſemblée par le chagrin de mon aage & l'importunité de mes maladiés, & ſans contraindre auſſi & forcer les reigles & façons de viure que l'aurois lors)ie voudroy au moins viure pres d'eux a vn quartier de ma maison non pas le plus pompeus , mais commode. Non comme ievy il y a quelques années ,vn Doyen de Sainct Hilaire de Poi-

tiers

368 ESSAIS DE M. DE MONTAII
tiers rendu a vne telle solitude par l'incom-
modité de sa santé , que lors que i'entray en sa
chambre il y auoit vint deux ans qu'il n'en e-
stoit sorty vn seul pas,& si auoit toutes ses actiōs
libres & aysées sauf vn reume qui luy tomboit
sur l'estomac. A peine vne fois la sepmaine
vouloit il permettre que nul entrait pour le
voir:il se tenoit tousiours enfermé par le dedas
de sa chambre seul , sauf qu'vn valet luy appor-
toit vne fois le iour a māger, qui ne faisoit qu'é-
trer & sortir. Son occupation estoit se prome-
ner & lire quelque liure (car il connoissoit au-
cunement les lettres) obstiné au demeurant de
mourir en ceste démarche , comme il fit bien
tost apres. L'essayeroy par vne douce conuer-
sation de nourrir en mes enfans vne viue ami-
tié & bienueillance non fainte en mon endroit.
Ce qu'on gaigne aysément en vne nature bien
née. Car si ce sont bestes furieuses, il les faut é-
uiter & fuir pour telles. Je hay ceste coustume
de priuer les enfans qui sont en aage du com-
merce & intelligence priuée & familiere des
peres,& de vouloir maintenir en leur endroict
vne morgue feuere & estrangiere pleine de rá-
cune & de desdain esperant par la les tenir en
crainte & obeissance. Car c'est vne farce tres-
inutile, qui rend les peres ennuieux aux enfans,
&, qui pis est, ridicules:ils ont la ieunesse & les
forces en la main,& par consequent le vent &
la faueur du monde, & reçoiuēt avecques moc-
querie,

querie, ces mines fieres & coleres d'un homme
qui n'a plus de sang ny au cœur, ny aux veines.
Quand ie pourroy me faire craindre, i'aymeroy
encore mieux me faire aymer. Feu Monsieur le
Mareschal de Monluc ayant perdu celuy de ses
enfans, qui mourut en l'Isle de Maderes, braue
gentil'homme a la verité & de grande esperan-
ce, me faisoit fort valoir entre ses autres regrets
le desplaisir & creue-cœur qu'il fentoit de ne
s'estre iamais cōmuniqué a luy: & sur ceste hu-
meur d'vne grauité & grimace paternelle, auoir
perdu la cōmodité de gouster & bien connoi-
stre son fils, & aussi de luy declarer l'extrême a-
mitié qu'il luy portoit, & le digne iugemēt qu'il
faisoit de sa vertu. Et ce pauure garson, disoit-il
n'a rien veu de moy qu'vne contenance refroi-
gnée & pleine de mespris, & a emporté ceste
creance, que ie n'ay sceu ny l'aimer ny l'estimer
selō sō merite. A qui gardoy-je a découurir ce-
ste singuliere affection que ie luy portoy dans
mon âme? estoit ce pas luy qui en deuoit auoir
tout le plaisir & toute l'obligation? Je me suis
constraint & geéné pour maintenir ce vain mas-
que: & y ay perdu le plaisir de sa conuersation &
sa volonté quant & quāt, qu'il ne me peut auoir
portée autre que bien froide, n'ayant iamais re-
ceu de moy que rudesse, ny senti qu'vne façō ty-
rannique. Je trouue que ceste plainte estoit biē
prise & raisonnable: car comme ie scay par vne
trop certaine experience, il n'est nulle si douce

370 ESSAIS DE M. DE MONTAIGNE
consolatiō en la perte de nos amis que celle que nous aporte la souuenance de n'auoir riē oublie à leur dire, & d'auoir eu avec eux vne parfaicte & entiere communication. Entre autres coutumes particulières qu'auoient nos anciens Gaulois, a ce q̄ dit Cæsar, c'ete cy en estoit, Que les enfans ne se presentoient aux peres ny s'ozoint trouuer en public en leur compagnie, que lors qu'ils commençoient a porter les armes, comme s'ils vouloient dire que lors il estoit aussi temps que les peres les receuissent en leur familiarité & accointance. I'ay veu encore vne autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mō tēps, qui ne se contentent pas d'auoir priué pendant leur longuevie leurs enfans de la part, qu'ilz deuoient auoir naturellement en leurs fortunes, mais laissēt encore apres eux a leurs femmes ceste meisme authorité sur tous leurs biens, & loy d'en disposer a leur fantasie. Et ay connut tel seigneur des premiers officiers de nostre couronne ayant par esperance de droit a venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux & accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere en son extreme decrepitude iouissant encore de tous ses biēs par l'ordonnāce du pere qui auoit de sa part vécu pres de quatrevints ans. Celā ne me semble aucunement raisonnable. C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pédât que les enfans ne sont pas en aage selon les loix pour en manier la charge:

mais

mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en cest aage la ils auront plus de sa-
gesse & de suffisance que sa feme, veu l'ordinai-
re foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutefois a la
verite plus contre nature de faire dependre les
meres de la discretio de leurs enfas. On leur doit
donner largement, dequoy maintenir leur estat
selo la conditiō de leur maison & de leur aage,
d'autat que la necessité & l'indigence est beau-
coup plus mal seante & malaisée a supporter a
elles qu'aux masles: il faut plutost en charger les
enfans que la mere. Mais au demeurat il me se-
ble, ie ne scay comment, qu'en toutes façons la
maistrise n'est aucunemēt deue aux femmes sur
des hōmes, saufla maternelle & naturelle , si ce
n'est pour le chātiment de ceux, qui par quelque
humeur fieureuse se sont volōtairement soubmis
a elles. Mais cela ne touche point les vieilles,
dequoy nous parlōs icy. C'est l'apparēce de ce-
ste cōsideration, qui nous a fait forger & dōner
pied si volontiers a ceste loy, que nul ne veit on-
ques, qui priue les fēmes de la successiō de ceste
courōne: & n'est guiere seigneurie au mōde, ou
elle ne s'allegue, comme icy, par vne vray-sem-
blance de raison qui l'authorise. Mais la fortune
luy a donné plus de credit en certains lieux qu'
aux autres. Il est aussi dangereux de laisser a leur
iugement la dispensation & distribution de no-
stre succession selon le chois qu'elles feront des
enfans, qui est a tous les coups inique & fāstati-

que. Car cest appetit desreglé & gouſt malade qu'elles ont au tēps de leurs groiffes, elles l'ont en l'ame en tout tēps. Cōmunement on les void s'adōner aux plus foibles & malotrus, ou a ceux, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayant point aſſez de force de discours pour choisir & embrasser ce qui le vaut, elles ſe laiſſent plus volontiers aller, ou les impreſſions de nature ſont plus ſeules & plus apparettes: cōme les animaux qui n'ont cognoiſſance de leurs petitz, ny gouſt de la parenté, que pendāt qu'ilz leur pendēt a la mamelle. Et ſi il eſt aifé a voir par expeſience que cete affection naturelle, a qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour vn fort legier profit nous arachons tous les iours leurs propres enfans d'ētre les bras des meres, & leur faisons prēdre les noſtres en charge: nous leur faisons abandōner les leurs a quelque chetue nourriſſe a qui nous ne voulōſ pas commettre les noſtres, ou a quelque cheure, leur defendant non ſeulement de les alaiter; quelque dāgier qu'ils en puiffēt en courir, mais encore d'en auoir aucun ſoin, pour ſ'employer du tout au ſeruice des noſtres. Et voit on a la plus part d'entre elles ſ'engendrer bien toſt par accouſtumance vn' affection baſtarde plus veheamente que la naturelle, & plus grande follicitude ſans comparaiſon de la conſeruatiō des enfans empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des cheures, c'eſt d'autāt qu'il eſt

est ordinaire chez moy de voir les femmes de village , lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mamelles appeller des cheures à leur secours. Et i'ay à ceste heure deus laquays chez moy , qui ne tetterent iamais que huit iours laict de femme. Ces cheures sont incôtingant duytes à venir alaitter ces petits enfans, reconnoissent leur voix quand ils crient & y acourent. Si on leur en présente vn autre que leur nourrisson, elles le refusent: & l'enfant en fait de mesmes d'une autre cheure. I'en vis vn l'autre iour, à qui on osta la sienne par ce que son pere ne l'auoit qu'empuntée d'un sien voisín. Il ne peut iamais s'adonner à l'autre qu'ò luy presenta, & mourut sans doute de faim. Les bestes alterent & abastardissent aussi aisément que nous ceste affection naturelle. Or a considerer ceste simple occasion d'aymer nos enfans, pour les auoir engendrés, pour laquelle nous les appellons chair de nostre chair, & os de nos os , il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation. Car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit & de nostre suffisance , sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, & sont plus nostres: no^s sommes pere & mere ensemble en ceste génératiō; ceux cy nous coustent bien plus cher, & nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon. Car la valeur de nos autres enfans est

beaucoup plus leur, que nostre: la part que nous y auons est bien legiere , mais de ceux cy toute la beauté, toute la grace & excellēce est nostre. Par ainsi ils nous representēt & nous rapportēt bien plus viuement que les autres. A ceste cause les histoires estant pleines d'exemples de ceste amitié commune des peres enuers les enfans, il ne m'a pas semblé hors de propos d'ē trier aussi quelcun de ceste cy. Il y eut vn Labienus a Rome, personnage de grāde valeur & authorité, & entre autres qualitez excellent en toute sorte de literature, qui estoit, ce croy-ie, fils de ce grand Labienus le premier des capitaines qui furent soubs Cæsar en la guerre des Gaules, & qui depuis s'estant ietté au party du grād Pôpeius s'y maintint si valeureusement iusques a ce que Cæsar le deffit en Espaigne. Ce Labienus de quoy ie parle, eust plusieurs enuieux de sa vertu, & comme il est vray semblable, les courtisans & fauoris des Empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise & des humeurs paternelles, qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il auoit teint ses escrits & ses liures. Ses aduersaires poursuivirent devant le magistrat a Rome & obtindrēt de faire condâner plusieurs siens ouurages , qu'il auoit mis en lumiere, a estre brusles. Ce fut par luy que commenca ce nouuel exēple de peine qui depuis fut continué a Rome a plusieurs autres, de punir de mort les escrits mesmes, & les estudes. Il n'y auoit

uoit point assez de moyen & matiere de cruaute
si nous n'y mesliōs des choses mesmes que natu-
re a exēptées de tout sentimēt & de toute souf-
france, cōme la reputation & les inuentions de
nostre esprit: & si nous n'alions cōmuniquer les
maus corporels aux disciplines & monumēs des
Muses. Or Labienus ne peut souffrir ceste perte
ny de suruiure a ceste sienne si chere geniture, il
se fit porter & enfermer tout vif dans le monu-
mēt de ses ancestres, la ou il pourueut tout d'vn
train a se tuer & a s'enterrer ensemble. Il est
malaisé de monstrer nulle autre plus vehemēte
affection paternelle que celle la. Cassius Seue-
rus homme tres-eloquent & son familier voyāt
brusler ses liures crioit que par mesme sentēce
on le deuoit quāt & quātcondāner a estre brus-
lé tout vif, car il portoit & cōseruoit en sa me-
moire tout le cōtenu en iceux. Le bon Lucanus
estant cōdāne a mort par ce vilain de Nerō, sur
les derniers traits de sa vie cōme la pluspart du
sag fut desia escoulé par les veines des bras, qu'il
s'estoit faictes tailler a son medecin pour mou-
rir, & q la froideur eut saisy les extremitez de ses
mēbres, & cōmençant a approcher des parties
vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoi-
re ce furēt aucun des vers de sō liure de la guer-
re de Farsale, qu'il recitoit, & mourut ayant ce-
ste derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit
ce qu'vn tendre & paternel congé qu'il prenoit
de ses enfans , representant les a-dieux & les

estroits embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant, & vn effet de ceste naturelle inclination qui rappelle en nostenre souuenance en ceste extremite, les choses, que nous auons heu les plus cheres pendant nostenre vie. Pensons nous qu'Epicurus qui en mourant tormenté, comme il diët, des extremes douleurs de la colique auoit toute sa consolation en la beauté de sa doctrine qu'il laissoit au monde, eut receu autant de contentement dvn nombre d'ensans bien naiss & bié esleués, s'il en eust eu, comme il fairoit de la production de ses riches escrits ? & que s'il eust esté au chois de laisser apres luy vn enfant contrefaict & mal nay, ou vn liure fort & inepte, qu'il ne choisit plustost, & non luy seulement mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier mal'heur que l'autre? Ce seroit a l'aduenture impiété en saint Augustin (pour exemple) si dvn costé on luy proposoit d'éterrer ses escrits, dequoy nostenre religion reçoit vn si grand fruit, ou d'enterrer ses ensans au cas qu'il en eut, s'il n'aimoit mieux enterrer ses ensans. Il est peu d'hômes amoureux de la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Eneide que du plus beau garson de France: & qui ne soufrisent plus aisément l'vne perte que l'autre. Il est malaisé a croire qu'Epaminondas qui se vâtoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient vn iour honneur a leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il auoit

gal-

gaigné sur les Lacedemoniens) eust volontiers consenti à échanger celles la aux mieux nées & mieux coiffées de toute la Grece; ou que Alexandre & Cæsar ayant iamais souhaité d'estre priués de la grâdeur de leurs glorieux faictz de guerre, pour l'incommodité d'auoir des enfans & heretiers , quelques parfaictz & accomplis qu'ils peussent estre:voire ie fay grand doubte que Phidias ou autre excellent statuere aymat autant la conseruation & la durée de ses enfans naturelz , comme il feroit d'vne image excellente , qu'avec long trauail & estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant a ces passions vitieuses & furieuses , qui ont eschauffé quelque fois les peres a l'amour de leurs filles,ou les mères enuers leurs fils,encore s'est trouue il de pareilles en ceste autre sorte de parenté:tesmoing ce que les Poëtes recitent de Pygmalion,qu'a yât basty vne statue de femme de beauté singuliere il deuint si éperdument espris de l'amour forcené de ce sien ouurage,qu'il falut,qu'en faueur de sa race les dieux la luy viuifiasstent.

Tentatum mollescit ebur,positoque rigore

Subsedit digitis.

CHAP. IX.

Des armes des Parthes.

C Est vne façō vitieuse de la noblesse de nostre téps,& pleine de mollesse,de ne pré-

dre les armes que sur le point d'vn extreme
 nécessité & s'en descharger aussi tost qu'il y a
 tant soit peu d'apparance que le danger soit es-
 loigné: d'où il furuient plusieurs desordres. Car
 chacun criant & courāt a ses armes sur le point
 de la charge les vns sont a lasser encore leur cui-
 rasse, que leurs compagnons sont desia rōpus
 Nos peres donnoient leur salade, leur lance, &
 leurs gantelets a porter, &n'abandonoiēt le re-
 ste de leur equipage tāt que la couruée duroit.
 Nos troupes sont a ceste heure toutes trou-
 blées & difformes par la confusion du bagage
 & des valets, qui ne peuuēt esloigner leur mai-
 stres, a cause de leurs armes. Plusieurs nations
 vont encore & alloient ancienmēt a la guer-
 re sans armes, & ceux d'entre nous qui les mes-
 prisent n'empirēt pour cela de guiere leur mar-
 ché. S'il se voit quelqu'vn tué par le defaut d'un
 harnois, il n'en est guiere moindre nōbre que
 l'empeschement des armes a fait perdre enga-
 gés soubs leur pesanteur, ou froissez & rompus,
 ou par vn contre-coup , ou autrement . Car il
 semble, a la verité, a voir la charge des nostres
 & leur espesseeur, que no^one cherchōs qu'a nous
 deffendre & mettre a couvert. Nous auons as-
 sez a faire a en soustenir le fais , sans nous em-
 pescher a autre chose, entrauez & cōtrains sans
 mouuement & sans disposition, comme si nous
 n'auions a combattre que du choq de la pesan-
 teur de nos armes : & comme si nous n'auions

pas pareille obligation a deffendre nos armes,
comme elles ont à nous deffendre. Et a present
que nos mosquetaires sont en credit, ie croý que
lon trouuera quelque inuention de nous em-
murer pour nous en garentir, & nous faire traî-
ner a la guerre enfermez dans des bastions,
comme ceux que les Romains faisoient porter
a leurs elephans. Ceste humeur est bien esloignée
de celle de Scipion surnommé AEmilia-
nus, lequel accusa aigrement ses soldats, de ce
qu'ils auoient semé des chaufse-trapes soubs
l'eau a l'endroit du fossé par ou ceux d'une ville
qu'il assiegeoit, pouuoient faire des sorties sur
luy : disant que ceux qui assailloient deuoient
penser a entreprendre non pas a craindre. Or
il n'est que la coustume qui nous rende insup-
portable la charge de nos armes.

*L'husbergo in dosso haueano & l'elmo in testa
Dni di quelli guerrier de i quali io canto.
Ne notte o di doppo quentraro in questa
Stanza gli haueano mai messi da canto,
Che facile a portar comme la vesta
Era lor, perche in uso l'anean tanto.*

Les gens de pied Romains, portoient non seu-
lement le morrion, l'espée, & l'escu: car quant
aux armes, dit Cicero, ils estoïent si acoustumés
a les porter, qu'elles ne les empeschoient non
plus que leurs mēbres: mais quant & quāt enco
re, ce qu'il leur failloit de mēgeaille pour quin
ze iours, & certaine quātité de paux pour faire
leurs

leurz rempars. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude & plus austere que la nostre:aussi produissoit elle de bien autres effets. Cetraict est merueilleus a ce propos,qu'il fut reproché a vn soldat Lace demonien, qu'estant a l'expedition d'vne guerre on l'auoit veu soubs le couvert d'vne maisō, Ils estoient si durcis a la peine que c'estoit hôte d'estre veu soubs autre toict que celuy du ciel,quelque temps qu'il fit. Nous ne menerions guiere loing nos gens a ce pris la. Au demeurant Marcellinus,hōme nourry aux guerres Romaines , remerque curieusement la façō que les Parthes auoient de s'armer, & la remerque d'autāt qu'elle estoit esloignée de la Romaine . Or par ce qu'elle me semble bien fort aprochâte de la nostre, i'ay voulu retirer ce passage de son autheur, ayât pris autres fois la peine de dire bien amplement ce que ie sauois sur la cōparaison de nos armes aux armes Romaines . Mais ce lopin de mes brouillars m'ayant été desrobé avec plusieurs autres par vnhōme, qui me seruoit, ie ne le priueray point du profit,qu'il en espere faire. Aussi me seroit il bien malaysé de remascher deux fois vne mesme viande. Ils auoient, dit il,des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'épeschoïent pas le mouvement de leur corps:& si estoient si fortes que noz dards reialissoient venant a les hurter (ce sont les escailles,dequoy nos ancētres auoient fort acoustumé de se feruir) & en

vn au-

vn autre lieu, Ils auoient,dit-il, leurs cheuaux forts & roydes couuertz de gros cuyr,& eux estoient armez de cap a pied de grosses lames de fer regées de tel artifice,qu'a l'edroit des iointures des membres elles prestoient au mouement. On eust dit que c'estoient des hōmes de fer:car ils auoient des acoustremens de teste si proprement assis , & representans au naturel la forme & parties du visage,qu'il n'y auoit moyē de les assener que par des petits trous rōds,qui respondoient a leurs yeux, leur dōnant vn peu de lumiere,& par des fentes,qui estoient a l'edroit des naseaux,par ou il prenoiet assez malaisemēt halaine. Voila vne descriptiō,qui retire biē fort a l'equipage d'un hōme d'armes Frāçois , a tout ses bardes. Je veus dire encore ce mot pour la fin : Plutarque dit que Demetrius fit faire pour luy & pour Alcinus le premier homme de guerre qui fut au près de luy,a chacun vn harnois complet du poids de sis vints liures , la ou les communs harnois n'en pesoient que soixante.

CHAP. X.

Des liures.

Il ne fay point de doute,qu'il ne m'aduienne souuent de parler de choses,qui sont ailleurs plus richement traictées chés les maistres du mestier,& plus véritablement. C'est icy purement

382 ESSAIS DE M. DE MONT.
ment l'essay de mes facultés naturelles, & nul-
lemēt des acquises: & qui me surprēdra d'igno-
rāce, il ne fera rien cōtre moy. Car a peine ref-
pôdroy ie a autruy de mes discours, qui ne m'ē
respons point a moy mesme, ny n'en suis satis-
fait. Qui sera en cherche de science, si la cher-
che ou elle se loge. Il n'est rien dequoy ie face
moins de profession. Ce sont icy mes fantasies,
par lesquelles ie ne tasche point a donner a co-
noistre les choses, mais moy. Elles me seront
a l'aduenture connues vn iour, ou l'ont autres-
fois esté, selon que la fortune m'a peu porter
sur les lieus, ou elles estoient esclaircies. Mais
i'ay vne memoire, qui n'a point dequoy conser-
uer trois iours la munitiō, que ie luy auray do-
né en garde. Ainsi ie ne pleuuy nulle certitude,
si ce n'est de faire connoistre ce que ie pēse: &
iusques a quel point monte pour ceste heure la
connoissance, que i'ay de ce, dequoy ie traicté.
Qu'on ne s'atende point aux choses, dequoy ie
parle, mais a ma facon d'en parler & a la crean-
ce que i'en ay. Ce que ie desfrobe d'autruy ce
n'est pas pour le faire mien: ie ne pretens icy
nulle part, que celle de raisonner & de iuger: le
demeurant n'est pas de mon rolle. Ie n'y de-
mande rien, sinon qu'on voie si i'ay sceu choisir
ce, qui ioignoit iustement a mon propos. Et ce
que ie cache par fois le nō de l'autheur a esclier
es choses que i'emprunte, c'est pour tenir en
bride la legiereté de ceux, qui s'entremettent

de iu-

de iuger de tout ce qui se presente, & n'ayas pas le nez capable de gouter les choses par elles mesmes, s'arrestēt au nom de l'ouurier & a son credit. Je veux qu'ils s'eschaudent a condamner Ciceron ou Aristote en moy. De cecy suis ie tenu de respondre, si ie m'ēpesche moy-mesme, s'il y a de la vanité & vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant. Car il eschape souuent des fautes a nos yeux , mais la maladie du iugement consiste a ne les pouuoir aperceuoir lors qu'on les offre a sa veue. La science & la verité peuuent loger chéz nous sans iugement, & le iugemēt y peut aussi estre sans elles. Voire la reconnoissance de l'ignorance est vn des plus beaux & plus feurs tesmoignages de iugement que ie trouue. Je n'ay point d'autre sergent de bande a ranger mes pieces que la fortune. A mesme que mes resueries se presentent , ie les entasse: tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainent a la file. Je veus qu'on voye mon pas naturel & ordinaire ainsi detraqué qu'il est. Je me laisse aller cōme ie me trouue. Aussi ne sont ce pas icy mes articles de foy , qu'il ne soit pas permis d'ignorer & d'en parler casuellemēt & temerairemēt. Je souhaiterois biē auoir plus parfaicte intelligence des choses , mais ie ne la veux pas acheter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement nō laborieusemēt ce qui me reste de vie.

Il n'est

Il n'est rien pourquoy ie me vueille rompre la teste, non pas pour la science mesme , de quelque grand pris qu'elle soit. Je ne cherche aux liures qu'a m'y dōner du plaisir par vn hōneste amusement: ou si i'estudie, ie n'y cerche que la science , qui traictē de la connoissance de moy mesmes , & qui m'instruise à bien mourir & a bien viure. Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles: ie les laisse la, apres leur auoir faict vne charge ou deux. Si ce liure me fasche i'en prens vn autre, & ne m'y adonne qu'aux heures ou l'ennuy de rien faire commence a me saisir. Je ne me près guiere aux nouueaux, pour ce que les anciens me semblent plus tendus & plus roides: ni aux Grecs, par ce que mon iugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence. Entre les liures simplement plaisans , ie trouue des modernes le Decameron de Boccace, Rablays, & les baisers de Iean second, s'il les faut loger sous ce tiltre, & des siecles vn peu au dessus du nostre, l'histoï re A Ethiopique dignes qu'on s'y amuse. Quāt aux Amadis & telle sorte d'escrits ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encore cecy ou hardimēt ou temerairement, que ceste vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller , non seulement a l'Arioste, mais encores au bon Ouide: sa facilité & ses inuentions qui m'ont rauy autres-fois , a peine m'entretienent elles a ceste heure. Je di librement

ment mon aduis de toutes choses, voire & de celles qui surpassent a l'auenture ma suffisance, & que ie ne tiens nullement estre de ma iurisdictiō. Ce que i'ē opine, ce n'est pas aussi pour establir la grandeur & mesure des choses, mais pour faire cognoistre la mesure & force de ma veue. Quand ie me trouue dégouté de l'Axiome de Platon, comme d'un ouurage sans nerfs & sans force, eu esgard a vn tel autheur, mon iugement ne s'en croit pas. Il n'est pas si vain de s'oposer a l'autorité de tant d'autres meilleurs iugemens, ni ne se donne temerairement la loy de les pouuoir accuser: il s'en prend a soy-mesmes, & se condamne ou de s'arrester a l'escorce ne pouuant penetrer iusques au fons, ou de regarder la chose par quelque faus lustre: il se contente de se garentir seulement du trouble & du desreiglement. Quant a sa foiblesse il la recōnoit volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux aparences , que son apprehension lui présente, mais elles sont imbecilles & imparfaites. La plus part des fables d'Esope ont plusieurs sens & intelligēces. Ceux qui les mythologisent en choisissent quelque visage , qui quadre bien a la fable , mais c'est le premier visage & superficiel. Il y en a d'autres plus vifz, plus essentielz & internes , ausqlz ils n'ont scēu penetrer. Voyla comme i'en fay. Mais pour fuyure ma route, il m'a tousiours semblé, qu'en la poësie, Vergile, Lucrece, Catulle, & Horace

tiennent de bien loing le preimier reng. Et no-
tāment Vergile en ses Georgiques, que i'esti-
me le plus plein & parfaict ouurage de la Poë-
sie. A la cōparaison duquel on peut reconoistre
aysément qu'il y a des endroits en l'Aeneide,
ausquels l'autheur eut donné encore quelque
tour de peigne, s'il en eut eu loisir. I'ayme aussi
Lucain & le pratique volontiers, nō tant pour
son stile (car il se laisse trop aller a ceste affe-
ction de pointes & subtilités de son temps)
mais pour sa valeur propre, & vérité de ses opini-
ons & iugemens. Quāt au bon Terence, la mi-
gnardise & les graces du langage Latin , ie le
trouue admirable a representer au vif, les mou-
uemēs de l'ame & conditiō de nos meurs. Le ne
le puis lire si souuent que ie n'y trouue quelque
beauté & grace nouvelle. Ceux des tēps voisins
a Virgile se plaignoient, de quoy aucunz luy cō-
paroient Lucrece . Le suis d'opinion que c'est a
la vérité vne cōparaison inégale. Mais i'ay bien
a faire a me r'assurer en ceste creance, quand ie
me treuve attaché a quelque beau lieu de ceux
de Lucrece. S'ils se piquoient de ceste compa-
raison, que diroient ils de la bestise & stupidité
barbaresque de ceux qui luy cōparent a cet'heu-
re Arioste? & qu'en diroit Arioste luy mesme,
ô seclū insipiens et infacetū. I'estime que les an-
ciens auoient encore plus a se pleindre de ceux
qui comparoient Plaute a Terence, que de la
comparaison de Lucrece a Vergile. Pour l'e-
stima-

stimation de Terence il m'est souuent tombé en fantasie, comme en nostre temps, ceux qui se meslent de faire des comedies (comme les Italiens qui y sont essez heureux) employent trois ou quatre argumens de celles de Terence ou de Plaute, pour en faire vne des leurs. Ils entassent en vne seule Comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la defiance qu'ils ont de se pouuoir soustenir de leurs propres graces, il faut qu'ils trouuent vn corps, où s'appuyer: & n'ayant pas du leur assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon autheur tout au contraire. Les perfections & beaultés de sa façon de dire nous font perdre le goust de son subiect. Sa gentilesse & sa mignardise nous arrestent par tout. Il est par tout si plaisant,

Liquidus puroque simillimus amni,

& nous réplit tant l'ame de ses graces, que nous fuyons la fin de son histoire. Ceste mesme cōfideration me tire plus auant. Je voy que les bōs & anciens Poëtes ont euité l'affection & la recherche non seulement des fantastiques eleuations Espagnoles & Petrarchistes, mais des pointes mesmes plus douces & plus retenues, qui sont l'ornemēt de tous les ouurages Poëtiques des siecles suiuans. Si n'y a il homme au monde qui les trouue à dire en ces anciens,

& qui n'admire plus sans comparaison l'égale polissure & ceste perpetuelle douceur & beauté fleurissance des Epigrammes de Catulle, que tous les esguillons , dequoy Martial esguise la queuë des siens . C'est ceste même raison que ie disoy tantost, comme dit Martial même de soy, *Minus illi ingenio laborandū fuit , in cuius locum materia successerat.* Ces premiers la sans s'esmouvoir & sans se picquer se font assez sentir . Ils ont dequoy rire par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux-cy ont besoing de secours estrangier. A mesure qu'ils ont moins d'esprit , il leur faut plus de corps . Tout ainsi qu'en la danse & en nos bals i'ay remerqué, que ces hōmes de vile cōdition, qui en tiennēt escole, pour ne pouuoir representer le port & la de-cence de nostre noblesse, en recōpense de ceste grace , qu'ils ne peuuent imiter, cherchent à se recommander par des sauts perilleux & autres mouuemens estranges & bâteleresques. Et cōme i'ay veu aussi les badins excellēs ioüant leur rolle, vetus a leur ordinaire & d'vne contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de gens de leur metier : les aprêtifs & qui ne sont de si haute leçon, il faut qu'ils s'éfarinēt le visage : il leur faut trouuer des veste-mens ridicules , des mouuemens & des grimaces, pour nous aprester a rire. Ceste mienne conception se reconnoit mieux qu'en toute autre lieu en la comparaison de l'Aeneide & du Furieus,

Furieus. Celuy-la on le voit aller a tire d'aisle dvn vol haut & ferme suiuât tousiours sa poin-
te:cestuy-cy voletier & sauteler de conte en cô-
te, comme de branche en branche ne se fiant a
ses aisles, que pour vne bien courte trauerse, &
prendre pied a chasque bout de châp , de peur
que l'haleine & la force luy faille,

Excususque breues tentat.

Voila donc quant a ceste sorte de subiects les
autheurs qui me plaisent le plus. Quant a mon
autre leçō, qui mesme vn peu plus de fruit au plai-
sit , par ou i'apprens a renger mes humeurs &
mes conditions , les liures qui m'y seruent plus
ordinairemēt , c'est Plutarque, depuis qu'il est
Frâcois, & Seneque. Ils ont tous deux ceste no-
table commodité pour mō humeur, que la sciē-
ce que l'y cherche , elle y est traictée a pieces
décousues, qui ne demandent pas l'obligation
dvn long trauail, dequoy ie suis incapable, cô-
me sont les Opuscules de Plutarque & les Epi-
stres de Seneque, qui est la plus belle partie de
ses escrits & la plus profitable . Il ne faut pas
grâde entreprinse pour m'y mettre, & les quit-
te ou il me plait. Car elles n'ont point de suite
des vnes aus autres. Ces autheurs ont beaucoup
de similitude d'opinions, comme aussi leur for-
ture les fit naistre enuiron mesme siecle , tous
deux precepteurs de deux Empereurs Romains
tous deux venus de païs estrâgier, tous deux ri-

ches & puissans. Leurs creances sont des meilleures de toute la philosophie, & traictées d'une simple façon & pertinente. Plutarque est plus vniiforme & constant, Seneque plus ondoyant & diuers. Cestuy-cy se peine, se roidit & se tēd pour armer la vertu cōtre la foibleſſe, la crainte & les vitieus appetis; l'autre ſembla n'estimer pas tant leur effort & d'esdaigner d'en halter ſon pas & fe mettre ſur ſa targue. Plutarque a les opinions Platoniques, douces, & accommodables a la ſociété ciuile; l'autre les a Stoiques & Epicuriennes, plus eſloignées de l'ufage commū, mais plus commodes & plus fermes. Il pa-roit en Seneque qu'il preſte vn peu a la tirannie des Empereurs de ſon temps. Car ie tiens pour certain que c'eſt d'un iugement forcé qu'il cō-dainne la cause de ces genereux meurtriers de Cæſar. Plutarque eſt libre par tout. Seneque eſt plein de pointes & faillies; Plutarque de choses. Celuy la vous eſchauffe plus & vous eſmeut: cestuy-cy vous contente dauantage, & vous paye mieux. Quāt a Cicero, les ouurages, qui me peuuent ſeruir chéz lui a mon deſſeing, ce ſont ceux qui traitent de nos meurs & regles de nostre vie. Mais a confeffe hardimēt la ve-rité (car puis qu'o a frâchi les barrières de l'im-pudence, il n'y a plus de bride) ſa façon d'eſcri-re me ſembla laſche & ennuyeufe & toute autre pareille façon. Car ſes prefaces, digreſſions, de-finitions, partitions, etymologies conſument la plus

la plus part de son ouurage. Ce qu'il y a de vif & de mouelle , est estouffé par la longueur de ses apprets. Si i'ay employé vne heure a le lire, qui est beaucoup pour moy , & que ie r'amontoie ce que i'en ay tiré de suc & de substance, la plus part du temps ie n'y treuuue que du vent. Car il n'est pas encor venu aux argumens, qui seruent a son propos,& aux raisons qui touchent propremēt le neud que ie cherche. Pour moy, qui ne demāde que a deuenir plus sage,nō plus sc̄auant,ces ordōnances logiciennes & Aristoteliques ne sont pas a propos. Ie veux qu'on vienne soudain au point: i'entēs assez que c'est que mort,& volupté,qu'o ne s'amuse pas a les anatomizer. Ie cherche des raisons bonnes & fermes d'arriuée qui m'instruisent a en soustenir l'effort . Ny les subtilités grammairiennes, ni l'ingenieuse contexture de parolles & d'argumentations n'y seruēt. Ie veus des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doute : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'escole, pour le barreau,& pour le sermō,ou nous auōs loisir de sommeiller : & sommes encores vn quart d'heure apres assés a téps pour rencontrer le fil du propos. Il est besoin de parler ainsi aux iuges,qu'on veut gaigner a tort ou a droit, aux enfans,& au vulgaire. Ie ne veux pas qu'o emploie le téps a me rendre atantif,& qu'on me crie cinquante fois, Or oyez , a la mode de nos Heraux. Les Ro-

mains disoyent en leur Religion , *Hoc age*: ce
sont autant de parolles perdues pour moy. I'y
viens tout preparé des le logis: il ne me faut point
d'alechement, ni de sause: ie menge bien la viâ-
de toute crue : & au lieu de m'eguiser l'apetit
par ces preparatoires & auât-ieus, on me le lasse
& affadit. Les deux premiers & Pline & leurs
semblables ilz n'ont point de *hoc age*, ilz veu-
lent auoir a faire a gens qui s'en soyent aduertis
eux mesmes: ou s'ils en ont, c'est vn *hoc age*, sub-
statiel & qui a son corps a part. Je voy aussi vo-
lontiers ses Epitres & notamment celles *ad At-
ticum*, non seulement par ce qu'elles contiennēt
vne tresample instruction de l'histoire & affai-
res de son temps: mais beaucoup plus pour y des-
couvrir ses humeurs priuées. Car i'ay vne singu-
liere curiosité, comme i'ay dit ailleurs, de con-
noistre l'ame & les internes iugemens de mes
autheurs. Il faut bien iuger leur suffisance, mais
non pas leurs meurs, ni leurs opinions naifues
par ceste mōstre de leurs escris, qu'ils étalēt au
theatre du monde. I'ay mille fois regretté, que
nous ayōs perdu le liure, que Brutus auoit écrit
de la vertu. Car il faict beau apprēdre la Theo-
rique de ceux, qui sçauent bien la pratique.
Mais d'autant que c'est autrechose le presche,
que le prescheur, i'ayme bien autant voir Brutus
chés Plutarque, que chés lui mesme. Je
choisiroy plutost de sçauoir au vray les deuis
que Brutus tenoit en sa tente a quelqu'un de
ses pri-

ses priuez amis la veille d'vne bataille , que les propos qu'il tint le lendemain a son armée : & ce qu'il faisoit en son cabinet & en sa chambre , que ce qu'il faisoit emmy la place & au Senat . Quant a Cicero , ie suis du iugement commun , que hors la science , il n'y auoit pas beaucoup d'excellence en luy : il estoit bon citoyen d'vne nature debonnaire , comme sont volontiers les hommes gras , & gosseurs , cōme il estoit , mais de lâcheté & de vanité il en auoit sans mentir beaucoup . Et si ne sçay comment l'excuser d'a- uoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lu- miere . Ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers : mais c'est a luy faute de iugement de n'auoir pas senty combien ils e- stoient indignes de la gloire de son nom . Quant a son eloquence , elle est du tout hors de cōpa- raison , ie croy que iamais homme ne l'egalera . Si est-ce qu'il n'a pas en cela franchi si net son aduantage comme Vergile a fait en la poësie . Car bien tost apres luy il s'en est trouué qui l'ôt pensé égaler & surmonter , quoy que ce fust a bien fauces enseignes . Mais a Vergile nul en- core depuis luy n'a osé se cōparer . Et a ce pro- pos i'en veux icy adiouter vne histoire . Le ieune Cicero , qui n'a ressemblé son pere que de nom , commandant en Asie , il se trouua vn iour en sa table plusieurs estrangiers , & entre autres Cæ- stius assis au bas bout , comme on se met souuent aux tables ouuertes des grands . Cicero s'infor-

ma qui il estoit a lvn de ses gens, qui luy dit son nom. Mais comme celuy qui songeoit ailleurs & qui oblioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemenda encore depuis deux ou trois fois: le seruiteur pour n'estre plus en peine de luy redire si souuent meisme chose, & pour le luy faire connoistre par quelque circonstance, c'est, dict il, ce Cæstius de qui on vous a dit, qu'il ne fait pas grand estat de l'eloquence de vostre pere au pris de la sienne. Cicero s'estant soudain picque de cela commenda qu'on empoignast ce pauvre Cæstius: & le fit tres-bien foëter en sa presence, Voila vn mal courtois hoste. Entre ceux mesmes, qui ont estimé toutes choses contées ceste sienne eloquence incomparable, il y ena eu, qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes. Comme ce grand Brutus son amy, il disoit que c'estoit vne eloquence cassée & esrenée *Fracta & clumbem*. Les orateurs voisins de so siecle reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadance, au bout de ses clauses: & remerquoient ces mots *esse videatur*, qu'il y emploie si souuent. Pour moy i'ayme mieux vne cadance qui tombe plus court, coupée en iambes. Si mesme il par fois bien rudement ses nombres mais bien rarement. I'en ay remerqué ce lieu a mes aureilles *Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem, antequam essem*. Les historiens sont le vray gibier de mon estude: car ils font plaisans & aylez: & quant & quant la considera-

sideration des natures & conditions de diuers hommes, les costumes des nations differentes, c'est le vray suiect de la sciéce morale. Or ceux qui escriuent les vies , d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux euenemens : plus a ce, qui part du dedas, qu'a ce qui arriue au dehors; ceux la me sont plus propres. Voyla pourquoy en toutes sortes c'est mon homme que Plutarque. Je recherche bien curieusement non seulement les opinions & les raisons diuerses des philosophes anciës sur le suiect de mon entreprinse & de toutes sectes:mais aussi leurs meurs leurs fortunes , & leur vie. Je suis bien marry que nous n'ayons vne douzaine de Laertius, ou qu'il ne se soit plus estandu. En ce genre d'estude des histoires , il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'autheurs & vieils & nouueaux , & barragouins & François , pour y apprendre les choses , dequoy diuerfement ils traictent. Mais Cæsar seul me semble meriter qu'on l'estudie , non pour la science de l'histoire seulement , mais pour luy mesme , tant il a de perfection & d'excellence par dessus tous les autres , quoy que Saluste soit du nombre. Certes ie lis cest autheur avec vn peu plus de reuerence & de respect, qu'on ne list les humains ouurages , tantost le considerant luy mesme par ses actions,& le miracle de sa grandeur : tantost la pureté & inimitable polissure de son langage , qui a surpassé non seulement

tous

tous les historiens , comme dit Cicero , mais a
mon aduis Cicero mesme , & toute la parlerie
qui fust onques , avec tant de syncerité en ses
iugemens , parlant de ses ennemis mesmes , &
tant de vérité , que sauf les fauces couleurs , de-
quoy il veut courir sa mauuaise cause & l'ordu-
re de sa pestilente ambition , ie pense qu'en cela
seul on y puisse trouuer a redire , qu'il a esté trop
espargnant a parler de soy . Car tant de grandes
choses ne peuvent pas auoir esté executées par
luy , qu'il n'y soit alé beaucoup plus du sien , qu'il
n'y en met . I'ayime les historiés ou fort simples ,
ou excellens : les simples qui n'ot point de quoy
y mesler rien du leur , & qui n'y apportent que
le soin & la diligence de ramasser tout ce qui
vient a leur notice , & d'enregistrer a la bonne
foy toutes choses sans chois & sans triage , nous
laissant le iugement tout entier , pour la cognos-
fance de la vérité . Tel est entre autres pour ex-
emple , le bon Froissard , qui a marché en son entre-
prise d'une si franche naïveté , qu'ayant fait
une faute , il ne craint nullement de la recon-
noistre & corriger en l'endroit , ou il en a esté
aduerty , & qui nous représente la diuerſité mes-
me des bruitz , qui courroint & les differens rap-
portz qu'on luy faisoit . C'est la matiere de l'hi-
stoire nue & informe : chacun en peut faire son
profit autant qu'il a d'entendement . Les biens
excellens ont la suffisance de choisir ce qui est
digne d'estre sceu , sçauent trier de deux raports
celuy

celuy qui est plus vray semblable: de la condition des princes & de leurs humeurs, ilz en devinent les conseilz & leur attribuent les paroles de mesme. Ilz ont raison de prendre l'autorité de regler nostre creance a la leur: mais certes cela n'appartient a guieres de gens. Ceux d'entre-deux (qui est la plus commune façon) ceux la nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux : ils se donnent loy de iuger & par consequēt d'incliner l'histoire a leur fantaisie. Car depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner & de tordre la narration mesme a ce biais. Ilz entreprenent de choisir les choses dignes d'estre sc̄euës, & nous cachent souuent telle parole, telle action priuée, qui nous instruiroit autant que le reste: obmettent pour choses incroyables celles qu'ilz n'entendent pas: & a l'avanture encore telle chose pour ne la sc̄auoir dire en bon Latin ou François. Qu'ilz estalent hardiment leur eloquence & leurs discours: qu'ils iugent a leur poste, mais qu'ils nous laissent aussi dequoy iuger apres eux. Et qu'ils n'alterent ny dispensent par leurs racourcimens & par leurs chois rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'enuoyent pure & entiere en toutes ses dimensions. Ceux la sont aussi bien plus recommandables historiens , qui connoissent les choses, dequoy ils escriuent , ou pour auoir esté de la partie a les faire , ou priuez avec ceux, qui les

ont

ont conduites. Car le plus souuent on trie pour ceste charge, & notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire pour ceste seule consideration de sçauoir bien parler, comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire: & eux ont raison n'ayans esté gagez que pour cela & n'ayans mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de ceste partie. Ainsi a force beaux mots ils nous vont patissant vne belle contexture des bruits, qu'ils ramassent es carrefours des villes. Voyla pourquoy les seules certaines histoires sot celles, qui ont esté escriptes par ceux mesmes, qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants a les conduire, comme sont quasi toutes les Grecques & Romaines. Car plusieurs tenuoings oculaires ayant escrit de mesme sujet (comme il aduenoit en ce temps la, que la grandeur de la fortune estoit tousiours accompagnée du sçauoir) s'il y a de la faute , elle doit estre merueilleusement legiere & sur vn accidēt fort doubtueux. S'ils n'escriuoient de ce qu'ils auoient veu, ils auoient au moins cela , que l'experience au maniment de pareils affaires leur rendoit le iugement plus fain. Car que peut on esperer d'un medecin escriuant de la guerre, ou d'un escolier traictant les desseins des princes? Si nous voulons remerquer la religio, que les Romains auoient en cela, il n'en faut que cest exemple: Asinius Pollio trouuoit es histoires mesme de

Cæsar

Cæsar quelque mesconte, en quoy il estoit tombé pour n'auoir peu auoir les yeux en tous les endroits de son armée, & en auoir creu les particuliers, qui luy rapportoient souuant des choses non assés verifiées, ou bien pour n'auoir esté assez curieusement auerty par ses lieutenans des choses, qu'ils auoient conduites en son absence. On peut voir par cest exemple, si ceste recherche de la vérité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy, qui y a commandé, ny aux soldatz de ce qui s'est passé pres d'eux, si à la mode d'une information judiciaire on ne confronte les tēsmoins & reçoit les objets sur la preuve des pontilles de chaque accident. Vrayement la connoissance que nous auons de nos affaires est bien plus lâche. Mais cecy a esté suffisamment traité par Bodin, & selon ma conception. Pour subuenir un peu à la trahison de ma memoire & à son defaut si extreme, qu'il m'est aduenu plus d'une fois de reprendre en main des liures cōme nouveaux du tout, & à moy inconus, que j'auoy leu curieusement quelques années au parauant & barbouillé de mes notes, j'ay pris en coustume depuis quelque temps d'adiouster au bout de chasque liure (je dis de ceux desquelz je ne me veux feruir qu'une fois) le temps auquel j'ayacheué de le lire, & le iugement que j'en ay retiré en gros : affin que cela me represente au moins l'air & Idée generale que j'auois conceu
de l'au-

de l'autheur en le lisant. Je veux icy transcrire
aucunes de ces annotations. Voy-cy ce que ie
mis il y a enuiron dix ans en mon Guichardin
(car quelque langue que parlent mes liures, ie
leur parle en la mienne.). Il est historiographe
diligent, & duquel a mon avis autat exactement
que de nul autre on peut apprendre la verite des
affaires de son temps. Aussi en la plus part en a
il esté acteur luy mesme & en rēng honnable.
Il n'y a nulle apparence que par haine, fa-
ueur, ou vanité il ayt déguisé les chofes, dequoy
font foy les libres iugemens qu'il donne des
grands, & notamment de ceux, par lesquels il
auoit esté auancé & employé aux charges, com-
me du Pape Clement septiesme. Quāt a la par-
tie dequoy il s'ebble se vouloir preualoir le plus,
qui sont ses digressions & discours, il y en a de
bons & enrichis de beaux traitz, mais il s'y est
trop pleu. Car pour ne vouloir rien laisser a di-
re, ayāt vn suiect si plain & ample, & a peu pres
infiny, il en deuient lasche & enuieux & sentant
vn peu au caquet scolaistique. Pay aussi remer-
qué cecy, que de tant d'ames & effectz qu'il in-
ge, de tant de mouuemens & conseilz il n'en
rapporte iamais vn seul a la vertu, religion, &
conscience, comme si ces parties la estoient du
tout esteintes au monde: & de toutes les actiōs,
pour belles par apparence qu'elles soient d'el-
les mesmes, il en reiete la cause a quelque oc-
casion vitieuse, ou a quelque profit. Il est im-
possible

possible d'imaginer que parmy c'est infinys nôbre d'actiôs, de quoy il iuge, il n'y en ait eu quelqu'vne produite par la voye de la raison: nulle corruption ne peut auoir faisi les hômes si vniuersellement que quelcun n'eschappe de la contagio. Cela me fait craindre qu'il y aye vn peu du vice de son goust , & que cela soit aduenu de ce qu'il ait estimé d'autruy selon soy. En mon Philippe de Comines, il y a cecy : vous y trouueres le lâgage doux & agreable, d'vne naïfue simplicité, la narration pure , & en laquelle la bonne foy de l'autheur reluit euidemment exēpte de yanité parlant de soy , & d'affection & d'enuie parlant d'autruy: ses discours & enhortemés accompagnez plus de bonzele & de verité, que d'aucune exquise suffisance , & tout par tout de l'authorité & grauité representant son homme de bon lieu & éleué aux grans affaires. Sur les memoires de monsieur du Bellay : c'est tousiours plaisir de voir les choses escriptes par ceux qui ont essayé, comme il les faut conduire. Mais il ne se peut nier qu'il ne se découvre euidemment en ces deux seigneurs icy vn grand dechet de la franchise & liberté d'escrire , qui reluit és anciens de leur sorte : comme au Sire de Iouinuile domestique de saint Loys , Egignard chancelier de Charlemaigne , & de plus fresche memoire en Philippe de Comines. C'est icy plustost vn plaide pour le Roy François contre l'Empereur Charles v. qu'vne his-

toire. Je ne veux pas croire, qu'ils ayent rien changé quant au gros du faiët, mais de cötouner le iugement des euenemens souuent contre raison a nostre auantage, & d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en fôt mestier, tesmoing les recullemés de meillieurs de Montmorency & de Brion, qui y sont oubliez, voire le seul nom de Madame d'Estâpes ne s'y trouue point. On peut couvrir les actiôs secrètes, mais de taire ce q tout le mó de scâit, & choses qui ont tiré des effets publiques & de telle consequence, c'est vn defaut inexcusable. Somme pour auoir l'entiere connoissance du Roy François & des choses aduenues de son téps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croît. Ce qu'on peut faire icy de profit c'est par la deduction particulière des batailles & exploits de guerre, ou ces gentilshommes se sont trouuez, quelques paroles & actions priuées d'aucuns princes de leur temps, & les pratiques & negociations conduictes par le Seigneur de Langeay, ou il y a tout plein de choses dignes d'estre sceuës, & des discours non vulgaires.

C H A P. XI.

De la cruauté.

IL me semble que la vertu est chose autre & plus noble que les natureles inclinations,² la bon-

labonté, qui naissent en nous. Les ames reglées d'elles mesmes & bien nées elles suivent mesme train , & representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses. Mais la vertu sonne, ie ne sçay quoy , de plus grand & de plus actif, que de se laisser par vne heureuse complexion doucement & paisiblement conduire a la suyte de la raison . Celuy qui d'vne douceur & facilité naturelle mespriseroit les offences receuës, feroit sans doubt chosé tres-belle & digne de louange: mais celuy qui picqué & outré iusques au vif d'vne offence, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, & apres vn grand conflict s'en rendroit en fin maistre , feroit sans doubt beau-coup plus. Celuy-la feroit bié, & cetuy-cy vertueusement. L'vne action se pourroit dire bonté,l'autre vertu. Car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté du combat & du cōtraste: & qu'elle ne peut estre sans partie. C'est a l'auenture pourquoi nous nommons Dieu bon, fort,& liberal , & iuste , mais nous ne le nommons pas vertueux : ses operations s'ot toutes naifues & sans effort. Des Philosophes non seulement Stoiciens mais encore Epicuriens (& ceste enhere ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est fauce : car a la verité en fermeté & rigueur d'opinions & de preceptes la sedē Epicurienne ne cede aucunement a la Stoique , & vn Stoicien reconnoissant meilleu-

re foy, que ces disputateurs, qui pour combatre Epicurus & se donner beau ieu luy font dire ce, aquoy il ne pensa iamais, contournans ses parolles a gauche, argumentans par la loy grāmairienne , autre sens de sa facon de parler, & autre creance que celle qu'ils sçauent , qu'il auoit en l'ame, dit qu'il a laissé d'estre Epicurien pour ceste cōsideration entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine & inaccessible) Or des philosophes Stoiciens & Epicuriens, dis ie, il y en a plusieurs qui ont iugé , que ce n'estoit pas assez d'auoir l'ame en bonne assiete , bien reglée & bien disposée a la vertu:ce n'estoit pas assez d'auoir nos resolutions & nos discours au dessus de tous les efforts de fortune:mais qu'il falloit encore rechercher les occasiōs d'en venir a la preuve:ils veulent que ster de la douleur, de la necessité,& du mespris , pour les combatre, & pour tenir leur ame en haleine. C'est l'vnē des raisons, pourquoi Epaminundas , qui estoit encore d'vnē tierce secte , refuse des richesses que la fortune luy met en main par yne voie tres-legitime, pour auoir,dict-il, a s'escri mer & a s'exercer contre la pauurété, en laquelle extreme il se maintint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encor plus rudement, conseruant pour son exercice la malignité de la teste de sa femme , qui est vn essay a fer esmoulu. Metellus ayant seul de tous les Senateurs Romains entrepris par l'effort de sa ver-

tu de soustenir la violence de Saturninus Tribun du peuple a Rome, qui vouloit a toute force faire passer vne loy iniuste en faueur de la commune, & ayat encouru par la les peines capitales que Saturninus auoit establies contre les refusans, entretenoit ceux qui en ceste extremite le conduisoient de la place en sa maison de tels propos, Que c'estoit chose trop facile & trop lache que de mal faire : & que de faire bien, ou il n'y eust point de dangier, c'estoit chose commune : mais de faire bien, ou il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de bien & de vertu. Ces parolles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie vouloy verifier , que la vertu refuse la facilite pour compagne , & que ceste aisance, douce , & panchante voie, par ou se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature , n'est pas propre a la vraye vertu. Elle demande vn chemin aspre & espineux, elle veut auoir ou des difficultez estrangieres a fuiter, come celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist a luy rompre la roideur de sa course , ou des difficultez internes , que luy apportent les appetits desordonnez de nostre condition. Je suis venu iusques icy bien a mon aisance: mais au bout de ce discours il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue a ma connoissance , seroit a mon conteyne ame de peu

de recommendation : car ie ne puis conceuoir en ce personnage la nul effort de vitieuse concupiscence. Au train de sa vertu ie n'y puis imaginer nulle difficulte & nulle contrainte: ie connoy sa raison si puissante & si maistresse ches luy, qu'elle n'eust iamais donne moyen a nul appetit vitieux, seulement de naistre. A vne vertu si esleuee que la siene, ie ne puis riē mettre en teste: il me semble la voir marcher dvn victorieux pas & triumphant , en pompe & a son aise, sans empeschement, ne destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le cōbat des appetits contraires, dirons nous donq qu'elle ne se puisse passer de l'assistence du vice , & qu'elle luy doiue cela d'en estre mise en credit & en hōneur? que deuiendroit aussi ceste braue & genereuse volupté Epicurienne , qui fait estat de nourrir mollement en son giron & y faire follatrer la vertu, luy dōnant pour ses iouets la honte, les fieures, la pauureté, la mort & les geénes? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se connoit a combatre & porter patiemment la douleur, a soustenir les efforts de la goute sans s'esbrâler de son assiete, si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté & la difficulte , que deuiendra la vertu qui se ra montée a tel exces , que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en eiouir, & de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme est celle, que les Epicuriens ont establie, & de laquelle plusieurs d'entre eux

nous ont laissé par leurs actiōs des preuves tres-certaines ? Comme si ont bien d'autres, que ie trouue auoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline. Tesmoing le ieune Catō, quād ie le voy mourir & se deschiter les entrailles, ie ne me puis contēter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte de tout trouble & de tout effroy de la mort. Je ne puis pas croire qu'il se maintint seulement en ceste démarche que les regles de sa secte Stoique luy ordonoient, rassise, sans emotiō & impassible. Il y auoit, ce me semble, en la vertu de cest hōme trop de gaillardise & de verdeur, pour s'en arrester la. Je croi s'as doute qu'il sentit du plaisir & de la volupté en vne si noble actiō, & qu'il s'y aggrea plus qu'en nulle autre de celles de sa vie. Je le croy si auant, que i'entre en doute s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy fust ostée: & si la bōté qui luy faisoit embrasser les cōmoditez d'autruy, plus que les siennes, ne me tenoit en bride, ie tōberois aisement en ceste opiniō , qu'il sçauoit bō gré a la fortune d'auoir mis la vertu a vne si belle espreuve, & d'auoir fauorisé ce brigand a fouler aux piedz l'antienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en ceste action, ie ne sçay qu'elle estouissance de son ame , & vne émotion de plaisir extraordinaire:lors qu'elle consideroit la noblesse & grādeur de son entreprise : non pas esguisée par quelque esperance de gloire , comme les iuge-

408 ESSAIS DE M. DE MONT.
mens populaires, vains, & esteminez d'aucuns hommes ont iugé : car ceste consideration est trop basse, trop foible, & trop molle pour toucher vn cœur si genereux, si hautain & si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy: laquelle il voyoit bien plus a clair & en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouuons faire. L'aisance donc de ceste mort & ceste facilité qu'il auoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doiué rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui de ceux qui ont la ceruelle tāt soit peu touchée de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte & de passion en l'accident de sa prison, de ses fers & de sa condamnation. Et qui ne reconnoit en luy non seulement de la fermeté & de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là) mais encore ie ne sçay quel contentement nouveau, & vne allegresse eniuée en ses propos & façons dernieres? Caton me pardonra, s'il luy plaist, sa mort est plus thragique & plus tendue: mais ceste cy est encore, ie ne sçay comment, plus belle. On voit aux ames de ces deux personnages & de leurs imitateurs (car de semblables ie fay grād doute qu'il y en ait eu) vne si parfaictte habitude a la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse.

roidisse. C'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel & ordinaire. Ilz l'ont rendue telle par vn long exercice des preceptes de la philosophie, aiens rencontré vne belle & riche nature. Les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouuent plus par ou faire entrée en leurs ames. La force & roideur de leur ame estouffe & esteint les passions corporelles aussi rost qu'elles commencent a s'esbranler pour naistre. Or qu'il ne soit plus beau par vne hau-te & diuine resolution d'empescher la naissance mesme des tentations, & de s'estre formé a la vertu de maniere que les semences mesmes des vices en soient desracinées : que d'empescher a viue force leur progres , & s'estant lais-sé surprendre aux émotions premieres des pas-sions s'armer & se bander pour arrester leur course & les vaincre : & que ce second effet ne soit encore plus beau, que d'estre simple-ment garny d'yne nature molle & debonnaire , & dégoustée de soy mesme de la débauche & du vice, ie ne pense point qu'il y ait double. Car ceste tierce & derniere façon , il semble bien qu'elle rende vn homme innocent , mais non pas vertueux:exempt de mal faire, mais nō assez apte a bien faire. Ioint que ceste condi-tion est si voisine a l'imperfection & a la foi-blesse , que ie ne scay pas bien comment en dé-meler les confins & les distinguer. Les noms mesmes de bonté & d'innocence sont a ceste

cause aucunement noms de mespris. Le voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté & temperance peuvent arriuer a nous par defaillance corporelle. La fermeté aux dāgiers (si fermeté il la faut appeler) le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir & se trouue souuent aux hommes par faute de bien juger de tels accidens, & ne les conceuoit tels qu'ils sont. La faute d'apprehension & la bêtise contrefont ainsi par fois les effectz vertueux, comme i'ay veu souuent aduenir & louer les hōmes de ce, de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur Italien tenoit vne fois ce propos en ma presence au desauantage de sa natiō, que la subtilité des Italiens & la viuacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils preuoioient les dangiers & accidens, qui leur pouuoient aduenir, de si loin, qu'il ne falloit pas trouuer estrange si on les voyoit souuent a la guerre prouoira leur seurté, voire auant que d'auoir reconnu le peril: que nous & les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre, & qu'il nous falloit faire voir a lœil & toucher a la main le dāgier auant que de nous en effrayer, & que lors aussi nous n'auions plus de tenue: mais que les Lansquenetz & les Souyffles, plus grossiers & plus lourds n'auoient le sens de se rauiser a peine lors mesmēs qu'ils estoient accables soubs les coups. Ce n'estoit a l'aduenture que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre les appren-

aprentis se ietté bien souuet aux dangiers d'autre inconsidération, qu'ils ne font apres y auoir esté échaudés. Voila pourquoy quand on iuge d'vne actio particuliere, il faut considerer plusieurs circostances, & l'homme tout entier qui l'a produicté auant la baptizer. Pour dire vn mot de moy-mesme, il s'en faut tant que ie sois arriué a ce premier & plus parfaict degré d'excellence, ou de la vertu il se faict vne habitude, que du second mesme ie n'en ay faict guiere de preuuie. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs, dequoy ie me suis trouué pressé. Ma vertu c'est vne vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale & fortuite. Si ie fusse nay d'vne complexion plus déreglée, ie crains qu'il fut allé piteusement de mon faict : car ie n'ay essayé guiere de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes: ie ne scay point nourrir des querelles & du débat chés moy. Ainsi ie ne me puis dire nul granmercy, dequoy ie me trouue exēpt de plusieurs vices.

*Si vitijs mediocribus & mea paucis
Mendoza est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nauos,
ie le doy plus a ma fortune qu'a ma raison: elle
m'a faict naistre d'vne race fameuse en pren-
d'homie & d'un tres-bon pere: ie ne scay s'il a
escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien
fîles*

412 ESSAIS DE M. DE MONTA.
si les exemples domestiques & la bonne insti-
tution de mon enfance, y ont insensiblement ay-
dé, ou si ie suis autrement ainsi nay. Mais tant y
a que la pluspart des vices ie les ay de moy mes-
mes en horreur, d'vnne opinion si naturelle & si
mienne , que ce mesme instinct & impression,
que i'en ay apporté de la nourrice , ie l'ay con-
serué sans que nulles occasions me l'ayent fa-
çonné faire alterer , voire non pas mesdiscours pro-
pres: qui pour s'estre débandés en aucunes chô-
ses de la route commune me licentieroient ai-
sément a des actions, que ceste naturelle incli-
nation me fait haïr. Les debordemens, ausquels
ie me suis trouué engagé ne sont pas Dieu mer-
cy des pires. Ie les ay bien condânez ches moy,
selon que la raison les condamne . Mon juge-
ment ne s'est pas trouué corrompu par le dé-
règlement de mes meurs: ains au rebours, il ju-
ge plus exactement & plus rigoureusement de
moy , que de nul autre: mes débauches quanta
cesté partie la m'ont dépleu comme elles de-
uoient, mais ça esté tout. Car au demourant i'y
apporte trop peu de résistâce & me laisse trop
aisément pancher a l'autre part de la balance,
si non pour les regler, & empêcher du mellâ-
ge d'autres vices , lesquels s'étretiennet & s'en-
trenchainet pour la plus part les vns aux autres,
qui ne s'en prend garde. Les miens ie les ay re-
tranchés & contrains les plus seuls & les plus
simples que i'ay pu. Car quant a l'opinion des
Stoi-

Stoiciens, qui disent, Quād le sage œuvre , qu'il œuvre par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait vne plus apparente selon la nature de l'action, Et a cela leur pourroit seruir aucunement la similitude du corps humain, car l'actio de la colere ne se peut exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine : si de la ils veulēt tirer pareille cōsequence, que quand le fautier faut, il faut par tous les vices ensemble , ie ne les en croy pas ainsi simplement, ou ie ne les entens pas . Car ie sens par effect le cōtraire. Socrates aduoūoit à ceux qui reconnoissoient en sa phisyonomie quelque inclination au vice, que c'estoit a la vérité sa propension naturelle , mais qu'il auoit corrigée par la philosophie. Ce peu que i'ay de bien , ie l'ay au rebours , par le sort de ma naissance : ie ne le tiens ni de loy n'y de precepte ou autre aprentissage. Je hay entre autres vices cruellement la cruaute , & par nature & par iugement , comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est iusques a telle mollesse que ie ne voy pas égorger vn poulet sans desplaifir , & ois impatiemment gemir vn lieure sous les dēs des chīes: quoy que ce soit vn plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont a combattre la volupté vsent volontiers de cest argument pour montrer qu'elle est toute vitieuse & desraisonnable: que lors qu'elle est en son plus grand effort elle nous maistrise de façon, que la raison

n'y

414 ESSAIS DE M. DE MONTA.
n'y peut auoir nul acces,& nous aleguēt l'exp-
rience que nous en sentons en l'acointance des
femmes,

Cum iam præagit gaudia corpus

Atque in eo est venus, ut muliebria cōserat arna.
Ou il leur semble que le plaisir nous transporte
si fort hors de nous, que nostre discours ne sçau-
roit lors ioüer son rolle, tout perclus & rauie la
volupté. Je sçay qu'il en peut aller autrement,&
qu'on arriuera par fois , si on veut, à embeso-
igner l'ame sur ce mesme instant a autres pen-
semens, mais il la faut tēdre & roidit d'aguet.
Je sçay qu'on peut aisément gourmender l'ef-
fort de ce plaisir,& encore que ie luy dōne plus
de credit sur moy , que ie ne deurois, si est-ce
que ie ne prens aucunement pour miracle, com-
me faict la Royne de Nauarre Marguerite, en
lvn des contes de son Heptameron (qui est vn
gentil liure pour son estoffe) ny pour chose de
grande difficulté de passer plusieurs nuiſeſ
entieres en toute commodité & liberté avec vne
maistresse de long temps désirée , maintenant
la promesse qu'on luy aura faict de se conten-
ter des baisers & simples atouchemens. Je croy
que la comparaison du plaisir de la chasse y fe-
roit plus propre: auquel il semble qu'il y ait plus
de rauissement: nō pas a mon aduis que le plai-
sir soit si grād de soy , mais par ce qu'il ne nous
donne pas tant de loisir de nous bander & pre-
parer au contraire:& qu'il nous surprend , lors
qu'apres

qu'apres vne lōgue queste la beste vient a l'improuiste a se presenter, au lieu ou a l'aduenture, nous l'esperiōs le moins. Cest e secousse de plaisir nous frappe si furieusement, qu'il seroit malaisé véritablement a ceux, qui ayment la chasse de retirer en cest instant l'ame & la pensée de ce rauissement. L'amour fait place au plaisir de la chasse, disent les Poëtes. Voila pourquoy ils font Diane victorieuse du brandon & des fleches de Cupidon.

*Quis non malarum quas amor curas habet
Hec inter obliuiscitur.*

C'est icy vn tagotage de pieces descoufues: ie me suis detourné de ma voye, pour dire ce mot de la chasse. Mais pour reuenir a mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflitionis d'autruy, & pleurerois aisément par compagnie, si pour occasion que ce soit, ie scauois pleurer. Les morts ie ne les plains guiere, & les enuierois plutost, mais ie plains bien fort les mourans. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir & manger les corps des trespasséz, que ceux qui les tourmentent & persecutent vivans. Les executions mesme de la iustice pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis voir d'vne veue ferme. Quelcun ayant a tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar, Il estoit, dit-il, doux en ses vengeances: ayant forcés les Pyrates de se rendre a luy qu'ils, auoient au parauant pris prisonnier & mis a râçon, d'autant

416 ESSAIS DE M. DE MONTA.
tant qu'il les auoit menasses de les faire metre en croix, il les y condena, mais ce fut apres les auoir fait estrangler: Philomon son secretaire qui l'auoit voulu empoisonner il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple, sans dire qui est cest autheur Latin, qui ose alequer pour tesmoignage de clemence, de feulement tuer ceux , desquels on a esté offendé. Il est aisē a deuiner qu'il n'estoit pas du temps de la bonne Rome , & qu'il iuge selon les vilains & horribles exemples de cruautē que les tyrans Romains mirent despuis en usage. Quant à moy en la iustice mesme tout ce qui est au de la de la mort simple , me semble pure cruautē , & notamment à nous qui deurions auoir respect d'en enuoyer les ames en bon estat, ce qui ne se peut les ayant agitées & desesperées par tourmens insupportables . Je conseillerois que ces exemples de rigueur , par le moyē desquels on veut tenir le peuple en office , s'exerçassent contre les corps des criminels. Car de les voir priuer de sepulture , de les voir bouillir & mettre a quartiers, cela toucheroit quasi autāt le vulgaire, que les peines, qu'on fait souffrir aux viuans , quoy que par effect ce soit peu ou rien . Je me rencontray vn iour a Rome sur le point qu'on défaisoit Catena, vn vouleur fameux : on l'estrangla sans aucune émotion de l'assistāce, mais quād on vint a le mettre a quartiers, le bourreau ne dōnoit coup, que le peuple ne sui-

ne fuiuit d'vne vois pleintue, & d'vne exclama-
tion, comme si châcun eut presté son sentimêt
à cette charongne. Je vis en vne saison en la-
quelle nous foisonnons en exemples incroya-
bles de ce vice, pour la licence de nos guer-
res ciuiles. Et ne voit on rien aux histoires an-
cienes, de plus extreme, que ce que nous en es-
sayons tous les iours. Mais cela ne m'y a nul-
lement apriuoisé. A peine me pouuoy-ie per-
suader, auât que ie l'eusse veu, qu'il se fut trou-
ué des ames si monsttrueuses, qui pour le seul
plaisir du meurtre le vouluissent commettre,
hacher & détrencher les membres d'autruy,
esguiser leur esprit a inuenter des tourmens
inuisitez, & des mortz nouuelles, sans inimi-
tié, sans profit, & pour ceste seule fin de iouir
du plaisirnt spectacle des gestes, & mouue-
mens pitoyables, des gemissemens & voix
lamentables d'vn homme mourant. Car voila
l'extreme point, ou la cruauté puisse atteindre.
De moy ie n'ay pas sçeu voir seulement sans
desplaisir poursuivre & tuer vne beste innocé-
te, qui est sans deffence, & de qui nous ne rece-
uons nulle offense. Et comme il aduient com-
munelement que les cerfs se sentans hors d'alai-
ne & de force, n'ayans plus d'autre remede se
reiettent & redent à nous mesmes qui les pour-
suiuons, nous demandans mercy par leurs lar-
mes, ce m'a tousiours semblé vn spectacle tres-
desplaisant.

Primisque a cedef erarum

In caluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires a l'edroit des bestes, tesmnoignent vne grande propésion a la cruaute. Et affin qu'on ne se moque de ceste sympathie & amitié que ie confesse auoir auecques elles , & qu'on ne l'outrage trop rudement: la theologie mesme nous ordone quelque huma-
nité en leur endroit:& considerant que vn mes-
me maistre nous a logés en ce palais pour son
seruice,& qu'elles sont, cōme nous, de sa famil-
le , elle a raison de nous ordonner quelque res-
pect & affection enuers elles .Pythagoras em-
prunta la Metempsichoſe des AEgyptiēs, mais
despuis elle a esté receuē par plusieurs,& nota-
ment par nos Druides.

*Morte carent animæ , sempérque priore relitta
Sede, nouis domibus viuunt habitantque recepta.*
La Religion de nos anciens Gaulois portoit
que les ames estant éternelles ne cessoient de
se remuer & changer de place dvn corps avn
autre: meslant en outre a ceste fantasie quelque
consideration de la iustice diuine: car selon les
déportemens de l'ame, pendant qu'elle auoit e-
sté chēz Alexādre , ils disoïēt que Dieu luy or-
donoit vn autre corps a habiter plus ou moins
vile & rapportant a sa condition.Si elle auoit e-
sté vaillante, la logeoient au corps dvn Lyon,
si voluptueuse, en celuy dvn pourceau, si lâche,
en celuy dvn cerf ou dvn lieure , si malicieuse,
en celuy dvn renard , ainsi du reste iusques a ce
que

que purifiée par ce chatiement elle reprenoit
le corps de quelque autre homme.

*Ipse ego, nam memini, Troiani tempore belli
Panthoides Euphorbus eram.*

Quant a ce cousinage la d'entre nous & les bestes, ie n'en fay pas grand recepte: ni de ce aussi que plusieurs nations & notamment des plus anciennes & plus nobles ont non seulement receu des bestes a leurs societé & cōpagnie, mais leur ont dōné yn reng biē loing au dessus d'eux les estimant tantost familières & fauries de leurs dieux, & les ayant en respect & reuerence plus qu'humaine , & d'autres ne reconnoissant autre Dieu, ni autre diuinité qu'elles. Et l'interpretation mesme que Plutarque dōne a cest erreur , qui est tres-bien prise, leur est encors honorable. Car il dict que ce n'estoit le chat, ou le bœuf (pour exemple) que les Egyptiēs adoroient , mais qu'ils adoroient en ces bestes la quelque image des operatiōs diuines, en ceste cy la patience, en cest autre , la viuacité, ou quelque autre effet, & ainsi des autres . Mais quand ie rencontre par-mi les opinions plus moderées les discours qui eslayent a montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux: & combiē ils ont de part a nos plus grans priuileges,& avec combien de vray semblance on nous les apparie, certes i'en rabas beaucoup de nostre presumption & me demets volōtiers de

ceste royaute vaine & imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures. Quand tout cela, en seroit a dire, si y a il vn certain respect, qui nous attache, & vn general devoir d'humanite non aux bestes seulement, qui ont vie & sentiment, mais aus arbres mesmes & aux plantes. Nous deuons la iustice aux hommes, & la grace & la benignite aus autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligatiō mutuelle. Les Turcs ont des aumosnes & des hospitaux pour les bestes. Les Romains auoient vn soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole auoit esté sauué. Les Atheniens ordonnerent que les mules & mullets qui auoient serui au bastiment du temple appellé Hecatomedon fussent libres, & qu'on les laissast paistre pa tout sans empêchement. Cimon fit vne sepulture honorable aux iumans, avec lesquelles il auoit gaigné par trois fois le pris de la course aux ieus Olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer son chef sur vn chef en la coste de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience de védre & envoier a la boucherie pour vn legier profit vn bœuf, qui l'auoit long-tems seruy.

CHAP. XII.

Apologie de Raimond Sebond.

C'Est a la vérité vne tres-vtile & grāde partie que la science : ceux qui la mesprisen tefmoignent assez leur bestise. Mais ie n'estime pas pourtāt sa valeur iusques a ceste mesure extreme qu'aucuns luy attribuent. Comme Hellius le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien , & tenoit qu'il fut en elle de nous rendre sages & contens. Ce que ie ne croys pas: ni ce que d'autres ont dit, que la sciēce est me-re de toute vertu , & que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray , il est subiect a vne longue interpretation . Ma maison a esté de long temps ouverte aux gens de sauoir , & en est fort conneuē. Car mōpere, qui l'a iouye cinquante ans & plus , eschauffé de cesté ardeur nouvelle , dequoy le Roy François premier embrassa les lettres & les mit en credit, recherha avec grād soing & despance l'acointance des hommes doctes,les receuant chés luy comme personnes saintes , & ayans quelque particuliere inspiration de sageſte diuine : recuillant leurs sentences & leurs discours cōme des oracles , & avec d'autant plus de reuerence & de religion,qu'il auoit moins de loy d'en iuget:car il n'auoit nulle cōnoissance des lettres.

Moy ie les ayme bien, mais ie ne les adore pas. Entre autres , Pierre Bunel , homme de grande reputation de sçauoir en son temps, ayant arre-sté quelques iours en la compagnie de mon pere , avec d'autres hommes de sa sorte , luy fit present au despartir d'vn liure qui s'intitule la THEOLOGIE NATVRELLE DE RAIMOND SE-BOND . Et par ce que la lague Italiene & Espagnole estoient familières a mon pere , & que ce liure est basti d'vn Espagnol barragoiné en terminaisons Latines , il esperoit qu'avec vn biē peu d'aide , il en pourroit faire son profit , & le luy recommanda , cōme liure tres-vtile & pro-pre a la saison , qu'il le luy donna . Ce fut lors que les nouuelletez de Luther commençoient d'entrer en credit , & esbransler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance . En quoy il auoit vn tres-bon aduis preuoyant bien par discours de raison , que ce commencement de maladie declineroit aysemēt en vn execrable atheisme . Car le vulgaire (& tout le monde est quasi de ce genre) n'ayant pas de quoy iuger des choses par elles mesmes & par la raison , se laissant emporter a la fortune & aux apparences , apres qu'ō luy a mis en main la hardiesse de mespri-ser & cōtreroller les opinions , qu'il auoit eues en extreme reuerence , comme sont celles ou il va de son salut , & qu'on a mis les articles de sa religion en doute & a la balâce , il iette tāost apres aisemēt en pareille incertitude toutes les autres

autres pieces de sa creance , qui n'auoyent pas chez luy plus d'authorité ni de fondement, que celles qu'on luy a esbransfées : & secouë comme vn ioug tyrannique toutes les impressions, qu'il auoit receuës par l'authorité des loix, ou reuerence de l'ancien vsage: entreprenant deflors en auant, de ne receuoir riē, a quoy il n'ayt interposé son decret & presté consentemēt. Or quelques iours auant sa mort mon pere ayāt de fortune rencontré ce liure sous vn tas d'autres papiers abandonnez , me commanda de le luy mettre en François . Il faict bon traduire les autheurs, ou il n'y a guiere que la matiere a representer:mais ceux qui ont donné beaucoup a la grace & a l'elegāce du langage ils sont mal-aisez a entreprendre . C'estoit vne occupation bien estrange & nouuelle pour moy:mais estat de fortune pour lors de loisir,& ne pouuāt rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques,i'en vins a bout,comme ie peus: a quoy il print vn singulier plaisir , & donna charge qu'on le fit imprimer:ce qui fut executé apres sa mort avec la nonchalance qu'on void, par l'infini nōbre des fautes , que l'imprimeur y laissa,qui en eust la cōduite luy seul. Je trouuay belles les imaginations de cest autheur , la contexture de son ouurage bien tissue , & son dessein plein de pieté . Par ce que beaucoup de gens s'amusent a le lire , & notamment les dames,a qui nous deuons plus de seruice, ie me

suis trouué souuent a mesme de les secourir, pour descharger leur liure de deux principales obiections qu'on luy fait. Sa fin est hardie & courageuse, car il entreprend par raisons humaines & naturelles, establir & verifier cōtre les atheistes tous les articles de la religion Chrestiēne. En quoy , a dire la verité, ie le trouue si ferme & si heureux, que ie ne pese point qu'il soit possible de mieux faire en cest argumēt la, & croy qnul ne l'a esgalé. Cest ouurage me séblāt trop riche & trop beau, pour vn autheur, duquel le nom soit si peu connu , & duquel tout ce que nous sc̄auons, c'est qu'il estoit Espagnol faisant professiō de la medecine a Thoulouse, il y a enuirō deux cés ans, ie m'équis autre-fois a Adrie Tournebeuf , qui sc̄auoit toutes choses, que ce pouuoit estre de ce liure: Il me respondit, qu'il pensoit que ce fut quelque quinte essence tirée de saint Thomas d'Aquin. Car de vray cest esprit la, pleind'vne eruditio infinie & d'vne subtilité admirable estoit bien capable de telles imaginations . Tant y a que quiconque en soit l'autheur & inuenter (& ce n'est pas raisō d'oster sans plus grande occasion a Sebond cet titre) c'estoit vn tres-suffisant homme & ayant plusieurs belles parties. La premiere reprehension qu'ō fait de son ouurage, c'est que les Chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur créee par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy & par vne inspiratiō particuliere de

la gra-

la grace diuine. A ceste obiection , il semble qu'il y a quelque zele de pieté : & a ceste cause nous faut il avec autant plus de douceur & de respect essayer de satisfaire a ceux qui la mettent en auant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la theologie que de moy , qui n'y scay rien. Toutesfois ie iuge ainsi , que a vne chose si diuine & si hautaine & surpassant de si loing l'humaine intelligence , comme est ceste verité , de laquelle il a pleu a la sacrosainte bōté de Dieu nous illuminer , il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours d'une fauuer extraordinaire & priuilegée , pour la pouuoir conceuoir & loger en nous. Et ne croy pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables. Et s'ilz l'estoient , tant d'ames rares & excellentes & si abondamment garnies de forces naturelles es siecles anciens , n'eussent pas failly par leur discours d'arriuer a ceste cōnoissance. C'est la foy seule qui embrasse viuement & certainemēt les hauts mysteres de nostre Religion. Mais ce n'est pas à dire , que ce ne soit vne tres-belle & tres-louâble entreprisne , d'accommoder encore au seruice de nostre foy les vtilz naturelz & humains , que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'vsage le plus honorable , que nous leur faurions donner : & qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme Chrestien , que de viser par tous ses estudes & pensemens

a embellir , est andre & amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de seruir Dieu d'esprit & d'ame : nous luy deuons encore & rendons vne reuerance corporelle: nous appliquons noz membres mesmes & noz mouuemans & les choses externes a l'honorier. Il en faut faire de mesme & accōpagner nostre foy de toute la raison , qui est en nous : mais tousiours avec ceste refération de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ny que noz effortz & argumens puissent parfaire vne si supernaturelle & diuine science. Si elle n'entre chez nous par vne infusion extraordinaire: si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains , elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur. Et certes ie crain pourtant que nous ne la iouissions que par ceste voye. Si nous tenions a Dieu par l'entremise d'vne foy viue : si nous tenions a Dieu par luy , non par nous : si nous auions vn pied & vn fondement diuin , les occasions humaines n'auroient pas le pouuoir de les esbranler, comme elles ont : nostre fort ne feroit pas pour se rendre a vne si foyble baterie : l'amour de la nouuelleté , la contreinte des princes, la bonne fortune dvn party , le changeiment temeraire & fortuite de nos opinions n'auroint pas la force de secouer & alterer nostre croiance: nous ne la lairrions pas troubler a la mercy dvn nouuel argument & a la persuasion, nō pas de tou-

de toute la Rethorique qui fust onques: Nous soutienderions ces flotz la d'vne fermeté inflexible & immobile.

*Illi sois fluetus rupes ut vasta refundit
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua.*

Si ce rayon de la diuinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout: non seulement noz parolles, mais encore nos operations en porteroient la lueur & le lustre. Tout ce qui partiroit de nous on le verroit illuminé de ceste noble clarté. Nous deurions auoir honte de ce qu'es sectes humaines il ne fust iamais partisan, quelque difficulté & estrangement que meintint sa doctrine, qui n'y conformast aucune mēt ses deportemens & sa vie: & toutesfois vne si diuine & celeste institution ne marque les Chrestiens que par la langue. Si nous auions vne seule goute de foy, nous remuerions les montagnes de leur place, diēt la saincte parole: nos actions qui seroient guidées & accompagnées de la diuinité, ne seroient pas simplement humaines, elles auroient quelque chose de miraculeux, comme nostre croyance. Et nous trouuons estrange si aux guerres, qui pressent a ceste heure nostre estat, nous voyons floter les euenemens & diuersifier d'vne maniere commune & ordinaire. C'est que nous n'y apportons riē que le nostre. La iustice, qui est en l'vn des partis, elle n'y est que pour ornement &

cou-

couverture. Elle y est bien aleguée , mais elle n'y est ny receueü, ny logée, ny espousée : elle y est comme en la bouche de l'aduocat, non comme dans le cœur & affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy & à la religion, non pas aux hommes. Les hommes y sont conduiteurs & s'y seruent de la religion. Ce deuroit estre tout le contraire. Dauantage, confessons la verité , qui trieroit de nos armées ceux, qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse , & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou seruice du prince , il n'en sauroit bastir une compagnie de gens-darmes complete. D'où vient cela , qu'il s'en trouue si peu, qui ayent maintenu mesme volonté & mesme progrez en noz mouuemens publiques, & que nous les voyons tantost n'aler que le pas , tantost y courir à bride aulée ? & mesme hommes tantost gasster noz affaires par leur violence & aspreté, tantost par leur froideur, mollesse & pesanteur, si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulières, selon la diuer sité desquelles ils se remuent? Il ne faut point faire barbe de foarre à Dieu (comme on dict). Si nous le croyons, ie ne dy pas par foy, mais d'une simple croyance:voire (& ie le dis a nostre grande confusion) si nous le croyons & cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres

tres choses, pour l'infnie bonté & beauté qui reluit en luy. Au moins marcheroit il en mesme réng de nostre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire & nos amis. Ces grandes promesses de la beatitude eternelle si nous les receuions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous auons: Le veul estre disfoué, diriōs nous, & estre avecques Iesus-Christ. La force du discours de Platon de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples a la mort pour iouir plus promptement des esprances qu'il leur donoit. Tout cela c'est un signe tres-evidēt que nous ne receuōs nostre religiō qu'a nostre façon & par nos mains, & nō autrement que cōme les autres religions se recocoyēt. Nous nous sommes rencontréz au païs, ou elle estoit en usage: ou nous regardons son ancien-neté , ou l'autorité des hommes , qui l'ont maintenue, ou creignons les menaces qu'ell'at-tache aux mescreans, ou suyuons ses promesfles. Ces considerations la doyuent bien estre em-ployées a nostre creance , mais comme subsi-diaires:ce sont liaisons humaines. Vne autre re-gion, d'autres tesmoings , pareilles promesses & menasses nous pourroiet imprimer par mes-me voye vne croyance contraire. Et ce que dit Plato , qu'il est peu d'hommes si fermes en l'a-theisme, qu'un dangier pressant , vne extreme douleur ou voisinage de la mort ne ramenent

par

par force a la recognoissance de la diuine puissance. Ce rolle ne touche point vn vray Chrestien:c'est a faire aux religions mortelles & humaines d'estre receuës par vne humaine conduite. Qu'elle foy doit ce estre que la lachete & la foibleſſe de cœur plantent en nous & établissent? Vne vitieuse passion, comme celle de l'inconſtance & de l'eftonnement, peut elle faire en nostre ame nulle production réglée? Le neud qui deuroit atacher nostre iugement & nostre volōté, qui deuroit eſtre indrenostre ame & ioindre a nostre creator, ce deuroit eſtre vn neud prenat ſes repliz & ſes forces, nō pas de noz conſideratiōs, de noz raisons & paſſions, mais d'vne eſtreinte diuine & ſupernaturelle, n'ayant qu'vne forme, vn viſage & vn luſtre, qui eſt l'autorité de Dieu & ſa grace. Or nostre cœur & nostre ame eſtant regie & com mandée par la foy , c'eſt raion qu'elle tire au ſeruice de ſon deſſain toutes noz autres pieces ſelon leur portée. Aussi n'eſt-il pas croyable que toute cete machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte,&qu'il n'y ait quelque image es choſes du monde rapportant aucunement a l'ouurier, qui les a basties & formées. Il a laiſſé en ces hautz ouurages le caractere de ſa diuinité, & ne tient qu'a nostre imbecillité, que nous ne le puiffiōs decourir. C'eſt ce qu'il nous dit lui meſme, que ſes operations inuiſibles il nous les mani feſte

feste par les visibles. Sebond s'est trauaillé a ce
digne estude & nous monstre comment il n'est
nulle piece du mōde, qui desmante son facteur.
Ce seroit faire tort a la bonté diuine , si l'vniver-
s ne consentoit a nostre creance. Le ciel, la
terre, les elemans, nostre corps & nostre ame,
toutes choses y conspirent: il n'est que de trou-
uer le moyen de s'en seruir : elles nous instruisent,
si nous sommes capables d'entendre. Les
choses inuisibles de Dieu, dit saint Paul , apa-
roissent par la creation du monde , considerant
sa sapience eternelle & sa diuinité par ses œu-
ures.

*Atque adeo faciem cœli non intuidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit
Semper voluendo: seque ipsum inculcat & offert:
Vt bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.*

Si mon imprimeur estoit si amoureux de ces
prefaces questées & empruntées , dequoy par
l'humeur de ce siecle il n'est pas liure de bonne
maison, s'il n'en a le front garny , il se deuoit
seruir de telz vers, que ceux cy, qui sont de meil-
leure & plus ancienne race, que ceux qu'il y est
allé planter. Or nos raisons & nos discours hu-
mains c'est comme la matiere lourde & sterile : la grace de Dieu en est la forme : c'est elle
qui y donne la façon & le pris. Tout ainsi que
les actions vertueuses de Socrates & de Caton
demeurent vaines & inutiles pour n'auoir eu

leur fin, & n'auoir regardé l'amour & obeissance du vray createur de toutes choses, & pour auoir ignoré Dieu. Ainsi est il de nos imaginations & discours. Ils ont quelque corps, mais c'est vne masse informe sans façon & sans iour, si la foy & grace de Dieu n'y sont iointes. La foy venant a teindre & illustrer les argumens de Sebon, elle les rend fermes & solides : ils sont capables de feruir d'acheminement, & de premiere guyde a vn aprentis, pour le mettre a la voye de ceste connoissance : ils le façonnent aucunement & rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit & se perfet apres nostre creance. Je sçay vn homme d'autorité nourry aux lettres, qui m'a confessé auoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebond. Et quand on les despouillera de cest ornement & du secours & approbation de la foy, & qu'on les prédra pour fantasies pures humaines pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espouuantables & horribles tenebres de l'irreligion, ilz se trouueront encors lors aussi solides & autant fermes, que nuls autres de même condition, qu'on leur puisse opposer. De façon que nous serons sur les termes de dire a noz parties,

Si melius quid habes accerse, vel imperium fer.

Qu'ilz souffrent la force de noz preuues, ou qu'ilz nous en facent voir ailleurs, & sur quelque

que autre suiect de mieux tissues, & mieux esto-fées. Je me suis sans y penser a demy desfa engagé dans la seconde obiection, a laquelle i' auois proposé de respondre pour Sebond. Aucuns disent que ses argumens sont foibles & ineptes a verifier ce qu'il veut, & entreprennent de les choquer aysémēt. Il faut secouer ceux cy vn peu plus rudemēt, car ilz sont plus dangereux & plus malitieux que les premiers. Celuy qui est d'ailleurs imbū d'vne creance, reçoit bien plus aysément les discours qui luy seruent, que ne fait celuy, qui est abreuué d'vne opinion contraire, comme sont ces gens icy. Ceste preoccupation de iugement leur rend le gouſt fade aux raisons de Sebond. Au demeurant il leur semble qu'on leur donne beau ieu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ilz n'oseroient attaquer en sa maiesté pleine d'authorité & de commandement. Le moyen que ie prens pour rabatre ceste frenaisie, & qui me semble le plus propre, c'est de froisser & fouler aux piedz l'orgueil, & humaine fierté, leur faire sentir l'inanité, la vanité, & deneantise de l'homme : leur arracher des points les chetives armes de leur raiſon, leur faire baisser la teste & mordre la terre soubs l'authorité & reuerance de la maiesté diuine. C'est a elle ſeule qu'appartient la ſcience & la ſapience, elle ſeule qui peut estimér de ſoy quelque chose, & a qui nous desrobons ce

que nous nous contons, & ce que nous nous
prissons.

Oὐ γὰρ ἐπεῖν ὁ θεὸς μέγαν πλονήσωτον.

Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme Chrestien, de voir nos vtils mortels & caduques si proprement assortis à nostre foy sainte & diuine: que lors qu'on les emploie aux suiects de leur nature mortels & caduques, ils n'y soient pas appropriez plus vniement ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme à en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebond: voires s'il est en luy d'arriuer à nulle certitude par argument & par discours.

Que nous presche la verité , quand elle nous presche de fuir la mondaine philosophie: quand elle nous inculque si souuant, que nostre sagesse n'est que folie deuant Dieu : que de toutes les vanitez là plus vaine c'est l'homme : que l'homme qui presume de son sçauoir, ne sçait pas encores que c'est que sçauoir:& que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose se seduit soy mesmies & se trompe? Ces sentences du saint esprit expriment si clairement & si viuement ce que ie veux maintenir , qu'il ne me faudroit nulle autre preuve contre des gens qui se rendroient avec toute submission & obéissance a son autorité. Mais ceux cy veulent estre foitez a leurs propres despans, & ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par el- le

le mesme. Considerons donc pour ceste heure l'homme seul , sans secours estrangier , armé seulement de ses armes , & de sgarny de la grace & cognoscience diuine , qui est tout son honneur , sa force , & le fondement de son estre .

Voyons combien il a de tenue en ce bel equipage . Qu'il me face entendre par l'effort de son discours , sur quels fondemens il a basty ces grandz auantages , qu'il pense auoir sur les autres creatures . Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la voute celeste , la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans si fieremant sur sa teste , les mouuemans espouuantables de ceste mer infinie soyent establis & se continuent tant de siecles pour sa commodité & pour son seruice ? Est il possible de rien imaginer de si ridicule , que ceste miserable & chetive creature , qui n'est pas seulement maistresse de soy , exposée aux offences de toutes choses , se die maistresse & emperiere de l'uniuers ? duquel il n'est pas en la puissance de cognoistre la moindre partie , tant s'en faut de la commander . Et ce priuilege qu'il s'atribue d'estre seul en ce grand bastimat , qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beaute & les pieces , seul qui en puisse rendre graces a l'architecte , & tenir comte de la recepte & mise du monde , qui luy a feelé ce priuilege ? qu'il nous monstre lettres de ceste belle & grande charge . Mais pauuret qu'a il en soy digne d'un tel auantage ? A considerer ceste vie

incorruptible des corps celestes, leur beauté,
leur grandeur, leur agitation continuée d'vnre si
iuste regle:

*Cum suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super, stellisque micantibus A Ethera fi-
xum,*

Et venit in mentem Lunæ solisque viarum:

A considerer la domination & puissance que
ces corps la ont, non seulement sur nos vies &
conditions de nostre fortune,

Facta etenim & vitas hominū suspendit ab astris:
mais sur nos inclinations mesimes, nos discours,
nos volontez: qu'ilz regissent, poussent & agi-
tent a la mercy de leurs influences, selon que
nostre raison nous l'aprend & le trouue,

Speculataque longè

Deprendit tacitis dominantia legibus astra,

Et totum alterna mundum ratione moueri,

Fatorūmque vices certis discernere signis:

A voir que non vn homme seul, non vn Roy,
mais les monarchies, les empires & tout ce bas
monde se meut au branle des moindres mou-
uemans celestes:

Quantaque quā parui faciant discrimina motus:
Tantum est hoc regnū quod regibus imperat ip sis:
Si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance &
science, & ce mesme discours que nous faisons
de la force des astres, & cette cōparaison d'eux
a nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par
leur moyen & de leur faueur:

Furit

Furit alter amore,

*Et pontum tranare potest & vertere Troiam:
Altenius fors est scribendis legibus apta:
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres:
Non nostrum hoc bellum est: coguntur tanta me-
uere,*

*Inque si as ferri pœnas, lacerandaque membra,
Hoc quoque fatale est sic ipsum expendere fatum:
Si nous tenons de la distribution du ciel ceste
part de raison que nous auons, comment nous
pourra elle esgaler a luy? comment soub-met-
tre a nostre science son essence & ses conditiōs?
Tout ce que nous voyons en ces corps la, nous
estonne & nous transit. Pourquoy les priuons
nous & d'ame, & de vie, & de discours? y auons
nous recogneu quelque stupidité immobile &
insensible, nous qui n'auons nul commerce a-
uecque eux que d'obeissance? Sont ce pas des
songes de l'humaine vanité, de faire de la Lune
vne terre celeste? y planter des habitations &
demeures humaines, & y dresser des colonies
pour nostre commodité, comme fait Platon
& Plutarque? & de nostre terre en faire vn a-
stre esclairant & lumineux? La presomption est
nostre maladie naturelle & originelle. La
plus calamiteuse & foible de toutes les creatu-
res c'est l'homme, & quant & quant, diet Pli-
ne, la plus orgueilleuse. Elle se sent & se void
logée icy parmy la bourbe & le fient du mon-*

de, attachée & clouée à la pire , plus morte & croupie partie de l'vnuers, au dernier estage du logis & le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois. & se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune , & ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de ceste mesme imagination qu'il s'égale a Dieu, qu'il s'attribue les conditions diuines , qu'il se trie soy mesme & se separe de la presse des autres creatures, taillie les parts aux animaux ses confrères & compagnons, & leur distribue telle portion de facultez & de forces, que bon luy semble. Comment cognoit il par l'effort de son intelligence, les branles internes & secrets des animaux? par quelle comparaison d'eux a nous conclut il la bestise qu'il leur attribue ? Ce mesme defaut qui empesche la communication d'entre eux & nous , pourquoy n'est il aussi bien a nous qu'a eux? C'est a deuiner a qui est la faute de ne nous entendre point, car nous ne les entendons non plus qu'eux a nous . Par ceste mesme raison ils nous peuuent estimer bestes , comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand merveille, si nous ne les entendons pas , aussi ne faisons nous les Basques & les Troglodites. Toutesfois aucunz se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus & autres. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous: nous auons quelque moienne intelligence de leur

mol-

maouemans & de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres enuirons mesme mesure. Elles nous flatent, nous menassent, & nous requierent : & nous a elles. Au demeurant nous decouurons bien euidamman que entre elles il y a vne pleine & entiere communication , & qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece , mais aussi d'especes diuerses. En certain abayer dvn chien le cheual cognoist qu'il y a de la menasse & de la colere: de certaine autre sienne vois il ne s'en effraye point. Les bestes mesmes qui n'ont point de voix , par la societe d'offices , que nous voyons entre elles, nous argumentons aisement qu'elles ont quelque autre moyen de communication. Pourquoy non tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, & narrent des histoires par leurs gestes? I'en ay veu de si souples&'formez a cela, qu'a la verite , il ne leur manquoit rien a la perfection de se scauoir faire entendre. Les amoureux se couroussent , se reconcilient , se prient , se remercient , s'affignent , & disent enfin toutes choses des yeux.

E'l silentio ancor suole

Hauer prieghi & parole.

Au reste quelle sorte de nostre suffizance ne reconnoissons nous aux operations des animaux ? est il police reglee avec plus d'ordre, diuersifiée a plus de charges & d'offices, & plus constamment entretenue , que celle des mou-

ches a miel ? Ceste disposition d'actions & de vacations si ordonnée , la pouuons nous imaginer se conduire sans discours & sans prouidene?

*His quidam signis atque hac exempla sequunt,
Effe apibus partem diuinæ mentis, & haustus
Æthereos dixer.*

Les arondeles que nous voiōs au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cerchent elles sans iugement, & choisissent elles sans discretion de mille places celle qui leur est la plus commode a se loger? Et en ceste belle & admirable contexture de leurs bastimans les oyseaux peuuent ils se seruir plustost d'une figure quarrée, que de la ronde , d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en scauoir les cōditions & les effets? Prennēt ils tantost de l'eau tantost de largile, sans iuger que la durté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leur palais, ou de duuet, sans preuoir que les mēbres tendres de leurs petits y feront plus molemāt & plus a l'aise? Se couurent ils du vent pluuiieux & plantent leur loge a l'orient, sans connoistre les conditions differentes de ces vents, & considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoy espessit l'araignée sa toile en vn endroit, & relasche en vn autre? se fert a cete heure de cete sorte de neud , tantost de celle la, si elle n'a & deliberation & pensement & conclusion? Nous reconnoissons assez en la pluspart de leurs

ouura-

ouurages combien les animaux ont d' excellēce au dessus de nous, & combiē nostre art est foyble a les imiter. Nous voyōs toutesfois aux noſtres plus grossiers, les facultez que nous y employons, & que nostre ame s'y fert de toutes ses forces. Pourquoy n'en estimons nous autant d'eux? Pourquoy attribuons nous a ie ne ſçay quelle inclination naturelle & feruile, les ouurages qui ſurpaſſent tout ce que nous pouuons par nature & par art? Enquoy fans y pēſer nous leur donnōs vn tref-grand auantage fur nous, de faire que nature par vne douceur maternelle les accompagne & guide, comme par la main a toutes les actions & commoditez de leur vie, & qu'a nous elle nous abandonne au hazard & a la fortune, & a queſter par art, & par industrie les choses necessaires a nostre conſeruation, & nous refuse quant & quant les moyens de pouuoir arriuer par nulle institution & contention d'esprit a la ſuffiſance naturelle des bestes: de maniere que leur stupidité brutale ſurpaſſe en toutes commodités tout ce que peut nostre inuention & nos ars. Vrayment a ce compte nous ariōs bien raison de l'appeller vne tref-iniuste maratre. Mais il n'en eſt riē: nostre police n'eſt pas ſi diſforme & ſi monſtreufe. Nature a embrassé vniuersellement toutes ſes creatures, & n'en eſt aucune, qu'elle n'ait bien plainement fourni de tous moyens necessaires a la conſeruation de ſon eſtre. Car ces plainctes vulgaires,

que

que l'oy faire aux hommes (comme la licéce de leurs opinions les esleue tantost au dessus des nuées, & puis les rauale aux antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nue, lié, garroté, n'ayât de quoy s'armer & courir que de la despouille d'autruy: la ou toutes les autres creatures nature les a garnies de coquilles, de gousses, d'escorses, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'écaillle, de toyson, & de soye, selon le besoin de leur estre: les a armées de griffes, de dentz, de cornes pour assaillir & pour defendre, & les a elle mesmes instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter. La ou l'homme ne scait ni cheminer, ni parler, ni manger, ni rien que pleurer sans apprentissage. Ces plaintes la sont fauces. Il y a en la police du monde, vne esgalité plus grande, & vne relation plus vuniforme. La foybleffe de nostre naissance se trouue à peu pres en la naissance des autres creatures. Nostre peau est garnie aussi suffisamment, que là leur de fermeté pour les iniures du tēps, tesinoing plusieurs nations entieres, qui n'ont encores gouté nul vsage de vestemens. Mais nous le iugeōs mieux par nous mesmes. Car tous les endroitz de la personne, qu'il nous plait descouvrir au vent & à l'air se trouuent propres à le souffrir. Le vilage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'vsage nous y conuie. Car s'il y

s'il y a partie en nous foyble, & qui semble deuoir craindre la froidure , ce deuroit estre l'estomac, ou se fait la digestiō, nos peres le portoient descouvert, & nos Dames, ainsi molles & delicates qu'elles sont, elles s'en vōt tāost entr'ouuertes iusques au nombril. Les liaisons & emmaillotemēs des enfans ne sont non plus necessaires, telmoing les meres Lacedemoniennes, qui esleuoient les leurs en toute liberté de mouuemēs de mētres sans les atacher ne plier: & plusieurs natiōs le font encore. Nostre pleurer est commun a la plus part des autres animaux, & n'en est guiere qu'on ne voye se plaindre & gemir long temps apres leur naissance: d'autant que c'est vne contenance biē sortable a la foyblesse, enquoy ils se sentēt. Quant a l'usage du manger, il est en nous, cōme en eux naturel & sans instruction. Qui fait doute qu'un enfant arriué a la force de se nourrir, ne sceut quester sa nourriture? & la terre en produit & luy en offre assez pour sa nécessité , sans autre culture & artifice. Et finon en tout temps, aussi ne fait elle pas aus bestes: telmoing les prouisions, que nous voyons faire aux fourmis & autres, pour les saisons steriles de l'ānée . Ces natiōs, que nous venōs de descouvrir si abondāmēt garnies de viande & de breuuage naturel, sans soing & sans facon , nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture: & que sans labourage, sans aucune nostre industrie,

industrie, nostre mere nature nous auoit fournis a plante de tout ce qu'il nous falloit, voire, comme il est vray semblable, plus pleinement & plus richement qu'elle ne faict a present, que nous y auons meslé nostre artifice.

*Et tellus nitidas fruges vinetaque lata
Sponte sua primum mortalibus ipsa creauit,
Ipsa dedit dulces foetus & pabula lata,
Quæ nunc vix nostro grande sunt aucta labore.*

Conterimusque boues & vires agricolarum, le débordement & desreglement de nostre appetit deuançant toutes les inuentions, que nous cherchons de l'assourrir. Quant aux armes, nous en auons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de diuers mouuemens de membres, & en tirois plus de seruice naturellement & sans leçon. Ceux qui sont duictz a cōbatre nudz, on les void se ietter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet auātage, nous en surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps & le couurir par moyens estrangiers, nous l'auōs par vn instinct & precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'Elephât esguise & esmoult ses dents, desquelles il se fert a la guerre (car il en a de particulières pour cet usage qu'il espargne & ne les emploie aucunement a ses autres seruices) Quand les Taureaux vont au combat, ils respondent & iettent la poussiere a l'entour d'eux: les sangliers affinent leurs deffences: & l'ichneumon, quand il doit

il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps , l'enduit & le crouste tout a l'entour de limon bien ferré & bien pestry, comme d'vne cuirasse. Pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois & de fer ? Quand au parler il est certain, que s'il n'est pas naturel, il n'est pas nécessaire. Toutes-fois ie croy qu'un enfant, qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui seroit vn essay mal ayfē a faire) auroit quelque sorte de parole pour exprimer ses conceptions: & n'est pas croiable, que nature nous ayt refusé ce moyé qu'elle a donné a plusieurs autres animaux. Car qu'est ce autre chose que parler, ceste suffisance , que nous leur voyons de se plaindre, de se resiouir, de s'étrapeller au secours , se cōuier a l'amour, comme ils font par l'ysage de leur vois?

*Cosiper entro loro schiera bruna
S'annusa l'una con l'altra formica
Forse a spiar lor via, & lor fortuna.*

Il me semble q̄ Lactace attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selo la difference des cōtrées, elle se treue aussi aux animaux de mesme espece . Aristote allegue a ce propos le chant diuers des perdris, selon la situation des lieux. Mais cela est a fçauoir quel langage parleroit cest enfant . Et ce qui s'en dit par diuination n'a pas beaucoup d'aparence. Si on m'alle-

on m'allegue cōtre ceste opiniō, que les sourdz naturels ne parlēt point: ie respōds que ce n'est pas seulement pour n'auoir peu receuoir l'inſtructiō de la parolle par les oreilles: mais plutoſt pour ce que le sens de l'ouïe, duquel ils font priuez, se rapporte a celuy du parler, & se tien-
nent ensemble d'vne couſture naturelle: en fa-
çon, que ce que nous parlons, il faut que nous le
parlons premierement a nous, & que nous le
facionns sonner au dedans a noz oreilles auant
que de l'enuoyer aux estrangiers. I'ay dit tout
cecy pour maintenir ceste reſſemblance, qu'il
y a aux choses humaines, & pour nous ramener
& ioindre au nombre. Nous ne sommes, ni au
deſſus, ni au deſſoubz du reste, tout ce qui est
ſous le Ciel, dit le sage, court vne loy & fortune
pareille. Il y a quelque diſſerence, il y a des or-
dres & des degrez: mais c'eſt ſoubz le viſage
d'vne meſme naſtre. Il faut cōtreindre l'hôome
& le renger dans les barrières de ceste police.
Le miſerable n'a garde d'eniamber par effect
au dela. Il eſt entraué & engagé: il eſt auſſi ety
de pareille obligation que les autres creatures
de ſon ordre, & d'vne condition fort moyenne,
fans aucune prerogatiue & preexcellēce vraye
& eſſentiele. Celle qu'il ſe donne par opinion,
& par fantasie, n'a ni corps, ni gouſt. Et ſ'il eſt
ainsi, que luy ſeul de tous les animaux ait ceste
liberté de l'imagination, & ce defreglement
de pensées luy repreſentans ce qui eſt, ce qui
n'eſt

h'est pas, & ce qu'il veut, le faux & le véritable,
c'est vn aduantage qui luy est bien cher védu,
& dequoy il a bien peu a se glorifier. Cár de la
naist la source principale des maux qui le pres-
fét, vices, maladies, irresolutiō, trouble & des-
espoir. Ie dy donc, pour reuenir a mō propos,
qu'il n'y a nulle apperence d'estimer, que les
bestes facent par inclination naturelle & for-
cée les mesmes operatiōs, que nous faisons par
nostre chois & industrie. Nous deuons con-
clurre de pareils effectz pareilles facultez, &
cōfesser par consequēt, que ce mesme discours,
cesté mesme voye, que nous tenons à ouurer,
cest aussi celle des animaux. Pourquoy imagi-
nons nous en eux ceste contreinte naturelle,
nous qui n'en esprouvons nul pareil effect?
Ioint qu'il est plus honorable d'estre acheminé
& obligé a reglément agir pat naturelle & in-
euitable condition, & plus aprochant de la di-
uinité: que de agir defreglément par liberté te-
meraire & fortuite, & plus seur de laisser a na-
ture qu'a nous les resnes de nostre conduictē.
La vanité de nostre presumption faict, que
nous aymons mieux deuoir a noz forces, qu'a
fa liberalité, nostre suffisance: & enrichissons
les autres animaux des biens naturels, & les
leur renonçons pour nous honorer & enno-
blir des biens acquis, par vne humeur bien
simple, ce me semble: car ie priseroy bien
autant des graces toutes miennes & naïfues,

que

que celles que i'arois esté médier & quester de l'apprentisage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquerir vne plus belle recommandation que d'estre fauorisé de Dieu & de nature. Par ainsi le renard, dequoy se seruent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace quelque riuiere gelée, & le lâchent deuant eux pour cest effet, quand nous le verrions au bord de l'eau aprocher son oreille biē prez de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance bruyre l'eau courant au dessoubs, & selon qu'il trouue par la qu'il y a plus ou moins d'espesceur en la glace, se reculer ou s'auancer, h'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre: & que c'est une raciocination & consequence tirée du sens naturel? Ce qui fait bruit se remue, ce qui se remue n'est pas gelé, ce qui n'est pas gelé est liquide, & ce qui est liquide plie soubz le faix. Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours & sans conséquence, cela c'est une chimere, & ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut il estimer de tant de sortes de ruses & d'inuentionz, dequoy les bestes se couurēt des entreprisnes, que nous faisons sur elles. Et si nous voulons prendre quelque aduantage de cela mesme qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, & d'en user a nostre volonté, ce n'est que ce mesme aduantage,

que

que nous auons les vns sur les autres. Nous auons
a ceste conditiō nos esclaves: & la plus part des
personnes libres abandonnent pour bien legie-
res cōmoditez leur vie , & leur estre a la puis-
sance d'autruy. Les tyrans ont ils iamais failly
de trouuer assez d'hommes vouez. a leur deuo-
tion: aucun d'eux adioutans davantage ceste
necessité de les accompagner a la mort, comme
en la vie. Ceux qui nous seruent, ils le font a
meilleur marché, & pour vn traitemeント moins
curieux beaucoup, & moins fauorable, que ce-
luy que nous faisōs aux oyseaux, aus cheuaux, &
aux chiens, pour le seruice, que nous en tirois.
Et si les bestes ont cela de plus genereux , que
iamais Lyon ne s'asseruit a vn autre Lyon, ni vn
cheual a vn autre cheual par faute de cœur.
Comme nous alons a la chasse des bestes, ainsi
vont les Tigres & les Lyons a la chasse des hō-
mēs: & ont vn pareil exercice lesvnes sur les au-
tres: les chiens sur les lieures, les brochetz sur
les tanches, les arondeles sur les cigales, les e-
speruiers sur les merles & sur les alouéttes. Et
comme nous auons vne chasse, qui se conduict
plus par subtilité , que par force , comme celle
de nos lignes & de l'hameçon, il s'en void aussi
de pareilles entre les bestes. Aristote dit, que
la seche iette de son col vn boyau long comme
vne ligne, qu'elle estand au loing en le lâchant
& le retire a soy, quād elle veut: a mesure qu'el-
le aperçoit quelque petit poisson s'aprocher,

elle luy laisse mordre le bout de ce boyeau e-
stant elle cachée dans le sable, ou dās la vase, &
petit a petit elle le retire iusques a ce que ce pē
tit poisson soit si prez d'elle, que dvn faut elle
puisse l'atraper. Quant a la force il n'est animal
au monde en bute de tant d'offences, que l'hō-
me : il ne nous faut point vne balaine, vn ele-
phant, & vn crocodile, ni tels autres animaux,
desquels vn seul est capable de defaire vn grād
nombre d'hommes : les poux sont suffisans
pour faire vaquer la dictature de Sylla:c'est le
desieuner dvn petit ver, que le cœur & la vie
dvn grand & triumphant Empereur. Pour-
quoy disons nous, que c'est a l'homme scien-
ce & cōnoissance bastie par art & par discours,
de discerner les choses utiles a son viure, & au
secours de ses maladies, de celles qui ne le
sont pas, de connoistre la force de la rubarbe
& du polipode. Et quand nous voyons les che-
ures de Candie, si elles ont receu vn coup de
traict aller entre vn million d'herbes choisir la
dictame pour leur guerison: & la tortue quand
elle a māgé de la vipere, chercher incōtinēt de
l'origanum pour se purger, le dragon fourbir &
esclairer ses yeux avecques du fenoil, les cigoi-
nes se donner elles mesmes des clysteres a tout
de l'eau de marine, les elephans arracher non
seulement de leur corps & de leurs compa-
gnons, mais des corps aussi de leurs maîtres,
tesmoing celuy du Roy Porus qu'Alexandre
deffit,

deffit, les iuelotz & les dardz qu'on leur a tetez au combat , & les arracher si dextrement, qu'ils ne font mal ne douleur quelconque. Pourquoy ne disons nous de mesmes, que c'est sciéce & prudéce? Car d'alleguer pourles deprimer, que c'est par la seule instructiō & maistrie de nature , qu'elles le sçauent, ce n'est pas leur oster le tiltre de sciéce & de prudéce: voire c'est la leur attribuer a plus forte raisō que a nous, pour l'hôneur d'vne si certaine maistresse d'escolle. Chrysippus, bien que en toutes autres choses, autant desdaigneux iuge de la conditiō des animaux, que nul autre philosophe , considerant les mouuements du chien, qui se récontrant en vn carrefour a trois chemins estant a la suyte de son maistre (lequel il a esgaré pour s'estre endormy, & ne l'auoit veu partir du logis) ou a la queste de quelque proye, qui fuit devant luy, va essayat lvn chemin apres l'autre, & apres s'estre assuré des deux, & n'y auoir trouué nulle trace de ce qu'il cherche, s'elance dans le troisième sans marchander: il est constraint de confesser, qu'en ce chien la vn tel discours se passe. I'ay suiuy iusques a ce carre-four mon maistre a la trace , il faut necessairement qu'il passe par lvn de ces trois chemins : ce n'est ny par cestuy-cy, ni par celuylà : il faut donc infalliblement , qu'il passe par cest autre : & que s'assurant par ceste conclusion & discours , il ne se fert plus de son senti-

ment au troisième chemin , ni ne le sonde plus , ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien , & cet usage de propositions diuisées & conioinctes , & de la suffisante enumeration des parties , vaut il pas autant que le chien l'aye apris de nature que de Trapezonce ? Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites a nostre mode. Les merles , les corbeaux , les pies , les parroquetz , nous leur aprenons a parler , & ceste facilité , que nous reconnoissons a nous fournir leur voix & haleine si souple & si maniable , pour la former & l'estreindre a certain nombre de lettres & de syllabes , testmoigne , qu'ils ont vn discours au dedans , qui les rend ainsi disciplinables & volontaires a apprendre . Chacun est soul , ce croy-ie , de voir tant de sortes de cingeries que les bâteleurs apprennent a leurs chiens : les dances , ou ils ne faillett vne seule cadence du son qu'ilz oyent , plusieurs diuers mouuemens & sautz qu'ilz leur font faire par le commandement de leur patolle . Mais ie remerque avec plus d'admiration cest effect , qui est toutes-fois assez vulgaire , des chiens , de quoy se seruent les aveugles , & aux champs & villes . Je me suis pris garde comme ils s'arrestent a certaines portes , d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne , comme ils eurent le choc des coches & des charrettes , lors mesme q pour leur regard ils ont assés de place

ce & de commodité pour leur passage . I'en ay
veu le long d'vn fossé de ville laisser vn sentier
plain & vni , & en prendre vn autre plus incom-
mode pour esloigner son maistre du fossé . Cō-
mant pouuoit on auoir fait cōceuoir a ce chiē ,
que c'estoit sa charge de regarder seulement a
la seurté de son maistre , & mespriser ses pro-
pres commodités pour le seruir : & comment a-
uuoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit
bien assez large , qui ne le seroit pas pour vn
aueugle ? Tout cela se peut il comprendre sans
ratiocination & sans discours ? Il ne faut pas ou-
blier ce que Plutarque dit auoir veu a Rome
d'vn chien , avec l'Empereur Vaspasian le pe-
re au Theatre de Marcellus . Ce chien seruoit
a vn bâteleur qui iouoit vne fiction a plusieurs
mines , & a plusieurs personnages , & y auoit son
rolle : il falloit entre autres choses qu'il con-
trefit pour vn temps le mort pour auoir man-
gé de certaine drogue . Apres auoir aualé le
pain qu'on feignoit estre ceste drogue , il com-
mença tantost a trembler & branler , comme
s'il eut esté estourdi . Finalement s'estendant &
se roidissant , cōme s'il eut esté mort , il se lais-
sa tirer & traîner d'vn lieu a autre , ainsi que
portoit le subiect du ieu , & puis quand il con-
gneut qu'il estoit temps , il commença premie-
rement a se remuer tout bellement , comme s'il
se fut reuenu d'un profond sommeil , & leuant
la teste regarda ça & la d'yne façon qui eston-

noit tous les assistans. Les bœufs qui seruoient aus iardins Royaus de Suse pour les arrouser & tourner certaines grandes roues a puifer de l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc) on leur auoit ordonné d'en tirer par iour iusques a cent tours chacun , ils estoient si accoustumez a ce nombre, qu'il estoit impossible par nulle force de leur en faire tirer vn tour davantage , & ayant fait leur tâche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence auant que nous sachions conter iusques a cent: & vénos de descourir des nations entieres qui n'ont nulle connoissance des nombres . Il y a encore plus de discours a instruire autruy qu'a estre instruit. Or laissant a part ce que Democritus iugeoit & prouuoit , Que la plus part des arts les bestes nous les ont apries: comme l'araignée a tistre & a coudre, l'atondelle a bastir, le cigne & le rossignol la musique , & plusieurs animaux par leur imitation a faire la medecine. Aristote tient que les rossignolz apprennent leurs petitz a chanter & y employent du temps & du soing . D'où il aduient que les petitz que nous nourrissons en cage , qui n'ont point eu loisir d'aller a l'escolle soubs leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant . Aux spectacles de Rome , il se voyoit ordinairement des Elephans dressez a se mouuoir & danser au son de la voix des dances a plusieurs entrelasseures

feures, coupeures & diuerses cadances tres-difficiles a apprendre . Il s'en est veu , qui en leur priué rememoroient leur leçon & s'exerçoiēt par soing & par estude pour n'estre tancez & batus de leurs maistres . Mais cest'autre histoire de la pie, de laquelle nous auōs Plutarque mesme pour respōdāt, est estrāge . Elle estoit en la boutique d'vn barbier a Rome & faisoit merueilles de cōtre-faire avec la vois tout ce qu'elle oyoit . Vn iour il aduint que certaines trompetes s'arrestarent a sonner long temps deuant ceste boutique : depuis cela tout le lendemain voila ceste pie pensiue, muete & melancolique, dequoy tout le mōde estoit esmerueillé, & pēsoit on que le sō des trōpetes l'eut ainsi eslourdie & estonnée, & qu'avec l'ouye la vois se fut quant & quant esteinte . Mais on trouua en fin que c'estoit vne estude profōde & vne retraiēte en soy-mesmes: sō esprit s'exercitat & preparat sa voix a representer le son de ces trōpetes : de maniere que sa premiere vois ce fut celle la de representer parfaitement leurs reprisnes, leurs poses & leurs muâces, ayant quieté par ce nouvel aprentissage & pris a dessein tout ce qu'elle sçauoit dire au parauāt . Je ne veus pas obmettre a alleguer aussi cet autre exemple d'vn chīē, que ce mesme Plutarque dit auoir veu (car quād a l'ordre ie sens bien que ie le trouble, mais ie n'en obserue non plus a renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne) luy estât dās

vn nauire , ce chien estant en peine pour auoir l'huyle qui estoit dans le fons d'vne cruche , & n'y pouuant arriuer de la langue , pour l'estroite emboucheure du vaisseau , il vid qu'il alla querir des caillous qui estoient das la nauire & en mit dans ceste cruche iusques a ce qu'il eut fait hausser l'huile plus pres du bord , ou il le peut atteindre . Cela qu'est-ce , si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? on dit que les corbeaux de barbarie en font de mesme , quād l'eau qu'ils veulent boire est trop basse . Ceste action est aucunement voisine de ce que recitoit des Elephans vn Roy de leur nation Iuba , que quand par la finesse de ceux qui les chassent , l'vn d'etre eux se trouue pris dans certaines fosses profondes (qu'on leur prepare & les recouure l'on de menues brossailles pour les tromper) ses compaignons y apportent en diligence force pierres , & pieces de bois , affin que cela l'ayde a s'en mettre hors . Mais cest animal rapporte en tant d'autres effects a l'humaine suffisance , que si ie vouloy fuiure par le menu ce que l'experience en a apris , ie gaignerois aysement ce que ie maintiens ordinairement , qu'il se trouue plus de difference de tel hōme a tel homme , que de tel animal a tel hōme . Le gouerneur d'un elephat en vne maison priuée de Syrie desroboit tous les repas la moitié de la pēsion qu'on lui auoit ordonée . Vn iour le maistre voulut lui mesme le pēser & versa dans la manioire la iuste mesure d'orge

d'orge, qu'il luy auoit prescrise, pour sa nourriture : l'elephant regardant de mauuaise œil ce gouuerneur, separa avec la trompe & en mit a part la moitié, declarant par la le tort qu'on luy faisoit. Et vn autre ayant vn gouuerneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'aprocha du pot ou il faisoit cuire sa chair pour son disner & le luy remplit de cèdre. Cela ce sont des effaictz particuliers: mais ce que tout le monde a veu, & que tout le monde scait, qu'en toutes les armées qui se conduisloient du pays de leuant, l'vne des plus grandes forces confistoit aux elephas qu'ony mesloit, desquelz on tiroit des effeictz sans comparaison plus grandz que nous ne faisons a present de nostre artillerie, qui tiêt leur place (cela est aisē a iuger a ceux qui connoissent les histoires anciennes). Il falloit bien qu'on se resondit a bon escient de la creance de ces bestes & de leur discours , de leur abandonner la teste d'vne bataille , la ou le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire, pour la grandeur & pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust fait tourner la teste sur leurs gens, estoit suffisant pour tout perdre. Et a peine s'est il veu deux ou trois exemples, ou cela soit aduenu qu'ilz se reiettaffent sur leurs troupes , ce qui aduient ordinairement a nous mesmnes. On leur donnoit charge nō d'vn mouuement simple, mais de plusieurs diuerses parties au cōbat. Nous admirōs

& poisons mieux les choses estrangieres que les ordinaires : & sans cela ie ne me fusse pas amusé à ce long registre: car selon mon opiniō, qui cōtrerollerā de prez ce que nous voyōs ordinairemēt des animaux, qui viuēt parmy nous, il y a dequoy y remarquer des operations autant admirables, que celles qu'on va recueillant ēs païs estrangiers. Nous viuons & eux & nous souz mesme teēt & humons vn mesme air: il y a, sauf le plus & le moins , entre nous vne perpetuelle ressemblance. I'ay veu autres-fois parmy nous des hommes amenez par mer de lointain pais, desquels par ce que nous n'entendions aucunement le langage , & que leur façōn au demeurant & leur contenance & leurs vestemens estoient du tout esloignez des nostres , qui de nous ne les estimoit & sauages & barbares? qui n'atribuoit a stupidité & a bestise, de les voir inuets, ignorants la langue Françoise, ignorans nos baismains, & nos inclinations serpentées, nostre port & nostre maintien , sur lequel sans faillir doit prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange,nous le condamnois , & ce que nous n'entendons pas , comme il nous aduient au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions , qui se rapportent aux nostres. De celles la par comparaison nous pouuōs tirer quelque conjecture. Mais de ce qui est en elles particulier,nous n'en fçauons rien. Les cheuaux,les chiens,

chiens, les bœufz, les brebis, les oyseaux & la plus part des animaux, qui viuent avec nous reconnoissent nostre vois, & se laissent conduire par elle: si faisoit biē encore la murene de Cras-sus, & venoit a luy quand il l'apelloit: & le font aussi les anguilles, qui se trouuent en la fontaine d'Arethuse & d'autres poissosns,

Nomen habent, & ad magistri

Venit quisque sui vocem citatus.

Nous pouuons iuger de cela. Nous pouuons auſſi dire, que les elephans ont quelque participation de religion , d'autant qu'apres plusieurs ablutions & purifications , on les void haſſant leur trompe comme des bras, & tenant les yeux fichés vers le soleil leuant, ſe planter long tēps en meditation & contemplation,a certaines heures du iour,de leur propre inclination,sans instruction & sans precepte. Mais pour ne voir nulle telle apparence ez autres animaux,nous ne pouuons pourtant establir qu'ilz foient sans religion , & ne pouuons prendre en nulle part ce qui nous eſt caché. Comme nous voyons quelque chose en ceste action que le philoſophe Cleantes remerqua , par ce qu'elle retire aux nostres. Il vid, dit-il, des fourmis partiſ de leur fourmiliere portans le corps d'un fourmis mort vers vne autre fourmilliere , de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au deuāt, cōme pour parler a eux , & apres auoir eſtē ensemble quelque piece, ceux cys'en retournerēt

pour

pour consulter, pesez avec leurs concitoyens, & firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulte de la capitulation : en fin ces derniers venus apportent aux premiers vn ver de leur taniere comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos & emporterent chez eux, laissant aux autres le corps du trespassé. Voila l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par la (encore qu'a son iugement les bestes soient incapables de raison) que celles qui n'ot point de voix, ne laissent pas d'auoir pratique & communication mutuelle, de laquelle c'est nostre faute que nous ne soyons participas, & ne pouuons a ceste cause iuger de leurs operations. Or elles en produisent encores d'autres, qui surpassent de bien loin nostre capacité. Ausquelles il s'en faut tant que nous puissions arriuer par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouuons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en ceste grande & dernière bataille nauale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitenelle fut arrestée au milieu de sa course par ce petit poisson, que les Latins nomment *remora*, a cause de ceste sienne propriété d'arrester toutes sortes de vaisseaux, ausquels il s'atache. Et l'Empereur Calligula vogât avec vne grande flote en la côte de la Romanie sa seule galere fut arrestée tout court par ce mesme poisson, lequel il fist prendre ataché comme il estoit au bas de son vais-

vaisseau , tout despit de quoy vn si petit animal pouuoit forcer & la mer & les vents , & la violence de tous ses auirons , pour estre seulement ataché par le bec a sa galere (car c'est vn poisson a coquille) & s'estonna encore , non sans grande raison , de ce que luy estant apporté dans le bateau il n'auoit plus ceste force , qu'il auoit au dehors . Vn citoyen de Cyzique acquist iadis vne reputation de bon mathematicien , pour auoir apris de la condition de l'herisson , qu'il a sa taniere ouuerte a diuers endroitz & a diuers vêtz , & preuoyât le vêt aduenir il va boucher le trou du costé de ce vent la:ce que remerquant ce citoien venoit tousiours apporter en sa ville certaines predictions du vent qui auoit a tirer . Le cameleon prend la couleur du lieu , ou il est assis : mais le poulpe se donne luy mesme la couleur qu'il luy plaist , selon les occasions pour se cacher de ce qu'il creint , & attraper ce qu'il cerche . Au cameleon c'est changement de passion : mais au poulpe c'est changement d'actiō . Nous auons quelques mutations de couleur a la fraieur , la colere , la honte & autres passions qui alterent le teind de nostre visage , mais c'est par l'effet de la souffrance , comme au cameleon . Il est bien en la iaunisse de nous faire iaurir : mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté . Or ces effets que nous reconnoissons aux autres animaux plus grandz que les nostres , tesmoignent y auoir en eux quelque faculté plus excel-

excellente, qui nous est occulte , comme il est vray semblable que sont plusieurs autres de leur conditions & puissances. De toutes les predictions du temps passé les plus anciennes & plus certaines estoient celles, qui se tiroient du vol des oyseaux. Qu'auons nous en nous de pareil & de si admirable? Ceste regle, cest ordre du brâler de leur aile , par lequel on tire des consequences des choses à venir, il faut bien qu'il soit conduit par quelque excellent ressort a vne si noble operatio. Car c'est prester a la lettre d'aller attribuant ce grand effet a quelque ordon-nance naturelle sans l'intelligence, consentemēt & discours de qui le produit: & est vne opinion euidamment fause. Et qu'il soit ainsi, la torpille a ceste condition non seulement d'endormir les membres, qui la touchent , mais au trauers des filetz & de la scene elle transmet vne pesanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent & manient. voire dit on dauantage que sion verse de l'eau dessus, on sent ceste passion qui gaigne contremont iusques a la main, & endort l'atou- chement au trauers de l'eau. Ceste force est merueilleuse: mais elle n'est pas inutile a la torpille: elle la sent & s'ē fert, de maniere que pour atraper la proye qu'elle queste, on la void se tapir soubz le limon , afin que les autres poissans coulans par dessus , frapez & endormis de ceste fiinne froideur tombent en sa puissance. Les grues, les arondelles & autres oyseaux passagiers chan-

changeans de demeure selon les saisons de l'an, monstrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté diuinatrice, & la mettent en vsage. Les chasseurs nous assurent que pour choisir dvn nombre de petitz chiens , celluy qu'on a à conseruer pour le meilleur , il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme, comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera toufiours le meilleur:ou bien si on fait semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts , celuy des petits, au secours duquel elle courra premirement. Par ou il apert qu'elles ont vn vsage de prognostique que nous n'auons pas:ou qu'elles ont quelque vertu a iuger de leurs petitz , autre & plus viue que la nostre. Car a nos enfans il est certain que bien auant en laage nous n'y decouurons rien sauf la forme corporelle , par ou nous en puissions faire triage. La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouuoir, viure & mourir des bestes, estant si voisine de la nostre , tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices, & que nous adioustons a nostre condition au dessus de la leur , cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé les medecins nous proposent l'exemple du viure des bestes & leur facon. Car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple.

Tenez chautz les pieds & la teste,

An

Au demeurant viuez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles. Nous auons quelque disposition de membres, qui nous est plus propre a cela : toutesfois ilz nous ordonnent de nous râger a l'af-siette & disposition brutale , comme plus effe-ctuelle & plus naturelle.

more ferarum:

Quadrupedumque magis ritu , plerumque pu-tantur

*Concipere uxores: quia sic loca sumere possunt
Pectoribus positis sublatis semina lumbis.*

Et reiettent comme nuisibles ces mouuemans indiscrets & insolâs, que les femmes y ont mes-lé de leur creu, les ramenant a l'exemple & vîage des bestes de leur sexe plus modeste & rassis.

*Nā mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri venerem si lata retrahet
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.*

Eiicit enim sulci recta regione viâque

Vomerem, atque locis auertit seminis iectum.

Si c'est iustice de rendre a chacun ce qui luy est deu, les bestes qui seruent, ayment & defendant leurs bien-facteurs , & qui poursuyuent & ou-tragent les estrangiers & ceux qui les offendêt, elles representent en cela quelque air de nostre iustice, comme aussi en conseruant vne equalité tres-equitable en la dispensation de leurs biens a leurs petits. Quant a l'amitié elles l'ont sans comparaison plus viue & plus constante, que n'ont

n'ont pas les hōmes. Hircanus le chien du Roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sus son liēt sans vouloir boire ne manger : & le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course & se ietta dans le feu, ou il fut bruslé. Comme fist aussi le chien d'vn nommé Pyrrhus , car il ne bougea de dessus le liēt de son maistre, depuis qu'il fust mort: & quand on l'emporta il se laissa enleuer quant & luy, & finalement se lâça dans le buschier ou on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection , qui naissent quelquefois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite , que d'autres nomment sympathie: les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les cheuaux prendre certaine acointance des vns aux autres, iusques a nous mettre en peine pour les faire viure ou voyager séparément: on les void appliquer leur affection a certain poil de leurs compagnons, comme a certain visage : & ou ilz le rencontrent s'y ioindre incontinent avec feste & démonstration de bieuveillance, & prendre quelque autre forme a contrecœur & en haine. Les animaux ont chois comme nous , en leurs amours, & font quelque triage de leurs femeles. Ils ne sont pas exemptz de nos ialoufies & d'enuies extremes & irrecociliabiles. Les cupiditez sont ou naturelles ou nécessaires, comme le boire & le manger , ou naturelles & non nécessaires , comme l'accoint-

tance des femelles: où elles ne sont ny naturelles ny nécessaires. De ceste dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes . elles sont toutes superflues & artificielles. Car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à désirer. Les aprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance. Les Stoiciens disent qu'un homme auroit de quoy se substituer d'une olive par jour. La delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous ajoutons aux appetitz amoüreux.

neque illa

Magno prognatum depositit consule cunnum.

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien & vne fauce opinion ont coulées en nous, elles sont en si grand nombre, qu'elles chasfent presque toutes les naturelles, ny plus ny moins que si en vne cité il y auoit si grād nombre d'estrangers , qu'ilz en missent hors les naturels habitās, ou esteignissent leur autorité & puissance ancienne l'vsurpant entierement & s'en faisissant. Les animaux sont à la vérité beaucoup plus reglez que nous ne sommes, & se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescriptz: mais nō pas si exactement qu'ilz n'ayent ehcore quelque conuenance a nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouué des desirs furieux , qui ont poussé les hommes à l'amour des bestes, elles se trou-

trouuet aussi par fois esprises de nostre amour,
& reçoient des affectiōes monstrueuses d'vn
espece a autre: tesmoin l'elephant corriual d'A-
ristophanes le grammairien en l'amour d'vne
jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui
ne luy cedoit en rien aux offices d vn poursui-
uant bien passionné. Car se promenant par le
marché , ou lon vendoit des fruiētz , il en pre-
noit avec sa trompe & les luy portoit. Il ne la
perdoit de veue que le moins qu'il luy estoit
possible, & luy mettoit quelquefois la trompe
dans le sein pardessoubz son colet & luy tastoit
les tetins. Ilz recitent aussi d vn dragon amou-
reux d'vne fille , & d'vne oye esprise de l'amour
d'vn enfant en la ville d'Asope , & d'vn belier
seruiteur de la menestriere Glaucia. Et il se
void tous les iours des magotz furieusement es-
pris de l'amour des femmes. On void aussi cer-
tains animaux s'adonner a l'amour des masles de
leur sexe. Oppianus & autres recitent quelques
exemples , pour monstrar la reuerance que les
bestes en leurs mariages portent a la parenté.
Mais l'experiāce nous faict bien souuent voir
le contraire:

*N e chabetur turpe iuuencæ
Ferre patrem tergo: fit equo sua filia coniux:
Quisque creauit init pecudes caper: ipsaque cuius
Sennine concepta est, ex illo concipit ales.*
De subtilité malicieuse , en est il vne plus ex-
presse que celle du mulet du philosophe Thales?

lequel passant au trauers d'vne riuiere charge
de sel, & de fortune y estant bronché, si que les
sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'e-
stant aperceu que le sel s'estant fondu, par ce
moyen luy auoit rendu sa charge plus legiere,
ne failloit iamais aussi tost qu'il rencontrroit
quelque ruisseau de se plonger dedans avec sa
charge, iusques a ce que son maistre descouvrât
sa malice ordonna qu'on le chargeast de laine,
a quoy se trouuant mesçôté il cessa de plus viser
de ceste finesse. Il y en a plusieurs qui repre-
sentent naifusement le visage de nostre auarice: car
on leur void vn soin extreme de surprendre
tout ce qu'elles peuuent & de le curieusement
cacher, quoyqu'elles n'en titent nul visage. Quât
a la mesnagerie, elles nous surpassent non seu-
lement en ceste preuoyance d'amasser & espar-
gner pour le temps a venir, mais elles ont en-
core beaucoup de parties de la science, qui y est
necessaire. Les fromis estendant au dehors de
l'aire leurs grains & semêces pour les esuenter,
refreschir & secher, quand ils voient qu'ils co-
mencent a se moisir & a sentir le rance, de
peur qu'ilz ne se corrompent & pourrissent.
Mais la caution & preuention, dont ils visent
a ronger le grain de fromêt, surpassé toute ima-
gination de prudence humaine : par ce que le
froment ne demeure pas tousiours sec ny sain,
ains s'amolit, se resout & destrempé comme en
laict s'acheminant a germer & produire. Par-
quoy

quoy de peur qu'il ne deuienne semance, & per-
de la nature & propriete de munition pour
leur nourriture , ilz rongent le bout, par ou le
germe a acoustumé de sortir. Quant a la guer-
re , qui est la plus grande & pompeuse des a-
ctions humaines , ie scaurois volontiers, si nous
nous en voulons seruir pour argument de quel-
que prerogatiue, ou au rebours pour tesmoigna-
ge de nostre imbecillité & imperfection (com-
me de vray la science de nous entre-deffaire &
entretuer, de ruiner & perdre nostre propre es-
pece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup de quoy
se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas) mais
elles n'en sont pas vniuersellement exemptes:
tesmoyn les furieuses rencontres des mouches
a miel, & les entreprisnes des princes des deux
armées contraires.

Sæpe duobus

Regibus incessit magno discordia motu.

Continuoque animos vulgi & trepidantia bello

Cordal icet longe præscire.

Je ne voy iamais ceste diuine description qu'il
ne m'y semble lire peinte l'ineptie & vanité
humaine. Car ces mouuemens guerriers , qui
nous rauissent de leur horreur & espouuente-
ment, cest etempeste de sons & de cris, cestefor-
yable ordonnance de tant de milliers d'hô-
mes armez, tant de fureur, d'ardeur & de coura-
ge, il est plaisir a considerer par combien vai-

470 ESSAIS DE M. DE MONT.
nes occasions elle est agitée , & par combien
legieres occasions esteinte.

*Paridis propter narratur amorem
Gracia Barbariae diro collisa duello.*

Toute l'Asie se perdit & se consomma en guer-
res pour le maquerelage de Patis. L'envie d'un
seul homme, un despit , un plaisir , une jalouzie
domestique, causes qui ne deuroient pas esmou-
uoir deux harangeres a s'esgratigner , c'est l'a-
me & le mouvement de tout ce grand trouble.
Voulons nous en croire ceux mesme , qui en
sont les principaux autheurs & motifs? oyons le
plus grand , le plus victorieux Empereur & le
plus puissant, qui fust onques , se iouant & me-
tant en risée tresplaisamment & tres-ingenieu-
sement plusieurs batailles hazardées & par mer
& par terre , le sang & la vie de cinq cens mille
hommes qui fuiuiren sa fortune , & les forces
& richesses des deux parties du mōde espusées
pour le seruice de ses entreprisés,

*Quod fatuit Glaphyram Antonius , hanc mihi
paenam*

Fulvia constituit, se quoque uti futuam.

*Fuliam ego ut futuam? quid si me Manius oreb-
Pedicem, faciam? non puto, si sapiam.*

Aut futue, aut pugnemus ait. quid si mihi vita

Charior est ipsa mentula? signa canant.

(I've en liberté de conscience de mon Latin
auecq le cōgé, que vous m'en auez dōne) Or ce
grand corps a tant de visages & de mouuemās,
qui

qu'il semble menasser le ciel & la terre : ce fureux monstre a tant de bras & a tant de testes, c'est toufiours l'homme foible, calamiteux, & miserable. Cen'est qu'une formilliere esmeue & eschaufée.

It nigrum campis agmen.

Vn soufle de vent contraire , le croassement dvnvol de corbeaux, le faux pas dvn cheual, le passage fortuite d'vne aigle, vn songe, vne voix, vn signe, vne brouée matiniere suffisent a le renuerter & porter par terre. Donnez huy seulement dvn rayon de Soleil par le visage, le voyla fondu & esuanouy : qu'on luy esuante seulement vn peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches a miel de nostre poëte, voyla toutes nos enseignes, nos legions, & le grand Pompeius mesmes a leur teste, rompu & fracassé. Car ce fut luy, ce me semble, que Sertorius battit en Espaigne a tout ces belles armes.

*Hi motus animorum atque hec certamina tanta
Pulueris exigui iactu compressa quiescent.*

Les ames des Empereurs & des sauatiers sont iettées a mesme moule. Considerant l'importance des actions des princes & leur pois , nous nous persuadons qu'elles soient produites , par quelques causes aussi poifantes & importantes. Nous nous trompons : ils sont pouflez & retirez en leurs mouuemās, par les mesmes ressors, que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous faict tanfer avec vn voisin, dresse entre

les Princes vne guerre ; la mesme raison , qui nous faict foiter vn lacquay, tumbat en vn Roy, luy fait ruiner vne nation entiere. Pareils appetits agitent vn ciron & vn elephant. Quant a la fidelite , il n'est animal au monde traistre au pris de l'homme : nos histoires racontent la poursuite que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le Roy Pyrrhus ayant rencontré vn chien qui gardoit vn homme mort , & ayant entendu qu'il y auoit trois iours qu'il faisoit cest office , commanda qu'on enterraist ce corps & mena ce chien quant & luy. Vn iour qu'il assistoit aux monstres generales de son armée, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre leur courut sus avec grands aboys & aspreté de courroux , & par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bien tost aprez par la voye de la iustice. Autant en fist le chien du sage Hesiode ayant conuaincu les enfans de Ganistor Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Vn autre chien estant a la garde d'un temple à Athenes, ayant aperceu vn larron sacrilege qui en emportoit les plus beaux ioyaux, se mit a abayer contre luy tant qu'il peut : mais les marguilliers ne s'estant point esueillez pour cela, il se mist a le suiure, & le iour estant venu se tint vn peu plus esloigné de luy, sans le perdre iamais de veüe. S'il luy offroit a manger il n'en vouloit pas, & aux autres passans

qu'il

qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queuë : & prenoit de leurs mains ce qu'ilz luy donnoient a manger. Si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant & quant au lieu mesmes. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de ceste Eglise, ils se mirent a le suiure a la trace , s'enquerans des nouvelles du poil de ce chien, & en fin le rencontrerent en la ville de Cromyion , & le larron aussi , qu'ilz ramenerent en la ville d' Athenes, ou il fut puny. Et les iuges en recônoissance de ce bon office , ordonnerent du publiq certaine mesure de bled pour nourrir le chien, & aux prestres d'en auoir soing. Plutarque tefmoigne ceste histoire, comme chose tres-aurée & aduenue en son siecle. Quant a la gstatutude (car il me semble que nous auons besoing de mettre ce mot en vſage) ce seul exemple y suffira , que Apion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur. Vn iour , dit-il, qu'on donnoit a Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges , & principalemēt de Lyons de grandeur inusitée, il y en auoit vn entre autres qui par son port furieux, par la force & grosseur de ses mēbres, & vn rugissement hautain & espouuantable attiroit a soy la veuē de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce cōbat des bestes fut vn Androdus de Dace, qui estoit a vn seigneur Romain , de qualité consulaire. Ce

lyon l'ayat apperceu de loing, s'arresta premièrment tout court, cōme estant entré en admiration, & puis s'aprocha tout doucement d'une façon molle & paisible, comme pour entrer en reconnoissance avec luy. Cela faiet & s'estant assuré de ce qu'il cherchoit, il cōmença a battre de la queuë à la mode des chiens qui flattēt leur maistre, & a baiser, & lescher les mains & les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy, & hors de soy. Androdus ayant repris ses espritz par la courtoisie de ce lyon & rafseuré sa veuë pour le considerer & reçonoistre: c'estoit vn singulier plaisir de voir les caresses, & les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un a l'autre. Dequoy le peuple ayant esleué des cris de ioye, l'Empereur fit appeller cest esclaué, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange euenement. Il luy recita vne histoire nouuelle & admirable, Mon maistre, dict-il, estat proconsul en Aphrique, ie fus constraint par la cruautē & rigueur qu'il me tenoit, me faisant jurement battre, me defrober de luy, & m'ē fuir. Et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grāde autorité en la prouince, ie trouuay mon plus court de gaigner les solitudes & les contrées sablonneuses & inhabitables de ce pays la, resolu, si le moyē de me nourrir venoit a me faillir, de trouuer quelque façon de me tuer moymesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy du iour, & les chaleurs insup-

porta-

portables , ayant rencontré vne cauerne cachée & inacessible ie me iettay dedans. Bien tost apres y suruint ce lyon , ayant vne patte sanglan- te & blessee, tout plaintif & gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arriuée i'eux beaucoup de frayerur, mais luy me voyant mussé das vn coing de sa loge s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offendee, & me la monstrant comme pour demander secours, ie luy ostay lors vn grand escot qu'il y auoit, & m'estat vn peu apriuoise a luy, pressant sa playe en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit , l'essuyay & nettoyay le plus proprement que ie peus. Luy se sentant alegé de son mal , & soulagé de ceste douleur, se prit a reposer, & a dormir, ayat tous-iours sa patte entre mes mains . De la en hors luy & moy vesquismes ensemble en ceste cauerne trois ans entiers de mesmes viandes. Car des bestes qu'il tuoit a sa chasse, il m'é aportoit les meilleurs endroits, que ie faisois cuyre au soleil a faute de feu, & m'en nourrissois. A la longue m'estat ennuyé de ceste vie brutale & sauage, ce lyo s'estat allé vn iour a sa queste accoustumée, ie me partis de là, & a ma troisième iournée fus surpris par les soldatz, qui me menerent d'Affrique en céteville a mon maistre, lequel soudain me cōdāna a mort, & a estre abâdône aux bestes. Or a ce que ie voy ce lyon fut aussi pris biē tost apres: qui m'a a ceste heure voulu recō-penser du biē fait & guerison qu'il auoit receu

de

de moy. Voyla l'histoire qu'Androdus recita à l'Empereur, laquelle il fit aussi entédre de main à main au peuple. Parquoy a la requeste de tous il fut mis en liberté, & abtoubz de ceste condamnation, & par ordonnance du peuple luy fut fait présent de ce Lyon. Nous voyons depuis, dit Apion, Androdus conduisant ce lyon a tout vne petite laisse, se promenant par les taubernes a Rome, receuoir l'argent qu'on luy donna: le Lyon se laisser courrir des fleurs qu'on luy iettoit, & chacun dire en les rencontrant, Voyla le Lyō hoste de l'homme, voila l'homme medecin du Lyon. Quāt a la societé & cōfederation que les bestes dressent entre elles pour se liguer ensemble, & s'entresecourir, il se voit des bœufs, des porceaux, & autres animaux, qu'au cry de celuy que vous offecez, toute la troupe accourt a son aide, & se ralie pour sa deffence. L'escare, quand il a aualé l'hameçō du pescheur, ses cōpagnons s'assemblēt en foule autour de luy, & rōgent la ligne. Et si d'autre, il y en avn qui ait donné dedâs la nasse, les autres luy baillent la queuë par dehors, & luy la serrent tant qu'il peut a belles dents, & eux le tirent ainsi au dehors & l'entraînent. Les barbiers, quand lvn de leurs compagnons est engagé mettent la ligne contre leur dos, dressant vn espine qu'ils ont dentelée comme vne scie, à tout laquelle ils la scient & coupēt. Quant aux particuliers offices, que chacun de nous retire

pour

pour le seruice de sa vie, de certains animaux ou des hommes, il s'en void plusieurs pareils exemples par mi les bestes. Ils tiennent, que la baleine ne marche iamais qu'elle n'ait au deuant d'ellevn pétit poissô semblable au goyô demer, qui s'appelle pour cela la guide : la balaine le suit, se laissant mener & tourner aussi facilement, que le timon fait retourner la nauire: & en recôpense aussi, au lieu que toute autre chose, soit beste ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incôtinat perdu & englouti, ce petit poisson s'y retire en toute seurté & y dort, & pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met a le suiuire sans cesse . Et si de fortune elle l'escarte , elle va errant ça & la, & souuant se froissant contre les rochiers, comme vn vaisseau qui n'a point de gouernail. Ce que Plutarque tesmoigne auoir veu en l'isle d'Anticyre . Il y avn pareil mariage entre le petit oyseau qu'on nôme le roytelet, & le crocodile: le roytelet fert de sentinelle a ce grâd animal: & si l'ichneumon son ennemy aproche pour le combatre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant & a coup de bec l'esueillant, & l'aduertissant de son danger. Il vit des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familiерement en sa bouche, & lui permet de becqueter dans ses machoueres, & entre ses dents , & y receuillir les morceaux de cher

cher qui y sont demeurez: & s'il veut fermer la bouche , il l'aduertit premierement d'en fortir en la serrant peu a peu sans l'estreindre & l'of-fencer. Ceste coquille qu'on nomme la nacre, vit aussi ainsi avec le pinnother, qui est vn petit animal de la sorte d'vn cacre, luy seruant d'huis-
fier & de portier assis a l'ouverture de ceste co-
quille, qu'il tient continuallement entrebaillée
& ouverte, iusques a ce qu'il y voye entrer quel-
que petit poisson propre a leur prises: car lors
il entre dans la nacre, & luy va pinsant la chair
viue & la contreint de fermer sa coquille. Lors
eux deux ensemble mangent la proye enfermée
dans leur fort. En la maniere de viure des tuns
on y remerque vne singuliere science de trois
parties de la Mathematique. Quant a l'Astro-
logie ils l'enseignent a l'homme: car ils s'arre-
stent au lieu ou le solstice d'hyuer les surprēd,
& n'en bougent iusques a l'équinoxe ensuiuant.
Voyla pourquoy Aristote mesme leur concede
volontiers ceste sciēce. Quant a la Geometrie
& Arithmetique , ils font tousiours leur bande
de figure cubique,carrée en tout sens,& endres-
sent vn corps de bataillon, solide, clos, & enui-
ronné tout a l'entour a six faces toutes égales.
Puis nagēt en ceste ordōnance carrée, autāt lar-
ge derriere que deuāt, de facon que qui en void
& conte vn visage, il peut aisément nôbrer tou-
te la troupe, d'autant que le nombre de la pro-
fondeur est esgal a la largeur,& la largeur,a la

longeur. Quant a la magnanimité, il est malaisé de luy donner vn visage plus apparent que en ce faict du grand chien, qui fut enuoyé des Indes au Roy Alexâdre: on luy presenta premièrement vn cerf pour le cōbattrē, & puis vn sangulier, & puis vn ours, il n'en fit conte, & ne daigna se remuer de sa place: mais quand il veid vn lyon, qu'on luy presenta, alors il se dressa incōtinant sur ses piedz: monstrant manifestement qu'il declaroit celuy la seul, digne d'entrer en combat auecques luy. Quant a la clemence, on recite dvn tygre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé vn cheureau, il souffrit deux iours la faim auant que de le vouloir offendre, & le troisième il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher autre paſture, ne se voulant prandre au cheureau son familiier & cōpagnon. Et quant aux droitz de la familiarité & conuenance, qui se dresse par la conuersation, il nous aduient ordinairemēt d'apriuoiser des chatz, des chiens, & des lieures ensemble. Mais ce que l'experience aprend a ceux, qui voyagent par mer, & notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpassé toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux a iamais nature tant honore les couches, la naissance, & l'enfantement? car les Poëtes disent bien qu'yne seule isle de Delos, estant au parauant vagante fut affirmie pour le seruice de l'enfantement de Latone.

tone. Mais Dieu a voulu que toute la mer fut arrestée, affermée & applanie sans vagues, sans vents & sans pluie, cependant que l'alcyon fait ses petitz: qui est iustumēt enuiron le solstice, le plus court iour de l'an: & par son privilege nous avons sept iours & sept nuictz au fin cœur de l'hyuer que nous pouuons nauigner sans dâger. Leurs femeles ne reconnoissent autre masle que le leur propre:l'assistēt toute leur vie sans iamais l'abandonner : s'il vient a estre debile & cassé, elles le chargēt sur leurs espaules, le portent par tout, & le seruent iusques a la mort. Mais nulle suffisance n'a encores peu at-taindre a la connoissance de ceste merueilleuse fabrique, dequoy l'alcyon cornpose le nid pour ses petitz & en deuiner la matiere. Plutarque, qui en aveu & manié plusieurs, pēse que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conioint & lie ensemble, les entrelassant les v-nes de long, les autres de trauers, & adioutant des courbes & des arrondissemens, tellement qu'en fin elle en forme vn vaisseau rond prest a voguer, puis quād elle a paracheué de le construire, elle le porte au batement du flot marin, la ou la mer le batant tout doucement luy enseigne a radoubier ce qui n'est pas bien lié, & a mieux fortifier aux endroitz ou elle void que sa structure se desmēt, & se lâche pour les coups de mer:& au contraire ce qui est bien ioint, le batement de la mer le vous estreint & vous le ferre

ferre de sorte , qu'il ne se peut ny rōpre ny dis-
soudre, ou endomager a coups de pierre, ni de
fer, si ce n'est a toute peine. Et ce qui plus est a
admirer, c'est la proportion & figure de la cō-
cauité du dedans: car elle est composée & pro-
portionnée, de maniere qu'elle ne peut receuoir
ni admettre autre chose, que l'oyseau qui l'a bâ-
tié: car a toute autre chose elle est impenetra-
ble, close, & fermée , tellement qu'il n'y peut
riē entrer nō pas l'eau de la mer seulement. Voi-
la vne description bien claire de ce bastimēt &
empruntée de bon lieu. Toutes-fois il me sem-
ble qu'elle ne nous esclaircit pas encor suffi-
samment la difficulté de ceste architecture. Or
de quelle vanité nous peut il partir de loger au
desloubz de nous, & d'interpreter desdaigneu-
sement les effectz, que nous ne pouuons imiter
ni comprendre? Pour suiure encore vn peu plus
loing ceste equalité & correspondance de nous
aux bestes , le priuilege de quoy nostre ame se
glorifie de ramener a sa conditiō, tout ce qu'el-
le cōçoit, de despouiller de qualitez mortelles
& corporelles tout ce qui vient a elle, de réger
les choses qu'elle estime dignes de son accoin-
tance a desuestir & despouiller leurs conditiōs
corruptibles & leur faire laisser a part , com-
me vestemens superfluz & viles, l'espesseur, la
longueur, la profondeur, le poids , la couleur,
l'odeur, l'aspreté, la polisseur, la durté, la mol-
lesse, & tous accidens sensibles, pour les accō-

moder a sa cōdition immortelle & spirituelle: de maniere que Rome & Paris, que i'ay en l'ame, Paris que i'imagine, ie l'imagine & le comprens, sans grādeur & sans lieu, sans pierre, sans plastré, & sans bois: ce mesme priuilege, dis-ie, semble estre biē euidāment aux bestes. Car vn cheual accoustumé aux trompettes, aux harquebousades, & aux combats, que nous voyons tremousser & fremir en dormant, estendu sur sa li-tierre, cōme s'il estoit en la meslée, il est certain qu'il conçoit en son ame vn son de taborin sans bruit, & vne armée sans armes & sans corps.

*Quippe videbis equos fortes, cum mēbra iacebunt
In somnis, sudare tamen, spirare que sepe,
Et quasi de palma summas contendere vires.*

Ce lieure qu'un leurier imagine en sôge, apres lequel nous le voyons haleter en dormant, alōger la queuë, secouer les iarretz, & repreſenter parfaictement les mouuemēs de ſa course: c'eſt vn lieure sans poil & sans os.

*Venantūque canes in molli sepe quiete,
Iaſtant crura tamen ſubito, voceſque repente
Mittunt, & crebas reducunt naribus auras,
Vt veſtigia ſi teneant inuenta ferarum.
Experge faſtique, ſequuntur inaria ſape
Ceruorum ſimulachra, fugæ quaſi dedita cernant:
Donec diſcuſſis redeant erroribus ad ſe.*

Les chiens de garde, que nous voyons ſouuent gronder en ſongeant, & puis iapper tout a faict & ſ'eſueiller en ſursaut, cōme ſ'ils aperceuoient quelque

quelque estrangier arriuer. C'est estrangier que leur ame void , cest vn homme spirituel & imperceptible,sans dimension,sans couleur,& sans estre.

*Consuetadomi catulorum blanda propago
Degere, sepe leuem ex oculis volucremque sopore,
Discutere, & corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tueantur.*

Quant a la beauté du corps, auāt passer outre, il me faudroit sçauoir si nous soūmes d'accord de sa descriptiō: il est vray-semblable que nous ne sçauōs guiere que c'est que beauté en nature & en general, puisque a l'hūmaine & nostre beauté nous donnons tāt de formes diuerses. Les Indes la peignent noire & basannée , aux leures grosses & enflées, au nez plat & large. Nō^o formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse & massiue: les Espagnols vuidée & estrillée;& entre nō^o, l'vn la fait blâche, l'autre brune:l'vn molle & delicate,l'autre forte & vigoreuse; qui y demande de la mignardise,& de la douceur, qui de la fierté & magesté . Mais quoy qu'il en soit,nature ne nous a nō plus privilegez en cela que au demeurant , sur ses loix communes. Et si nous nous iugeons bien, nous trouuerōs que s'il est quelques animaux moins fauorisez en cela que nous, il y en a d'autres & en grand nōbre,qui le sont plus:car ceste prerogatiue que les Poëtes font valoir de nostre stature droite, regardāt vers le ciel son origine,

*Pronaque cum spectent animalia cetera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque videre
Iussit, & erectos ad sydera tollere vultus.*

elle est vrayemēt poétique. Car il y a plusieurs bestioles, qui ont la veuë renuersee tout a saict vers le ciel: & l'ancoleure des chameaux, & des austruches, ie la trouue encore plus reueée & droite que la nostre. Les bestes, qui nous retiennent le plus, ce sont les plus laides, & les plus villes de toute la bande : car pour l'aparence exterieure & forme du visage, ce sont les magotz & les singes: pour le dedans & parties vitaies & plus nobles, c'est, a ce que disent les medecins, le porceau. Certes quand i'imagine l'homme tout nud , & notamment en ce sexe qui semble auoir plus de part a la beauté, ses tares, & ses défautes, sa subiectiō naturelle & ses imperfectiōs, ie trouue que nous auons eu plus de raison que nul autre animal , de nous cacher & de nous courir, nous auōs esté excusables de despouiller ceux que nature auoit fauorisé en cela plus qu'à nous , pour nous parer de leur beauté. Et puis que l'homme n'auoit pas de quoy se presenter nud a la veuë du monde , il a eu raison de se cacher soubz la despouille d'autruy, & se vestir de laine , de plume, de poil , de soye & autres commoditez empruntées. Remerquons au demeurāt, que nous sommes le seul animal, duquel le defaut & les imperfectiōs offend nos propres cōpagnons, & seuls qui auōs a nous defrober

ber en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi vn effect bien digne de consideration, que les maistres du mestier ordonné pour remede aus passions amoureuses, l'entiere veüe & libre connoissance du corps qu'on recherche: que pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on aime,

Ille quod obscenas in aperto corpore partes

Viderat, in cursu qui fuit, hésit amor.

Et encore que ceste recepte puisse al'auenture partir d'vne humeur vn peu delicate & desgouée: si est-ce yn merueilleux signe de nostre defaillance, que l'ysage & la iouissance nous degoute les vns des autres.

Nec veneres nostras hoc fallit, quo magis ipsæ

Omnia summupere hos vite postscenia celant

Quos retinere volunt adstricto que esse in amore.

La ou en plusieurs animaux il n'est rien d'eus que nous n'aimons, & qui ne plaïse a nos sens: de façon que de leurs excremēs mesmes & de leur descharge nous tirōs non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornement & perfums. Ce discours ne touche que nostre commū ordre, & n'est pas si temeraire d'y vouloir comprendre ces diuines, supernaturelles & extraordinaires beautez, qu'o void par fois reuire entre nous, cōme des astres soubz vny oyle corporel & terrestre. Au demeurāt la part mesme que nous faisons aux animaux, des faueurs de nature, par nostre cōfession, elle leur est biē

486 ESSAIS DE M. DE MONTA.
auantageuse. Nous nous attribuōs des biens imaginaires & fantastiques, des biēs futurs & à venir, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle même répondre, ou des biēs que nous nous attribuons faustement, par la licence de nostre opinion, cōme la raison, la sciēce & l'hōneur: & à eux nous leur laissons en partage des biēs essentiels maniables & palpables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence & la santé: la santé, dis- ie, le plus beau & le plus riche présent, que nature nous sache faire. De façon que la Philosophie, voire la Stoïque, ose bien dire que Heraclitus & Pherecides, s'ils eussent peu eschâger leur sagesse, avecques la sâté, & se deliurer parce marché, l'un de l'hydroposie, l'autre de la maladie pediculaire, qui le pressoit, qu'ilz eussent bien fait. Par ou ils donnent encore plus grād pris à la sagesse, l'accompant & contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en ceste autre propositiō, qui est aussi des leurs. Ils disent que si Circé eust présentē à Ulysse deux breuuages, l'un pour faire deuenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysse eust deu plusost accepter celuy de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste: & disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en ceste maniere, Quitte moy, laisse moy la pluost, que de me loger sous la figure & corps d'un asne. Cōment? ceste grande & diuine sagesse, les Philosophes la quittent donc,
pour

pour ce masque corporel & terrestre? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours, & par l'ame que nous excellons sur les bestes: c'est par nostre beaute, nostre beau teint, & nostre belle disposition de mebres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudenece, & tout le reste a l'abandon. Or i'accepte ceste naifue & franche confession. Certes ils ont cogneu que ces parties la, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que biffe & piperie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse & suffisance Stoique, elles ne seroient pas pourtant comparables a vn hōme miserable, meschant, & insensé. C'est doncque toute nostre perfection que d'estre hōme. Voyla comment ce n'est pas par vray discours, mais par vne fierte vaine & opiniatreté, que nous nous preferons aux autres animaux, & nous sequestrons de leur condition & societe. Mais pour reuenir a mon propos, nous auons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la solicitude des choses a-venir, voire apres nostre vie, l'ambition, l'auarice, la jalouzie, l'enuie, les appetitz desfreglez, forcenez & indomtables, la guerre, la mesonge, la desloyauté, la detractio & la curiosité. Certes nous avons estrangement surpaié ce beau discours, dequoy nous nous glorifions, & ceste capacite de iuger & cōnoistre, si nous l'auons achetée au pris de ce nō-

bre infini des passiōs, ausquelles nous sommes incessammēt en butte . Au demeurant de quel fruit pouuons nous estimer auoir esté a Varro & Aristote ceste intelligēce de tant de choses? Les a elle examptez des incommoditez humaines ? ont ilz esté deschargez des accidens qui pressēt vn crocheteur? ont ils tiré de la Logique quelque cōsolation a la goute? Pour auoir scēu cōme ceste humeur se loge aux iointures , l'en ont ilz moins sentie? Sont ilz entrez en cōpositiō de la mort , pour sçauoir qu'aucunes natiōs s'en resiouissent,& du cocuage pour sçauoir les fēmes estre cōmunes en quelques republiques? Au rebours, ayat tenu le premier rég en sçauoir felō la reputatiō, lvn entre les Romains, l'autre entre les Grecz, & en la saison ou la sciēce fleurissoit le plus en leur païs, nous n'auōs pas pourtāt apris qu'ilz ayēt eu nulle particuliere excellēce en leur vie. Voire le Grec a assez afaire a se descharger d'aucunes tasches notables en la siēne. Qui cōtera les hōmes par leurs actiōs & deportemens, il s'en trouuera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçauans: ie dy en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble auoir bien porté des hōmes de plus grande valeur & pour la paix, & pour la guerre que ceste Rome sçauante , qui se ruyna soy-mesmes. Quand le demeurāt seroit tout pareil, aumoins la preud'homie & l'innocēce demeureroit du costé de l'ancienne: car elle loge singu-

singulierement bien avec la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loin, que ie ne voudrois suiure. I'en diray seulement encore cela, que c'est la seule obeissance, qui peut effectuer vn homme de bien. Il ne faut pas laisser au iugement de chacun la cognoissance de son deuoir, il le luy faut prescrire, non pas le lasser choisir a son discours : autrement selon l'imbecillité & varieté infinie de nos raisons & opinions, nous nous forgerions en fin des deuoirs ; qui nous mettroient a nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy, que Dieu donna iamais a l'homme ce fust vne loy de pure obeissance, ce fust vn commandement, ou l'homme n'eust rien a connoistre & a raisonner. La peste de l'homme c'est l'opinion de science. Voila pourquoy la simplicité & l'ignorance nous sont tant recommandées par nostre religion, comme pieces propres & conuenables a la subiection, a la creance & a l'obeissance. En cecy pour le moins y a il vne generalle conuenance entre tous les philosophes de toutes sectes, Que le souuerain bié consiste en la tranquillité de l'ame & du corps: la science ne nous décharge point de douleur, de crainte, de desir, & du reume.

*Ad summum sapiens uno minor est Ioue, dines,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum.
Principue sanus, nisi cum pituita molesta est.*
Il semble a la verité, que nature, pour la conso-

lation de nostre estat miserable & chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption & la gloire. C'est ce que dit Epictete, que l'homme n'a rien proprement sien, que l'vsage de ses opinions. Nous n'auons que du vent & de l'inanité en partage. Nous auons raison de faire valoir les forces de nostre imaginatio; car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez brauer ce pauure & calamiteux animal : il n'est rien, dict Cicero, si doux que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis-ie, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, & les terres, & les mers nous sont descouvertes. Ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage: & qui ont arraché nostre ame des tenebres , pour luy faire voir toutes choses hautes,basses, premières, dernières, & moyennes. Ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien & heureusement viure , & nous guident a passer nostre aage sans desplaisir & sans offence. Cetuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant & tout-puissant? Et quant a l'effet, mille femme-létes ont vescu au village vne vie plus équable, plus douce, & plus constate, que ne fust la siéne.

Deus ille fuit deus, include Memmi,

Qui princeps vita rationem inuenit eam, que

Nunc appellatur sapientia, quique per artem

Fluctibus è tantis vitam tantisque tenebris,

In tam tranquillo & tam clara luce locauit.

Voyla des parolles tresmagnifiques & belles: mais vn bien legier accident mist l'entendement de cetuy-cy en pire estat, que celuy du moindre bergier nonobstant ce Dieu precepteur & ceste diuine sapience. De mesme impudence est ce iugeiment de Chrisippus , que Dion estoit aussi vertueux que Dieu. Et mon Seneca, recognoit , dit-il , que Dieu luy a donné le viure:mais qu'il a de soy & aquis par ses estudes le bien viure. Il n'est rien si ordinaire que de renconter des traictz de parcellle facon: & toutesfois ie reconnoy qu'il n'y a nul de nous, qui s'offence tant de se voir aparier a Dieu , comme il fait de se voir deprimer au reng des autres animaux: tant nous sommes pius talous de nostre interest, que de celuy de nostre createur. Mais il faut mettre aux pieds ceste sote vanite & secouer viuement & hardimēt les fondemens ridicules, sur quoy ces fausses opiniōs se bastissent. Tant qu'il pennera auoir quelque moyen & quelque force de soy, iamais l'homme ne reconnoistra ce qu'il doit a son maistre. Il fera tousiours de ses œufs poules, cōme on dit, il le faut mettre du tout en chemise. Voyons quelque notable exēple de l'effet de sa sagesse. Possidonius le philosophe estant pressé d'une si douloreuse maladie , qu'elle luy faisoit tordre les bras & grincer les dents , pensoit biē faire la figue a la douleur pour s'escrier contre elle , Tu as beau faire

faire , si ne diray - ie pas que tu sois mal . Il sent les mesmes paliions que mon laquay , mais il se gendarme sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte . Ce n'est que vent & parolles . Mais quand la science feroit parefect ce qu'ilz disent , de émousser & rabatre quelque chose des pointes de la douleur & de l'aigreur des infortunes qui nous suyuent , que fait elle , que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance & plus euidemment ? Le philosophe Pyrrho courant en mer l'hazard d'une grande tourmente , ne presentoit a ceux qui estoient avec lui a imiter que la resolution & securité d'un porceau , qui voyageoit avecques eux , regardat ceste tempeste sans effroy & sans a l'arme . La philosophie au bout de ses preceptes nous renvoie aux exemples d'un athlète & d'un muletier , ausquelz on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort , de douleurs & d'autres accidēs , & plus de fermeté , que la science n'en fournit onques a nul qui n'y fust nay & preparé de soy mesmies par habitude naturelle . Certes la cognoissance nous esguise plustost au ressentimēt des maux qu'elle ne les alege . Qui fait qu'on incise & taille les tēdres membres d'un enfant plus aisément que les noſtres , & encore plus ceux d'un cheual ; si ce n'est l'ignorance ? Combien en a rendu de malades la feule force de l'imagination ? Nous en voyons ordinairement se faire seigner , purger , & me-

& medeciner , pour guerir des maux qu'ilz ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent , la science nous preste les siens. Ceste couleur & ce teint vous presagent quelque defluxion catarreuse: ceste faison chau de vous menasse d'vne émotion fureuse: ceste coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous aduertit de quelque notable & voisine indisposition: & en fin elle s'en adresse tout de trousslement a la santé mesme : ceste allegresse & vigueur de ieunesse ne peut arrester en vne assiette, il luy faut defrober du sang & de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesmes. Comparez la vie d'un homme asseruy a telles imaginatiōs, a celle d'un laboureur se laissant aller apres son appetit naturel , me surrant les choses au seul gouſt present, sans science & sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a : la ou l'autre a souuent la pierre en l'ame auant qu'il l'ait aux reins:cōme s'il n'estoit point assez a temps pour souffrir le mal lors qu'il y sera, il l'anticipe par imagination , & luy court au deuāt. Ce que ie dy de la medecine il se peut tirer par exemple generalement a toute sciēce: d'ou est venue ceste ancienne opinion des philosophes , qui logeoient le souuerain bien a la recognoissance de la foibleſſe de nostre iugement. Mon ignorance me preſte autant d'occasion d'esperance que de crainte, & n'ayant autre regle au discours de ma santé que celle des exē-
ples

bles d'autrui, & des euenemens que ie vois ailleurs en pareille occasion, i'en trouue de toutes sortes & m'arreste aux comparaisons , qui me sont les plus fauorables. Je reçois la santé les bras ouuertz, libre, plaine & entiere : & esguise mon goust a la iouir, d'autant plus qu'elle m'est moins ordinaire & plus rare: tant s'en faut que ie trouble son repos & sa douceur par l'aimertume d'vne nouuelle & contrainte forme de viure. Les bestes nous monstrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies & de foiblesse. Et d'o vient ce qu'on trouve par experience, que les plus grossiers & plus lourds se trouuent plus fermes & plus desirables aux executions amoureusees, & que l'amour d'vn muletier se rend souuent plus acceptable, que celle d'vn galant homme: sinon que en cetuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt, & la lasse? comme elle lasse aussi & trouble ordinairement soy mesmes. Qui la desment? qui la iette plus coustumierement a la manie que sa promptitude? sa pointe? son agilité? & en fin sa force propre? Aux actios des hommes insans nous voyons combien prepremant s'auient la folie avecq les plus vigoureuses operations de nostre ame. Outre cela qui ne scait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecq les gaillardes eleuations d'vne ame libre, & les effectz d'une vertu supreme & extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables & excellas:

aussi n'est il point qui aiêt tât de propencio a la folie. Infinis espris se treuuet ruines par leur propre force & soupplesse. Quel faut viêt de prêdre de sa propre agitatio & allegresse le plus iudicieux, le plus delicat , le plus formé a lair de ceste biē antique, naïfue & pure poisie, qu'autre poëte Italien aie iamais esté? N'a il pas dequoy sçauoir gré a ceste sienne viuacité meurtriere? a ceste clarté qui la aueuglé? a ceste exacte, & tendue apprehēcio de la raison, quil a mis sas raisō? a la curieuse & labourieuse queste dessciences, qui la conduit a la bestise? a ceste rare aptitude aux exercices de l'ame, qui la rádu sans exercice & sans ame? I'euz plus de d'esprit encore que de compassiō de le voir a *Ferrare* en si piteux estat suruiuât a soy-mesmes , mesconoissant & soy & ses ouurages, lesquels sans sō sceu, & toutesfois a sa veüe on a mis en lumiere incorrigés & informes. Voulezvo^o vn hōme sain, levoulezvo^o reglé & enferme & sure posture, affublez le de tenebres d'oisiveté & de pesâleur. Et si on me dit q̄ la cōmodité d'auoir le goust froid & mousse aux douleurs & aux maux, tire apres soy céte incōmodité de no^o rédre aussi par cōsequēt moins delicatz & friās a la iouissâce des biēs & des plaisirs, cela est vray: mais la misere de nostre cōdition porte que nous n'auons pas tât a desirer qu'a craindre, & que l'extreme volupté ne nous touche pas cōme vne legiere douleur. Nous ne sentōs pas l'étiere santé comme la moindre des maladies.

pungit

*In cuto vix summa violatum plagula corpus,
Quando valere nihil quemquam mouet. Hoc in-
uat vnum,*

*Quod me non torquet latus aut pes : cetera quis-
quam*

Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem.
 Nostre bien estre ce n'est que la priuation d'estre mal. Voyla pourquoy la seete de philotophie , qui a le plus faict valoir la volupte & la montee a son plus haut pris, encore l'a elle rengee a la seule indolence. Le n'auoir point de mal c'est le plus heureux bien estre que l'homme puisse esperer. Car ce mesme chatouillement & esguisement , qui se rencontre en certains plaisirs , & semble nous enleuer au dessus de la sante simple & de l'indolence , ceste volupte actiue, mouuante, & ie ne sçay commet cuisante & mordante , celle la mesme ne visé qu'a l'indolence, cōme a son but. L'appetit qui nous rauit a l'accointance des femmes, il ne cherche qu'a fuyr la peine que nous apporte le desir ardent & furieux , & ne demande qu'a l'affouir & se loger en repos , & en l'exemption de cette fieur. Ainsi des autres. Ie dy dōq, que si la simplessous nous achemine a point n'auoir de mal, elle nous achemine a vn tres-heureux estat selon nostre condition. C'est vn tresgrand auantage pour l'honneur de l'ignorance , que la science mesme nous reiette entre ses bras , quand elle se trouue empeschée a nous tendre & roidir contre

contre la pesanteur des maux: elle est contrain-
te de venir a ceste composition de nous lâcher
la bride & donner congé de nous sauver en son
girô & nous mettre soubz sa faueur a labri, des
coups & iniures de la fortune. Car que veut el-
le dire autre chose , quand elle nous presche de
nous seruir pour consolation des maux presens,
de la souuenance des biens passéz , & d'apeller
a nostre secours vn contentement esuanouy &
passé, pour l'opposer a ce qui nous presse & of-
fence? si ce n'est que ou la force luy manque, el-
le veut viser de ruse , & donner vn tour de sou-
plesse & de iambe, ou la vigueur du corps & des
bras vient a luy faillir. Car non seulement a vn
philosophe , mais simplement a vn homme ras-
sis, quand il sent par effect l'alteration cuisante
d'une fieure chaude , quelle monnoie est-ce de
le payer de la souuenance de la douceur du vin
Grec. De mesme condition est cest autre con-
seil, que la philosophie donne, de maintenir en
la memoire seulement le bon-heur passé, & d'en
effacer les desplaisirs que nous auons souffertz,
comme si nous auions en nostre puissance la
science de l'oubly. Comment? la philosophie
qui me doit mettre les armes a la main , pour
combattre la fortune, qui me doit roidir le cou-
rage pour fouler aux pieds toutes les aduersités
humaines, vient elle a ceste mollesse de me fai-
re couniller par ces destours vains & ridicules?
Car la memoire nous represente, nô pas ce que

nous choisissions, mais ce qui luy plaist. Voire il n'est rien qui imprime si viuemēt quelque chose en nostre souuenāce que le desir de l'oublier. C'est vne bonne maniere de donner en garde & d'emprindre en nostre ame quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et de qui est ce conseil pourtant? de celuy,

*Qui genus humanum ingenio superauit, & omnes
Præstrinxit stellas, exortus uti atherius sol.*

De vuyder & desgarnir la memoire est-ce pas le vray & propre chemin a l'ignorance? Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprûter du vulgaire des apparences friouoles, ou la raison viue & forte ne peut assez: pourueu qu'elles nous seruēt de contentement & de consolation. Ou ils ne peuvent guerir la playe, ilz sont contés de l'endormir & plastrer. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouuoient adiouster de l'ordre & de la constance en vn estat de vie, qui se maintint en plaisir & en trāquillité par quelque foiblesse & maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent:

potare, & spargere flores

Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.

Il se trouueroit plusieurs philosophes de l'aduis de Lycas: cetuy-cy ayant au demeurant ses meurs bien reglées, vivant doucement & paisiblement en sa famille, ne manquant a nul office de son devoir enuers les siens & les estrangiers, se conseruant tres-bien des choses nuisibles, s'estoit

ftoit par quelque alteration de sens imprimé en la fantasie vne resuerie: c'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres a y voir des passetéps, des spectacles, & des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fust par les medecins, de ceste humeur peccante, a peine qu'il ne les mit en proces pour le restablir en la douceur de ces vaines imaginations.

pol me occidisti amici,

Non seruasti ait, cui sic extorta voluptas,

Et demptus per vim mentis gratissimus error.

D'une pareille resuerie a celle de Thrasilaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit a croire que tous les nauires qui relaschoint du port de Pyré & y abordotent, ne trauailloint que pour son seruice: se resiouissant de la bonne fortune de leur nauigation, les recueillât avec feste & contentement. Son frere Crito l'ayant fait remettre en son meilleur sens, il regretoit ceste sorte de condition, en laquelle il auoit vescu plein de liesse & descharge de toute sorte de desplaisir. C'est ce que dit ce vers ancien Grec, qu'il y a beaucoup de commodité a n'estre pas si aduisé.

Ἐν τῷ ὀποῖνι γερ μηδὲν ἔδιστος βίος:

Et l'Ecclasiaste, En beaucoup de sagesse beaucoup de desplaisir: & qui acquiert science s'acquiert du trauail & tourment. Cela mesme, a quoy toute la philosophie cōsēt, ceste dernière

recepte qu'elle ordonne a toutes sortes de necessitez, qui est de mettre fin a la vie, que nous ne pouuons supporter,

Vinere si recte nescis, decede peritis.

Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti:

Tempus abire tibi est. ne potum largius aquo

Rideat, & pulset lasciuia decentius aras.

qu'est ce autre chose qu'vne confession de son impuissance, & vn renouoy non seulement a l'ignorance, pour y estre a couvert, mais a la stupidite mesme, au non sentir, & au non estre?

Democritum postquam matura vetustas

Admonuit memorem, motus languescere mentis:

Sponte sua lateo caput obuius obtulit ipse.

C'est ce que disoit Antisthenes, Qu'il faloit faire prouision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre. Et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poete Tyrtæus.

De la vertu, ou de mort approcher.

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente & meilleure, comme ie commençois tantost a dire. Les simples, dit S. Paul, & les ignorans s'eflouent & se faisissent du ciel, & nous, a tout nostre sçauoir, nous plongeons aux abyssmes infernaux. Je ne m'arreste ny a Valentian ennemy declairé de la science & des lettres, ny a Lici-nius, tous deux Empereurs Romains, qui les nō-moit le venin & la peste de tout estat politique, ny a Mahumet, qui a interdit la sciencce a ses hommes

hommes. Mais l'exemple de ce grand Lycurgus & son autorité doit certes auoir quelque poids , & la reuerance de ceste diuine police Lacedemoniene si grande , si admirable & si long temps fleurissante en vertu & en bon heur sans aucune institution ny exercice de lettres.

Ceux qui reuennent de ce monde nouueau qui a esté descouvert du temps de nos peres , ils nous peuuent tesmoigner combien ces nations sans magistrat & sans loy viuent plus legitiment & plus reglement que les nostres, ou il y a plus d'officiers & de loix , qu'il n'y a d'autres hommes,& qu'il n'y a d'actions.

Di cittatorie piene & di libelli,

D'esamine & di carte,di procure

Hanno le mani & il seno & gran fastelli

Di chiose,di consigli & di lettura

Per cui le facultade poverelli

Non sono mai ne le citta sicure,

Hanno dietro & dinanzi & d'ambi ilati

Notai procuratori & aduocati.

C'estoit ce que disoit vn senateur Romain des derniers siecles, que leurs predecesseurs auoient l'alaine puante a l'ail , & l'estomac misqué de bonne conscience:& qu'au rebours ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puans au dedans a toute sorte de vices. C'est a dire, comme ie pense, qu'ilz auoient beaucoup de sçauoir & de suffisance,& grād faute de preu-d'hōmie. L'inciuité,l'ignorance,la simpleſſe,

La rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence. La curiosité, le scuooir, la subtilité, traînent la malice a leur suite. L'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté (qui sont les pieces principales pour la conseruation de la société humaine) demandent vne ame vuyde, docile & ne presumant rien de soy. Les Chrestiens ont vne particuliere cognoissance, combien la curiosité est vn mal naturel & originel en l'homme. Le soin de s'augmenter en sagesse & en science, ce fut la premiere ruine du genre humain, c'est la voye, par ou il s'est precipité a la damnation eternelle. L'orgueil est sa perte & sa corruption. C'est l'orgueil qui iette l'homme a quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouuelleterez, & aymer mieux estre chef d'yne troupe errante, & defuoyée au sentier de perdition, aymer mieux estre regent & precepteur d'erreur & de mensonge, que d'estre disciple en l'escole de verité, se laissant mener & conduire par la main d'autrui a la voye batue & droituriere. C'est al'auanture ce que diët ce mot Grec ancien, que la superstition suit l'orgueil, & luy obeit comme a son pere : *νι δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τυφῷ πειθεται*. La sainte parole declare misérablesceux d'entre nous, qui s'estiment: Bourbe & cendre, leur dit-elle, qu'as tu a te glorifier? & ailleurs, Dieu a faict l'homme semblable

ble a l'ombre , de laquelle qui iugera, quand par l'esloignement de la lumiere elle sera es-uanouye ? Ce n'est rien a la verite que de nous : Il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur diuine, que des ouurages de nostre crea-
teur ceux la portent n mieux sa marque , & sont
mieux siens, que nous entendons le moins: c'est
aux Chrestiens vne occasion de croire , que de
rencontrer vne chose incroyable. Elle est d'au-
tant plus selon raison , qu'elle est contre l'hu-
maine raison. Nous disons bien puissance, veri-
té, iustice : ce sont parolles qui signifient quel-
que chose de grand: mais ceste chose la nous ne
la voyons aucunement , ny ne la conceuons.
C'est a Dieu seul d'interpreter ses ouurages &
de se cognoistre. La participation que nous
auons a la cōnoissance de la verité, quelle qu'el-
le soit, ce n'est pas par nos propres forces que
nous l'auōs acquise. Dieu nous a assez apriis cela
par les tesmoins, quil a choisi du vulgaire, sim-
ples & ignorans , pour nous instruire de ses ad-
mirables secrets. Nostre foy ce n'est pas nostre
acquetit, c'est vn pur presēt de la liberalité d'au-
truy. Ce n'est pas par discours ou par nostre en-
tendemēt que nous auōs receu nostre religion,
c'est par authorité & par commandemēt estrā-
gier. La foiblesse de nostre iugemēt nous y ai-
de plus que la force, & nostre aueuglement plus
que nostre cler-voyace. C'est par l'entremise de
nostre ignorance plus que de nostre sciēce, que

nous sommes sçauans de ce diuin sçauoir. Ce n'est pas merueille, si nos moyens naturels & terrestres ne peuuent conceuoir ceste connoissance supernaturelle & celeste: aportons y seulement du nostre, l'obeissance & la subiection: car, comme il est escrit, Je destruiray la sapience des sages, & abatray la prudenece des prudés. Ou est le sage? ou est l'ecriuain? ou est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce monde? Car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapiéce, il luy a pleu par la vanité de la predication sauuer les croyás. Si me faut il voir en fin, s'il est en la puissance de l'homme de trouuer ce qu'il cerche: & si este queste, qu'il y a employé depuis tant de siecles, l'a enrichi de quelque nouvelle force & de quelque verité solide. Je croy qu'il me confessa, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir apriſ a reconnoistre sa vilité & sa foibleſſe. L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'auons par long eſtude confirmée & auerée. Il est aduenu aux gens véritablement sçauans ce qui aduient aux espics de bled: ils vont s'eſleuant & fe hauffant la teste droite & fiere tant qu'ils sont vuides: mais quand ils sont pleins & grossis de grain en leur maturité, ilz commencent a s'humilier & abaisſer les cornes. Pareillement les hommes ayant tout essayé & tout fondé, n'ayant trouué en tout

tout cest amas de sciēce & prouision de tant de choses diuerses, rien de massif & de ferme, & riē que vanité, ilz ont renoncé a leur presumption, & reconneu leur condition naturelle. Le plus sage homme qui fut onques (& qui a l'auanture n'eust nulle plus iuste occasiō, d'estre appellé sage, que de ceste sienne sentence) quand on lui demanda ce qu'il sçauoit, respondit Qu'il sçauoit cela, qu'il ne sçauoit rien. Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grand part de ce que nous sçauons est la moindre de celles que nous ignorons : c'est a dire, que ce mesme que nous pensons sçauoir, c'est vne piece, & bien petite, de nôstre ignorance: & Cicero mesmes, qui deuoit au sçauoir tout son vaillant, Valerius dict, que sur sa vieillesse il commença a desestimer les lettres. L'auroy trop beau ieu, si ie vouloy cōsiderer l'hôome en sa commune façon & en gros: & le pourroy faire pourtāt par sa regle propre, qui iuge a la verité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissions la le peuple,

qui vigilans stertit,

Mortua cui vita est, prope iam viuo atque vidēti;
qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la plus part de ses facultez naturelles oy-siues. Je veux prendre l'homme en sa plus haute assiette. Cōsiderons le en ce petit nombre d'hômes excellens & triez, qui ayât esté douez d'vne belle & particuliere force naturelle, l'ôt encore roidie & esguisée par soin, par estude & par art,

& l'ont môtée au plus haut point, ou elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame a tout sens & a tout biais, l'ôt appuyée & estançonné de tout le secours estrangier, qui luy a esté propre, & enrichie & ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter pour sa cōmodité du dedans & dehors du monde : c'est en eux que loge la hauteur extreme de l'humaine nature. Ils ont reglé le móde de polices & de loix. Ils l'ôt instruit par arts & sciences, & instruit encore par l'exemple de leurs meurs admirables en reglemēt & en droiture. Je ne mettray en comte que ces gés la, leur tesmoignage, & leur experience. Voyons iusques ou ils sont allés, & a quoy ilz se sont resolus. Les maladies & les defauts que nous trouuerōs en ce collège la, le móde les pourra hardimant biē auouér pour siens. Quicōque cherche quelque chose, il en viēt a ce point, ou qu'il dit, qu'il l'a trouuée, ou qu'elle ne se peut trouuer, ou qu'il en est encore en queste. Toute la Philosophie est départie en ces trois gères. Sō dessein est de chercher la verité, la sciēce & la certitude. Aristoteles, Epicurus, les Stoiciés, & autres ont pensé l'auoir trouuée. Ceux-cy ont estable les arts & les sciences, que nous auons, & les ont traitées, comme notices certaines. Clitomachus, Carneadés, & les Academiciens ont desesperé de leur queste, & iugé, que la verité ne se pouuoit conceuoir par noz moyés. La fin de ceux-cy, c'est la foibleſſe & humaine ignorance;

rance , ce party a eu la plus grande fuyte , & les
sectateurs , les plus nobles . Pyrrho et autres
Sceptiques ou Epechistes disent , qu'ils sont en-
core en cherche de la verité : Ceux-cy iugēt que
ceux qui pensent l'auoir trouuée , se trōpent in-
finiemment , & qu'il y a encore de la vanité trop
hardie en ce second degré , qui assoure que les
forces humaines ne sont pas capables d'y at-
teindre . Car cela d'establir la mesure de nostre
puissance , de cōnoistre & iuger la difficulté des
choses , c'est vne grande & extreme science , de
laquelle ils doutent que l'hôome soit capable .

Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit,

An sciri possit, quo se nil scire fatetur.

L'ignorance qui se fçait , qui se iuge & qui se cō-
damne , ce n'est pas vne entiere ignorance : pour
l'estre , il faut qu'elle s'ignore soy-mesme . De
façon que la profession des Phyrromiens est
de branler , douter , & enquérir , ne s'assurer de
rien , ne se respondre de rien . Des trois actions
de l'ame , l'imaginative , l'appetitive , et la con-
sentante , ils en reçoivent les deux premieres : la
derniere ils la soustienent et la maintiennent
ambigue , sans inclination , ni approbation d'v-
ne part ou d'autre , tant soit-elle legiere . Or ce-
ste assiete de leur iugemēt droite et inflexible ,
receuant tous obiectz sans application et con-
sentement , les achemine a leur Ataraxie , qui est
vne condition de vie paisible , rassise , exempte
des agitations que nous receuons par l'impre-
sion

fion de l'opinion & science que nous pesons a-
uoir des choses. D'ou naissent la crainte, l'au-
rice, l'envie, les desirs immoderés, l'ambition,
l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté,
la rebellion, la desobeissance, l'opiniatreté, & la
plus part des maux corporels . Voire ils s'ex-
ercent par la de la jalouse de leur discipline. Car
ils debattent d'une bien molle faço. Ils ne crai-
gnent point la reuanche a leur dispute . Quand
ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient
bien marris qu'on les en creut, & cerchent qu'o
les contredie , pour engendrer leur dubitation
& surceance de iugement, qui est leur fin. Ils ne
mettent en auant leurs propositions , que pour
combattre celles qu'ils pensent, que nous ayons
en nostre creance. Si vous prenez la leur, il pré-
dront aussi volontiers la contraire a soustenir:
tout leur est vn:ils n'y ont nul chois. Si vous e-
stablissez que la nege soit noire,ils argumētent
au rebours, qu'elle est blanche . Si vous dites
qu'elle n'est ni lvn,ni l'autre,c'est a eux a main-
tenir qu'elle est tous les deux. Si par certain iu-
gement vous establissez , que vous n'en scauez
rien,ils vous maintiendront que vous le scauez.
Voire & si par vn axiome affirmatif vous asseure-
rez que vous en doutez,ils vous iront debattant
que vous n'ē doutés pas,ou que vous ne pouuez
iuger & establir que vous en doutez. Et par ce-
ste extremité de doute, qui se secoue soy-mes-
me,ils se séparent & se diuisent de plusieurs opi-
nions,

nions, de celles mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons, le doute et l'ignorâce. Leurs façons de parler sont, le n'establis rien: Il n'est non plus ainsi qu'ainsi, ou que ni l'un ni l'autre: Je ne le comprens point. Les apparences sont égales par tout: la loy de parler, & pour & contre est pareille. Leur mot sacramental, c'est *πέντε*, c'est a dire ie soutiens, ie ne bouge. Voilà leurs refreins, & autres de pareille substâce. Leur effect, c'est vne pure, entiere & tres-parfaicté surceance de iugement. Ils se seruent de leur raison pour enquérir & pour debatre: mais non pas pour rien arrester & choisir. Quiconque imaginera vne perpetuelle confession d'ignorance, vni iugement sans pente & sans inclination, a quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le Pyrronisme: i'exprime ceste fantasie autant que ie puis, par ce que plusieurs la trouuent difficile a conceuoir, & les autheurs mesmes la representent vn peu obscurement & diversement. Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon. Ils se prestent & accômodent aux inclinations naturelles, a l'impulsion & contrainte des passions, aux constitutions des loix & des coutumes, & a la tradition des arts. Ils laissent guider a ces choses la leurs actions communes, sans aucune opinatiō ou iugement. Qui fait que ie ne puis pas bien assortir a ce discours, ce que Laertius dict, de la vie de Pyrro, & a quoy Lucianus, Aulus Gellius, & autres

autres semblent s'incliner : car ils le peignent stupide & immobile, prenant vn train de vie farouche & inassociable , attendant le hurt des charretes, se presentant aux precipices, refusant de s'accômoder aux loix . Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou souche : il a voulu se faire homme vivant, discourant & raisonnant, jouissant de tous plaisirs & commoditez naturelles, embeloignant & se seruant de toutes ses pieces corporelles & spirituelles. Lespritleges fantastiques, imaginaires & faux que l'homme s'est usurpé, de iuger, de connoistre, de scauoir, d'ordôner, d'establir, il les a de bône foy renoncez & quittez. Il n'est rien en l'humaine inuention, ou il y ayt tant de verisimilitude & d'aparence. Ceste-cy presente l'homme nud & vuide, reconnoissant sa foibleſſe naturelle, propre a receuoir d'ē haut quelque force estrâgere, desgarni d'humaine sciéce, & d'autant plus apte a loger chez soy la diuine instruction & créace: n'establissant nul dogme, & s'exéptant par consequant des vaines & irreligieuses opinions introduites par les autres ſectes. Accepte, dit l'Ecclesiaste, en bône part les choses au visage & au gouſt, qu'elles ſe preſentent a toy, du iour a la iournée: le demeurat est hors de ta cōnoiſſance. Voila cōment des trois generales ſectes de Philosophie, les deux font expreſſe profession de dubitatio & d'ignorāce: & en celle des dogmatistes, qui est troſiéme, il est

est ayse a descourir , que la plus part n'ot pris
le visage de l'asseurance que par contenace . Ils
n'ot pas tat pense nous establir quelque certitude ,
que nous monstrar iusques ou ilz estoient
allez en ceste chasse de la verite . Aristote nous
entasse ordinairement vn grand nôbre d'autres
opinions , & d'autres creaces , pour y comparer
la siene , & nous faire voir de combien il est allé
plus outre , & combien il est approche de plus
pres de la verisimilitude . Car la verite ne se iuge
point par authorite & tesmoignage d'autruy .
Cestuy-cy est le prince des dogmatistes , & si
nous aprenois de luy , que le beaucoup sçauoir
aporte l'occasion de plus doubter . On le void a
escient (comme pour exemple sur le propos de
l'immortalite de l'ame) se couurit souuat d'ob-
scurite si espesse & inextricable , qu'on n'y peut
rien choisir de son opinion . C'est par effet vn
Pyrrhonisme qu'il represente sous la forme de
parler qu'il a entreprise . Chrysippus disoit , que
ce que Platon & Aristote auoient escrit de la
Logique , ils l'auoient escrit par ieu & par exer-
cice : & ne pouuoit croire qu'ils eussent parlé a
certes d'vne si vaine matiere . Ce que Chrysipp^o
disoit de la Logique , Epicur^o l'eust encores dit
de la Rhetorique , & ce croy-ie , de la Grâmaire :
& Socrates & Seneca , de toutes les autres sci-
ences , sauf celle qui traite des meurs & de la vie .
Car la plus part des arts ont esté ainsi mespri-
fées par le sçauoir mesmes & par la philosophie .

Mais

Mais ils n'ont pas pensé qu'il fut hors de propos d'exercer leur esprit es choses mesmes, ou il n'y auoit nulle solidité profitable. Au demeurant, les vns ont estimé Plato dogmatiste, les autres dubitateur & ne rien establisstant, les autres en certaines choses l'un, & en certaines choses l'autre. Il est ainsi de la pl^e part des auteurs de ce tiers genre. Ils ont vne forme d'escrire douteuse & irresolue, & vn stile enquérant plus tost qu'instruisant : encore qu'ils entreusement souuent des traitz de la forme dogmatiste. Chez qui se peut voir cela plus clairement, que chez nostre Plutarque? cōbien diuersement discourt il de mesme chose? combien de fois nous presente il deux ou trois causes contraires de mesme subiect, & diuerses raisons, sans choisir celle que nous auons a suiuire. Que signifie ce sien refrein: en vn lieu glissant & coulant suspendōs nostre creance: car, comme dit Euripides,

*Les œuures de Dieu en diuerses
Façons nous donnent des trauerses.*

Il ne faut pas trouuer estrange si gens desesperez de la prise n'ont pas laissé de prendre plaisir a la chasse. L'estude estant de soy, vne occupation plaisante & agreable, & si plaisante, que par my les voluptez les Stoiciens defendant aussi celle qui se prend de l'exercitation de l'esprit, & y veulent de la moderation. Democritus ayant mangé a sa table des figues, qui sentoient au miel, commença soudain a chercher en son

en son esprit , d'où leur venoit ceste douceur inusitée , & pour s'en esclaircir s'aloit leuer de table , pour voir l'affiecte du lieu ou ces figues auoient esté cueillies . Sa chambrière , ayant enté du de luy la cause de ce remuement , luy dit en riant , qu'il ne se penast plus pour cela , car c'estoit qu'elle les auoit mises en vn vaisseau , ou il y auoit eu du miel . Il se despita & se mit en choler , dequoy elle luy auoit osté l'occasiō de ceste recherche & desfrobé la matiere a sa curiosité . Va , luy dit-il , tu m'as fait desplaisir : ie ne lairray pas pourtant d'en chercher la cause , comme si elle estoit naturelle . Ceste histoire d'un fameus & grād Philosophe , nous represente biē clairemēt ceste passiō studieuse , qui nous amuse a la poursuite des choses , de l'aquet desquelles nous sommes desesperez . Plutarque recite vn pareil exemple de quelqu'vn , qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce , dequoy il estoit en doute , pour ne perdre le plaisir de le chercher , comme l'autre qui ne vouloit pas que son medecin luy ostat l'alteration de la fievre , pour ne perdre le plaisir de l'affouuir en beuant . Je ne me persuade pas aisement , qu'Epicurus , Platō , & Pythagoras nous ayent donné pour argent contēt leurs Atomes , leurs Idées , & leurs Nom bres . Ils estoient trop cler-voyās , pour establir leurs articles de foy , de chose si incertaine , & si debatable . Mais en ceste obscurité & ignorāce du mōde , chacū de ces grāds personnages s'est

trauailé d'apporter vne telle quelle image de lumiere: & ont esbatu leur ame a trouuer des inuentions , qui eussent au moins vne plaisante & subtile apparéce. Vn ancien, a qui on reprochoit, qu'il faisoit professio de la Philosophie, de laquelle pourtät en son iugement, il ne faisoit pas grād compte, respōdit que cela c'estoit vray mant philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, & ont trouué ceste occupation propre a la naturelle curiosité qui est en no^o: aucunes choses ilz les ont esrites pour l'ytilité publique, comme les religiōs : car il n'est pas deffendu de faire nostre profit de la mensonge mesme, s'il est besoing, & a esté raisonnable pour ceste cōsideration, que plusieurs opiniōs, qui estoient sans apparéce, ils n'ayēt voulu les espelucher au vif, pour n'ēgēdrer du trouble en l'obeissance des loix & coustumes de leur pais. Il y a d'autres subiectz qu'ils ont belutez, qui a gauche, qui a dextre, chacun se trauaillant a y donner quelque visage a tort ou a droit. Car n'ayans riē trouué de si occulte, dequoy ils n'ayēt youlu parler , il leur est souuent force de forger des coniectures vaines & foibles : non qu'ils les prinsent eux mesmes pour fondemēt, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude. Et si on ne le prenoit ainsi, cōment couririons nous vne si grande inconstence , varieté, & vanité d'opinions, que nous voyōs auoir esté produites par ces ames excellentes

lentes & admirables? Car pour exemple, qu'est il plus vain, que de vouloir regler Dieu & le monde a nostre capacite & a nos loix? & nous seruir aux despens de la diuinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartira nostre naturelle condition? & par ce que nous ne pouuons estendre nostre veue iusques en son glorieux siege, l'auoir ramené ça bas a nostre corruption & a nos miseres? De toutes les opinions humaines & anciennes touchant la religion, celle la me semble auoir eu plus de vray-semblance & plus d'excuse, qui recônoissoit Dieu comme vne puissance incomprehensible, origine & cōseruatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, receuant & prenant en bonne part l'honneur & la reuerance, que les humains luy rendoient soubz quelque visage, & en quelque maniere que ce fut. Car les deitez, ausquelles l'homme de sa propre inuention a voulu döner vne forme, elles sont injurieuses, pleines d'erreur & d'impiété. Voila pourquoi de toutes les religiōs, que saint Paul trouua en credit a Athenes, celle qu'ils auoient desdiée à vne diuinité cachée & inconnue, luy sembla la plus excusable. De celles ausquelles on a donné quelque corps, comme la nécessité l'a requis, pour la conception du peuple, par my ceste cecité vniuerselle, ie me fuisse, ce me semble, plus volontiers ataché a ceux qui adoroient le Soleil,

La lumiere commune,
L'œil du monde: & si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont ses yeux radieus.
Qui donent vie a tous, nous maintienēt et gardēt,
Et les faictz des humains en ce monde regardent:
Ce beau ce grand soleil , qui nous fait les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons.
Qui remplit l'univers de ses vertus connues:
Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les nues:
L'esprit, l'ame du monde, ardent & flamboyant,
En la course d'un iour tout le Ciel tournoyant,
Plein d'immense grādeur, rond, vagabōd' & ferme:
Lequel tient dessous luy tout le monde pour terme:
En repos sans repos, oyſſif, & sans seiour,
Filz aisné de nature, & le pere du iour.
 D'autat qu'outre ceste siēne grandeur & beauté, c'est la pieſe de ceste machine, que nous decouurons la plus esloignée de nous , & par ce moyen ſi peu connue, qu'ils estoient excusables d'en entrer en admiration & espouuantement. Les choses les plus ignorées ſont plus propres a eſtre deifiées. Car d'adorer celles de nostre forte, maladives , corruptibles & mortelles, comme faisoit toute l'ancienneté des hommes, qu'elle auoit veu viure & mourir , & agiter de toutes nos paſſions, cela ſurpaſſe toute foibleſſe de diſcourſs. I'eufſe enco re plutoſt ſuy ui ceus, qui adoroient le ſerpent , le chien & le bœuf: d'autant que leur nature & leur eſtre nous eſt moins connu , & auons plus de loy d'imaginer
 ce qu'il

ce qu'il nous plaist d'eux, et leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'auoir fait des dieux de nostre condition, de laquelle nous devons connoistre la foibleſſe & l'imperfection: leur auoir attribué le desir , la colere , la vengeance , les mariages , les générations , & les parenteles , l'amour , et la ialousie, noz membres & nos os, nos fieures & nos plaisirs, il faut que cela soit party d'vne merueilleuse yureſſe de l'entendeſſement humain: comme d'auoir attribué la diuinité a la peur , a la fieure & a la fortune , & autres accidens de nostre vie fresle & caduque. Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier a Dieu, il eust mieux fait, dit Cicero, de ramener a soy les conditions diuines, & les attirer ça bas, que d'euoyer la haut ſa corruption & ſa misere. Mais a le bien prendre, il a fait en plusieurs façons, & lvn, & l'autre de pareille vanité d'opinion. Quand les Philofophes speluchent la hierarchie de leurs dieux, & font les empreflés a distinguer leurs alliances , leurs charges, & leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ilz parlent à certes. Quand Platon nous deſchifre le vergier de Pluton, & les commoditez ou peines corporelles , qui nous attendent encore apres la ruine & aneantissement de noz corps, & les accommode au ſens & reſentiment, que nous auons en cete vie.

*Secreti celant colles & myrtea circum
Sylva tegit, cura non ipsa in morte relinquunt,*

Quand Mahumet promet aux siens vn paradis tapisssé, paré d'or & de pierre, garny de garfes d'excellente beauté, de vins, & de viures singuliers, ie voy bien que ce sont des moqueurs qui s'accōmodēt a nostre goust & a nostre bestise, pour nous emmierer & attirer par ces opinions & esperances, qui sont selō nostre portée & selon nostre sens corporel & terrestre. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes & hautaines, & si grande acointāce a la diuinité, que le furnom luy en est tres-iustement démeuré, ait estimé que l'homme, ceste vile creature, eut rien en luy accommodable & applicable a ceste incōprehensible puissance ? & qu'il ait creu que noz prises foybles & lâches fussent capables, ni la force de nostre goust assez ferme, pour participer a la beatitude, ou peine éternelle ? Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine, Si les plaisirs que tu nous prometz en l'autre vie, sont du goust de ceux, que i'ay senti ça bas, cela n'a riē de commun avec l'infinité. Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de lieffe, & ceste ame saisi de tout le cōtentemēt qu'elle peut desirer & esperer, nous sçauōs ce qu'elle peut, nous sçauons la foybleſſe & incapacité de ses forces. Cela ce ne feroit encors rien. S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de diuin. Si cela n'est tout autre, que ce que ie sens, & ce qui peut apartenir a ceste nostre cōdition

dition presente, cela ne peut estre mis en compte. La reconnoissance de nos parens, de noz enfans & de nos amis , si elle nous peut toucher & chatouiller en l'autre monde , si nous sommes capables d'vne telle sorte de plaisirs, nous sommes encore dans les commoditez mortelles & finies . Nous ne pouuons dignement conceuoir la grandeur de ces hautes & diuines promesses, si nous les pouuons conceuoir: pour dignement les imaginer , il les faut imaginer inimaginables , indicibles & incomprehensibles a l'homme . Oeil ne sçauroit voir, dit S. Paul, & ne peut monter en cœur d'homme l'heur que Dieu a préparé aux siens . Et si pour nous en rendre capables , on reforme & recharge nostre estre (comme tu dis Platon par tes purifications) ce doit estre dvn si extreme changement & si vniuersel , que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous , ce sera quelque autre chose qui receura ces recompenses . Car en la Metempsicose de Pythagoras & changement d'habitation , qu'il imaginoit aux ames , pensons nous que le lyon, dans lequel est l'ame de César, espouse les passions , qui touchoient César , & qu'il souffre pour luy ? & qu'es mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesme espece , les nouveaux venus ne soient autres que leurs predecesseurs ? des cendres dvn phœnix s'engendre , dit on, vn ver , & puis vn autre

phœnix. Ce segond phœnix qui peut imaginer qu'il ne soit autre que le premier? les vers qui font nostre soye, on les void comme mourir & assecher, & de ce mesme corps se produire vn papillon, & de la yn autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé vne fois d'estre, n'est plus.

*Nec si materiam nostram collegerit etas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vita,
Pertineat quidquam tamē ad nos id quoque factū,
Interrupta semel cum sit repetentia nostra.*

Et quand tu dis ailleurs Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme, a qui il touchera de iouir des recompenses de l'autre vie, tu nous dis chose qui a encore aussi peu d'apparence.

Car a ce compte ce ne sera plus l'homme, ni nous par consequēt a qui touchera ceste iouissance. Car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separatio, c'est la mort & ruine de l'estre de l'homme. Nous ne disons pas que l'homme souffre, quād les vers luy rongent ses membres, de quoy il viuoit, & que la terre les consomme:

*Et nihil hoc ad nos, qui coitu coniugioque
Corporis atque anime consistimus uniter apti.
Dauantage sur quel fondement de leur iustice
peuuent les dieux reconnoistre & recompenser
a l'homme apres sa mort ses operations bônes
& ver-*

& vertueuses: puis que ce sont eux mesmes, qui les ont acheminées & produites en luy? Et pourquoy s'offencent ilz & vengent sur nous les actions vitieuses , puis qu'ilz nous ont eux mesmes produictz en ceste condition fautiere , & que dvn feul clin de leur volonté ilz nous peuvent empescher de faillir. Epicurus oposeroit il pas cela a Platon avec grand apparence de l'humaine raison ? Elle ne fait que fouruoyer par tout,mais speciallement quand elle se mesle des choses diuines. Qui le sent plus euidamment que nous? Car encores que nous luy ayōs donné des principes certains & infaillibles,encore que nous esclairions ses pas par la fainete lampe de la verité , qu'il a pleu a Dieu nous communiquer:nous voyons pourtant iournellement , pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire , & qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée & batue par l'Eglise, cōme tout aussi tost elle se perd,s'embarrasse & s'entraue, tournoyant & flotat dans ceste mer vaste, trouble , & ondoyante des opinions humaines,sans bride & sans arrest. Aussi tost qu'elle pert ce grand & commun chemin,elle va se diuisant & se dissipant en mille routes diuerses. L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portée. L'ancienneté pensa,ce croy-ie, faire quelque chose pour la grandeur diuine de l'apparier a l'homme,la vestir de son acoustrement,de ses facultez , & estrener de ses belles

humours , tesmoin ceste opinion si receüe des sacrifices : & que Dieu eust quelque plaisir a la vengeance, au meurtre, & au tourment des choses par luy faiëtes , conseruées & créées, & qu'il se peut flater par le sang des ames innocentes: nō feulement des animaux qui n'en peuuent mez, ains des hommes mesmes , comme plusieurs nations, & entre autres la nostre , auoient en vage ordinaire. Et croy qu'il n'en est nulle exēpte d'en auoir faiët quelque essay. C'estoit vne estrange fantasie de vouloir contenter & plaire a la iustice diuine , par nostre torment & nostre peine , comme les Lacedemoniens qui caressoient leuſ Diane par le torment des enfans, qu'ilz faisoient foiter deuant son autel , souuent iusques a la mort. C'estoit vne humeur farouche de vouloir gratifier l'ourier par la ruine de son ouurage, & l'architecte par la subuersio de son bastiment: & de vouloir garentir la peine deue aux coupables par la punition des innocens, & que la poure Iphigenia au port d'Aulide par sa mort & par son sacrifice deschargeat enuers Dieu l'armée Grecque, des offêces qu'el le auoit commises. Ioint que ce n'est pas au criminel de se faire foiter a sa mesure & a son heure : c'est au iuge. Et puis l'offance consiste en la volonté , non aux espaules & au gosier. Ainsi ramplissoint ils la religion mesme de plusieurs mauuais effectz.

Sapius olim

Relligionz

Relligio peperit scelerata atque impia facta.

Or rien du nostre ne se peut apparier ou rapporter en quelque façon que ce soit a la nature diuine , qui ne la tache & marque d'autant d'imperfectiō. Ceste infinie beauté, puissance & bonté comment peut elle souffrir quelque correspondance & similitude a vne si vile chose & si abiete que nous sommes , sans vn extreme intrest & dechet de sa diuine grandeur? Toutesfois nous luy prescriuons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons (i'appelle raison noz resueries & noz songes, avec la dispense de la philosophie, qui dit le fol mesme & le mechât forcener par raison, mais que c'est raison errante) nous le voulons asseruir aux apparences vaines & foibles de nostre entendement a luy qui a fait & nous & nostre cognoissance. Parce que riē ne se fait de riē, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoy, Dieu nous a il mis en main les clefs & les derniers ressortz de sa puissance ? S'est il obligé a n'outrepasser les bornes de nostre science? Metz le cas où homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effets , penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a peu & qu'il ait employé toutes ses formes & toutes ses idées en cest ouurage. Tu ne vois que l'ordre & la police de ce petit caueau, ou tu es logé: au moins si tu la vois. Sa diuinité a vne iurisdiction infinie au dela. Ceste piece n'est rien au pris du tout.

Omnia

Omnia cum cælo terraque marique
Nil fuit ad summam summai totius omnem.
c'estvne loy municipalle que tu allegues. Tu ne
scays pas qu'elle est vniuerselle. Atache toy a ce
a quoy tu es subiect , mais non pas luy. Il n'est
pas ton confraire, ou concitoyen , ou compai-
gnon. S'il s'est aucunement communiqué a toy,
ce n'est pas pour se raualer a ta petitesse , ny
pour te donner le contrerolle de son pouuoir.
Le corps humain ne peut voler aux nues : c'est
pour toy. Le soleil branle sans seiour sa course
ordinaire. Les bornes des mers & de la terre ne
se peuuent confondre. L'eau est instable & sans
fermeté: vn mur est impenetrable a vn corps
humain:l'homme ne peut conseruer sa vie dans
les flammes : il ne peut estre & au ciel & en la
terre & en mille lieux ensemble corporelle-
mēt. C'est pour toy qu'il a saict ces regles:c'est
toy qu'elles attachent. Il a tesmoigné aux Chre-
stiens qu'il les a toutes franchies quand il luy
a pleu. De vray pourquoy tout puissant, comme
il est , auroit il restreint ses forces a certaine
mesure ? En faueur de qui auroit il renoncé son
priuilege? Ta raison n'a en nulle autre chose
plus de verisimilitude & de fondement , qu'en
ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes.
Les plus famieux & nobles esprits du téps passé
l'ont creuë,&aucuns des nostres mesmes, forcés
par l'apparence de la raison humaine : d'autant
qu'en ce battimēt, que nous voyons, il n'y a rien
seul

seul & vn , & que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre. Par ou il semble n'estre pas vray-semblable que Dieu ait faict ce seul ouurage sans compaignon: & que la matiere de ceste forme eust esté toute employée en ce seul indiuidu, notamment si c'est vn animant: comme ses mouuemens & action le rendent fort croyable. Or s'il y a plusieurs mondes, comme Platon , Epicurus & presque toute la philosophie a pensé, que sçauōs nous si les principes & les regles de cetuy-cy touchent les autres ? Ilz ont a l'auanture autre visage & autre police. Nous voyons en ce monde vne infinie dissemblance & varieté pour la seule distance des lieux. Ny le bled ny le vin, ny nul de nos animaux n'est cogneu en ce nouveau coin du monde, que nos peres ont descouert: tout y est autre. Et qui en voudra croire Pline & autres, il y a des natures & formes d'hommes en certains endroitz de la terre, qui ont fort peu de ressemblance a la nostre : comme ceux que Plutarque dit estre en quelque endroit des Indes n'ayants point de bouche & se nourrissans de la senteur de certaines odeurs. S'il est ainsi, combien y a il de noz descriptions de l'homme fauces? il n'est plus risible ny a l'auanture capable de raison & de societé. L'ordonnance & la cause de nostre bastiment interne seroint pour la plus part fautes. Dauantage, combiē y a il de choses en nostre cognoissance mesme, qui combatent ces belles

belles regles que nous auons taillées & prescrites a nature ? Et nous entreprandrons d'y attacher Dieu mesme? Combien de choses appellois nous miraculeuses, & contre nature? combien trouuons nous de proprietez occultes & de quint'essences? car a ce que ie puis comprédre, aller selon nature pour nous, ce n'est autre chose qu'aller selon nostre intelligēce, autāt qu'elle peut suyure & autāt que nous y voyōs. Ce qui est audela est monsttrueux & desordonné. Or a ce conte aux plus auisez & aux plus habilles tout sera donc mōsttrueux. Car a ceux la, la raison humaine a persuadé , qu'elle n'auoit ny force , ny cognoissance , ny pied , ny fondement quelconque: non pas seulement pour asseurer si nous viuons, tesmoin Euripides, qui dit estre en doute, si la vie que nous viuōs est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort, qui soit vie.

*Tίς δ'οἴδεν εἰ ζῆν τὸνθόν κίνδυνται θαυμάτων
τὸ ζῆν δὲ θρέσκειν εἶτι,*

Ie ne scay si la doctrine en iuge autremēt, & me soubz-mets en tout & par tout a son ordonnanee. Mais il m'a tousiours semblé qu'a vn homme Chrestien ceste sorte de parler est pleine d'indiscretion & d'irreuerance. Dieu ne peut mourir , Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire cecy, ou cela. Ie ne trouue pas bō d'enfermer ainsi la puissance diuine sous les lois de nostre parole. Et l'apparance qui s'offre a nous en

ces

ces propositions, il la faudroit repreſenter plus
reuerāment & plus religieusement. Nostre par-
ler a ſes foibleſſes & ſes defauts , cōme tout le
reſte. La plus part des occasions des troubles du
monde ſont Grammairienneſſes. Nos proceſ ſe naiffēt que du debat de l'interpretatio des loix,
& la plus part des guerres de cete impuiffance
d'auoir ſceu clairemēt exprimer les cōuentions
& traictēs d'accord des princes. Cōbiē de que-
relles & combien importātes a produit au mō-
de le doubtē du ſens de cete syllabe *Hoc*. Je
voy les philofophes Pyrrhoniens qui ne peuuēt
exprimer leur generale cōception en nulle ma-
niere de parler: car il leur faudroit vn nouveau
langage. Le nostre eſt tout formé de proposi-
tions affirmatiues , qui leur ſont du tout enne-
mies. De façon que quand ils diſent, ie doubtē,
on les tient incontinēt a la gorge, pour leur faire
auouēr qu'aumīos ſçauēt ils cela, qu'ils doubtēt.
Ainsi on les a cōtraints de fe sauuer dās cete
comparaſion de la medecine, ſans laquelle leur
humeur ſeroit inexplicable. Mais quād ils pro-
noncēt, i'ignore, ou ie doubtē, ils diſent que ce-
ſte proposition ſ'emporte elle meſme quant &
quant le reſte: ny plus ne moins que la rubarbe
qui pouſſe hors les mauaifes humeures & s'ē-
porte hors quant & quant elle meſmes. Voyēſ
comment on ſe preuaut de cete ſorte de par-
ler pleine d'irreuerence. Aux diſputes qui ſont
a preſent en nostre religion, ſi vous preſſez trop
les

les aduersaires, ils vous diront tout destroufflement qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis & en la terre & en plusieurs lieux ensemble. Et ce moqueur de Pline cōment il en fait son profit, Au moins dit-il, est ce vne non legiere consolation a l'homme de ce qu'il voit Dieu mesme ne pouuoir pas toutes choses. Car il ne se peut tuer , quand il voudroit, qui est la plus grande faueur que nous auons en nostre condition , il ne peut faire les mortelz immortels , ny reuiure les trespassés, ny que celuy qui a vescu n'ait point vescu, celuy qui a eu des hōneurs ne les ait point eus, n'aiat autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et affin que ceste societé de l'homme a Dieu s'acouple encore par des exemples plaisans, il ne peut faire que deux fois dix ne soient vingt. Voila ce qu'il dict , & qu'il me semble qu'un Chrestiē deuroit euter de passer par sa bouche. La ou au rebours il semble que les hommes recerchent ceste fole fierté de langage pour ramener Dieu a leur mesure.

cras vel atræ

*Nube polum pater occupato,
Vel sole puro, non tamen irritum
Quodcumque retro efficiet, neque
Diffinget infectumque reddet
Quod fugiens semel hora vexit.*

Quand nous disons que l'infinité des siecles tāt passéz qu'auenir n'est a Dieu qu'un instant: que
fa bon-

sa bonté, sapience, puissance sont mesme chose
aucques son essence, nostre parole le dict, mais
nostre intelligence ne l'apprehende point. Et
toutes-fois nostre outrecuidance veut faire pas-
ser la diuinité par nostre estamine: & de la s'en-
gendent toutes les resueries & erreurs, des-
quelles le monde se trouue saisi, ramenat & poi-
sant a sa balance chose si esloignée de sa suffi-
sance. Les Stoiciens par la ont attaché Dieu a
la destinée (a la mienne volonté qu'aucuns du
surnom de Chrestiens ne le facent pas encore)
& Thales, Platon, & Pythagoras l'ont asseruy a
la nécessité. Ceste fierté de vouloir descouvrir
Dieu par nos yeux & mesurer a nostre mesure, a
faict qu'un grand personnage des nostres a at-
tribué a la diuinité vne forme corporelle. Les
hommes, dict saint Paul, sont deuenus fols cui-
dans estre sages, & ont mué la gloire de Dieu
incorruptible en l'image de l'homme corrupti-
ble. Voyons si nous auons quelque peu plus de
clarté en la cognoissance des choses humaines
& naturelles. N'est-ce pas vne ridicule entre-
prinse, a celles ausquelles par nostre propre cō-
fession nostre science ne peut ateindre, leur al-
ler forgeant vn autre corps & prestant vne for-
me fauce de nostre inuention: comme il se void
au mouement des planettes, auquel d'autant
que nostre esprit ne peut atteindre, ny imaginer
sa naturelle conduite, nous leur prestons du no-
stre des ressortz materielz, lourds, & corporels:

*temo aureus, aurea summa**Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.*

Vous diriez que nous auons eu des cochiers & des charpentiers , qui sont allez dresser la haut des engins a diuers mouuemens. Tout ainsi que les femmes employent des dentz d'ivoire , ou les leurs naturelles leur manquent , & au lieu de leur vray teint en forgent vn de quelque matiere estrangere:côme elles font des cuisses de drap & de feutre , & de l'embonpoint de coton: & au veu & sceu dvn chacun s'ébellissent d'une beauté fauce & empruntée:ainsi fait la philosophie. Elle nous donne en payement & en presupposition les choses qu'elle mesmes nous apprendre inuentées:car ces epicycles , excentriques , concétriques , dequoy l'Astrologie s'aide a conduire le branle de ses estoiles , elle nous les donne pour le mieux qu'elle ait sceu inuenter en ce sujet,côme aussi en la pluspart du reste : la philosophie nous presente , non pas ce qui est , ou ce qu'elle croit , mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence & de lustre. Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle enuoye ses cordages , ses engins & ses rouës: considerons vn peu ce qu'elle dit de nous mesmes & de nostre contexture. Il n'y a pas plus de retrogradatio , trepidation , accession , reculement , rauissement , aux astres & corps celestes , qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayemēt ils ont eu par la , raison de l'appeller le petit monde , tant ils ont

em-

employé de pieces, de ressortz & de visages a le
massonner & bastir. Pour accōmoder les mou-
uemens qu'ils voyent en l'homme, les diuerses
operatiōs & facultez que nous sentons en nous,
en combié de parties ont ils diuisé nostre ame?
en combien de sieges logée? a combien d'or-
dres & d'estages ont ils desparty ce pauvre hō-
me outre les naturels & perceptibles? & a com-
bien d'offices & de vacations? Ils en font vne
chose publique imaginaire. C'est vn sujet
qu'ils tiennent & qu'ils manient: on leur laisse
toute puissance de le descoudre, renger, rassem-
bler & estofer chacun a sa fantasie, & si ne le
possedent pas encore. Non seulement en veri-
té, mais en songe mesmes ils ne le peuvent re-
gler qu'il ne s'y trouue quelque cadence ou
quelque son , qui eschape a leur architecture
toute monstrueuse qu'elle est , & rapiecée de
mille lopins faux & fantastiques. Je scay bon
gré a la garce Milesienne, qui voyant le philo-
sophe Thales s'amuser continuallement a la
contemplation de la voute celeste , & tenir
tousiours les yeux esleuez contremont , luy mit
en son passage quelque chose a le faire bron-
cher , pour l'aduertir qu'il seroit temps d'amu-
ser son pensement aux choses qui estoient dans
les nues, quand il auroit proueu a celles qui e-
stoient a ses pieds. Elle luy conseilloit certes
bien de regarder plustost a soy qu'au ciel: mais
nostre condition porte que la cognoissance

de ce que nous auons entre mains , est aussi es-
loignée de nous & aussi bien au dessus des nues,
que celle des astres. Ces gens icy , qui trou-
uent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'i-
gnorent rien, qui gouubernent le monde, qui sçau-
ent tout,

*Quæ mare cōpescant causæ, quid temperet annum,
Stella sponte sua, iussæne vagentur & errant:*

Quid premat obscurū Lunæ, quid proferat orbem,

Quid velit & possit rerum concordia discors,

n'ont ilz pas quelques fois fondé parmy leurs
liures, les difficultez, qui se presentēt, a cognoi-
stre leur estre propre? Nous voions bien que le
doigt se meut, & que le pied se meut, qu'aucu-
nes parties se branlent d'elles mesmes sans no-
stre congé, & que d'autres nous les agitons par
nostre ordonnance, que certaine apprehention
engendre la rougeur, certaine autre la palleur,
telle imagination agit en la rate seulement, tel-
le autre au cerveau, l'vne nous cause le rire, l'autre
le pleurer, telle autre transit & estonne tous
nos sens, & arreste le mouuement de noz mem-
bres. Mais comme vne impression spirituelle
face vne telle faucee dans vn suiect massif , &
solide, & la nature de la liaison & cousture de
ces admirables ressorts , iamais homme ne l'a
sceu, comme dict Salomon. Et si ne le met on
pas pourtant en doute : car la plus part des op-
nions des hommes, sont receuës a la suite des
creances anciennes par authorité & a credit,

com-

comme si c'estoit religion & loy. On reçoit comme vn iargon ce qui en est cōmunemēt tenu. On reçoit ceste verité avec tout son bastiment & atelage d'argumens & de preuues , cōme vn corps ferme & solide , qu'on n'esbranle plus,qu'on ne iuge plus. Au contraire chacun a qui mieux mieux va plastrant & confortat ceste crāce receuē,de tout ce que peut sa raison: qui est vn vtil souple contournable,& accōmodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde & se confit en fadelle & en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doute de guiere de choses , c'est que les communes opinions on ne les essaye iamais, on n'en sonde point le pied,ou gist la faute & la foiblesse:on ne se debat que sur les brâches, on ne demande pas si cela est vray , mais s'il a esté ainsi ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galen a rien dit qui vaille: mais s'il a dit ainsin ou autrement. Vraymant c'estoit bien raison que ceste bride & contrainte de la liberté de nos iugements, & ceste tyrannie de nos creances s'estandit iusques aux escoles & aux artz. Le Dieu de la science scholaistique c'est Aristote: c'est religion de debatre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus a Sparte. Sa doctrine nous fert de loy magistrale:qui est a l'avantage autant vainqueur qu'yne autre.Ie ne scay pas pourquoi ie n'acceptasse autāt volontiers ou les idées de Platon,ou les atomes d'Epicurus,ou le plain & le vuide de Leucippus & Democritus,

ou l'eau de Thales , ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenés, ou les nombres & symmetrie de Pythagoras, ou l'infini de Parmenides , ou l'vn de Musæus , ou l'eau & le feu d'Apollodorus; ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde & amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion de ceste confusion infinie d'aduis & de sentences , que produit ceste belle raison humaine par sa certitude & clair-voyance en tout ce dequoy elle se mesle, comme ie feroy l'opinion d'Aristote sur ce subiet des principes des choses naturelles: lesquelz principes il bastit de trois pieces, matiere, forme & priuation. Car qu'est-il plus vain que de faire la vanité & inanité mesme cause de la production des choses? La priuation c'est vne negatiue : de quelle humeur en a il peu faire la cause & origine des choses qui sont ? Cela toutesfois ne s'auseroit esbranler aux escoles que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute , mais pour defendre Aristote des objections estrangeres : Son autorité c'est le but, au de la duquel il n'est pas permis de s'enquerir. Il est bien ayse sur des fondemens auouez de bastir ce qu'on veut. Car selon la loy & ordonnance de ce commandement, le reste des pieces du bastiment se conduit aysement , sans se démentir. Par ceste voye nous trouuons nostre raison bien fondée & discourrons a boule veüe:

car

car nos maistres preoccupent & gaignent auat
main autant de lieu en nostre creance, qu'il leur
en faut pour conclurre apres ce qu'ilz veulent: a
la mode des Geometriens par leurs demandes
auouées, le consentement & approbation que
nous leur prestons leur donnant dequoy nous
trainer a gauche & a dextre, & nous pyroueter
a leur volonté. Quiconque est creu de ses pre-
suppositions , il est nostre maistre & nostre
Dieu. Il prendra le plant de ses fondemens si
ample & si aisē , que par iceux il nous pourra
monter,s'il veut,iusques aux nues. En ceste pra-
tique & negotiation de sciance nous auons pris
pour argēt content le mot de Pythagoras, Que
chaque expert doit estre creu en son art. Le
dialecticien se rapporte au grammairien de la
signification des motz : le rhetoricien emprun-
te du dialecticien les lieux des arguments : le
poëte du musicien les mesures : le geometrien
de l'arithmeticien les proportions: les metaphy-
siciens prenent pour fondement les coniectu-
res de la physique. Car chasque science a ses
principes presupposez , par ou le iugement hu-
main est bridé de toutes pars. Si vous venez a
choquer ceste barriere, en laquelle gist la prin-
cipale foibleesse & faueté , ilz ont inconti-
nent ceste sentence en la bouche, Qu'il ne faut
pas debattre contre ceux qui nient les prin-
cipez. Or n'y peut il auoir des principes aux
hommes , si la diuinité ne les leur a reuelez.

De tout le demeurant , & le commencement & le milieu & la fin ce n'est que songe & fumée. A ceux qui combatent par presupposition, il leur faut presupposer au cōtraire le même axiome, dequoy on debat. Car toute presupposition humaine & toute enunciation a autant d'autorité l'vne que l'autre , si la raison n'en faict la differēce. Ainsi il les faut toutes mettre à la balance: & premierement les generalles & celles qui nous tyrannisent. Il faut sçauoir si le feu est chaut , si la nege est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoscience. Et quand a ces responcees , dequoy il se faict des contes anciens : comme a celuy qui metoit en doute la chaleur, qu'on respondoit qu'il se ietaſt dans le feu : a celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en mit dans le sein : elles sont tres-indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, receuāts les apparences est rāgieres felon qu'elles se presentēt a nous par nos ſens, & nous eusſent laifſez aller apres nos appetitz simples & reglez par la condition de nostre naissance, ilz auroiēt raison de parler ainsi. Mais c'est d'eux que nous auons apris de nous rendre iuges du monde. C'est d'eux que nous tenons ceste créace, que la raison humaine est contrerolleuse generalle de tout ce qui est au dehors & au dedas de la voute celeste, qui embrasse tout, qui peut tout. Sans laquelle riē ne fe ſçait, rien ne fe connoit, riē ne fe void.

se void. Ceste response seroit bonne par my les Cannibales, qui goutēt l'heur d'vne longue vie, tranquille & paisible sans les preceptes d'Aristote, & lans la connoissance du nom de la physique. Ceste response vaudroit mieux a l'aduēture & auroit plus de fermeté, que toutes celles qu'ilz emprunteront de leur raison & de leur inuention. De ceste-cy seroient capables avec nous tous les animaux, & tout ce, ou le commādement est encor pur & simple de la loy naturelle. Mais eux ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ilz me dient, il est vray, car vous le voyez. & sentez ainsi. Il faut qu'ils me dient, si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect : & si ie le sens, qu'ils me dient apres, pourquoy ie le sens, & cōmēt, & quoy: qu'ilz me diēt le nom, l'origine, les tenās, & aboutissans de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit, & de celuy qui souffre : ou qu'ilz me quittent leur professiō, qui est de ne receuoir ny aprouuer rien, que par la voye de la raison. C'est leur touche a toutes sortes d'eslays: mais certes c'est vne touche pleine de fauceté, d'erreur, de toyblesse, & de deffaillance. Par ou la voulons nous premièrement essayer ? sera ce pas par elle mesme ? s'il ne la faut croire parlant de soy, a peine sera elle propre a iuger des choses estrangeres. Si elle connoit quelque chose , aumoins sera ce son estre & son domicile. Elle est en l'ame & partie , ou effect d'icelle . Car la vraye

raison & essentielle, de qui nous desrobons le nom a fauces enseignes, elle loge dans le sein de Dieu, c'est la son giste & sa retraite, c'est de la ou elle part, quand il plaist a Dieu nous en faire voir quelques rayōs: comme Pallas saillit de la teste de son pere, pour se communiquer au monde. Or voyons ce que l'humaine raison nous a apris de soy & de l'ame. A Crates & Diçearchus, qu'il n'y en auoit du tout point, mais que le corps s'esbransloit ainsi d'un mouuemēt naturel, a Platon que c'estoit vne substance se mouuant de soy-mesme, a Thales vne nature sans repos, a Asclepiades vne exercitation des sens, a Hesiodus & Anaximander, chose cōposée de terre & d'eau, a Parmenides, de terre & de feu, a Empedocles de sang.

Sanguineam vomit ille animam

a Posidonius, Cleantez & Galen vne chaleur ou complexion chaloureuse,

Igneus est ollis vigor & cœlestis origo,

a Hypocrates vn esprit espandu par le corps, a Varro vn air receu par la bouche eschauffé au poulmō, attrempé au cœur, & espandu par tout le corps, a Zeno la quinte-essence des quatre elemens, a Heraclides Ponticus la lumiere, a Xenocrates, & aux Aegyptiens vn nōbre mobile, aux Chaldées vne vertu sans forme determinée: n'oublions pas Aristote, ce qui naturellement fait mouuoir le corps, qu'il nomme entechie, d'une autāt froide inuention que null'autre: car

tre:car il ne parle ny de l'essence,ny de l'origine,ny de la nature de l'ame , mais en remerque feulement l'effect . Plusieurs autres plus sages parmy les dogmatistes, cōme Cicero, Seneca, Lactace , ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'etēdoiēt pas. Je cōnoy par moy, dit saint Bernard,cōbien Dieu est incōprehēsible, puis que les pieces de mon estre propre ie ne les puis cōprendre. Il n'y a pas moins de dissention, ny de debat a le loger. Hipocrates & Hierophilus la mettent au ventricule du cerueau : Democritus & Aristote,par tout le corps: Epicur^o en l'estomac,les Stoiciens au tour & dedans le cœur: Erasistratus, ioignāt la mēbrane de l'épicrane: Empedoclez au sang:cōme aussi Moysé, qui fut la cause pourquoy il defendit de māger le sang des bestes,auquel leur ame est iointe. Galen a pensé que chaque partie du corps ait son ame. Strato l'a logée entre les deux sourcils. Mais la raison pourquoy Chrysippus la met au tour du cœur cōme les autres de sa secte n'est pas pour estre oubliée:C'est par ce,dit-il,que quād nous voulons assurer quelque chose,nous mettōs la main sur l'estomac:& quād nous voulōs pronōcer, ἔγω, qui signifie en Grec,moy,nous baifsons vers l'estomac la machouere d'embas.Ce lieu ne se doit pas passer sans remerquer la va-nité d'un si grand personnage : car outre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infinitement legieres , la dernière ne preuve que aux Grecz

Grecz qu'ils ayent l'ame en cest endroit la. Il n'est iugement humain, si tendu , qui ne sommeille par fois. Voila Platō qui definit l'homme, yn animal a deux pieds, sans plume:fournissant a ceux qui auoient enuie de se moquer de luy vne plaisante occasion de ce faire. Carayás plumé vn chapon vif , ils l'aloingt nômant l'homme de Platō. Et quoy Epicurus, de quelle simplicité estoit il allé premierement imaginer que ses atomes , qu'il disoit estre des corps ayantz quelque pesanteur & vn mouuement naturel contre bas,eussent basti le môde: iusques a ce qu'il fut auisé par ses aduersaires , que par ceste description, il n'estoit pas possible qu'elles se ioignissent & se prinsent l'vne a l'autte, leur cheute estât ainsi droite & perpendiculaire,& engédrant par tout des lignes parallelles? Parquoy pour courrir ceste faute, il fut force qu'il y adioutast despuis vn mouuement de costé, fortuite : & qu'il fournit encore a ses atomes, des formes courbes & crochues pour les rendre aptes a s'atacher & se coudre. Il se void plusieurs pareils exéples, non d'argumens faux seulement , mais ineptes, ne se tenans point & accusans leurs autheurs , non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les philosophes se font les vns aux autres sur les dissensions de leurs opinions,& de leurs sectes,comme il s'en voit infinis chez Plutarque,contre les Epicuriés & Stoiciés: & en Seneque contre les

Peripa-

Peripateticiens. Jugeons par la ce que nous aurons a estimer de l'homme, de son sens & de sa raison, puis qu'en ces grands personnages & qui ont porté si haut l'humaine suffizāce, il s'y trouve des deffautz si apparens & si grossiers. Moy i'ayme mieux croire qu'ilz ont traité la science comme vn iouet a toutes mains, & se sont esbatus de la raison, comme d'vn instrument vain & friuole, mettant en auant toutes sortes d'inuentions & de fantasies tantost plus tendues, tantost plus lâches. Combien de fois leur voyons nous dire des choses diuerses & contraires? Car ce mesme Platon, qui definit l'homme comme vne poule, il dit ailleurs apres Socrates, qu'il ne sc̄ait a la verité que c'est que l'homme, & que c'est l'vne des pieces du monde d'autant difficile intelligence. Par ceste varieté & instabilité d'opinions, il nous menent comme par la main tacitement a ceste resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours la verité en visage descouvert & apparent. Ils l'ont cachée tātost soubz des umbras fabuleus de la Poësie, tātost soubz quelque autre masque. Car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue & naifue n'est pas tousiours propre a nostre estomac. Il la faut affecher, alterer & abastardir: ilz font de mesmes, ilz obscurcissent par fois leurs naifues opinions & iugemens pour s'accommoder a l'vsage publique. Ils ne veulent pas faire profession

ex-

expresse d'ignorâce,& de l'imbecilité de la raison humaine:mais ils nous la descouurêt assez soubz l'apparence d'vne science trouble & inconstante. Pour reuenir a nostre ame (car i'ay choisi ce seul exéple pour le plus cōmode a tesmoigner nostre foiblesse & vanité)ce que Platon a mis la raison au cerveau,l'ire au cœur,& la cupidité au foye , il est vray-semblable que ça esté plutost vne interpretation des mquemens de l'ame , qu'vne diuision , & séparation qu'il en ayt voulu faire,cōme dvn corps en plusieurs mēbres. Et la plus vray-séblable de leurs opiniōs est,que c'est tousiours vne ame,qui par sa faculté ratiocine, se souviēt,cō prēd,iuge,desire & exerce toutes ses autres operatiōs par diuers instrumens du corps,cōme le nocher gouerne son nauire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou lâchât vne corde,ores haussant l'antēne,ou remuant l'auirō,par vne seule puissance cōduisant diuers effetz:& qu'elle loge au cerveau. Ce qui apert de ce que les blessures & accidēs qui touchēt ceste partie,offencēt incōtinēt les facultez de l'ame. De la il n'est pas incōueniēt qu'elle s'écoule par le reste du corps, cōme le soleil espand du ciel en hors sa lumiere & ses puissāces,& en réplit le mōde. Aucūs ont dit, qu'il y auoit vne ame generale , comme vn grād corps, duquel toutes les ames particulières estoient extraictes & s'y en retournoient,se remeslāt tousiours a ceste matière vniuerselle.

Deum

Deum namque ire per omnes

*Terrāsque tractusque maris cœlumque profundū:
Hinc pecudes, armēta, viros, genus omne ferarū,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas:
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia: nec morti esse locum:*

d'autres, qu'elles ne faisoient que s'y resioindre & ratacher: d'autres qu'elles estoient produites de la substance diuine: d'autres par les anges de feu & d'air: aucun de toute ancienneté: aucun sur l'heure mesme du besoin. Aucuns les font descendre du rond de la Lune & y retourner. Le commun des anciens , qu'elles sont engendrées de pere en fils d'une pareille maniere & production que toutes autres choses naturelles, argumentantz par la ressemblance des enfans aux peres,

Instillata patris virtus tibi:

Fortes creatur fortibus & bonis,
& qu'on void escouler des peres aus enfans nō seulement les merques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions, & inclinations de l'ame.

Denique cur acris violentia triste leonum

*Seminum sequitur, dolus vulpibus, & fuga ceruis
A patribus datur, & patrius panor incitat artus,*
Si non certa suo quia semine seminiōque,

Vis animi pariter crescit cum corpore toto:

que sur ce fondemēt s'establit la iustice diuine, punissant aus enfans la faute des peres: d'autant que

que la contagion des vices paternelz est aucunement empreinte en l'ame des enfans , & que le desreglement de leur volonté les touche. Dauantage que si les ames venoient d'ailleurs, que d'vne suite naturelle , & qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auraient quelque recordation de leur estre premier , atendu les naturelles facultez , qui lui sont propres, de discourir, raisonner & se souvenir. Car pour faire valoir la condition de nos ames , comme nous voulons , il les faut presupposer toutes sçauantes & pleines de suffisance, lors qu'elles sont en leur simplicité & pureté naturelle. Par ainsi elles eussent esté telles estat exéptes de la prison corporelle, aussi bien auant que d'y entrer , comme nous esperons qu'elles seront apres qu'elles en seront sorties. Et de ce sçauoir, de ceste prudence & sapiéce il faudroit qu'elles se ressouvinssent encore estatz au corps, cōme disoit Platon, que ce que nous apprenōs, ce n'estoit qu'un ressouuenir de ce que nostre ame sçauoit au parauant . Ce que chacun par experiance peut maintenir estre faux. En premier lieu d'autant qu'il ne nous ressouuent iuttement que de ce qu'on nous apprend: & que si la memoire iouoit son rolle simple, aumoins nous fourniroit elle quelque traict outre l'apprentissage. Secondelement ce qu'elle sçauoit estant en sa pureté , c'estoit vne vraye science, connoissant les choses comme elles sont par la diui-

divine intelligence: la ou icy on luy faict recevoir la mésonge, la fauceté & le vice, si on l'en instruit, enquoy elle ne peut emploier sa remiscence , ceste image & conception n'ayat jamais logé en elle. Et de dire que la prison corporelle estouffe , de maniere les facultez naives, qu'elles y sont toutes esteintes: cela est premierement contraire a ceste autre creance philosophique, de reconnoistre ses forces si grandes,& les operations que les hōmes en sentent en ceste vie si admirables, que d'en auoir conclu ceste diuinité & éternité passée,&l'immortalité a-venir. Dauantage, c'est icy chez nous,& non ailleurs, que doijent estre considerées les forces & les effectz de l'ame: tout le reste de ses perfections , luy est vain & inutile: c'est de l'estat present que doit estre payée & recōnue toute son immortalité,& de la vie de l'homme qu'elle est countable seulement:ce seroit iniustice de luy auoir retranché ses moyēs & ses puissances , de l'auoir desarmée pour du téps de sa captiuité & de sa prison,de sa foibleſſe & maladie,du temps ou elle auroit esté forcée & contrainte,tirer le iugement & condamnation d'une durée infinie & perpetuelle: & de s'arreſter à la consideratiō d'un téps ſi court, qui eſt à l'auature d'une ou de deux heures, ou au pis aller, de cent ans, qui n'ont non plus de proportion a l'infinié qu'un instant,pour de ce momēt d'interualle ordonner & eſtablir definitiuelement de

tout son estre. Ce seroit vne disproportion ini-
que de tiret vne recompense eternelle en con-
sequēce d'vne si courte vie. Par ainsi ils iugeoient
que sa generation suiuoit la commune conditiō
des choses humaines : comme aussi sa vie & sa
durée par l'opiniō d'Epicurus & de Democri-
tus, qui a esté la plus receuë aux siecles anciens,
suiuant ces belles apparences : que on la voioit
naistre a mesme que le corps en estoit capable,
on voyoit eslever ses forces comme les corpo-
relles, on y reconnoissoit la foibleſſe de son en-
fance, & avec le temps sa viguer & sa maturité:
& puis sa declination & sa vieillesſe, & enfin sa
decrepitude. Ils l'apperceuoient capable de di-
uerses passiōs & agitée de plusieurs mouuemēs
penibles, d'ou elle tōboit en lassitude & en dou-
leur, capable d'alteration & de changement,
d'alegresſe, d'affopisſement & de la langueur,
subiecte a ses maladies & aux offences, cōme
l'estomac ou le pied, esblouye & troublée par
la force du vin: desmue de son assiete par les ya-
peurs d'vne fieure chaude : endormie par l'ap-
plication d'aucuns medicamēs & reueillée par
d'autres. On lui voioit estōner & réuerſer tou-
tes ses facultez par la feule morsure d'un chien
malade, & n'y auoir nulle si grande fermeté de
discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle reso-
lutiō philosophique, nulle contentiō de ses for-
ces qui la peut exempter de la subiectiō de ces
accidens. La saliue d'un chetif mastin verſée sur
la main

la main de Socrates secouer toute sa sagesse & toutes ses grâdes & si reglées imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restat nulle trace de sa cônoissance premiere: & ce venin ne trouuer non plus de resistâce en ceste ame qu'ê celle d'un enfant de quatre ans , venin capable de faire de uenir toute la philosophie, si elle estoit incarnée,furieuse & insensée: si que Catô , qui tordoit le col a la mort mesme & à la fortune, ne peut souffrir la veuë d'un miroir ou de leau, d'espouuamente & d'effroy , quand il seroit tombé par la contagio d'un chien enragé en la maladie que les medecins nommêt Hydroforbie. Or quant a ce point, la philosophie a bien armé l'hôme pour la souffrance de tous autres accidens , ou de patience, ou si elle couste trop a trouuer,d'vne deffaite infallible, en se desrobant tout a fait de la vie : mais ce sont moyens, qui seruët a vne ame estât a soy & en ses forces, capable de discours & de delibération : nô pas a cest accidêt, ou chez un philosophe vne ame deuient l'ame d'un fol,troublée réuersée & perdue.Ce que plusieurs occasions produisent:côme vne agitation trop vehemête que par quelque forte passion l'ame peut engendrer en soy mesme:ou vne blessure en certain endroit de la perfone : ou vne exhalation de lestomac , nous iectant a vn esblouissement & tournoiemêt de teste.Les philosophes n'ont, ce me séble, guier touché ceste corde. Ceste ame pert le goust

du souuerain bié Stoique si constat & si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cest endroit & quitte les armes. Au demeurant ils consideroient , aussi par la vanité de l'humaine raison, que le meslange & societé de deux pieces si diuerses, cōme est le mortel & l'immortel, est inimaginable:

*Quippe etenim mortale aeterno iungere, & una
Consentire putare, & fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diuersius esse putādū est,
Aut magis inter se disunctum discrepitansque,
Quam mortale quod est immortali atque perenni
Iunctum in concilio seuas tolerare procellas?*

Dauantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort, comme le corps: & ce qu'o aperceuoit en aucuns, sa force & sa vigueur se maintenir en la fin de la vie , ils le rapportoient a la diuersité des maladies, comme on void les hommes en ceste extremité maintenir , qui vn sens, qui vn autre, qui l'ouir, qui le fleurer sans alteration: & ne se voit point d'affoiblissement si vniuersel, qu'il n'y reste quelques parties entieres & vigoureuses. Quand a l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, c'est la partie de l'humaine sciēce traitée avec plus de reseruation & de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contrainctz en cest endroit de se reitter a l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sc̄ait encore ce qu'Aristote a estably de ce subiect. Il s'est caché soubs le nuage des parolles & sensdifficiles,

& non

& non intelligibles, & a laislé a ses sectateurs autant a disputer & a debatre sur son iugement que sur la chose mesme. Deux choses leur rendoient ceste opinion plausible : l'vn que sans l'immortalité des ames il n'y auroit pl^e de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire & de la reputation, qui est vne consideration de merveilleux credit au monde: l'autre, que c'est vne tres-vtile impression, que les vices quand ils se des-roberōt de la veue & cōnoissance de l'humaine iustice demeurēt tousiours en butte a la diuine, qui les pourfuiura, voire apres la mort des coupables. Mais les pl^e ahurtez a ceste persuasion, c'est merueille comme ilz se sont trouuez courtz & impuissans a l'establir par leurs humaines forces. L'homme peut reconnoistre parce tesmoignage, qu'il doit a la fortune & au récontre la verité, qu'il descouure luy seul, puis que lors mesme, qu'elle luy est tombée en main, il n'a pas de quoy la saisir & la maintenir, & que sa raison n'a pas la force de s'en preualoir. Toutes choses produites par nostre propre discours & suffisance, autant vrayes que fautes, sont subiectes a agitation & debat. C'est pour le chatiemēt de nostre fierté, & instruction de nostre misere & incapacité que Dieu produisit le trouble & la confusion de l'anciēne tour de Babel. Tout ce que nous entreprendons sans son assistāce, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grâce, ce n'est que vanité & folie: l'essēce mes-

me de la verité, qui est vniiforme & constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrópons & abastardissons par nostre foibleſſe. Quelque train que l'homme preigne de soy, Dieu permet qu'il arriue tousiours a ceste meſme confuſion, dequoy il nous repreſente ſi viuement l'image par le iuste chatiement, dequoy il batit l'outrecuidance de Nembrot, & aneantit les vaines entreprinſes du baſtimēt de ſa Pyramide. La diuersité d'ydiomes & de langues, dequoy il troubla celi ouurage, qu'est-ce autre chose, que celi infinie & perpetuelle altercation & discordāce d'opiniōs & de raisons, qui accompagnē & embrouille le vain baſtiment de l'humaine ſcience? Mais pour reueoir à mon propos c'eſtoit vrayement bien raiſon, que nous fuſſiōs tenus à Dieu ſeul, & au benefice de ſa grace, de la verité d'vne ſi noble créaſſe, puis que de ſa ſeule liberalité nous receuoſſe le fruit de l'immortalité, lequel conſiste en la iouissance de la beatitude éternelle. Or la foibleſſe des argumēs humains ſur ce ſubiect, elle ſe connoit euidamment par les fabuleuſes circonſtāces, qu'ils ont adiouſtées a la ſuite de celi opiniō pour trouuer de quelle cōditiō eſtoit celi nostre immortallité. La plus vniuerselle & plus receuē opiniō, & qui dure iuſques a no^o, ça eſtē celle, de laquelle on fait autheur Pythagoras, nō qu'il en fut le premier inuēteur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poix, & de credit

éredit par l'authorité de son approbatiō. C'est que les ames au partir des corps ne faisoiet que rouler de lvn corps a vn autre , dvn Lyon a vn cheual,dvn cheual a vn roy, se promenants ainsi sanscesse, de maison en maison.Socrates, Platon & quasi tous ceux qui ont voulu croire l'immortalité des ames , se sont laissez emporter a ceste inuention , & plusieurs nations comme entre autres la nostre & nos Druides. Mais ie ne veus oublier l'obiection qu'y font les Epicuriens,car elle est plaisante.Ils demandent quel ordre il y auroit si la presse des mourans venoit a estre plus grande que des naissans , car il aduiendroit que les ames deslogées de leur giste seroient a se presser a qui prendroit place la première dans ce nouueau corps & demandent aussi a quoy elles passeroient leur temps ce pendant qu'elles atendroient qu'un logis leur fut apresté : Ou au rebours s'il naissoit plus d'animaux,qu'il n'e mourroit,ils disent que les corps seroient en mauvais party attéendant l'infusio de leur ame,& en aduiendroit qu'aucuns corps se mourroient auant que d'auoir esté viuans.

Denique connubia ad veneris, partusque ferarum;

Esse animas præsto deridiculum esse videtur.

Et spectare immortales mortalia membra

In numero numero, certare que preproperanter

Inter se, que prima potissima que insinuetur.

D'autres on attaché l'ame aux corps des tres-passez,pour en animer les serpés,les vers,& au-

tres bestes, qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire & de nos cendres. D'autres la diuisent en vne partie mortelle, & l'autre immortelle: autres la font corporelle & ce neantmoins immortelle: aucunz la font immortelle sans science & sans cognoissance. Il y en a aussi, qui ont estimé, que des ames des condamnez, il s'en faisoit des diables: comme Plutarque pese, qu'il se face des dieux de celles qui sont sauuées. Car il est peu de choses que cest auteur la estableisse d'une façon de parler si résolue, qu'il fait ceste-cy, maintenant par tout ailleurs vne maniere dubitatrice & ambiguë. Il faut estimer (dit-il) & croire fermement, que les ames des hommes vertueux selon nature & selon iustice divine, deviennent d'hommes saints, & de saints demy-dieux, & de demy-dieux, apres qu'ils sont parfaictement, comme es sacrifices de purgation, nettoyez & purifiez, estans deliurez de toute paſſibilité & de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance ciuile, mais a la vérité, & selon raisō vray-semblable dieux entiers & parfaits, en receuant vne fin tres-heureuse & tres-glorieuse. Mais qui voudra voir cest auteur, qui est des plus retenus pourtant & moderez de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesſe & nous cōter ses miracles sur ce propos, ie le réuoye a son discours de la Lune & du Dæmō de Socrates, la ou aussi euidément qu'en nul autre lieu,

Lieu, il se peut aduerer les mysteres de la philosophie auoir beaucoup d'estrangeitez communes avec celles de la poësie, l'entendement humain se troublant & se mettant au rouet, voulant sonder & contreroller toutes choses: tout ainsi comme lassez & trauaillez de la longue course de nostre vie nous nous retombons en enfantillage. Voyla les belles & certaines instructions, que nous tirons de la science humaine sur le subiect de nostre ame. Il n'y a point moins de temerite en ce qu'elle nous aprend des parties corporelles. Choisissions en vn ou deux exemples, car autrement nous nous perdrions dans ceste mer trouble & vaste des erreurs medecinales. Sca-chôs, si on s'accorde au moins en cecy, De quelle matiere les hommes se produisent les vns des autres. Pithagoras dict nostre semence estre l'es-cume de nostre meilleur sang: Platon l'escoulement de la moelle de l'espine du dos : ce qu'il argumente de ce, que cest endroit se sent le pre-mier de la laffete de la besongne: Alcmeon, partie de la substance du cerveau, & qu'il soit ainsi dit il, les yeux troublent a ceux qui se tra-vaillent outre mesure a ceste occupation: Democritus vne substâce extraite de toute la ma-sse corporelle: Epicurus extraite de l'ame & du corps: Aristote, vn exciemment tire de l'aliment du sang le dernier qui s'espâd en nos membres: Autres du sang cuit & digeré par la chaleur des genitoires: ce qu'ilz iugent de ce qu'aux extre-

mes effortz on rēd des goutes de pur sang. En quoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence , si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or pour mener a effect ceste semence, cōbien en font ilz d'opinions contraires ? Aristote & Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme , & que ce n'est qu'une sueur qu'elles esflancent par la chaleur du plaisir & du mouuement, qui ne sert de rien a la generation. Galen au contraire & ses suyuans, que sans la rencontre des semences la generation ne se peut faire. Voyla les medecins , les philosophes, les iurisconsultes & les theologiens aux prises pesle mesle auecques noz femmes sur la dispute a quelz termes les femimes portent leur fruict. Et moy ie secours par l'exemple de moy mesme, ceux d'entre eux qui maintiennent la grossesse d'onze moys. Le monde est basty de ceste experiance , il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son aduis sur toutes ces contestations , & si nous n'en scaurions estre d'accord. En voyla assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruit de la connoissance de soy en la partie corporelle qu'en la spirituelle. Nous l'auons proposé luy mesmes a soy, & sa raison a sa raison, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez auoir monstré cōbien peu elle s'entend elle mesme. Vous, pour qui i'ay pris la peine d'estendre vn si long corps cōtre ma coustume, ne refuyrez point de maintenir

tenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter, de quoy vous estes tous les iours instruite, & exercerez en cela vostre esprit & vostre estude. Car ce dernier tour d'escrime icy il ne le faut employer que comme vn extreme remede. C'est vn coup desesperé, auquel il faut abandonner voz armes, pour faire perdre a vostre aduersaire les siennes. C'est vn tour secret, duquel il se faut seruir rarement & reserueement : c'est vne grande temerité que de vous vouloir perdre vous mesmes pour perdre quant & quant autruy. Nous secouons icy les limites & dernieres clotures des sciences, ausquelles l'extremité est vitieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune, il ne fait mie bon estre si subtil & si fin. Souuienne vous de ce que dict le proverbe Thoscan,
Chi troppo s'affottiglia si scauezza.

Je vous conseille en voz opinions & en voz discours, autant qu'en voz mœurs & en toute autre chose, la moderation & l'attrempace & la fuite de la nouuelleté & de l'estrangeté. Toutes les voyes extrauagantes me fachent. Vous qui par l'authorité que vostre grandeur vous apporte, & encores plus par les auantages que vous donnent les qualitez plus vostres, puez dvn clin d'œil commandet a qui il vous plaist, deuiez donner ceste charge a quelqu'un, qui fist profession des lettres, qui vous eust bien autrement appuyé & enrichy ceste fantasie, & qui

& qui se fut seruy a faire son amas d'autres que de nostre Plutarque. Toutesfois en voycy assez, pour ce que vous en auez ataire. Epicurus disoit des lois , que les pires nous estoient li necessaires , que sans elles les hommes s'entremangeraient les vns les autres. Nostre esprit est vn vtil desreglé,dangereux & temeraire : il est malade d'y ioindre l'ordre & la mesure:& de mon téps tous les esprits , qui ont quelque rare excellance au dessus des autres , & quelque viuacité extraordinaire nous les voyons quasi tous desreglez,& desbordez en licence d'opinions,& de meurs: c'est miracle s'il s'en rencontre vn rassis & sociable. On a raison de donner a l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste , il luy faut comter & regler ses pas. Il luy faut tailler par industrie & par art les limites de sa chasse. On la bride & garrote de religiōs,de loix, de coutumes,de sciance,de preceptés,de peines,& recompenses mortelles & immortelles : encordes voit on que par sa volubilité & sa desbauche, il eschappe a toutes ces liaisōs. C'est vncorpsevain qui n'a pas ou estre faisi & asséné,vn corps monstrueux, diuers & difforne , auquel on ne peut assoir neud ny prise. Parquoy il vous fiera mieux de vous referrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit , que de ietter voltre iugement a celle liberté desreglée. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en voltre

envostre presence aux despens de son salut & du vostre , pour vous deffaire de ceste dange-reuse peste, qui se respand tous les iours en voz cours , ce preseruatif a l'extreme necessité empeschera que la contagion de ce venin n'offen- cera , ny vous , ny vostre assistance. La liberté donq & viuacité des esprits anciens produuisoit en la philosophie & sciéces humaines, plusieurs sectes & pars d'opinions différentes, chacun entreprenant de iuger & de choisir pour prendre party. Mais a present que nous receuons les ars par authorité & ordonnance, & que nostre in-stitution est prescrite & bridée , on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent & valent, mais chacun a son tour les reçoit selon le pris, que l'approbation commune & le cours leur donne: on ne plaide pas de l'alloy , mais de l'y-sage. Ainsi se mettent esgallement toutes choses. On reçoit la medecine, comme la geo-metrie. Et les batelages, les enchantemens, les liai-sons, le cōmerce des espritz trespassez, les pro-gnostications, les domifications, & iusques a ce-ste ridicule poursuyte de la pierre philosophale,tout se met sans cōredit. Il ne faut que sçauoir que le lieu de Mars loge au milieu du triāgle de la main , celuy de Vennis au pouce, & de Mercure au petit doigt: & que quand la mensa-le coupe le tubercle de l'enseigneur,c'est signe de cruaute : quand elle faut soubs le mitoyen & que la moyenne naturelle fait vn angle avec la vitale

vitale soubs mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable: que si avne femme la naturelle est ouverte, & ne ferme point l'agle avec la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous mesmes a tesmoin, si avec ceste science vn homme ne peut passer avec reputation & faueur parmy toutes compagnies. Theophrastus disoit que l'humaine cognoscience acheminée par les sens pouuoit iuger des causes des choses iusques a certaine mesure, mais que estant arriuée aux causes extremes & premières, il falloit qu'elle s'arrestat, & qu'elle rebouchat: a cause ou de sa foyblesse, ou de la difficulté des choses. C'est vne opinion moyenne & douce, que nostre suffizance nous peut conduire iusques a la cognoscience d'aucunes choses, & qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Ceste opinion est plausible & introduite par gens de composition, mais il est malaisé de donner bornes a nostre esprit: il est curieux & auide, & n'a nulle occasion de s'arrester plus tost a mille pas qu'a cinquante. Ayant essayé par experiance que ce a quoy lvn s'estoit failly, l'autre y est arriué: & que ce qui estoit incogneu a vn siecle, le siecle suyuant la esclaircy: & que les sciences & les arts ne se iettent pas en moule, ains se forment & figurent peu a peu en les maniant & polissant a plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petitz en les chant

chant & formant a loysir : ce que ma force ne peut descourir, ie ne laisse pas de le sonder & essayer : & en retastant & pétissant ceste nouvelle matiere , la remuant & l'eschaufant i'ouure a celuy qui me suit, quelque facilité pour en iouir plus a son ayse, & la luy rendz plus souple, & plus maniable.

Vt hymettia sole

*Cera remollescit, tractataque pollice, multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis vnu.*

Autant en fera le segond au tiers: qui faict que la difficulté ne me doit pas desesperer ny aussi peu mon impuissance , car ce n'est que la mienne. L'homme est capable de toutes choses comme d'aucunes:& s'il aduoüe , comme dit Theophrastus , l'ignorance des causes premières & des principes , qu'il me quitte hardiment tout le reste de sa science : si le fondement luy faut, son discours est par terre: le disputer & l'enquerir n'a autre but & arrest que les principes. Si ceste fin n'arreste so cours, il se iette a vne irresolution infinie! Or il est vray-semblable que si l'ame sçauoit quelque chose , elle se sçauoit premierement elle mesme , & si elle sçauoit quelque chose hors d'elle ce seroit son corps & son estuy, auā toute autre chose.Si on void iusques au iourd'huy les dieux de la medecine se debatre de nostre anatomie,

Mulciber in Troiam, pro Troia st̄abat Apollo:

Quand

Quand atédonz nous qu'ils en soient d'accord,
s'ilz ne le sôt meshuy apres tât de siecles? Nous
nous sommes plus voisins, que ne nous est la blâ-
cheur de la nege, ou la pesanteur de la pierre. Si
l'homme ne se connoît, comment connoit il ses
operations & ses forces ? Il n'est pas alauanture
que quelque notice véritable ne loge chez
nous, mais c'est par hazard. Et d'autant que par
mesme voye, mesme façon & conduite les er-
reurs se reçoivent en nostre ame, elle n'a pas
dequoy les distinguer, ny dequoy choisit la ve-
rité de la mensonge. Les Academiciens rece-
uoient quelque inclination de iugement, & trou-
uoient trop crud de dire, qu'il n'estoit pas plus
vray-semblable que la nege fust blanche, que
noire, & que nous ne fussions non plus assurez
du mouvement d'une pierre, qui part de nostre
main, que de celuy de la huietieſme ſphere. Et
pour éviter ceste difficulté & eſtrangeté, qui ne
peut a la vérité loger en nostre imagination,
que malaisément, quoy qu'ilz eſtabliffent que
nous n'eftions capables de rien ſçauoir, & que la
vérité eſt engoufrée dans des profonds aby-
mnes, ou la veue humaine ne peut penetrer: si
auoient ilz les vnes choses plus vray-semblables,
que les autres, & receuoient en leur iugement ce-
ſte faculté de ſe pouuoir incliner pluſtoſt avne
apparēce, qu'a vn'autre. Ilz luy permettoient ce-
ſte propenſion, luy defendant toute resolution.
L'aduis des Pyrrhoniens eſt plus hardy & quāt
& quant

& quant beaucoup plus véritable & plus ferme: car ceste inclination Academique, & ceste propension a vne proposition plustost qu'a vne autre, qu'est-ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente vérité en ceste cy qu'en celle là? Si nôstre entendement est capable de la forme, des lineamens, du port & du visage de la vérité, il la verroit entiere aussi bien que demie, naissante & imperfecte. Ceste apparence de verisimilitude, qui les faict pendre plustost a gauche qu'a droite, multipliez la, augmentez la, ceste once de verisimilitude, qui incline la balance augmentez la de cent, de mille onces, il en aduiendra en fin que la balance prendra party tout a faict, & arrestera vn choix & vne vérité entiere. Mais comment se laissent ilz plier a la vray-semblance, s'ilz ne connoissent point le vray? Comment connoissent ilz la semblance de ce, de quoy ilz ne connoissent pas le corps & l'essence? Ou nous pouuons iuger tout a faict, ou tout a faict nous ne le pouuons pas. Si noz facultez intellectuelles & sensibles sont sans fondement & sans pied, si elles ne font que floter & vanter, pour neant nous laissons nous emporter nôstre iugement a nulle partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter: & la plus seure assiette de nôstre entendement & la plus heureuse ce seroit celle la, ou il se maintiendroit rassis, droit, inflexible, sans branle & sans agitation. Que les choses

ne logent pas chez nous en leur forme & en leur essence , & n'y facent leur entrée de leur force propre & authorité,nous le voyons assez. Par ce que s'il estoit ainsi, nous les receuriōs de mesme façon : le gouſt du vin feroit tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain. Celuy qui a des creuassés aux doits , ou qui les a gourdes trouueroit vne pareille durté au bois ou au fer,qu'il manie,que fait vn autre. Les subietz estrāgiers se rendent donc a nostre mercy, ilz logent chez nous,comme il nous plaist. Or si de nostre part nous receuions quelque chose sans alteration,si les prises humaines estoient assez capables & fermes pour saisir la verité par noz propres moyens , ces moyens estans communs a tous les autres hommes,ceste verité se reieecteroit de main en main de lvn à l'autre,car la verité n'est iamais qu'vne. Et au moins se trou ueroit il vne chose au mōde de tant qu'il y ena, qui se croiroit par les hommes d'vn consentement vniuersel. Mais ce qu'il ne se void nulle proposition , qui ne soit debatue & cōtrouerse entre nous,ou qui ne le puisse estre,mōstre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit: car mon iugement ne le peut pas faire receuoir au iugement de mon compaignon : qui est ſigne que ie l'ay ſaisi par quelque autre moyē que par vne naturelle puif-ſance qui ſoit en moy & en tous les hommes. Laifſons a part ceste infinie conuision d'opi-
nions,

hions, qui se void entre les philosophes mesmes & ce debat perpetuel & vniuersel en la connoissance des choses. Car cela est presuposé tres-veritablement, que de nulle chose les hommes, ie dy les sçauans, les mieux nais, les plus suffisans ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste: car ceux qui doutent de tout, doutent aussi de cela:& ceux qui nient que nous puissions rien comprendre, disent que nous n'auons pas compris que le ciel soit sur nostre teste. Et ces deux opinions sont en nombre , sans comparaison les plus fortes , outre ceste diuersité & diuisiōn infinie:par le trouble que nostre iugement nous donne a nous mesmes, & l'incertitude, que chacun s'ent en soy , il est aysé à voir qu'il a son assietevn peu bien nial assurée. Combien diuerſement iugeons nous des choses ? combien de fois changeōs nous nos fantasies? Ce que ie tiēs auourd'huy & ce que ie croy , ie le tiens & le croy de toute ma croyance, tous mes vtilz & tous mes ressortz saillissent ceste opiniō & m'en respondent sur tout ce qu'ils peuuent. ie ne sçaurois ambrasser nulle verité ny conferuer avec plus de force, que ie fay ceste cy. I'y suist tout entier , i'y suis voirement : mais ne m'est il pas aduenu no vne fois,mais cēt, mais mille & tous les iours d'auoir ambrassé quelque autre chose a tout ces mesmes instrumēs, en ceste mesme cōdition,que despuis i'aye iugée fauce? Au moins faut il deuenir sage a les propres despās. Si ie me

suis trouué souuent trahy sous ceste mesme couleur, si ma touche se trouue ordinairement fauce & ma balance inegale & iniuste, qu'elle asseurâce en puis-je prédre a cete fois plus q'aux autres? N'est ce pas folise de me laisser tant de fois piper avn mesme guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cens fois de place: qu'elle ne face que vuyder & remplir sans cesse, comme dans vn vaisseau, dans nostre croiance, autres & autres opinions, tousiours la presente & la dernière c'est la certaine, & l'infallible. Pour ceste cy il faut abandonner les biens, honneur, la vie, & le salut, & tout,

*Posterior res illa reperta
Perdit & immutat sensus ad pristina quoque.*

Aumoins deuroit nostre cōdition faultiere nous faire porter plus moderément & retenuement en noz changemens. Il nous deuroit souuenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous receuons souuent des choses fauces, & que c'est par ces mesmes vtilz qui se démentent & qui se trompent souuent. Or n'est il pas merueille, s'ilz se démentent, estans si aysez a incliner & a tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement & les facultez de nostre ame en general elles souffrent selon les mouuemens & alterations du corps. Lesquelles alterations sont continuelles. N'auons nous pas l'esprit plus esveillé,

ueillé , la memoire plus prompte , le discours plus vif en la santé qu'en la maladie ? La ioye & la gayeté ne nous font elles pas receuoir les subietz qui se presentent a nostre ame dvn tout autre visage , que le chagrin & la melancolie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sapho, riét a vn vieilart auaritieus & rechigné cōme avn ieune homme vigoreus & ardent? En la chicane de nos palais ce mot est en vsage , qui se dit des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trampe douce & debonnai-re , *gaudeat de bona fortuna* , qu'il iouisse de ce bon heur: car il est certain que les iugemens se rencontrent par fois plus tendus a la condānation, plus espineus & plus aspres, tantost plus faciles, aysez, & enclins a l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goute, la ialou-sie , ou le larcin de ses valetz ayant toute l'ame teinte & abreuueée de colere, il ne faut pas douter que son iugement ne s'en altere vers ceste part la. L'air mesme & la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers Grec en Cicero,

*Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auētifera lustrauit lampade terras.*

Ce ne sont pas seulement les fieures, les breuuages & les grandz accidēs qui renuersent nostre iugement: les moindres choses du monde agis-sent contre luy. Et ne faut pas douter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fieure con-

tinue peut renuerfer nostre ame , que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure & proportion. Si l'apoplexie assoupit & esteint tout a fait la veue de nostre intelligence , il ne faut pas doubter que le morfondement ne l'efblouisse. Et par consequent a peine se peutil rencontrer vne seule heure en la vie , ou nostre iugement se trouue en sa deue affiete , nostre corps estant subiect a tant de continuelles alterations & estofé de tant de sortes de ressorts , que (i'en croy les medecins) cõbien il est malaisé , qu'il n'y en ait tousiours quelqu'un qui cloche. Au demeurant ceste maladie ne se descouvre pas si aisément , si elle n'est du tout extreme & irremediable : d'autant que la raison va tousiours & torte , & boiteuse , & deshanchée. Elle va & de tort & de trauers , & avec le mensonge comme avec la verité . Par ainsi il est malaisé de descourir son mesconte & desreglement. L'appelle tousiours raison ceste apparence de discours que chacun forge en soy . Ceste raison , de la condition de laquelle il y en peut auoir cent contraires autour d vn mesme subiect , c'est vn instrument de plomb & de cire alongeable , ployable & accommodable a tout biais & a toutes mesures : il ne reste que la suffisance de le sçauoir contourner . Quelque bon dessein qu'ait vn iuge , s'il ne s'escoute de prez , a quoy peu de gens s'amusent , l'inclination a l'amitié , a la parenté , a la beauté , & a la vengeance , & nō pas seule-

seulement choses si poisantes , mais cet instant fortuite , qui nous faict fauoriservne chose plus qu'vne autre , & qui nous donne sans le congé de la raison le chois en deux pareilz subiectz , ou quelque vmbrage de pareille vanité , peuuēt insinuer insensiblement en son iugement , la recommandation ou deffaueur d'vne cause , & donner pente a la balance . Moy qui m'espie de plus prez , qui ay les yeus incessamment tendus sur moy , comme celuy qui n'ay pas fort a faire ailleurs ,

quis sub arcto

Rex gelida metuatur ora

Quid Tyridatem terreat, vnicē

Securus,

a peyne oseroy-ie dire la vanité & la foibleſſe que ie trouue chez moy : i'ay le pied ſi instable & ſi mal aſſis , ie le trouue ſi aysé a croler & ſi preſt au mouuement & au branle , & ma veuē ſi defreglée , que a ieun ie me trouue autre , qu'a- pres le repas . Si ma ſanté me rid & la clarté d'un beau iour , me voila honneste homme . Si i'ay vn cor qui me paffe l'orteil , me voila re- froigné , mal plaiſant & inacceſſible . Tantoft ie ſuis a tout faire , tantoft a rien faire . Ce qui m'est plaiſir a ceste heure , me ſera tantoft peine . Il ſe faict mille agitations contre moy , ſans le cō- gē du iugement , tantoft l'humeur melancholi- que me ſefit , tantoft la cholérique : & de ſon

authorité priuée acet heure le chagrin predomine en moy, acet-heure l'alegresse. Quand ie prens des liures, i'aray apperceu en tel passage des graces excellentes, & qui auront feru mon ame : qu'un autre fois i'y retombe, i'ay beau le tourner & virer en cent visages, i'ay beau le plier & le manier, c'est vne masse inconnue & informe pour moy. Les secousses & esbranlemens que nostre ame reçoit par les passions corporelles peuuent beaucoup en elle: mais encore plus les siennes propres: ausquelles elle est si fort en bute, qu'il est a l'aduanture soustenable, qu'elle n'a nulle autre alleure & mouvement que du soufle de ces ventz, & que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme vn nauire en pleine mer, que les ventz abandonnent de leur secours. Et qui maintiendroit cela, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puis qu'il est auoué par la philosophie, Que la plus part des plus reglées actions de l'ame & plus nobles procedent & ont besoin de ceste impulsion des passions. La vaillance, disent ilz, ne se peut parfaire sans l'assistance de la colere, la compassion sert d'aiguillon a la liberalité & a la justice: & nulle eminente & gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreglée. Seroit ce pas l'vne des raisons qui auroit meu les Epicuriens a descharger Dieu de tout soin & solicitude de nos affaires; d'autant que les effectz mesmes de sa bonté ne se pouuoient exercer
envers

envers nous sans esbranler son repos & sa tranquillité, par le moyen des passions, qui sont comme des piqueures & sollicitations, qui acheminent l'ame aus operations vertueuses? Au moins cecy ne sçauons nous que que trop, que les passions produisent infinies & perpetuelles mutations en nostre ame, & la tyrannisent merueilleusement. Le iugement d'un homme courroucé, ou de celuy qui est en crainte, est ce le iugement qu'il aura tantost, quand il sera rassis? Quelles differences de sens & de raison, quelle contrariété d'imaginactions nous presente la diversité de nos passions? Quelle assurance pouuons nous donq prendre de chose si instable & si mobile, subiecte par sa condition a la maistrie du desreglement & de la cecité? Si nostre iugement est en main a la fauceté mesmes, & a l'erreur: si c'est de la folie & de la mensonge, qu'il est tenu de receuoir l'impression des choses, qu'elle feurté pouuons nous atendre de luy? Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle & poisante, desquelles la plus part surprennent subitement nostre ame sans luy donner loisir de se connoistre. Mais ceste passion, qu'on diet estre produite par l'oysiueté au cœur des ieunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avec loysir & d'un progrés mesuré, elle represente bien eidemment a ceux, qui ont quelque fois essayé de s'opposer a son effort, la force de ceste con-

uerſion & alteration, que nostre iugement ſouf-
fre. I'ay autresfois entrepris de me tenir bandé
pour la ſouſtenir & rabatre: car il s'en faut tant
que ie ſois de ceux, qui conuent les vices, que
ie ne les ſuis pas ſeulemēt, ſ'ils ne m'entrainēt:
ie la ſentois naiftre, croiftre, & ſ'augmenter en
despit de ma reſiſtance: & en fin tout voyant &
vivant me faſfir & poſſeder, de façon que cōme
d'vne yureſſe l'image des chofes me cōmēcoit
a paroiftre autre que de couſtume. Le voyois e-
videmment groſſir & croiftre les auantages du
ſubiect que i'alois deſirant, & agrandir & enfler
par le vent de mon imagination: les diſſicultez
de mon entreprinſe ſ'aiſer & ſe planir, mon
diſcourſ & ma conſcience ſe tirer arrière: mais
ce feu eſtant euaporé, tout a vn instant, com-
me de la clarté d'vne eloife, mon ame repre-
ndre vne autre ſorte de veuë, autre eſtat & autre
iugement: les diſſicultez de la retraite me ſem-
bler grādes & inuincibles, & les meſmes chofes
de bien autre gouſt & viſage, que la chaleur
du deſir ne me les auoit preſentées. Lequel
plus veritablemēt, Pyrro n'en ſçait rien. Nous
ne ſommes iamais ſans maladie. Les fieuſes
ont leur chaut & leur froid: des effectz d'vne
paſſion ardente nous retombōs aux effectz d'vne
paſſion frilleufe. Or de la cognoiſſance de
ceſte mienne volubilité & imperfection i'ay
par accident engendré en moy quelque con-
ſtanſe & fermeté d'opinions, & n'ay guiere al-
teré

teré les miennes premières & naturelles. Car quelque apparence qu'il y ait en la nouvelleté, ie ne change pas aisement, de peur que i'ay de perdre au change : & puis que ie ne suis pas capable de choisir, ie pren le chois d'autruy, & me tiens en l'affiète ou Dieu m'a mis. Autrement ie ne me scauroy pas garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis ie, par la grace de Dieu, cōserué pur & entier, sans agitatiō & trouble de cōscience, aux anciennes creances de nostre religiō, au trauers de tant de sectes & de diuisions, que nostre siecle a produites. Les escritz des anciens, ie dis les bōs escritz, pleins & solides, ils me tētent, & me remuent quasi ou ils veulent. celuy que i'oy, me semble touſiours le plus roide. Je les trouue auoir rāison chacū a ſon tour, quoy qu'ils fe cōtrarient. Ceste aysance que les bons espritz ont de redre ce qu'ils veulent vraysemblable, & qu'il n'est rien ſi eſtrange, a quoy ils n'entreprenēt de dōner assez de couleur pour tromper vne simplicité pareille a la miène, cela monſtre euidentement la foibleſſe de leur preuve. Le ciel & les estoiles ont branlé trois mill'ans, tout le monde l'auoit ainsi creu, iusques a ce qu'il y a enuiron quinze cents ans, que quelqu'vn s'auifa de maintenir que c'estoit la terre qui fe mouuoit. Et de nostre téps Copernicus a ſi bien fondé ceste doctrine, qu'il s'en fett tres-reglément a toutes les conſequences Astrologiennes. Que prendrons nous de la,

ſinon

finon qu'il n'y a guiere d'asseurance ny en l'vn,
ny en l'autre. Car qui sçait qu'vne tierce opiniō
d'icy a mille ans , ne renuerse les deux prece-
dentes .

*Sic voluenda etas commutat tempora rerum,
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore,
Porro aliud succedit, & e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, florētque repertum
Laudibus, & miro est mortales inter honore.*

Ainsi quand il se presente à nous quelque do-
ctrine nouuelle, nous auons grande occasion de
nous en deffier, & de considerer qu'auant qu'el-
le fut produicté sa contraire estoit en credit &
authorité , & comme elle a été renuersée par
ceste-cy , il pourra a l'aduenir naistre vne tier-
ce inuention, qui choquera de mesme la secon-
de. Auāt que les Principes qu'Aristote a intro-
duitz de matiere, forme, & priuatiō, fussent en
credit , d'autres Principes contentoient la rai-
son humaine, comme ceux-cy nous contentent
a ceste heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel
priuilege particulier que le cours de nostre in-
uention s'arreste a eux, & qu'a eux appartient
pour tout le temps aduenir la possessiō de no-
stre creance ? ils ne sont non plus exempts du
boute-hors, qu'estoient leurs deuanciers. Quād
on me presse d'vn nouuel argumēt, c'est a moy
aestimer que ce, a quoy ie ne puis satis-faire,
vn autre y satis-faira. Car de croire toutes les
apparences , desquelles nous ne pouuons nous
deffaire

défaire, c'est vne grāde simpleſſe: il en aduien-
droit par la que tout le vulgaire & le commun
aroient leur creance contournable, comme vne
girouete: car ſon ame eſtant molle & sans reſi-
ſtāce ſeroit forcée de receuoir sans cefle autres
& autres impreſſions, la dernière effaçant touſ-
iours la trace de la precedēte. Celuy qui ſe trou-
ue foible, il doit répondre ſuyuant la pratique,
qu'il en parlera a ſon conſeil, ou s'en rapporter
aux plus ſages, desquels ils a receu ſon apren-
tiſſage. Combien y a il que la medecine eſt au
monde? On dit qu'vn nouueau venu, qu'on nom-
me Paracelſe, change & renuerſe tout l'ordre
des regles anciennes, & maintient que iufques
a celiſte heure, elle n'a ſerui qu'à faire mourir les
hommes. Je croÿ qu'il verifiera aſſément cela:
mais de mettre ma vie a la mercy de ſa nouuel-
le expeřieſſe, ie trouue que ce ne ſeroit pas grād
ſagesſe. Il ne faut pas croire a chacun, diſt le
precepte, par ce que chacū peut dire toutes cho-
ſes. Vn homme de celiſte profession de nouuel-
letez, & de reformations me diſoit, il n'y a pas
long temps, que tous les anciens ſ'eſtoient eui-
demment mescontez en la nature & mouuemēs
des ventz, ce qu'il me ferroit tref-euidemment
toucher a la main, fi ie voulois entēdre ſon diſ-
cours. Apres que i'eus eu vn peu de patience a
ouïr ſes argumens, qui auoient tout plein de ve-
rifimilitude: comment donc, luy fis-ie, ceux qui
nauigeoient ſoubs les loix de Theophraste, a-
loient

loint ils en occident, quād ils tiroient en leuat,
aloingt ils a costé, ou a reculōs? C'est la fortune,
me respondit-il: tant y a, qu'ilz se mescontoiēt.
Je luy repliquay lors, que i'aimoy mieus suyure
les effetz, que la raison. Or ce sont choses, qui
se choquent souuent. Et m'a lon dit qu'en la
Geometrie (qui pēse auoir gaigné le haut point
de certitude parmy les sciences) il se trouue des
demonstrations ineuitables subuertissans la ve-
rité de l'expériēce: comme Iaques Peletier me
disoit chez moy, qu'il auoit trouué deux lignes
s'acheminans l'une vers l'autre pour se ioindre,
qu'il verifioit toutesfois ne pouuoir iamais jus-
que a l'infinité arriuer a se toucher. Et les Pyr-
rhoneiens ne se seruent de leurs argumens & de
leur raison que pour combattre & ruiner l'ap-
parence de l'expérience. Et c'est merueille jus-
ques ou la soupleſſe de nostre raison les a suy-
uis a ce dessein de combattre l'euidence des ef-
fectz. Car ils verifient que nous ne nous mou-
uons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a
point de pesant ou de chaut, avecques vne pa-
reille force & subtilité d'argumentations, que
nous verifions les choses les plus vray-sembla-
bles. Ptolemeus, qui a esté vn grand personna-
ge, auoit estable les bornes de nostre monde.
Tous les philosophes anciēs ont pensé en tenir
la mesure, sauf quelques Isles escartées, qui pou-
uoient eschaper a leur cognoissance. C'eust esté
Phyrroniser, il y a mille ans, que de mettre en
doute

doubte la sciēce de la Cosmographie, & les opinions qui en estoient receues d vn chacū. Voila de nostre siecle vne grandeur infinie de terre ferme, non pas vne ille ou vne contrée particulière, mais vne partie esgale a peu prez en grādeur a celle que nous cognosſiōs, qui vient d'estre descouverte. Les Geographes d'aceste-heure ne faillent pas d'affeurer que meshuy tout est trouué & que tout est veu:

Nam quod adest presto, placet, et pollere videtur.
Sçauoir mon si Ptolomée s'y est trompé autres fois sur les fondemēs de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant a ce que ceux cy en disent. Aristote diēt , que toutes les opinions humaines, ont este par le passé, & seront à l'aduenir infinies autres-fois: Platon , qu'elles ont a renoueller & reuenir en estre apres tréte six mill' ans . Si nature enserre dans les termes de son progrés ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les iugemens, & opinions des hommes, si elles ont leur rcuolution, leur saison, leur naissance, leur mort , cōme les chous: si le ciel les agite , & les roule a sa poste, quelle magistrale authorité & permanâte, leur allons nous attribuant? Il me semble entre autres tesmoignages de nostre imbecillité, que ce luy-cy ne merite pas d'estre oublié : que par desir mesmes l'homme ne sçache trouuer ce qu'il luy faut : que non par iouissance , mais par imagination & par souhet nous ne puissions

fions estre d'accord de ce dequoy nous auons
beioing pour nous contenter. Laitlons a nostre
pēſée tailler & coudre a fa poste, elle ne pourra
pas ſeulemēt deſirer ce qui luy eſt propre. C'eſt
pourquoy le Chreſtien plus humble, & plus ſa-
ge, & mieux recognoiffant que c'eſt que de luy
ſe raporte a ſon createur de choiſir & ordonner
ce qu'il luy faut. Il ne le ſupplie d'autre chose,
ſinon que ſa volonté foit faite: autremēt il luy
aduiendroit a l'auanture ce que les poëtes fe-
gnent du Roy Midas. Il requiert les dieux, que
tout ce qu'il toucheroit ſe conuertit en or, ſa
priere fut exaucée: ſon vin fut or, ſon pain or, &
la plume de ſa couche: & d'or ſa chemife & ſon
veſtement : de faſon qu'il ſe trouua accable
ſoubs la iouissance de ſon deſir, & eſtrene d'vne
commodité insuportable : il luy falut desprier
ſes prières.

*Attionitus nonitate mali, dinesque misérque,
Effugere optat opes, & qua modo voverat odit.*

Dieu pourroit nous otroyer les richesses, les
honneurs, la vie & la ſanté meſme quelque fois
a nostre dommage: car tout ce qui nous eſt
plaisant, ne nous eſt pas touſiours ſalutaire. Si
au lieu de la guerifon , il nous enuoye la mort,
ou l'empirement de nos maux , il le fait par les
raiſons de ſa prouidence, qui regarde bien plus
certainement ce qui nous eſt deu , que nous ne
pouuons faire . Et le deuons prendre en bonne
part, comme d'vne main tresſage & tresamie.

Il n'eſt

Il n'est point de cōbat si violent entre les philosophes, & si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souuerain bien de l'homme.

*Tres mihi conuiue prope dissentire videntur
Poscentes vario multum diuersa palato.*

*Quid dē? quid nō dem? renuistu quod iubet alter,
Quod petis, id sane est innisum acidūmque duobus.*

Nature deuroit ainsi respōdre a leurs contestations, & a leurs debatz . Les vns disent nostre bien estre , loger en la vertu: d'autres en la volupté : d'autres au consentir a nature : qui en la science: qui a ne se laisser emporter aux apparences. Et a ceste fantasie semble retirer cét'autre, *Nil admirari prope res est una, N umaci,*
Solaque que possit facere & seruare beatum, qui est la fin de la secte Pyrrhoniene . Et disoit Archesilas les soutenemens & l'estat droit & inflexible du iugement estre les biens: mais les consentemens & applications estre les vices & les maux. Il est vray qu' ē ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se départoit du Pyrronisme. Les Pyrrhoniés, quand ils disent que le souuerain bien c'est l'Ataraxie, qui est l'immobilité du iugemēt, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmatiue, mais le mesme bransle de leur ame, qui leur fait fuir les precipices & se mettre a couvert du serein, celuy la mesme leur présente ceste fantasie & leur en fait refuser

Oo

vn autre. Au demeurât, si c'est de nous qu'e nous
tirons le reglement de nos meurs, a quelle cō-
fusion nous rejettons nous? Car ce que nostre
raison nous y conseille de plus vray-semblable,
c'est generalement a chacun d'obeir aux loix
de son pais. Et par la que veut elle dire, sinon
que nostre deuoir n'a autre regle que fortuite?
La verité doit auoir vn visage pareil & ynuer-
sel. La droiture & la iustice, si l'homme en con-
noisoit, qui eust corps & véritable essence, il ne
l'atacheroit pas a la cōdition des coustumes de
ceste contrée, ou de celle la. Ce ne seroit pas de
la fantasie des Perses ou des Indes que la ver-
tu prēdroit sa forme. Il n'est rien subiect a plus
continuelle agitation que les loix. Despuis que
je suis nay, i'ay veu trois & quatre fois rechan-
ger celles des Anglois noz voisins, non seule-
ment en subiect politique, qui est celuy qu'on
veut dispenser de constance, mais au plus im-
portant subiect qui puisse estre, a sçauoir de la
religion. Dequoy i'ay honte & despit, d'autant
plus que c'est vne nation, a laquelle ceux de
mon quartier ont eu autrefois vne si priuée ac-
cointance, qu'il me reste encore aucunes traces
de nostre ancien cousinage. Que nous dira d'oc
en ceste nécessité la philosophie? que nous sui-
uons les loix de nostre pays? c'est a dire ceste
mer flotante des opinions d'un peuple ou d'un
prince, qui me peindront la iustice d'autant de
couleurs & la reformerôt en autant de visages,
qu'il

qu'il y aura en eux de changemens d'humours: ie ne puis pas auoir le iugemēt si flexible. Quelle bonté est ce, & quelle droiture que ie voyois hyer en credit, qui en l'espace d'un iour a peu receuoir vn si estrange changement, d'estre deuenu vice. Mais ils sont plaisans, quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aucunes fermes, perpetuelles & immuables, qu'ilz nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la conditiō de leur propre essence: & de celles la, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins, signe que c'est vne merque aussi dou teuse que le reste. Or ilz sont si defortunez (car comment puis i'autrement nommer cela que deffortune? que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en récontre auimoins vne que la fortune ait permis estre vniuersellement receuē par le consentement de toutes les nations) ils sont, dis-ie, si malheureux que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a vne seule, qui ne soit contredite & desauoée, non par vne nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray-semblable, par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles, que l'uniuersité de l'approbation. Car ce que nature nous auroit véritablement ordonné, nous l'en suiurions fans doute d'un cōmun cōsentemēt, & non seulement toute nation, mais tout hōme particulier ressentiroit la force & la violence,

que luy feroit celuy qui le voudroit pousser au contraire de ceste loy . Qu'ils m'en monstrent pour voir vne de ceste condition . Protagoras & Ariston ne donnoient autre essence a la iustice des loix que l'authorité & opinion du legislateur , & que cela mis a part , le bon & l'honnête perdoient leurs qualitez , & demeuroient des noms vains de choses indifferentes . Thrasimacus en Platon estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du superieur . Il n'est nulle chose , en quoy le mōde soit si diuers qu'ē coustumes & loix . Telle chose est icy abominable , qui apporte recommandation ailleurs : cōme en Lacedemone la subtilité de desrober . Les mariages entre les proches sont capitale-
ment defendus entre nous , ils sont ailleurs en honneur ,

gentes esse feruntur,

*In quibus & nato genitrix , & nata parenti
Iungitur , & pietas geminato crescit amore.*

Le meurtre des enfans , meurtre de peres , communication de femmes , trafique de volerries , licēce a toutes sortes de voluptés : il n'est rien en somme si extreme , qui ne se trouue receu par l'ysage de quelque nation . Toutes les choses du monde , tous les subiets ils ont diuers lustres & diuerses considerations : c'est de la que s'engé dre principalement ceste diuersité d'opinions . Vne nation regarde vn subiect par vn visage , & s'arreste a celuy la : l'autre par vn autre . Il n'est rien si horrible a imaginer , que de manger son pere .

pere. Les peuples qui auoient anciennemēt ceste coustume, la prenoient toutesfois pour tēmoignage de pieté & de bōne affectiō, cerchāt par la à donner a leurs progeniteurs la plus digne & honorable sepulture, logeāt en eux mesmes & comme en leurs mioelles les corps de leurs peres & leurs reliques, les viuisiant aucunement & regenerant par la transmutation en leur chair viue par le moyen de la digestion & du nourrissement. Il est aisē a considerer quelle cruautē & abomination c'eust esté a des hōmes abreuuez & imbus de ceste superstition , de ietter la despouille des parens a la corruption de la terre & nourriture des bestes & des vers. Licurgus considera au larrecin la viuacité, diligence, hardiesse,& adresse, qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin , & l'utilité qui reuient au public, que chacun en regarde plus curieusement a la conseruation de ce qui est sien. Et estima que de ceste double institution a assaillir & a defendre il s'en tiroit du fruit a la discipline militaire (qui estoit la principale sciēce & vertu, a quoys il vouloit duire ceste nation) de plus grāde consideratiō, que n'estoit le desordre & l'injustice de se preualoir de la chose d'autruy. Dionysius le tyran offrit a Platon vne robe a la mode de Perse, lōgue, damasquinée, & parfumée: Platon la refusa disant, Qu'estāt nay homme il ne se vestiroit pas volontiers de robe de femme. Mais Aristippus l'accepta avec

ceste responce, que nul accoutrement ne pouuoit corrompre vn chaste courage. Voila comment ils auoient tous deus raison de diuers effects. Il aduient de ceste diuersité de visages, que les iugemens s'appliquent diuersement au chois des choses. Nous portons les oreilles percées, les Grecs tenoient cela pour vne merque de seruitude. Nous nous cachons pour iouir de nos femmes, les Indiens le font en public. Les Scytes immoloient les estrangiers en leurs temples, ailleurs les temples seruent de franchise. J'ay ouy parler dvn iuge, lequel ou il rencontrroit quelque aspre conflit entre Bartolus & Baldus & quelque matiere agitée de plusieurs cōtrarietez, mettoit au marge de son liure (question pour l'amy) c'est a dire que la verité estoit si embrouillée & debatue, qu'en pareille cause il pourroit fauoriser a celle des parties, que bō luy sembleroit. Il ne tenoit qu'a faute d'esprit & de suffisance qu'il ne peut mettre quasi par tout, question pour l'amy. Les aduocats & les iuges corrompus de nostre temps trouuent a toutes causes assez de biais pour les accommoder ou bon leur semble. A vne science si infinie, dépendant de l'autorité de tant d'opinions & dvn subiect si arbitraire, il ne peut estre qu'il n'en naisse vne confusio extreme de iugemens. Aussi n'est il guiere si cler proces, auquel les aduis ne se trouuent diuers. Ce qu'vne compagnie a iugé, l'autre le iuge au contraire, & elle mesme

mes a l'aduenture , encores au contraire vn'autre fois . Dequoy nous voyons des exemples ordinaires par ceste licēce qui tasche merueilleusement la ceremonieuse authorité & lustre de nostre iustice , de ne s'arrester aux arrestz & courir des vns aux autres iuges , pour decider d'yne mesme cause . Quant a la liberté des opinions philosophiques touchant le vice & la vertu , c'est chose ou il n'est besoing de s'estendre , & ou il se trouue plusieurs discours , qui valēt mieux teus que publiez . Les loix prennent leur authorité de la possession & de l'vsage : il est dāgereux de les ramener a leur naissance : elles grosissent & s'ennoblissent en roulant comme noz riuieres . Suyuez les contremont iusques a leur source , ce n'est qu'vn petit surion d'eau a peine reconnoissable , qui s'enorgueillit ainsi , & se fortifie en vieillissant . Voyés les anciennes consideratiōs , qui ont donné le premier branle a ce fameux torrēt , plein de dignité , d'horreur & de reuerance : vous les trouuerés si legeres & si delicates , que ces gens icy qui poisent tout & le ramenent a la raison , & qui ne reçoivent rien par authorité & a credit , il n'est pas merueille s'ils ont leurs iugemens souuent tres-esloignés des iugemens publiques . Gens qui prennent pour patron l'image premiere de nature , il n'est pas merueille si en la plus part de leurs opinions ils gauchissent a la voye commune & ordinaire . Comme pour exemple , peu d'entre

eus eussent approuué les conditions & formes de nos mariages. Ils refusoient & desdaignoient la plus part de nos ceremonies. Chacun a oy parler de la des-hontée façon de viure des philosophes Cyniques. Chrysippus disoit, qu'un philosophe fera vne douzaine de culebuttes en public, voire sas haut de chausses, pour vnedouzaine d'oliues. Et ceste honesteté & reuerance, que nous appellons de courrir & cacher aucunes de nos actions naturelles & legitimes, de n'oser nômer les choses par leur nom, de craindre a dire ce qu'il no^oest permis de faire, n'eussent ils pas peu dire avecq raison, que c'est plutostvne affeterie & mollesse inuentée aux cabinets mesmes de Venus, pour donner pris & & pointe a ces ieux? N'est ce pas vn alechemêt, vne amorce & vn aiguillon a la volupté. Car l'vsage nous faict sentir euidemmêt que la ceremonie, la vergoigne, & la difficulté ce son esguisemens & alumetes a ces fieures la. C'est ce que disent aucüs, que d'oster les bordels publiques, c'est non seulement espandre par tout la paillardise, qui estoit assignnée a ce lieu la, mais encore aisguilloner les hommes vagabonds & oyfis a ce vice par la malaisance.

Mæchus es Aufidæ qui vir Coruine fuisti,

Rinalis fuerat qui tuus, ille vir est.

Cur aliena placet tibi, que tua non placet vxor?

Nunquid securus non potes arrigere?

Ceste

Ceste experience se diuersifie en mille exemples

Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet

Uxorem gratis Cæciliæ tuam,
Dum licuit: sed nunc positis custodibus, ingens

Turba fututorum est. Ingeniosus homo es.

On demanda a vn philosophe qu'on surprit a
mesme, ce qu'il faisoit, il respondit tout froide-
ment, Je plante vn homme : ne rougissant non
plus d'estre rencontré en ceste action, que si on
l'eust trouué plantant des chous. Solon fut a ce
qu'on trouue, le premier qui donna par ses loix
liberté aux femmes de faire profit publique de
leurs corps. Et celle de toutes les sectes de phi-
losophie, qui a le plus honoré la vertu, elle n'a
ensomme posé autre bride a l'vsage des volu-
ptez de toutes sortes , que la moderation & la
conseruation de la liberté d'autruy. Et plusieurs
ses sectateurs se sont licentiez d'en escrire &
publier des liures hardis outre mesure. Heraclitus & Protagoras, de ce que le vin semble amer
au malade, & gratieux au sain, l'auiron tortu das
l'eau, & droit a ceux qui le voient hors de la , &
de pareilles apparences contraires qui se trou-
uent aux subiectz, argumenterent que tous sub-
iectz auoient en eux les causes de ces apparen-
ces : & qu'il y auoit au vin quelque amertume
qui se rapportoit au goust du malade , l'auiron
certaine qualité courbe se rapportant a celuy
qui le regarde dans l'eau. Et ainsi de tout le re-

ste. Qui est dire que tout est en toutes choses, & par consequent rien en nulle: car rien n'est , ou tout est. Ceste opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est nul sens ny visage ou droit ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouue aux escrits, qu'il entrepréd de fouiller. En la parolle la plus nette, pure & parfaite, qui puisse estre, combien de fauceté & de mensonge a lon fait naistre ? Quelle heresie n'y a trouue des fondemens assez & temoignages pour entreprendre & pour se maintenir ? c'est pour cela que les autheurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de ceste preuuue du tesinoignage de l'interpretation des motz. Vn personnage de grāde dignité me voulant approuuer par authorité ceste queste de la pierre philosophale, ou il est tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou sis passages de la Bible, sur lesquelz il disoit s'estre premieremēt fondé pour la descharge de sa conscience. Car il est de profession ecclesiastique: & a la verité l'inuention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée a la deffance de ceste belle sciēce. Par ceste voye se gaigne le credit des fables diuinatrices, d'autant que nous proposant par finesse vn stile ambigu & difficile , il n'est prognostiqueur , s'il a cete authorité, qu'on le daigne feuilleter, & rechercher curieusement tous les plis & lustre de ses parolles, a qui on ne face dire tout ce qu'on voudra,

voudra, comme aux Sybilles. Car il y a tant de moyens d'interpretation , qu'il est malaise que de biais , ou de droit fil vn esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air , qui luy serue a ce qu'il voudra. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant , qui a ennobly & mis en credit plusieurs escrits , & enrichy de toute sorte de matiere qu'on a voulu vne mesme chose receuāt mille & mille & autant qu'il nous plaist d'interpretations diuerses. Homere est aussi grand qu'on voudra, mais il n'est pas possible , qu'il ait pense a representer tant de formes, qu'on luy donne. Les legislateurs y ont diuiné des instructions infinies , pour leur faict, autant les gens de guerre , & autant ceux qui ont traité des arts. Quiconque a eu besoin d'oracles & de predictions en y a trouué pour son seruice. Vn fort geatil personnage sçauant & de mes amis c'est merueille quelz rencontres & cōbien admirables il y trouue en faueur de nostre religion: & ne se peut aysemēt despartir de ceste opiniō , que ce ne soit le dessein d'Homere (si luy est cest auteur aussi familier qu'a hōme de nostre siecle) D'autres religions y ont troué aussi autrefois leur appuy. Sur ce mesme fondement qu'auoit Heraclitus & ceste sienne sentence , que toutes choses auoient en elles les visages qu'on y trouuoit, Democritus en tiroit vne toute contraire cōclusion, c'est que les subiects n'auoient du tout riē de ce que nous y trouions

uions. Et de ce que le miel estoit dous a luy & amer a l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ny dous ny amer. Les Pyrrhoniēs diroint qu'ilz ne scauent s'il est dous, ou amer, ou ny lvn ny l'autre, ou tous les deux: car ceux-cy gaignent touſiours le haut point de la dubitation. Ce propos m'a porté sur la conſideration des sens, ausquels gît le plus grand fondement & preuve de nostre ignorance. Tout ce qui fe connoiſt, il fe connoiſt sans doute par la faculté du cogniſſant. Car puis que le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que ceste operation il la parface par ſes moyens & volonté, non par la contreinte d'autrui, comme il aduiendroit, fi nous connoiſſions les choses par la force & ſelon la loy de leur eſſence. Or toute cognoiſſance s'achemine en nous par les sens, ce ſont nos maîtres. La ſcience commençe par eux & fe refout en eux. Apres tout, nous ne scaurions non plus qu'une pierre, fi nous ne scauiōs, qu'il y a ſō, odeur, lumiere, faueur, meſure, poſis, moelleſſe, durté, apreté, couleur, poliſſeure, largeur, profondeur. Voyla le plant & les principes de tout le bastiment de nostre ſcience. Quiconque me peut pouſſer a contredire les sens, il me tiēt a la gorge, il ne me ſcauroit faire reculer plus arrière. Les sens ſont le commencement & la fin de l'humaine cogniſſance.

Iuuenies primis ab ſenſibus eſſe creatam

Noti-

Notitiam veri, neque sensus posse refelli.

*Quid maiore fide porro quam sensus haberi
Debet?*

Qu'on leur attribue le moins, qu'on pourra, tou-
siours faudra il leur donner cela , que par leur
voye & entremise s'achemine toute nostre in-
struction. Cicero dict que Chrisippus ayant es-
sayé de rabatre de la force des sens & de leurs ver-
tus, se representa a soy mesmes des argumens au
contraire & des oppositions si vehemētes qu'il
n'y peut satis-faire. Surquoy Carneades , qui
maintenoit le contraire party, se vantoit de se
seruir des armes mesmes & parolles de Chri-
sippus , pour le combattre , & s'escrioit a ceste
cause contre luy , O miserable, ta force t'a per-
du. Il n'est nul absurde selon nous plus extreme,
que de maintenir que le feu n'eschaufe point,
que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point
de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont noti-
ces que nous apportent les sens, ny nulle crea-
nce ou science en l'homme qui se puisse compa-
rer a celle la en certitude. La premiere consi-
deration que i'ay sur le subiet des sens c'est que
je metz en doute, que l'homme soit prouueu de
tous sens naturelz. Je voy plusieurs animaus, qui
vivent vne vie entiere & parfaicte, les vns sans la
veue, autres sans l'ouye. Qui sc̄ait si en nous aus-
si il ne manque pas encore vn, deux, trois & plu-
sieurs autres sens. Car s'il en manque quelqu'un
nul discours n'en peut decourir le defaut. C'est

le priui-

le priuilege des sens d'estre l'extreme borne de
de nostre science : il n'y a rien au dela d'eux qui
nous puise seruir a les descourir , voire ny lvn
sens n'en peut descourir l'autre. Ilz font tre-
stous la ligne extreme de nostre faculté,

Seorsum cuique potestas

Diuisa est. sua vis cuique est.

Il est impossible de faire conceuoir a vn hom-
me naturellement aveugle, qu'il n'y void pas,im-
possible de luy faire desirer la veue & regreter
son defaut. Parquoy nous ne deuons prédre nul-
le assurance de ce, que nostre ame est contente
& satisfaicté de ceux que nous auons:veu qu'el-
le n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie & son
imperfection , si elle y est. Il est impossible de
dire chose a cest aveugle par discours,argumēt,
ny similitude, qui loge en son imagination,nul-
le apprehension de lumiere , de couleur , & de
veue. Il n'y a rien plus arriere qui puise pousser
le sens en euidence. Les aveugles nais qu'on
void desirer a y voir, ce n'est pas pour entendre
ce qu'ilz demandent:ilz ont apris de nous qu'ils
ont adire quelque chose , qu'ilz ont quelque
chose a desirer, qui est en nous : mais ilz ne sça-
uent pourtant pas que c'est , ny ne l'aprehen-
dent ny prez ny loin. I'ay veu vn gentil'hom-
me de bonne maison,aveugle naturel,aumoins
aveugle de tel aage , qu'il ne sçait que c'est que
de veue. Il entend si peu ce qui luy manque,
qu'il yse & se fert cōme nous des parolles pro-
pres

pres au voir , & les applique d'vne mode toute
siennne & particuliere. On luy presentoit vn en-
fant, duquel il estoit parrain, l'ayant pris entre
ses bras, mon Dieu, dict-il, le bel enfant , qu'il
le faict beau voir, qu'il a le visage guay. Il dira
comme lvn d'entre nous ceste tale a vne belle
veuë, il faict beau voir cecy ou cela. Il fait plus,
car par ce que ce sont noz exercices que la chas-
se, la paume, la bute, & qu'il l'a ouy dire , il s'y
affectionne & s'y embesoigne : & croid sans
doute y auoir la mesme part, que nous y auons:
il s'y picque & s'y plait , & ne les goute pour-
tant que par les oreilles. On luy crie, que voyla
vn lieure , quand on void quelque belle splana-
de, ou il puisse picquer : & puis on luy dict en-
core, que voyla vn lieure pris: le voyla aussi fier
de sa prise, comme il oyt dire aux autres , qu'ilz
le font. L'esteuf il le prend a la main gauche &
le pousle de la droite a tout sa raquette. De la
harquebouse, il entire a l'aduanture, & se paye,
de ce que ses gens luy disent , qu'il est ou haut
ou costié. Que sc̄ait on si le genre humain faict
quelque sottise pareille, a faute de quelque sens,
& que par ce defaut, la plus part du visage des
choſes nous soit caché? Que sc̄ait on, si les diffi-
cultez que nous trouuons en plusieurs ouura-
ges de nature viennent de la? & si plusieurs ef-
fectz des animaux qui excedent nostre capacité
sont produitz par la faculté de quelque sens,
que nous ayons a dire ? & si aucuns d'entre eux
ont

ont vne vie plus pleine par ce moyen & entiere que la nostre? Nous faissons la pomme quasi par tous nos sens: nous y trouuōs de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur & de la douceur. Outre cela elle peut auoir d'autres vertus comme d'assecher ou resteindre, ausqnelles nous n'auons point de sens, qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appellōs occultes en plusieurs choses, comme a l'aimant d'atirer le fer, n'est-il pas vray-semblable qu'il y a des facultez sensitius en nature propres a les iuger & a les appercevoir, & que le defaut de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est a l'aduanture quelque sens particulier, qui descouvre aux coqs l'heure du matin & de la minuict, & les esmeut a chanter, & qui achemine le cerf ou le chiē a la connoissance de certaine herbe propre a leur guerison. Il n'y a nul sens, qui n'ayt vne grand' dominatio & qui n'aporte par son moyen vn nombre infini de cognosciences. Si nous auions a dire l'intelligence des sons de l'harmonie & de la voix, cela apporteroit vne confusion inimaginable a tout le reste de nostre science. Car outre ce, qui est attaché au propre effect de chaque sens, combien d'argumens, de consequences, & de conclusions tirons nous aux autres choses par la comparaison de l'vn sens a l'autre? Qu'un homme sçauant imagine l'humaine nature produite originellement sans la veue, & discoure combien

d'igno-

d'ignorāce & de trouble luy apporteroit vn tel defaut , combien de tenebres de cecité & d'aueuglement en nostre ame: on verra par la com- bien nous importe a la cognoissance de la verité la priuation dvn autre tel sens , ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous auons for- mé vne verité par la consultation & concurren- ce de nos cinq cens : mais a l'aduature falloit il l'accord de huitou dedix sens & leur contributiō pour l'apperceuoir certainemēt & en son essen- ce. Les sectes qui combatent la science de l'hô- me elles la combatent principalement par l'in- certitude & foibleſſe de noz sens. Car puis que toute cognoissance vient en nous par leur en- tremise & moien, s'ilz faillent au rapport qu'ilz nous font , s'ils corrōpent ou alterent ce, qu'ilz nous charrient du dehors , si la lumiere qui par eux s'écoule en nostre ame est obscurcie au pas- sage, nous n'auons plus que tenir. De ceste ex- treme difficulté font nées toutes ces fantasies: que chaque subiet a en soy tout ce que nous y trouuons: qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouuer : & celle des Epicuriens que le Soleil n'est non plus grand que ce que nostre veuē le iuge: que les apparēces, qui reprefêtēt vn corps grad a celuy qui en est voisin, & plus petit a ce- luy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes, & resolument qu'il n'y a nulle tromperie aux sens : qu'il faut passer a leur mercy , & chercher ailleurs des raisons pour excuser la différeſſe &

contradiction que nous y trouuons. Voire inventer toute autre mensonge & resuerie (car ilz en viennent iusques la) plustost que d'accuser les sens. Car de toutes les absurditez la plus absurde c'est, disent-ilz, de les desauouer

Proinde quod in quoque est his visum tempore verum est.

*Et si non potuit ratio dissoluere causam,
Cur ea quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda: tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ,
Quam manibus manifesta suis emittere quoquā,
Et violare fidem primam, & conuellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita salusque.
Nō modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipit esque locos vitare, & cætera quæ sint
In genere hoc fugienda.*

Quant a l'erreur & incertitude de l'operation des sens , chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira. Car la faute & tromperie, qu'ilz nous font, elle est quasi ordinaire. Au rabat d'un valo le son d'une trompete semble venir deuant nous, qui vient d'une lieue derriere. A manier vne balle d'arquebouse soubz le secod doigt, celuy du milieu cestant entrelassé par dessus, il faut extrêmement se contraindre pour auouer, qu'il n'y en ait qu'une: tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient main-

tesfois maistres du discours, & le contreignent de receuoir des impressions qu'il sçait & iuge estre fauces, il se voud a tous les coups. Il laisse a part celuy de l'atouchement , qui a ses operations plus voisines, plus viues & substantielles, qui reuerse tant de fois par l'effet de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions Stoïques, & constraint de crier au vêtre celiuy, qui a estably en soame ce dogme avec toute resolution: que la colique, comme toute autre maladie & douleur , est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabatre du souuerain bōheur & felicité, en laquelle le sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mol , que le son de nos tabourins & de nos trompetes n'eschaufe, ny si dur que la douceur de la musique n'esueille & ne chatouille, ny ame si reuesche, qui ne se sente touchée de quelque religieuse reuerence a considerer cete vastité sombre de nos Eglises, la diversité d'ornemens, & ordre de nos ceremonies, & ouyr le so deuotieux de nos orgues, & la harmonie si douce, posée, & religieuse de nos voix. Ceux mesmes qui y entrent avec mespris , ilz sentent quelque frisson dans le cœur, & quelque horreur qui les met en deßiance de leur opiniō. A quoy faire, ceux mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ilz le visage , ou couroient leurs yeux pour ne voir le coup qu'ilz se faisoient donner ? & ceux qui pour leur santé desirent & commandent

qu'ō les incise & cauterise, cachent leur visage,
& ne peuvent soustenir la veue des aprets, vtils
& operation du chirurgien ? atendu que la veue
ne doit auoir nulle participatiō a ceste douleur ?
Cela ne sont ce pas propres exemples averifier
l'autorité que le sens a sur le discours ? Nous a-
uons beau sçauoir que ces tresses sont emprun-
tées d'un page ou d'un laquay : que ceste rougeur
est venue d'Espaigne, & ceste blancheur & po-
lisseeure, de la mer Oceane : encore faut il que la
veue nous force d'en trouuer le subiect plus
aimable & plus agreable, contre toute raison.
Car en cela il n'y a rien du sien.

*Auferimus cultu, gemmis, auro que teguntur
Crimina, pars minima est ipsa puella sui.*

*Sæpe ubi sit quod ames inter tam multa requiras:
Decipit hac oculos Aegide diues amor.*

Combien donnēt à la force des sens les poetes,
qui font Narcisse esperdu de l'amour de son
ombre

*Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse:
Se cupit imprudens, & qui probat, ipse probatur.
Dūque petit, petitur: pariterque accedit & ardet,
& l'entendement de Pygmalion si trouble par
l'impressiō de la veüe de sa statue d'ivoire, qu'il
l'aime & la serue pour viue.*

*Oscula dat reddique putat, sequiturque tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris,
Et metuit pressos veniat ne liuor in artus.*

Qu'on loge un philosophe dans une cage de me-
nus

nus filetz de fer fort cler-semez, qui soit suspé-
due au haut des tours nostre Dame de Paris , il
verra par raison euidente , qu'il est impossible
qu'il en tombe , & si ne se sçauroit garder (s'il
n'a accoustumé le mestier des recouureurs) que
la veuë de ceste hauteur extreme ne l'espouuan-
te & ne le transisse. Car nous auons assez affai-
re de nous assurer aux galeries, qui sont aux ci-
mies de nos clochiers, si elles sont façonnées a
iour, encores qu'elles soint de pierre. Il y en a
qui n'en peuuent pas seulement porter la pésée.
Qu'on iette vñé poutre entre ces deux tours d'v-
ne grosseur telle qu'il nous la faut a nous pro-
mener dessus, il n'y a sageſſe philosophique de si
grande fermeté, qui puisse nous dōner courage
d'y marcher comme nous ferions si elle estoit
a terre. I'ay souuent essayé cela en noz montai-
gnes de deça, & si suis de ceux qui s'effrayēt aus-
ſi peu de telles chofes, que ie ne pouuoy soufrir
la veuë de céte profondeur infinite, sans horreur
& tramblement de iarretz & de cuisses, encores
qu'il s'en fallut bien ma lōgueur, que ie ne fusse
du tout au bort , & n'eusse ſçeu choir , si ie me
fusse porté a eſcienſt au dangier. I'y remerquay
aussi quelque hauteur qu'il y eust, pouruen qu'ē
ceſte pente il s'y preſentast quelque arbre , ou
quelque bosſe de rochier, pour ſouſtenir vn peu
la veuë & la diuifer, que cela nous amufe & dō-
ne aſſurance, comme ſi c'eftoit chofe de quoys a
la cheute nous peuſſions receuoir quelque ſe-

cours: mais que les precipices coupez & vnis nous ne les pouuons pas seulemēt regarder sans tournoyement de teste. Qui est vne euidente piperie & imposture de la veue. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creua les yeux, pour descharger l'ame de la desbauche & impreffio qu'elle en receuoit, & pouuoir philosopher plus en libertē. Mais a ce comte il se deuoit aussi faire estouper les oreilles , & se priuer en fin de tous les autres sens,c'est a dire de son estre& de sa vie. Car ilz ont tous ceste puissance de commander nostre discours & nostre ame. Les medecins tiennent,qu'il y a certaines complexiōs, qui s'agitent par aucuns sons & instrumens iusques a la fureur. I'en ay veu , qui ne pouuoint ouyr ronger vn os soubz leur table sans perdre patience. Et n'est guiere hōme , qui ne se trouble a ce bruit aigre & poignant,que font les limes en raclant le fer : comme a ouyr mascher prez de nous,ou ouyr parler quelqu'vn,qui ait le passage du gosier ou du nez empesché,plusieurs s'en esmeuuent iusques a la colere & la haine. Ce fleuteur protocole de Gracchus,qui amolissoit,roidissoit,& cōtournoit la vois de son maistre lors qu'il haranguoit a Rome , a quoy seruoit il , si le mouuement & qualité du son n'auoit quelque force a esmouvoir & alterer le iugement des auditeurs ? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de ceste belle piece, qui se laisse manier & chāger

au branle & accidens dvn si legier vent. Ceste
mesme piperie , que les sens apportent a nostre
entendement, ilz la reçoivent a leur tour. No-
stre ame par fois s'en reuenche de mesme. Ce
que nous voyōs & oyons agitez de colere, nous
ne l'oions pas tel qu'il est.

Et solem geminum, & duplices se ostenderet.

Thebas.

L'obiet que nous aimōs nous semble plus beau
qu'il n'est , & plus laid celuy que nous auons a
contre cœur. A vn homme ennuyé & affligé la
clarté du iour semble obscurcie & tenebreuse.
Nos sens sont non seulement alterez, mais sou-
uent hebetez du tout par les passions de l'ame.
Combien de choses voyōs nous , que nous n'ap-
perceuons pas , si nous auons nostre esprit em-
pesché ailleurs?

*In rebus quoque apertis noscere possis,
Si non aduertas animum, proinde esse quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longèque remotæ.*

Il semble que l'ame retire au dedans, & amuse
les operations des sens. Par ainsi & le dedans &
le dehors de l'homme est plein de fauceté , de
foiblesse & de mēsonge. Si les sēs sont noz pre-
miers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut
seuls appeller au cōseil : car en céte faculté les
animaux ont autant ou plus de droit que nous.
Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aigue
que l'homme , d'autres la veue, d'autres le sen-
timent , d'autres l'atouchement ou le gouft.

Democritus disoit que les dieus & les bestes auoient les facultez sensitives beaucoup plus parfaites que l'homme. Or entre les effectz de leurs sens & nostres la difference est extreme. Nostre salive nettoye & asseche nos playes, elle tue le serpent.

*Tantaque in his rebus distantia differatque est,
Ut quod alijs cibus est, alijs fuat acre venenum.
Sape etenim serpens hominis contactas saliuam
Disperit, ac se mandendo conficit ipsa.*

Quelle qualité donrōs nous a la salive? ou felon nous ou selon le serpent? Par quel des deux sens verifierons nous sa véritable essence que nous cherchons. Pline dit qu'il y a aux Indes certains lieux marins, qui nous sont poison & nous à eux : de maniere que du seul atoucheinment nous les tuons. Qui sera véritablement poison, ou l'homme ou le poisson? a qui en croirons nous? ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson. Ceux qui ont la jaunisse ilz voyent toutes choses jaunates & plus pâles que nous. Ceux qui ont ceste maladie que les medecins nomment Hyposphragma, qui est vne suffusion de sang sous la peau, voyent toutes choses rouges & sanguinolentes. Ces humeurs, qui changent ainsi les operations de nostre veue, que scauons nous si elles predominent aux bestes & leur sont ordinaires ? Car nous en voyons les vnes, qui ont les yeux jaunes comme noz malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanguins de rougeur.

geur. A celles la , il est vray-semblable , que la couleur des obiectz paroit autre qu'a nous: laquelle couleur sera la vraye? Car il n'est pas dict, que l'essence des choses, se rapporte a l'homme seul. La durté, la blancheur, la profondeur, & l'aigreur , touchent le seruice & science des animaux, comme la nostre: nature leur en a donné l'ysage comme a nous: Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons nous lesaperceuons plus longs & estendus. Plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé. Ceste longueur est donc a l'auature la veritable forme de ce corps non pas celle que noz yeux luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous auons les oreilles empeschées de qlque chose , ou le passage de l'ouye resserré, nous receuons le son autre que nous ne faisons ordinairement. Les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, & reçoivent le son autre. Nous voyons aus festes & aux theatres , que opposant a la lumiere des flambeaux vne vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu, nous appert ou vert, ou jaune, ou violet. Il est vray-séblable que les yeux des animaux, que nous voyons estre de diuerse couleur leur produisent les apparéces des corps de mesmes leurs yeux. Pour le iugement de l'operatiō des sens , il faudroit donc que nous en fussions premierement d'accord avec les animaux : se-

condement entre nous mesmes. Ce que nous ne sommes aucunement: & entrons en debat tous les coups de ce que l'vn oit, void, ou goute quelque chose autrement qu'vn autre: & debatons autant que de nulle autre chose de la diuersité des images, que les sens nous rapportent. Autrement oit, & voit par la regle ordinaire de nature, & autrement gouste vn enfant qu'vn homme de trente ans: & cestuy-cy autrement qu'vn sexaginaire. Les sens sont aux vns plus obscurs & plus sombres, aux autres plus ouuerts & plus aiguz. Les malades prestent de l'amertume aux choses douces. Par ou il nous appert, que nous ne receuons pas les choses, comme elles sont, mais autres & autres felon que nous sommes, & qu'il nous semble. Or nostre semblir estant si incertain & controuerse, ce n'est plus miracle, si on nous diët, que nous pouuons auouér que la nege nous apparoit blanche, mais que d'establir, si de son essence elle est telle, & a la verité, nous ne nous en scaurions respondre: & ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement a vau l'eau. Quoy que nos sens mesmes s'entrempeeschent l'vn l'autre. Vne peinture elle semble esleuée à la veüe, au manimêt elle semble plate. Dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouit nostre sentiment & offence nostre goust? Il y a des herbes & des vnguens propres a vne partie du corps, qui en offendent vn autre. Le miel est

plaisant

plaisant au gouſt , mal plaisant a la veuë . Ces bagues qui ſont entaillées en forme de plumes qu'on appelle en deuise pennes sans fin, il n'y a œil qui en puiffe diſcerner la largeur , & qui ſe ſceut deſſendre de cete piperie, que d'vn coſté elle n'aille en eſlargiſſant & ſ'apointant & eſtreſſiſſant par l'autre , meſmes quād on la roule autour du doigt : toutesfois au maniment elle vous ſembla equable en largeur & par tout pa-reille. Sont ce noz ſens qui preſtent au ſubiect ces diuerſes conditions, & que les ſubiects n'en ayent pourtant qu'vne? comme nous voyons du pain , que nous mangeons , ce n'est que pain, mais noſtre uſage en faict des os, du ſang, de la chair, des poils , & des ongles : l'humeur que ſucce la racine d'vn arbre , elle ſe faict tronc, feuille & fruit, & l'air n'eſtant qu'vn, il ſe faict par l'application a vne trompete, diuers en mil-le ſortes de ſons : Sont ce , diſ-ie , nos ſens qui façonnent de meſme de diuerſes qualitez ces ſubiects, ou ſ'ils les ont telles? Et ſur ce doute que pouuōs nous reſoudre de leur veritable eſſence ? D'auantage puis que les accidens des maladiés , de la reſuerie , ou du ſommeil nous font paroître les chofes autres, qu'elles ne pa-roiſſent aux fains , aux ſages, & a ceux qui veil-lent: puis que c'eſt eſtat la a force de donner aux chofes vn autre eſtre , que celuy qu'elles ont: puis qu'vne humeur iaunâtre nous change tou-tes chofes en iaune: n'eſt-il pas vray-ſemblable que

que nostre assiete ordinaire, & nos humeurs naturelles sont aussi capables de donner vn estre aux choses, se rapportant a leur condition, & de les accomoder a soy, cōme font les humeurs desreglées: & nostre santé aussi capable de leur donner quelque visage comme nostre maladie. Or nostre estat accommodant les choses a soy & les transformant felon soy , nous ne scāions plus quelles sont les choses en verité, ni quelle est leur nature. Car rien ne vient a nous que falsifié & alteré par noz sens . Ou le compas,l'es-
quarre,& la regle sont gauches, toutes les pro-
portions, qui s'en tirent, tous les bastimens qui
se dressent a leur mesure , sont aussi necessaire-
ment manques & defaillans. L'incertitude de
nos sens rēd incertain,tout ce qu'ils produisent.
Denique ut in fabrica , si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parte claudicat hilum,
Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
Praua,cubātia,prona,sūpina,atque absonta tēta,
Fam ruere ut quedam videantur velie, ruantque
Prodita iudiciis fallacibus omnia primis.
Hic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
Falsa que sit falsis quecumque a sensibus ortae est.
Au demeurant qui sera propre a iuger de ces differences? Comme nous disons aux debatz de la religion, qu'il nous faut vn iuge non attaché a lvn ny a l'autre party, exempt de chois & d'affection, ce qui ne se peut parmy les Chrestiens.

Il aduient

Il aduient de mesme en cecy:car s'il est vieil, il ne peut iuger du sentiment de la vieillesse estat luy mesme partie en ce debat: s'il est ieune, de mesme: sain de mesme: de mesme malade, dormant, & veillant. Il nous faudroit quelqu'un excep de toutes ces qualitez, afin que sans preoccupation de iugement, & sans inclination ou chois, il iugeast de ces propositions, comme a luy indifferentes, & a ce conte il nous faudroit vn iuge qui ne fut pas. Pour iuger des apparenches que nous receuons des subiectz, il nous faudroit vn instrumet iudicatoire: pour verifier cest instrument, il nous y faut de la demonstration: pour verifier la demonstration, vn instrument, nous voila au rouet. Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estans pleins eux mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison: nulle raison ne s'establira sans vne autre raison, nous voyla a reculons iusques a l'infini. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est coceuë par l'entremise des sens, & les sens ne comprenent pas le subiect estranger, ains seulement leurs propres passiōs: & parainsi la fantasie & apparece n'est pas du subiect, ains seulement de la passion & souffrance du sens, laquelle passion, & subiect, sont choses diuerses. Parquoy qui iuge par les apparenches iuge par chose autre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent a l'ame la qualité des subiectz estrangiers par ressem-

ressemblance, comment se peut l'ame & l'entendement assurer de ceste ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avec les subiects estrangers ? Tout ainsi comme qui ne cognoit pas Socrates, voyat son portrait, ne peut dire qu'il luy ressemble. Or qui voudroit toutes-fois juger par les apparences : si c'est par toutes il est impossible: car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez & discrepancies , comme nous voyons par experiance. Sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les autres ? il faudra verifier ceste choisie par vne autre chosie , la segode par la tierce:& par ainsi ce ne sera iamais fait. Finalement, il n'y a nulle constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects. Et nous & nostre iugement & toutes choses mortelles vont coulant & roulant sans cesse: ainsi il ne se peut establir rié de certain de lvn a l'autre,& le iugeant & le iugé estans en continue mutation & branle. Nous n'auons aucune communication a l'estre , par ce que toute humaine nature est tousiours au milieu entre le naistre & le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence & ombre , & vne incertaine & debile opinion. Et si de fortune vous fichez vostre penlee a vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau. Car tant plus il ierrera & pressera ce qui de sa nature coule partout,tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir & empoigner. Ainsi estans

estans toutes choses subiectes a passer dvn châ-
gemēt en autre, la raison y cherchāt vne reelle
subsistance, se trouue deceuē, ne pouuant riē ap-
prehender de subsistant & permanant : par ce
qu'tout ou vient en estre, & n'est pas encore du
tout, ou cōmence a mourir auant qu'il soit nay.
Platon disoit que les corps n'auoient iamais
existence, ouy bien naissance: Pythagoras que
toute matiere estoit fluide : les Stoiciens, qu'il
n'y auoit point de temps present, & que ce que
nous appelions present, n'estoit que la iointure
& assemblage du futur & du passé : Heraclitus
que iamais homme n'estoit deux fois entré en
mesme riuiere : & qu'il ne se pouuoit trouuer
vne substance mortelle deux foix en mesme e-
stat. Car par soudaineté & legiereté de châge-
ment , tantost elle dissipe , tantost elle rassem-
ble: elle vient & puis s'en va, de maniere que ce
qui commence a naître ne paruient iamais jus-
ques a perfection d'estre: pourautāt que ce nai-
stre n'acheue iamais, & iamais n'arreste, comme
estant a bout , ains despuis la semence va tous-
iours se changeant & muant dvn a autre, com-
me de semence humaine se fait premlièrement
dans le ventre de la mere vn fruct sans forme,
puis vn enfant formé, puis estant hors du vêtre,
vn enfant de mamelle, apres il deuient garson,
puis consequemment vn iouuenceau , apres vn
hôme faict, puis vn hôme d'aage, a la fin decre-
pité vieillard. De maniere que l'aage & gene-
ration

ration sub sequete va tousiours deffaisant & ga-
stant la precedente. Et puis nous autres fotte-
ment craignons vne sorte de mort, la ou nous en
auons des-ia passé & en passons tant d'autres.
Car non seulement, comme disoit Heraclitus, la
mort du feu est generation de l'air, & la mort
de l'air generation de l'eau: mais encor plus ma-
nifestement le pouuons nous voir en nous mes-
mes. La fleur d'aage se meurt & passe quand la
vieillesse suruient: & la ieunesse se termine en
fleur d'aage d'homme faiçt: l'enfance en la ieu-
nesse: & le premier aage meurt en l'enfance: &
le iour de hyer meurt en celuy du iourd'huy, &
le iourd'huy mourra en celuy de demain: & n'y
a rien qui demeure, ne qui soit tousiours vn.
Car qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousiours mesmes & vns, comment est ce que nous
nous esouissōs maintenāt d'vne chose & main-
tenant d'vne autre? comment est ce que nous
aymons choses contraires ou les haissions, nous
les louons ou nous les blasmons? comment
auons nous differentes affectiōns, ne retenant
plus le mesme sentiment en la mesme pen-
sée? Car il n'est pas vray-semblable que sans
mutation nous preniōs autres passions: & ce qui
souffre mutation ne demeure pas vn mesme: &
s'il n'est pas vn mesme, il n'est donc pas aussi:
ains quant & l'estre tout vn, change aussi l'estre
simplement, deuenant tousiours autre d'vn au-
tre: & par consequent se trompent & mentent
les sens

les sens de nature prenans ce qui apparoit, pour ce qui est , a faute de bien sçauoir que c'est qui est . Mais qu'est-ce donc qui est véritablement? ce qui est éternel: c'est a dire qui n'a iamais eu de naissance , ny n'aura iamais fin, a qui le temps n'apporte iamais aucune mutation . Car c'est chose mobile que le temps,& qui apparoit comme en ombre avec la matière coulante & fluante tousiours , sans iamais demeurer stable ny permanente:a qui appartiennent ces motz,deuant & apres, & a esté,ou sera. Lesquels tout de prime face monstrent euidammēt, que ce n'est pas chose qui soit:car ce seroit grande sottise & faucetté toute apparête de dire que cela soit,qui n'est pas encore en estre , ou qui desia a celié d'estre . Et quand a ces motz present, instant, maintenant, par lesquelz il semble que principalement nous soustenions & fondōs l'intelligence du temps,la raison la descourant le destruit tout sur le champ:car elle le fend incōtinant , & le part en futur & en passé:comme le voulant voir nécessairement mesparty en deux. Autant en aduient-il a la nature, qui est mesurée comme au temps qui la mesure:car il n'y a non plus en elle rien qui demeure , ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nées,ou naissantes , ou mourantes . Au moyen de quoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est seul qui est,que il fut ou il sera:car ces termes la sont declinaisons,passages,ou vicissitudes de ce,qui ne

peut durer, ny demeurer en estre. Parquoy il faut conclure que Dieu seul est, non point selo
aucune mesure de temps, mais selon vne eterni-
té immuable & immobile, nō mesurée par tēps,
ny subiecte a aucune declinaison: deuāt lequel
rien n'est, ny ne sera apres, ny plus nouueau ou
plus recent, ains vn realemēt estant, qui par vn
feul maintenant emplit le tousiours, & n'y a riē
qui véritablement soit, que luy seul: sans qu'on
puisse dire, il a esté, ou il sera, lans commen-
cement & sans fin. A ceste conclusion si religieu-
se d'vn homme payen, ie veux ioindre seulement
ce mot d'vn tesmoing de mesme cōditiō, pour
la fin de ce long & ennuyeux discours, qui me
fourniroit de la matiere sans fin, O la vile cho-
se, dit-il, & abiecte, que l'homme, s'il ne s'esle-
ue au dessus de l'humanité. Il n'est nul mot en
toute sa secte Stoique plus véritable, que celuy
la: mais de faire la poignée plus grande que le
poing, la brassée plus grāde que le bras, & d'es-
perer eniamber plus que de l'estandue de noz
iambes, cela est impossible & monstrueus: ny
que l'homme se monte au dessus de soy & de
l'humanité: car il ne peut voir que de ses yeux,
ny saisir que de ses prises. Il s'esleuera, si Dieu
luy prestre la main: il s'esleuera abandonnant &
renonçant a ses propres moyens & se laissant
hausser & soubsleuer par la grace diuine, mais
non autrement.

CHAP.

CHAP. XIII.

De iuger de la mort d'autruy.

Vand nous iugeons de l'asseurâce d'autruy
Q'en la mort, qui est sans doubtre la plus remerciable action de la vie humaine, il se faut prêdre garde d'vne chose, que mal aisément on croit estre arriué a ce point. Peu de gens meurent resolus, que ce soit leur heurc dernière : & n'est nul endroit ou la piperie de l'esperance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles : d'autres ont bié esté plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas si desesperé qu'on pese: & au pis aller, Dieu a bien fait d'autres miracles. Et aduient cela (a mon aduis) de ce que ayant rapporté tout a nous , il semble que l'université des choses souffre aucunement interest a nostre aneantissement, & qu'elle soit compaſſionnée a nostre estat. D'autât que nostre veue alterée se repreſente les choses de mesmes , & nous est aduis qu'elles luy faillent a mesure qu'elle leur faut : comme ceux qui voyagent en mer, ausquels ils ſemblaient que les montaignes, les campagnes, les villes, le ciel & la terre aille même bransle, & quant & quât eux. Dou il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, & qui ne passe pas si aisément , ny sans solenne consultation des astres: & le pensons d'autât plus

que plus nous auons les espris enleués, & con-
rages hautains. De la viennent ces mots de Cæ-
sar a son Pilote plus enflés, que la mer qui le
menassoit,

*Italiam si cœlo authore recusas,
Me pete:sola tibi causa hac est insta timoris,
Vel torem non nosse tuum,perrumpe procellas
Tutela secure mei:*

Et ceux cy

*Credit iam digna pericula Cæsar
Fatis esse suis: tantusque enertere dixit
Me superis labor est , parua quempuppe sedem-
tem,*

Tam magno petiere mari.

Or de iuger la resolutiō & la constance en ce-
luy, qui ne croit pas encore certainement estre
au dangier, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison:
& ne suffit pas qu'il soit mort en ceste desmar-
che, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet ef-
fect. Il aduient a la pluspart, de roidir leur cō-
tenance & leurs parolles, pour en acquerir re-
putation, qu'ils esperēt encore iouir viuans. Et
de ceux mesmes qui se sont anciénemēt dônez
la mort, il y a bien a choisir , si c'est vne mort
soudaine, ou mort qui ait du temps. Ce cruel
Empereur Romain disoit de ses prisonniers,
qu'il leur vouloit faire sentir la mort, & si quel-
cū se deffaisoit en prison, celuy la m'est escha-
pé(disoit il.) Il vouloit estendre la mort , & la
faire gouster par les tourmēs. Devray ce n'est
pas si

pas si grande chose , d'establir tout sain & tout
rassis de se tuer, il est bien aisé de faire le mau-
vais auant que de venir aux prises: de maniere
que le plus effeminé homme du monde Helio-
gabalus, parmy ses plus lâches voluptes, desfei-
gnoit bien de se faire mourir, ou l'occasion l'en
forceroit : & affin que sa mort ne dementist
point le reste de sa vie , auoit fait bastir expres
yne tour somptueuse, le bas & le deuant de la-
quelle estoit planché d'ais enrichis d'or & de
pierrerie pour se precipiter : & aussi fait faire
des cordes d'or & de soye cramoisie pour s'es-
trangler : & battre vne espée d'or massif pour
s'eferrer: & gardoit du venin dans des vaisseaux
d'emeraude & de topaze , pour s'enpoisonner,
selon que l'enuie luy prendroit de choisir de
toutes ces façons de mourir. Toute-fois quant
a cestuy-cy la mollesse de ses aprets rend plus
vray-semblable que le nez luy eut feigné , qui
l'en eut mis au propre . Mais de ceux mesmes,
qui plus vigoreux se sont resolus a l'execusion,
il faut voir (dis-ie) si ça esté d'un coup, qui ostant
le loisir d'en sentir l'effaict : car c'est a deuiner
avoir escouler la vie peu a peu, le sentiment du
corps se meslant a celuy de l'ame , s'offrant le
moyen de se repétir, si la constāce s'y fut trou-
uée & l'obstinatiō en vne si dangereuse volōté.
Aux guerres ciuiles de César, Lucius Domitius
pris en la Prusse s'estant empoisonné s'en repā-
tit apres . Il est aduenu de nostre temps que tel

resolu de mourir, & de son premier essay n'ayat donné assez auant , la demangeaison de la chair luy repoussât le bras, se reblessa biē fort a deux ou trois fois apres, mais ne peut iamais gaigner sur luy d'enfoncer le coup . C'est vne viande a la vérité qu'il faut aualler sans taster, qui n'ale gosier ferré a glace:& pourtant l'Empereur Adrianus feit que son medecin mercat & circonscript en son tetin iustement l'endroit mortel, ou celuy eut a viser, a qui il donna la charge de le tuer. Voila pourquoi Cæsar, quād on luy demandoit quelle mort il trouuoit la plus souhaitable: La moins premeditée , respondit-il, & la plus courte. Vne mort courte, dit Pline, est le souuerain heur de la vie humaine. Il leur fache de la reconnoistre. Nul ne se peut dire estre resolu a la mort, qui craint a la marchander, qui ne peut la soustenir les yeux ouuers. Ceux qu'on voit aux suplices courir a leur fin, & haster l'exécution, & la presser, ils ne le font pas de vraye resolution , ils se veulent oster le temps de la considerer : l'estre mort ne les fache pas, mais ouy bien le mourir,

Emori nolo, sed me esse mortuum nihil astimo.

C'est vn degré de fermeté , auquel i'ay experimenteré que ie pourrois arriuer , comme ceux qui se iettent dans les dangiers , comme dans la mer a yeux clos. Ce Pomponius Atticus , à qui Cicero escrit, estant malade fit appeller Agrrippa son gédre , & deux ou trois autres de ses amys,

amis, & leur dit qu'ayant essayé, qu'il ne gaignoit rien a se vouloir guerir, & que tout ce qu'il faisoit pour alô ger sa vie, allongeoit aussi & augmentoit sa douleur : il estoit deliberé de mettre fin a lvn & a l'autre, les priât de trouuer bône sa deliberatiô, & au pis aller de ne perdre point leur peine a l'en détourner. Or ayât choisi de se tuer par abstinenêce, voila sa maladie guerie par accident: ce remede qu'il auoit employé pour se deffaire le remet en santé. Les medecins & ses amis faisants feste, de vn si heureux euenement, & s'en resiouissans avec luy, se trouuarent bien trompés: Car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy failloit il vn iour frâchir ce pas, & qu'en estant si auant, il se vouloit oster la peine de recommander vn'autre fois. Cestuy-cy ayât reconu la mort tout a loisir, nô seulemêt ne se discourage pas au ioindre, mais il s'y acharne. Car estant satis-fait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par brauerie d'en voir la fin. C'est bien loing au dejadene craindre point la mort, que de la vouloir gouster & sauourer. Tullius Marcellinus ieune hôme Romain voulant anticiper l'heure de sa destinée pour se deffaire d'vne maladie, qui le gourmadoit, plus qu'il ne vouloit souffrir: quoy que les medecins luy en promissent guerison certaine, sinô si soudaine, appella ses amis pour en deliberer: les vns, dit Seneca, luy dônoient le

cōseil que par lâcheté ils eussent prins pour eus mesmes, les autres par flaterie, celuy qu'ils pensoient luy deuoir estre plus agreable: mais vn Stoicien luy dit ainsi, Ne te trauaille pas Marcellinus, comme si tu deliberois de chose d'importance: ce n'est pas grand chose que viure, tes valets & les bestes viuēt: mais c'est grand chose de mourir honestement, sagement, & constam-
ment: Songe combien il y a que tu fais mesme chose, manger, boire, dormir: boire, dormir, & manger. Nous roüons sans cesse en ce cercle: non seulement les mauuais accidans & insup-
portables, mais la satieté mesme de viure donne enuie de la mort. Marcellinus n'auoit besoing d'homme qui le conseillat, mais d'homme qui le secourut: les seruiteurs craignoient de s'en mesler: mais ce Stoicien leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnés lors seulemēt qu'il est en doute, si la mort du maistre a esté volontere: autrement qu'il seroit d'aussi mauuais exemple de l'empescher, que de le tuer, d'autant que

Inuitum qui seruat, idem facit occidenti.

apres il aduertit Marcellinus qu'il ne seroit pas inesseant, comme le dessert des tables se donneaux assistans, nos repas faictz, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose a ceux qui en ont esté les ministres. Or estoit Marcellinus de courage franc & liberal: il fit départir quelque somme a ses seruiteurs, & les consola.

Au reste

Au reste il n'y eust besoing de fer, ny de sang. Il entreprit de s'en aller de ceste vie, non de s'en fuir, nō d'eschapper a la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander ayat quitté toute nourriture, le troisieme iour apres s'estant faict arroser d'eau tiede, il defaillit peu a peu & non sans quelque volupté a ce quil disoit. De vray ceux qui ont essayé ces defaillances de cœur, qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune doleur, voire plutost quelque plaisir comme d'un passage au sommeil & au repos. Voila des morts estudiées & digérées. Mais affin que le seul Caton peut fournir de tout exemple de vertu, il semble que son bon desten lui fit auoir mal en la main, dequoy il se donna le coup : affin qu'il eust loisir d'affronter la mort & de la coleter, renforceant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté amoy a le representer en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plutost que l'espée au poing, comme firent les statuères de son temps. Car ce second meurtre fut bien plus furieux, que le premier.

C H A P. X I I I .

Comme nostre esprits s'empesche soy mesmes.

C'Est vne plaisante imagination de concevoir un esprit balance iustumēt entre deux

pareilles enuyes. Car il est indubitable qu'il ne prendra iamais party , d'autat que l'inclination & le chois porte inequalité de pris, & qui nous logeroit entre la bouteille & le iambon avec pareille enuie de boire & de menger , il n'y auroit sans doute remede que de mourir de soif & de fain. Pour pouruoir a cest inconuenient , les Stoiciens quand on leur demandé d'ou vient en nostre ame le chois de deux choses indifferentes, & qui fait que dvn grand nombre d'escus nous en prenions plustost lvn que l'autre, estans tous pareilz & n'y ayans nulle raison qui nous pousse au chois. Ils respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire & déreglé venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale, & fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que nulle chose ne se presente a nous, ou il n'y ait quelque difference, pour le giere qu'elle soit, & que ou a la veüe, ou a l'atouchemēt, il y a tousiours quelque chois, qui nous touche & attire , quoy que ce soit imperceptiblement. Pareillement qui presupposera une fisselle également forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe. Car par ou voulez vous, que la faucée commence: & de rompre par tout ensemble, il n'est pas possible. Qui joindroit encore a cecy les propositions Geometriques, qui concluēt par la certitude de leurs demonstations, le contenu plus grād que le contenant, le centre aussi grand que sa circōference,

ference, & qui trouuēt deux lignes s'approchāt sans cesse l'vne de l'autre & ne se pouuant iamais ioindre, & la pierre philosophale, & quadrature du cercle, ou la raison & l'effect sont si opposites, en tireroit a l'aduenture quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, & homine nihil miserius aut superbius.* il n'y a riē de certain que l'incertitude, & rien plus miserable & plus fier que l'homme.

C H A P. X V.

Que nostre desir s'accroit par la malaisance

IL n'y a nulle raison qui n'en aye vne contrarie, diſt le plus sage party des philosophes. Je remachois tantost ce tresbeau mot & tres-ritable qu'vn anciē alleguepour le mespris de la vie, Nul bien ne nous peut apporter plaisir, si ce n'est celuy a la perte duquel nous sommes preparez. Voulāt gaigner par la, que la fruition de la vie ne nous peut estre vrayemēt plaisante si nous fōmes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutes-fois dire au rebours, que nous ferrōs & embrassons ce bien d'autant plus ferme, & avecques plus d'affection que nous le voyons nous estre moins feur, & que nous le craignons nous estre osté. Car il se sent euidemment, comme le feu se picque a l'assistance du froid, que nostre volontés esguise aussi par le cōtraste, & qu'il

& qu'il n'est rien naturellement si conrraire à nostre goust que la satieté, qui vient de l'aisance, ny rien qui l'éguise tant que la rarité & difficulté.

*Omnium rerum voluptas ipso quo debet fugare,
periculo crescit.*

Galla nega (dict le bon compaignon) *satiatur amor nisi gaudia torquent.*

Pour tenir l'amour en haleine Licurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient pratiquer qu'à la desfrobée, & que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchés ensemble qu'avecques d'autres. La difficulté des assignations, le dangier des surprises, la honte du lendemain,

& languor, & silentium,

Et latere petitus imo spiritus,

c'est ce qui donne pointe à la sauce. La volupté mesme cerche a s'irriter par la douleur. Elle est bien plus sucrée quand elle cuit, & quand elle escorche. La Courtisane Flora disoit n'auoir jamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy fit porter les merques de ses morsures.

*Quod petiere premunt arcte', faciuntque dolorem
Corporis, & dentes inlidunt saepe labellis:*

Et stimuli subsunt, qui instigant ledere idipsum

Quocumque est, rabies unde illa germina sur-
gunt.

Il en va ainsi par tout. la difficulté donne pris aux choses: nostre appetit mesprise & outrepasse.

se ce qui luy est en main , pour courir apres ce
qu'il n'a pas.

*Transuolat in medio posita , & fugientia ca-
ptat.*

Nous defendre quelque chose c'est nous en do-
ner enuie : nous l'abandonner tout a faict c'est
nous en engendrer mespris : la faute & l'abon-
dance tombent en mesme inconuenient:

Tibi quod supereft , mihi quod defit , dolet:

Le desir & la iouissance nous mettent en peine
pareille . La rigueur des maistresses est ennuieu-
fe , mais l'aisance & la facilite l'est , a dire verite ,
encores plus . D'autant que le mescontentement
& la cholere naissent de l'estimation , en quoy
nous auons la chose desirée : éguisent l'amour ,
le picquent & le rechauffent : mais la satieté en-
gendre le dégoust : c'est vne passion mousse , he-
betée , lasse , & endormie . Pourquoy a lon voilé
iusques au dessous des talons ces beautez , que
chacun desire monstrar , que chacun desire voir ?
Pourquoy couurent elles de tant d'empesche-
mans les vns sur les autres , les parties , ou loge
principallement nostre desir & le leur ? Et a
quoy feruent ces gros bastions , de quoy les no-
stres viennent d'armer leurs flancs , qu'a lurrer
nostre appetit par la difficulte , & nous attirer a
elles en nous en esloignant ?

Et fugit ad salices , & se cupit ante videri.

A quoy fert l'art de ceste honte virginalle ? ceste
froideur rassise ? ceste contenance pleine de se-
uerité ?

uerité? ceste profession d'ignorance des choses, qu'elles sçauent mille fois mieux que nous qui les en instruisons , qu'a nous accroistre le desir de vaincre, gourmander, & fouler a nostre appetit toute cete ceremonie, & tous ces respects? Car il y a non seulement du plaisir , mais de la gloire encore , d'affolir & desbaucher ceste molle douceur & ceste pudeur enfantine, & de ranger a la mercy de nostre ardeur vne seuerite fiere & magistrale? C'est gloire (disent ils) de triompher de la rigueur, de la modestie, de la chasteté, & de la temperance: & qui desconseille aux Dames , ces parties la , il les trahit & soy-mesmes. Il faut croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos motz blesse la pureté de leurs oreilles , qu'elles nous en haissent mortellement, & s'accordent a nostre importunité d'vne force forcée. La beauté , toute puissante qu'elle est , n'a pas dequoy se faire saouurer & gouter, sans ceste entremise. Voyez en Italie, ou il y a plus de beauté a vandre , & de la plus parfaite qu'en nulle autre nation , commandant il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangiers , & d'autres ars pour se randre agreable:& si a la verité, quoy qu'elle face, estat venale & publique, elle demeure foible & languissante. Tout ainsi que me sine en la vertu de deux effaicts pareils nous tenōs ce neautmoins celuy le plus beau & plus digne , auquel il y a plus d'empeschement & de hazard proposé.

C'est

C'est vn effect de la prouidence diuine de permettre sa sainte Eglise eſtre agitée , comme nous la voyons de tant de troubles & d'orages, pour esueiller par ce contraste les ames pies & les rauoir de loysueté & du sommeil , ou les auoit plongez vne ſi longue tranquillité. Si nous contrepoissons la perte que nous auōs faicté par le nombre de ceux qui ſe font desuoyez , au gain qui nous vient pour nous eſtre remis en haleine , resuſcitaté noſtre zele & nos forces a l'occasion de ce combat, ie ne ſçay ſi l'utilité ne ſurmonte point le dommage. Nous auons penſé attacher plus ferme le neud de noz mariages pour auoir oſté tout moyen de les diſſoudre, mais d'autant ſ'eft dépris & relâche le neud de la volonté & de l'affection, que celuy de la conſtrainte ſ'eft eſtroicy. Et au rebours ce qui tint les mariages a Rome ſi long temps en honneur & en feurté fut la liberté de les rompre, qui voudroit. Ilz aymoient mieux leurs femmes, d'autant qu'ilz les pouuoient perdre: & en pleine li- cence de diuorces il ſe paſſa cinq cens ans & plus auant que nul ſ'en feruit.

*Quod licet, ingratum eſt, quod non licet, acrius
vrit.*

A ce propos ſe pourroit ioindre l'opinion d'un ancié, Que les ſupplices aiguilſent les vices, plus toſt qu'ilz ne les amortiflent. Ie ne ſçay pas qu'elle ſoit vraye, mais cecy ſçay ie par experie- ce, que iamais police ne ſe trouua reformée par la.

la. L'ordre & le reglement des meurs dépend de quelque autre moyen.

C H A P. XVI.

De la gloire.

ILY a le nom & la chose. Le nom c'est vne voix qui remerque & signifie la chose. Le nom n'est pas vne partie de la chose, ny de sa substance, c'est vne piece estrangiere iointe a la chose, & hors d'elle. Dieu qui est en soy toute plenitude & le comble de toute perfection, il ne peut s'augmenter & accroistre au dedans; mais son nom se peut augmenter & accroistre, par la benediction & louange, que nous donons a ses ouurages exterieurs. Laquelle louage, puis que nous ne la pouuons incorporer en luy mesme, d'autant qu'il n'y peut auoir nulle accession de bien en luy, nous l'attribuons a son nom, qui est la piece hors de luy, qui luy est la plus voisine. Voila comment c'est a Dieu seul a qui gloire & honneur appartient. Et il n'est rien si vain, ne si esloigné de raison que de nous en mettre en queste pour nous. Car estans indigens & necessiteus au dedans, nostre essence estant imparfaicte, & ayant continuallement besoing d'amelioration, c'est la a quoy nous nous deuois trauailler. Nous sommes tous creus & vuidez au dedans: ce n'est pas de vent & de voix que nous auons

auons a nous remplir. Il nous faut de la substance plus solide a nous reparer. Vn homme affame seroit bien simple de chercher a se garnir plustost d'vn beau vestement que d'vn bon repas. Il faut courir au plus pressé , comme disent nos ordinaires prieres , *Gloria in excelsis Deo, & in terra pax hominibus.* Nous sommes en disette de beauté,santé,sagesse,vertu, & telles parties essentielles. Les ornementz externes se chercheront apres que nous aurons proueu aux choses plus necessaires. La theologie traitee plus amplement & plus pertinemment ce sujet, mais ie n'y suis guiere versé. Chrisippus & Diogenes ont esté les premiers auteurs & les plus fermes du mespris de la gloire:& entre toutes les voluptez , ilz disoient qu'il n'y en ayoit point de plus dangereuse , ny plus a fuir que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui. De vray l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables. Il n'est rien qui empoisonne tant les princes que la flatterie , ny rien par ou les meschans gaignent plus aysseurement credit autour d'eux: ny maquerelage si propre & si ordinaire a corrompre la chasteté des femmes, que de les paître & entretenir de leurs louanges. Ces philosophes la, disoient, Que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'vn homme d'entendement estandit seulement le doigt pour l'acquerir : ie dis pour elle seule , car elle tire souuent a sa suite plu-

Rr

sieurs commoditez pour lesquelles elle se peut rendre desirable. Elle nous acquiert de la bien-ueillance:elle nous rend moins en bute aux injures & offéces d'autruy,& choses semblables. C'estoit aussi des principaux dogmes d'Epicurus:car ce precepte de sa secte , C A C H E T A V I E , qui deffend aux hommes de s'empescher des charges & negotiations publiques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire:qui est vne approbatio que le mōde fait des actions que nous mettons en euidence. Ce luy qui nous ordonne de nous cacher,& de n'a uoir soing que de nous , & qui ne veut pas que nous soions connus d'autruy , il veut encores moins que nous en soions honorez & glorifiés. Aussi conseille il luy mesmes a Idomeneus de ne regler nullement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour éviter les autres incommoditez accidentales,que le mespris des hommes luy pourroit apporter. Ces discours la sont infiniment vrais a mon aduis, & raisonnables : mais nous sommes , ie ne scay comment , doubles en nous mesmes , qui faict que ce mesme que nous croyons, nous ne le croyons pas. Et ne nous pouuons deffaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres parolles d'Epicurus & qu'il dict en mourāt: elles sont grandes & dignes d'un tel philosophe , mais si ont elles quelque goust de la re-commédatiō de son nom, & de ceste humeur qu'il

qu'il auoit décriée par ses preceptes. Voicy
yne lettre qu'il dicta vn peu auant son dernier
soupir

EPICVRVS A HERMACHVS SALVT.

Ce pendant que ie passois l'heureux , & ce-
luy la mesmes le dernier iour de ma vie, i'escrivois cecy , accompagné toutefois de telle dou-
leur en la vesse & aux intestins , qu'il ne peut
rien estre adiousté a sa grandeur. Mais elle e-
stoit recompensée par le plaisir qu'apportoit
a mon ame la souuenance de mes inuentions &
de mes discours. Or toy comme requiert l'affec-
tio que tu as eu des ton enfance enuers moy
& la philosophie , embrasse la protection des
enfans de Metrodorus. Voila sa lettre. Et ce qui
me fait interpréter que ce plaisir qu'il dit sen-
tir en son ame de ses inuentions regarde aucu-
nement la reputation qu'il en esperoit acquerir
apres sa mort , c'est l'ordonnance de son testa-
ment , par lequel il veut que Aminomachus &
Thimocrates ses heritiers fournissent pour la
celebration de son iour natal tous les mois de
Janvier les frais que Hermachus ordonneroit , &
aussi pour la despêce qui se feroit le vingtiesme
iour de chasque lune au traitemēt des philoso-
phes ses familiers , qui s'assembleroient a l'hon-
neur de la memoire de luy & de Metrodorus.
Carneades a esté chef de l'opinion cōtraire , &
a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme
desirable,tout ainsi que no^o ambrassōs nos post-

humes pour eux mesmés , n'en ayans nulle connoissance ny iouissance . Ceste opinion n'a pas failli d'estre plus communement s cuiie , comme sont volontiers les pires & qui s'accommo-
dent le plus a nos vicieuses inclinations . Je croy
que si nous auions les liures que Cicero auoit
escrit de la gloire , il nous en conteroit de bel-
les . Car cest homme la fut si pipé de ce forcené
desir de gloire , que s'il eüst osé , il fut , ce crois-
je , volontiers tumbé en l'exces ou tombarent
d'autres . Que la vertu mesme n'estoit desirable
que pour l'honneur qui se tenoit tousiours a sa
suite .

Paulum sepulta distat inertiae

Celata virtus

Qui est vn'opinion si fause & si vaine , que ie suis
dépit qu'elle ait iamais peu entrer en l'enten-
delement d'homme qui eust cest' hōneur de por-
ter le nom de philosoph . Si cela estoit vray , il
ne faudroit estre vertueux qu'en public : & les
operations de l'ame , ou est le vray siege de la
vertu , nous n'aurions que faire de les tenir en
regle & en ordre , sinon autant qu'elles deb-
uroient venir a la connoissance d'autruy . La ver-
tu est chose bien vaine & friuole , si elle tire sa
recommandation de la gloire . Pour neant en-
treprendrions nous de luy faire tenir son reng
a part , & la déioindtrions de la fortune . Car
qu'est il plus fortuite que la reputation ? De fai-
re que les actions soient connues & veuës , c'est
le pur

le pur ouurage de la fortune. Ceux qui appren-
nent a nos gens de guerre d'auoir l'honneur
pour leur but , & de ne cercher en la vaillan-
ce que la reputation , que gaignent ilz par la,
que de les instruire de ne se hazarder iamais,
qu'ilz ne soient a la veue de leurs compaignons,
& de prendre bien garde s'il y a des tesmoins
avec eux , qui puissent rapporter nouuelles de
leur vaillance ? la ou il se presente mille occa-
sions de bien faire sans qu'on puisse estre re-
marqué. Combien de belles actions particuli-
res s'enseuelissent dans la foule d'vne bataille?
Quiconque s'amuse a contreroller autruy pen-
dant vne telle meslée , il n'y est guiere embe-
soigné:& produit contre soy mesmes le tesmoi-
gnage qu'il rend des deportemens de ses com-
paignons. A qui doiuent Cæsar & Alexandre
cette grandeur infinie de leur renommée qu'à
la fortune ? Combien d'hommes a elle esteint
sur le commencement de leur progrés , des-
quelz nous n'auōs nulle connoissance, qui y ap-
portoient mesme courage que le leur, si le mal-
heur de leur sort ne les eut arrestez tout court,
sur la naissance mesme de leurs entreprisés?
Au trauers de tant & si extremes dangiers il ne
me souuient point auoir leu que Cæsar ait esté
jamais blessé : mille & mille sont mortz de
moindres perilz que ceux qu'il a franchis. Infi-
nies belles actions se doiuent perdre sans tes-
moignage, auant qu'il en viēne vne a profit. On

n'est pas touſiours ſur le haut d'vne bresche, ou
a la teste d'vne armée a la veue de ſon general,
comme ſur vn eschaffaut. On eſt ſurpris entre
la haye & le fossé. Il faut tenter fortune contre
vn poullailler: il faut dénicher quatre chetifs
harquebouſiers d'vne grange: il faut ſeul ſ'eſ-
carter de la troupe & entreprendre ſeul, ſelon
la neceſſité qui ſ'offre. Et ſi on prend garde, on
trouera a mon aduis, qu'il aduient par expe-
rience, que les moins esclattantes occasions
ſont les plus dangereuſes, & qu'aux guerres, qui
ſe font paſlées de noſtre temps, il ſ'eft perdu
plus de gens de bien aux occasions legierēs &
peu importantes, & a la conteſtaſion de quel-
que bicoque, qu'ez lieux dignes & honnorables.
Qui n'eſt homme de bien que par ce qu'on le
ſcaura, & par ce qu'on l'ē eſtimera mieux, apres
l'auoir ſceu, qui ne veut bien faire qu'en condi-
tion que ſa vertu vienne a la connoiſſance des
hommes, celuy la n'eſt pas homme de qui on
puiffe tirer beaucoup de ſeuice.

*Credo ch'el resto di quel verno, eſſe
Faceſſe degne di tener... e conto,
Ma fur fin'a quel tempo ſi naſcoſe
Che non e colpa mia ſhor' non le conto,
Perche Orlando afar' ope virtuofe
Pieu ch'a narrarle poi ſempre era pronto,
Ne mai fu alcun' de li ſuoi fatti eſpresso
Senon quando hebbe i testimonij apreſſo.*

Il faut aller a la guerre pour ſon deuoir, & en
attendre

attendre ceste recompense, qui ne peut faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas mesmes aux vertueuses pensees. C'est le contentement qu'une conscience bien reglée reçoit en soy, de bien faire. Il faut estre vaillant pour soy mesmes, & pour l'avantage que c'est d'auoir son courage logé en une assiette ferme & assurée, contre les assaus de la fortune. Ce n'est pas pour la monstre que nostre ame doit iouer son rolle. C'est chez nous au dedans, ou nulz yeux ne donnent que les nostres: la elle nous couure de la crainte de la mort, des douleurs & de la honte mesme: elle nous assourela, de la perte de nos enfans, de nos amis, & de nos fortunes. Et quand l'opportunité s'y présente elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre. Ce profit est bien plus grand & bien plus digne d'estre souhaité & esperé, que l'honneur & la gloire, qui n'est autre chose qu'un favorable iugement que les autres font de nous. Je ne me soucie pas tāt, quel ie sois chez autruy, comme ie me soucie quel ie sois en moy mesme. Je veux estre riche de mes propres richesses, nō des richesses empruntées. Les estrāgiers ne voient que les euenemens & apparences externes: chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de siebure & d'effroy. Ilz ne voyent pas mon cœur, ilz ne voient que mes contenances. On a raison de décrier l'hipocrisie , qui se trouue en la guerre. Car qu'est

il plus aisē a vn homme vn peu pratic, que de sçauoir gauchir aux dangiers , & de contrefaire le mauuais, ayant le cœur plein de mollesse? Il y a tāt de moyés déuiter les occasions de se hazarde, que nous aurons trompé mille fois le monde , auant que de nous engager avn dangereux pas : & lors mesme nous y trouuant empêtres, nous sçauriōs bien pour ce coup courrir nostre ieu dvn bon visage , & d'vne parole assurée, quoy que l'ame nous tremble au dedans:

*Falsus honor iuuat, & mendax infamia terret
Quem nisi mendo sum & mendacem?*

Voila comment tous ces iugemens qui se font des apparences externes sont merueilleusement incertains & douteux : & n'est nul assuré tesmoing, que chacun a soy mesme. En celles la combien auons nous de gouiats, compagnons de nostre gloire ? celuy qui se tient ferme dans vne tranchée descouverte , que faiet il en cela que ne facent deuāt luy cinquante pauures pionniers qui luy ouurēt le pas, & le couurēt de leurs corps, pour cinq sous de paye par iour? Nous appellōs agrandir nostre nom l'estandre & semer en plusieurs bouches: nous voulons qu'il y soit receu en bonne part , & que ceste sienne accroissance luy vienne a profit. Voyla ce qu'il y peut auoir de plus excusable en ce dessein: mais l'exces de ceste maladie en va iusques la, que plusieurs cerchent de faire parler d'eux en

en quelque façon que ce soit. Trogus Pompeius dict de Herostratus , & Titus Livius de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desirieux de grande que de bonne reputation. Ce vice est fort ordinaire. Nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle , & nous est assez que nostre nom courre par la bouche des hōmes de quelque goust qu'il y soit receu. Il semble que l'estre cōneu, ce soit aucunement auoir sa vie & sa durée en la garde d'autrui . Moy ie sc̄ay bien que ie ne suis que chez moy , & de ceste autre mienne vie qui loge en la connoissance de mes amis , ie sc̄ay biē que ie n'en sens nul fruct ny iouissance, que par la vanité d'vne opinion fantastique . Et quand ie seray mort ie m'en resentiray encores beaucoup moins. Je n'auray plus de prise par ou faiſir la reputation:ie ne vois pas par ou elle puisse me toucher ny artiuer a moy. Et de m'attendre que mon nom la reçoiue:premierement ie n'ay point de nō qui soit assez mien:car de deus que i'en ay , l'vn est commun a toute ma race, voire encore a d'autres. Il y a vne famille a Paris & a Montpelier, qui se surnomme Montaigne,vne autre en Bretaigne, & en Xaintōge, de la Montaigne. Le remuement d'vne seule syllabe meslera nos fusées , de façō que i'auray part a leur gloire,& eux a l'aduenture a ma hôte,& si les miens se font autres fois surnommmez Eyquem. Quant a mon autre nom, il est, a quicon-

que aura enuie de le prendre . Ainsi i'honneuray peut estre vn crocheteur a ma place . Et puis quand i'aurois vne merque particulière pour moy , que peut elle merquer quand ie n'y suis plus , peut elle designer l'inanité? mais de cecy i'en ay parlé ailleurs . Au demeurant en toute vne bataille ou dix mill'hommes sont estropies ou tués , il n'en est pas quinze dequoy on parle . Il faut que ce soit quelque grandeur bien eminente , ou quelque conséquence d'importance que la fortune y ait iointe , qui fasse valoir vn'actio priuée , non dvn harquebousier seulement , mais dvn capitaine : car de tuer vn hōme , ou deux , ou dis , de se presenter courageusement a la mort , c'est bien beaucoup pour chacun de nous : car il y va de tout , mais pour le monde , ce sont choses si ordinaires , il s'en voit tāt tous les iours , & en faut tāt de pareilles pour produire vn effet notable , que nous n'en pouuons attēdre nulle particulière recommandation . De tant de milles de vaillans hommes qui sont mortz depuis quinze cens ans en Frâce , les armes en la main , il n'y en a pas cent qui soient venus en nostre connoissance . La memoire non des chefs seulement : mais des batailles & victoires est enfeuclie . Quoy que des Romains mesmes , & des Grecs , parmy tāt d'escriuains & de tēmoins , & tant de rares & nobles exploitz , il en est venu si peu iusques a nous . Ce fera beaucoup si d'yci a cent ans on se souviēt en gros , que de nostre temps

temps, il y a eu des guerres ciuiles en France. Pensons nous qu'a chaque harquebousade qui nous touche, & a chaque hazard que nous courrois qu'il y ait quant & quāt vn greffier qui l'érolle: & cēt greffiers outre cela le pourront escrire, desquelz les registres ne dureront q̄ trois iours, & ne viendront a la cognoissance de personne. Nous n'auons pas la millieme partie des escrits anciens , c'est la fortune qui leur donne vie , ou plus courte, ou plus longue, selon sa faueur. On ne faict pas des histoires de choses de si peu , il faut auoir esté chef a conquerir vn Empire, ou vn Royaume, il faut auoir gaigne cinquante deux batailles assignées tousiours plus foible en nombre d'hommes comme Cæsar . Dix mille bons hommes & plusieurs grands capitaines moururent a sa suite, vaillamment & courageusement , desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes & leurs enfans vesquirent . De ceux mesme que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans, apres qu'ilz y sont demeurez, il ne s'ē parle non plus que s'ils n'eussent iamais esté. Qui conque considerera avec iuste mesure & proportion, de quelles gēs & de quelz faits la gloire se maintient en la memoire des hommes, il trouuera qu'il y a de nostre siecle fort peu d'actiōs, & fort peu de personnes, qui y puissent pretendre nulle part . Combien auons nous veu d'hommes vertueux furuiure a leur propre reputa-

reputation, qui ont veu & souffert esteindre en leur presance l'honneur & la gloire tres-iustement acquise en leurs ieunes ans. Et pour trois ans de ceste vie fantastique & imaginere, allōs nous perdant nostre vraye vie & essentielle, & nous engager avne mort perpetuelle? Les sages se proposent vne plus belle & pl^e iuste fin, a vne si importante entreprise. Il seroit a l'aduanture excusable a vn peintre ou autre artisan, ou encors a vn Rethoricien ou Grammairien de se trauailler pour acquerir nom par ses ouurages: mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes, pour rechercher autre loyer ou recompense que de leur propre valeur, & notamment pour la chercher en la vanité des iugemens humains. Si toute-fois ceste fauce opinion fert au public a cōtenir les hommes en leur devoir, qu'elle accroisse hardimēt, & qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'o pourra. Puis que les hommes par leur insuffisance ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye, qu'on y emploie encore la fauce. Ce moyen a esté pratiqué par tous les Legislateurs qui furent onques: & n'est nulle police, ou il n'y ait quelque mestrange ou de vanité ceremonieuse, ou d'opinion mensongere, qui serue de bride a tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines & commencemens fabuleus & enrichis de mysteres supernaturels. C'est cela qui a donné credit aux religions bastardes & les

les a faites fauoir aux gens d'entendement : & pour cela que Numa & Sertorius pour rendre leurs hōmes de meilleure creance, les paiffoiēt de ceste sottise, lvn que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blâche luy apportoit de la part des dieux tous les cōseils qu'ils prenoiēt. La religiō des Bedoins, cōme dit le sire de Iuinuelle, portoit entre autreschofes q̄ l'ame de celuy d'étre eus qui mourroit pour sō Prince, s'ē alloit en vn autre corps plus heureux, pl̄ beau & plus fort que le premier: au moyen dequoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie. Voila vne crāce tressalutaire, toute vainc qu'elle soit. Chaque nation a plusieurs tels exemples chez soy: mais ce subjet meriteroit vn discours a part. Pour dire encore vn mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux Dames d'appeller honneur leur deuoir, ny de nous donner ceste excuse en payement de leur refus : car ie presuppose que leurs intentions, leur desir, & leur volonté, qui sont pieces ou l'honneur n'a que voir, d'autant qu'il n'en paroit rien au dehors, soient encore plus reglées que les effects.

Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit.

L'offence & enuers Dieu, & en la consciēce seroit aussi grāde de le desirer que de l'effectuer: & puis ce sont actions d'elles mesmes cachées & occultes. Il seroit bien-aysé qu'elles en desrobassent quelcune a la connoissance d'autrui, d'où l'honneur depend, si elles n'auoient autre respect

638 ESSAYS DE M. DE MONTA.
respect a leur devoir , & a l'affection qu'elles
portent a la chastete pour elle mesme.

CHAP. XVII.

De la præsumption.

IL y a vne autre sorte de gloire , qui est vne trop bonne opinion, que nous conceuons de nostre valeur. C'est vn'affection inconsidérée, de quoy nous no^r cherissons, qui nous represen-
te a nous mesmes, autres que nous ne sommes. Cõme la passiō amoureuse prestes des beautez,
& des graces au subiet qu'elle embrasse, & fait
que ceux qui en sont espris, trouuent dvn iuge-
mēt trouble & alteré, ce qu'ils ayment autre &
plus parfaict qu'il n'est: ie ne veux pas , que de
peur de faillir de ce costé la , vn hōme se mes-
connoisse pourtant , ny qu'il pense estre moins
que ce qu'il est. Le iugement doit tout par tout
maintenir son auantage. C'est raison qu'il voye
en ce subiect comme ailleurs ce que la verité
luy presente. Si c'est Cæsar, qu'il se treuue har-
diment le plus grand Capitaine du monde.
Nous ne sommes que ceremonie , la ceremo-
nie nous emporte , & laissons la substance des
choses. Nous nous tenōs aux branches & aban-
donnons le tronc & le corps. Nous auons a-
pris aux Dames de rougir oyans seulement nō-
mer ce qu'elles ne craignent nullement a faire.

Nous

Nous n'osons appeller a droict nos propres parties & nos membres, & ne craignons pas de les employer a toute sorte de desbauche . La ceremonie nous defend d'exprimer par paroles les choses licites & naturelles, & nous l'en croyons . La raison nous defend de n'en faire point d'illicites & illegitimes , & personne ne l'en croit . Je me trouue icy enpestre es loix de la ceremonie . Car elle ne permet, ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal . Nous la lairrons là pour ce coup . Ceux que la fortune (bonne ou mauuaise qu'on la doive appeler) a fait passer leur vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques tesmoigner quels ils sont . Mais ceux qu'elle n'a employez qu'en foule , ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eux mesmes , a ceux qui ont interest de les connoistre, a l'exemple de Lucilius .

*Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si male cesserat, vsquam
Decurrentis alio, neque si bene: quo fit, vt omnis
Votina pateat veluti descripta tabella
Vita senis.*

Celuy la commettoit a ses papiers ses actions & ses pensées par escrit , & s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre . Il me souuient donc, que des ma plus tendre enfance on remerquoit en
moy

moy, ie ne scay quel port de corps, & des gestes
tesmoignants quelque vaine & folte fierté. I'en
veux dire premierement cecy, qu'il n'est pas in-
conuenient d'auoir des conditions & des pro-
pensions, si propres & si incorporées en nous,
que nous n'ayons pas moyen de les sentir & re-
connoistre. Et de telles inclinatiōs naturelles,
le corps en retient volontiers quelque pli sans
nostre sçeu & consentement. C'estoit vne cer-
taine molesse affetée, qui faisoit vn peu pâcher
la teste d'Alexandre sur vn costé, & qui ren-
doit le parler d'Alcibiades mol & gras. Estans
doués d'une extreme beauté, ils s'y aidoient vn
pen sans y penser, par mignardise. Julius Cæsar
se gratoit la teste d'un doigt, qui est la contenā-
ced'un homme remply de pensemens penibles:
& Cicero, ce me semble, auoit accoustumé de
rincer le nez, qui signifie vn naturel moqueur.
Ces mouuemens la arriuent imperceptiblement
en nous. Il y en a d'autres artificiels, de quoy ie
ne parle point, comme les bonettades, les in-
clinations, & reuerences, par où on acquiert le
plus souuent a tort l'honneur d'estre bien hum-
ble & courtois: & la morgue de Constantius
l'Empereur, qui en publicq tenoit tousiours la
teste droite, sans la contourner ou flechir, ny ça
ny là, non pas seulement pour regarder ceux qui
le saluoiient a costé, ayat le corps planté & im-
mobile, sans se laisser aller au branle de son co-
che, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny es-
suyer

suyer le visage deuant les gens. Je ne sçay si ces
gestes qu'ō remerquoit en moy, estoient de ce-
ste premiere condition , & si a la verité l'auoy
quelque occulte propension a ce vice, comme il
peut bien estre . Et ne puis pas respondre des
bransles du corps , mais quant a ceux de l'ame,
ie veux icy cōfesser ce que i'en sens. Il y a ce me
semble deux parties en ceste gloire: de s'estimer
trop , & n'estimer pas assez ou desdaigner au-
truy. Quant au premier, i'ay en general cest hu-
meur, que de toutes les opinions que l'ancienneté
a eues de l'homme , celles que l'embrasse le
plus volōtiers , & ausquelles ie m'atache le plus,
sont celles qui nous mesprisent, auilissent, & a-
neantissent le plus. La philosophie ne me sem-
ble iamais auoir si beau ieu, que quand elle cō-
bat nostre presumption & vanité, quand elle re-
connoit de bonne foy son irresolution, sa foy-
blesse, & son ignorāce. Il me semble que la me-
re nourrisse des plus fauces opinions que nous
ayōs, & publiques & particulières, c'est la trop
bonne opinion que nous auons de nous. Ces
gens, qui se logent a cheuauchons sus l'epicy-
cle de Mercure, il me semble qu'ils m'arrachēt
les dens . Car en l'estude que ie fay, duquel le
sujet c'est l'homme, trouvantyne si extreme
varieté de iugemens , vn si profond labyrinthe
de difficultez les vnes sur les autres, tant de di-
versité & incertitude en l'escole mesme de la
sapience: vous pouuez penser, puis que ces gēs

là n'ont peu se resoudre de la cōnoissance d'eus mesmes & de leur propre condition, qui est cōtinuellement présente a leurs y eux, qui est dans eux, puis qu'ils ne sçauent comment branle ce qu' eux mesmes font branler, ny comment nous peindre & deschiffrer les ressors qu'ils tiennēt & manient eux mesmes , comment ie les crois de la cause du mouuement de la huitieme sphere, & du flux & reflux de la riuiere du Nile. La curiosité de cōnoistre les choses a esté dōnée aux hōmes pour fleau, dit la Sacrosainte parolle. Mais pour venir a mon particulier, il est biē difficile , ce me semble, que nul autre s'estime moins , voire que nul autre m'estime moins que ce que ie m'estime. Car a la verité, quand aux effectz de l'esprit, en quelque façon que ce soit , il n'est iamais party de moy chose qui me contentast: & l'approbatiō d'autruy ne m'a pas payé. I'ay le gouſt tendre & difficile, & notamment en mon endroit: ie me sens flotter & flechir de foibleſſe. Je me connoy tant , que s'il estoit party de moy chose qui me pleut , ie le deuroy sans doubtē a la fortune. Je n'ay riē du mien , dequoy contenter mon iugement: i'ay la veüe assez claire & reglée , mais a l'ouurer elle se trouble : comme i'essaye plus euidamment en la Poëſie. Je l'ayme infiniment, i'y voy assez cler aux ouurages d'autruy : mais ie fay a la verité l'enfant, quand i'y veux mettre la main, ie ne me puis souffrir . On peut faire le sot par tout

tout ailleurs, mais non en la Poësie.

Mediocribus esse Poëtis

Non dij, non homines, non concessere columnæ.

Pleut a Dieu , que ceste sentence se trouuat au front des boutiques de tous noz imprimeurs, pour en deffendre l'entrée a tant de versificateurs,

Verum

Nil securius malo Poëta.

Ce que ie treuuue passable du mien, ce n'est pas de soy , & a la vérité: mais c'est a la comparaison d'autres choses pires, auxquelles ie voy qu'o donne credit. Je suis eniuieux du bon-heur de ceu , qui se sçauent resiouir & gratifier en leurs ouurages. Car c'est vn moyen aisé de se donner du plaisir: les miens il s'en faut tant qu'ils me plaisent , qu'autant de fois , que ie les retaste , autant de fois l'en reçois vn nouveau mescontentement I'ay tousiours vne idée en l'ame, qui me presente vne meilleure forme, que celle que r'ay mis en besongne , mais ie ne la puis exploiter. Et en mon imagination mesmes, ie ne conçoy pas les choses en leur plus grande perfection : ce que ie connoy par la , que ce que ie voy produit par ces riches & grandes ames du temps passé, ie le treuuue bien loing au dela de l'extreme estendue de mon imagination . Leurs ouurages ne me satisfont pas seulement & me remplissent , mais ils m'estonnent & transissent d'admiration:

ie iugē tres-bien leur beauté, ie la voy, mais il m'est impossible de la repreſenter. Quoy que i'entreprēne, ie doy vn ſacrifice aux graces, cōme dit Plutarque de quelcun, pour pratiquer leur faueur.

*Si quid enim placet,
Si quid dulce hominum ſenſibus influit,
Debentur lepidis omnia gratijs.*

Or elles m'abandōnent par tout : tout eſt groſſier chez moy: il y a faute de garbe & de poliſſure : ie ne ſçay faire valoir les chofes pour le plus que ce qu'elles valent: ma faſon n'ayde de rien a la matiere. Voyla pourquoy il me la faut forte , qui aye beaucoup de priſe , & qui luise d'elle meſme . Je ne ſçay ny plaire, ny reiouir, ny chatouiller: le meilleur conte du monde fe ſeche entre mes mains, & fe ternit . Je ne ſçay parler qu'en bon eſciēt, & ſuis du tout abandōne de ceste facilité , que ie voy en plusieurs de demes compagnons, d'entretenir les premiers venus, & tenir en haleine toute vne compagnie, ou amuser sans fe laſſer l'oreille d'vn Prince de toute ſorte de propos, la matiere ne leur faillat jamais , pour ceste grace qu'ils ont de ſçauoir employer la premiere qui leur tombe en main, & de l'accommoſer a l'humeur & portée de ceux a qui ils ont affaire. Ce que i'ay a dire, ie le dis tousiours de toute ma force: les raisons premières & plus aysées qui ſont communement les mieux receües, ie ne ſçay pas les employer.

Si faut

Si faut il sçauoir relâcher la corde a toute sorte de sons: & le plus aigu c'est celuy qui vient le moins souuent en usage. Il y a pour le moins autant de perfection a releuer vne chose vuide, qu'a en soustenir vne poisante. Tantost il faut superficiellement manier les choses , tantost les profonder. Je sçay bien que la pluspart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne conceuoir les choses que par ceste premiere escorse. Mais si est-ce, que les plus grāds maistres, & surtout Platon, on les void souuent, ou l'occasion se présente , se relascher a ceste mole & basse facon, & populaire de dire & traiter les choses, la loufrenāts des graces qui ne leur māquent iamais. Au demeurant mon langage n'a rien de facile & fluide : il est aspre, ayant ses dispositions libres & desreglées:& me plait ainsi. Mais je sés bien que par fois ie m'y laisse trop aller & qu'a force de vouloir eutier l'art & l'affection i'y retumbe d'un autre part,

Brenis esse laboro,

Obscurus fio.

Quand ie voudroy suyure cest autre stile équable vni & ordonné, ie n'y sçaurois aduenir: & encore que les coupures & cadēces de Saluste reviennent plus a mon humeur , si est-ce que ie treuuue Cesar & plus admirable & moins ayse a imiter: & si mon inclinatiō me porte plus a l'imitation du parler de Seneca , ie ne laisse pas d'estimer autant pour le moins, celuy de Plutar-

que. Je suis la forme de diue, qui est née avecques moy , simple & naifue autant que ie puis: d'ou c'est a l'aduenture que i'ay plus d'aduantage a parler qu'a escrire. Mais ce peut aussi estre que le mouuemēt & actio animēt les parolles, mesmes a ceux qui se remuent touſiours avec vehe-mēce, cōme ic fay, & qui s'eschauffēt aysemēt. Le port, le visage, la vois, la robe, l'affiſte peu-uet donner quelque pris aux choses, qui d'elles mesmes n'ē ont guiere, cōme le babil . Meslala fe plaint en Tacitus de quelques acoustremens estroits de fon tēps, & de la facon des bancs: ou les orateurs auoient a parler, qui affoiblisoient leur eloquence. Mon langage François est alteré , & en la prononciation & ailleurs par la barbarie de mon creu: car ie ne vis iamais homme de contrées de deça, qui ne sentit bien epi-demment a son ramage , & qui ne bleſſait les oreilles qui sont pures Françaises . Si n'est-ce pas pour estre fort entendu en mon Perigordin : car ie n'en ay non plus d'vſage que de l'A-lemand , & ne le pleins guiere. Il y a bien au deſſus de nous, vers les montaignes, vn Gascon pur, que ie treue ſingulierement beau, & desirerois le ſçauoir : car c'est vn langage bref, ſignifiant & preſſé:& a la verité vn langage maſle & militaire , plus que nul autre, que i entende. Quand au Latin, qui m'a eſtē doné pour ma-ternel, i'ay perdu par deſacouſtumance la proptitude de m'en pouuoir ſeruir a parler. Voyla combien

tombien peu ie vaux de ce costé là . La beauté est vne piece de grande recommandation au commerce des hommes : c'est le premier moyen de conciliation des vns aux autres , & n'est homme si barbare & si rechigné, qui ne se fente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a vne grād'part a nostre estre, il y tiēt biē vn grand rang . Ainsi sa structure & composition sont de bien iuste consideration . Ceux qui veulēt desprédrē nos deux pieces principales, & les sequestrer l'vne de l'autre, ils ont tort. Au rebours ils les faut rejoindre & ratacher. Il faut ordonner a l'ame, non de se tirer a quartier , de s'entretenir a part , de mespriser & abandonner le corps (aussi ne le scauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicté.) Mais de se rallier a luy , de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contreroller, le conseiller, le redresser, & ramener quand il se fouruoye, l'espoufer en somme , & luy seruir devray mary: a ce que leurs effets ne paroissent pas diuers & contraires , ains accordans & vuniformes. Les Chrétiens ont vne particulière instru-
ction de ceste liaison : car ils scaunt que la iu-
stice diuine embrasse ceste societé & iointure
du corps & de l'ame , iusques a rendre le corps
capable des recōpenses éternelles:& que Dieu
regarde agir tout l'homme , & veut que l'hom-
me entier reçoive le chatiement, ou le loyer se-
lon ses demerites. La premiere distinction, qui

aye esté entre les hommes, & la premiere con sideration, qui donna les preeminences aux vns sur les autres , il est vray semblable que ce fut l'aduantage de la beauté. Or ie suis d'vne taille au dessous de la moyēne. Ce defaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incômodité, a ceux mesmement, qui ont des commandemēts & des charges: car l'autorité que donne vne belle preséce & maiesté corporelle en est à dire. Les A Ethiopes & les Indiēs, dit Aristote, elisants leurs Roys & magistratz, auoient es gard a la beauté & procerité des personnes. Et auoient raison : car il y a du respect pour ceux qui le suuent, & pour l'ennemi, de l'effroy de voir a la teste d'vne troupe marcher vn chef de belle & riche taille.

Collóque tenuis supereminet omnes.

C'est vn grād despit qu'on s'adresse a vous par my voz gens , pour vous demander ou est monsieur: & que vous n'ayez que le reste de la bon netade, qu'ō fait a vostre barbier ou secrétaire. Cōme il aduint au pauure Philopemē, estât arriué le premier de sa troupe en vn logis, ou on l'attēdoit, son hostesse, qui ne le cônnoissoit pas & le voioit d'assez mauuaise mine, l'ēploya d'aller vn peu aider a ses femmes a puifer de l'eau ou attifer du feu pour le seruice de Philopemē, qu'elle attendoit. Les gētilshommes de la suite etans arriuez apres , & l'ayāt surpris enbesongné a ceste belle vacatiō, car il n'auoit pas failli d'obeir

d'obeir au commandement qu'on luy auoit fait
luy demanderent ce qu'il faisoit la , le paie, leur
respondit il , la penitence de ma laideur. Les
autres beautez sont pour les femmes : la beaute
de la taille est la seule beaute des hommes. Ou
est la petitesse, ny la largeur du front, ny la blâ-
cheur des yeux , ny la mediocre forme du nez,
ny la petitesse de l'oreille & de la bouche , ny
l'ordre & blancheur des dêts, ny l'épeſſeur bien
vnie d'vne baibe brune a escorce de chataigne,
ny la iuste proportion de tēſte inclinant vn peu
sur la grossesse, ny la frécheur du teint , ny l'air
du visage agreable , ou legitime proportion de
membres , peuuent rendre vn homme auenant.
I'ay au demeurant la taille forte & massiue , le
visage non pas gras mais plein, la complexion
fanguine & chaude,

Vnde rigent setis mīhi crura & pectora villis.
la santé forte & constante, iulques bien auant en
mon aage , quoy que ie m'en lois feruy aſlez li-
centieusement. L'eftois tel, car ie ne me confi-
dere pas a cest heure , que ie suis engagé dans
les auenues de la vieillette ayant frâchi les qua-
rante ans. Ce que ie feray doreſenauāt ce ne fe-
ra plus qu'vn demy eſtre: ce ne sera plus moy, ie
m'elchape tous les iours, & me defrobe a moy-
mesme.

Singula de nobis anni prædantur euntis,
D'adrefſe & de diſpoſition ie n'en ay point eu,
& ſi ſuis fils d'vn pere le plus diſpoſt qui ſe vid

de son temps , & d'vne allegresse qui luy dura iusques a so extreme vieillesse, il ne trouua guere homme de sa condition, qui s'egalat a luy en tout exercice de corps: comme ie n'en ay trouue guere nul, qui ne me surmontat, sauf qu'au courir, en quoy l'estoy des mediocres. De la musique, ny pour la voix que i'y ay tresinepte , ny pour les instrumēs, on ne m'y a iamais fceu rien apprendre. A la danse, a la paume, a la luite ie n'y ay peu acquerir qu'vne bien fort legiere & vulgaire suffisance:a nager, a escrimer, a voltiger, & a sauter nulle du tout. Les mains ie les ay si gourdes, que ie ne sçay pas cscrire seulement pour moy, de faço que ce que i'ay barbouillé, i'aime mieux le refaire que de me donner la peine de le démesler & relire. Je ne sçay pas clorre a droit vne lettre , ny ne fceuz iamais tailler de plume. Mes conditions corporelles sont en forme tres bien accordantes a celles de l'ame , il n'y a rien d'allegré & de souple. Il y a seulement vne vigueur pleine, ferme & rasise. Je dure bien a la peine, mais i'y dure, si ie m'y porte moy-mesme, & autant que mon desir m'y conduit.

Molliter austерum studio fallenie laborem.

Autrement si ie n'y suis alleché par quelque plaisir , & si i'ay autre guide que ma pure & libre volonte , ie n'y vaux rien. Car i'en suis là, que faut la santé & la vie , il n'est rien que ie veuille acheter au pris du tourment d'esprit , & de la cōtrainte. I'ay vne ame libre & toute sien-

ne,

ne, accoustumée à se conduire à sa poste. Je n'ay eu jusques à cest' heure ny commādant ny maistre torcé. J'ay marché aussi auant & le pas qu'il m'a pleu. Cela m'a amolli & rendu inutile au seruice d'autruy : & ne m'a faict bon qu'à moy: estant d'ailleurs d'vn naturel poissant , parfleux & fay-neant : car m'estant trouué en tel degré de fortune des ma naissance , que i'ay eu occasion de m'y arrester, ie n'ay rien cherché & n'ay aussi rien pris:

*Non agimur tumidis ventis Aquilone se-
cundo.*

*Non tamen aduersis etatem ducimus austris:
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.*

Estant né tel qu'il ne m'a fallu mettre en nulle penible queste d'autres commoditez , & que ie n'ay eu besoin que de la suffisance de ne contēter , & lçauoir iouir doucement des biens que Dieu par sa liberalité m'auoit mis entre mains: ie n'ay gousté nulle sorte de trauail: & suis tres mal instruit a me lçauoir contraindre & forcer: incommode a toute sorte d'affaires & negotiations penibles: n'ayant iamais eu en maniement que moy mesmes: esclué en mon enfance d'vne façon molle & libre & n'ayât lors mesme souffert nulle subiectio forcée: ie suis deuenu par la incapable de sollicitude , jusques là, que i'ayme mieux qu'on me cache mes pertes & les desordres qui me touchēt. Auchapitre de mes misesie
loge

logé ce qu'il me coûte à nourrir & entretenir
ma nonchalance.

Hac nempe supersunt,

Quæ dominum fallant, que profint furibus.

J'ayme a ne scauoir pas le conte de ce que i'ay,
pour sentir moins exactement ma perte: a faute
d'auoir asiez de fermeté, pour souffrir l'impor-
tunité des accidens contraires , ausquelz nous
sommes subiectz, & pour ne me pouuoir tenir
tenu a regler & ordonner les affaires, ie nourris
autant que ie puis en moy cest' opinion , de les
laisser aller a l'abandon , & de prendre toutes
choses au pis , & ce pis la me refoudre a le por-
ter doucement & patiemment. C'est a cela seul
que ie trauaille, & le but auquel i'achemine tous
mes discours. Quant a l'ambition, qui est voisine
de la presumption ou fille plustost, il eut fal-
lu pour m'aduancer que la fortune me fut venue
querir par le poing. Car de me mettre en peine
pour vn'esperance incertaine , & me soubmet-
tre a toutes les difficultez, qui accompagnent
ceux , qui cherchent a se poussier en credit sur le
commencement de leur progrés , ie ne l'eusse
scceu faire. I'ay bien trouué le chemin plus court
& plus aisé avec le conseil de mes bons amis du
temps passé, de me défaire de ce desir & de me
tenir coy,

Cui sit conditio dulcis, sine puluere palmae,
iugeant aussi bien sainement de mes forces,
qu'elles n'estoient pas capables de grandes cho-
ses, &

ses, & me souuenant de ce mot de feu monsieur le Chancelier Oliuier, Que les François sembloient des guenons, qui vont grimpant contre-mont vn arbre, de branche en brâche, & ne cef- sent d'aller iusques a ce qu'elles sont arriuées a la plus haute branche, & y mōstrent le cul, quād elles y sont. Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables , ie les trouuois inutiles en ce siecle. La facilité de mes meurs , on l'eut nommée lâcheté & foibleſſe : la foy & la conſcience s'y feuſſent trouuées ſcrupuleuſes & ſu- perſtitieuſes : la franchise & la liberté, impor-tune inconſiderée & temeraire. A quelque cho-ſe ſert le mal'heur. Il fait bon naître en vn ſie-cle fort depraué. Car par cōparaiſon d'autruy, vous eſtez estimé vertueux a fort bon marché. Qui n'eſt que parricide en mon temps & ſaci-lege, il eſt homme de bien & d'honneur. Par ce-ſte proportion i'eufſe eſté moderé en mes ven-geances, mol au reſentiment des offences, treſ-constant & religieux en l'obſeruance de ma pa-rolle : ny double ny ſoupple , ny accommodant ma foy a la volonté d'autruy & aux occasions: i'eufſe pluſt oſt laiſſé rompre le col aux affaires, que de plier ma foy & ma conſcience a leur ſer-vice. Car quant a ceste nouuelle vertu de fainteſſe & de diſſimulation , qui eſt a cest heure ſi fort en credit, ie la hay capitallemēt: & de tous les vices ie n'en trouue nul qui teſmoigne tant de lâcheté & baſleſſe de cœur. C'eſt vn' humeur coūarde

courarde & seruile de s'aller desguiser & cacher
sous vn masque, de n'oser se faire veoir tel qu'o
est, & de n'oser monstrar en publicq son visa
ge. Vncoeur genereux & noble ne doit point
désmentir ses pensées : il se veut faire voir jus
ques au dedans tel qu'il est, car il n'y a rien qui
ne soit digne d'estre veu. Apollonius disoit que
c'estoit aux serfs de mantir, & aux libres de di
re verité. Il ne faut pas tousiours dire tout, car
ce seroit sottise : mais ce qu'on dit, il faut qu'il
soit tel qu'on le pense, autrement c'est meschâ
ceté. le ne scay quelle commodité ilz attendent
de se faindre & contrefaire sans cesse: cela
peut tromper vne fois ou deux les hommes:
mais de faire profession de se tenir couvert, &
se vanter, comme ont fait aucunz de nos prin
ces, Qu'ilz ietteroient leur chemise au feu, si el
le estoit participate de leurs vrayes intantions,
qui est vn mot de l'ancien Metellus Macedo
nicus, & Que qui ne scait se faindre, ne scait pas
regner , c'est tenir aduertis ceux qui ont a les
praticquer, que ce n'est que piperie & menson
ge qu'ilz disent. Ce seroit vne grande simplesse
a qui se lairroit amuser ny an visage ny aux pa
rolles de celuy, qui fait e st: td'estre tousiours
autre au dehors, qu'il n'est au dedans: & ne scay
quelle part telles gens peuuent auoir au cōmer
ce des hommes, ne produisans rien qui soit re
ceu pour argent contant. Or de ma part i'ayme
mieux estre importun & indiscret , que flateur
& dissim

& dissimulé. C'est vn vtil de merueilleux seruice, que la memoire, & sans lequel le iugement fait bien a peine son office: elle me manque du tout. Ce qu'on me voudroit proposer il faudroit que ce fust a parcelles , car de respondre a vn propos, ou il y eut plusieurs diuers chefs, il n'est pas en ma puissance. Je ne sçauoir receuoir vne charge sans tablettes : & quand i'ay vn propos de consequence a tenir , s'il est de longue haleine, ie suis reduit a ceste vile necessité d'apprendre par cœur ce que i'ay a dire : autrement ie n'auroy ny façōn, ny asseurance , estant en crainte que ma memoire vint a me faire vn mauuais tour. Or plus ie m'en desie, plus elle se trouble: elle me sert mieux par récontre, il faut que ie la sollicite nonchalamment : car si ie la presse elle s'estonne , & depuis qu'ell'a commencé a chanceler , plus ie la presse plus elle s'empestre & embarrasse: elle me sert a son heure, non pas a la mienne. Ce que ie sans en la memoire, ie le sans en plusieurs autres parties. Je suis le commandement, l'obligation, & la contrainte. Ce que ie fais ayséement & naturellement, si ie m'ordōne de le faire par vne expresse & prescrise ordonnance , ie ne le sçay plus faire. Au corps mesme les membres qui ont quelque liberté & iurisdiction plus particulière sur eux, me refusent leur obeissance quand ie les destine & attache a certain point & heure de seruice nécessaire. Ceste preordonnan-

ce contrainte & tyrannique les rebute : ils se croupissent d'effroy ou de despit , & se transis-
sent. Cest effaict est plus apparent en ceux
qui ont l'imagination plus vehemante & puise-
sante : mais il est pourtant naturel & n'est nul
qui ne s'en ressante aucunement. On offroit a
vn excellant archier condamné a la mort , de
luy sauuer la vie s'il vouloit faire voir quelque
notable preuve de son art : il refusa de s'en es-
sayer, craignant que la trop grande contention
de sa volonté luy fit fouruoier la main , & qu'au
lieu de sauuer sa vie il perdit encore la reputa-
tion qu'il auoit acquise en son art. Vn homme
qui panse ailleurs ne faudra point a vn pousser
pres de refaire tousiours vn mesme nombre &
mesure de pas au lieu ou il se promene:mais s'il
y est avec attantion de les mesurer & conter , il
trouuera que ce qu'il faisoit par nature & par
hazard , il ne le faira pas si exactement par des-
sein. Ma librarerie, qui est des belles entre les li-
breries de village, est assise a vn coin de ma mai-
son:s'il me tōbe en fantasie chose que i'y veuil-
le aller chercher ou escrire , de peur qu'elle ne
m'eschappe en trauersant seulement ma court,
il faut que ie la donne en garde a quelqu'autre.
Si ie m'enhardis en parlant a me destourner tāt
soit peu de mon fil, ie ne faux iamais de le per-
dre , qui fait que ie me tiens en mes discours
constraint, sec , & reserré. Les gens, qui me seruēt
il faut que ie les appelle par le nom de leurs
charges

charges ou de leur pais. Car il m'est tres-malaisé de retenir des noms. Et si ie durois a viure long temps, ie ne croy pas que ie n'obliaisse le mien propre comme fit l'autre,

Plenus rimarum sum, hac atque illac effluo.

Il m'est aduenu plus d'vne fois d'oblier le mot que i'auois donné ou receu d'un autre. C'est le receptacle & l'estuy de la science que la memoire : l'ayant si deffaillante ie n'ay pas fort à me plaindre, si ie ne sçay guière. Je sçay en general le nom des artz, & ce dequoy elles traictent, mais rien au dela. Je feuillette les liures, ie ne les estudie pas. Ce qui m'en demeure, c'est cela seulement, dequoy mon iugement a faict son profiēt. Les discours & les imaginatons, dequoy il s'est imbu: l'autheur, le lieu, & autres circonstances ie les oblie incontinent. Outre le deffaut de la memoire i'en ay d'autres qui aident beaucoup a mon ignorance. I'ay l'esprit tardif, & moussé, le moindre nuage luy arreste sa pointe, en façōn que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais nul enigme si aisē qu'il sceut desuelopper. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche. Aux ieux, ou l'esprit a sa part, des échets, des cartes, des dames, & autres, ie n'y comprens que les plus grossiers traictz. L'appréhension ie l'ay lente & embrouillée: mais ce qu'elle tient vne fois, elle le tient bien & l'embrace bien vniuersellemēt & estoitemēt pour le tēps qu'elle le tient. I'ay la veue longue, saine

Tt

& entiere, mais qui se lasse aisément au traueil,
& se charge. A ceste occasion ie ne puis auoir
commerce avec les liures, que par le moyen du
seruice d'autruy. Le ieune Pline instruira ceux
qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est
important a ceux qui s'adonnent a ceste occu-
pation. Il n'est point d'ame si chetive & bru-
tale, en laquelle on ne voye reluire quelque fa-
culté particuliere. Il n'y en a point de si enfeue-
lie, qui ne face vne saillie par quelque coin. Et
comment cela aduienne qu'vne ame eueugle &
endormie a toutes autres choses, se trouue vif-
ue, claire, & excellente a certain particulier ef-
fect, il s'en faut enquérir aux maistres. Mais les
belles ames ce sont les ames vniuerselles, ou-
vertes & prestes a tout. Ce que ie dy pour ac-
cuser la mienne. Car soit par foibleesse ou non-
chalance (& de mettre a nonchaloir ce qui est a
nos piedz, ce que nous auons entre-mains, ce
qui regarde de plus pres le seruice de nostre
vie, c'est a mon aduis vne bien lourde faute) il
n'en est point vne si inepte & si ignorante que
la mienne de plusieurs telles choses vulgaires,
& qui ne se peuuent sans honte ignorer. Il faut
que i'en conte quelques exemples. Je suis né &
nourry aux champs & parmy le labourage. I'ay
des affaires, & du mesnage en main depuis que
ceux qui me deuañçoient en la posession des
biens que ie iouis m'ont quité leur place. Or ie
ne scay conter ny a get, ny a plume. La pluspart
de nos

de nos monnoyes ie ne les connoy pas , ny ne
scay la differance de lvn grain a l'autre,ny en la
terre ny au grenier , si elle n'est partrop appa-
rente : ny a peine celle d'entre les choux & les
laittues de mon iardin. Je n'entens pas seulemēt
les noms des premiers vtilz du mesnage, ny les
plus grossiers principes de l'agriculture , & que
les enfans sçauent. Et puis qu'il me faut faire la
honte toute entiere, il n'y a pas vn mois qu'o me
surprint ignorant dequoy le leuein seruoit a fai-
re du pain. On coniectura ancieninemēt a Athé-
nes vn' inclination a la mathematique en celuy
a qui on voioit ingenieusement agencer & fa-
gotter vne charge de brossailles. Vrayement on
tireroit de moy vne bien contraire conclusion.
Car qu'on me dōne tout l'apprest d'une cuisine,
me voila a la faim. Par ces traitz de ma confes-
sion , on en peut imaginer d'autres a mes des-
pens. Mais quel que ie me face cōnoistre pour-
ueu que ie me face cōnoistre tel que ie suis , ie
fay mon effect. Et si ne m'excuse pas d'osier met-
tre par escrit des propos si ineptes & friuoles
que ceux icy. La basseſſe du suieſt, qui est moy,
n'en peut souffrir de plus pleins & solides. Et au
demeurāt c'est vn'humeur nouuelle & fantasti-
que qui me presse, il la faut laisser courir. Tant y
a que sans l'aduertissement d'autruy ie voy as-
sez ce peu que tout cecy vaut & poise , & la
hardiesſe & temerité de mon dessein. C'est
assez que mon iugement ne se defferre point,

*Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
Quantum noluerit ferre rogatus Athlas.*

Et possis ipsum tu deridere Latinum,

Non potes in nugas dicere plura meas,

Ipse ego quam dixi: quid dentem dente innabit

Rodere? carne opus est, si satur esse velis.

Ne perdas operam, qui se mirantur, in illos

Virus habe, nos hac nouimus esse nihil.

Je ne me suis pas obligé a ne dire point de sortises , pourueu que ie ne me trompe pas a les mesconnoistre. Et de faillir a mon esciant, cela m'est si ordinaire, que ie ne faux guiere d'autre façon, ie ne faux guiere fortuitement. C'est peu de chose de prester a la temerité de mes humeurs les actions ineptes , puis que ie ne me puis pas defendre d'y prester ordinairement les vitieuses. Je vis vn iour a Bar le Duc, qu'on presentoit au Roy François second pour la recommandation de la memoire de René Roy de Sicile vn pourtraict qu'il auoit luy mesmes fait de soy. Pourquoy n'est il loisible de mesme a vn chacun de se peindre de la plume, comme il se peignoit dvn creon? Et ne puis-je representer ce que ie trouue de moy, quel qu'il soit ? Je ne veux donc pas oublier encore ceste cicatrice bien mal propre a produire en public. C'est l'irresolution, qui est vn vice tresincommode a la negociation des affaires du mōde: ie ne scay pas prendre party es entreprisnes doubtueuses:

Nest

*Ne sine no nel cor n*n* suona intero,*

par ce que es choses humaines, a quelque bande
qu'on pâche, il me semble qu'il se présente for-
ce apperances, qui nous y confirment : de quel-
que costé que ie me tourne ie me fournis tou-
jours asse de raisons & de vray-semblâce pour
m'y maintenir. Ainsi i'arreste ches moy le dou-
te, & la liberté de choisir, iusques a ce que l'oc-
casion me presse : & lors a confesser la verité ie
iette le plus souuent la plume au vent , comme
on dit : c'est a dire, ie m'abandonne a la mercy
de la fortune : vne bien legiere inclination &
circonstance m'emporte.

*Dum in dubio est animus paulo momento buc at-
que illuc impellitur.*

L'incertitude de mon iugement est si égale-
ment balancée en la pluspart des occurrences,
que ie compromettois volontiers a la decision
du sort & des dets . Et remarque avec vne
grande consideration de nostre foiblesse hu-
maine, les exemples que l'histoire diuine mes-
me nous a laissez de cet'vsage , de remettre a la
fortune & a l'hazard la determination des ele-
ctions es choses doubtueuses. *Sors cecidit super
Mathiam.* Ainsi ie ne suis propre qu'a suiure &
me laisse aysement emporter a la foule. Ie ne
me fie pas assez en mes forces pour entrepren-
dre de cōmander, ny guider, ny mesme conseil-
ler: ie suis biē aise de trouuer mes pas trassés par
autruy. S'il faut courre le hazard d'un chois in-

certain, i'ayme mieux que ce soit soubs vn autre qui s'asseure plus de ses opinions, & les espouse plus que ie ne fay les miennes. Notamment aux affaires politiques il me semble qu'il y a vn beau champ ouuert au bransle & a la contestation.

*Iusta pari premitur veluti cum pondere libra,
Prona nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa.*
Les discours de Machiauel , pour exemple , estoient assez solides pour le subiet , si y a il eu grand aisance a les combattre : & ceux qui les ont combattus n'ont pas laislé moins de facilité a combattre les leurs. Il s'y troueroit touſſours a vn tel argument de quo y fournir reſpoſes, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, & cest' infinie contexture de debats, que nostre chicane a alongé tāt qu'elle a peu en faueur des procez,

Cædimur & totidem plagis consumimus hostem.

Les raisons n'y ayant guiere autre fondement que l'experience, & la diuersité des euenemens humains nous fourniſſāt infinis exéples a toute sorte de visages. Vn ſçauant personnage de nostre temps dit qu'en nos almanacs , ou ils difent chaud, qui vouldra dire froid , & au lieu de sec, humide , & mettre touſſours le rebours de ce qu'ils pronostiquēt: ſ'il deuoit entrer en gageure de l'euenement de lvn ou de l'autre, qu'il ne fe soucieroit pas quel party il print, ſauf es chofes ou il n'y peut eschoir incertitude, comme de promettre a Noel des chaleurs extrêmes, & a la

S.Iean

S. Iean des rigueurs de l'hiuer. I'en pense de mesmes de ces discours politiques. A quelque rolle qu'on vous mette, vous auez aussi beau ieu que vostre compaignon , pourueu que vous ne venez a choquer les principes trop grossiers & apparens. Et pourtant selon mon humeur es affaires publiques il n'est nul si mauuais train, pourueu qu'il aie de l'aage & de la constance, qui ne vaille mieuz que le changement & le remuēment. Noz meurs sont extremement corrompues, & panchent d'yne merueilleuse inclination vers l'empirement. De noz loix & vsances il y en a plusieurs barbares & monstrueuses: toutesfois pour la difficulte de nous mettre en meilleur estat, & le dangier de ce crollement, si ie pouuoy mettre vne cheuille a nostre rouë, & l'arrester en ce point, ie le ferois de bon cœur. Le pis que ie trouue en nostre estat c'est l'instabilité, & que noz lois non plus que nos vestemens ne peuuent prendre nulle forme arrestée. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection vne police : car toutes choses mortelles en sont pleines. Il est bien aisé d'engendrer a vn peu-ple le mespris de ses anciennes obſeruances. Jamais homme n'entreprint ce rolle , qui n'en vint a bout . Mais d'y restablir vn meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruiné , a cela plusieurs se sont morfondus , de ceux qui l'auoient entreprins. Somme pour reuenir a moy ; ce seul par ou ie m'estime quelque chose , c'est

ce en quoy iamais homme ne s'estima deffailant. Ma recommandation est vulgaire, commune, & populaire : car qui a iamais cuidé auoir faute de iugement? Ce seroit vne propositio qui impliqueroit en soy de la contradi^ction: s'accuser en ce suiect la, ce seroit se iustifier: & se condamner ce seroit s'absoudre. Il ne fut iamais crocheteur ny femmelette, qui ne pensast auoir assez de sens pour sa prouision. Nous reconnoissons ayseement és autres l'aduantage de la force, de l'experience, de la disposition, de la beauté, & de la noblesse: mais l'aduantage du iugement nous ne le cedons a personne: & les raisons qui partent du simple discours naturel en autruy, il nous semble qu'elles sont nostres. La science, le stile, & telles autres parties, que nous voions és ouurages estrangiers, nous sentōs biē ayseemēt si elles surpassent nos forces. Mais les simples productions du discours & de l'entendemēt, chacun pense qu'il estoit en luy de les trouuer toutes pareilles, & en aperçoit malaisemēt le pois & la difficulté. Ainsi c'est vne sorte d'exercitation, de laquelle on doit esperer fort peu de recommendation & louange du vulgaire. Le plus sot homme du monde pense autant auoir d'entendement que le plus habile. Voila pourquoy on dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayé fait de ses graces, c'est celuy du iugemēt. Car il n'est nul qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué. Je pēse auoir

auoir les opinions bonnes & faines , mais qui n'en croit autant des siēnes? L'vne des meilleures preuues que i'en aye , c'est le peu d'estime que ie fay de moy: car si elles n'eussent esté biē assurées, elles se fussent aisément laissees piper a l'affection que ie me porte singuliere, cōme celuy qui la ramene quasi tout a moy, & qui ne l'espans guieres hors de la. Tout ce que les autres en distribuēt ayne infinie multitude d'amis & de connoissans, a leur gloire, a leur grādeur, ie le rapporte tout a ma santé, au repos de mon esprit & a moy. Ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours:

Mihi nempe valere & viuere doctus.

Or mes opinions ie les trouue infinitement hardies & constantes a condamner mon insuffisance. De vray c'est aussi vn subiect, auquel i'exerce mon iugement autant qu'a nul autre. Le mōde regarde tousiours vis a vis , moy ie renuerse ma veue au dedans , ie la plante , ie l'amusel la. Chacū regarde deuant soy, moy ie regarde dedans moy. Je n'ay affaire qu'a moy, ie me confidere sans cesse, ie me contrerolle, ie me goudre. Les autres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien:ils vont tousiours auant:

Nemo in se se tentat descendere.

Moy ie me roule en moy mesme. Ceste capa-
citet de trier le vray , quelle qu'elle soit en moy
& cest'humeur libre de n'affubie&tir aisément

ma creance , ie la dois principalement a moy
mesme. Car les plus fermes imaginations que
i'aye , & generales , ce sot celles mesmes qui par
maniere de dire nasquirent avec moy. Je les
produis crues & simples , d'vnne production har-
die & genereuse , mais vn peu trouble & im-
parfaicte : mais depuis ie les ay establies & for-
tifiees par l'autorite d'autruy , & par les saints
discours des anciens , ausquels ie me suis ren-
contré conforme en iugement. Ceux la me les
ont mises en main , & m'en ont donne la iouis-
fance & possession entiere. Voila donc iusques
ou ie me sens coupable de ceste premiere par-
tie , que ie disois estre au vice de la presumpcio.
Pour la seconde , qui consiste a n'estimer point
assez autruy , ie ne sçay si ie m'en puis si biē ex-
cuser. Car quoy qu'il me couste , ie delibere de
dire ce qui en est . A l'aduëture que le cōmerce
continuel que i'ay avec les humeurs anciennes
& l'Idée de ces riches ames du temps passé me
dégouste & d'autruy & de moy mesme : ou biē
que a la verité nous viuons en vn siecle qui ne
produit les choses que bien mediocres. Tant y
a que ie ne connoy rien digne de grande admis-
tion. Aussi ne connoy-ie guiere d'hommes a-
vec telle priuauté qu'il faut pour en pouuoir
iuger , & ceux ausquels ma condition me mesle
plus ordinairement , sont pour la pluspart , gens
qui ont peu de soing de la culture de l'ame , &
auquels on ne propose pour toute beatitude
que

que l'honneur, & pour toute perfection, que la
vaillance. Ce que ie voy de beau en autruy, ie
le louë & l'estime tres-volontiers. Voire i'en-
cheris souuent sur ce que i'en pense, & me per-
met de mentir iusques la. Car ie n'ayme point
a inuenter vn subiect faux. Je tesmoigne vo-
lontiers de mes amis, par ce que i'y trouue de
loüable, & dvn pied de valeur i'en fay volon-
tiers vn pied & demy. Mais de leur prester les
qualitez qui n'y sont paz, ie ne puis, ny les de-
fendre ouuertement des imperfections qu'ils
ont. Je connoy des hommes assez, qui ont di-
uerses parties belles : qui l'esprit, qui le cœur,
qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage,
qui vne science, qui vn'autre : mais de grand
hôome en general, non pas parfaict, mais enco-
re ayant tant de belles pieces ensemble, ou vne
en tel degré d'excellance, qu'on s'en doiué es-
tonner, ou le comparer a ceux que nous hono-
rons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait
voir nul. Et le plus grand que i'aye conneu, ie
di des parties naturelles de l'ame & le mieux
né, c'estoit Estiène de la Boitie: c'estoit vraye-
ment vn'ame pleine, & qui monstroit vn beau
sage a tout sens. C'estoit proprement vn'ame
a la vieille merque, & qui eut produit de
grands effects, si sa fortune l'eust voulu : ayant
beaucoup adiousté a ce riche naturel par scien-
ce & estude. Mais ie ne sçay cōment il aduiient,
ce me semble, qu'il se trouue autant de vanité
& de

& de foibleſſe d'entendement en ceux qui font profession d'auoir plus de ſuffiſance, qui fe mesſent de vacatiōs leſtrées, & de charges qui deſpendent des liures & de la ſcience, qu'en nulle autre forte de gens : ou bien par ce que on requiet & attend plus d'eux que des ignorans, & qu'on ne peut excuſer en eux les fautes communes: ou bien que l'opinion du ſçauoir leur donne plus de hardiesſe de fe produire & de fe deſcourir trop auant, par ou ilz fe gaſtent, & fe trahifſent. Comme vn artisan teſmoigne ſa beſtife, quelque riche matiere qu'il ait entre mains, ſ'il l'accommode & meſle ſottement, & contre les regles de ſon ouurage: ceux-cy en font auant, lors meſmies qu'ilz mettent en auant des chofes qui d'elles meſmies & en leur lieu ſeroient bonnes: mais ilz ſ'en feruent hors de propos, ſans diſcretion, & ſans ſuite, faſſans honneur à leur memoire, aux deſpans de leur entendement. Ils font honneur à Cicero, à Galien, à Vlpiān, & à saint Hieroſme, & eux fe rendent riſicules. Je retombe volontiers ſur ce diſcourſ de l'ineptie de noſtre iſtitution: elle a eu pour ſa fin, de nous faire, non bōs & ſages, mais ſçauans: elle y eſt arriuée. Elle ne nous a pas apriſ de ſuyure & embrasser la vertu & la prudence: mais elle nous en a imprimé la deriuation & l'etymologie. Nous ſçauons decliner vertu, ſi nous ne ſçauōs l'aymer. Si nous ne ſçauons, que c'eſt que prudence par effet & par experien-
ce,

ce, nous le scauons par iargon & par coeur.
De nos voisins nous ne nous contentons pas
d'en scauoir la race , les parentelles , & les al-
liances , nous les voulous auoir pour amis , &
dresser avec eux quelque conuersation & in-
telligence. Elle nous a apriſ les defſinitions les
diuisions , & particions de la vertu, comme des
ſurnoms & branches d'vne genealogie , sans a-
uoir nul foing de dresser entre no^o & elle quel-
que pratique de familiarité & de priuée acoin-
tance. Elle nous a choisi pour nostre aprétiſſa-
ge, non les liures qui ont les opinions plus fai-
nes & plus vrayes, mais ceux qui parlēt le meil-
leur Grec & Latin: & parmy ſes beaux mots
nous a fait couler en la fantasie les plus vaines
humeurs de l'antiquité. Vne bonne iſtitution
elle change le iugement & les meurs , comme
il aduint a Polemon ce ieune homme Grec dé-
bauché, qui eſtant allé ouir par rencontre vne
leçon de philosophie ne remerqua pas ſeule-
ment l'loquēce & la ſuffifance du lecteur, & n'e-
rapporta pas ſeulement en la maison la ſcience
de quelque beau diſcourſ, mais vn fruit plus ap-
parent & plus ſolide, qui fut vn ſoudain châge-
nt & amendment de ſa premiere vie. Qui
n'aimaſſe ſenti vn tel effect de nostre discipline?

Faciasne quod olim

*Mutatus Polemon, ponas insignia morbi
Fasciolas, cubital, focalia potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpiffe coronas,*

Post

Postquam est impransī correptus voce magistri.
Les plus rares hommes que i'aye iugé par les apparences externes (car pour les iuger a ma mode , ils les faudroit esclerer de fort pres) ce ont esté pour le faict de la guerre & suffisance militaire, le Duc de Guise , qui mourut a Orleans & le feu Mareschal Strozzi . Pour gens suffisans & de vertu non commune, Oliuier & l'Hospital Chanceliers de France. Il me semble aussi de la Poësie qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle . Nous auons foison de bons artisans de ce mestier-la, D'Aurat, Beze, Buchanā, l'Hospital, Montdoré, Turnebus. Quant aux François , ie pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré ou elle sera iamais:& aux parties, en quoy Ronsart & du Bellay excellent , ie ne les treue guieres esloignés de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçauoit plus,& sçauoit mieux ce qu'il sçauoit, que homme qui fut de son siecle ny loing au dela. Les autres vertus ont eu peu, o point de mise en ce téps : mais la vaillance elle est deuenie populaire par noz guerres ciuiles : & en ceste partie il se trouve parmy nous des ames fermes, iusques a la perfection & en grand nombre, si que le triage en est impossible a faire . Voila tout ce que i'ay connu , iusques a ceste heure d'extraordinaire grandeur & non commune.

CHAP. XVIII.

Du démentir.

VOIRE MAIS ON ME DIRA, que ce dessein de se servir de soy-mesmes pour subiect a escrire, seroit excusable a des hommes rares & fameux, qui par leur reputation auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, ie l'aduoüe, & sçay bien que pour voir vn homme de la commune façō, a peine qu'un artisan leue les yeux de sa besongne : la ou pour voir vn personnage grand & signalé arriuer en vne ville, les ouuroirs & les boutiques s'abādōnent. Il méssiet a tout autre de se faire cognoître qu'a celuy qui a dequoy se faire imiter, & duquel la vie & les opiniōs peuuet servir d'exemple & de patrō. Cæsar & Xenophon ont eu dequoy fonder & fermir leur narration en la grādeur de leurs gestes, comme en vne base massiue & solide. Ainsi font a souhaiter les papiers journaus du grand Alexandre, les cōmentaires qu'Auguste, Sylla, Brutus & autres auoiét lais-
de leurs gestes. De telles gens on ayme & estudie les figures, en cuyure mesmnes & en pierre. Ceste remōstrance est tres-vraye, mais elle ne me touche pas.

*Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus,
Non ubiuis, coramue quibuslibet, In medio qui*

Scri-

Scripta foro recitent sunt multi, quique lauantes.
Je ne dressé pas icy vne statue à plâtre au carrefour d'une ville, ou dans vne Eglise, ou place publique: c'est pour la cacher au coin d'une librairie, & pour en amuser quelqu'un , qui ait particulier interest à ma cognoissance:vn voisin, vn parent, vn amy qui prendra plaisir à me racointer & repratiquer en cest'image. Les aures ont pris cœur de parler d'eux pour y auoir trouué le subiect digne & riche, moy au rebours pour l'auoir trouué si vain & si maigre qu'il n'y peut eschoir nul soupçon d'ostentation. Quel contentement me seroit ce d'ouir ainsi quelqu'un, qui me recitast les meurs, la forme, les conditions, & les fortunes de mes ancêtres? combien i'y serois attentif? Vrayement cela partiroit d'une mauuaise nature d'auoir armespris les portraits mesmés de nos amis & predecesseurs , & de les desdaigner . Vn poignard, vn harnois, vne espée, qui leur a serui, ie les conserue pour l'amour d'eux, autant que ie puis de l'iniure du temps. Si toutes-fois ma posterité est d'autre goust, i'aray bien dequoy me reuencher:car ils ne scauroient faire moins de conte de moy, que i'en feray d'eux en ce temps la. Tout le commerce que i'ay en cecy avec le publicq , c'est que i'ay esté constraint d'emprunter les vtils de son escripture , pour estre plus soudaine & plus aisée . Il m'a fallu ietter en moule ceste image, pour m'exempter de la peine d'en faire faire

faire plusieurs extraictz a la main. En recōpen-
se de ceste commodité , que i'en ay emprunté,
i'espere luy faire ce seruice d'empescher,
Netoga cordyllis, ne penula desit olinis.

Mais a dire vray, a qui croyrions nous parlant
de soy en vne saison si gaſtée ? veu quil en est
fort peu ou point , a qui nous puissions croire
parlants d'autruy , ou il y a moins d'interest a
mentir . Le premier traict de la corruption
des mœurs,c'est le bannissement de la verité.
Car, comme disoit Pindarus, L'estre véritable
est le commencement d'vne grande vertu. No-
stre verité d'a ceste heure,ce n'est pas ce qui est,
mais ce qui se persuade a autruy : comme nous
appellons monnoye , non celle qui est loyalle
feulement, mais la fauce aussi, qui a mise. No-
stre nation est de long temps reprochée de ce
vice: car Saluianus Massiliensis , qui estoit du
temps de Valentinian l'Empereur, diet qu'aus
François le mentir & se pariurer ne leur est pas
vice, mais vne façon de parler . Qui voudroit
encherir sur ce tēmoignage , il pourroit dire
que ce leur est a present vertu. On s'y forme,
on s'y façōne, comme a vn exercice d'honneur:
car la dissimulation est des plus notables quali-
tez de ce siecle . Ainsi i'ay souuent confidérē
d'ou pouuoit naistre ceste couſtume, que nous
obſeruons ſi religieufemēt, de nous sentir plus
aigrement offencez du reproche de ce vice,qui
nous eſt ſi ordinaire, que de nul autre:& que ce

soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parole que de nous reprocher la mésonge. Sur cela ie treuuue qu'il est naturel de se defendre le plus des vices, de quoy nous sommes le plus entachés. Il semble qu'en nous ressantants de l'accusation, & nous en esmouuant, nous nous deschargeons aucunemēt de la coulpe: si nous l'aurons par effect, aumoins nous la condamnons par apparence. Cest vn vilein vice, que le mentir, & qu'un ancien peint bien honteusement, quand il dict, que c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, & quant & quant de craindre les hommes. Il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité, & le desrèglement. Car que peut on imaginer de plus monstrueux, que d'estre couart a l'endroit des hommes, & braue a l'endroit de Dieu? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la fauce, trahit la société publique. C'est le seul vtil, par le moyen duquel se communiquent nos volontez & nos pensées: c'est le truchemēt de nostre ame: s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entre-éconoissions plus: S'il nous trompe, il rompt tout nostre cōmerce, & dissoult toutes les liaisōs de nostre police. Ce bon compaignon de Grece disoit, que les enfans s'amusent par osseletz, & les hommes par les parolles. Quant aux diuers usages de noz démentiz, & les loix de nostre honneur en cela, & les changemens qu'elles ont receu

receu, ie remets a vne autre-fois d'en dire ce que i'en pese; & apprendray cependant si ie puis en quel temps print commencement ceste coutume , de si exactement poiser & mesurer les parolles,& d'y attacher nostre honneur. Car il est aisē a iuger qu'elle n'estoit pas ancienmēt entre les Romains & les Grecs : & m'a semblé souuent nouveau & estrange de les voir se démentir & s'injurer sans entrer pourtant en querelle. Les loix de leur devoir prenoiēt quelque autre trein que les nostres. On appelle Cesar tantoſt voleur,tantost yurongne a sa barbe. Nous voyōs la liberté des inuectives,quils font les vns contre les autres , ie dy les plus grands chefs de guerre,de l'vne & l'autre nation,ou les parolles se reuenchent seulement par les parolles,& ne se tirent a autre consequence.

CHAP. XIX.

De la liberté de conscience.

IL est ordinaire,de voir les bōnes intētions, si elles sont cōduites sans moderation, pouſſer les hommes a des effeſts tresvitieux. En ce debat,par lequel la France est a present agitée de guerres ciuiles , le meilleur & le plus fain party est sans double celuy, qui maintient & la religion & la police ancienne du païs. Entre les

gens de bien toutes-fois , qui le suiuent (car ie ne parle point de ceux qui ne s'en seruent que de pretexte, pour ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir a leur auarice , ou suivre la faueur des Princes , mais de ceux qui le font par vray zele enuers leur religion & sainte affection , a maintenir la paix & l'estat de leur patrie) de ceux-cy, dis-ie, il s'en voit plusieurs, que la passion pousse hors les bornes de la raison , & leur fait par fois prendre des conseils iniustes, violents, & encore temeraires . Il est certain qu'en ces premiers tēps que nostre religion commença a fleurir & a gaigner authorité & puissance avec les loix, le zèle en arm a plusieurs cōtre toute sorte de liures payés, de quoy les gens de lettre souffrent vne merueilleuse perte . I'estime que ce desordre ait plus porté de nuyfance aux lettres , que tous les feux des barbares . Cornelius Tacitus en est vn bon tēmoing . Car quoy que l'Empereur Tacitus son parent en eut peuplé par ordōnances expresses toutes les libreries du monde : toutes-fois vn seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceux qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses , qu'il escrit contre nostre creance . Ils ont aussi eu cecy, au moins aucun, de prester aysement des louanges fautes a tous les Empereurs , qui faisoient pour nous , & condamner vniuerselement toutes les actions de ceux , qui nous estoient con-

tgai-

traires , comme il est aisē a voir en l'Empereur Julian surnommé l'Apostat. C'estoit a la verité vn tresgrand homme & rare, comme celuy, qui auoit son ame vinelement tainte des discours de la philosophie , ausquels il faisoit profession de regler & toucher toutes ses actiōs . Et de vray il n'est nulle sorte de vertu , dequoy il n'ait laissé de tres-notables exemples. En chasteté (de laquelle le cours de sa vie dōne bien cler tesmoignage) on lit de luy vn pareil trait a celuy d'Alexandre & de Scipion , que de plusieurs tresbelles captiues, il n'en voulut pas seulement voir vne , estant en la fleur de son aage: car il fut tué par les Parthes aagé de trente vn an seulement. Quant a la iustice, il prenoit luy mesme la peine d'ouir les parties:& encore que par curiosité il s'informat a ceux qui se presentoient a luy de quelle religion ils estoient:toutes-fois l'ini-mitié qu'il portoit a la nostre, ne donnoit nul cōtrepoix a la balance. Il fit luy mesme plusieurs bonnes loix,& retrancha vne grand' partie des subsides & impositiōs que leuoient ses predeceſſeurs. Nous auons deux bons historiens tēmoins oculaires de ses actions : lvn desquels, Marcellinus reprend aigrement en diuers lieus de son histoire, ceste sienne ordonnance, par laquelle , il deffandit l'escole & interdit l'enseigner a tous les Rhetoriciens & Grammairiens Chrestiens,& dit qu'il souhaiteroit ceste sienne action estre enseueleie ſous le silence. Il est

vray semblable, s'il eut faict quelque chose de plus aigre cōtre nous, qu'il ne l'eut pas oublié, estant bien affectionné a nostre party . Il nous estoit aspre a la verité, mais non pourtant cruel ennemy : car nos gens mesmes recitent de luy ceste histoire, que se promenant vn iour autour de la ville de Calcedoine , Maris l'Euesque du lieu osa bien l'appeller meschant traistre a Christ , & qu'il n'en fit autre chose sauf luy respondre: Va miserable, pleure la perte de tes yeux. A quoy l'Euesque encore repliqua, Le rents graces a Iesus Christ , de m'auoir osté la veue pour ne voir ton visage impudēt : affectant, disent ils , en cela vne patience philosophique. Tant y a que ce faict la , ne se peut pas biē rapporter aux cruautes qu'on le dit auoir exercées contre nous. Il estoit (dit Eutropius mō autre tesmoing) ennemi de la Chrestienté: mais sans toucher au sang. Et pour reuenir a sa iustice , il n'est riē qu'on y puisse accuser que les rigueurs, dequoy il vsa au commencement de son emprise contre ceux qui auoient suyvi le party de Constantius son predecesseur . Quant a sa sobrieté il viuoit tousiours vn viure soldatesque : & se nourrissoit en pleine paix cōme celuy qui se preparoit & accoustumoit tousiours a l'austerité de la guerre. La vigilance estoit telle en luy qu'il despartoit la nuit a trois ou a quatre pieces , dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil: le reste il l'employoit a visiter luy mesme

mesme en personne, l'estat de son armée & ses gardes, ou a estudier: car entre autres siénes rares qualitez il estoit tres-excellēt en toute sorte de literature. On diet d'Alexandre le grand qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le déb auchat de ses pensēs & de ses estudes, il faisoit mettre vn bassin ioingnāt son lict, & tenoit l'vne de ses mains au dehors avec vne boulette de cuyure: affin que le sommeil le surprenant & relaschant les prises de ses doits , ceste boulette par le bruit de sa cheute dans le bassin le reueillat. Cestuy-cy auoit l'ame si tēdue à ce qu'il vouloit & si peu empeschée de fumées par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit biē de cest artifice. Quant a la suffisance militaire, il fut admirable en toutes les parties dvn grād capitaine. Aussi fut il quasi toute sa vie en cōtinuel exercice de guerre:& la pluspart avec no^o en France cōtre les Allemās & Frācons. Nous n'auōs guiere memoire d'hōme, qui ait veu pl^o de hazards, ny qui ait plus souuāt fait preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil a celle d'Epaminondas . Car il fut frappé dvn traict, & essaya de l'arracher, & l'eut fait, sans ce que le traict estât trenchāt, il se coupa & affoyblit la main. Il demādoit incessamēt qu'on le rapportat en ce mesme estat en la meslée , pour y encourager ses soldats : Lesquels contestērent ceste bataille sans luy trescourageusement iusques a ce que la nuit sépara les armées. Il

deuoit a la philosophie vn singulier mespris, en quoy il auoit sa vie, & les choses humaines. Il auoit ferme creance de l'eternité des ames. En matiere de religiō, il estoit vicieux par tout. On l'a surnomé apostat, pour auoir abadoné la nostre. Toutes-fois ceste opiniō me semble plus vrayseblable qu'il ne l'auoit iamais euē au cœur, mais que pour l'obeissance des loix il s'estoit feint iusques a ce qu'il tint l'Empire en sa main. Il fut si superstitieux en la siéne, que ceux mesmes, qui en estoient de son téps, s'en mocquoient: & disoient on s'il eut gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eut fait tarir la race des beufs au monde, pour fatis-faire a ses sacrifices. Il estoit aussi embabouyné de la science diuinatrice, & donnoit autorité a toute façon de prognostiques. Il dit entre autres choses en mourant qu'il seauoit bō gré aux dieux & les remercioit, de quoy ils ne l'auoient pas voulu tuer par surprise, l'ayāt de long téps auerti du lieu & heure de sa fin, ny d'vne mort molle ou lâche, mieux convenable aux personnes oy siues & delicates, ny lâguissante, lōgue & doleureuse: & qu'ils l'auoient trouué digne de mourir de ceste noble façon, sur le cours de ses victoires, & en la fleur de sa gloire. De vray il auoit eu vne pareille vision à celle de Marcus Brut^o, qui premierement le menassa en Gaule, & despuis se representa a luy en Perse sur le point de sa mort. Et pour venir au propos de mō theme, il couuoit, dit Marcellin^o,

de long

de long temps en son cœur le paganisme , mais par ce que toute son armée estoit de Chrestiens il ne l'osoit descouvrir. En fin quand il se vit asses fort pour oser publier sa volonté , il fist ouvrir les temples des dieux , & s'essaya par tous moyens de mettre sus l'idolatrie. Pour paruer n'a son effect , ayant rencontré en Constantiople le peuple descousu avec les prelats de l'Eglise Chrestienne diuisez , les ayant fait venir a luy au palais , les amonnesta instamment d'aspirer ces dissentions ciuiles , & que chacun sans empeschement & sans crainte seruit a sa religio. Ce qu'il sollicitoit avec grand soing , pour l'esperance qu'il auoit que ceste licence augmenteroit les parts & les brigues de la diuision , & empescheroit le peuple de se reunir , & de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde,& vnanime intelligence: ayant essayé par la cruauté d'aucuns Chrestiens , qu'il n'y a point de besté au monde tant a craindre a l'homme que l'homme. Voyla ses mots a peu pres: en quoy cela est digne de consideration que l'Empereur Julian se fert pour attiser le trouble de la dissension ciuile, de ceste mesme recepte de liberté & consciéce, que noz Roys viennent d'employer pour l'estaindre. On peut dire d'un costé que de lascher la bride aux pars, d'entretenir leur opinion , c'est espandre & semer la diuision , c'est prêter quasi la main a l'augmēter, n'y ayat nulle barrière ny coëction des loix, qui bride & em-

pesche sa course. Mais d'autre costé on diroit aussi que de lâcher la bride aux pars , d'entretenir leur opiniō,c'est les amolir & relascher par la facilité & par l'ayfance,& que c'est emouffet l'eguillon qui s'affine par la rarité,la nouuelleté & la difficulté. Et si croy mieux pour l'honneur dela deuotion de noz rois,c'est que n'ayâts peu ce qu'ils vouloint, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouuoint.

C H A P. XX.

Nous ne goustons rien de pur.

LA foibleſſe de nostre condition faict que les choses en leur simplicité & pureté naturelle ne puiffent pas tomber en nostre vſage. Les elemēs que nous ioüyſſions,ſont alterez, & les metaux de mesme , & l'or il le faut empirer par quelque autre matiere plus vile , pour l'accommoſer a nostre ſeruice. Des voluptez,plaisirs & biens que nous auons , il n'en eſt nul exempt de quelque meſlange de mal & d'incommodité. C'eſt ce que dit vn verſet Grec ancien, de tel sens, Les dieux nous vendent tous les biés qu'ils nous donnent : c'eſt a dire ils ne nous en donnent nul pur & parfaict,& que nous n'achetons au pris de quelque mal. Les loix meſmes de la iuſtice ne peuvent ſuſtenter ſans quelque meſlange d'injuſtice. Et dit Platon que ceux la entre-

entreprennent de couper la teste de Hydra qui pretendent oster des lois toutes incommoditez & inconueniens. *Omnē magnum exemplū habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitatem publicam rependitur,* dict Tacitus.

C H A P. X X I.

Contre la faineantise.

L'Empereur Vespasien estant malade de la maladie, de quoy il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'empire: & das son lect mesme despeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence: & comme son medecin l'en tençat comme de chose nuyssible a sa santé, il faut, disoit-il, qu'un Empereur meure debout. Voila vn beau mot a mon gré & digne d'un grād prince. Adrian l'Empereur s'en seruit depuis a ce mesme propos, & le deburoit on souuent rameneuoir aux princes , pour leur faire sentir que ceste grande charge , qu'on leur donne du commandement de tant d'hômes, n'est pas vne charge oisiue, & qu'il n'est rien qui puisse si iument dégouster vn subiect de se mettre en peine & en hazard pour le seruice de son prince, que de le voir apoltronny ce pendant luy mesme a des occupations lasches & vaines, & d'avoir soing de sa conseruation le voyant si non chalat de la nostre. L'empereur Iulian disoit encore

core plus qu'un philosophe & un galant homme ne deuoient pas seulement respirer, c'est à dire ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peut refuser, tenant tousiours l'ame & le corps embesoignés a choses belles, grandes & vertueuses. Il auoit honte si en public on le voioit cracher, ou fuer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse Lacedemoniene, & Xenophon de la Persienne) par ce qu'ils estimoient que l'exercice, le trauail continual, & la sobrieté deuoient auoir cuit, & asseché toutes ces superflitez. Ce que dict Seneca ne ioindra pas mal en cest endroit, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droite. Ils n'apprennoient, dit-il, rien a leurs enfans, qu'ils deussent apprendre assis.

C H A P. X X I I.

Des Postes.

IElisois a cest' heure, que le Roy Cyrus pour receuoir plus facilement nouvelles de tous les cotez de son Empire, qui estoit d'une fort grande estandue fit regarder combien un cheual pouuoit faire de chemin en un iour tout d'une traite, & a ceste distance il establit des hommes, qui auoient charge de tenir des cheuaux prêts pour en fournir a ceux qui viendroient vers lui. Cæsar dit que Lucius Vibulus Rufus ayant hâte

hâte de porter vn aduertissement a Pompeius s'achemina vers luy iour & nuit, changeant de cheuaux, pour faire diligence. Et luy mesme , a ce que dit Suetone , faisoit cent mille par iour sur vn coche de louage. Mais c'estoit vn furieux courrier. Car la ou les riuieres luy tranchoint son chemin il les franchissoit a nage. Tiberius Nero allât voir son frere Drusus malade en Allemaigne fit deux cés mille en vint-quatre heures avec trois coches.

C H A P . XXIII .

Des mauvais moyens emploies a bonne fin.

I L se trouue vne merueilleuse relation & correspondance en ceste vniuerselle police des ouurages de nature , qui monstre bien qu'elle n'est ny fortuite ny conduyte par diuers maistres. Les maladies & conditions de nos corps se voyent aussi aux estats & polices : les royaumes, les republiques naissent , fleurissent & fanissent de vieillesse,côme nous. Nous sommes s'iects a vne repletion d'humeurs inutile & nyfible, soit de bonnes humeurs, (car cela mesme les medecins le craignent:& par ce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfectiō de santé trop allegre & vigoreuse, il nous la faut essimer & rabatre par art , de peur que nostre nature ne se pouuant rassoir en nulle certaine

taine place, & n'ayant plus ou monter pour s'améliorer, ne se recule en arrière en désordre & trop à coup: ils ordonnent pour cela aux Athlètes les purgations & les saignées, pour leur soustraire ceste superabondance de santé) soit repletion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies. De semblable repletion se voient les estats souvent malades. Et a long accoustumé d'vser de diuerses sortes de purgation. Tantost on donne congé a vne grande multitude de familles pour en décharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs ou s'accommoder aux despens d'autrui. Ainsi nos anciens Francs partis du fons de l'Alemaigne vindrent se saisir de la Gaule & en deschasser les premiers habitans. Ainsi se forgea ceste infinie marée d'hommes, qui s'écoula en Italie sous Brennus & autres: ainsi les Gots & Vuandales: comme aussi les peuples qui possèdent a present la Grece abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large:& a peine eſt il deux ou trois coins au monde, qui n'ayēt senty l'effet d'un tel remuement. Les Romains batissoient par ce moyen leurs colonies. Car sentans leur ville se grossir outre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins nécessaire, & l'enuoioient habiter & cultiver les terres par eux cōquises. Par fois aussi ils ont a esclē nourry des guerres avec aucuns leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine,
de peur

de peur que l'oyſiueté mere de corruption ne leur apportast quelque pire inconuenient, mais aussi pour ſeruir de faignée a leur Republique, & eſuanter vn peu la chaleur trop vehemēte de leur ieunesſe, eſtauſſer & eſclaircir le brâchage de ce tige foifonnant en trop de gaillardise. A celi effet ſe font ils autrefois ſeruis de la guerre contre les Cartaginois. Au traité de Bretigny Edouard troisiesme Roy d'Angleterre ne voulut comprendre en ceste paix generalle, qu'il fit avec nostre Roy, le differant du duché de Bretagne, affin qu'il eufſt ou ſe descharger de ſes hommes de guerre, & que ceste foule d'Anglois, dequoy il s'estoit ſeruy en ſes guerres de deça ne ſe reiettaſt en Angleterre. Ce fuſt l'vne des raisons pourquoy nostre Roy Philippe conſentit d'enuoier Iean ſon fils a la guerre d'outre mer : affin d'en amener quand & luy vn grand nombre de ieunesſe bouillante, qui eſtoit en ſa gendarmerie. Il y en a pluſieurs en ce temps, qui diſcourent de pareille façon, ſouhaitans que cete emotion chaleureufe, qui eſt parmy nous, ſe peut deriuer a quelque guerre voifine, de peur que ces humeures peccantes, qui dominant pour cete heure nostre corps, ſi on ne les eſcouille ailleurs, maintiennent nostre ſiebure touſiours en force, & apportēt en fin nostre entiere ruine. Et de vray vne guerre eſtrangiere eſt vn mal biē plus doux que la ciuile. Mais ie ne croy pas que Dieu fouorifaſt vne ſi iniuste entrepriſe, d'offen-
cer

cer & querelet autruy pour nostre commodité. Toutesfois la foibleſſe de nostre conditiō nous pouſſe ſouuent a cete neceſſité de nous teruir de mauuais moyens pour vne bonne fin. Licurgus le plus vertueux & parfaict legiſlateur qui fuſt onques , inuenta cete tref-iniuste & tref-inique façon pour inſtruire ſon peuple a la téperance, de faire enyurer par force les Elotes, qui eſtoient leurs ſerfs : affin qu'en les voyant ainiſi perduſ & enſeuellis dans le vin les Spar-tiates priſent en horreur le débordement de ce vice. Ceux la auoient encore plus de tort , qui permetoient anciennement que les criminelz, a quelque forte de mort qu'ilz fuſſent condamnez, fuſſent déchirez tous viſs par les medecins, pour y voir au naturel nos parties interieures, & en eſtablier plus de certitude en leur art. Car ſ'il fe faut débaucher , on eſt plus excusable le faisant pour le ſeruice de la ſanté de l'ame , que pour celle du corps : comme les anciens Ro-mains pour dresser le peuple a la vaillance & au meſpris des dangiers & de la mort par quelque inſtruction , inuenterent ces furieux ſpectacles de gladiateurs & eſcrimeurs a outrance , qui fe combatoient , détaillioient, & entretuoient en leur preſence. C'eſtoit a la verité vn merueilleux exemple & de tref-grand fruit pour l'inſtitution du peuple , de voir tous les iours en fa preſence cent , deux cens , trois cens couples d'hommes armez les vns côte les autres fe ha-cher

cher en pieces, au ecques vne si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur vist iamais changer de visage, lâcher vne parole de foibleſſe ou cōmiferation, iamais tourner le dos, ny faire ſeulement vn mouvement lâche pour gauchir au coup de leur aduerſaire, ains tendre le col a l'eſpée de leur enneemy & fe preſenter au coup. Il eſt aduenu a plusieurs d'entre eux eſtans blesſez a mort de force playes d'enuoyer demâder au peuple ſi il eſtoit content de leur deuoir auār que fe coucher pour rendre l'eſprit ſur la place. Il ne falloit pas ſeulement qu'ilz combattifent & mouruſſent conſtamment, mais encore alle-grement : en maniere qu'on les hurloit & mau-diſſoit, ſi on les voyoit eſtriuer a receuoir la mort. Les premiers Romains emploioient a c'eſt exemple les criminels. Mais depuis on y em-ploia des ſerfs innocens & des libres meſmes, qui fe vendoiēnt pour c'eſt effect. Ce que ie trouuerois fort eſtrange & incroiable, ſi nous n'eſtions accouſtumez de voir tous les iours en nos guerres plusieurs miliasses d'hômes eſtrangiers engageant pour de largent leur ſang & leur vie a des querelles, ou ilz n'ot nul intereſt.

CHAP. XXIIII.

De la grandeur Romaine.

JE ne veux dire qu'un mot de c'eſt argument infiny, pour monſtrer la ſimplesſe de ceux

qui apparient a celle la les chetives grandeurs de ce temps. Au septiesme liure des Epitres familières de Cicero (& que les grammairiens en ostent ce surnom de familières, s'ilz veulent, car à la verité il n'y est pas fort a propos : & ceux qui au lieu de familières y ont substitué *ad familiares*, peuuent tirer quelque argument pour eux de ce que dit Suetone en la vie de César, qu'il y auoit vn volume des lettres dudit César *ad familiares*) il y en a vne qui s'adresse à César estat lors en la Gaule , en laquelle Cicero redit ces motz, qui estoit sur la fin d'vn'autre lettre, que César luy auoit escrit, Quant a Marcus Furius, que tu m'as recommandé , ie le feray Roy de Gaule:& si tu veux, que i'aduaunce quelque autre de tes amis, enuoye le moy. Il n'estoit pas nouveau a vn simple cytoien Romain, cōme estoit lors César, de disposer des Royaumes, car il osta bien au Roy Deiotarus le sien pour le donner a vn gentil'homme sien amy de la ville de Pergame nommé Mithridates. Et ceux qui escriuent sa vie enregistrent plusieurs autres Royaumes par luy vendus : & Suetone dict qu'il tira pour vn coup du Roy Ptolomæus trois millions six cens mill'escus, qui fut bien pres de luy vendre le sien. Et sur ce propos Tacitus parlant du Roy d'Angleterre Cogidunus nous faict sentir par vn merueilleux traict ceste infinie puissance, Les Romains, dit-il, auoient accoustumé de toute ancienneté de laisser les Roys, qu'ilz auoient surmon-

surmontez, en la possession de leurs Royaumes
soubs leur autorité: a ce qu'ils eussent des Roys
mesmes, vtilz de la seruitude, *Vt haberet instru-
menta seruitutis & reges.*

C H A P . X X V .

De ne contrefaire le malade.

Il y a vn epigramme en Martial qui est des bons , car il y en a chez luy de toutes sortes , ou il recite plaisamment l'histoire de Cælius , qui pour fuir a faire la court a quelques grans a Romme , se trouuer a leur leuer , les assister & les suiuure , fit la mine d'auoir la goute: & pour rendre son excuse plus vray-semblable se fai- soit oindre les iambes , les auoit enuelopées , & contre-faisoit entierement le port & la conte-nance d'un homme gouteux . En fin la fortune luy fit ce plaisir de l'en rendre tout a fait .

Tantum cura potest & ars doloris,

Desuit fingere Cælius podagram.

I'ay veu en quelque lieu d'Appian autrefois vne pareille histoire d'un qui voulant eschapper aus proscriptions des triumvirs de Rome , pour se dérober de la connoissance de ceux qui le poursuiuoient se tenant caché & trauesti y adiousta encore ceste inuention de contre-faire le borgne . Quād il vint a recouurer vn peu plus de liberté & qu'il voulut deffaire l'éplatre qu'il

auoit long tēps porté sur son oeil , il trouua que sa veuē estoit effectuellement perdue soubs ce masque. Il est possible que l'actiō de la veuē s'estoit hebetée, pour auoir esté si long temps sans exercice & que la force visiue s'estoit toute rejetée en l'autre oeil. Car nous sentons euidemment que l'oeil que nous tenons couvert réuoie à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste, s'ē grossit & s'ē enflé. Cōme aussi l'oisiueté avec la chaleur des liaisons & des medicamens auoit bien peu attirer quelque humeur prodagrique au gouteux de Martial. Lisat chez Froissard le veu d'vne troupe de ieunes gētilshommes Anglois de porter l'oeil gauche bandé iusques a ce qu'ils eussent passé en France & exploité quelque faict d'armes sur nous, ie me suis souuent chatouillé de ce pensement qu'il leur eut pris , comme a ces autres , & qu'ilz se fussent trouuez tous éborgnez au reuoir des maistresses, pour lesquelles ilz auoient faict l'entreprise. Les meres ont raison de rancer leurs enfans, quand ilz cōtrefont les borgnes , les boiteus & les bicles & tels autres defautz de la personne. Car outre ce que le corps ainsi tendre en peut receuoir vn mauuais ply, ie ne scay comment il semble que la fortune se ioüe a nous prendre au mot: & i'ay ouy reciter plusieurs exemples de gens deuenus malades ayant entrepris de le cōtrefaire. Mais alōgeons ce chapitre & le bigarrons d'vne autre piece à propos

propos de la cecité. Pline conte dvn qui son-
geant estre auugle en dormant, s'en trouua l'ē-
demain sans aucune maladie precedēte. La for-
ce de l'imagination peut bien ayder a cela, cō-
me i'ay dit ailleurs, & semble que Pline soit de
cest aduis. Mais il est plus vray-semblable, que
les mouuemens que le corps sentoit au dedans,
desquels les medecins trouueront, s'ils veulent,
la cause, qui luy ostoint la veue, furent occasion
du songe. Adioutons encore vn'histoire voisine
de ce propos, que Seneque recite en l'vne de ses
lettres. Tu sc̄ais, dit-il, escriuant a Idomenæus,
que Harpasthe la folle de ma femme est demeu-
rée chez moy pour charge hereditaire, car de
mon gouſt ie suis ennemy de ces monſtres, & si
i'ay enuie de tire dvn foi, il ne me le faut cher-
cher guiere loing: Je me ris de moy mesme. Ce-
ſte folle a ſubitement perdu la veue. Je te recite
choſe estrāge, mais véritable. Elle ne ſent point
qu'elle soit auugle, & paffe incessamment ſon
gouuerneur de l'en emmener, par ce qu'elle dit
que ma maſon est obscure. Ce que nous rions
en elle, ie te prie croire qu'il aduient a chacun
de nous: nul ne connoit estre auare, nul conuo-
teux. Encore les auueugles demandent vn guide,
nous nous fouruoions de nous mesmes. Je ne
fuis pas ambitieus, disons nous : mais a Rome
on ne peut viure autrement. Je ne suis pas ſum-
ptueus : mais la ville requiert vne grande deſ-
pence. Ce n'est pas ma faute, ſi ie suis colere,

si ie n'ay encore establi nul train asseuré de vie,
c'est la faute de la ieunesse. Ne cerchons pas
hors de nous nostre mal, il est chez nous. Il est
planté en nos entrailles. Et cela mesme que
nous ne sentons pas estre malades, nous rend
la guerison plus mal-aisée. Si nous ne commé-
çons de bonne heure a nous penser, quand arôs
nous pourueu a tant de plaïes & a tant de maux?
Si auons nous vne tres-douce medecine que la
philosophie: cat des autres on n'en sent le plai-
sir, qu'apres la guerison: ceste cy plait & guerit
ensemblé. Voyla ce que dit Seneque, qui m'a
emporté hors de mon propos : mais il y a du
profit au change.

C H A P. XXVI.

Des pouces.

TAcitus recite que par-my certains rois
barbares, pour faire vne obligation asseur-
rée, leur maniere estoit de ioindre e stroitemēt
leurs mains droites l'vne a l'autre & s'entrelas-
ser les pouces:& quand a force de les presser le
sang en estoit monté au bout, ils les blessoient
de quelque legiere pointe & puis se les entre-
fusçoient. Les medecins disent que les pouces
sont les maistres doigs de la main, & que leur
etymologie Latine vient de *pollere*, qui signi-
fie exceller sur les autres. Les Grecz l'appellēt

av7ixep, comme qui diroit vne autre main. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere.

*Sed nec vocibus excitata blandis
Molli pollice nec rogata surgit.*

C'estoit a Rome vne signification de faueur de comprimer & baiffer les pouces,
Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum:
& de desfaueur de le hauffer & contorner au de-
hors,

*Conuerso pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter.*

Les Romains dispensoient de la guerre ceux qui estoient blessés au pouce, comme s'ilz n'auoient plus la prise des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens a vn cheualier Romain, qui auoit par malice, & pour faire fraude a la loy coupé les pouces a deux siens ieunes enfans, pour les dispenser des guerres : & auant luy le senat du temps de la guerre Italique auoit condamné Caius Vatienus a prison perpetuelle, & luy auoit confisqué tous ses biens , pour s'etre a escié coupé le pouce de la main gauche, pour s'exempter de cette guerre. Quelcun, de qui il ne me louoient point, ayant gaigne vne bataille nauale fist couper les pouces a ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combatre & de tirer la rame.

CHAP. XXVII.

Couardise mere de la cruauté.

I' Ay souuent ouy dire , que la couardise est
mere de cruaute. La vaillace (de qui c'est l'e-
fffect de s'exercer seulement contre la resi-
stence,

Nec nisi bellantis gaudet cernice iuuenci)
s'arreste a voir l'ennemy a sa mercy: mais la laf-
cheté pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayat
peu se mesler a ce premier rolle prend pour sa
part le secôd, du massacre & du sang. Les meur-
tres des victoires se font ordinairement par le
peuple & par les officiers du bagage : & ce qui
fait voir tant de cruaitez inouies aux guerres
populaires , c'est que ceste canaille de vulgaire
s'aguerrit & se gédarme a s'ensanglater jusques
aux coudes & a deschiqueter vn corps a ses pieds,
n'ayat resentimēt de null'autre vaillace. Cōme
les chiens couards, qui deschirent en la maison
& mordent les peaus des bestes sauuages, qu'ilz
n'ôt osé attaquer aux châps. Qu'est ce qui fait en
ce temps nos querelles toutes mortelles? & que
la ou nos peres auoiēt quelque degré de vêgeā-
ce, nous cōmençons a cest'heure par le dernier:
& ne se parle d'arriuée que de tuer : qu'est ce, si
ce n'est couardise ? Chacun sent bien qu'il y a
plus de brauerie & desdain a battre son ennemyn
qu'a le tuer, & de le faire bouquer & rôger son
frein,

frein, que de l'acheuer. D'auantage que l'appetit de vengeance s'en assouit & contente mieux: car elle ne vise qu'a dōner resentiment de soy. Voila pourquoi nous n'attaquōs pas vne beste, ou vne pierre, quand elle nous blesse, d'autant qu'elles sont incapables de gouster nostre reuенche : & de tuer vn homme c'est le mettre a l'abry de nostr'offence. Il s'en repentira, disons nous. Et pour luy auoir donné d'vne pistolade par les reins, estimons nous qu'il s'en repente? Au rebours si nous nous en prenōs garde, nous trouuerons qu'il nous faict la mouē en tōbant: il ne nous en sc̄ait pas seulement mauuais gré, c'est bien loing de s'en repentir. Nous sommes a coniller, a trotter, & a fuir les officiers de la iustice, qui nous suivent, & luy est en repos. Le tuer est bō pour éuiter l'offēce a venir, nō pour venger celle qui est faict. Il est apparent que nous quittōs par la & la vraye fin de la vengeance, & le soing de nostre reputation. Nous craignons , s'il demeure en vie qu'il nous recharge d'vne pareille. Si nous pēfions par vertu estre touſieurs maistres de luy , & le gourmander a nostre poste, nous serions biē marris qu'il nous eschappaſt, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre, mais lâchement sans combat, & sans hazard. Nos peres se contentoient de reuencher vne iniure par vn démenti, vn démenti par vn coup de baton, & ainsi par ordre: ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur

ennemi vivant, & outragé. Nous tremblons de
frayeur tant que nous le voyons en pieds. Et
qu'il soit ainsi, nostre belle pratique d'aujour-
d'huy port'elle pas de poursuite à mort , aussi
bien celuy que nous mesmes auons offendé,
que celuy qui nous a offencez? L'empereur Mau-
rice estant aduerti par songes, & plusieurs pro-
gnoistiques , qu'un Phocas soldat pour lors in-
connu le deuoit tuer , demandoit a son gendre
Philippe, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses cō-
ditions & ses meurs: & cōme entre autres cho-
ses Philippe luy dit, qu'il estoit lâche & crain-
tif, l'Empereur cōclud incontinent par la, qu'il
estoit meurtrier & cruel . Qui rend les Tyrans
si meurtriers? c'est le soing de leur seurté, & que
leur lâche cœur , ne leur fournit d'autres mo-
yens de s'affleurer qu'en exterminant ceux qui
les peuuent offencer , iusques aux femmes, de
peur d'une esgratigneure:& pour faire tous les
deux ensemble, & tuer & faire sentir leur cole-
re, ils ont employé toute leur suffisance a trou-
uer moyen d'alonger la mort . Ils veulent que
leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si vite
qu'ils n'ayent loysir de ressentir leur vengeance.
La deslus ils sont en grand peine: car si les tor-
mens sont violens,ils sont cours: s'ils sont lôgs,
ils ne sont pas assez douloureux à leur gré , les
voyla a dispenier leurs engins. Nous en voyons
mille exemples en l'antiquité , & ie ne içay si
sans y penser nous ne retenons pas quelque
que

que trace de ceste barbarie. Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté. Nostre iustice ne peut esperer que celuy que la crainte de mourir & d'estre decapité, ou pêdu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imaginatio d'un feu languissant, ou des tenailles, ou dela rouë. Et ie ne sçay cependat, si nous les iettons au desespoit. Car en quel estat peut estre l'ame d'un homme attendant vintquatre heures la mort brisé sur vne rouë, ou a la vieille façon cloué a vne croix? Car Iosephus recite que pédant les guerres des Romains en Iudée, passant ou l'on auoit crucifié quelques vns des Iuifs, il y reconneut trois de ses amys, & obtint de les oster dela, les deux moururent, dit il, l'autre vesquit encore depuis.

CHAP. XXVIII.

Toutes les choses ont leur raison.

C Eux qui appartenent Caton le césieur au ieu-ne Caton meurtrier de soy-mesme, font à mon opinion grād honneur au premier. Car ie les trouue eslongnés d'une extreme distance: & ce qu'on dit entre autres choses du césieur, qu'ē son extreme vieillesse, il se mit a apprendre la langue Grecque, d'un ardent appetit, comme pour assouvir vne lōgue soif, ne me semble pas lui estre fort honnable. C'est proprement ce que

ce que nous disons, retomber en enfantillage. Toutes choses ont leur saison, les bônes & tout: & ie puis dire mon patinostre hors de propos. Eudemonidas voyant Xenocrates fort vieil s'amuser a l'exercice de son escole, Quand sçaura cestuy-cy, ce dit-il, s'il apprend encore? Le ieune doit faire ses apprets, le vieil en iouir, disent les sages: & le plus grand vice qu'ils remarquêt en nostre nature, c'est que noz desseins raien-nissent sans cesse: nous recommandêons toufiours a viure: nostre estude & nostre desir deuroient quelque fois sentir la viellesse: nous auons le pied a la fosse, & nos appetitz, & nos esperances ne font que naistre. Cestuy-cy aprend a parler lors qu'il luy faut apprendre a mourir. S'il faut estudier, eſtudiōs vn estude sortable a nostre condition: affin que nous puissions responder, comme celuy, a qui quand on demanda a quoy faire ces estudes en sa decrepitude: A m'e partir meilleur, & plus a mon aise, respondit il. Tel estude fut celuy du ieune Caton lenant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, de l'eternité de l'ame: non a dire ce que i'en pense, qu'il ne fut de long temps garny de toute sorte de munitiō pour vn tel deslogemēt. D'asseurâce & devolonté ferme, il en auoit plus que Platō n'en a peu representer par ses escrits: sa sciëce & son courage estoient pour ce regard au dessus de la philosophie. Il print ceste occu-pation, nô pour le seruice de sa mort, mais cõ-
me

me celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil pour l'importance d'une telle delibération, il continua aussi sans chois & sans changement ses estudes, avec les autres actions acquises de sa vie.

CHAP. XXIX.

De la vertu.

JE trouue par experience, qu'il y a bien a dire entre les boutées & faillies de l'ame , ou vne resolute & constante habitude:& voy bien qu'il n'est rien que nous ne puissions,voire iusques a surpasser la diuinité mesme,dit quelqu'vn:d'autant que c'est plus de se rendre impassible de soy, que d'estre tel de sa condition originelle: & iusques a pouuoir ioindre a l'imbecillité de l'homme vne resolution & assurance de Dieu. mais c'est par secoufse . Et es vies de ces heros du temps passé , il y a quelque fois des traitz miraculeux,& qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles:mais ce sont traits a la vérité: & est dur a croire que de ces conditions ainsi esleuées, on en puisse teindre & abreuuer l'ame,en maniere qu'elles luy deuennent ordinaires,& comme naturelles. Il nous aduient a nous mesmes, qui ne sommes qu'auortés d'hommes,d'eslancer par fois nostre ame esueillée par les discours, ou exemples d'autruy , bien loing au dela

au dela de son ordinaire: mais c'est vne espece de passion, qui la pousse & agite, & qui la rauit aucunement hors de soy: car franchi ce tourbillon, nous voyons que sans y penser elle se débande & relâche d'elle même, sinon iusques a la dernière touche, au moins iusques a n'estre pl^e celle-la. De façon que lors, a toute occasion, pour vn oyseau perdu, ou yn verre cassé, nous nous sentons esmouvoir a plus pres comme lvn du vulgaire. Et a ceste cause disent les sages, que pour iuger bien a point dvn hôme il faut principalement contreroller ses actions priuées, & le surprendre en son a tous les iours. Pyrrho celuy qui bastit de l'ignorance vne si plaisante science, essaya, cōme tous les autres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie a sa doctrine. Et par ce qu'il maintenoit la foibleſſe du iugement humain estre si extreme, que de ne pouuoit prendre party ou inclination: & le vouloit suspendre perpetuellement balancé regardant & accueillat toutes choses, comme indiferentes, on conte qu'il se maintenoit tous-iours de mesme façon, & visage. S'il auoit commencé vn propos, il ne laissoit pas de l'acheuer, quād celuy a qui il parloit s'en fut allé: S'il alloit, il ne rompoit son chemin pour empeschement, qui se presentat, conserué des precipices, du hurt des charrettes, & autres accidēs par ses amis. Car de craindre ou esuiter quelque chose c'eust esté choquer ses propositions, qui esto-

ostoient au sens mesmes tout chois & connois-
fance. Quelque fois il souffrit d'estre incisé
& cauterisé , d'yne telle constance qu'on ne luy
en veit pas feulemēt siller les yeux. C'est quel-
que chose de ramener l'ame a ces imaginatiōs,
c'est plus d'y ioindre les effectz , toute-fois il
n'est impossible: mais de les ioindre avec telle
perseuerance & cōstance que d'en establir son
train ordinaire, certes en ces entreprisnes si es-
loignées de l'vsage commun, il est quasi incroyable.
Voyla pourquoy ce mesme Philosophe
estant quelque fois rencontré en sa maison tan-
sant bien asprement auecques sa seur , & estant
reproché de faillir en cella a son indifferance:
Comment,dit il ,faut il qu'encore ceste famel-
te serue de tesmoignage a mes regles? Vn'autre
fois qu'on le veit se deffendre d'vn chien: Il est ,
dit il, tres-difficile de despouiller entierement
l'homme:& se faut mettre en devoir , & effor-
cer de combattre les choses, premierement par
les effects,mais au pis aller par la raison & par
les discours . Il y a enuiron sept ou huit ans,
qu'a deux lieuës d'icy vn homme de village, qui
est encore viuant , ayant la teste de long temps
rompue par la ialousie de sa femme , reuenant
vn iour de la besoigne,& elle le bien-venant de
ses criailleries accoustumées,entra en telle fu-
rie,que sur le champ a tout la serpe qu'il tenoit
encore en ses mains, s'estant moissonné tout
net les pieces qui la mettoient en fieure,les luy
ietta

ietta au visage. Et il se dit qu'un ieune gentilhomme des nostres, amoureux & gaillard, ayant par sa perseuerance amolli en fin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que sur le point de la charge, il s'estoit trouué mol luy mesmes, & deffailly, & que

non viriliter

Iners senile penis extulerat caput,
 s'en priua soudain reuenu au logis, & l'enuoya
 cruelle & sanglante victime, pour la purgation
 de son offence. Si c'eust esté par discours & re-
 ligion, comme les prestres de Cibele, que ne di-
 rions nous d'une si hautaine entreprise? Depuis
 peu de iours a Bragerac a cinq lieues de ma mai-
 son contremont la riuiere de Dordogne,
 vne femme ayant esté tourmentée & batue le
 soir auant de son mary chagrein & fâcheux de
 sa complexion, delibera de escapper a sa rudes-
 se, au pris de savie, & s'estat a son leuer accointée
 de ses voisines comme de coustume, leur
 laissant eschapper quelque mot de recommanda-
 tion de ses affaires, prenant vne sienne seur
 par le point, la mena avecqueselle sur le pont, &
 apres auoir prins congé d'elle, comme par ma-
 niere de ieu, sans monstrar autre changement
 ou alteration, se precipita du haut en bas, dans
 la riuiere ou elle se perdit. Ce qu'il y a de plus
 en cecy, c'est que ce conseil meurist vne nuict
 entiere dans sa teste. C'est bien autre chose des
 femmes Indiennes: car estant leur coustume aus
 maris

maris d'auoir plusieurs femmes, & a la plus che-
re d'elles de se tuer apres son mary , chacune
d'elles par le dessein de toute sa vie, visé a gai-
gner ce point & cest aduantage sur ses compai-
gnes:& les bons offices qu'elles rendent a leur
mary, ne regardent autre recompance que d'e-
stre preferées a la compagnie de sa mort . En
ce mesme païs la, il y auoit quelque chose de pa-
reil en leurs Gynnosophistes:car nō par la con-
trainte d'autruy, non par l'impetuosité d'un'hu-
meur soudaine:mais par expresse profession de
leur regle , leur façon estoit a mesure qu'ils a-
uoient attaint certain aage, ou qu'ils se voyoët
menasses par quelque maladie, de se faire dres-
ser vn buchier,& au dessus, vn lit bien paré, &
apres auoir festoyé ioyeusement leurs amis &
connoissans appellés a cest effect, s'aler plâter
dans ce lict,en telle resolutiō,que le feu y estât
mis, on ne les vit mouuoir, ny pieds ny mains:
& ainsi mourut l'un d'eux, Calanus, en presence
de toute l'armée d'Alexandre le Grand. Ceste
constante premeditatiō de toute la vie, c'est ce
qui fait le miracle. Parmy nos autres disputes,
celle du *Fatum*,s'y est meslée: & pour attacher
les choses aduenir & nostre volonté mesmes a
certaine & ineuitable necessité , on est encore
sur cest argument du téps passé. Puis que Dieu
preuoit toutes choses deuoir ainsi aduenir,
comme il fait,sans doubte , il faut qu'elles ad-
viennēt ainsi,A quoy nos maistres respondent,

Yy

que le voir que quelque chose aduienne , cōme nous faisons & Dieu de mesmes (car tout luy estant present, il voit plutost quil ne preuoit) ce n'est pas la forcer d'aduenir:voire nous voyōs a cause que les choses aduiennent , & les choses n'aduiennent pas a cause que nous voyōs. L'aduenement fait la science , non la science l'aduenement. Ce que nous voyōs aduenir aduiēt: mais il pouuoit autrement aduenir: & Dieu au rolle des causes des aduenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites,& les volontaires, qui despendēt de la liberté qu'il a donné a nostre arbitrage , & scāit que nous faudrōs, par ce que nous aurons voulu failoir. Or i'ay veu assez de gens encourager leurs troupes de ceste necessité fatale. Car si nostre heure est attachée a certain point , ny les harquebousades ennemis, ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte & couardise , ne la peuuent auacer ou reculer. Cela est beau a dire, mais cherchez qui l'effectuera : & s'il est ainsi qu'vne forte & viue creance tire apres soy les actions de mesme , certes ceste foy, dequoy nous remplissons tāt la bouche, est merueilleusement exile en nos siecles , sinon que le mespris qu'elle a des œures luy face desdaigner leur compagnie. Tāt y a qu'a ce mesme propos le sire de Ioinville tesmoing croyable autāt que nul autre, nous raconte des Bedouins, natiō meslée aux Sarrasins, ausquels le Roy saint Louys eut affaire en la terre

terre sainte, qu'ils croyoient si fermement en leur religion les iours d'vn chacun estre de toute e-ternité prefix & contés d'une preordonâce ine-uitable, qu'ils alloient a la guerre nudz, sauf vn glaive a la Turquesque, & le corps seulement couvert d'un linge blanc: & que pour leur plus extreme maudisson, quâd ilz se courrouffoient aux leurs, ils auoient tousiours en la bouche: maudit sois tu, comme celuy qui s'arme de peur de la mort. Voyla bien autre preuve de creâce & de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnarent ces deux religieux de Florence, du temps de nos peres. Car estâs en quel-que controuerse de dispute, ils s'accordarent d'entrer tous deux dans le feu en presence de tout le peuple, & en la place publique, pour la vérification chacun de son party: & en estoient des-ia les apretz tous faictz, & la chose iuste-ment sur le point de l'execution, quand elle fut interrompue par vn accident improueu.

C H A P . X X X .

D'un enfant monstrueus.

C E conte s'en ira tout simple: car ie laisse aux medecins d'en discourir. Je vis auant hier vn enfant que deux hommes & vne nour-risse, qui se disoient estre le pere, l'oncle, & la tâte conduisoient, pour tirer quelque liard de le montrer a cause de son estrangeté. Il estoit en

tout le reste d'yne forme commune , & se soustenoit sur ses piedz, marchoit & gasouilloit, a plus pres comme les autres de mesme aage : il n'auoit encore voulu prendre autre nourriture, que du tetin de sa nourrisse : & ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit vn peu & le rendoit sans aualer. Ses cris sembloient bien auoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessoubs de ses tetins, il estoit pris & coulé a vn autre enfant sans teste, & qui auoit le conduit du dos estoupé, le reste entier. Car il auoit bien lvn bras plus court, mais il luy auoit esté rompu par accident a leur naissance:ils estoient iointz vis a vis, & comme si vn plus petit enfant en vouloit accoler vn plus grandet. La iointure & l'espace par ou ilz se tenoient n'estoit que de quatre doigtz, ou enuiron, en maniere que si vous retroussiez cest enfant imparfait, vous voyez au dessoubs le nôbril de l'autre: ainsi la cousture se faisoit entre les tetins & son nombril. Le nombril de l'imparfait ne se pouuoit voir, mais ouy biē tout le reste de son ventre. Voyla cōme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses & iambes, de cest impafait, demouroient pendâs & branlans sur l'autre, & luy pouuoit aller sa longueur iusques a my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il vrinoit par tous les deux endroitz: aussi estoient les membres de cest'autre nourris , & viuans

&c ea

& en mesme point que les siens , sauf qu'ilz estoient plus petitz & menus. Ce double corps & ces membres diuers se rapportans a vne seule teste , pourroient bien fournir de fauorable prognostique au Roy , de maintenir soubs l'union de ses loix , ces pars & pieces diuerses de nostre estat : mais de peur que l'euenement ne le démente , il vaut mieux le laisser passer deuât. Car il n'est que de deuiner en choses faites.

C H A P . X X X I .

De la colere.

P Lutarque est admirable par tout:mais principalemēt,ou il iuge des actions humaines. On peut voir les belles choses,qu'il dit en la comparaison de Licurgus , & de Numa,sur le propos de la grande simplessie que ce nous est,d'abandonner les enfans au gouuernement & a la charge de leurs peres.Qui ne voit qu'en estat tout dépend de l'education & nourriture des enfans ? & cependant sans nulle discretion on les laisse a la merci de leurs parens tant fols & meschans qu'ils soient. Entre autres choses,cōbien de fois m'a il pris enuie passant par nos rues de dresser vne force pour venger des enfans,que ie voyoy escorcher,assommer , & meurdrir a quelque pere ou mere furieux & forcenés de colere.Vous leur voyez sortir le feu & la ra-

ge des yeux a tout vne voix tranchante & esclatante, souuent cōtre des garsonets , qui ne font que sortir de nourrisse. Et puis les voyla stropiats, esborgnez, & esflourdis de coups: & nostre iustice qui n'en fait conte , comme si ces esboitemens & eslochemens n'estoient pas des membres de nostre chose publique. Il n'est passion qui esbransle tant la sincérité des iugemens , que la colere. Nul ne feroit doute de punir de mort le iuge, qui par colere auroit condamné son criminel. Pourquoy est il non plus permis aus peres , & aux pedantes de fouetter les enfans, & les chastier estans en colere. Ce n'est plus iustice, c'est vangeance. Le chastie-ment tient lieu de medecine aux enfans : & souffririons nous vn medecin qui fut animé & courroucé contre son patient ? Nous mesmes pour bien faire , ne deurions iamais mettre la main sur nos seruiteurs , tandis que la colere nous dure. Pendant que le pous nous bat , & que nous sentons de l'émotion , remettons la partie . Les choses nous sembleront a la vérité autres, quand nous serons r'acoyses & refroidis. C'est la colere qui commande lors , c'est la colere qui parle, ce n'est pas nous. Et puis les chastiements , qui se font avec poix & discretion , se reçoivent bien mieux , & avec plus de fruct de celuy qui les souffre . Autrement il ne pense pas auoir esté iustement condamné parvn homme agité de passion & furie, & alle-

gue

gue pour sa instification, les mouuements extraordinaire de son maistre , l'inflammation de son visage, les sermens inusitez,& ceste sienne inquietude , & precipitation temeraire.

Suetone recite que Lucius Saturninus , ayant esté condamné par Cæsar, ce qui luy seruit le plus enuers le peuple (auquel il appella) pour luy faire gaigner la cause , ce fut l'animosité & l'aspreté que Cæsar auoit apporté en ce iugement. Le dire est autre chose que le faire, il faut considerer le presche a part , & le prescheur a part. Ceux la se sont donnés beau ieu en nostre temps , qui ont essayé de choquer la verité de nostre creance par les vices de nos gens d'Egliſe:elle tite ses tesmoignages d'ailleurs . C'est vne folte façon d'argumenter,& qui reietteroit toutes choses en confusion. Vn homme de bonnes meurs peut auoir des opinions fauces , & vn meschant peut prescher verité , voire celuy mesme qui ne la croit pas . C'est sans doubt vne belle harmonie , quand le faire , & le dire vont ensemble:& ie ne veux pas nier, que le dire , lors que les actions suiuent,ne soit de plus d'authorité & efficace,côme disoit Eudamidas, oyant vn Philosophe discourir de la guerre. Ces propos sont beaus,mais celuy qui les dict, n'en est pas croyable , car il n'a pas les oreilles accoustumées au son de la trompette. Et Cleomenes oyant vn Rhetoricien harenguer de la vaillace s'en print fort à rire:& l'autre s'en scan-

dalisant, il luy dit, i'en ferois de mesmes, si c'e-
 stoit vne arôdelle qui en parlast: mais si c'estoit
 vn aigle, ie l'oyrois volôtiers. I'aperçois ce me-
 semble es escrits des anciens , que celuy qui dit
 ce qu'il pense , l'assene bien plus viuement , &
 presse bien autrement , que celuy qui se cõtre-
 fait. Oyéz Cicero parler de l'amour dela libe-
 té:oyez en parler Brutus : les escrits mesmes
 vous sonnent que cestuy-cy estoit homme pour
 l'acheter au pris de la vie. Que Cicero pere d'e-
 loquence traite du mespris de la mort, que Se-
 neca en traite aussi , celuy la traine languissant,
 & vous sentez qu'il vous veut resoudre de cho-
 se, dequoy il n'est pas resolu luy mesmes , il ne
 vous donne point de cœur, car luy mesmes n'en
 a point:l'autre vous anime & enflamme. Je ne
 voy iamais autheur , mesmes de ceux qui traî-
 eté de la vertu & des actiōs, que ie ne recherc-
 che curieusement de sçanoir quel il a esté. Les
 escrits de Plutarque , a les bien sauourer nous
 le descouurent aslez , & ie pense le connoistre
 iusques dans l'ame . Si voudrois-ie que nous
 eussions quelques memoires de sa vie:& me suis
 ietté en ce discours a quartier, a propos du bon
 gré que ie sés a Aul. Gellius de nous auoir lais-
 sé par escrit ce conte de ses meurs , qui reuiéta
 mō subiet de la colere. Vn sien esclave mauuais
 hōme & vicieux, mais qui auoit les oreilles au-
 cunement abreuuées des liures & disputes de
 philosophie, ayât esté pour quelque siéne faute
 dé-

dépouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouetoit, grondoit au commâcement, que c'estoit sans raison, & qu'il n'auoit rien fait : mais en fin se mettant a crier & a injurier bien a bon escient son maistre, luy reprochoit qu'il n'estoit pas philosophe , comme il s'en vantoit : qu'il luy auoit souuent ouy dire, qu'il estoit laid de se courroucer, voyre qu'il en auoit fait vn liure: & ce que lors tout plongé en la colere il le faisoit si cruellement battre démentoit entierement ses escrits. A cela Plutarque tout froidelement & tout rassis , Comment, dit-il , rustre, a quoy iuges tu que ie sois a cet'heure courroucé? Mon visage, ma vois, ma couleur, ma parole te dône elle quelque tesmoignage que ie sois en colere? Je ne pense auoir ny les yeux effarouches , ny le visage troublé , ny vn cry effroyable. Rougis-ie? escume ie ? m'elchappe il de dire chose, de quoy i'aye a me repentir? tressaux-ie? fremis-ie de courroux? car pour te dire, ce sont la les vrais signes de la colere. Et puis se destournant a celuy qui fouëtoit: continués, luy dit-il, tousiours vostre besoigne, cependant que cestuy-cy&moy disputons. Voila son conte. Architas Tarentinus reuenant d'vne guerre, ou il auoit esté capitaine general , trouua tout plein de mauuais mesnage en sa maison , & les terres en frische par le mauvais gouernement de son receveur. Et l'ainant fait appeller, Va, luy dit-il, que si ie n'estois

en colere, ie t'estrillerois comme tu merites. Platon de mesme s'estant eschauffé contre lvn de ses esclaves, donna charge a Speusippus de le chastier , s'excusant d'y mettre la main luy mesme, sur ce qu'il estoit courroucé. Charillus Lacedemonien avn Elote qui se portoit trop insolument & audacieusement enuers luy : Par les dieux, dit-il, si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à cet'heure mourir. C'est vne passion qui se plaist en soy & qui se flatte. Combien de fois nous estans esbranlés sous vne fauce cause, si on vient a nous presenter quelque bonne defense ou excuse nous despitons nous contre la verité mesme & l'innocence ? I'ay retenu a ce propos vn merueilleux exemple de l'antiquité: Piso personnage par tout ailleurs de notable vertu , s'estant esmeu contre vn sien soldat de quoy reuenant seul du fourrage il ne luy sçauoit rendre compte ou il auoit laissé vn sien compagnon , tint pour auéré qu'il l'auoit tué & le condamna soudain a la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet voicy arriuer ce compagnon esgaré:toute l'armée en fit grand feste, & apres force caresses & accolades des deux compagnons, le bourreau meine & lvn & l'autre en la presence de Piso,s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit a luy mesmes vn grād plaisir . Mais ce fut au rebours , car par honte & despit , son ardeur qui estoit encore en son effort se redoubla: & par vne subtilité

lité que sa passion luy fournit soudain, il en fist trois coupables, parce qu'il en auoit trouué vn innocent; & les fit despecher tous trois: le premier soldat par ce qu'il y auoit arrest contre luy: le second qui auoit esté esgaré, parce qu'il eltoit cause de la mort de son compaignon, & le bourreau pour n'auoir obey au commandement qu'on lui auoit fait. Encore vn mot pour clore ce pas, A ristote dit que la colere seit par fois d'arme a la vertu & a la vaillance. Cela est vray-semblable, toutes fois ceux qui y contre-dissent, respondent plaisamment , que c'est vn'arme de nouuel vsage : car nous remuons les autres armes, ceste cy nous remue: nostre main ne la guide pas , c'est elle qui guide nostre main, elle nous possede, non pas nous elle.

CHAP. XXXII.

Defence de Seneque & de Plutarque.

LA familiarité que i'ay avec ces personages Iicy, & l'affiance qu'ilz font a ma vieillesse, m'oblige a espouser leur honneur. Quant a Seneque, par my vne miliasse de petits liurets, que ceux de la Religion pretendue reformée font courir pour la deffense de leur cause , qui partent par fois de bonne main & qu'il est grand dommage n'estre enbesoignée a meilleur subiect, l'en ay veu autres-fois vn, qui pour alonger & rem-

& remplir la similitude qu'il veut trouuer du gouuernement de nostre pauure feu Roy Charles neufiesme avec celuy de Neron, apparie feu monsieur le Cardinal de Lorraine avec Seneque : leurs fortunes , d'auoir esté tous deux les premiers au gouuernement de leurs princes, & quāt & quāt leurs meurs, leurs cōditiōs, & leurs deportemens. Enquoy a mon opinion il fait bien de l'honneur audict seigneur Cardinal. Car encore que ie soys de ceux qui estiment autant sa viuacité, son eloquence, son zèle enuers sa religiō & seruice de son Roy & sa bonne fortune d'estre nay en vn siecle ou il fut si nouveau, & si rare, & quant & quant si necessaire pour le bien public, d'auoir vn personnage Ecclesiastique de telle noblesse & dignité, suffisant & capable de sa charge: si est ce qu'a confesser la vérité, ie n'estime sa capacité de beaucoup pres telle, ny sa vertu si nette & entiere , ny si ferme que celle de Seneque . Or ce liure, de quoy ie parle, pour venir a son but, fait vne description de Seneque tres-injurieuse , ayant emprunté ces reproches de Diō l'historien, duquel ie ne crois nullement le tesmoignage. Car outre ce qu'il est inconstant, qui apres auoir appellé Seneque tres-sage tantost , & tantost ennemy mortel des vices de Neron, le fait ailleurs auaritieux, usurrier, ambitieux, lâche, volupteux, & contrefaisant le philosophe a fauces enseignes: sa vertu paroist si viue & vigoreuse en ses escrits, & la defen-

defence y est si claire a aucunes de ces imputations, comme de sa richesse & despence excessiue, que ie n'en croiroy nul tesmoignage au contraire. Et davantage il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens Romains que les Grecs & estrangiers. Or Tacitus & les autres parlent tres honorablement & de sa vie & de sa mort: & nous le peignent en toutes choses personnage tres excellent & tres vertueux. Et ie ne veuz alleguer autre reproche contre le iugement de Dion, que cetuy cy, qui est ineuitable: c'est qu'il a le goust si mala de aux affaires Romains , qu'il ose soustenir la cause de Iulius Cæsar cõtre Pompeius, & d'Antonius contre Cicero. Venons a Plutarque, Jean Bodin est vn bon autheur de nostre temps, & accompagné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escriuailleurs de son siecle: & merite qu'on le iuge & considere. Je le trouue vn peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire , ou il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie ne me fusse pas mis en peine de le defendre, car cela n'est pas de mon gibier) mais aussi en ce que cest autheur escrit souuent des choses incroyables & entierement fabuleuses (ce sont ses mots.) S'il eust dit simplement, les choses autrement qu'elles ne sont, ce n'estoit pas grande reprehension: car ce que nous n'auons pas veu, nous le prenons des mains d'autrui & a credit, & ie voy que a escient il recite

cite par fois diuersemēt mesme histoire: comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent onques esté, faict par Hannibal, il est autrement recité en la vie de Flaminius, autrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'auoir pris pour argent content des choses incroyables & impossibles, c'est accuser de faute de iugemēt le plus iudicieux auteur du mōde. Et voicy son exēple : Cōme, cedit-il, quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre a vn renardeau , qu'il auoit derrobé, & le tenoit caché soubs sa robe, iusques a mourir plus tost que de descouvrir son larcin. Il trouue en preniet lieu cet exemple mal choisi: d'autant qu'il est bien mal-aisé de borner les efforts des facultés de l'ame, la ou des forces corporelles nous auons plus de loy de les limiter & cognoistre : & a ceste cause si c'eust esté a moy a faire, i'eusse plutost choisy vn exemple de ceste seconde sorte : & il y en a de moins croyables cōme entre autres ce qu'il recite de Pyrrhus, que tout blessé qu'il estoit il donna si grand coup d'espée a vn sien ennemy armé de toutes pieces, qu'il le fendit du haut de la teste iusques au bas , si que le corps se partit en deux parts. En son exemple ie n'y trouue pas grand miracle, ny ne reçois l'excuse de quoy il couure Plutarque d'auoir adiousté ce mot (cōme on dit) pour nous aduertir & tenir en bride nostre creance. Car si ce n'est aux choses re-

çeuës

çeuës par authorité & reuerence d'ancienneté
ou de religion , il n'eust voulu ny receuoir luy
mesme, ny nous proposer a croire choses de soy
incroyables : Et que ce mot (comme on dit)
il ne l'emploie pas en ce lieu pour cet effect , il
est aysé a iuger par ce que luy mesme nous ra-
conte ailleurs sur ce subiect de la patience des
enfans Lacedemoniens , des exemples aduenuz
de son temps plus mal-aisez a persuader : cōme
celuy que Cicero a tesmoigné aussi auant luy,
pour auoir , a ce qu'il dict , esté sur les lieux mes-
mes : que iusques a leur temps il se trouuoit des
enfans en ceste preuve de patience , a quoy on
les essayoit devant l'autel de Diane , qui sou-
froient d'y estre foytez iusques a ce que le sang
leur couloit par tout , non seulement sans s'es-
cier , mais encores sans gemir , & aucun ius-
ques a y laisser volontairement la vie . Et ce que
Plutarque aussi recite avec cēt autres tesmoins ,
que au sacrifice vn charbon ardant s'estant es-
coulé dans la manche d'un enfant Lacedemo-
nien ainsi qu'il encensoit , il se laissa brusler tout
le bras iusques a ce que la senteur de la chair
cuyte envint aux assistans . Il n'estoit rien selon
leur coustume , ou il leur alast plus de la repu-
tation , ny dequoy ils eussent a souffrir plus de
blasme & de honte , que d'estre surpris en lar-
ein . Je suis si imbu de la grandeur de ces hom-
mes la , que non seulement il ne me semble , cō-
me a Bodin , que son conte soit incroyable , que
je ne

ie ne le trouue pas seulement rare & estrange. Marcellinus recitece propos de larcin, que de so
tēps il ne s'estoit encores peu trouuer nulle for-
te de geine & de tourmēt si aspre, qui peut for-
cer les Egypciens surpris en larcin, a quoy ils e-
stoient fort accoustumez & endurcis, a dire seule-
mēt leur nō. Et qui s'enquerra a nos Argolets,
desexperiēces qu'ils ont euēs en ces guerres ci-
uiles, il se trouuera des effets de patience, d'ob-
stination & d'opiniatreté par-my nos misera-
bles siecles, & en ceste tourbe molle & effemi-
née, encore plus que l'Egyptienne, dignes d'e-
stre comparez a ceux que nous venons de reci-
ter de la vertu Spartaine. Je fçay qu'il s'est trou-
ué des simples paysans s'estre laissé griller la
plante des pieds, ecraser le bout des doits a tout
le chien d'une pistole, pousser les yeux sanglāts
hors de la teste a force d'auoir le front serré &
geiné d'une grosse corde auant que de s'estre
seulement voulu mettre a rançon. I'en ay veu
vn laissé pour mort tout nud dans vn fossé ayat
le col tout meurtry & enflé d'un licol qui y pē-
doit encore, avec lequel on l'auoit tirassé toute
la nuit à la queuē d'un cheual, le corps percé
en cent lieux a coups de dague qu'on luy auoit
donné, non pas pour le tuer, mais pour luy faire
de la doleur & de la crainte : qui auoit souffert
tout cela & iusques a y auoir perdu parole &
sentiment, resolu , a ce qu'il me dit , de mourir
plus tost de mille morts que de rien promet-
tre,

tre, & si estoit vn des plus riches laboureurs de toute la contrée. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler & rotir pour des opinions empruntées d'autruy , ignorées & inconnues. Il ne faut pas iuger ce qui est possible & ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable & incroyable a nostre portée, cōme i'ay dit ailleurs. C'est aussi vne grand'faute , & en laquelle tou-te fois la plus part des hommes tōbent, de faire difficulté de croire d'autruy ce que nous nescaurions faire. Moy ie considere aucunes de ces ames anciennes esleuées iusques au ciel au pris de la mienne:& encores que ie recōnoisse clairement mon impuissance a les suyure, ie ne laisse pas de iuger les ressortz qui les haussent ainsi & esleuent. I'admire leur grandeur:& ces eslancemens que ie trouue tres-beaux, ie les embrasse:& si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tres-volontiers. L'autre exemple qu'il allegue des choses incroyables & entierement fabuleuses dites par Plutarque: c'est qu'Agesilaus fut mulété par les Ephores pour auoir attiré a soy seul le cœur & volonté de ses citoyens. Je ne scay quelle marque de faucetté il y treuuue : mais tant y a que Plutarque parle la de choses qui lui deuoient estre beaucoup mieux connues qu'a nous : & n'estoit pas nouveau en Grece de voir les hommes punis & exiles pour cela seul d'agreer trop a leurs citoyens: tesmoing l'Ostracisme & le Petalisme.

Il y a encore en ce même lieu vn'autre accusa-
tion qui me picque pour Plutarque , ou il diët
qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains
aux Romains & les Grecz entre euz, mais non
les Romains aux Grecz, tefmoin dit-il Demo-
sthenes & Cicero, Caton & Aristides, Sylla &
Lisander, Marcellus & Pelopidas, Pompeius &
Agesilaus , estimant qu'il a fauorisé les Grecz
de leur auoir donné des compaignons si dispa-
reilz. C'est iustement s'attaquer a ce que Plu-
tarque a de plus excellent & louable. Car en ces
comparaisons (qui est la piece plus admirable
de ses œuures, & en laquelle a mon aduis il s'est
autant pleu) la fidelité & syncerité de ses iuge-
mens égale leur profondeur & leur poïs. C'est
vn philosophe, qui nous appréd la vertu. Voiōs
si nous le pourrons garentir de ce reproche de
malice & faucetté. Ce que ie puis panser auoir
donné occasion a ce iugement , c'est ce grand
& esclatant lustre des noms Romains, que nous
auons en la teste . Il ne nous semble point que
Demosthenes puisse égaler la gloire d'vn cōsul,
procōsul, & questeur de ceste grande republi-
que. Mais qui considerera la verité de la chose
& les hommes en eux mesmes , a quoy Plutar-
que a plus visé,& a balancer leurs meurs , leurs
naturelz, leur suffisance, que leur fortune: ie pê-
se au rebours de Bodin, que Ciceron & le vieux
Caton en douēt de rester a leurs compaignons.
Pour son dessein i'eusse plustost choisi l'exem-
ple

ple du ieune Caton comparé à Phocion: car en ce paür il se trouueroit vne plus vray-sembla ble disparité a l'aduantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, & Pompeius, ie voy bien que leurs exploitz de guerre sont plus enflez, glorieux, & pompeus, que ceux des Grecz, que Plutarque leur apparie. Mais les actiōs les plus belles & vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs ne sont pas tousiours les plus fameuses. Ie voy souuent des noms de capitaines estouffes soubs la splēdeur d'autres nōs de moins de merite, tesmoin Labienus, Ventidius, Telefinus & plusieurs autres. Et a le prēdre par la, si i'auois ame plaindre pour les Grecz, pourrois-ie pas dire que beaucoup moins est Camillus cōparable a Themistocles, les Gracches a Agis & Cleomenes, Numa a Licurgus, & Scipion encore a Epaminundas, qui estoient aussi de son rolle. Mais c'est folie de vouloir inger d'vn traict les choses a tāt de yisages. Quand Plutarque les cōpare, il ne les égale pas pourtant. Qui plus distertement & conscientieusement pourroit reme rquer leurs disparites & differences? Vient-il a paragonner les victoires, les exploitz d'armes, la puissance des armées conduites par Pompeius & ses triumphes avec ceux d'Ageſilaus? Je ne croy pas, dit-il, que Xenophon mesme, s'il estoit viuant, encore qu'on lui ait concedé d'écrire tout ce qu'il a voulu a l'aduantage d'Ageſilaus, oſait le mettre en comparaison. Parle il

de comparer Lisander a Sylla, Il n'y a ,dit-il, point de comparaison, ny en nombre de victoires , ny en hazard de batailles : car Lisander ne gaigna seulement que deux batailles navales , &c. Cela, ce n'est rien desrober aux Romains. Pour les auoir simplement presentés aux Grecz il ne leur peut auoir fait iniure, quelque disparité qui y puisse estre. Et Plutarque ne les contrepoise pas entiers .Il n'y a en gros nulle preference. Il aparie les pieces & les circonstances l'une apres l'autre , & les iuge separemment. Parquoy si on le vouloit conuaincre de faueur, il falloit en espelucher quelque iugement particulier, ou dire en general qu'il auroit failly d'assortir tel Grec a tel Romain: d'autant qu'il y en auroit d'autres plus correspondans pour les apparier & se rapportans mieux.

CHAP. XXX III.

L'histoire de Spurina.

LA philosophie ne pense pas auoir mal emploie ses moyens, quand elle a rendu a la raison la souueraine maistrise de nostre ame , & l'autorite de tenir en bride noz appetitz. Entre lesquelz ceux qui iugent qu'il n'en y a point de plus violens que ceux que l'amour engendre, ont cela pour leur opinion, que ceux cy tiennent au corps & a l'ame , & que tout l'homme en st^e

en est possédé: en maniere que la santé mesme
en depend, & est la medecine par fois contrain-
te de leur seruir de máquerelage. Mais au con-
traire, on pourroit aussi dire que le meslange du
corps y apporte du rabais & de l'afoblissémēt:
car tels desirs sont subiects a satieté & capables
de remedes materielz. Plusieurs ayans voulu
deliurer leurs ames des alarmes continualles
que leur donnoit cet appetit, se sont seruis d'in-
cision & de stranchemēt des parties ésmeuës
& alterées. D'autres en ont du tout abatut la for-
ce & l'ardeur par fréquēte application de cho-
ses froides, comme de nege & de vinaigre. Les
haires de nos aieus estoient de cet usage. C'est
vne matiere tissue de poil de cheual, de quoy les
vns d'entre eux faisoient des chemises & d'aut-
res des ceintures a geéner leurs reins. Vn prin-
ce me disoit, il n'y a pas long temps, que pen-
dant sa ieunesse vn iour de feste solemne, en la
court du Roy François premier, ou tout le mō-
de estoit paré, il luy print envie de se vestir de
la haire, qui est encores chez luy de monsieur
son pere: mais quelque deuotiō qu'il eust, qu'il
ne sceut auoir la patience d'atendre la nuit
pour se despouiller, & en fut long temps mala-
de, adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust
nulle chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de
cette recepte ne peut amortir. Toutes-fois a
l'aduanture ne les a il pas essayées des plus cui-
santes. Car l'experience nous fait voir qu'

vne telle esmotion se maintient bien souuent
soubz des habitz rudes & marmiteux:& que les
haires ne rendent pas tousiours heres ceux qui
les portent. Xenocrates y proceda plus rigou-
reusement: car ses disciples pour essayer la con-
tinence luy ayant fourré dans son liet Laïs, ce-
ste belle & fameuse courtisane toute nue , sauf
les armes de sa beauté & de ses mignardises &
folastres apastz , sentant qu'en despit de ses dis-
cours & de ses regles le corps reueſche & mutin
commençoit a se rendre, il se fit brusler les mē-
bres qui auoient presté l'oreille a ceste rebel-
lion. La ou les passions qui sont toutes en l'ame
comme l'ambition, l'auarice & autres donnent
bien plus a faire a la raison : car elle n'y peut e-
ſtre ſecourue que de ſes propres moyens, ny ne
ſont ces appetitz la capables de ſatiété:voire ils
ſ'eſguifent & augmentent par la iouissance. Le
ſeul exemple de Iulius Cæſar peut ſuffire a nous
monſtrer la diſparité de ſes appetitz:car iamais
homme ne fut plus adonné aux plaſirs amou-
reux. Le ſoin curieux qu'il auoit de ſa personne
en eſt vntefmoignage, iuſques a ſe ſeruir a cela
des moiens les plus laſcifs qui fuſſent lors en
uſage:comme de ſe faire pinceter tout le corps,
& farder de parfums d'vne extreſe curioſité.
Et de soy il estoit beau perſonnage, blanc, de
belle & aleſtre taille , le viſage plein , les yeux
bruns & vitz , ſ'il en faut croire Suetone, car
les ſtatues, qui fe voient de luy a Rome ne le
rapportent

rapportent pas bien partout a ceste peinture. Outre ses fēmes, qu'il chāgea a quatre fois, sans conter les amours de son enfance avec le Roy de Bithynie Nicomedes, il eust le pucelage de ceste tant renommée Royne d'Aegippe Cleopatra: tesmoi le petit Césarion, qui en nasquit. Il fit aussi l'amour a Eunoé Royne de Mauritanie & a Rome a Posthumia femme de Seruius Sulpitius , a Lollia de Gabinius , a Tertulla de Crassus , & a Mutia mesme femme du grand Pompeius. Qui fut la cause, disent les historiens Romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confessé auoir ignoré. Et les Curions pere & filz reprocherent despuis a Pompeius, quand il espousa la fille de Cæsar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'auoit fait coqu, & que luy mesme auoit accoustumé appeller Aegisthus. Il entretint outre tout ce nombre Serilia sœur de Caton, & mere de Marcus Brutus, dont chacun tient que proceda ceste grande affection qu'il portoit a Brutus : parce qu'il estoit nay en temps, auquel il y auoit apparence qu'il fut nay de luy . Ainsi i'ay raison ce semble de le prendre pour homme extrémement adonné a ceste des-bauche & de complexion tres-amoureuse . Mais l'autre passion de l'ambition , dequoy il estoit aussi infiniment blessé venant a combattre celle la elle luy fit incontinent perdre place . Ses plaisirs ne luy firent iamais desrober yne seule

minute d'heure, ny destourner vn pas des occasions qui se presentoient pour son agrandissement. Ceste passion regenta en luy si souuerainement toutes les autres , & posseda son ame d'vne authorité si pleine qu'elle l'emporta ou elle voulut. Certes i'en suis despit, quand ie considere au demeurant la grandeur de ce personnage , & les merueilleuses parties qui estoient en luy , tant de suffisance en toute sorte de scauoir , qu'il n'y a quasi nulle science en quoy il n'ait escrit. Il estoit tel orateur , que plusieurs ont preferé son eloquence a celle de Cicero: & luy mesmes, a mon aduis, n'estimoit luy deuoir guiere en ceste partie. Car ses deux Anticatons , nous scauons que la principale occasion qu'il eust de les escrire, ce fut pour contre-balancer l'eloquence & perfection du parler que Cicero auoit employé au liure de la louange de Caton. Au demeurant fut il iamais ame si vigilante, si actiue & si patiente de labeur que la sienne ? Et sans doublet encore estoit elle embelie de plusieurs rares semences de vertu , ie dy viues, naturelles , & non contre-faictes. Il estoit singulierement sobre , & si peu delicat en son menger, qu'Oppius recite qu'vn iour luy ayant esté presenté a table en quelque sauce de l'huyle medeciné au lieu d'huyle simple, il en mégea largemēt pour ne faire honte a son hoste. Vne autrefois il fit foëter son bolengier pour luy a uoir seruy d'autre pain que celuy du commun. Caton

ton mesme auoit acoustumé de dire de luy, Que c'estoit le premier hōme sobre qui se fut ache-miné alaruine de sōpaïs. Etquāt a ce que ce mesme Catō l'appellavn iour yuronne, ce la aduint en céte façō. Estās to^o deux au Senat, ou ilz parloient du fait de la cōiuration de Catilina, de laquelle Cæsar estoit soupçonné, on luy apporta de dehors vn breuet a cachetes : Caton estimât que ce fut quelque chose, de quoy les conspirés l'aduertissoient le somma de le luy donner : ce que Cæsar fut constraint de faire, pour euiter vn plus grand soupçon. C'estoit de fortune vne lettre amoureuse , que Seruilia sœur de Caton luy escriuoit. Caton l'ayant leüe la luy reietta en luy disant, Tien yurogne. Cela dis-ie, fut plutoist vn mot de desdain & de colere , qu'un exprés reproche de ce vice, cōme souuent nous iniurions ceux qui nous faschent des premières iniuries qui nous viennent a la bouche, quoy qu'elles ne soient nullement deuës a ceux a qui nous les attachons. Ioint que ce vice que Caton luy reproche, est merueilleusement voisin de celuy , auquel il auoit surpris Cæsar. Car Venus & Bacchus se conuient volontiers , a ce que diet le Proverbe : mais chez moy Venus est bien plus allegre accompagnée de la sobrieté. Les exēples de sa douceur & de sa cleméce enuers ceus qui l'auoient offendé sont infinis : ie dis outre ceux qu'il donna pendant le temps que la guerre ciuile estoit encore en son progrés, dequelz

il fait luy mesmes assez sentir par ses escris, qu'il se seruoit pour amollir ses ennemis enuers luy, & leur faire moins craindre sa future dominatio & saviectoire. Mais si faut il dire que ces exēples la, s'ilz ne sont suffisans a nous tesmoigner sa naiue douceur, ilz nous monstrent au moins vne merueilleuse confiance & grādeur de courage en ce personnage. Il luy est aduenu souuent de renuoyer des armées toutes entieres a son ennemy, apres les auoir vaincuës, sans daignier seulement les obliger par serment, sinon de le fauoriser, au moins de se cōtenir sans luy faire guerre. Il a prins a trois & a quatre fois tels capitaines de Pompeius, & autant de fois remis en liberté. Pompeius declairoit ses ennemis tous ceux qui ne l'accompaignoient a la guerre: & luy fit proclamer qu'il tenoit pour amis tous ceux qui ne bougeoint, & qui ne s'armoient effectuellement contre luy. A ceux de ses capitaines, qui se defroboient de luy pour aller prēdre autre condition, il renuoioit encore les armes, cheuaux, & equipage. Les villes qu'il auoit prises par force, il les laissoit en liberté de prendre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant autre garnison que la memoire de sa douceur & clemence. Il defendit le iour de sa grande bataille de Pharsale, qu'on ne mit qu'a toute extremité la main sur les citoiés Romains. Voyla des traits bien hazardeux felon mon iugement. Et n'est pas merueilles si aux guerres

guerres ciuiles, que nous sentons , ceux qui cō-
battent, comme luy, l'estat ancien de leur païs,
n'en imitent l'exemple. Ce sont moyens extra-
ordinaires, & qu'il n'appartient qu'a la fortune
de Cæsar , & a son admirable pouruoiance de
heureusement conduire. Quand ie considere la
grandeur incomparable de cest'ame , i'excuse
la victoire de ne s'estre peu depestrer de luy,
voire en ceste tres-iniuste & tres-inique cause.
Pour reuenir a sa clemence, nous en auons plu-
sieurs naits exēples au temps de sa dominatiō,
lors que toutes choses estās reduites en sa main
il n'auoit plus a se feindre . Caius Memmius
auoit escrit contre luy des oraisons tres-poi-
gnantes: ausquelles il auoit aussi bien aigremēt
respondu. Si ne laissa il bien tost apres de l'ai-
der a le faire Consul . Caius Caluus qui auoit
fait plusieurs Epigrammes iniurieus contre luy,
ayant employé de ses amis pour le reconcilier,
Cæsar se conuia luy mesme a luy escrire le pre-
mier. Et nostre bon Catulle, qui l'auoit teston-
né si rudement sous le nom de Mamurra , s'en
estant venu excuser a luy , il le fit ce iour mesme
souper a sa table . Ayant esté auerty d'aucuns
qui parloit mal de luy , il n'en fit autre chose
que de declarer en vne sienne harangue publi-
que qu'il en estoit aduerty. Il craignoit encore
moins ses ennemis , qu'ils ne les haifsoit. Au-
cunes conjurations & assemblées , qu'on fai-
soit contre luy, luy ayant esté descouvertes, il se
contenta

contēta de publier par edit qu'elles luy estoient
cōnues, sas autrement en pourfuiure les auteurs.
Quant au respect qu'il auoit a ses amis, Caius
Oppius voyageant avec luy, & se trouuant mal,
il luy quitta vn seul logis qu'il y auoit, & cou-
cha toute la nui&t sur la dure & au descouert.
Quant a sa iustice il fit mourir vn sien seruiteur,
qu'il aimoit singulierement pour auoir couché
avecques la fēme d'un cheualier Romain, quoy
que personne ne s'en plaignit. Iamais homme
n'apporta, ny plus de moderation en sa victoi-
re, ny plus de resolution en la fortune contrai-
re. Mais toutes ces belles inclinations furēt al-
terées & estouffées, par ceste furieuse passion
ambitieuse. A laquelle il se laissa si fort empor-
ter, qu'on peut aisément maintenir qu'elle te-
noit le timon & le gouernail de toutes ses a-
ctions : d'un homme liberal, elle en rendit vn
voleur publique, pour fournir a ceste profusiō
& a sa largeſſe, & luy fit dire ce vilain & tres-in-
iuste mot, Que si les plus meschans & perduſ
hommes du monde luy auoient été fideles au
seruice de son agrādisſement, qu'il les cheriroit
& auanceroit de son pouvoir, aussi bien que les
plus gens de bien : l'enyura d'yne vanité si ex-
treme, qu'il oſoit se vanter en presence de ses
concitoiens, d'auoir rendu ceste grande Repu-
blique Romaine, vn nom vain sans forme &
sans corps : & dire que ses responceſ deuoient
mes huy seruir de loix: & receuoir assis le corps
du

du Senat venāt vers luy: & souffrir qu'orl'ad-
rat & qu'on luy fit en sa presence des honneurs
diuins. Somme ce seul vice a mon aduis perdit
en luy le plus beau , & le plus riche naturel qui
fut onques: & a rendu sa memoire abominable
a tous les gens de bien, pour auoir voulu cher-
cher sa gloire de la ruine de son pays , & sub-
version de la plus puissante & fleurissante cho-
se publique que le monde verra iamais . Il se
pourroit bien au contraire trouuer plusieurs
exemples de grands personnages , ausquels la
volupté a faict oublier la conduite de leurs af-
faires, comme Marcus Antonius & autres. Mais
ou l'amour & l'ambition seroient en égale ba-
lance & viendroient a se choquer de forces pa-
reilles, ie ne fay nul doute que cestecy ne gai-
gnat le pris de la maistrise. Or pour me remet-
tre sur mes premieres brisées , c'est beaucoup
de pouuoir brider nos appetits par le discours
de la raison, ou de forcer nos membres par vio-
lēce a se tenir en leur deuoir: mais de nous foi-
ter pour l'interest de noz voisins, de non seule-
ment nous deffaire de ceste douce passion , qui
nous chatouille du plaisir que nous sentons de
no^z voir agreeables a autruy, & aymés & recher-
chés d'vn chascun , mais encore de prendre en
haine, & a contre-cœur noz graces, qui en sont
cause , & de condamner nostre beauté , par ce
que quelqu'autre s'en eschauffe, ie n'en ay veu
guiere d'exemples. C'estuy-cy en est. Spurina

ieuno

jeun'homme de la Toscane , estant doué d'une singuliere beauté,& si excessiue que les yeux des dames, les plus cōtinantes ne pouuoient en souffrir l'esclat sans alarme,ne se contenta point de laisser sans secours tant de siebure & de feu qu'il aloit atisant par tout ou ses yeux se fassoint voir:mais encore il entra en furieux despit cōtre soy-mesmes & contre ces riches presens, que nature luy auoit faits , cōme si on se deuoit prendre a eux de la faute d'autruy,& détailla & troubla a force de playes,qu'il se fit a escient & de cicatrices,la parfaicte proportion & ordon-nance,que nature auoit si curieusement obseruée en son visage,

CHAP. XXXIIII.

Observations sur les moyens de faire la guerre, de Julius Cæsar.

ON recite de plusieurs chefs de guerre qu'ils ont eu certains liures en particuliere recommandation , comme le grand Alexandre, Homere : Marcus Brutus, Polybius: Charles cinquiesme, Philippe de Comines. Et dit on de ce temps , que Machiauel est encores ailleurs en credit. Mais le feu Mareschal Strossy, qui auoit pris Cæsar pour sa part, auoit sans doute biē mieux choisi. Car a la verité ce deuroit estre le breviaire de tout homme de guerre cōme estat le vray

vray & souuerain patron de l'art militaire. Et Dieu scait encore de quelle grace & de quelle beauté il a fardé ceste riche matiere: d'vne faço de dire si pure , si delicate & si parfaite , que a mon goust il n'y a nuls escrits au monde , qui puissent estre comparables aux siens en ceste partie. Je veux icy enregistrer certains traits particuliers & rares , sur le fait de ses guerres , qui me sont demeurés en memoire. Son armée estant en quelque effroy , pour le bruit qui couroit des grandes forces , que menoit contre luy le Roy Iuba , au lieu de rabattre l'opinion que ses soldatz en auoient prise , & appetisser les moyens de son ennemy , les ayant faict assembler pour les rasseurer & leur donner courage , il print vne voye toute contraire a celle que nous auons acoustumé. Car il leur dit qu'ils ne se missent plus en peine de s'équerir des forces que menoit le Roy Iuba , & qu'il en auoit eu vn bien certain aduertissement: & lors il leur en fit le nombre surpassant de beaucoup & la verité & la renomée qui en courroit en son armée , suyuāt ce que cōseille Cyrus en Xenophō: d'autant que la trôperie n'est pas si grande de trouuer les ennemis par effet plus foybles , qu'ō n'a uoit esperé: que les ayant iugez foybles par reputation , les trouuer apres a la verité biē forts. Il accoustumoit sur tout ses soldatz a obeyr simplement , sans se mesler de contreroller ou parler des desseins de leur capitaine , lesquelz

il ne

il ne leur communiquoit que sur le point de l'executio:& prenoit plaisir s'ils en auoient des-
couert quelque chose, de châger sur le champ
d'aduis pour les tromper. Et souuent pour cest
effet ayant assigné vn logis en quelque lieu, il
passoit outre & alongeoit la iournée, & notam-
mēt s'il faisoit mauuais temps & pluuieux. Les
Souisses au commencement de ses guerres de
Gaule , ayans enuoyé vers luy pour leur dōner
passage au trauers des terres des Romains, estat
deliberé de les en empescher par force , il leur
contrefit toutes-fois vn bon visage , & print
quelques iours de delay a leur faire responce
pour se seruir de ce loisir,a assébler son armée.
Ces pauures gens ne sçauoient pas combience
personnage estoit excellent mesnager du téps.
Car il redit maintes-fois que c'est la plus sou-
ueraine partie d'vn capitaine , que la science de
prendre au point les occasions,& la diligence,
qui est en ses exploits a la verité inouye & in-
croyable . S'il n'estoit guiere conscientieus en
cela de prendre aduantage sur son ennemy, sous
couleur d'vn traité d'accord:il l'estoit aussi peu
en ce qu'il ne requeroit en ses soldats autre ver-
tu que la vaillance,ni ne puniffoit guiere autres
vices que la mutinatiō & la desobeissance.Sou-
uent apres ses victoires, il leur lâchoit la bride
à toute licēce,les dispensant pour quelque téps
des regles de la discipline militaire, adjoutant
à cela,qu'il auoit des soldatz si bien créez, que
tous

tous perfumeze & musquez ilz ne laissoient pas d'aller furieusement au combat. De vray il ay-
moit qu'ilz fussent richement armez, & leur fai-
soit porter des harnois labourez, dorez & ar-
gentez : afin que le soing de la conseruation de
leurs armes rendit plus aspres a se defendre.
Parlant a eux il les appelloit du nom de cōpa-
gnons, que nous vsions encore. Ce qu'Auguste
son successeur reforma, estimant qu'il l'auoit
fait pour la necessité de ses affaires, & pour fla-
ter le cœur de ceux qui ne le suyuoint que volō-
tairement: mais que ceste façō estoit trop molle
& trop rabaissée, pour la dignité d'un Empe-
reur & general d'armée, & remit en train de
les appeller seulement soldatz. A ceste courtoisie
Cæsar mesloit toutes-fois vne grande seue-
rité & assurance a les reprimer. La neuiesme
legion s'estant mutinée au pres de Plaisance, il
la cassa avec ignominie, quoy que Pompeius
fut lors encore en pieds, & ne la receut en grace
qu'avec plusieurs supplications. Il les rapaisoit
plus par authorité & par audace que par dou-
ceur. La ou il parle de son passage de la riuie-
re du Rhin vers l'Alemaigne, il dit qu'estimant
indigne de l'honneur du peuple Romain, qu'il
passast son armée a nauires, il fit dresser vn pôt
afin qu'il passat a pied ferme. Ce fut la qu'il bâ-
tist ce pont admirable, de quoy il dechifre par-
ticulierement la fabrique : car il ne s'arreste si
volotiers en nul endroit de ses faicts, qu'a nous

Aaa

repreſenter la ſubtilité de ſes inuentionſ en telle ſorte d'ourages de main. I'y ay auſſi remerqué cela qu'il fait grand cas de ſes exhortations aux ſoldatz auant le combat. Car la ou il veut monſtrer auoir été ſurpris, ou preeſé, il allegue touſiours cela, qu'il n'euft pas ſeulemēt loysir de haranguer ſon armée. Auant cete grande bataille cōtre ceux de Tornay, Cæſar, diēt il, ayat ordonné du reſte courut ſoudainemēt, ou la fortune le porta, pour enhorter ſes gens, & recontrant la dixieſme legion, il n'euft loysir de leur dire, ſinon qu'ilz euffent ſouuenāce de leur veracouſtumée, qu'ils ne ſe ſtonnaffent point, & iouſtinſent hardiment l'effort des aduersaires. Et par ce que l'ennemy eſtoit deſ-ia approché avn iet de trait, il dōna le ſigne de la bataille: & de la eſtant paſſé ſoudainement ailleurs pour en encourager d'autres, il trouua qu'ilz eſtoient deſ-ia aux prises. Voyla ce qu'il en diēt en ce lieu la. De vray ſa langue luy a fait en plusieurs lieus de bien notables ſeruices, & eſtoit de ſon temps meſme, ſon eloquence militaire en telle recommendation, que plusieurs en ſon armée recueilloint ſes harangues. Et par ce moyen, il en fut assemblé des volumes, qui ont duré long temps apres luy. Sō parler auoit des graces particulières, ſi que ſes familiers, & entre autres Auguſte, oyant reciter ce qui en auoit été recueilli, reconnoiſſoit iuſques aux phrases, & aux mots ce qui n'eſtoit pas du ſien. C'eſtoit le plus labo-

laborieux chef de guerre, & le plus diligent qui fut onques. La premiere fois qu'il sortit de Rome avec charge publique, il arriuua en huit iours a la riuere du Rhone, ayant dans sa coche devant luy vn secretaire ou deux qui escriuoient sans cesse, & derriere luy celiuy qui portoit son espée. Et certes quād on ne feroit qu'aler, a peine pourroit on atteindre a ceste promptitude, dequoy tousiours victorieux ayāt laisſé la Gaule, & suiuant Pompeius a Brindes , il subiuga l'Italie en dixhuit iours , reuint de Brindes a Rome, de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espaigne , ou il passa des difficultez extremes en la guerre contre Affranius & Petreius , & au lōg siege de Marseille. De la il s'ē retourna en la Macedoine,battit l'armée Romaine a Pharsale, passa de la suiuant Pompeius en A Egypte, laquelle il subiuga ; d'Aegypte il vint en Syrie & au païs du Pont , ou il combatit Pharnaces: de la en Affrique,ou il deffit Scipion & Iuba:& rebroussa encore par l'Italie en Espaigne, ou il deffit les enfans de Pompeius. Parlant du siege d'Auaricum , il dit que c'estoit sa coustume de se tenir , nuiet & iours pres des ouuries, quil auoit en besoigne. En toutes entreprises de conſequence, il faisoit tousiours la descouerte luy mesme,& ne passa iamais ſō armée en lieu qu'il n'eut premieremēt reconnu. Et si nous croyons Suetone , quand il fit l'entreprise de traietter en Angleterre, il fut le premier a fonder le gué.

Il auoit acoustumé de dire, Qu'il aimoit mieus la victoire qui se conduisoit par eonseil que par force. Et en la guerre contre Petreius & Afranius la fortune luy presentant vne bien apparâte occasion d'aduâtage, il la refusa, dit il , esperant avec vn peu plus de longueur, mais moins de hazard venir a bout de ses ennemis. Ie le trouue vn peu plus retenu & consideré en ses entreprisés qu'Alexandre : car cestuy-cy semble rechercher & courir a force les dangiers, comme vn impetueux torrent, qui choque & attaque sans discretion & sans chois, tout ce qu'il rencontre . Aussi estoit-il embesoigné en la fleur & premiere chaleur de son aage, la ou César s'y print estant des-ia meur & bien auancé. Outre ce qu'Alexandre estoit d'yne température plus sanguine , colere, & ardente: & si emouuoit encore ceste humeur par le vin , duquel César estoit tres-abstinent . Mais ou les occasions de la necessité se presentoient , & ou la chose le requeroit, il ne fut iamais homme faisant si bon marché de sa personne. Quant a moy il me semble lire en plusieurs de ses exploitz , vne certaine resolution de se perdre pour fuyr la honte d'estre vaincu. En ceste grande bataille qu'il eut contre ceux de Tournay, il courut se presenter a la teste des ennemis, sans boucler , comme il se trouua, voyant la pointe de son armée s'esbranler. Ce qui luy est aduenu plusieurs autres-fois. Oyant dire que ses gens

gens estoient assiegés , il passa desguisé au trauers l'armée ennemie pour les aller fortifier de sa presence. Ayant trauersé a Dyrrachium avec bien petites forces & voyant que le reste de son armée qu'il auoit laissée a cōduire a Antonius tardoit a le suiure , il entreprit luy seul de repasser la mer au trauers d'une tres-grande tormente : & se desroba pour aller requerir luy mesme le reste de ses forces , les ports de dela , & toute la mer estât saisie par Pompeius. Et quant aus entreprises, qu'il a faites a main arméé , il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire: car avec combien foibles moyens entreprint-il de subiuger le Royaume d'AEgypte: & depuis d'aller attaquer les forces de Scipion & de Iuba , de dis parts plus grandes que les siennes? Ces gens la ont eu ie ne scay quelle plus qu'humaine & extraordinaire confiance de leur fortune. Apres la bataille de Pharsale ayant enuoyé son armée deuant en Asie , & passant avec vn seul vaisseau le destroit de l'Helespont, il rencontra en mer Lucius Cassius , avec dix gros nauires de guerre. Il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droit vers luy , & le sommer de se rendre:& en vint a bout. Ayat entrepris ce furieux siege d'Alexia , ou il y auoit quatre vints mille hommes de deffence, toute la Gaule s'estant esleuée pour luy courre sus,& leuer le siege , & dressé yn armée de cent

neuf mille cheuaux , & de deux cens quarente
mille hōmes de pied , quelle hardiesse & ma-
niacle confiance fut ce de n'en vouloir abandō-
ner son entreprise,& se resoudre a deux si gran-
des difficultez ensemble? Lesquelles toutesfois
il soustint: & apres auoir gaigné ceste grande
bataille contre ceux de dehors, rengea biē tost
apres a sa mercy ceux qu'il tenoit enfermés. Il
en aduint autāt a Lucullus au siege de Tigrano-
certa contre le Roy Tygranes, mais d'vne con-
dition dispareille veu la mollesse des ennemis,
a qui Lucullus auoit affaire. Ie veus icy remer-
quer deux rares euenemens & extraordinaires,
sur le fait de ce siege d'Alexia, lvn que les Gau-
lois s'assemblans pour venir trouuer là Cæsar,
ayans faict denombrement de toutes leurs for-
ces, resolurent en leur conseil de retrancher ne
bonne partie de ceste grāde multitude, de peur
qu'ils n'en tombassent en confusion. Cest exé-
ple est rare & nouveau de craindre a estre trop:
mais a le bien prendre , il est vray-semblable
que le corps d'vne armée doit auoir vne gran-
deur moderée & reglée a certaines bornes, soit
pour la difficulté de la nourrir, soit pour la dif-
ficulté dela cōduire & tenir en ordre. Aumoins
seroit il bien aisē a verifier par exemple, que ces
armées monstreuses en nombre n'ont jamais
rien fait qui vaille. L'autre point, qui semble e-
stre contraire & a l'vsage & a la raison de la
guerre,c'est que Vercingentorix, qui estoit nō-
mé

LIVRE SECOND.

mé chef & general de toutes les parties des Gaules, qui estoient reuoltées contre Cæsar, print party de s'aller enfermer dans Alexia. Car celuy qui cōmande a tout vn pays, ne se doit iamais engager qu'au cas de ceste extremité, qu'il fut reduit a ce point, qu'il y alat de sa dernière place, & qu'il n'y eut rien plus a esperer qu'en la deffence d'icelle. Autrement il se doit tenir libre, pour auoir moyen de pouruoir en general a toutes les parties de son gouuernement. Pour reuenir a Cæsar, il deuint avec le temps vn peu plus tardif & plus consideré, cōme tesmoigne son familier Oppius: estimant, dict Suetone, qu'il ne deuoit aysemēt hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel vne seule défortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens de ce tēps, quand ils veulent reprocher ceste hardiesse temeraire qui se void en la ieuresse: ils disent qu'ils sont necessiteus d'hōneur *bisognosi d'honore*: & qu'estant en- core en ceste grade fain & disete de reputatiō ilz ont raison de la chercher a quelque pris que ce soit: ce que ne doiument pas faire ceux qui en ont desia acquis a suffisāce. Il y peut auoit quel- que iuste moderation en ce desir de gloire, & quelque facieté en cest appetit, comme aux au- tres. Assez de gens le practiquent ainsi. Il estoit bien esloigné de ceste religion des anciēs Ro- mains, qui ne se vouloient preualoir en leurs guerres que de la vertu simple & naifue: Mais

encore y aportoit il plus de cōscience que nous ne ferios a ceste heure, & n'aprouuoit pas toutes sortes de moyens , pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariouistus estant a parlementer avec luy , il y suruint quelque remuement entre les deux armées, qui commenç̄a par la faute des ḡs de cheual d'Ariouistus. Sur ce tumulte, C̄esar se trouua auoir fort grād aduātage sur ses ennemis: toutes-fois il ne s'en voulut point preualoir , de peur qu'on luy peut reprocher d'y auoir procedé de mauuaise foy. Il auoit accoustumé de porter vn accoustremēt riche au combat , & de couleur esclatante pour se faire remarquer. Il tenoit la bride plus estroite a ses soldats, & les tenoit plus de court estat pres des ennemis. Quand les anciens Greçs vouloint accuser quelqu'un d'extreme insuffisance ,ils disoint en commun prouerbe, Qu'il ne sçauoit ny lire ny nager. Il auoit ceste mesme opinion que la science de nager estoit tres-vtile a l'vsage de la guerre , & en tira luy mesmes plusieurs cōmoditez. S'il auoit a faire diligence, il franchissoit ordinairement a la nage les riuières qu'il rencontroit: car il aymoit a voyager a pied cōme le grand Alexandre. En Aegipte ayant esté force pour se sauuer de se ietter dans vn petit bateau , & tant de gens s'y estant lances quant & luy, qu'il estoit en dāgier d'aler afons, il ayma mieux se ietter en la mer, & gaigna sa flote a nage:qui estoit a pl^e de deux cēts

pas

pas de la, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau & trainant a belles dents son acoustrement: afin que l'ennemy ne iouyt de sa despouille: estant des-ia bien auancé sur l'eage, iamais chef de guerre n'eust tant de creance sur ses soldats. Au commencement de ses guerres ciuiles , les centeniers luy offirrent de souoyer chacun sur sa bourse vn homme d'armes, & les gens de pied de le seruir a leurs despens: ceux qui estoient plus aysez entreprenants encore a defrayer les plus necessiteux. Feu monsieur l'Admiral de Chatillon nous fit veoir dernierement vn pareil tret en nos guerres ciuiles: car les François de son armée fournisoient de leurs bourses au payement des estrangiers, qui l'accompagnoient. Il ne se touueroit guiere d'exemples d'affection si ardente & si preste par-my ceux, qui marchent dans le vieux train soubz l'ancienne police des lois. Ayant eu du pire aupres de Dirrachium, ses soldats se vindrent d'eux mesmes offrir a estre chasties& punis: de facon qu'il eust plus a les consoler qu'a les tencer . Vne sienne seule cohorte soustant quatre legiōs de Pompeius plus de quatre heures, iusques a ce qu'elle fut quasi toute deffaite a coups de trait , & se trouua dans la trenchée cent trente mille fleches . Un soldat nonime Scœua , qui commandoit a vne des entrées , s'y meintint inuincible ayant vn œuil creué , vne espaule & vne cuisse perçées & son escu faucé

en deux cents trente lieus. Il est aduenu a plusiers de ses soldats pris prisonniers d'accep-
ter plustost la mort que de vouloir promettre
de prendre autre party. Granius Petronius
ayant esté pris par Scipion en Aftricque, Sci-
pion ayant fait mourir ses compaignons luy mā
da qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme
de reng & questeur: Petronius respondit que les
soldats de Cæsar auoient accoustumé de don-
ner la vie a autruy non la receuoir: & se tua tout
soudain de sa main propre. Il y a infinis exem-
ples de leur fidelité. Il ne faut pas oblier le trait
de ceux qui furent assieges a Salone ville parti-
zane pour Cæsar contre Pompeius, pour vn ra-
re accident qui y aduint & extraordinaire. Mar-
cus Octauius les tenoit assieges. Ceux de dedas
estans reduits en extreme necessité de toutes
choses: en maniere que pour suplir au deffaut
qu'ils auoient d'hômes la plus part d'entre eux
y estans mors & blessés, ils auoient mis en li-
berté tous leurs esclaves, & pour le seruice de
leurs engins auoient esté contrains de couper
les cheueus de toutes les femmes pour en faire
des cordes, outre vne merueilleuse disette de
viures, & ce neantmoins retolus de iamais ne se
rendre. Apres auoir traîné ce siege en grande
longeur, d'ou Octauius estoit devenu plus non-
chalant, & moins attentif a son entrepris, ilz
choisirent vn iour sur le midy, & ayat rangé les
femmes & les enfans sur leurs murailles pour
faire

faire bonne mine sortirent en telle furie sur les assiegeas, qu'ayant enfoncé le premier, le secôd & tiers corps de garde, & le quatriesme & puis le reste, & ayât fait du tout abandonner les trâches les chassèrent jusques dans les nauires : & Octauius mesmes se sauua a Dirachiû, ou estoit Pompeius. Je n'ay point memoire pour cet'heure d'auoir veu nul autre exemple, ou les assieges battent en gros les assiegeans & gaignêt la maistrise de la compaigne, ny qu'vne sortie ait tiré en consequence vne pure & entiere victoire de bataille.

C H A P . X X X V .

Des trois bonnes femmes.

IL n'en est pas a douzaines, comme chacun fçait, & notamment aux deuoirs de mariage. Car c'est vn marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est mal-aisé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long téps. Les hommes quoy qu'ils y soyent avec vn peu meilleure condit ion, y ont prou a-faire. Pline le ieune auoit pres d'une sienne maison en Italie vn voisin merueilleusement tourmenté de quelques ulcères, qui luy estoient suruenues autour des parties honteules. Sa femme le voyant si longuement languir le pria de permettre, qu'elle veit a loisir & de pres l'estat de son mal, & qu'elle luy diroit plus franchement que nul

nul autre ce qu'il auoit a en esperer. Apres a-
uoir obtenu cela de luy, & l'auoir curieusement
consideré , elle trouua qu'il estoit impossible,
qu'il en peut guerir , & que tout ce qu'il auoit a
attandre,c'estoit de trainer fort long temps vne
vie doloreuse & languissante . Si luy conseilla
pour le plus seur& souuerain remede de se tuer,
& le trouuant vn peu mol a vne si rude entre-
prise, Ne pese point,luy dit elle,mon amy,que
les douleurs que ie te voy souffrir ne me
touchent autant qu'a toy , & que pour m'en
deliurer ie ne me vueille seruir moy-mesme
de ceste medecine , que ie t'ordonne. Ie te
veux accompagner a la guerison comme i'ay
fait a la maladie : oste ceste crainte & pense
que nous n'aurons que du plaisir en ce passa-
ge , qui nous doit deliurer de tels tourmens.
Nous nous en irons heureusement ensemble.
Cela dit , & ayant rechauffé le courage de son
mary elle resolut qu'ilz se precipiteroient en la
mer par vne fenestre de leur logis,qui y respô-
doit. Et pour maintenir iusques a sa fin ceste
loyale & vehemente affection, dequoy elle l'a-
uoit embrassé pendant sa vie, elle voulut enco-
re qu'il mourut entre ses bras, mais de peur qu'
ilz ne luy faillissent,& que les estraintes de ses
anlasssemens ne vinsent a se relâcher par la cheu-
te & la crainte,elle se fit lier & attacher bien e-
stroitement avec son mary par le faus du corps,
& abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle
de son

de son mary. Celle la estoit de baslieu , & par my telle condition de gens il n'est pas si nouueau d'y voir quelque trait de rare bonté.

Extrema per illos

Justitia excedens terris vestigia fecit.

Les autres deux sont nobles & de grand lieu, ou les exemples de vertu se logent rarement. Arria femme de Cecinna Pætus personnage consulaire fut mere d'vn autre Arria feme de Thresa Pætus, celuy duquel la vertu fut tant renommée du temps de Neron, & par le moyen de ce gendre mere grand de Fannia, car la ressemblance des noms de ces hommes & femmes & de leurs fortunes en a fait mesconter plusieurs. Ceste premiere Arria, Cæcinna Pætus son mary ayant esté pris prisonnier par les gés de l'Empereur Claudius apres la deffaicté de Scribonianus , duquel il auoit suiuy le party , supplia ceux qui l'en amenoient prisonnier a Rome de la receuoir dans leur nauire, ou elle leur seroit de beaucoup moins dedespence & d'incommodeité qu'vn nombre de personnes qu'il leur faudroit, pour le seruice de son mary:& qu'elle seule fourniroit a sa chambre,a sa cuisine,& a tous autres offices. Ilz l'en refusierent:& elle s'estant iettée dans vn bateau de pécheur , qu'elle loua sur le champ, le suiuit en ceste sorte despuis la Sclauonie. Comme ils furent a Rome , vn iour en presence de l'Empereur Iunia vefue de Scribonianus s'estant acostée d'elle familiерement pour

pour la societé de leurs fortunes, elle la repous-
sa rudement avecques ces parolles: Moy, dit-el-
le, que ie parle a toy , ny que ie t'escoute, a toy,
au giron de laquelle Scribonianus fut tué, & tu
vis encore? Ces parolles avec plusieurs autres
signes firent sentir a ses paren̄s , qu'elle estoit
pour se deffaire elle mesme, impatiente de sup-
porter la fortune de son mary . Et Thrasea son
gendre la suppliant sur ce propos de ne se vou-
loir perdre & luy disant ainsi , quoy ? si ie cour-
rois pareille fortune a celle de Cæcina , voud-
riez vous que ma femme vostre fille en fit de
mesme? Comment dōq? si ie le voudrois respon-
dit elle : ouy ie le voudrois , si elle auoit ves-
cu aussi long temps & d'aussi bon accord avecq
toy, que i'ay faiet avec mon mary. Ces respon-
ces augmentoient le soing, qu'on auoit d'elle,
& faisoient qu'on regardoit de plus pres a ses
desportemens. Vn iour apres auoir dit a ceux
qui la gardoient, Vous avez beau faire, vous me
pouuez bien faire plus mal mourir, mais de me
garder de mourir vous ne scauriez, s'eslāçant fu-
rieusement d'une chaire, ou elle estoit assise, s'al-
la de toute sa force choquer la teste contre la pa-
roy voisine : duquel coup estant cheute de son
long euanouye & fort blessée, apres qu'on l'eut
a toute peine faite reuenir : Le vous disois bien
dit elle, que si vous me refusiez quelque facon
aisée de me tuer i'en choisirois quelque autre
pour mal -aisée qu'elle fut . La fin d'une si ad-
mirable vertu fut telle , Son mary Pætus

n'ayant pas le cœur assez ferme de soy-mesme pour se donner la mort, a laquelle la cruauté de l'Empereur le rengeoit, vn iour entre autres apres auoir premierement emploie les discours & enhortemens, qu'elle estimoit propres au conseil, qu'elle luy donnoit de ce faire, elle print le poignart, que son mary portoit: & le tenat trait en sa main pour la conclusion de son enhortation, fais ainsi Pætus, luy dit elle. Cela dit s'en estant donné vn coup mortel dans l'estomach, & puis l'arrachât de sa plaïe, elle le luy présenta finissant quât & quât sa vie avec ceste noble, gennereuse, & immortelle parole, *Pate non dolet.* Elle n'eust loisir que de dire ces trois parolles d'une si belle substance , tien Pætus il ne m'a point faict de mal.

Castas suo gladium cum traderet Arria Pæto,

Quem de visceribus traxerat ipsa suis.

Siqua fides, vulnus quod feci, non dolet, inquit:

Sed quod tu facies, id mihi Pæte dolet.

Il est bien plus vif en son naturel & d'un sens plus riche. Car & la plaïe & la mort de son mary & les siênes, tant s'en faut qu'elle luy poisaissent, qu'elle en auoit été la conseillere & promotrice : mais ayant fait ceste haute & courageuse entreprise pour la seule eommodité de son mary, elle regarde encore a luy , au dernier trait de sa vie , & a luy oster la crainte, en quoy il estoit de suiuure son conseil. Pætus se frappa tout soudain de ce mesme glaive , honteux a mon

mon aduis d'auoir eu besoin d'vn si cher & pre-
tieux enseignement. Pompeia Paulina ieune &
tres-noble Dame Romaine auoit espousé Se-
nequa en son extreme vieillesse. Nerō son beau
disciple ayat enuoyé ses satellites vers luy pour
luy denoncer l'ordonnance de sa mort , ce qui
se faisoit en ceste maniere: Quand les Empe-
reurs Romains de ce temps auoient condamné
quelque homme de qualité, ilz luy mandoyent
par leurs officiers de choisir quelque mort a sa
poste , & de la prendre dans tel ou tel delay
qu'ilz luy faisoient prescrire selon la trempe
de leur colere, tantost plus pressé , tantost plus
long,luy donnant terme pour disposer pendant
ce temps la de ses affaires , & quelque fois luy
ostant le moien de ce faire par la briefueté du
temps:& si le condamné estriuoit a leur ordō-
nance , ils menoient des gens propres a l'exe-
cuter,ou luy coupant les veines des bras & des
iambes,ou luy faisant aualler du poison par for-
ce : mais les personnes d'honneur n'attendoïēt
pas ceste nécessité, & se seruoient de leurs pro-
pres medecins & chirurgiens a cet effet, Sene-
ca ouit leur charge d'vn visage paisible & asseu-
ré , & apres demanda du papier pour faire son
testament. Ce que luy ayant esté refusé par le
capitaine,se tournant vers ses amis,Puis que ie
ne puis (leur dit-il) vous laisser aultre chose en
reconnoissance ce que ie vous doy,ie vous laisse
au moins ce que i'ay de plus beau, a sçauoir l'i-
mage

mage de mes meurs & de ma vie , laquelle je vous prie conseruer en vostre memoire : affin qu'en ce faisant vous acqueriez la gloire de sincères & veritables amis : & quant & quant apaisant tātost l'aigreur de la douleur, qu'il leur voyoit souffrir par douces parolles , tantost roidissant sa voix pour les en tancer . Ou sont, disoit il, ces beaux preceptes de la philosophie ? Que sont deuenues les prouisions que partant d'années nous auons faictes contre les accidens de la fortune ? La cruauté de Neron nous estoit elle inconue ? que pouuions nous attendre de celuy qui auoit tué sa mere & son frere , sinon qu'il fit encor mourir son gouerneur , qui l'a nourry & esleué ? Apres avoir dit ces parolles en commun il se destourna a sa femme & l'embrassant estroitement , comme par la pesanteur de la douleur elle desfailloit de cœur & de forces , la pria de porter vn peu plus patiemment cet accident pour l'amour de luy , & que l'heure estoit venue , ou il auoit a montrer non plus par discours & par disputes , mais par effet , le fruit qu'il auoit tiré de ses estudes , & que sans doubte il embrassoit la mort non seulement sans douleur mais avecques allegresse . Parquoy m'amie disoit il , ne la deshonore pas par tes larmes : affin quil ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur & te console en la connoissance , que tu as eu de moy & de mes actions , conduisant le reste de ta vie par les ho-

nestes occupations , ausquelles tu es adonnée.
A quoy Paulina ayant vn peu repris ses espritz
& rechauffé la magnanimité de son courage par
vne tres-noble affection: Non Seneca, respondit
elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma cō-
paignie en telle nécessité : ie ne veux pas que
vous pensiez, que les vertueux exemples de vo-
stre vie ne m'ayent encore apris a fçauoir bien
mourir: & quand le pourroy-ie ny mieux, ny
plus honnestement, ny plus a mon gré qu'auc-
ques vous ? ainsi faites estat que ie m'en vay
quant & vous . Lors Seneca prenant en bonne
part vne si belle & glorieuse deliberation de
sa femme, & pour se deliurer aussi de la crainte
de la laisser apres sa mort a la mercy & cruaute
de ses ennemys, Ie t'auoy Paulina, dit-il, con-
seillé ce qui seruoit a conduire plus heureuse-
ment ta vie: tu aymes donc mieux l'honneur de
la mort , vrayement ie ne te l'enuieray point.
La constance & la resolution soyent pareilles
a nostre commune fin : mais la noblesse & la
gloire en soit plus grande de ta part . Cela
fait on leur couppa en mesme temps les veines
des bras : mais par ce que celles de Seneca res-
ferrées tant par la vieillesse, que par son absti-
nence donnoient au sang le cours trop long &
trop lâche , il commanda qu'on luy coup pat
encore les veines des cuisscs . Et de peur que le
tourment qu'il en souffroit, n'attendrit le cœur
de sa femme , & pour se deliurer aussi soy-mes-
me de

me de l'affliction, qu'il souffroit de la veoir en si piteux estat, apres auoir tres-amoureusement pris congé d'elle , il la pria de permettre qu'on l'emportat en la chambre voisine , comme on feist : mais toutes ces incisions estant encore insuffisantes pour le faire mourir , il commanda a Statius Anneus son medecin de luy donner vn breuuage de poison , qui n'eust guiere non plus d'effect. Car pour la foibleesse & froideur des membres elle ne peut arriuer iusques au cœur. Par ainsi on luy fit outre-cela aprester yn baing fort chaud : & lors sentant sa fin prochaine autant qu'il eust d'haleine , il continua des discours tres-excellans sur le suiect de l'estat ou il se trouoit , que ses secretaires recueillirent tant qu'ilz peurent ouyr sa voix: & demeurarent ses parolles dernieres long temps despuis en credit & honneur, es mains des hommes (ce nous est yne bien lourde perte, qu'elles ne forent venues iusques a nous). Comm'il sentit les derniers traictés de la mort , prenant de l'eau du being toute sanglâte , il s'en arrousa sa teste en disant , Je vouē ceste eau a l'uppiter le liberateur. Neron aduerty de tout cecy , craignant que la mort de Paulina , qui ettoit des mieux apparentées dames Romaines, & enuers laquelle il n'auoit nulles particulières inimitiez, luy vint a reproche , renuoia en toute diligence luy faire ratacher ses playes . Ce que ses gés d'elle firēt sans son sceu, elle estât delia-

a demy morte & sans aucun sentimēt. Et ce que
cōtre son dessein elle vesquit despuis, ce fut tres
honorablement, & comme il appartenoit a sa
vertu, monstrant par la couleur blesme de son
visage, combien elle auoit escoulé de vie par
ses blessures. Voyla mes trois contes tres-ve-
ritables, que ie trouue aussi platsans & thragiques
que ceux que nous forgeoēs a nostre poste, pour
donner plaisir au commun : & m'estonne que
ceux qui s'adonnent a cela, ne s'amusent de choi-
fir plutost dix mille tres-belles histoires, qui se
rencontrēt dans les liures, ou ilz auroient moins
de peine, & apporteroient plus de plaisir & pro-
fit a autruy. Et qui en voudroit bastir vn corps
entier & s'entretenāt, il ne faudroit qu'il fournit
du sien que la raison, comme la soudure d'un
autre metal: & pourroit entasser par ce moyen
force veritables euenemēs de toutes sortes, les
disposant & diuersifiant selon que la beauté de
l'ouurage le requeroit, a peu pres, comme O-
uide a coustu & rapiecé sa Metamorphose, ou cō-
me Arioste a rengé en yne suite ce grand nom-
bre de fables diuerses. En ce dernier couple
cela est encore digne d'estre consideré, que Pau-
lina offre volontiers a quiter lavie pour l'amour
de son mary, & que son mary auoit autre-fois
quitté aussi la mort pour elle. Il n'y a pas pour
nous grand contre-pois en cet eschange : mais
selon son humeur Stoique ie croy qu'il pen-
soit auoir autant faict pour elle d'alonger sa vie
en sa

en sa faueur, comme s'il fut mort pour elle. En l'yne des lettres, qu'il escrit a Lucilius , apres qu'il luy a fait entendre comme la siebure l'ain-
tant pris a Rome il mota soudain en coche, pour
s'en aller a yne sienne maison aux champs con-
tre l'opinion de sa femme Paulina, qui le vou-
loit arrester, & qu'il luy auoit respondu que la
siebure qu'il auoit ce n'estoit pas siebure du
corps mais du lieu, il suit ainsi, Elle me laissa
aller me recommandant fort ma santé. Or moy
qui scay que ie loge sa vie en la mien tie, ie com-
mence de pouruoir a moy pour pouruoir a elle:
le priuilege que ma vielleſſe m'auoit donné me
redant plus ferme & plus resolu a plusieurs cho-
ſes, ie le pers quand il me souviēt qu'en ce vieil-
lard il y en avne ieune a qui ie profite. Puis que
ie ne la puis ranger a m'aymer plus courageu-
ſement, elle me renge a m'aymer moy mesme
plus curieusement : car il faut preſter quelque
choſe aux honestes affectionſ: & par fois enco-
re que les occasions nous prefent au contraire
il faut rappeller la vie, voire avecque tourment:
il faut arreſter l'ame entre les dents, puis que la
loy de viure aus gens de bien ce n'est pas autāt
qu'il leur plait, mais autant qu'ilz doiuent. Ce-
luy qui n'estime pas tant ſa femme ou vn ſien
amy que d'en allonger ſa vie, & qui ſ'opiniastre
a mourir, il eſt trop delicat & trop mol : il faut
que l'ame ſe commande cela, quand l'utilité des
noſtres le requiert: il faut par fois nous preſter

a nos amis : & quand nous voudrions mourir pour nous interrompre nostre dessein pour autreuy. C'est tesmoignage de grandeur de courage de retourner en la vie pour la consideration d'autruy , comme plusieurs excellens personnages ont faict. Et est vn traict de bonté singuliere de conseruer la vieillesse , (de laquelle la commodité la plus grande, c'est la nonchalance de sa durée, & vn plus courageux & desdaigneux usage de la vie,) si on sent que cet office soit doux, agreable & profitable a quelqu'vn bié affectionné : & en reçoit on vne tres-plaisante récompense. Car qu'est il plus doux que d'être si cher a sa femme , qu'en sa consideration on en devienne plus cher a soy-mesme . Ainsi ma Pauline m'a chargé non seulement sa crainte : mais encore la mienne. Ce ne m'a pas été assez de cōsiderer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresolument elle le pourroit souffrir. Je me suis contrainct a viure:& c'est quelquefois villance que viure. Voyla ses motz.

C H A P. X X X V I.

Des plus excellens hommes.

SOn me demandoit le chois de tous les hommes, qui sont venus a ma connoissance, il me semble en trouuer trois excellens au deslus de tous

tous les autres. Lvn Homere : non pas qu'Aristote ou Varro (pour exemple) ne fussent a l'aventure aussi sçauans que luy, ny possible encore qu'en son art mesme, Vergile ne luy soit comparable. Je le laisse a iuger a ceux, qui les connoissent tous deux. Moy qui n'en connoy que lvn, ie n'en puis dire que cela selon ma portee, que ie ne croy pas que les Muses mesmes puissent aller au dela du Romain. Toutefois en ce iugement encore ne faudroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere mesme que Vergile tient sa suffisance, que c'est son guide & maistre d'escole, & qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps & de matiere a ceste grande & diuine Eneide. Ce n'est pas ainsi que ie conte. I'y mesle plusieurs autres circonstances qui me rendent ce personnage admirable quasi au dessus de l'humaine condition. Et a la verité ie m'estonne souuent que luy qui a produit & mis en credit au monde plusieurs deitez par son auctorité n'a gaigné reng de Dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent, estant auant que les ars & les sciences eussent esté redigées en regle & obseruations certaines, il les a tant connues, que tous ceux qui se sont meslez depuis d'establir des polices , de conduire guerres, & d'escrire ou de la religion , ou de la philosophie, ou des ars , se sont seruis de luy , comme d'un patron tres-parfaict en la cōnoissance de toutes choses: & de ses liures cōme d'une pe-

piniere de toute sorte de suffisance.

*Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid vile,
quid non,*

Plenius ac melius Chrisippo ac Crantore dicit.
Et comme dit l'autre,

*A quo ceu fonte perenni
Vatum pyeriis labra rigantur aquis,*
& l'autre

*Adde heliconiadum comites, quorum unus
Homerus*

Astra potitus.

& l'autre

*Cuiusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Amnenque in tenues ausa est deducere riuos,
Vnius facunda bonis.*

C'est contre l'ordre de nature, qu'il a faict la plus noble production qui puisse estre. Car la naissance ordinaire des choses elle est foible & imparfaicte : elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance. L'enfance de la poesie & de plusieurs autres sciences il l'a rendue meure, parfaicte, & accoplie. A ceste cause le peut on nommer le premier & dernier des poëtes, suyuant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, que n'ayant eu nul qu'il peut imiter auant luy , il n'a eu nul apres luy qui le peut imiter. Ses parolles selon Aristote sont les seules parolles , qui ayent mouvement & action. Ce sont les seuls mots substantiels & massifz.

Alexandre

Alexandre le grand ayant rencontré parmy les despouilles de Darius vn riche coffret, ordonna, que on le luy reseruat pour y loger son Homere, disant que c'estoit le meilleur & plus fidelle Coseiller qu'il eut en ses affaires militaires. Pour ceste mesme raison disoit Cleomenes filz d'Anaxandridas, que c'estoit le Poëte des Lacedemoniens, par ce qu'il estoit tres-bo maistre de la discipline militaire. Ceste louange singuliere & particuliere luy est aussi demeurée au iugement de Plutarque, que c'est le seul authent du monde, qui n'a iamais soulé ne dégousté les hōmes, se montrant aux lecteurs tousiours tout autre, & fleurissant tousiours en nouuelle grace. Ce folastre d'Alcibiades ayat demandé avn, qui faisoit profession des lettres, vn liure d'Homere, luy donna vn soufflet, parce qu'il n'en auoit point : cōme qui trouueroit vn de nos prestres sans breviaire. Xenophanes se pleignoit vn iour a Hieron, tyran de Syracuse de ce qu'il estoit si pauure, qu'il n'auoit de quoy nourrir deux seruiteurs: & quoy, luy respôdit-il, Homere qui estoit beaucoup plus pauure q̄ toy en nourrit biē plus de dix mille, tout mort qu'il est. Outre cela, quelle gloire se peut comparer a la sienne ? Il n'est rien qui viue en la bouche des hommes, comme son nom & ses ouurages: il n'est riē si cogneu & si receu que Troye, Hélene, & ses guerres qui ne furent a l'aduanture iamais. Nos enfans appellent encore des noms

qu'il forgea il y a plus de trois mille ans . Qui ne cognoit Hector & Achiles? Non seulement aucunes races particulières , mais la plus part des nations cherchēt origine en ses inuentiōs. Mahumet secōd de ce nō, Empereur des Turcs, escriuant a nostre Pape Pie second, Je m'estonne, dit-il, comment les Italiens se bandent cōtre moy, attendu que nous auons nostre origine commune des Troyens: & que i'ay comme eux interest de vēger le sāg d'Hector sur les Grecs, lesquels ilz vont fauorisant cōtre moy. N'est-ce pas vne noble farce , de laquelle les Roys, les choses publiques, & les Empereurs vont iouāt leur personnage tāt de siecles, & a laquelle tout ce grand vniuers fert de theatre ? Sept villes Grecques entrarēt en debat du lieu de sa naissance , tant son obscurité mesmes luy apporta d'honneur.

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ.

L'autre Alexandre le grand. Car qui confidera l'aage , auquel il commençā ses entreprises: le peu de moyē avec lequel il fit vn si glorieux dessein:l'authorité qu'il gaigna en ceste fiennē enfance parmy les plus grands & experimētez capitaines du monde , desquels il estoit suyui: la faueur extraordinaire , dequoy la fortune embrassa & fauorisa tant de siens exploits hazardeux,& a peu que ie ne die temeraires:ceste grandeur d'auoir a l'aage de trēte trois ans pas-
é victo-

se victorieus toute la terre habitable , d'auoir
faict naistre de ses soldatz tant de branches ro-
yales, laissant apres sa mort le monde en parta-
ge a quatre successeurs simples capitaines de
son armée, desquels les descendans ont despuis
si long temps duré , maintenant ceste grande
possession : tant d'excellentes vertus qui estoient
en luy: car ses mœurs semblent a la verité n'a-
uoir aucun iuste reproche que la colere:les ra-
res beautez & conditions de sa personne ius-
ques au miracle : car on tient entre autres cho-
ses que sa sueur produisoit vne tres-douce &
souefue odeur : l'excellence de son sçauoir &
capacité:la durée & grādeur de sa gloire pure,
nette, exempte de tache & d'enuie:il confesse-
ra,tout cela mis ensemble,que i'ay eu raison de
le preferer a César mesme:car celuy-la seul m'a
peu mettre en doute du chois. Ilz ont eu plu-
sieurs choses esgales , & César a l'aduenture
aucunes plus grandes. Mais toutes pieces ra-
massées & mises en la balance , ie ne puis que
ie ne pance du costé d'Alexandre . Le tiers &
le plus excellent a mon gré , c'est Epaminon-
das . De gloire il n'en a pas a beaucoup prez
tant que d'autres (aussi n'est-ce pas vne piece
de la substance de la chose,) De resolution &
de vaillance,nō pas de celle qui est esguisée par
l'ambition , mais de celle que la sapience & la
raison peuvent planter en vne ame bien reglée,
il en auoit tout ce qui s'en peut imaginer . De
preueue

preue de ceste sienne vertu, il en a fait autant à mon aduis, qu'Alexandre mesme, & que Cesar. Car encore que ses exploits de guerre ne soient ny si frequens, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer & toutes leurs circonstances, d'estre aussi poisants & roides, & portant autant de tesmoignage de sa suffissance en l'art militaire. Les Grecz luy ont faict cest honneur, sans contredit de le nommer le premier homme d'être eux. Mais estre le premier de la Grece, c'est estre le prime du monde.

Quant a son sçauoir & suffisance, ce iugement ancien nous en est resté, que iamais homme ne sceut tant, & parla si peu que luy. Mais quant a ses meurs & conscience, il a de bien loing surpassé tous ceux, qui se sont iamais meslés de manier affaires. Car en ceste partie, qui est de la vertu, & qui doit estre principalement cōsiderée, il ne cede a nul philosophe, nō pas a Socrates mesme. Et pour exéple d'une excessive bonté, ie veux adiouter icy deux de ses opinions. Il ne pensoit pas qu'il fut loisible pour recouurer mesmes la liberté de son païs, de tuer vn hōme sans connoissance de cause. Voyla pourquoy il fut si froid a l'entreprise de Pelopidas son cōpaignon, pour la deliurance de Thebes. Il tenoit aussi qu'en vne bataille il failloit fuir le recontre d'un amy, qui fut au party contraire, & l'espargner.

CHAP. XXXVI.

De la ressemblance des enfans aux pereſ.

CE fagotage de tant de diuerses pieces fe
faiſt en ceste condition, que ie n'y metz
la main, que lors qu'vne trop lasche oyſueté
me preſſe, & non ailleurs que chez moy. Ainſin il s'est basti a diuerses poses & interualles,
comme les occasions me detiennent ailleurs par
fois plusieurs mois. Au demeurant ie ne corri-
ge point mes premières imaginatiōs par les se-
condes : ie veux repreſenter le progrez de mes
humeurs, & qu'o voye chasque piece en fa naif-
ſance. Ie voudrois auoir commencé plutoſt, &
prendrois plaisir a reconnoiſtre le trein de mes
mutations. Vn valet qui me feruoit a les eſcrire
ſoubs moy, pensa faire vn grand butin de m'en
desrober plusieurs pieces choiſies a fa poste.
Cela me cōſole, qu'il n'y fera pas plus de guein
que i'y ay fait de perte. Ie me suis enuieilly de
ſept ou huit ans, depuis que ie commençay: ce
n'a pas eſtē sans quelque nouuel acqueſt: i'y ay
pratiqué la colique par la liberalité des ans: leur
commerce & longue conuerſation ne ſe paſſe
aſſément sans quelque tel fruit. Ie voudroy biē
de plusieurs autres presens qu'ilz ont a faire a
ceux qui les hantent long temps, qu'ils en euf-
ſent choiſi quelqu'un qui m'eust eſtē plus ac-
cepta-

ceptable : car ilz ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en plus grande horreur des mon enfance. C'estoit a point nommé de tous les accidés de la vie illesse, celuy que ie craignois le plus. I'auoy pensé mainte-fois a part moy, que i'aly trop auant, & qu'a faire vn si long chemin ie ne faudroy pas de m'égager en fin en quelque mal plaisant rencontre: ie fentoys & protestois assez qu'il estoit heure de partir , & qu'il falloit trencher la vie dans le vif, & dans le sein, suivant la regle des chirurgiens , quand ils ont a couper quelque membre . Mais c'estoient vaines propositions : il s'en falloit tant que i'en fusse prest lors , que en dix-huit mois ou enuiron qu'il y a que ie suis en ce plaisirnt estat, i'ay des-ia apres a m'y accommoder. L'entre des-ia en composition de ce viure coliqueux: i'y trouue dequoy me cōsoler, & dequoy esperer:tāt les hōmes sont acoquinez a leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'il n'accepient pour s'y conseruer. Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame , elles m'affligenent beaucoup moins qu'elles ne font la plus part des autres hommes : partie par iugement, car le mōde estime plusieurs choses horribles, ou euitables au pris de la vie, qui me font a peu pres indifferentes : partie par vne complexion stupide & insensible que i'ay aux accidens qui ne donnent a moy de droit fil , laquelle complexion r'estime l'yne des meilleures pieces de

ma

ma naturelle condition . Mais les souffrances vrayemēt essentielles & corporelles , ie les gouste bien visuement . Si est-ce pourtant que les preuoyant autresfois d'vne venē foible , delica-
té , & amollie par la iouissance de ceste longue & heureuse santé & repos , que Dieu m'a pre-
sté , la meilleure part de mon aage , ie les auoy
conceuës par imagination si insupportables ,
qu'à la verité i'en auois plus de peur , que ie n'y
ay trouué de mal . Par ou i'augmente tous-
iours ceste creance , que la plus part des fa-
cultez de nostre ame troublent plus le repos
de nostre vie , qu'elles ne nous y seruent . Je suis
aux prises avec la pire de toutes les maladies ,
la plus soudaine , la plus doloreuse , la plus mor-
telle , & la plus irremediable . I'en ay des-ia es-
sayé cinq ou six bien longs acces & pennibles .
Toutes-fois ou ie me flate , ou encores y a il en
cest estat , dequoy se scustenir , a qui a l'ame
deschargée de la crainte de la mort , & deschar-
gée aussi des menasses , conclusions & conse-
quences , dequoy la medecine nous enteste .
Mais l'effect melme de la douleur il n'a pas ce-
ste aigreur si aspre & si poignante , qu'un hom-
me rassis en doiue entrer en rage & en deses-
poir . I'ay au moins ce profit de la cholique que
ce que ie n'auoy encore peu sur moy , pour me
concilier du tout , & m'accointer a la mort , el-
le le parfera . Car d'autant plus elle me pres-
sera , & importunera , d'autant moins me sera
la mort

la mort a craindre. I'auoy des-ia gaigné cela, de ne tenir a la vie que par la vie seulement : elle desfouera encore cette intelligence. Et Dieu veuille qu'en fin, si son aspreté vient a surmôter mes forces, elle ne me reiette a l'autre extremité non moins vitieuse, qui est, d'aymer & desirer a mourir.

Summum nec metuas diem, nec optes.

Ce sont deux passions a craindre : mais l'vne a son remede bien plus prest que l'autre. Au demourât i'ay touſiours trouué ce precepte ceremonieus & inepte, qui ordonne de tenir bonne contenance & vn maintien graue & posé a la souffrance des maux. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif, que la ſubſtance & les effeſts, fe va elle amuſant a ces appaſſances vaines & externes? comme fi elle drefſoit les hommes aux actes d'vne comedie, ou comme ſ'il eſtoit en ſa iurisdiction, d'empescher les mouuemēſ & alteratiōns que nous ſommes na- turellement constraintz de receuoir. Qu'elle empesche donc Socrates de rougir d'affection, ou de honte, de cligner les yeux a la menaffe d'un coup, de trémbler & de fuer aux ſecouſſes de la fiebure. La peinture de la Poëſie, qui eſt libre & volontaire, n'ose priuer des larmes meſmes les personnes qu'elle veut reprefenter accoplies & parfaictes.

& ſe n'aſlige tanto

*Cheſi morde le man, morde le labbia,
Sparge le guancie di continuo pianto.*

Elle

Elle deuroit laisser ceste charge a ceux, qui font profession de regler nostre maintien & nos mines. Qu'elle s'arreste a gouerner nostre entêtement, qu'elle a pris a instruire: qu'elle luy ordonne ses pas & le tienne en bride & en office: qu'aux effors de la cholique, elle maintiène nostre ame capable de se reconnoistre , de suiuire son train accoustumé, combatant la douleur & la soustenant, non se prosternant honteusement a ses pieds: esmeüe & eschauffée du combat, nô abatue pourtant & renuersée. En accidens si extremes , c'est cruauté de requerir de nous vne démarche si reglée . Pourueu que nous ayons beau ieu, c'est tout vn que nous ayons mauuaise mine. C'est bien assez que nous soyons tels que nous auons accoustumé en nos discours & actions principales . Quant au corps, s'il se soulage, en se pleignant qu'il le face. Si l'agitation luy plait, qu'il se tremousse & tracasse a sa fantasie: s'il luy semble que le mal s'euapore aucunement comme aucuns medecins disent, que cela aide a la deliurâce des femmes enceinte pour pousser hors la vois avec plus grande violence, ou s'il pense que cela atmuse son torment, qu'il crie tout a faict. Nous auons assez de trauail du mal , sans y ioindre vn nouveau trauail par discours . Ce que ie dis pour excuser ceux, qu'on voit ordinairement se escrier & se tépester aux secousses de la doleur de ceste maladie . Car pour moy ie l'ay passée iusques a ceste heure

avec vn peu meilleur visage. Non pourtant que ie me mette en peine, pour maintenir ceste de-
cence exterieure . Car ie fay peu de conte dvn
tel aduātage. Je presté en cela au mal autāt qu'il
veut. Mais ou mes douleurs ne sont pas si exces-
siues, ou i'y apporte plus de fermeté que le cō-
mū: ie me plains, ie me despite, quād les aigres
pointures me pressent, mais ie n'en viens point
au desespoir & a la rage. Et aux interualles de
ceste doleur excessiue, ie me remets soudain en
ma forme ordinaire. Je deuisse, ie ris , i'estudie
sans esmotion & alteration , d'autant que mon
ame ne prédi nulle autre allarme que la sensible
& corporelle . Ce que ie doy certainement au
soing que i'ay eu a me preparer par estude &
par discours a tels accidens. Je suis essayé pour-
tant vn peu bien rudement pour vn apprētis, &
dvn chāgement biē soudain & bien rude, estat
cheu tout a coup d'vne tres-douce condition de
vie & tresheureuse a la plus doloreuse & pennis-
ble, qui se puisse imaginer. Car outre ce q' c'est
vne maladie biē fort a craindre d'elle mesme,
elle faict en moy ses commencement mēs beaucoup
plus aspres & difficiles, qu'elle n'a accoustumé.
Les accés me reprennent si souuant , que ie ne
sens quasi plus d'entiere santé , & pure de dou-
leurs: ie maintiē toutes-fois iusques a cest'heu-
re mon esprit en telle assiete, que pourueu que
i'y puisse apporter de la constāce, ie me treuve
en assez meilleure cōdition de vie, que mille au-
tres

tres, qui n'ōt ni siebure, ny mal, que celuy qu'ils se donnent eux mesmes par la faute de leur discours . Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presomptiō, comme ceste cy, que nous reconnoissons nostre ignorance en plusieurs choses, & sommes si courtois d'auouer qu'il y a es ouurages de nature , aucunes qualitez & conditions , qui nous font imperceptibles, & desquelles nostre suffisance ne peut decouvrir les moyens & les causes: par ceste honeste & conscientieuse declaration, nous espérons gaigner qu'on nous croira aussi de celles, que nous dirons entendre. Nous n'auons que faire d'aller trier des miracles & des difficultez estrangieres. Il me semble que parmy les choses que nous voyons ordinairement , il y a des estraitez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles. Quel monstre est-ce , que ceste goute de semence , dequoy nous sommes produitz , porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement , mais des pensemens & des inclinations de noz peres . Ceste goute d'eau ou loge elle ce nombre infini de formes ? Il est vray-semblable que ie tiens de mon pere ceste qualité pierreuse : car il mourut merueilleusement affligé d'vne grosse pierre , qu'il auoit en la vessie. Il ne s'aperceut de son mal, que le soixāte septiesme an de son aage: & auant cela il n'en auoit eu nulle menasse ou

ressentiment aux reins, aux costez , ny ailleurs; & auoit vescu iusques lors en vne bien heureuse santé & bien peu subiette a maladies, & dura encorès sept ans en ce mal, trainât vne fin de vie bien douloureuse . I'estoy nay vingt cinq ans, & plus auant sa maladie, & durant le temps de son meilleure estat : ou se couuoit tant de temps la propension a ce mal ? & lors qu'il estoit si loing de s'en sentir , ceste legiere piece de sa substance, dequoy il me bastit, comment en portoit elle pour sa part; vne si grande impression? & comment encore si couverte , que quarante cinq ans apres, i'aye commencé a m'en ressentir ? qui m'esclaircira de tout ce progrez, ie le croyray d'autât d'autres miracles qu'il voudra: pourueu que, comme ils font, ils ne me dônen pas en payement vne doctrine beaucoup plus difficile & fantastique , que n'est la chose mesme. Que les medecins excusent vn peu ma liberté. Car par ceste mesme infusion & insinuation fatale i'ay receu la haine & le mespris de leur doctrine . Ceste antipathie , que i'ay a leur art , m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante quatorze ans, mō ayeul soixante neuf, mon bisayeul pres de quatre vingts , sans auoir gouté nulle sorte de medecine . Et entre nous tout ce qui n'est de nostre usage ordinaire,nous tient lieu de drogue. La medecine se forme par exemples & experience:aussi fait mon opinion. Voyla pas vne bien expresse experience , & biè aduan-

aduantageuse? Je ne sçay s'ilz m'en trouueront
trois en leurs registres, nais, nourris & trespass-
sez en mesme maison, ayans autant vescu soubs
leurs regles. Il faut qu'ils m'aduouent en cela,
que si ce n'est la raison, au moins que la fortune
est de mon party. Or chez les medecins fortune
vaut beaucoup mieux que la raison. Qu'ils ne
me prenent point a ceste heure a leur aduantage:
qu'ils ne me menassent point atterré comme ie
suis, ce seroit supercherie. Aussi a dire la verité,
i'ay assez gaigné sur eux par mes exemples do-
mestiques, encore qu'ils s'arrestent la. Les cho-
ses humaines n'ont pas tant de constance. Il y a
environ deux cens ans, il ne s'en faut que dix-
huit, que cest essay nous dure. Car le premier
nasquit lan. 1402. C'est vrayement bien raison
que ceste experience commence a nous faillir.
Qu'ils ne me reprochent point les maus, qui me
tiennent a la gorge. D'auoir vescu quarante six
ans pour ma part n'est-ce pas assez? Quand ce
sera le bout de ma carriere, elle est des plus lo-
gues. Mes ancestres auoient la medecine a con-
tre-cœur par quelque inclination occulte & na-
turelle: car la veüe mesme des drogues faisoit
horreur a mon pere. Vn oncle paternel que i'a-
uoy hôme d'Eglise maladif des sa naissance, &
qui fit toutesfois durer ceste vie debile, iusques
a soixante sept ans & plus, estant tombé autres-
fois en vne grosse & vehemête fieuré continue,
il fut ordonné par les medecins, qu'on luy de-

claireroit, s'il ne se vouloit aider (ils appellent secours ce qui le plus souuent est rengregemēt de mal) qu'il estoit infalliblement mort. Ce bon hōme tout effrayé comme il fut de ceste horrible sentence, si respondit-il, ie suis donc mort. Mais Dieu rēdit tātost apres vain ce prognostique. Il est possible que i'ay receu d'eus cete dispathie naturelle a la medecine: mais s'il n'y eut eu que ceste consideration i'eusse essayé de la forcer. Car toutes ces cōditions, qui naissent en no^o sans raison, elles sont vitieuses. C'est vne espece de maladie qu'il faut cōbatre. Il est possible, que i'y auois ceste propension: mais ie l'ay apuyée & fortifiée par les discours, qui m'ē ont établi l'opiniō que i'en ay. Car ie hay aussi ceste consideratiō de refuser la medecine pour l'aigreur de son gouft: ce ne seroit aisemēt mō humeur, qui trouue la santé digne d'estre rachetée par tous les cauteres & incisions les plus penibles qui se facent. C'est vne pretieuse chose, que la santé, & la seule qui merite a la verité qu'ō y employe, nō le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie a sa poursuite: d'autant que sans elle la vie ne peut auoir ni grace ni sauveur. La volupté, la sagesse, la sciēce & la vertu, sans elle se ternissent & esuanouiscent: & aux plus fermes & tendus discours que la philosophie nous veuille imprimer au contraire, nous n'auōs qu'a opposer l'image de Platon, estat frappé du haut mal, ou d'vne apoplexie

xie: & en cesté presuppositiō le deffier de s'ayder de ces nobles & riches facultes de son ame. Toute voye qui nous meneroit a la santé, ne se peut dire pour moy ni aspre, ni espineuse. Mais i'ay quelques autres apparences, qui me font e-
strangement deffier de toute ceste marchadise. Je ne dy pas qu'il n'y en puisse auoir qlque art: qu'il n'y ait parmy tant d'ouurages de nature des choses propres a la conseruation de nostre santé. Cela est vray-semblable. Mais ie dy que ce qui s'en void en pratique, il ya grand dāgier que ce soit pure imposture, i'en croy leurs confraires Fiorauāti & Paracelse. En premier lieu l'experiēce me le fait craindre. Car de ce que i'ay de cōnoissance, ie ne voy nulle race de gēs si tost malade & si tard guerie, que celle qui est sous la iurisdiccion de la medecine. Leur santé mesme est alterée & corrōpue par la cōtrainte des regimes. Les medecins ne se cōtentēt point d'auoir la maladie en gouuernemēt, ils rédent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en nulle faisō eschapper leur atthorité. D'vne santé constāte & entiere n'en tirent ilz pas l'argumēnt d'vne grande maladie future? I'ay este as-
sez souuēt malade. I'ay trouué sans leurs secours mes maladies aussi douces a supporter (& en ay essayé quasi de toutes les sortes) & aussi courtes qu'a nul'autre: & si n'iay point meslé l'amer-
tume de leurs drogues. La santé ie l'ay libre & entiere, sans regle & sas autre discipline que de

ma coustume & de mon plaisir. Tout lieu m'est bon a m'arrester. Car il ne me faut autres commodités estant malade que celles qu'il me faut estant sain. Je ne me passione point d'estre sans mon medecin, sans mon apotiquaire, & sans secours: dequoy i'en voy la plus part plus affligez que du mal mesme. Quoy eus mesmes no^o font ilz voir de l'heur & de la durée en leur vie , qui nous puissons tesmoigner quelque apparent effet de leur science? Il n'est natiō qui n'ait été plusieurs siecles sans la medecine : & les premiers siecles,c'est a dire les meilleurs & les plus heureux. Et du monde la dixiesme partie ne s'est pas encores a ceste heure . Infinies nations ne la cognoissent pas:ou lon vit & plus sainement & plus longuemeut,qu'on ne fait icy. Et parmy nous la plus part du peuple s'en passe heureusement. Les Roms auoient esté six cens ans auant que de la recevoir. Mais apres l'auoir essayée ils la chassèrent de leur ville par l'entre-mise de Caton le Censeur: qui monstra combien aisément il s'en pouuoit passer, ayant vescu quatre vingt & cinq ans , & fait viure sa femme iusqu'a l'extreme vieillesse: nō pas sans medecine,mais ouy bien sans medecin. Car toute chose qui se trouue salubre a nostrevsage se peut nommer medecine. Il entretenoit,ce diēt Plutarque,sa famille en santé par l'vsage(ce me semble) du lieure:cōme les Arcades , diēt Pline, guerissēt toutes maladies avec du lait de vache,
& les

& les gens de village de ce païs a tous accident
n'emploient que du vin le plus fort qu'ils peu-
uent, meslé a force safran & espice. Tout cela
avec vne fortune pareille. Et a dire vray, de tou-
te ceste diuersité & confusion d'ordonnances,
que lle autre fin & effect apres tout y a il, que de
vuider le ventre? ce que mille simples domesti-
ques peuuent faire. On demandoit a vn Lace-
demonien , qui l'auoit fait viure sain si long
temps: L'ignorance de la medecine, respôdit il
Et Adrian l'Empereur croit sans cesse en mou-
rât que la presse des medecins l'auoit tué. Mais
ilz ont cet heur , que leur erreur & leurs fautes
sont soudain mises sous terre & ensevelies . &
qu'outre-cela ilz ont vne façon bien auantageu-
se de se seruir de toutes sortes d'euenemens.
Car ce que la fortune, ce que la nature, ou quel-
que autre cause estrangiere (desquelles le nom-
bre est infini) produit en nous de bon & de sa-
litaire , c'est le priuilege de la medecine de se
l'attribuer. Tous les heureux succez qui arriuent
au patient , qui est soubs son regime, c'est d'elle
qu'il les tient. Les occasions qui m'ont guery a
moy & qui guerissent mille autres, qui n'appel-
lent point les medecins a leurs secours , ilz les
vſurpent en leurs subiectz. Et quant aux mau-
uais accidentz, ou ilz les defauouent tout a fait,
en attribuant la coulpe au patient par des raisons si
vaines, qu'ilz n'ont garde de faillir d'en trouuer
tousiours assez bo nombre de telles: C'est qu'il

a descouvert son bras, ou on luy a entrouuert sa fenestre, ou il s'est couché sur le costé gauche, ou passé par sa teste quelque penitement penible. Somme vne parole, vn tonge, vne cœuilla de leur semble suffisante excuse pour se descharger de faute: ou s'il leur plait, ils se seruent encore de cet empirement:& en font leurs affaires par cet autre moien qui ne leur peut iamais faillir , c'est de nous paier,lors que la maladie se trouue recchaufée par leurs applications , de l'assurance qu'ilz nous donnent qu'elle seroit bien autrement empirée sans leurs remedes. Celuy qu'ilz ont ietté dvn morfodemēt en vne fieure quotidiene, il eust eu sans euxla cōtinue. Ils n'ot garde de faire mal leurs besoignes, puis que le dommage leur reuient a profit. Vraiemēt ilz ont raison de requerir du malade vne application de creance favorable : il faut qu'elle le soit a la verité en bon esciēt & biē souple pour s'appliquer a des imaginations si mal aisées a croire. Aesope auteur de tres-rare excellēce, & duquel peu de gés descouurēt toutes les graces,c'est plaiant a nous repreſenter ceste autho-rité tyrannique, qu'ilz vturpent sur ces pauures ames affoiblies & abatues par le mal,& la crainte. Cat il conte , qu'un malade etant interrogé par son medecin quelle operatiōn iétoit des me dicamēs,qu'il luy auoit donnéz,i'ay tort sue respodit il. Cela est bō dit le medecin. A vne autre fois il luy demanda encore comme il s'estoit porté

porté despuis. I'ay eu vn froid extreme, fit il , &
ay fort tremblé: cela est bon, suuit le medecin.
A la troisiesme sois il luy demanda de rechef
comment il se portoit, le me sens dit-il enfler
& bouffir comme d'hydropisie , voyla qui va
bien, adiousta le medecin. Lvn de ses domestiques
venant apres a s'enquerir a luy de son e-
stat, Certes mon amy, respond il, a force de biē
estre ie me meurs . Il y auoit en Aegypte vne
loy plus iuste , par laquelle le medecin prenoit
son patient en charge les trois premiers iours
aux perils & fortunes du patient: mais les trois
iours passez, c'estoit aux siens propres. Car quel
le raison y a il qu'Aesculapius leur patron ait e-
sté frappé du foudre pour auoir ramené Heleine
de mort a vie, & ses suiuans soint absous, qui en-
uoient tant d'ames de la vie a la mort. Au de-
meurant si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse ré-
du ma discipline plus sacrée & mysterieuse. Ils
auoient assez bien commencé , mais ilz n'ont
pasacheué de me sine. C'estoit vn bon commé-
cement d'auoir fait des dieus & des daimons
autheurs de leur science, d'auoir pris vn langa-
ge a part,vne escriture a part: C'estoit vne bon-
ne regle en leur art & qui acōpaigne toutes les
artsfantastiques,vaines,& supernaturelles,qu'il
faut que la foy du patient preoccupé par bonne
esperance & asséurance , leur effet & operati-
on. Laquelle reigle ilz tiennent iusques la que
le plus ignorant & grossier medecin ilz le
trou-

trouuet plus propre a celuy, qui a fiance en luy,
que le plus experimenté. Le chois mesmes de
la pluspart de leurs drogues est aucunement my-
sterieux & diuin. Le pied gauche d'vn tortue,
l'vrine d'vn luisert, la fiente d'vn Elephant, le
foye d'vn taupe, du sang tire sous l'aile droite
d'vn pigeo blac : et pour nous autres coliqueus
(tant ilz abusent desdaigneusement de nostre
misere) des crotes de rat puluerisées, & telles
autres singeries, qui ont plus le visage d'vn en-
chantement magicien que de nulle science so-
lide. Je laisse a part le nombre imper de leurs
pillules : la destination de certains iours & fe-
stes de l'année: la distinction des heures a cuil-
lir les herbes de leurs ingrediens : & ceste gri-
mace rebarbatue & ceremonieuse de leur port
& contenance: de quoy Pline mesme se moque.
Mais ils ont failly, ce me semble, de ce qu'a ce
beau comancement ils n'ont adiousté cecy, de
rendre leurs assemblées & consultations plus
religieuses & secrètes: nul homme profane n'y
deuoit auoir accez, non plus qu'aux secrètes ce-
remonies d'A Esculape. Car il aduient de ceste
faute que leur irresolutiō, la foibleſſe de leurs ar-
gumēs, diuinatiōs & fōdemēts, l'apresté de leurs
cōtestatiōs pleines de haine, de jalouſie, & de cō-
ſideratiō particuliere venat a estre descouverts
avn chacū, il faut estre merueilleusēt aueu-
glé, si on ne se sēt biē hazardé entre leurs mains.
Qui veid iamais medecin se seruir de la recepte
de son

de son compagnon sans en retrancher ou y adiouster quelque chose. Ilz trahissent assez par la leur art: & nous font voir qu'ils y considerent plus leur reputation & par consequent leur profit, que l'interest de leurs patients . Celuy la de leurs docteurs est plus sage , qui leur a ancienement prescript cete regle, Qu'un seul se mesle de traiter vn malade . Car s'il ne fait rien qui vaille , le reproche a l'art de la medecine n'en sera pas fort grand pour la faute d'un homme seul:& au rebours, la gloire en sera grande , s'il vient a bien rencontrer:la ou quād ils sont beaucoup , ils descrient tous les coups le mestier: d'autant qu'il leur aduient de faire plus souuent mal que bien.Ils se deuoient contenter du perpetuel desaccord qui se trouue es opinions des principaux maistres & auteurs anciens de ceste science , qui n'est conneue que des hommes verbes aux liures,sans faire voir encore au peuple les controuerses & inconstances de iugement,qu'ilz nourrissent & continuent entre eux. Voulons nous veoir vn exemple de l'ancien debat de la medecine : Hierophilus loge la cause originelle des maladies aux humeurs:Erasistratus au sang des arteres:Asclepiades aux atomes inuisibles s'escoulants en noz pores:Alcmæon en l'exuperance ou defaut des forces corporelles : Diocles en l'inequalité des elemens du corps & en la qualité de l'air,que nous respirōs: Strato en l'abondance,crudité,& corruption de l'alimant

l'aliment que nous prenons: Hippocrates la loge aux espritz. Il y a lvn de leurs amis, qu'ils co-noissent mieux que moy , qui s'escrie a ce propos la, que la science la plus importate qui soit en nostre usage , comme celle qui a charge de nostre conseruation & santé , c'est de mal'heur la plus incertaine, la plus trouble & agitée de plus de changemens. Il n'y a pas grand dangier de nous mesconter a la hauteur du soleil, ou en la fraction de quelque suppuration astronomique: mais icy, ou il va de tout nostre estre ce n'est pas sageesse de nous abâdonner a la mercy de l'agitation de tant de ventz contraires . Auant la guerre Peloponesiaque il n'y auoit pas grandz nouuelles de ceste science. Hippocrates la mit en credit. Tout ce que cestuy-cy auoit estably, Chrisippus le renuersa. Despuis Erafistratus petit filz d'Aristote tout ce que Chrisipp^o en auoit escrit. Apres ceuxci suruindrēt les Empiriques, qui prindrent vne voye toute diuerse des anciēs au maniemēt de cet art. Quand le credit de ces derniers commença a s'enuieillir, Herophilus mit en usage vne autre sorte de medecine , que Asclepiades vint a combattre & anéātir a so tour. A leur reng vindrent aussi en authorité les opinions de Thremison, & despuis de Musa & encore apres celles de Vexus Valens, medecin fameus par l'intelligēce qu'il auoit avecques Messalina femme de Claudius Cæsar. L'épire de la medecine tōba du téps de Neron a Tessalus, qui abolit

bolit & condamna tout ce qui en auoit esté tenu iusques a luy. La doctrine de cestuy-cy fut abatue par Crinas de Marseille, qui apporta de nouveau de regler toutes les operations medecinales aux ephemeredes & mouuemens des astres , menger, dormir, & boire a l'heure qu'il plairoit a la Lune & a Mercure. Son auctorité fut bien tost apres supplantée par Charinus decin de ceste mesme ville de Marseille. Cetuy-cy cōbatoit non seulement la medecine ancienne, mais encore le publique & tant de siecles au parauant accoustumé vsage des beins chaus. Il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide en hyuer mesme , & plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Jusques au temps de Pline nul Romain n'auoit encore daigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangiers & Grecs : comme elle se fait entre nous François par les Latineurs , car comme dit vn tresgrand medecin nous ne goutons pas assēlement la medecine que nous entendōs, non plus que no^o ne scauriōs dōner pris aux drogues que nous cognoissons. Si elle ne nous est inconnue, si elle ne viēt d'outre mer, & ne nous est apportée de quelque lointaine regiō, elle n'a point de force. Si les nations , desquelles nous retirrons le gayac, la falseperille, & le boys desquine ont des medecins : combien pensons nous par ceste mesme industrie de donner pris aux drogues par l'estrangeté , la rareté & la cher té, qu'ilz facent feste de nos chous & de nostre

persil. Car qui oseroit mespriser & estimer vaines les choses recerchées de si loing au hazard d'une si lōgue peregrinatio & si perilleuse. Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies autres iusques a nous , & le plus souuent mutations entieres & vniuerselles, cōme sont celles que font de nostre temps Paracelse, Fiorauanti & Argenterius. Car ilz ne changent pas seulement vne drogue, ou vne recepte : mais, à ce qu'on me dit, toute la contexiture & police du corps de la medecine, accusat d'ignorance & de piperie tous ceux qui en ont fait profession iusques a eux . Je vous laisse a penser ou en est le pauure patient. Si encornous estions assurez, quand ils se mescontent , qu'il ne nous nuisit pas, s'il ne nous profite , ce seroit vne bien raisonnnable composition de s'hazarder d'acquerir du bien sans nous metre en aucū dangier de perte . Mais combien de fois nous aduient il de voir les medecins imputans les vns aux autres la mort de leurs patiens . Il me souient d'une maladie populaire qui fut aux viles de mon voisinage il y a quelques années , mortelle & tres-dangereuse. Cet orage estant passé qui auoit emporté vn nombre infiny d'hômes, l'un des plus fameux medecins de toute la contrée vint a publier vn liuret touchant ceste matiere, par lequel il se rauise de ce qu'ilz auoient vsé de la feignée au secours de ceste maladie:& confesse que c'est l'yne des principales causes du dom-

du dommage, qui en estoit aduenu. Dauantage leurs autheurs tiennent qu'il n'y a nulle medecine, qui n'ait quelque partie nuisible. Et si celles mesmes qui nous seruent, nous offendent au cunement, que doiuent faire celles qu'on nous a appliquees du tout hors de propos? De moy, quand il n'y auroit autre chose, i'estime qu'a ceux qui haissent le goust de la medecine ce soit vn dangereux effort & de preiudice, de l'aller aualer a vne heure si incommode avec tant de contre-cœur & de peine: & croy que cela essaye merueilleusement le malade en vne faison ou il a tant de besoin de repos & de ne troubler rien en son estat. Outre ce que a considerer les occasions, surquoy ils fondent ordinairement la cause de noz maladies, elles sont si legeres & si delicates que i'argumente par la qu'vne bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peut estre cause de nous apporter beaucoup de nuisance. Or si le mesconte du medecin est dangereux, il nous va bien mal: car il est bien mal aysé qu'il n'y retombe souuent. Il a be soing de trop de pieces, considerations, & circonstances pour affuter iustement son dessein. Il faut qu'il connoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinatiōs, ses actions, ses pensemens mesmes & ses imaginatiōs. Il faut qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, conditiō de l'air & du tēps, assiete des planettes, & leurs

Ddd

influances:qu'il sçache en la maladie les causes, les signes,les affectiōns,les iours critiques:en la drogue le poix,la force,le païs,la figure,l'aage, la dispensation. Et faut que toutes ces pieces, il les sçache proportionner & rapporter l'vne a l'autre , pour en engendrer vne parfaict e symmetrie. A quoy s'il faut tant soit peu:si de tant de ressorts il y en a vn tout seul, qui tire a gauche, en voyla assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulte est la connoissance de la plus-part de ces parties. Car pour exemple , comment trouuera il le signe propre de la maladie, chacune d'elles estant capable d'un infiny nōbre de signes ? Combien ont ils de debats entre eux&de doubtes sur l'interpretatiō des vrinnes? Autrement d'ou viendroit ceste altercatiō contiuuelle que nous voions entr'eux sur la cōnoissance du mal? Comment excuserions nous ceste faute,ou ilz tombent si souuent,de prendre martre pour renard? Aux maux,que i'ay eu, pour peu qu'il y eut de difficulte ie n'en ay iamais trouué trois d'accord. Je remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement a Paris vn gentil'homme fust taillé par l'ordonnance des medecins , auquel on ne trouua de pierre non plus a la vessie qu'a la main. Et la mesmes vn Evesque qui m'estoit fort amy,auoit esté instamment solicité par la pluspart des medecins , qu'il appelloit a son conseil de se faire tailler : i'aidoy moy mesme

me soubs la foy d'autruy a le luy persuader.
Quand il fust trespassé & qu'il fust ouvert , on trouua qu'il n'auoit mal qu'aux reins. Ilz sont moins excusables en ceste maladie , d'autant qu'elle est aucunement palpable. C'est par la que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle voit & manie ce qu'elle fait. Il y a peu a coniecturer & a deuiner. La ou les medecins n'ont point de *speculum matri-*
cis , qui leur découvre nostre cerueau , nostre poulmon , & nostre foie. Les promesses mesmes de la medecine sont incroiables. Car ayant a prouoir a diuers accident & contraires, qui nous pressent souuent ensemble , & qui ont vne relation quasi necessaire: comme la chaleur du foie & froideur de l'estomac , ilz nous vont persuadant que de leurs ingrediens cetuy-
cy eschaufera l'estomac, cest' autre refrechira le foye:l vn a sa charge d'aller droit aux reins, voi-
re iusques a la vessie sans estaler ailleurs ses ope-
rations, & conseruant ses forces & sa vertu en ce long chemin & plein de destourbiers , iusques au lieu au seruice duquel il est destiné par sa pro-
prieté occulte: l'autre assechera le cerueau: ce-
luy la humectera le poulmon. De tout cet' amas ayant fait vne mixtion de breuuage,n'est ce pas quelque espece de resuerie d'esperer que ces vertus s'aillēt diuisant, & triāt de ceste confusio
& meslange , pour courir a charges si diuerses? Le craindrois infiniemēt qu'elles perdissent, ou

eschangeassent leurs ethiquetes, & troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer, que en ceste confusio liquide ces facultés ne se cor rompent, confondent, & alterent l'une l'autre? Quoy que l'execution de ceste ordonnance des pend d'un autre officier, a la foy & mercy du quel nous abandonnons encore un coup nostre vie. Quant a la varieté & foibleesse des raisōs de cet'art, elle est plus apparente qu'en nulle autre art. Les choses aperitives sont vtiles a un hōme coliqueus, d'autāt qu'ouurāt les passages & les dilatant, elles acheminent ceste matiere gluante, de laquelle se bastit la graue & la pierre & conduisent contrebas ce qui se commance a durcir & s'amasser aux reins. Les choses aperitives sont dangereuses a un homme coliqueus, d'autant qu'ouurant les passages & les dilatant elles acheminent vers les reins la matiere propre a bastir la graue, lesquels s'en faisissant volontiers pour ceste propension, qu'ilz y ont, il est mal-aisé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y ara charrié. D'avantage si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset, qu'il ne faut pour passer tous ces destroitz qui restēt a franchir pour l'expeller au dehors, ce corps estant esbranlé par ces choses aperitives, & ietté dans ces canaus estroits, venant a les boucher, acheminera vne certaine mort & tres doloreuse. Ils ont vne pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre régime de viure

de viure. Il est bon de tomber souuent de l'eau car nous voyons par experiance, qu'en la laislat croupir nous luy donnons loisir de se descharger de ses excremens & de sa lye, qui seruira de matiere a bastir la pierre en la vessie. Il est bon de ne tumber point souuent de l'eau, car les poifans excremens qu'elle traime quant & elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence: cōme on void par experiance qu'un torrent qui roule auecques roideur, baloye bien plus nettement le lieu ou il passe, que ne fait le cours d'un ruisseau mol & lache. Pareillement il est bon d'auoir souuent l'accointance des femmes, car cela ouvre les passages & achemine la graue & le sable. Il est bien aussi mauuais pour ceste autre raison que cela eschaufe les reins, les lasse & affoiblit. Il est bon de se beignier aux eaux chaudes, d'autant que cela relache & amollit les lieux, ou se croupit le sable & la pierre. Mauuais aussi est il d'autant que ceste applicatiō de chaleur externe aide les reins a cuire, durcir, & petrifier la matiere qui y est disposée. A ceux qui sont aux beins, il est plus salubre de mager peu le soir: affin que le breuuage des eaux qu'ils ont à prandre l'endemain matin, face plus d'operation rancontrant l'estomac vuide, & non empêtré. Au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encore parfaite, & ne charger l'estomac si soudain, apres c'est autre trauail &

pour laisser l'office de digerer a la nuiet, qui le
fçait mieux faire que ne faict le iour, ou le corps
& l'esprit sont en perpetuel mouuemât & actio.
Voila cõmant ils vont bastelant, & baguenau-
dant en tous leurs discours. Qu'on ne crie donc
plus apres ceux qui en ce trouble se laissēt dou-
cement conduire a leur appetit & au conseil de
nature, & se remettent a la fortune commune.
I'ay veu par occasion de mes voïages quasi tous
les beins fameus de Chrestiété, & depuis quel
ques années ay cõmencé a m'en seruir. Car i'e-
stime le beigner salubre, & crois que nous en-
courons non legieres incommoditez en nostre
sâté pour auoir perdu ceste coustume qui estoit
generalement obseruée au temps passé quasi en
toutes les nations, & est encores en plusieurs, de
se lauer le corps tous les iours : & ne puis pas i-
maginer que nous ne vaillions beaucoup moins
de tenir ainsi nos membres encroutés, & nos
pores estoupés de crasse. Et quant a leur boif-
son, la fortune a faict premierement qu'elle ne
soit aucunement ennemie de mon goust: Secô-
demât elle est naturelle & simple, qui aumoins
n'est pas dâgereuse si elle est vaine. Dequoy ie
pran pour respôdant cete infinité de peuples de
toutes sortes & complexiōs qui s'y assemblent. Et
encores que ie n'y aye aperceu nul effait extra-
ordinaire & miraculeux : ains que m'en infor-
mant vn peu plus curieusement qu'il ne se faict,
j'aye trouué mal fondez, & faux tous les bruis
de

de telles operations, qui se semēt en ces lieux la & qui s'y croient (comme le monde va se pipāt ayſſeſſant de ce qu'il desire). Toutesfois aussi n'en ay-je veu nul que ces eaux ayent empiré: & ne leur peut on sans malice refuser cela, qu'elles n'eueillent l'appetit, facilitent la digeftiō & nous preſtent quelque nouuelle allegreſſe, ſi on n'y va trop abbatu de forces: ce que ie ne cōſeille a nul de faire. Elles ne font pas pour releuer vne poſante ruine: elles peuvent appuyer vne inclination legiere, ou prouoir a la menaſce de quelque alteration. Qui n'y apporte аſſez d'allegreſſe, pour pouuoir gouſter le plaisir des cōpagnies qui s'y trouuent: iouyr des promenades & exercices, a quoy nous conuie la beauté des lieux, ou font cōmunement affiſes ces eaux, il perd ſas doubtes la meilleure piece & plus аſſurée de leur effaſt. A cete cauſe i'ay choiſi iuſques a cest' heure a m'arreſter & a me feruir, de celes ou il y auoit plus d'amenité de lieu, cōmođité de logis, de viures & de cōpagnies, comme ſot en Frâce, les beins de Banieres: en la frôtie-re d'Alemaigne, & de Lorraine, ceux de Plô-bieres: En Souyſſe, ceux de Bade: En la Toscane, ceux de Lucques: & notāmēt ceux *della Villa* deſ quels i'ay vſé plus ſouuant & a diuerſes faifons. Chaque nation a des opiniōs particulières, tou-chant leur vſage, & des loix & formes de ſ'en feruir, toutes diuerſes: & ſelon mon expérience l'effeſt quaſi pareil. Le boire n'est nullement

receu en Allemagne. Pour toutes maladies ils se beignent & sont a grenouiller dans l'eau, quasi d'vn soleil a l'autre. En Italie quand ilz boiuēt neuf iours ils s'ē beignēt pour le moins, trante : & communemant boiuent l'eau mixtionnée d'autres drogues pour secourir son ope ration. On nous ordonne icy de nous promener pour la digerer: La on les arreste au liet, ou ils l'ont prise, iusques a ce qu'ils l'ayent vuidée, leur eschauffant continuellement l'estomac , & les pieds. Comme les Allemans ont de particulier de se faire generallement tous corneter & vantouser, avec scarificatiō dās le bein: Ainsin ont les Italiens leur *doccie*, qui sont certaines gout tieres de ceste eau chaude, qu'ils cōduisent par des cannes, & vont baignant vne heure le matin & autant l'apresdinée, par l'espace d'vn mois, ou la teste, ou l'estomac, ou autre partie du corps, a laquelle ils ont affaire. Il y a infinies autres differances de coustumes en chaque contrée: ou pour mieux dire, il n'y a quasi nulle ressemblance des vnes aux autres. Voila cōmant ceste partie de medecine, a laquelle seule ie me suis adonné, quoy qu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bōne part de la cōfusion& incertitude, qui se voit par tout ailleurs en cest' art. Les poëtes disēt tout ce qu'ilz veulēt avec plus d'é pha se & degrace, tefnoing ces deux epigrammes.

*Alcon hesterno signum Louis attigit. Ille
Quamuis marmoreus, vim patitur medici.*

Ecce

Ecce hodie iussus transferri ex æde vetusta,

Effertur, quamuis sit Deus atque lapis.

Et l'autre

Lotus nobiscum est hilaris, cœnauit & idem,

Inuentus mane est mortuus Andragoras.

Tam subita mortis causam Faustine requiris,

In somnis medicum viderat Hermocratem.

Surquoy ie veux faire deux contes. Le Baron de Caupene en Chalosse & moy, auons en cōmun le droit de patronage d'vn benefice , qui est de grande estendue au pied de nos montaignes, qui se nōme Lahontan. Il est des habitans de ce coin, ce qu'on dit de ceux de la valée d'Angrouigne. Ils auoient vne vie a part, les façons, les vestemens & les meurs a part: regis & gouernez par certaines polices & coustumes particulières, receuës de pere en fils, ausquelles ils s'obligeoint sans nulle autre contrainte que de la reuerence de leur vsage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en vne conditiō si heureuse, que nul iuge voisin n'auoit esté en peine de s'informer de leur affaire , nul aduocat employé a leur donner aduis, ny estrangier appellé pour esteindre leurs querelles , & n'auoit on iamais veu nul de ce destroit la a l'aumosne. Ilz fuoient les alliances & le commerce de l'autre monde, pour n'alterer la pureté de leur police: iusques a ce, cōme ils recitent, que l'vn d'entre eux de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoinçonnée d'vne noble ambitiō, s'ala

aduiser pour mettre son nom en credit & reputation, de faire l'vn de ses enfans maistre Iean, ou maistre Pierre:& l'ayant fait instruire a escrire en quelque ville voisine, en rendit en fin vn beau notaire de village. Cestuy-cy deuenu mōsieur, commença a desdaigner leurs anciennes coustumes , & a leur mettre en teste la pompe des regions de deça. Le premier de ses compères, a qui on escorna vne cheure, il luy conseilla d'en demander raison aux iuges Royaux d'autour de la , & de celuy la a vn autre,iusques a ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de ceste corruption,ils disent qu'il y en suruint incontinent vn'autre de pire consequence,par le moyē d'un medecin, a qui il print enuie d'esponfer vne de leurs filles & de s'habituer parmy eux. Cestuy-cy commença a leur apprendre premierement le nom des fiebures,des reumes & des aposthumes , la situation du cœur,du foye,& des intestins, qui estoit vne science iusques lors tres-eloignée de leur connoissance:& au lieu de l'ail, dequoy ils auoient apris a chassier toutes sortes de maux, pour aspres & extremes qu'ils fussent, il les acoustuma pour vne tous,ou pour vn morfondement a prendre les mixtions estrangieres , & commença a faire trafique , non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que despuis lors seulement,ils ont aperceu que le serain leur appesantissoit la teste, que le boyre chaut apportoit nuissance , & que les

les vents de l'automne estoient plus griefs que
ceus du printemps: que despuis l'vsage de ceste
medecine ils se trouuent acablez d'vne legion
de maladies inacoustumées: & qu'ils apperçoi-
uent vn general deschet, en leur ancienne vi-
gueur & alegresse, & leurs vies de moytié ra-
courcies . Voyla le premier de mes contes.
L'autre est qu'auant ma subiection graueleu-
se, oyant faire cas du sang de bouc a plusieurs,
comme d'vne manne celeste enuoyée en ces
derniers siecles, pour la tutelle & conseruation
de la vie humaine, & en oyant parler a des gens
d'entendement comme d'vne drogue admirabele,
& d'vne operation infallible : moy qui ay
tousiours pensé estre en bute a tous les acci-
dens , qui peuuent toucher nul autre homme,
prins plaisir en pleine santé a me garnir de ce
miracle , & commanday chez moy qu'on me
nourrit yn bouc felon la recepte: car il faut
que ce soit aus mois les plus chaleureus de l'é-
ste, qu'on le retire: & qu'on ne luy donne a men-
ger que des herbes aperitives , & a boyre que
du vin blanc . Je me rendis de fortune chez moy
le iour qu'il deuoit estre tué , on me vint dire
que mon cuysinier trouuoit dans sa panse deux
ou trois grosses boules , qui se choquoient l'v-
ne l'autre paixmy sa mengeaille . Je fus si cu-
rieux, & d'autres qui estoient avec moy, que ie
fis apporter toute ceste tripaille en ma presen-
ce, & fis ouurir ceste grosse & large peau. Il en
sortit

fortit trois gros corps, legiers comme des es-
ponges, de faço qu'il semble qu'ils soient creus,
durs au demeurant par le dessus & fermes, bi-
garrez de plusieurs couleurs mortes. Lvn per-
fect en rondeur a la mesure d'vne courte boule:
les autres deux vn peu moindres, ausquels l'ar-
rondissement est imperfect, & semble qu'il s'y
acheminat. I'ay trouué m'en estant fait enque-
rir a ceux, qui ont acoustumé d'ouvrir de ces a-
nimaux, que c'est vn accident rare & inusité. Il
est vray-semblable que ce sont des pierres cou-
fines des nostres. Et s'il est ainsi, c'est vne espe-
rance bié vaine aux graueleus de tirer leur gue-
risson du sang d'vne beste qui s'est aloit elle mes-
me mourir d'un pareil mal. Car de dire que le
sang ne se sent pas de ceste contagion, & n'est
alteré sa vertu accoustumée, cela n'est pas croya-
ble. Il est plus tost a croire qu'il ne s'engédre
rien en vn corps que par la conspiration & co-
munication de toutes les parties: la masse agit
tout' entiere, quoy que l'vne piece y contribue
plus que l'autre, selon la diuersité des opera-
tions. Parquoy il y a grande apparence qu'en
toutes les parties de ce bouc, il y auoit quelque
qualité petrifiante. Et si ceste beste est subiette a
ceste maladie, ie trouue qu'elle a esté mal choi-
sie pour nous y seruir de medicament. Ce n'e-
stoit pas tant pour mon vsage, que i'estoy cu-
rieux de ceste experience: mais il aduient chez
moy, comme en plusieurs autres lieux, que les
femmes

femmes y font amas de plusieurs telles menues drogueries , pour en secourir les voisins, vsant de mesme recepte a cinquante maladies, & de telle recepte, qu'elles ne prennent pas pour elles,& si triomphent en bons euenemēs. Au demeurant i'honore les medecins, non pas suivant le precepte, pour la necessité : car a ce passage on en oppose vn autre du prophete, reprenāt le Roy Asa d'auoir eu recours au medecin , mais pour l'amour d'eux mesmes, en ayant veu beaucoup d'hōnestes hommes & dignes d'estre aimés. Ce n'est pas a eus que i'en veux, c'est a leur art:& ne leur donne pas grand blasme de faire leur profit de nostre sotise : car la plus part du monde fait ainsi. Plusieurs vacations & moins dres & plus dignes que la leur, n'ont fondemēt & appuy qu'aux abuz publiques. Je les appelle en ma compagnie , quand ie suis malade, s'ils se rencontrent a propos: & demande a en estre entretenu,& les paye comme les autres. Au demeurant ie leur donne loy de me cōmander de me coucher sur le costé droit, si i'ayme autant y estre, que sur le gauche. Ils peuvent choisir d'étre les porreaux & les laïctues , dequoy il leur plaira que mon bouillon se face,& m'ordōner le blanc ou le clairet : & ainsi de toutes autres choses qui sont indifferētes a mon goust & usage. I'entans biē que ce n'est rien faire pour eus, d'autant que l'aigreur & l'estrangeté sont acci-
dans de l'essance propre de la medecine. Licur-

gus ordonnoit le vin aux Spartiates malades: Pourquoy? par ce qu'ils en haïssoient l'ysage sains. Tout ainsi qu'un gentil'homme mon voisins s'en sert pour drogue tressalutere a ses fiebures; par ce que de sa nature il en hait mortellement le gouft. Combien en voyons nous d'être eux estre de mo humeur? desdaigner la medecine pour leur seruice, & prendre vne forme de vie libre, & toute contraire a celle qu'ils ordonnerent a autruy? Qu'est-ce cela, si ce n'est abuser tout destrousslement de nostre simplicité? Car ils n'ont pas leur vie & leur santé moins chere que nous, & accōmoderoient leurs effets a leur doctrine, s'ils n'en cognoissoient eux mesmes la faugeté. C'est la crainte de la mort & de la douleur, l'impatience du mal, vne furieuse & indiscrete faim de la guerison, qui no^o auugle ainsi: c'est pure lâcheté qui nous rend nostre croyance si molle & si maniable. Y a il nul de ceux qui se sont laissés aller a ceste miserable subiectio, qui ne se rende esgalement a toute sorte d'impostures? qui ne se mette a la mercy de quiconque a ceste impudence, de luy donner promesse de sa guerison? Ouy, il n'est pas vne simple femmelette, de qui nous n'employons les barbotages & les breuets. Et selon mon humeur, si i'auoy a en accepter quelqu'une, i'accepterois plus volontiers ceste medecine que null'autre: d'autant qu'aumoins il n'y a nul dommage a craindre. I'estoy l'autre iour en vne cōpagnie,
ou ie

ou ie ne fçay qui de ma confrarie , apportala nouuelle d'vne forte de pillules compilées de cent ie ne fçay combien d'ingrediens de conte fait:il s'en esmeut vne feste & vne consolation singuliere:car quel rocher soustiēdroit l'effort d'vne si nombreuse baterie. I'entens toutesfois par ceux qui l'essayerent, que la moindre petite graue ne daigna s'en esmouvoir.Ie ne me puis desprendre de ce papier, que ie n'en die encore ce mot,sur ce qu'ils nous donnent pour respondent de la certitude de leurs drogues l'expérience qu'ils en ont faite.La plus part,& ce croy-ie, plus des deux tiers des vertus medecinales elles consistēt en la quinte essence, ou propriete occulte des simples, de laquelle nous ne pouuons auoir autre instruction que l'vsage . Car quinte essence , n'est autre chose qu'vne qualité, de laquelle par nostre raison nous ne pouuons conceuoir la cause. En telles preuues , celles qu'ils disent auoir acquises par l'inspiration de quelque Dæmon , ie suis content de les receuoir, (car quant aux miracles, ie n'y touche iamais) ou bien encore les preuues qui se tirent des choses,qui pour autre consideration tombent souuent en nostre vsage : comme si en la laine , dequoy nous auons accoustumé de nous vestir , il s'est trouue par accident quelque occulte proprieté desiccatiue , qui guerisse les mules au talon , & si au reffort , que nous mengeons pour le goust , il s'y est rencontré avec

l'vsage

l'usage quelque operation apperitue: tout ainsi comme Galen recite (a ce qu'on m'a di^t) qu'il aduint a vn ladre de receuoir guerison par le moyen du vin qu'il beut , d'autant que de fortune vne vipere s'estoit coulée dans le vaisseau. Car nous trouuons en cest exemple le moyen & vne conduite vray-semblable a ceste experience:comme aussi en celles,ausquelles les medecins disent auoir esté acheminez par l'exemple d'aucunes bestes. Mais en la plus part des autres experiences , a quoy ils disent auoir esté conduis par la fortune, & n'auoir eu autre guide que le hazard, ie trouue le progrez de ceste informatiō incroyable. I'Imagine l'homme regardant au tour de luy le nombre infini des choses, plantes,animaux,metaux. Ie ne scay par ou luy faire commencer son essay. Et quand sa premiere fantasie se iettera sur la corne d'un elan, a quoy il faut prester vne creāce biē molle & aisée:il se trouue encore autant empesché en sa seconde operation. Il luy est proposé tant de maladies & tant de circonstances, qu'auant qu'il soit venu a la certitude de ce point,ou doit ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son Latin: & auāt qu'il ait trouué parmy ceste infinité de choses , que c'est ceste corne:parmy ceste infinité de maladies,l'epilepsie:tant de complexiōs, au melan colique: tant de saisons,en hyuer: tant de natiōs, au Frāçois: tāt d'aages, en la vieillesse : tant de mutations

tions celestes , en la conionctiō de Venus & de Saturne: tant de parties du corps , au doigt. A tout cela n'estant guidé ny d'argument , ny de conjecture, ny d'exemple, ny d'inspiratiō ciui- ne , ains du seul mouuemēt de la fortune, il fau- droit que ce fut par vne fortune parfaitement artificielle, reglée & methodique. Et puis quād la guerison fut faicte, comment se peut il asseu- rer , que ce ne fut , que le mal fut arriué a sa pe- riode, ou vn effet de la fortune , ou l'operation de quelque autre chose , qu'il eust ou mengé, ou beu, ou touché ce iour la, ou le merite des prie- res de sa mere grand. Dauantage quand ceste preueue auroit esté parfaicte , combien de fois fut elle reiterée? & ceste longue cordée de for- tunes & de rencontres r'enfilée pour en con- clurre vne regle.

A MADAME DE DVRAIS

Madame, vous me trouuates sur ce pas der- nierement, que vous me vintes voir. Parce qu'il pourra estre que ces inepties se verront quel- que fois entre vos mains : ie veux aussi qu'elles portent tesmoignage, que l'autheur se sent bien fort honoré de la faueur que vous leur ferez. Vous y reconnoistrés ce mesme port & ce mes- me air que vous avez eu en sa conuersation. Quand i'eusse peu prendre quelque autre fa- çon que la miène ordinaire & quelque autre for me plus honorable & meilleure , ie ne l'eusse

Ecc

pas fait. Car ie ne veux tirer de ces escrits autre effait, sinon qu'ilz me representent a vostre memoire au naturel. Ces mesmes conditions & facultés que vous auez pratiquées & receuillies, Madame, avec beaucoup pl^od'honneur & de courtoisie qu'elles ne meritēt, ie lesveux loger (mais sans alteration & changement) en vn corps solide, qui puisse durer quelques années, ou quelques iours apres moy, ou vous les retrouerez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire, sans prendre autrement la peine de vous en souuenir : aussi ne le valent elles pas. Je desirer que vous continués en moy la faueur de vostre amitié par ces mesmes qualitez, par le moié desquelles elle a esté produite. Je ne cherche aucunement qu'on m'ayme & estime mieux mort que viuant. Ce seroit vne sote humeur d'aller a ceste heure, que ie suis prest d'abandonner le commerce des homimes , me produire a eux par vne nouuelle recommandation. Je ne fay nulle recepte des biens que ie n'ay peu employer a l'yslage de ma vie. Quel que ie soye ie le veux estre ailleurs qu'en papier . Mon art & mon industrie ont esté employez a me faire valoir moy mesme . Mes estudes a m'apprendre a faire , non pas a escrire.I'ay mis tous mes efforts a former ma vie . Voyla mon mestier & mon ouvrage.Ie suis moins faiseur de liures que de nulle autre besoigne.I'ay desiré de la suffisance & de la valeur pour le seruice de mes

mes commoditez presentes & essentielles, non pour en faire magasin & reserue a mes heritiers. Mō Dieu, Madame, que ie haïrois vne telle recommandation, d'estre habile hōmme par escrit , & auoir esté vn homme de neant & vn sot ailleurs. I'ayme mieux encore estre vn sot & icy & la, que d'auoir si mal choisi ou employer ma valeur. Aussi il s'ē faut tant que i'atēde a me faire qlque nouuel hōneur par ces sotises, que ie feray beaucoup si ie n'y en pers point de ce peu que i'ē auois aquis. Car outre ce que cēte peinture morte & muete dérobera a mon estre naturel , elle ne se rapporte pas a mon meilleur estat, mais beaucoup descheu de ma première vigueur & allegresse, tirant sur le flestry & le rāce. Ie suis sur le fond du vaisseau, qui sent tāost au bas & a la lye. Au demeurant, Madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardimēt les mīstères de la medecine, attēdu le credit que vous & tant d'autres luy donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses autheurs mesme. Ie croy qu'ilz n'en ont que deux anciens Latins, Pline & Celsus. Si vous les voyez qlque iour, vous trouuerez qu'ils parlēt bien plus rudement a leur art, que ie ne fay. Ie ne fay que la pincer, ils l'egorgent. Pline se mocque entre autres choses , dequoy quand ils sont au bout de leur latin, ils ont inuēté ceste belle deffaite de renuoyer les malades qu'ils ont agitez & tormentez pour neant de leurs drogues & régimes : les vns au secours

des vœuz & miracles: les autres aux eaux chau-des. (Ne vo^o couroussés pas, Madame, il ne parle pas de celles de deça, qui sont soubs la proctection de vostre maison , & qui sont toutes Gramontoises.) Nos medecins sont encore plus hardis: car ilz ont vne tierce sorte de deffaite pour nous chasser d'upres d'eux, & se descharger des reproches, que nous leur pouuons faire du peu d'amendement, que nous trouuōs a noz maux, qu'ilz ont eu si lōg tēps en leur gouernement, qu'il ne leur reste plus nulle inuention a nous amuser: c'est de nous enuoier cercher la bonté de l'air de quelque autre contrée. Madame en voyla assez. Vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel ie m'estoy destourné, pour vous entretenir.

Ce fut, ce me semble, Perycles, lequel estant enquis, comme il se portoit, Vous le pouuez, fit il, iuger, par la , en monstrant des breuetz qu'il auoit atachez au col & au bras. Il vouloit inferer, qu'il estoit biē malade, puis qu'il en estoit ve nu iusques la d'auoir recours a choses si vaines, & de s'estre laissé equiper en ceste facon. Je ne dy pas que ie ne puisse me laisser emporter vn iour a ceste opinion ridicule de remettre ma vie & ma santé a la mercy & gouernement des medecins: ie pourray tumber en ceste resuerie: ie ne me puis respondre de ma fermeté future: mais lors aussi si quelqu'un s'enquier a moy, comment ie me porte , ie lui pourray dire comme

comme Perycles , Vous le pouuez iuger par la, en luy montrât ma main chargée de six dragmes d'opiate. Ce sera vn bien euidēt signe d'vne maladie violente, & qui ara troublé l'affiete de mon entendement & de ma raison. I'aray mon iugement merueilleusémēt disloqué. Si l'impa tience & la frayeur gaignent cela sur moy, on en pourra conclurre vne bien aspre & forte fi eure en mon ame. I'ay pris la peine de plaider ceste cause, que i'entens asses mal, pour appuyer vn peu & conforter ceste propension naturelle contre les drogues & pratique de nostre medecine , qui s'est deriuée en moy par mes ances tres: afin que ce ne fut pas seulement vne inclination stupide & temeraire, & qu'elle eut vn peu plus de forme:&aussi que ceux qui me voiēt si ferme contre les enhortemens & menaces, qu'on me fait, quād mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté: ou qu'il y ait quelqu'vn si fâcheux qui iuge encore que ce soit quelque esguillon de gloire:qui seroit vn desir bien assené de vouloir tirer honneur d'vne action, qui m'est commune avec mō jardrinier&mon muletier. Certes ie n'ay point le cœur si enflé, ne si venteux , qu'vn plaisir solide , charnu & moëleus, comme la santé, ie l'alaſſe eschanger pour vn plaisir imaginaire, spirituel & aérée. La gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetée a vn homme de mon humeur, si elle luy couste trois bōs

accés de colique. La santé de par Dieu. Au demeurat ceux qui ayment nostre medecine peu-
uēt auoir aussi leurs cōsiderations bōnes, gran-
des, & fortes. Je ne hay point les fantasies con-
traires a la mienne. Il s'en faut tant que ie m'ef-
farouche de voir de la discordâce de mes iuge-
mēs a ceus d'autruy, & que ie me rende incom-
patible a la societé des hommes, pour estre d'aut-
re sens que le mien, qu'au rebours comme c'est
la plus generale forme que nature ait suiuy que
la varieté, ie trouue bien plus nouveau & plus
rare de voir conuenir nos humeurs & nos fan-
tasies. Et a l'aduanture ne fut il iamais au mon-
de deus opinions entierement pareilles non
plus que deux visages. Leur plus propre qualité
c'est la diuersité & la discordance.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

F I N.

Extrait du priuilege du Roy.

Par priuilege du Roy , donné a Paris le 9.
jour de May . 1579 . il est permis a S. Millâ-
ges Imprimeur ordinaire du Roy , d'imprimer
tous liures nouveaux : pourueu qu'ilz soient ap-
proués par M. l'Archevesque de Bourdeaus ,
ou son Vicaire , & vn ou deux Docteurs en Theo-
logie : avec defences tres-expresses a tous autres
de quelque qualité , qu'ils soient de les impri-
mer , védre , ne debiter de huiet ans apres la pre-
miere impression , sans le consentement dudit
Millanges , comme plus amplement est conte-
nu par les lettres dudit priuilege signé

DE PVIBERAL.